UNIV. OF
TORONTO
LIBRARY

A

Revue de l'Enseignement des Langues Vivantes

Educ.
R.

Revue

de l'Enseignement

des Langues Vivantes

TRENTE-SIXIÈME ANNÉE

1919

157469
1/12/20

PARIS
Librairie Henri DIDIER
Rue de la Sorbonne, 4 et 6

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

TABLE DES MATIÈRES

DE LA 36e ANNÉE

DE LA *REVUE DE L'ENSEIGNEMENT DES LANGUES VIVANTES*

ÉTUDES GÉNÉRALES

BARTHE (H.). Contribution à l'étude du pronom *It*..... 289
BERTRAND (J.-J.-A.). Les Allemands à l'étranger..... 304
DUCHEMIN (L.). A propos de latin..... 439
FABIN (MADELEINE). L'avenir de nos relations intellectuelles avec l'Amérique..... 161
GUINAUDEAU (V.). Piétisme et rationalisme au XVIIIe siècle en Allemagne..... 251
LEGOUIS (EMILE). Miss Williams..... 97
LEMONNIER (LÉON). Comment Pope traduit Boileau..... 213
LIRON (A.). La femme dans le roman de Hardy..... 145, 193, 241
M... (PROFESSEUR HONORAIRE). L'infinitif passé après : *I should like*.. 18
— — L'infinitif passé après : *I had like*.... 437
M. S. Les étudiantes françaises d'Amérique..... 259
NÉCROLOGIE : Gustave Friteau (R.)..... 166
PITOLLET (CAMILLE). Du temps où la guerre était « joyeuse ». 117, 155, 205
— Les prisonniers français et les mensonges allemands..... 298
— Les amitiés franco-américaines..... 433
SEEGER (ALAN). L'Aisne (traduit par Emile Legouis)..... 64
— Le rendez-vous avec la Mort (traduit par Emile Legouis)..... 66
SPENLÉ (J.-E.). L'impérialisme allemand..... 5
— Le Méphistophélès de Gœthe..... 385
THOMAS (W.). Le poème de « Beowulf »..... 49, 100
VILLARD (LÉONIE). La femme anglaise au XIXe siècle..... 337, 396
WINDERBERGER (L.). Discours prononcé aux obsèques de M. Wolfromm..... 1

BIBLIOGRAPHIE

Langue anglaise :

Coulton (G.-C.). Social Life in Britain from the Conquest to the Reformation (A. Koszul) 74
Coulton (G.-C.). Social Life in Britain from the Conquest to the Reformation (Paul Reyher) 268
Hazlitt. Selected Essays (P. Y.) 24
Hovelaque (Henri-Léon). Précis de l'Histoire des Etats-Unis d'Amérique (G. C.) 356
Jusserand (J.-J.). La Vie nomade et les routes d'Angleterre au xixe siècle 310
Kittson (Creagh). Theory and Practice of language teaching (G. C.). 267
Munday (A.-H.). The Eyes of the Army and Navy 75
Thompson (A. Hamilton). Selections from the Poems of William Wordsworth (Paul Reyher) 268
Turner (Leslie-M.). France, England and European democracy, 1215-1915 (G. C.) 24
Wyndham (George). Essays in Romantic Literature (P. Y.) 453

Langue allemande :

Heeresgruppe Herzog Albrecht. Deutscher Staat. Deutsche Kultur (J.-J.-A. Bertrand) 355
Raphaël (G.). Walther Rathenau (H. Loiseau) 452
Spenlé (J.-E.). L'Allemagne des Hohenzollern (H. Loiseau) 453
Sztirenyi (J.) Ungarn und Deutschland (J.-J.-A. B.) 355
Varenne (Gaston). Deutschland im Weltkriege, eine Sammlung von deutschen Zeugnissen (H. Loiseau) 354

Langue espagnole :

Castro (Americo). Alusiones a Micaela Lujan en las obras de Lope de Vega (Henri Mérimée) 76
Saavedra Molina (Julio). Enseñanza cultural de idiomas extranjeros (H. G.) 25

Langue française :

Andler (Ch.). Le Socialisme impérialiste dans l'Allemagne contemporaine (H. L.) 269
Berr (Henri). Le germanisme contre l'esprit français. Essai de psychologie historique (J. Dresch) 309
Meillet (A.). Les Langues dans l'Europe nouvelle (G. Camerlynck) .. 171
Rovère (Julien). Les Survivances françaises dans l'Allemagne Napoléonienne depuis 1815 (J. Dresch) 75
Strauss (Bettina). La culture française à Francfort au xviiie siècle (J. Dresch) 126

Langue italienne :

Cappuccini (G.). Vocabolario della lingua italiana (J. T.)..... 76

Ouvrages à signaler :

Premier livret à l'usage des Maîtres, par Paul Desfeuilles..... 172
Selections from Sainte-Beuve, by Arthur Tilley..... 172
Turcaret, by Hamilton Thompson..... 172
Cambridge Readings in Literature, by George Sampson..... 172
La pensée de J.-H. Newman, par Fl. Delattre..... 310
Walter Rathenau, par Gaston Raphaël..... 310
1914-1918, *Deutschland im Weltkriege*, par Gaston Varenne..... 310

CHRONIQUE UNIVERSITAIRE

Agrégation d'allemand..... 270
Agrégation d'espagnol et d'italien. Admissibles de 1914..... 270
Agrégation d'espagnol..... 357
Anciens (Les) admissibles à l'agrégation et le diplôme d'études supérieures..... 455
Assemblée générale de l'Association des professeurs de langues vivantes de l'enseignement public..... 455
Assistants et assistantes en Grande-Bretagne..... 312
Baccalauréat..... 79, 173, 410
Brevets simples et supérieurs..... 458
Candidats à l'agrégation..... 173
Certificat des lettres..... 357
Certificat secondaire (aspirantes)..... 410
Certificat primaire..... 421
Chaires d'espagnol..... 312
Citations..... 129, 224
Conférences..... 455
Congés..... 28, 79, 129, 174, 272, 313, 458
Conseil supérieur de l'intruction publique..... 410
Cours de vacances..... 128, 224
Cours de vacances de « Bagnères-de-Bigorre » 270
Cours de vacances à Burgos (espagnol)..... 271
Décorations..... 79
Diplôme d'études italiennes..... 357
Enseignement de l'espagnol (réponse)..... 27
Espagnol (L') en Sorbonne..... 455
Etablissements (Nos) d'enseignement à Londres..... 455
Etudiants et candidats au Baccalauréat, mobilisés ou des régions envahies..... 127
Examen spécial aux étudiants de nationalité étrangère..... 224
Honorariat..... 174
Légion d'honneur..... 129, 174, 292, 358
Liste d'aptitude aux fonctions de professeur dans les Lycées de Seine et Seine-et-Oise 1919-1920..... 358

Nombre maximum des candidats à recevoir aux examens et concours de 1919 222
Nominations 28, 79, 129, 174, 271, 313, 358, 410, 456
Nouvelle session de concours d'agrégation et d'examens en 1919 127
Postes vacants 455
Programme de l'agrégation d'anglais 127, 173
Programme du certificat d'aptitude à l'enseignement dans les lycées et collèges en 1919 173
Retraites 28, 79, 129, 174, 272, 313, 458
Session spéciale d'agrégation 224
Session spéciale pour les certificats secondaires en 1920 ..... 223, 311
Soutenance de thèses 270, 358
Souvenirs (Les) de M. Beltette 312
Tableau d'avancement sur Paris 458
Université de Cambridge 128
Université de Paris 128, 174
Université de Lille 128

NOTES ET DOCUMENTS

Allemands (Les) à l'étranger (J.-J.-A. Bertrand) 405
Apprenons tout de même l'allemand (E. Goblot) 67
A propos d'un article (H. L.) 22
A propos de l'infinitif passé (Une lectrice) 170
Candidats (Les) aux certificats primaires 170
Certificats des lettres 73
Certificat primaire et mobilisation 352
Commentaire grammatical (F. Piquet) 350
Conseils aux candidats (A. Pinloche) 348
Curieuse (Une) opinion sur l'enseignement des langues vivantes (C. Pitollet) 168
Démobilisation (La) et les Etudes supérieures 72
Deux Précurseurs 219
Diplôme d'Etudes Supérieures (Paris 1919), allemand et italien 353
Doit-on apprendre l'allemand ? (Marcel Laurent dans l'*Evénement*) 69
Ecole normale supérieure (Lettres) 409
Elections au Conseil supérieur de l'Instruction Publique du 28 novembre 1919 (Circulaire de M. Maurice Rancès) 447
Enseignement (L') de la langue française en Alsace (*Echo de Paris* du 11 mars 1919) 167
Hongrie (La) géographique, économique et sociale (J.-J.-A. B.) 445
Hongrois (Les) en Orient (J.-J.-A. B.) 445
Lecture expliquée (G. Delobel) 349
Légion d'honneur (M. F. Piquet) 23
Meredith et l'Italie (Louis Rocher) 266
Méthode (La) directe à l'épreuve de la pratique (H. L.) 124
Monument (Le) Pérez Galdos à Madrid (Camille Pitollet) 122
Mort d'Egidio Gorra (Camille Pitollet) 70
Mot (Le) « Sabotage » (*Renaissance* du 1er mars 1919) 169

Nécrologie : Gabriel Clarens (H. L.) 217
— : Lucien Darriulat (HENRI HOVELAQUE) 307
Œuvre (L') des « Compagnons » (H. L.) 217
Orientation polyglotte (PHILIPPE HETTINGER) 307
Premiers éléments des langues vivantes à l'école primaire (E. SAINDENIS) 408
Questions hongroises (J.-J.-A. BERTRAND) 444
Renaissance (La) française d'Alsace et de Lorraine 446
Sabotage (UN RETRAITÉ) et (G. C.) [*Voir* p. 169] 20
Vertu allemande 125

CONCOURS ET EXAMENS

Programmes des Concours pour 1919 (suite) 29

Dates des Concours de 1919 :

Agrégations et Certificats secondaires 174
Certificat primaire 174
Ecole normale supérieure et bourses de licence 174
Ecole Navale 175
Baccalauréats 175

Session spéciale d'Agrégations et Certificats secondaires (Octobre 1919) :

Programme Agrégation d'allemand 175
— — d'anglais 176
— — d'espagnol 176
— — d'italien 177
— Certificat d'aptitude au Professorat des classes élément^es 177
— — secondaire d'allemand 223
— — — d'anglais 223
— — — d'espagnol 223
— — — d'italien 223

Concours et Examens de 1919 (Epreuves écrites) :

Agrégation d'allemand 316
— d'anglais 318
— d'espagnol 321

Certificat d'aptitude à l'enseignement des langues vivantes dans les Lycées et Collèges :

Langue allemande 366
— anglaise 323
— espagnole 368
— italienne 370

Certificat d'aptitude à l'enseignement des langues vivantes dans les Ecoles normales :

Thème commun aux langues anglaise, allemande, espagnole et italienne 411

Version allemande 412
— anglaise 412
— espagnole 414
— italienne 413
Liste des Candidats admissibles au Certificat primaire 415

(Epreuves orales) :

Agrégation d'allemand 415
Certificat secondaire d'allemand 462
— d'anglais 417
Certificat d'aptitude à l'enseignement secondaire des jeunes filles (1re partie) et Concours d'entrée à l'Ecole normale supérieure de Sèvres (1919) 463

Résultat des Concours (Session spéciale d'octobre 1919) :

Agrégation d'allemand 465
— d'anglais 465

Programmes des Concours pour 1920 :

Agrégation d'allemand 361
— d'anglais 362
— d'espagnol 419
— d'italien 419
Certificat secondaire d'allemand 362
— — d'anglais 363
— — d'espagnol 419
— — d'italien 420
Licence ès-lettres 364
Certificat primaire 364
Auteurs français 364
— allemands 365
— anglais 365
— espagnols 365
— italiens 365

Professorat des E. N. et des E. P. S. (Première partie, section des Lettres) et Concours d'admission à St-Cloud et Fontenay-aux-Roses :

Auteurs français 420
— allemands 421
— anglais 421
— espagnols 421
— italiens 421
Brevet supérieur : auteurs étrangers 461

(Session spéciale d'avril 1920)

Certificat secondaire d'allemand 363
— — d'anglais 363
— — d'espagnol 364
— — d'italien 364
Session spéciale de juillet 1920 459

Agrégation d'allemand..... 460
— d'anglais..... 460
— d'espagnol..... 460
— d'italien..... 460
Certificat secondaire d'allemand..... 460
— — d'anglais..... 460
— — d'espagnol..... 460
— — d'italien..... 460

GUILDE INTERNATIONALE

Bulletins..... 33, 80, 130, 178, 227, 275, 325, 372, 422, 466

PRÉPARATION PAR CORRESPONDANCE

42, 90, 138, 186, 235, 283, 331, 380, 428, 475

REVUE DES COURS ET CONFÉRENCES

225, 273, 314

REVUE DES PÉRIODIQUES FRANÇAIS ET ÉTRANGERS

78, 221

SUJETS DONNÉS DANS LES DIFFÉRENTS EXAMENS

95, 144, 288, 336, 383, 480

Revue de l'Enseignement des Langues Vivantes

Discours prononcé aux obsèques de M. WOLFROMM

Au nom du Lycée Saint-Louis, au nom de l'Université qu'il a si bien servie, j'apporte à M. Wolfromm l'hommage de notre profonde tristesse et de nos très vifs regrets. De longs jours pouvaient lui paraître promis encore : il a été terrassé par une maladie que rien ne pouvait guérir, puisqu'elle n'a pu l'être ni par la science attentive de ses deux enfants, ni par les soins vigilants de l'épouse la plus dévouée. Il repose en paix aujourd'hui, de cette paix du Seigneur qu'il réclamait quelques heures avant son dernier soupir. Il l'a bien méritée par la dignité d'une vie consacrée à l'accomplissement du devoir sous toutes ses formes !

M. Auguste Wolfromm est né le 22 juillet 1850 à Molsheim, en Alsace, c'est-à-dire en France déjà, dans une famille où les sentiments religieux étaient en honneur, où l'amour de la Patrie était très vivace. Il fit là-bas ses études secondaires, et c'est à Strasbourg qu'il passa son baccalauréat-ès-lettres en 1869. Quelques mois après, éclatait la guerre de 1870 : au premier appel du clairon, notre jeune bachelier s'engagea au 2e Régiment de zouaves, avec lequel il fit campagne bravement jusqu'au jour où il fut fait prisonnier. Emmené à Spandau, il y subit les vexations déjà familières aux Prussiens — mais il y contracta aussi la haine de l'Allemagne.

De retour en France en 1871, il chercha sa voie pendant plusieurs années. Et finalement, il opta pour la carrière de l'enseignement, estimant qu'à tout prendre, la profession universitaire, quoique de renom modeste, en vaut une autre, et qu'elle suffit à l'ambition d'un honnête homme. Il devint successivement répétiteur à Nancy, professeur à Verdun — où il rencontra la digne compagne de sa vie, l'épouse vraiment élue qui lui créa un foyer bien doux. Puis il professa à Saint-Omer, au Havre, à Versailles, enfin à Paris dans différents lycées et surtout au lycée Saint-Louis. C'est là que je le

connus en 1907, au moment où il venait d'être durement éprouvé par la mort d'une fille adorée, qui lui avait donné toutes les joies dont peut s'enorgueillir le plus exigeant des pères. Je pus donc apprécier moi-même les qualités de ce professeur remarquable. Ce qui me frappa d'abord, c'était l'autorité dont il jouissait, sans doute parce qu'il avait d'instinct l'horreur du désordre, du laisser-aller, du dilettantisme ; puis cette mâle sincérité qui lui gagnait la confiance de tous ; surtout sa conscience professionnelle, qui le faisait s'acquitter de ses fonctions comme d'un sacerdoce. Aussi, cet homme de devoir trouva-t-il dans l'accomplissement de sa tâche quotidienne, c'est-à-dire là où il faut seulement les chercher, des joies et des fiertés légitimes : il y gagna des affections ferventes, des amitiés fidèles, des reconnaissances éternelles. Toutes ces satisfactions, il les goûta à tous les moments de sa carrière universitaire.

Laissez-moi rappeler aussi cette satisfaction suprême qu'il a éprouvée récemment, et si fort que son pauvre cœur débordait d'une joie rayonnante, le jour où l'on eut la certitude que l'Alsace redevenait française. Patriote ardent, il oublia un moment tout ce qu'il avait vu en 1871, tout ce qu'il avait enduré en silence pendant 44 ans, tout ce qu'il avait souffert depuis 1914, l'invasion, la ruine, l'exil. Tout cela ne comptait plus pour lui, puisqu'il retrouvait sa petite patrie, puisque l'Alsace était française ! Avant de mourir, il a eu cette joie immense, qu'il avait méritée par sa foi raisonnée dans les destinées de notre pays, par son optimisme inébranlable. Il peut dormir en paix aujourd'hui, toutes ses espérances se réalisent et les chants d'allégresse dont l'écho nous vient d'Alsace arrivent jusqu'à lui.

Que cette douce pensée, Madame, que les regrets que je vous adresse au nom de l'Université, au nom du lycée Saint-Louis, vous donnent la force de supporter un deuil aussi cruel. Notre sympathie ne vous abandonnera jamais, et votre douleur sera toujours partagée par les amis fidèles qui voient se briser aujourd'hui une de leurs plus anciennes et plus sincères affections. Puisse l'hommage de notre douleur plaire à notre ami et adoucir pour vous, Madame, et pour vos enfants, l'amertume de la séparation.

L. WINDENBERGER,
Proviseur du lycée Saint-Louis.

A. WOLFROMM

Qu'il soit permis à un collègue et ami de Wolfromm d'ajouter quelques mots à l'adieu ému qui précède, et d'apporter à la mémoire du fondateur de cette *Revue* le témoignage de l'affectueuse estime qu'éprouvaient pour lui ceux qui ont pu vivre dans son intimité.

Une collaboration de plus de vingt ans m'a permis d'apprécier à leur valeur les rares qualités de Wolfromm. Ce qui le caractérisait avant tout, c'étaient l'esprit d'initiative et le courage. Il en donna une preuve éclatante dès sa vingtième année, en s'engageant au début de la guerre de 1870, et en remplissant vaillamment son devoir de soldat. Le choix même de son régiment — un régiment de zouaves — nous fournit une indication précieuse sur le caractère de Wolfromm : toute sa vie, en effet, il conserva l'entrain, le feu et l'allant qui conviennent à une *troupe d'attaque*.

Son activité et son énergie furent constamment mises au service de ses camarades ou de ses collègues : c'est ainsi qu'à Spandau, où il avait été interné comme prisonnier de guerre, il profita de la situation toute particulière qu'il devait à sa connaissance de l'allemand pour adoucir, dans la mesure du possible, le sort de ses compagnons de captivité. Il déploya un zèle infatigable pour obtenir du commandant de la forteresse un traitement plus humain à l'égard des pauvres malades, durement éprouvés par la rigueur du climat. Il se montra, dès cette époque, sous son vrai jour : d'un dévouement absolu à ses amis, et ne se laissant arrêter par aucun obstacle ni rebuter par aucune difficulté.

Ces qualités précieuses, qui s'étaient affirmées avec tant de force dans sa jeunesse, Wolfromm n'a pas cessé de les développer dans sa maturité ; tel il s'était montré en 1870-71, tel nous le retrouvons en 1884, lorsque l'idée lui vient de créer, pour les professeurs de langues vivantes, une revue dans laquelle ils pourront exposer leur doctrine, discuter les questions d'enseignement et défendre leurs intérêts professionnels.

Quand on connaît les difficultés de toutes sortes auxquelles se heurte la création d'un organe de ce genre, même dans une ville comme Paris, où les collaborateurs peuvent se trouver si nombreux, et où abondent les ressources de toute nature, on reste vraiment confondu de voir un professeur isolé en province oser tenter pareille entreprise. C'est pourtant ce que fit Wolfromm.

Il était professeur au Lycée du Havre quand il publia les premiers numéros de la *Revue de l'Enseignement des Langues vivantes*. Cette œuvre, qu'il entreprenait seul, et qu'il ne comptait soutenir que par l'unique ressource des abonnements, paraissait vouée à un échec certain ; elle vécut pourtant et fut menée à bonne

fin. C'est que Wolfromm avait la foi robuste d'un apôtre, et qu'il fut un directeur essentiellement vivant et agissant. Il a, pendant de nombreuses années, fourni une somme de travail considérable, sans jamais se lasser ni se décourager. Outre sa besogne de directeur et de rédacteur, il avait une correspondance écrasante, qu'il ne laissa jamais en souffrance, prodiguant les renseignements et les conseils aux collègues plus jeunes qui s'adressaient à lui. Il portait allègrement le fardeau de la lourde tâche qu'il avait assumée, et pour laquelle il ne ménageait ni son temps ni ses peines. C'était pour lui un besoin de se dépenser et de se dévouer.

L'ardeur qu'il apportait à défendre la cause des Langues Vivantes lui avait attiré des abonnés de plus en plus nombreux, dont beaucoup devinrent dans la suite ses amis. Ces derniers se rendaient bien compte que le sentiment qui guidait Wolfromm n'était ni l'ambition ni l'égoïsme ; il songeait toujours beaucoup moins à lui qu'à la cause qu'il défendait, et il ne lui vint jamais à l'esprit de tirer un avantage personnel de l'autorité que lui donnait la *Revue.* Il mit un point d'honneur à conserver toujours pleine et entière son indépendance ; il estimait par-dessus tout le droit de dire en toute franchise et en toute sincérité ce qu'il considérait comme la vérité. Quelques annnées avant l'introduction officielle de la méthode directe dans notre enseignement, il en avait reconnu les avantages, et l'avait pratiquée lui-même dans ses classes de Lakanal et de Carnot. Ce qui ne l'empêcha pas, lorsqu'il eut constaté les lacunes et les insuffisances de cette méthode, de chercher à en marquer les limites — à une époque où il fallait un certain courage pour formuler des critiques ou faire des réserves à ce sujet.

Wolfromm avait conservé, jusqu'à ces dernières semaines, sa belle et fière vaillance. Il supportait avec un patriotique optimisme les nouvelles épreuves par lesquelles cette guerre l'avait fait passer ; il avait dû, dès le début des hostilités, quitter Manheulles et son jardin, qu'il cultivait avec tant d'amour. Il savait que sa maison était rasée, son jardin détruit. Mais jamais une parole de découragement ne s'échappa de ses lèvres ; il souffrait en silence, dignement, gardant toujours au fond du cœur la plus ferme confiance dans les destinées de la patrie. Il n'aura pas eu la suprême joie de revoir sa chère Alsace ; il aura du moins, dans ses derniers jours, pu apprendre que nos troupes avaient repris possession de son pays natal, d'où l'Allemand détesté était à jamais chassé. Le pieux pèlerinage aux pays reconquis, qu'il n'aura pas été accordé à notre ami d'accomplir, bon nombre de lecteurs de cette *Revue* le feront un jour. Je suis certain que ceux qui ont connu Wolfromm, auront, en foulant le sol de l'Alsace, une pensée pour ce collègue dévoué, cet ami sûr, ce patriote ardent : ce sera honorer sa mémoire comme il l'eût souhaité.

F. Meneau.

L'Impérialisme Allemand[1]

Le problème allemand ! A mesure que la guerre se prolonge, il se révèle dans toute son ampleur, sous ses aspects multiples et imprévus. Il se pose à nous, non à la manière de ces problèmes d'avant-guerre, auxquels il nous était loisible de nous intéresser ou de ne pas nous intéresser, que nous pouvions discuter à notre heure et à notre convenance, mais comme un problème pressant, obsédant, inéluctable, sur lequel se joue notre avenir et qui a choisi *son* heure, non la nôtre. Et il a jeté dans notre vie à tous un sérieux nouveau, un sérieux terrible. Toute la jeunesse européenne fauchée, le plus beau sang de l'humanité versé, des blessures inguérissables, des souffrances indescriptibles, des deuils qui ne se comptent plus — tout cela témoigne, j'imagine, du sérieux tragique et actuel de ce problème. Et, n'en déplaise aux esprits simplistes, ce n'est pas une de ces questions que l'on puisse espérer *résoudre* une fois pour toutes, dans un congrès ou par un traité. C'est une menace permanente sous laquelle il faudra vivre, une menace qui restera suspendue longtemps encore sur nous et sur les générations futures. La guerre actuelle n'a fait que révéler au grand jour, dans leurs conséquences les plus immédiates, les plus palpables, quelques-uns des *problèmes nouveaux* apportés dans le monde par ce fait redoutable : le *germanisme ;* elle nous a révélé toutes ces réalités, ces convoitises, ces dangers sur lesquels hier encore nous nous aveuglions dans une quiétude mensongère. Voilà le fait qu'il nous faut regarder aujourd'hui en face — nous surtout, les éducateurs de la jeunesse — voilà la pensée dont la génération nouvelle devra faire la pierre angulaire de ses préoccupations, puisque, somme toute, c'est de son sang qu'il lui faudrait payer, tôt ou tard, toute négligence, toute lacune dans cette préparation-là. Plus que jamais, il nous faudra *étudier l'Allemagne,* savoir comment elle se pose à elle-même le problème de son avenir, comment elle évalue ses ressources, ses énergies matérielles et morales, comment elle s'éduque, s'arme et se discipline — et surtout *en vue de quoi* elle s'éduque, s'arme et se discipline.

Il ne manque pas d'esprits compétents qui, déjà avant la guerre, avaient approfondi ces questions. Ils nous ont apporté des enquêtes sur l'Allemagne d'alors, étudiée sous tous ses aspects, sur l'Allemagne industrielle, financière, politique, commerciale, économique ; ils ont dénoncé ses visées conquérantes, ses convoitises insatiables, ses procédés tortueux, et il s'est même rencontré en France un public — un petit public — pour prêter à ces salutaires avertissements une oreille distraite et souvent incrédule. Mais il est un point

1. Conférence faite aux Instituteurs et Institutrices de Marseille, le 25 mia 1918.

sur lequel on n'a pas assez fait la lumière, une donnée essentielle généralement négligée ou mal présentée : je veux dire le *facteur moral*. On n'a voulu voir que l'appareil extérieur, la Force matérielle de ce gigantesque outillage de production, de ces terribles engins de destruction, non la volonté ou les volontés qui les commandent. On a parlé, par exemple, on parle encore du « militarisme » allemand, sans prendre garde que derrière ce militarisme il y a l'*âme et la volonté de tout un peuple*, dont il exprime simplement l'instinct le plus profond, le plus permanent et le plus enraciné. On n'a voulu voir dans ce militarisme que l'instrument de domination au service d'un autocrate ou d'une caste — sans se rendre compte que s'il n'était que cela : un automate inerte qui obéit passivement à une consigne, il y a beau temps qu'il se serait effondré, sous la pression des deux tiers de l'univers ligués contre lui, sous la poussée aussi des révoltes qu'auraient dû faire naître, chez ceux qui en étaient les victimes ou les dupes, tant de sacrifices sanglants, tant de souffrances inutiles et tant de privations inouïes qu'il leur imposait. Or, il n'en a rien été, et il ne semble pas, à l'heure présente, qu'il ait encore rien perdu de son crédit, de sa cohésion et de son élan. C'est qu'on n'a pas voulu voir l'*esprit* qui animait cette masse, ou plutôt ces masses, la volonté très réfléchie, la discipline, la foi, le but qui a entraîné tout ce peuple, bref l'*Idée* qui le pénètre jusqu'aux moelles, jusqu'aux racines mêmes de sa vie.

Erreur de diagnostic fâcheuse ! D'abord elle nous a aveuglés sur les capacités de résistance de l'ennemi. C'est ce qui fait que bien des optimismes superficiels de la première heure, entretenus dans cette méconnaissance systématique, arrivent aujourd'hui, hésitants, à l'heure des décisions suprêmes. Ensuite on nous a souvent trompés sur la vraie conduite de cette guerre, sur la nature des moyens offensifs dont disposait l'ennemi. Car on ne combat pas une *idée* comme on combat une armée. Il y a des tirs de barrage pour arrêter l'assaut des lignes ennemies ; mais il est bien autrement difficile d'établir des tirs de barrage contre des idées. Et n'avons-nous pas vu se dessiner avec une ampleur inattendue cette manœuvre nouvelle de l'ennemi qui, à mesure que reculait l'heure d'une solution décisive par les armes, spéculait de plus en plus sur l'aveuglement des uns, sur la lassitude des autres, et, puisqu'il ne pouvait faire brèche par les armes, essayait du moins de provoquer cette *fissure morale*, mille fois plus redoutable, parce que sournoise, invisible, par où s'insinuerait la paix lâche, la paix de conciliation, la paix de résignation, ou, pour l'appeler par son vrai nom : la défaite masquée ?

C'est donc cette *Idée allemande*, telle que l'ont formulée de longue date pour leur peuple les hommes d'Etat, les historiens, les philosophes, les éducateurs allemands, qu'il nous faut démasquer et exposer rapidement. Cette Idée — l'idée de l'*impérialisme allemand* — elle est à vrai dire très vieille ; remonte très loin dans le passé. Ainsi seulement s'explique sa ténacité profonde. Elle a passé

par trois étapes successives : Une étape *religieuse* d'abord et qui peut se formuler en cette première proposition : « A nous appartiendra le monde, parce que seuls nous avons les secrets de la vie intérieure et morale. » Une étape *nationaliste* ensuite, qui peut se formuler en cette seconde prétention : « A nous appartiendra le monde, parce que nous sommes le Peuple élu de la Force et de la Science. » Enfin une troisième phase politique et économique, *organisatrice*, qui tient dans cette troisième revendication : « A nous appartiendra le monde, parce que nous avons le secret de son organisation. » C'est cette dernière phase que je voudrais rapidement esquisser en prenant pour guide le dernier grand historien de l'Allemagne, Karl Lamprecht.

Dans le cours du dernier siècle, l'Allemagne en effet a subi une transformation radicale, non pas simplement politique, mais aussi, et surtout, économique et sociale. Ç'a été le passage du régime de la production agricole au régime de la production industrielle, la rapide concentration des capitaux aux environs des années 1848 à 1860, une toute nouvelle répartition de la population désertant de plus en plus les occupations rurales pour affluer dans les grands centres industriels, et la constitution de toutes nouvelles classes sociales. Puis ç'a été le vertige de l'orgueil national, après les victoires de 1870, et la fièvre de la spéculation, après la pluie d'or des milliards français, période d'orgueil et de spéculations suivie bientôt d'un « krach » retentissant. En même temps se faisait jour, de plus en plus, le sentiment confus de tout ce que cet essor hâtif cachait de conflits latents, de problèmes non résolus. Il n'y a point de pays qui, sous la façade brillante de ses statistiques mirobolantes, ait vécu d'une existence aussi problématique, aussi aléatoire, aussi « dangereuse » que cette Allemagne nouvelle. D'où venait cette inquiétude grandissante ?

Premier problème, capital, fondamental, celui de la surpopulation. Le premier fait qui frappe, en effet, aussitôt la frontière franchie, c'est le redoutable *engorgement allemand*. En 1870, la population n'était pas supérieure à celle de la France, et on compte qu'en 1925, si la guerre n'était pas survenue, elle aurait été le double. On a calculé qu'en 3 ans l'Allemagne ajoute à sa population autant d'habitants qu'il y en a en Suisse ; en 6 ans autant qu'il y a en Hollande et en Suède : en une génération autant qu'il y a en Espagne et dans le Portugal *réunis*. « L'accroissement de notre population, écrivait un publiciste allemand, est un phénomène d'une force élémentaire. C'est à 900,000 hommes que s'élève chaque année le chiffre de cette augmentation. *Nulle sagacité, nul effort ne peuvent faire sortir du sol de l'Allemagne la nourriture qui lui serait nécessaire*[1]. » C'est là un fait, un fait brutal, qu'il peut être désagréable de constater, mais sur lequel tout de même il serait enfantin de fermer les yeux.

1. C'est surtout le pangermaniste Paul Rohrbach qui s'est occupé de ce problème, cf. Ch. Andler: *Le Pangermanisme Colonial sous Guillaume II*. Paris, 1912, p. 244 et ailleurs.

Le remède, dira-t-on, est bien simple : qu'elle émigre, qu'elle déverse son trop plein sur les terres où la population est moins dense, où il y a encore du terrain à défricher, où elle peut trouver des emplois inoccupés. Et c'est bien ce qu'elle a fait autrefois, au point d'avoir fourni aux Etats-Unis près de douze millions d'immigrants. Seulement, voici qu'intervient un facteur nouveau : le *pangermanisme*. Sans doute, cette solution pouvait être acceptée par l'Allemagne misérable, sans conscience nationale, d'autrefois. Mais elle révolte l'orgueil national d'aujourd'hui. Cette sève qui va féconder d'autres terres, n'est-ce pas une perte sèche pour la mère-patrie ? Passe encore si l'Allemagne, comme la France ou l'Angleterre, avait un puissant empire colonial qui lui servirait de domaine de repeuplement. Et, d'ailleurs, elle a eu aussi l'idée de se constituer un pareil domaine vers la fin du XIXe siècle ; elle a eu aussi sa fièvre coloniale, son « Africanite »[1]. Mais outre qu'elle arrivait trop tard, dans ce partage du globe, lorsque déjà les meilleurs lots étaient répartis, que pouvait lui servir un empire d'outre-mer sans la maîtrise de la mer, si, pour le rejoindre, il lui fallait défiler sous les canons de la flotte anglaise qui jalonnait de ses postes d'observation toutes les routes maritimes et qui pouvait, à la première alerte, lui en interdire l'accès ? — Fallait-il donc s'expatrier ? Un peuple à qui ses victoires ont communiqué l'orgueil d'une race qui se croit supérieure, à qui ses éducateurs ont inculqué l'idée qu'il est le « Peuple élu », appelé à organiser le monde, ce peuple irait mendier l'hospitalité auprès de populations étrangères ? Il irait, selon l'expression d'un pangermaniste, servir « d'engrais » à des civilisations qu'il estime inférieures ? Et, d'ailleurs, malheur au peuple trop confiant qui lui donnerait l'hospitalité ! On sait que la fameuse loi Delbrück, votée en 1912, veut qu'à l'avenir, tout Allemand émigré, même s'il se fait naturaliser dans sa patrie d'adoption, conserve, indélébile, sa nationalité d'origine, cumulant cette nationalité d'origine avec sa naturalisation étrangère. Comme le Romain d'autrefois, l'Allemand, en quelque lieu du globe qu'il aborde et pose son pied, en ami ou en ennemi, comme hôte ou comme espion, est « *civis romanus* », citoyen de l'Empire mondial ; il porte partout avec lui la pensée impérialiste ; il arrive en pionnier de la future conquête allemande.

Au reste, ce problème de l'émigration se pose en ce moment à l'Allemagne en termes tout différents. Constatation, à première vue, paradoxale ! A mesure qu'augmentait la population, dans les dernières années du XIXe siècle, l'émigration se ralentissait. Comment expliquer ce paradoxe ? C'est que l'Allemagne a mis peu à peu ses facultés *industrielles* au niveau de ses facultés *prolifiques*. Grâce à ses gisements de houille et de fer, grâce à la science de ses industriels qui, eux, savent faire collaborer le laboratoire et l'usine, qui ne végètent pas dans un empirisme routinier, grâce

1. Voir : *Le Pangermanisme Colonial sous Guillaume II*, par Ch. Andler Paris, 1916.

surtout à l'esprit d'entreprise du capitalisme allemand qui ne va pas enfouir ses capitaux dans des « cimetières » lointains et étrangers — tels que furent pour nous Panama et la Russie — mais se met au service des entreprises nationales, grâce aussi à l'organisation prévoyante de ses grands offices de renseignements, l'Allemagne est devenue la grande nation d'exportation industrielle, la grande usine transformatrice au centre de l'Europe, qui aspire et draine vers elle les matières premières du monde entier, pour les renvoyer ensuite, ouvrées ou mi-ouvrées, jusqu'aux confins lointains de la planète. Au lieu d'exporter des *hommes*, elle exporte désormais des *marchandises*. Voilà comment elle a tourné, en apparence du moins, la difficulté.

Mais cette révolution économique n'a pu s'effectuer sans que se produisît, en même temps, une profonde transformation, à la fois dans l'économie interne de l'Empire et dans sa politique extérieure. Et c'est ce double phénomène qui constitue proprement l'*impérialisme allemand*.

Au point de vue de l'économie interne, le trait le plus saillant, d'après l'historien Lamprecht, de cet impérialisme économique nouveau, c'est une *organisation nouvelle du régime de l'entreprise*. Si nous cherchons en effet le personnage le plus important dans la production d'aujourd'hui, ce n'est ni l'ouvrier qui loue son travail, ni le capitaliste qui loue son capital, ni l'inventeur dont la découverte peut dormir inutilisée si elle ne rencontre pas dans le milieu économique des capitaux et une occasion propice, ni l'ingénieur ou le chimiste qui louent leur cerveau et ne travaillent qu'en sous-ordre ; le personnage important, le moteur qui donne le branle, le chef qui commande, bref l' « Imperator », c'est l'*entrepreneur* qui prend à son service toutes ces énergies et les soumet à une pensée directrice commune. Voilà le Maître de l'Avenir. Voilà aussi la caste dirigeante qui constitue déjà en Allemagne une féodalité puissante, la féodalité des nouveaux barons d'industrie, les Krupp, les Stumm, les Thyssen, les Ballin, les Rathenau, etc.

En somme, comme l'observe Lamprecht, « le Comité de direction de la maison Krupp a plus de choses à dire, et des choses qui ont plus de poids dans les destinées du monde, que le ministère de maint Etat secondaire [1] ».

Et non seulement ces grandes entreprises organisent toute une branche de l'industrie, non seulement, en se groupant entre elles en *cartels* ou en *syndicats*, elles réglementent la production de chaque usine syndiquée, lui assignent son contingent de production et délimitent son rayon en même temps qu'elles fixent un prix commun de vente, mais elles en arrivent même à *combiner* en une seule organisation plusieurs branches différentes. C'est ainsi que la maison Krupp, pour alimenter ses fonderies, a acheté des mines

1. Pour toute cette organisation de l'industrie allemande, voir le chapitre si suggestif intitulé : « l'Organisation allemande », dans le livre de M. Henri Lichtenberger, L'*Impérialisme économique allemand*. Paris, Flammarion, 1918.

jusqu'en Espagne. Pour s'assurer un transport régulier, elle s'est construit une flottille. Puis elle s'est annexé toute une série d'industries complémentaires. Outre ses hauts-fourneaux, ses fonderies, ses laminoirs, ses mines, elle a ses usines électriques, ses usines à gaz, ses usines hydrauliques, ses ateliers de lithographie, de photographie, son réseau téléphonique, et, en fin de compte, ses hôpitaux et ses crèches. C'est un véritable Etat industriel dans l'Etat, un domaine, un « fief » dans l'Empire [1].

Et cette organisation nouvelle de l'entreprise se complète par une *organisation parallèle et de plus en plus agressive du commerce allemand.* Combien surannée cette vieille conception du commerçant pacifique d'autrefois, qui attend son client, tout au moins qui possède une clientèle restreinte dont il connaît les besoins et les goûts, dont il reçoit la commande ! Comme cela est rococo, comme cela rappelle l'âge des crinolines et des diligences ! L'industrie nouvelle, pour produire à bon compte, doit *produire en masses*, sans attendre la commande, sans s'enquérir des besoins du marché, et par conséquent il faut aussi que son commerce submerge le marché, tout comme l'armée allemande essaie de submerger les territoires ennemis sous le flot de ses bataillons. Conquérir le monde, les débouchés, le marché mondial — voilà donc la méthode allemande de l'organisation du commerce. Ecoutez chez Lamprecht cette fanfare guerrière en l'honneur du nouveau commerce allemand : « Satisfaire le consommateur ? dit-il, est-ce là l'idéal du commerce allemand ? Certes, non. Ce commerce nouveau est autrement « d'actualité », je veux dire agressif, conquérant, avide de triomphes. Voilà en quoi consiste le nouvel esprit économique : produire en quantité illimitée, au delà des besoins, au delà des demandes de la consommation, conquérir des débouchés, élargir indéfiniment le marché, exiger partout la libre concurrence et la porte ouverte, ou, pour transposer en langage objectif ces formules subjectives : *envahir tout*, étendre ses sphères de pénétration partout, aller toujours de l'avant et finalement *transformer le protectorat économique en protectorat politique* [2] ».

A cette organisation *agressive* du commerce allemand, en effet, va correspondre aussi une conception politique nouvelle, que Lamprecht a baptisée : *la politique de l'Etat tentaculaire* [3] ». L'Etat tentaculaire est moins un territoire défini qu'une sphère d'influence, de protectorat économique qui tend à se transformer peu à peu en protectorat politique. La lutte n'a plus lieu seulement entre des Etats organisés, qui se font la guerre avec leurs armées et leurs flottes ; elle se poursuit incessamment entre les « entreprises » allemandes, américaines, anglaises, françaises, partout où elles se

1. Karl Lamprecht : *Deutsche Geschichte.* Ergænzungsband, II, 1, p. 227.

2. K. Lamprecht : *Deutsche Geschichte.* Ergænzungsband, II, 1, p. 232 et II, 2, p. 11.

3. Cf. Henri Lichtenberger : *L'Allemagne moderne, son évolution*, 1907, p. 148 s.

trouvent en présence. C'est une guerre universelle et perpétuelle, non plus militaire seulement, mais économique, commerciale, industrielle, scientifique, qui se déroule à tout instant, sur tous les points du globe, partout où des intérêts rivaux se rencontrent et s'affrontent. Il s'agit donc pour l'Allemagne de battre le rappel de tous les éléments allemands dispersés à travers l'univers entier, de protéger toutes les entreprises extérieures du capital allemand, de les grouper en faisceau, et de répandre ainsi l'idée allemande par une diffusion incessante, en se servant de tous les moyens disponibles : diplomatie, industrie, commerce, science, école, livre, propagande, réclame, menace, intrigue, espionnage, corruption.

Et ainsi l'*impérialisme* est, d'après Lamprecht, la pensée des temps nouveaux, tout au moins la pensée nécessaire de l'Allemagne, celle qui résulte pour elle de sa situation géographique d'*Empire central* aux frontières ouvertes, sans protection naturelle, mais aussi sans obstacle naturel opposé à son expansion illimitée. C'est la pensée que lui impose sa population toujours croissante, infiniment prolifique, capable d'envoyer dans le monde entier des flots d'émigrants (près de 10 à 12 millions aux Etats-Unis, 400,000 au Brésil, 60,000 en Argentine, 15,000 au Chili, sans compter tous les îlots allemands disséminés en terre slave, magyare, jusque sur les rives du Volga, dans le Caucase, en Sibérie)[1], émigration naguère aventureuse, abandonnée au hasard, mais qui deviendra de plus en plus *une émigration impérialiste*, dirigée suivant un plan d'invasion préconçu, une émigration de chefs d'entreprise, de commerçants, de techniciens, de contremaîtres, chargés de se faire les pionniers de la conquête germanique. L'Empire commence par envoyer ses locomotives, ses machines, ses produits chimiques, ses appareils électriques. Derrière la machine arrivent le monteur, l'ingénieur, le mécanicien, l'ouvrier. A la remorque des hommes se pressent les capitaux, et toute une colonie de production et de vente se forme finalement là où le nom allemand était la veille encore à peine connu[2].

Il était à prévoir que cette poussée expansionniste tôt ou tard constituerait une menace pour la vie et l'activité des autres peuples. De sa surpopulation l'Allemagne se ferait *un droit* d'envahir les pays moins peuplés ou moins armés; de la surproduction de ses usines elle se ferait *un droit* de s'assurer les matières premières nécessaires à son industrie, les débouchés indispensables à son commerce, *un droit* d'imposer à des civilisations moins bien outillées ses produits et, à leur suite, ses disciplines, ses méthodes et surtout sa souveraineté. D'ores et déjà, *la guerre*, la guerre nécessaire, inévitable, légitime et sacrée, *était inscrite dans le programme de cet impérialisme.* Le 18 janvier 1896, vingt-cin-

1. Nous citons les chiffres, d'après Lamprecht. C. *Deutsche Geschichte*, op. cit., II, 2, p. 549.

2. Bernard Serrigny : *L'Evolution de l'Empire allemand de 1871 jusqu'à nos jours*, 1914, p. 175 s.

quième anniversaire de la fondation de l'Empire, Guillaume II entonnait le nouvel hymne de guerre pangermanisme. « *L'Empire allemand*, disait-il, *est devenu un empire mondial*... Vous avez, Messieurs, le devoir grave de *m'aider à attacher fermement à notre Empire d'ici le plus grand Empire allemand*[1]. » Il ne se donnait même plus la peine de broder des variations connues sur le vieil air de flûte bismarckien de la Paix armée et des intentions pacifiques de l'Allemagne. Il parlait, lui, de « poudre sèche » et « d'épée aiguisée ». Coup sur coup, Tanger, Casablanca, Agadir firent entendre au monde le cliquetis menaçant de cette épée prête à sortir de son fourreau.

A mesure donc que s'accroissait chez les Allemands le sentiment de leur force et des sacrifices que leur imposaient leurs armements nouveaux, exactement dans la même mesure devait s'accroître aussi l'âpreté de leurs convoitises, l'insolence de leur diplomatie et le sentiment de jour en jour plus impatient de la disproportion entre cette Force, toujours prête à agir, et les résultats précaires, toujours jugés insuffisants, péniblement obtenus par la diplomatie. « Le peuple doit payer des impôts », disait le député au Reichstag, Naumann, « donner des navires, porter des armes, et comme il est un peuple moderne et instruit, il faut qu'il sache aussi dans quel but et pour quel motif il s'impose ce fardeau de fer[2]. » Tout ce que la diplomatie à la fois souple et gantée de fer, qui fut celle d'un Bülow, pendant l'intrigue marocaine, pouvait jeter en pâture à des appétits ainsi exaspérés, n'était qu'un os à ronger pour la voracité de cette fringale, une goutte d'eau dans le désert d'une soif inextinguible. « Une grande puissance dont le budget militaire dépasse 2 milliards », hurlaient les pangermanistes, « a-t-elle le droit d'être si modeste ? » — « Que pourriez-vous contre l'inévitable ? » disait en 1912, avec une sincérité brutale, en parlant de la France, un des maîtres du journalisme allemand, M. Kerr, à M. Bourdon, qui venait l'interviewer à Berlin. « Un peuple où les hommes ne veulent plus être soldats (c'était avant le vote de la loi de trois ans), où les femmes refusent de faire des enfants, est un peuple en qui se refroidit la vitalité : il sera irrévocablement dominé par une race plus jeune et plus âpre... La loi de la vie veut que les moins forts soient éliminés, et les vrais conquérants, ce sont les affamés. Or, ces affamés, c'est nous. L'argent gagné nous en a donné le goût, et le bien-être conquis a accru les appétits. Lorsque l'Allemand considère le monde, il trouve qu'il n'a pas été gâté et tout ce qu'on lui a laissé ce sont les restes pourris d'un assez bon dîner. Mais ce partage, dans sa pensée, n'est que provisoire, et je crois, en effet, qu'une nouvelle répartition aura lieu quelque jour. La question est de savoir si elle se fera amiablement. » — « Que voulez-vous

1. Ch. Andler : *Le Pangermanisme Continental sous Guillaume II*, Paris, 1915, p. 96.

2. Ch. Andler : *Le Pangermanisme Colonial sous Guillaume II*, op. cit., p. 185.

dire ? » — « Vous êtes, en France, aveuglés d'illusions. Vous rêvez. Vous vous donnez le luxe d'idées humanitaires. Vous croyez à la justice, à la bonne foi, à la paix, à la fraternité ! C'est très dangereux. Vous dites : « La guerre, la violence, la conquête, tout cela est bien démodé, bien vieux jeu. » Moi, je vous réponds : « Ce n'est pas démodé ; *ce sera demain !*[1] ».

Et d'où serait venue, en effet, en Allemagne, la résistance à cette politique de conquête impérialiste ? Du parti démocratique et socialiste ? Mais, selon Lamprecht, il n'y a aucune contradiction en Allemagne entre *impérialisme* et *démocratie* ou *socialisme*. L'impérialisme allemand est un impérialisme des *masses* aussi bien que des *dirigeants*. En fait, le mot de « démocratie » rend en Allemagne un tout autre son qu'en France. L'ouvrier allemand n'est pas révolutionnaire, il est militarisé et discipliné jusqu'aux moelles ; il est un produit de la caserne et de l'industrie allemandes. La conscience de classe et l'orgueil de la discipline remplacent chez lui ce goût vif de la liberté et de l'égalité, ce point d'honneur chatouilleux et cette « tête près du bonnet » qui sont plutôt la marque de l'homme du peuple en France. Comme l'observe un des historiens les plus compétents du socialisme en Allemagne, Sombart[2], le socialisme français se différencie nettement du socialisme allemand en ce qu'il maintient la tradition de l'idéologie révolutionnaire. Sombart explique cette différence par le fait que la France est restée un pays de *moyenne* industrie : l'ouvrier voit dans le « patron » la personnification concrète du capitalisme abhorré. Mais dans un pays de *grande* industrie organisée, comme l'Allemagne, l'ouvrier se sent pris dans l'engrenage irrésistible d'une *organisation tout impersonnelle*, contre laquelle toute révolte serait vaine. « Le prolétariat allemand — disait en 1911 le député socialiste allemand Legien, accueillant à Berlin les syndicalistes français — estime qu'une amélioration du sort des travailleurs ne se réalisera pas par les émeutes ou les démonstrations, mais par un énorme et lent travail d'organisation. » Révolution, lutte des classes, Internationale, ces formules que le socialisme français prend encore au pied de la lettre, ne sont plus là-bas que des formules *théoriques*. En réalité, le travailleur allemand *se sent solidaire de la grande industrie ou du capital national ; il accepte le fait de l'impérialisme comme un stade nécessaire de l'évolution capitaliste*[3]. Sans doute les chefs de la sozialdemokratie, Scheidemann et autres, sont venus avant la guerre à Paris prêcher la pure doctrine de l'Internationale, mais cela ne les a nullement empêchés, une fois rentrés chez eux, de voter, en 1913, au Reichstag, les crédits extraordinaires de guerre qui devaient leur permettre, l'année suivante, de massacrer les « *camarades* » belges et français. Un officier prussien disait un jour

1. Georges Bourdon : *L'Enigme Allemande*, 1913, p. 226.

2. W : Sombart : *Sozialismus and soziale Bewegung*. Iéna, 1908, p. 124 et s.

3. Ch. Henri Lichtenberger : *L'Impérialisme économique allemand*, 1918, p. 125.

à un journaliste français, M. Huret : « Les socialistes en Allemagne, mais ce sont nos meilleurs soldats. Quand on leur dira de tirer, ils tireront plus vite que les autres[1]. » — Et pourquoi pas ? La guerre « fraîche et joyeuse », c'est-à-dire courte et lucrative, qu'on leur promettait, n'était-ce pas pour eux aussi une « bonne affaire » ? Elle devait favoriser l'invasion des produits de l'industrie allemande dans les pays vaincus, préparer le triomphe de l'usine allemande, écrasant les usines belges, françaises, anglaises, peut-être américaines ; elle devait faire affluer dans l'Empire une formidable indemnité de guerre, provoquer une hausse prodigieuse des salaires, établir partout l'hégémonie, désormais incontestée, de l'ouvrier allemand *qualifié* et organisé, sur ce prolétariat inférieur de terrassiers italiens, de nomades polonais, affirmer sa supériorité sur le prolétariat français, révolutionnaire et anarchiste, que la sozialdemokratie allemande, du haut de son orgueil, de son organisation et de son instruction supérieures, considère avec une commisération dédaigneuse, à qui elle réserverait, dans le nouvel Empire du Travail, les tâches subalternes de manœuvre et de tâcheron. Voilà le terrain sur lequel se sont rencontrés, dès la première heure, en une même complicité, le militarisme et le socialisme allemands.

Objectera-t-on le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes ? Mais ce mot n'a pas de sens en Allemagne. Au fond, pour l'Allemand il n'y a qu'un droit : *le monde doit appartenir à celui qui sait le mieux l'exploiter et l'organiser.* Vous objectez : « Mais la liberté des peuples, le sentiment national, l'attachement au sol natal ? » L'Allemand répond : « Tout cela est démodé, tout cela appartient à un stade dépassé de l'organisation. Nous autres, Allemands, nous sommes réalistes, positifs, scientifiques. Nous parlons chiffres et statistiques, car les chiffres conduisent le monde. Or, que disent les chiffres ? C'est que sur un territoire égal au vôtre, nous nourrissons une population qui sera bientôt le double de la vôtre ; c'est que votre agriculture n'obtient d'un sol fertile qu'un produit inférieur de 20 à 50 pour cent à celui que l'Allemagne tire du sien ; c'est que chez nous des industries colossales naissent, travaillant d'après les dernières découvertes de la science, et avec les derniers perfectionnements de la technique, alors qu'en France on ne voit guère que des manufactures moyennes qui renouvellent que lentement leur outillage arriéré. Nous vous épargnons les chiffres. Vous n'y prêtez, en France, qu'une attention distraite. Nous, au contraire, en Allemagne nous les étudions de près. Ils nous disent des efforts tenaces, des entreprises audacieuses, du risque couru, de l'intelligence, de la force et du travail disciplinés, et surtout les progrès d'une expansion que rien n'arrête ni ne décourage. Vous êtes le peuple le plus spirituel et le plus amusant, c'est entendu ; mais de votre

1. Jules Huret : *Berlin*, 1909, p. 298. — On n'a pas oublié les courageuses révélations qu'un de nos maîtres, M. Andler, faisait déjà avant la guerre sur les visées impérialistes du socialisme allemand — révélations qui furent très mal accueillies par le parti socialiste français.

côté, reconnaissez — et les statistiques sont là pour le prouver — que c'est nous qui avons les secrets de l'organisation du monde. »

Voilà, dans leurs grandes lignes, les prétentions de l'impérialisme allemand. Est-il besoin de dire de combien d'autres faits, non moins essentiels, elles ne tiennent aucun compte ?

D'abord, nous ne croyons pas, en France, que les questions de sentiment puissent être rayées de la vie des peuples, pas plus que de la vie des familles ou des individus. Le raisonnement des Allemands d'aujourd'hui, c'est, en somme, celui qui a déjà été dénoncé et mis en évidence par Michelet, le raisonnement que tenaient, il y a plus d'un siècle, en face de la Révolution naissante, les partisans de l'ancien régime. « Tout était gagné pour les royalistes », écrit notre grand historien de la Révolution française, « *s'ils avaient pu obscurcir la question politique, en faire une question sociale, la guerre des bourgeois et du peuple, puis intervenir, faire accepter au peuple du pain en place de ses droits.* Ils avaient compté sans lui. Tout affamé qu'il était, il subordonna la question du ventre à la question d'idées. On vit alors, dans les plus extrêmes épreuves, combien la Révolution était dans son principe glorieusement spiritualiste, fille de la philosophie et non pas du déficit. Aux portes des boulangers, comme aux portes de l'Assemblée, on parlait de la disette moins que du veto, moins que du dernier discours qu'avait prononcé Mirabeau ; on discutait des Droits de l'homme, etc. C'est ce que les royalistes, confondus, ont appelé la folie de cette époque; c'est sa gloire, à notre avis[1]. » Nous ne croyons donc pas que les principes de la liberté soient les formules transitoires d'une époque, mais *l'esprit vivifiant et créateur de toute civilisation humaine*, depuis l'antiquité, et que si l'Allemagne s'enorgueillit d'avoir trouvé les secrets de l'organisation du travail, la France a trouvé les formules de la liberté des peuples, et que de les faire triompher c'est là sa mission, à elle, dans le monde.

Il ne suffit pas de nous dire que les *chiffres* conduisent le monde (cela même, d'ailleurs, nous paraît contestable, car nous croyons que ce sont aussi bien *les sentiments et les idées* qui le conduisent). Encore faudrait-il nous montrer *où et vers quoi* ces chiffres le mènent ? Vers la paix, vers le bonheur des peuples ? Il ne semble guère, à en juger par les horreurs que ce nouveau matérialisme historique ou économique a déchaînées dans le monde. Serait-ce vers cette immoralité systématique et organisée et combien provocante, insolente, fourbe, parjure, pillarde, homicide, dont les maîtres de l'Allemagne nous ont montré la face hideuse ? Quel agent de dégradation et de corruption elle s'est révélée, cette pensée impérialiste, dans le monde aussi bien du commerce que de la diplomatie, et dans tous les rapports humains ! S'imagine-t-on ce que coûterait à l'humanité le triomphe d'un ordre réalisé par de pareils moyens, établi sur de pareils dénis de justice, sur un pareil

1. Michelet : *Histoire de la Révolution française*, Tome II, p. 23 s.

avilissement des consciences ? Quel étranglement de toute liberté Quel outrage à toute fierté, à toute délicatesse humaine ! Quel découronnement de toutes les valeurs civilisatrices supérieures, et, pour ceux qui s'en feraient les complices ou les victimes résignées, *quelle honte !*

Et d'ailleurs, voyez les contradictions où s'enferre cet impérialisme. Depuis des années, l'Allemagne se plaint de ne rencontrer que méfiance auprès des autres peuples ; elle se dit « encerclée ». Et, d'autre part, par la bouche de ses gouvernants et de ses éducateurs, elle ne cesse de proclamer ses prétentions à la suprématie universelle. Comment ! Voilà une nation qui crie sur les toits qu'elle est appelée à conquérir le monde, à exploiter l'univers, à lui imposer son organisation et son statut économique, et elle demande que les autres nations assistent, les bras croisés, à cette entreprise de domination, bien mieux, qu'elles tendent docilement le col au joug qu'elle leur prépare ?

On n'est pas plus naïf — ou plus cynique — et les événements n'ont que trop prouvé depuis combien cet instinctif sentiment de défensive était fondé.

Et le résultat de tout cela, c'est que le sentiment s'est répandu dans le monde entier et s'est ancré peu à peu dans toutes les consciences, même les plus pacifiques, que désormais l'Allemagne constituera, pour longtemps encore, le plus grand danger pour l'humanité, et que sans une ligue protectrice *contre elle,* le monde n'est plus habitable, la vie civilisée n'est plus possible. Ainsi est née, inévitablement, la *Ligue des Nations*, comme réponse nécessaire à l'impérialisme allemand, ligue qui peu à peu se resserrera sur l'Allemagne par un encerclement, non plus simplement diplomatique, politique ou économique, mais, ce qui est plus grave encore, par un encerclement *moral.*

Et puis vraiment, que signifient ces « secrets » de l'organisation ? Sont-ce donc là *des privilèges intransmissibles*, *exclusivement réservés à un peuple ?* A mesure qu'on pénètre la vraie mentalité allemande, avec ses incorrigibles défauts de tact, de finesse, de doigté, de clairvoyance, et surtout de générosité, et aussi avec son irrémédiable incapacité de s'assimiler les populations qu'elle prétend annexer, d'entrer dans l'âme des nations avec qui elle entend vivre en bons rapports et voisiner, on se rend compte que nul pays au monde n'égalerait le nôtre, s'il avait la volonté, la persévérance de se discipliner, de s'organiser. Qu'il le *puisse,* cela ne fait aucun doute. Il a fait ses preuves dans le passé ! Mais le *voudra-t-il ?*

Voilà le problème angoissant de l'heure actuelle, la question de vie ou de mort que les enseignements de la guerre ont bien mis en évidence et qui se pose à nous gravement, à ce tournant décisif de l'histoire.

En 1808, après Iéna, les troupes de Napoléon occupaient Berlin. L'Empereur des Français paraissait le maître incontesté de l'Europe. Au bruit des tambours français qui défilaient dans les rues

de la capitale, le philosophe Fichte, l'ancêtre des pangermanistes d'aujourd'hui lançait alors ses fameux « Discours à la Nation allemande ». Le chétif idéologue, éducateur de la nouvelle génération, jetait au conquérant ce suprême défi : « Nous sommes vaincus, disait-il, c'est vrai. La lutte à main armée est maintenant close. Mais voici surgir, si nous le voulons, *une guerre nouvelle :* celle des principes, des mœurs, des caractères. » Ce qu'il proclamait là, ce philosophe allemand, inspiré de la pensée révolutionnaire française, c'est que ce ne sont pas les forces matérielles et les fluctuations du champ de bataille qui décident seules. Ces décisions-là sont temporaires, révocables.

Elles ne décident que pour une campagne, pour une génération, pour une époque. Mais qu'est-ce qu'une campagne, une génération, une époque dans la vie d'un grand peuple ?

Nous n'avons pas eu, nous, comme la Prusse d'après Iéna, le spectacle de l'ennemi s'installant au cœur même de la patrie après le plus foudroyant des désastres. Mais il faut bien, dès à présent, nous pénétrer de cette pensée qu'exprimait l'auteur clairvoyant et courageux d'un livre récent intitulé *Vers la démocratie nouvelle*[1], que « même la victoire la plus complète étant remportée, *nous sommes un peuple perdu si nous ne faisons pas l'effort qui convient pour nous élever techniquement au niveau des Allemands.* » A la foi allemande il nous faut donc opposer la foi française ; à l'effort allemand, l'effort français ; à l'organisation allemande, une organisation française.

Et voilà aussi la pensée qui doit désormais pénétrer notre enseignement du haut en bas pour en revivifier l'esprit et les méthodes. A l'œuvre donc, les éducateurs du peuple français ! La moisson est grande. Elle a été arrosée du sang le plus précieux et le plus généreux : le sang de nos soldats.

J. E. Spenlé.

1. Lysis : *Vers la démocratie nouvelle*, 1917, p. 43.

ÉTUDES GRAMMATICALES

L'Infinitif passé après : I should like.

Un usage difficile à expliquer permet aux écrivains anglais d'employer le conditionnel *présent* (I should like), suivi de l'infinitif *passé*, pour dire qu'une personne *aurait voulu* faire une chose qu'elle n'a pas faite.

Ex. : *I should like to have given* him something, that's all. (Dickens.)

You have lost sight of her ? *I should like to have known* her fate. (Gissing, *Born in exile.*)

I should not like to have married a man whom nobody was afraid of. (Mrs. Craik, *John Halifax.*)

I should very much *like to have met you*, if it had been possible. (Lloyd's Magazine, April 1918, *the Rajah's chair*, by Heron Maxwell.)

I should love to have done that. (*Ibid.*)

De nos jours cependant, les grammairiens d'Oxford ont ouvertement rompu avec l'usage en question. En citant une phrase analogue à celles qui précèdent : " He would like to have insisted (Sladen) ", ils lui appliquent cette observation piquante, qui en fait ressortir l'absurdité :

" *Have* is transferred, from the verb with which it would make " sense, to the other with which it makes nonsense [1]. "

Il faudrait donc, à leur avis, mettre, dans tous les exemples qui précèdent, le verbe principal au *passé* (I should *have liked*), et le verbe subordonné à l'infinitif simple.

C'est la construction rationnelle, que Nesfield a adoptée comme [2] « correcte » pour toutes les phrases analogues. Nesfield aurait pu citer un grand écrivain qui la pratiquait, en dépit de l'usage, au temps de Dickens.

Ex. : *I should have liked to make* her a little present. (Thackeray, *Vanity Fair.*)

We should all of us, I am sure, *have liked to see* the Major grin, when the old gentleman made his joke. (Thackeray, *Pendennis.*)

1. *The King's English*, Oxford, 1906, p. 156.

2. Nesfield, *English Grammar past and present*, édition de 1912, *perfect infinitive*.

Il est vrai que le même Thackeray, dans le roman de *Pendennis*, a pratiqué la construction inverse :

Ex. : "*I should like to have been by, to give Lady Chavering* my arm." (*Pendennis*, ch. 38.)

Parmi nos contemporains, Ant. Hope, romancier des plus prolifiques, a suivi l'exemple de Thackeray.

Ex. : Trix *would have* dearly *liked to cry :* "yes!" (A. Hope, *the Intrusions of Peggy*.)

He would have liked to be content with that answer. (*Ibid.*)

Il est vrai qu'il lui arrive, dans le même ouvrage, de reprendre la construction traditionnelle, celle que condamnent les Oxfordmen.

Ex. : *I should love to have seen* that. (A. Hope, *the Intrusions of Peggy*.)

Le lecteur retrouve ici les variations et contradictions qui lui ont été signalées à la fin d'une précédente étude[1]. Il serait superflu de répéter l'explication qui en a été donnée, et de rappeler qu'il n'y a chez les Anglais aucune autorité régulatrice de la langue nationale.

M..., *professeur honoraire.*

1. Voir la *Revue de l'Enseignement des L. V.* de juin 1918, pages 259 et 260.

NOTES & DOCUMENTS

" *Sabotage* "

Quelle est l'expression qui rend en anglais notre mot *sabotage* ? Peut-être un des lecteurs de la *Revue* voudra bien nous donner quelques éclaircissements à ce sujet ?

Même en français, la définition qu'en donne le Grand Dictionnaire est incomplète : « ouvrage exécuté vite et mal » ; définition inexacte ou tout au moins incomplète, car elle omet le sens le plus important du mot qui est celui d'un ouvrage *volontairement* mal fait. Or, un apprenti, un ouvrier, maladroit ou inexpérimenté, pourra faire un ouvrage vite et mal sans nécessairement le faire exprès.

Voici deux définitions de " sabotage", telles que je les trouve dans un Magazine américain :

" Conditions are not yet normal in Arizona... The lumber camps " and mills of the Northwest are shot through and through with the " fanatical doctrines of the syndicalists. A strike was called in the Sum- " mer of 1917, and for several months this prime war industry suffered " a breakdown. Eventually the strike was " broken ", yet for months " afterwards the situation was far from good. Sabotage — the "*strike* " *on the job* " or " *the conscious withdrawal of efficiency* ", as it is " variously called — was practised by some of the men, and at any " time fresh disorders were likely to rise ", etc., etc.

Voilà donc deux définitions de sabotage, mais que c'est long, lent et filandreux ! Les Anglais, les Américains, gens si pratiques, n'ont-ils pas un mot qui résume le nôtre ? Un Anglais me propose " wreckage " ; je me demande si ce terme rend bien notre sabotage et s'il est employé dans ce sens en Angleterre ? Je me permets de proposer : " *The wilful botching of work — or of a job* ".

Certes, le mot *botching* (bâcler, massacrer un ouvrage) n'est pas très reluisant, mais notre sabotage n'est guère plus élégant. La parole — ou la plume — est aux lecteurs bénévoles de la *Revue*.

UN RETRAITÉ.

Ayant eu récemment l'occasion de faire quelques recherches précisément au sujet de ce mot, je suis en mesure de répondre à l'appel de notre correspondant.

La traduction que j'ai recommandée est " *wilful bungling or damaging* ". Mais il y en a d'autres, et les dictionnaires les plus récents contiennent *sabotage*, dans son acception moderne bien entendu, la seule dont il soit question ici. Il ne figure pas dans Elwall, dans mon édition du moins ; mais le dictionnaire Bellows donne, un peu longuement : " Malicious destruction of property, damaging work, *etc.*, secretly ;

'scamped work' " ; cette dernière traduction visant sans doute uniquement le cas d'un ouvrage fait sans goût ou sans soin. V. *Concise Oxford Dictionary* : " to scamp, do (work, etc.) in perfunctory or inadequate way. " Le dictionnaire Clifton donne les deux sens, dans l'ordre inverse : " Slovenly work (avec une coquille d'ailleurs) ; wilful damage done to work or property ".

Le *Military Technical Dictionary* du col. de Witt Willcox (éd. 1917, Supplément) donne : " Sabotage, (i. e. scamp work, scamping ; malicious injury done to the establishment by an employee ; intentional garbling of copy by a printer)[1]. »

Dans le Morris Pierce, de provenance également américaine, on ne trouve que le sens (vieilli) de : manufacture of wooden shoes. Mais au verbe *saboter* il y a : bungle, make a botch of, ce qui concorde avec la suggestion de notre correspondant comme avec la mienne, à condition d'y ajouter le qualificatif essentiel de " wilful ".

Dans le même ordre d'idées, on peut signaler, non un synonyme, mais un terme désignant une forme atténuée et particulière de sabotage, celle qui consiste à ralentir ou à déprécier volontairement la production, d'après une des doctrines des trades-unions (limitation of output). C'est l'expression écossaise *ca' canny work*, qu'on pourrait traduire par « aller en douceur, aller à la douce ». M. André Chevillon *(L'Angleterre et la guerre)* l'explique bien ainsi : « En besognant le plus lentement et le plus maladroitement possible ». Accentuons l'intention de paralyser le travail, ou de faire de l'obstruction systématique, et nous pourrons mettre en regard cette pittoresque expression : « La grève perlée. »

Nos lecteurs peuvent nous suggérer d'autres traductions. Mais il est probable que l'avenir, et l'usage anglais, nous départagera sans peine. En effet, à l'heure actuelle, les Anglais et les Américains emploient tout simplement le mot *sabotage*[2] tel quel ; je l'ai lu à plusieurs reprises dans la presse d'outre-Manche, même dans le *Times*, mis en italique comme un terme étranger ou d'adoption récente ; mais nous pouvons être tranquilles sur son sort, il aura bientôt ses lettres de naturalisation, si facilement accordées par la langue anglaise aux mots étrangers qui lui paraissent pittoresques ou commodes. Cependant, il est rare qu'en passant d'une langue à une autre, un mot garde exactement sa signification d'origine ; elle se modifie en se limitant, en s'altérant, souvent dans un sens péjoratif ; les exemples ne manquent pas ; et *sabotage* vient confirmer la règle. Non seulement, en effet, le terme ne gardera plus rien du sens primitif de travail mal fait, sans plus, mais il prend l'acception la plus défavorable, il désigne les cas les plus graves de destruction systématique et criminelle, comme détérioration de la voie ferrée pour provoquer une catastrophe, ou l'incendie volontaire

1. C'est bien dans les ateliers d'imprimerie que paraît avoir pris naissance la dernière acception du mot ; le *Nouveau Larousse Illustré* ne donne pas d'autre sens que celui-ci : « Acte malhonnête du typographe qui, volontairement, introduit des erreurs dans la composition ou détériore le matériel qui lui est confié. »

2. Prononcé à la française, avec un [d] long et grave à la fin, comme dans les mots similaires *massage*, *barrage*, et plus récemment *camouflage*.

de bâtiments publics et d'approvisionnements militaires, allant en somme jusqu'à l'acte délibéré de la trahison. C'est même ce dernier sens, d'incendie (pour lequel l'anglais possède pourtant déjà le mot *arson*) qu'évoquait d'abord le mot *sabotage* à l'esprit des officiers anglais avec qui je me suis entretenu à ce propos ; ils furent surpris d'apprendre que le terme français avait une portée beaucoup plus générale et servait à désigner des actes qui, pour être blâmables dans tous les cas, ne présentaient pas tous le même caractère de gravité. Le sens limité et péjoratif attribué au mot par l'anglais s'explique facilement par les circonstances mêmes où s'est produit l'emprunt du mot, c'est-à-dire au moment de la grève des chemins de fer, des menaces de grève générale, et de craintes de « sabotage » pendant la mobilisation, qui ont été heureusement contredites par les événements.

Néanmoins, si l'usage précise ainsi définitivement le sens extrême du mot *sabotage* en anglais, il sera bon de garder à côté, pour les autres acceptions du français, la traduction de " wilful botching ", proposée par notre correspondant, dont la *query* n'aura pas été inutile. G. C.

A propos d'un Article

Un enseignement néfaste. Une réforme urgente. Sous ce titre combatif, M. Affre, professeur au collège d'Ambert, a, il y a quelques mois, posé à nouveau, dans la *Revue de l'Enseignement secondaire*, la question de l'enseignement des langues vivantes et de ses résultats. Il déclare que cet enseignement est néfaste au point de vue général de l'éducation d'abord, puis par sa répercussion sur les autres enseignements et notamment sur celui du français, auquel il porte le plus grand préjudice. Tout ce que les « spécialistes » ont dit sur la part qui pouvait revenir à l'enseignement des langues vivantes dans la culture du jugement, de la réflexion, de l'observation, n'est aux yeux du professeur d'Ambert que vains sophismes et formules sonores. Les « spécialistes » sont gens passionnés qui n'entendent rien ou pas grand chose aux questions générales d'éducation, et d'ailleurs ne s'en soucient guère. M. Affre n'est pas tendre pour ses confrères !

Nos méthodes et nos programmes, dit-il encore, constituent pour l'esprit de nos élèves le plus détestable des régimes ; ils imposent aux jeunes cerveaux des élèves un véritable gavage de mots ; or « se gaver de mots, surtout de mots étrangers, est la plus déprimante, pour ne pas dire la plus abrutissante des besognes ».

La méthode directe veut que les élèves arrivent à la « possession effective et réelle des langues ». Quoi de plus vague, de moins nettement défini et délimité ! Et quelle chimère que de vouloir que les élèves arrivent à « parler, lire, écrire » en langues étrangères, que de prétendre élever celles-ci en quelque sorte à la dignité de *langues maternelles supplémentaires*.

L'exercice fondamental de la méthode directe, la composition en langue étrangère, ne trouve pas plus grâce aux yeux de M. Affre que les principes même de la méthode. Il n'en voit pas l'utilité pratique, lui qui n'est pas un « spécialiste étroit », il n'y voit que vain « bourrage

de crânes ». L'élève, malgré le gavage forcé et abrutissant auquel on le soumet, n'arrive pas plus à écrire en langue étrangère qu'il ne parvient à s'assimiler et à retenir le vocabulaire étranger. « Au moment de l'examen, l'outre cérébrale est à peu près remplie. Elle se dégorge tant bien que mal... et, un an après, elle est vide, ou à peu près. »

M. Affre voudrait qu'on réduisît l'acquisition du vocabulaire au *minimum* indispensable, c'est-à-dire au vocabulaire général, à l'exclusion de tout vocabulaire technique, et il demande la suppression de la rédaction en langue étrangère et son remplacement par la version.

Nous n'entrerons pas ici en discussion avec M. Affre, car il ne s'agirait de rien moins que de remettre sur le tapis toute la question de la méthode directe. Cela ne nous paraît pas opportun, pour l'instant. Son point de vue, qui n'est pas neuf, est d'ailleurs défendable; il y a une part de vérité dans ses critiques. Ce que nous regrettons seulement, c'est l'âpreté avec laquelle il les présente, ce sont surtout ses insinuations d'aveuglement ou de parti pris à l'adresse de ses collègues. Pourquoi se croire toujours obligé d'accuser d'inintelligence ou de calculs intéressés les gens qui ne pensent pas comme vous? La méthode directe n'est certes point parfaite, mais ses résultats ne sont pas aussi piteux que le prétend M. Affre ; on a pu, au cours de la guerre, le constater sur le front ; le nombre des sous-officiers ou soldats en état de « se débrouiller » et même de faire subir aux prisonniers des interrogatoires sommaires s'est trouvé plus considérable qu'on aurait pu le supposer *à priori*.

De son article, nous voulons cependant retirer une suggestion : celle du remplacement de la composition en langue étrangère par la version, et, sur ce point particulier, nous ouvririons volontiers les colonnes de la *Revue* à un échange de vues. Il pourrait être, en effet, intéressant et utile d'entendre les « spécialistes », après leur expérience déjà longue des résultats de la composition en langue étrangère, dire, en toute sincérité et en toute liberté, ce qu'ils en pensent. H. L.

Légion d'honneur

Par décret rendu sur la proposition du ministre de l'instruction publique, est nommé chevalier de la Légion d'honneur M. Félix Piquet, professeur de langue et littérature allemandes à la faculté des lettres de l'université de Lille. Les considérants du décret sont ainsi conçus :

A, au péril de sa vie, lors de la première occupation de Lille, prêté son concours actif et efficace comme interprète au maire; a été arrêté comme otage; a, par une intervention énergique et singulièrement dangereuse, empêché l'ennemi de fusiller les représentants du gouvernement; a sauvé la vie à un groupe d'étudiants; a fait preuve dans toutes ces circonstances d'un courage et d'un sang-froid dignes de tout éloge. Professeur très zélé; directeur d'un laboratoire de phonétique; directeur d'une revue. Auteur de travaux fort appréciés; 30 ans de services.

BIBLIOGRAPHIE

LANGUE ANGLAISE

France, England and European democracy (1215-1915). — A historical survey of the principles underlying the Entente Cordiale, by Charles CESTRE, Dr ès lettres. Translated from the French by Leslie M. TURNER, Assistant Professor of French in the University of California. — G.-P. Putnam's Sons, New-York and London, 1918.

Ceci est la traduction en anglais du livre de M. Ch. Cestre, *L'Angleterre et la Guerre*, que nos lecteurs connaissent bien et qui en est actuellement à sa seconde édition. Elle est augmentée d'une nouvelle préface de l'auteur (écrite en 1916, bien avant l'entrée en guerre des Etats-Unis), d'une note du traducteur, et d'un index. Les éditeurs américains font bien les choses, et le format (in-8°), le cartonnage élégant et l'impression soignée de ces 354 pages en font un bel ouvrage de bibliothèque, comme il n'en paraît pas beaucoup en France par le temps qui court.

Il n'y a rien à reprendre à la manière dont M. Leslie Turner s'est acquitté de sa tâche — et c'est peut-être le meilleur éloge auquel une traduction puisse aspirer. C'est tout au plus si dans le vocabulaire on sent parfois l'influence de son modèle ; mais cela n'est pas pour déplaire au lecteur français. Quant au public des Etats-Unis, il trouvera plaisir et, nous voulons le croire, grand profit à lire l'œuvre de l'universitaire français présentée par un universitaire américain. Il n'est pas indifférent, bien au contraire, de lui exposer sous une forme claire et condensée l'histoire des relations anglo-françaises, et de lui dire ce que fut l'effort de la Grande-Bretagne, dès les premières heures de la guerre qui n'était pas encore devenue mondiale. Le lecteur britannique, enfin, ne lira pas sans intérêt ni sans émotion, l'analyse pénétrante et juste des idées et des sentiments qui ont amené notre noble et généreuse voisine à prendre sa bonne part dans la lutte, avec une énergie qui ne s'est jamais démentie. G. C.

HAZLITT. **Selected Essays.** Edited by GEORGE SAMPSON. Cambridge : at the University Press, 1917.

L'édition de Morceaux Choisis de Hazlitt, que M. G. Sampson nous donne aujourd'hui, est un ouvrage soigné, pour le fond comme pour la forme. L'auteur n'a point, dit-il avec modestie, voulu faire œuvre d'érudition. Mais son livre, élégant et fort bien imprimé, dépasse le public de candidats à certains examens auxquels il s'adresse. Excellent pour ces candidats, il est aussi parfait pour les étudiants et pour quiconque aime à s'instruire. Pourquoi donc chercher des excuses pour une préface qui n'est point trop longue, ou pour des notes qu'on craint d'avoir rédigées avec trop d'abondance ? Hazlitt est un auteur dont la vie est fort intéressante, cela, le livre de M. Douady nous le faisait connaître, mais c'est de plus un écrivain qui a besoin d'être commenté. L'essai sur un sujet non pas exclusivement artistique, ou littéraire, ou philosophique, mais sur un sujet qui tient un peu à la fois de tout cela, l'essai, non pas traité de haut, sur un plan très défini, et d'une manière académique, impersonnelle et bien ordonnée, mais l'essai dans le genre de ce qu'écrivait Montaigne, l'essai écrit pour

le plaisir d'écrire, avec fantaisie, avec grâce, avec de complaisantes digressions, cet essai, les Anglais y ont réussi avec un rare bonheur. Lamb, De Quincey, Leigh Hunt et Hazlitt lui-même en font foi. Or, un texte d'essayiste érudit, nourri aux bonnes lettres, est fécond en allusions puisées à d'innombrables sources, les contours de la pensée sont parfois peu précis et les éclaircissements sont les bienvenus.

Les Essais sont judicieusement choisis, soit pour leur valeur intrinsèque, ou leur intérêt propre, soit pour la connaissance qu'ils nous donnent de l'auteur et de son milieu : « Ma première entrée en relations avec les Poètes »; « Sur la Conversation des auteurs »; « Sur les gens qu'on aurait désiré connaître »; « Sur la lecture des vieux livres », etc. Ce sont tous de bons essais, et triés parmi les meilleurs. A côté de l'intérêt du sujet, on y trouve Hazlitt tel qu'il est, avec sa promptitude de fantaisie et sa tendance à tout voir et à tout juger d'un point de vue personnel. Bon choix d'essais ; d'autre part, excellente préface, très vivante, très suggestive. Tout ce qui est compris entre la page XX, et la page XXVIII de la Préface contient un exposé succinct, mais plein d'idées et de faits essentiels pour la période de la Révolution et de l'Empire. Les notes, elles aussi, aident à faire revivre cette époque. On y retrouve (cf. Ma première entrée, etc.) tous les membres de la société littéraire telle qu'elle était au temps de la jeunesse de Hazlitt, depuis Coleridge, « avec son visage arrondi et sa tendance à devenir corpulent », jusqu'à Tom Paine, en passant par Mary Wolstonecraft et Mackintosh. Aux notes littéraires, historiques ou grammaticales, viennent se joindre d'autres qui ne manquent certes pas de mérite. Ce sont celles où le commentateur débrouille l'origine des citations de Hazlitt, ou des réminiscences répandues à profusion dans son style. M. G. Sampson s'applique à identifier les vieilles connaissances qu'on salue au passage. Tâche parfois assez ingrate (cf. 2 notes, p. 156 ; 1 note, p. 168, sur stocks and stones ; 1 note, p. 175, sur to slubber).

Telle est cette édition qui montre un souci de saine et probe érudition, vraiment digne d'éloges. P. Y.

LANGUE ESPAGNOLE

Ensenanza cultural de idiomas extranjeros, por Julio Saavedra Molina, Imprenta-Litografía « Barcelona », Santiago de Chile y Valparaíso, 1918.

Sous ce titre, M. Saavedra Molina a réuni en volume, en y apportant quelques retouches presque exclusivement formelles, une série de onze articles publiés par lui de 1906 à 1915. Les limites restreintes imposées à ce compte rendu bibliographique nous empêchent de donner une idée détaillée du contenu des onze chapitres qui forment le corps de l'ouvrage. Il faut, d'ailleurs, lire dans son texte même cet excellent livre, plein d'aperçus suggestifs exprimés sous une forme vive et entraînante Nous n'adresserons à l'auteur qu'une seule critique : lorsqu'il se demande, au cours du premier chapitre, à quels signes on reconnaît la véritable culture, il nous paraît négliger un peu trop ces éléments *impondérables* dont on a tant parlé, et avec raison, dans ces dernières années, et qui font qu'il y a souvent plus de civilisation véritable dans le cœur d'un paysan espagnol illettré que dans le cerveau d'un savant prussien : suivant une remarque de Bergson, la civilisation matérielle la plus avancée peut s'allier parfois à la plus effroyable des barbaries. — Encore une fois, c'est là le seul petit « *reparo* » que nous nous permettrons de

formuler, et passant à l'examen de quelques-unes des parties les plus essentielles du livre, nous recommanderons particulièrement au lecteur l'étude des chapitres III, IV et V, dont les titres respectifs sont: *Las cuatro habilidades del aprendizaje de idiomas ; — Límites del aprendizaje de idiomas en los liceos ; — Valor diverso de las cuatro habilidades ;* l'auteur y développe des considérations trop souvent ignorées ou méconnues, non seulement du public mais de beaucoup de professionnels, bien qu'elles soient le bon sens même, et l'exposé de l'auteur est un modèle de netteté et de précision. — Le chapitre VI, *La educación mental por los idiomas extranjeros* et le chapitre VIII, *Facilidades y méritos de « los tres idiomas »* (il s'agit du français, de l'anglais et de l'allemand), ne sont pas moins remarquables. Il est à noter que l'auteur, loin de partager la fameuse théorie qui veut que la valeur pédagogique d'une langue soit en raison directe de sa difficulté, et en vertu de laquelle pour les jeunes Français, par exemple, celle du russe serait supérieure à celle de l'allemand, estime que, *toutes choses égales d'ailleurs*, on devra donner la préférence à la langue dans laquelle l'élève pourra obtenir les meilleurs résultats : au Chili, par exemple, le français devra en général être préféré à l'anglais, et l'anglais à l'allemand, parce que l'expérience démontre qu'un jeune Chilien moyennement doué sera, au sortir du Lycée, et restera facilement par la suite, capable de lire couramment le français, tandis que s'il a choisi l'anglais les résultats seront bien moins satisfaisants, et le seront infiniment moins encore s'il a choisi l'allemand ; cela abstraction faite, bien entendu, des quelques cas particuliers où la prévision de besoins spéciaux ultérieurs fera pencher la balance en faveur d'une des langues où d'ordinaire les résultats sont le moins satisfaisants : les jeunes Chiliens qui se destineront à certains commerces pourront, par exemple, être amenés à préférer l'anglais au français. Remarquons en passant combien il est agréable de constater, par le témoignage d'un juge autorisé, le peu de succès de l'enseignement de l'allemand dans un pays qui est considéré comme étant, de toutes les républiques sud-américaines, celle qui a subi le plus fortement l'invasion et l'emprise germaniques.

Mais de tous les chapitres du beau livre de M. Saavedra Molina, le plus magistral est sans doute le chapitre X, où l'auteur aborde et discute la fameuse question de la méthode. Sans doute, bien des éléments de cette discussion ne sont point nouveaux, et M. Saavedra Molina n'a certainement aucune prétention à l'originalité à ce point de vue. Mais nous ne croyons pas que jamais tout ce qu'il y a d'essentiel à dire sur cette question ait été présenté avec autant de netteté dans l'exposition, avec une ordonnance aussi claire et aussi logique dans le plan, ni avec plus de pénétration psychologique.

En résumé, bien que l'ouvrage de M. Saavedra Molina soit destiné au grand public plutôt qu'aux spécialistes de l'enseignement, et que certains problèmes, pour répondre au but même que s'est proposé l'auteur, soient traités au point de vue spécialement chilien plutôt qu'à un point de vue général, tous ceux qu'intéresse l'enseignement des langues vivantes le liront avec profit, et nous ajouterons qu'ils le liront aussi avec plaisir : dans l'énorme fatras de la production pédagogique (ou soit-disant telle) où domine trop souvent ce dogmatisme intransigeant et présomptueux qui, suivant le mot de M. G. Camerlynck, procède par affirmations plutôt que par démonstrations, il est rare d'entendre parler aussi nettement que dans ce livre remarquable le langage du bon sens et de l'expérience.

H. G.

CHRONIQUE UNIVERSITAIRE

Enseignement de l'Espagnol. — M. Emmanuel Brousse, député, demande à M. le Ministre de l'Instruction publique quelles mesures il a prises pour développer et intensifier l'enseignement de la langue espagnole dans les établissements d'enseignement supérieur, secondaire et primaire, particulièrement dans le Midi de la France. (Question du 6 septembre 1918.)

RÉPONSE.

L'enseignement de la langue espagnole a déjà fait l'objet de deux questions écrites auxquelles il a été répondu, le 11 février 1917 (*Journal officiel*, p. 1135) et le 27 septembre 1917 (*Journal officiel*, p. 2492) : 1° depuis cette époque, il n'a pas paru possible, en ce qui concerne l'enseignement supérieur, de développer davantage, pendant la guerre, l'enseignement de l'espagnol déjà fortement organisé dans les facultés des lettres de Montpellier, Toulouse et Bordeaux. L'appel sous les drapeaux de la plupart des étudiants ne le permettait pas. Cependant, pour marquer l'intérêt que mérite l'étude de la langue et de la civilisation espagnoles, l'Université de Paris a décidé de transformer le cours de la faculté en chaire magistrale. De nouveaux enseignements sont projetés à Paris autour de cette chaire. Les universités du Midi seront encouragées dans la même voie, aussitôt qu'il sera possible. D'autres universités seront également pourvues de cours d'espagnol; 2° le Ministre de l'Instruction publique s'est préoccupé de donner tout le développement possible à l'enseignement de la langue espagnole dans les établissements d'enseignement secondaire des régions où l'enseignement de cette langue présentait le plus d'utilité. Actuellement, la langue espagnole est enseignée dans 30 lycées sur 110 établissements; les cours sont suivis par un nombre important d'élèves. Toutes les fois que l'administration a été saisie de demande de création de chaires d'espagnol formulées par les conseils d'administration des lycées, elle a réservé à ces propositions l'accueil le plus favorable, étant donné l'intérêt que l'étude de cette langue présente de plus en plus pour la préparation de diverses carrières. D'autre part, la section permanente du conseil supérieur de l'instruction publique, saisie d'un vœu tendant à ce que les candidats au baccalauréat pussent présenter la langue italienne ou la langue espagnole comme langue principale, a émis l'avis que ce vœu pouvait être pris en considération en invitant l'administration à rechercher les mesures nécessaires pour assurer plus largement l'enseignement de l'italien et de l'espagnol sans conséquences fâcheuses pour l'étude des deux langues vivantes — anglais et allemand — considérées jusqu'ici comme fondamentales; 3° depuis la dernière question écrite à laquelle il est fait allusion plus haut, l'enseignement de la langue espagnole a été substitué à celui de la langue anglaise à l'école normale interdépartementale d'institutrices du Lot-et-Garonne, et la municipalité de Moissac a voté les crédits nécessaires pour que l'espagnol soit enseigné comme

seconde langue vivante à l'école primaire supérieure de filles de cette ville. Il a été créé également une heure supplémentaire d'espagnol à l'école primaire supérieure de filles de Castelsarrasin, trois heures à l'école primaire supérieure de garçons de Rouen et un emploi de professeur de lettres espagnol à l'école primaire supérieure de filles de Lannemezan. En outre, l'enseignement de l'espagnol est donné, à titre d'expérience, dans un certain nombre d'écoles primaires élémentaires du Sud-Ouest, et cet essai sera continué. (*Journal officiel* du 15 octobre 1918.)

Les anciens admissibles à l'Agrégation et le Diplôme d'études supérieures. (Cf. *Revue des Langues Vivantes,* déc. 1918, p. 460.) — M. Abel Gardey, député, demande à M. le Ministre de l'Instruction publique si les candidats à l'agrégation, non pourvus du diplôme d'études supérieures, mais ayant pris part au concours d'agrégation antérieurement à l'institution de ce diplôme sont admis à concourir en 1919. (Question du 31 octobre 1918.)

RÉPONSE.

Aux termes de l'arrêté du 18 juin 1904, les candidats qui se sont présentés au concours avant 1907 sont dispensés, sauf à l'agrégation d'histoire et de géographie, de produire le diplôme d'études supérieures. Cette disposition n'a pas cessé d'être en vigueur et le bénéfice en reste acquis aux *candidats qui se présenteront en 1919.*

Nominations. — M. Medrzecki, all., de St-Quentin à Aurillac ; M. Roustan, dél. esp., de Pau à Montpellier ; Mlle Monteil, angl., d'Angers au lycée Condorcet ; M. Guibillon, dél. angl., Bordeaux à Guéret ; Mlle Dauphin, angl., maintenue à Périgueux ; Mlle Gillon, angl., de Montargis à Dijon ; Mlle Lepainteur, angl., de La Châtre à Montargis ; Mme Michel, angl., d'Auch à La Châtre ; Mlle Boué, angl., de Dunkerque à Auch ; M. Dufour, angl., de Périgueux à Nîmes ; Mlle Bunel, angl., de Béthune à Montluçon ; Mme Marchand, angl., à Bourges ; M. Ferron, angl., à Marseille ; M. Zigliara, ital., de Toulon à Digne ; Mlle Lefebvre, angl., de Nîmes à Angers ; Mme Dufour, angl., d'Auch à Nîmes.

Congés. — M. Gaudin, dél. angl., Bordeaux, du 1er oct. au 30 nov. 1918 ; M. Paoli, ital., lycées Louis-le-Grand et Henri-IV, du 4 nov. au 24 déc. 1918.

Retraites. — *Enseignement supérieur.* — M. Mérimée, professeur de langue et de littérature espagnoles, est admis, sur sa demande et pour ancienneté d'âge et de services, à faire valoir ses droits à une pension de retraite, à partir du 1er novembre 1918.

M. Mérimée est nommé professeur honoraire.

Enseignement secondaire. — M. Bauer, all., lycée Carnot, à dater du 1er déc. 1918 ; M. François, angl., Alençon, à dater du 31 déc. 1918 ; M. Landon, all., Amiens, à dater du 31 déc. 1918 ; M. Abdou-Moussa, arabe, Marseille, à dater du 1er nov. 1918 ; M. Hanns, all., Nancy, à dater du 1er nov. 1918 ; M. Pozier, angl., Rouen, à dater du 1er nov. 1918 ; M. Vonderheyden, all., Troyes, à dater du 31 déc. 1918.

Programmes des Concours pour 1919

(SUITE)

AGRÉGATION D'ANGLAIS

ERRATUM. — Au programme publié dans le n° d'août-septembre-octobre lire :

WORDSWORTH. — *The Prelude*, I —V.

Agrégation des Lettres (Jeunes filles).

AUTEURS ALLEMANDS.

Lessing. — *Dramaturgie* (Ed. Hachette), p. 35 à 110.
Gœthe. — *Torquato Tasso.*
Schiller. — *Die Braut von Messina.*
Erzählende Prosa, par Loiseau, etc. (édit. Didier), p. 387 à 485.

AUTEURS ANGLAIS.

Shakespeare. — *King Lear.*
Keats. — *Ode to a nightingale; Ode to a Grecian Urn; Ode to Autumn; Hyperion ; The Eve of St Agnes.*
Shelley. — *A defence of poetry.*
Ch. Lamb. — *Essays of Elia.*

AUTEURS ITALIENS.

I Fioretti di san Francesco, cap. VIII, XIII, XVI, XXI, XXVI, XXXIV.
L. Ariosto. — *Orlando Furioso*, canto V.
G. Baretti. — *Lettere familiari*, p. 67 à 130 de l'édition Menghini (Florence, Sansoni).
G. Giusti. — *All' amica lontana ; la Terra dei Morti ; Sant' Ambrogio ; Delenda Carthago.*

AUTEURS ESPAGNOLS.

Lazarillo de Tormes.
Calderon. — *La vida es sueño* (comedia).
Leandro Fernandez de Moratín. — *El si de las niñas.*
Armando Palacio Valdes. — *Maria y Marta.*

Certificat des Lettres (Jeunes filles).

(*1re Partie*[1].)

AUTEURS ALLEMANDS.

Goethe. — *Campagne in Frankreich.*
Goethe. — *Iphigenie auf Tauris.*
Schiller. — *Die Jungfrau von Orleans.*

1. Et Concours d'entrée à l'Ecole N. S. de Sèvres. Epreuves communes aux candidates de lettres et de sciences.

Hoffmann. — *Meister Martin und seine Gesellen.*
Sigwalt. — *Realistische Periode* (extraits en prose).
Sigwalt. — *Realistische Periode* (extraits de poésie).

AUTEURS ANGLAIS.

Shakespeare. — *Twelfth Night* ou *Macbeth.*
Milton. — *Paradise Lost*, Books I, II.
Sheridan. — *The School for Scandal.*
Jane Austen. — *Emma.*
Palgrave. — *Golden Treasury* : poésies de Byron, Campbell, Coleridge, Keats, Shelley[1].
Tennyson. — *Lancelot and Elaine.*
Ruskin. — *The Ruskin Reader* (Allen).
Hawthorne. — *The House of the Seven Gables.*

AUTEURS ESPAGNOLS.

Lope de Rueda. — *Las aceitunas* (édit. de la Biblioteca Universal, t. 168).
Lope de Vega. — *La màs prudente venganza* (édit. de la Biblioteca Universal, t. 73).
Tirso de Molina. — *El vergonzoso en palacio* (édit. de la Biblioteca Universal, t. 145).
Baltasar del Alcàzar. — *Una cena* (dans *las Cien mejores poesías líricas*, (édit. Perche).
Espronceda. — *Canto a Teresa* (dans *las Cien mejores poesías líricas*, (édit. Perche).
Ramon D. Perés. — *Musgo.*
Azorin. — *Lecturas españolas* (édit. Nelson).

AUTEURS ITALIENS.

I Fioretti di San Francesco, chap. 20, 21 et 22.
Dante. — *Divina Commedia*, canto XIII, *Episodio dei Suicidi*, jusqu'au vers 108.
Nievo. — *Confessione d'un Ottuagenario* : les deux premiers chapitres.
Carducci. — *Ode per la morte d'Eugenio Napoleone* ; *Il canto dell' Amore.* (Antologia Carducciana di Mazzoni).
Fucini. — *Le veglie di Neri ; Fiorella ; Scampagnata ; Dolci Ricordi.*
Rovetta. — *Il Romanticismo.*

(2e Partie.)

AUTEURS ALLEMANDS.

Henri de Kleist. — *Prinz Friedrich von Homburg*, édition G. Raphaël (chez Ferran, à Marseille).
Schiller et Gœthe. — *Extraits de leur correspondance*, édition B. Lévy (chez Hachette), année 1797 (pages 175-292).
Gromaire. — *Deutsche Lyrik* (Armand Colin), tome Ier : Burger, Lenau.
Wildenbruch. — *Neid*, édition Schurr (chez Hachette).

1. Ces extraits doivent être considérés comme formant ensemble un des ouvrages de poésie entre lesquels les candidates peuvent choisir.

AUTEURS ANGLAIS.

Shakespeare. — *The Tempest.*
W. Scott. — *The Lady of the lake.*
Macaulay. — *Essay on Frederic the Great.*
O. W. Holmes. — *The Autocrat of the breakfast-table.*

AUTEURS ITALIENS.

Dante. — *Inferno* (chants III, IV et V).
U. Foscolo. — *Le ultime lettere di Jacopo Ortis* (1re partie).
Fogazzaro. — *Piccolo mondo antico* (2e partie).
Carducci. — *Davanti San Guido ; A Victor Hugo ; Nell' annuale della fondazione di Roma ; Per la morte di Napoleone Eugenio* (dans l'*Antologia carducciana*).

AUTEURS ESPAGNOLS.

Garcilaso de la Vega. — *Egloga primera* (dans *las Cien mejores poesias liricas*, édition Perche).
Cervantes. — *Don Quijote*, 1re partie, chap. XXI-XXVI (édition de la *Collection Mérimée*, chez Garnier).
Lope de Vega. — *El desdichado por la honra* (édition de la *Biblioteca Universal*, tome 73).
Juan Valera. — *Juanita la Larga* (édition Nelson).

Certificat d'aptitude au Professorat des Classes élementaires.

AUTEURS ALLEMANDS.

Prose. — Schweitzer et Simonnot : *Deutsche Kulturgeschichte in Wort und Bild* (classes du second cycle), paragraphes 7, 8, 9, 15, 20, 58, 79, 80, 81, 82, 83, 116, 117, 122, 123, 124, 179, 184. Libr. Colin.

Poésie. — Gromaire : *Deutsche Lyrik*, II, Teil : fur die Oberklassen, de la page 62 à 125. Libr. Colin.

AUTEURS ANGLAIS.

Prose. — R. L. Stevenson : *Island Nights' Entertainments.* The Bottle Imp. The Isle of Voices. (Cassel and Co. Sixpenny Edition.)

Poésie. — Tennyson : *Enoch Arden.* (Macmillan's. Sixpenny Series.)

AUTEURS ITALIENS.

Prose. — Goldoni : La Locandiera.

Manzoni : I promessi sposi, chapitres VIII, XX, XXXIV.

Poésie. — Le cento migliori poesie liriche della lingua italiana (Paris, Perche, 45, rue Jacob). Etudier : Pétrarque, *Canzoni :* 1° *Chiare, fresche e dolci acque ;* 2° *Italia mia, benché il parlar sia indarno.*

Parini. — L'educazione.

Leopardi. — All' Italia. — Il subato del villagio.

Giusti. — Sant' Ambrogio.

AUTEURS ESPAGNOLS.

PROSE. — El Conde Lucanor (édition de la Biblioteca de la Juventud de la Lecturo. Madrid, 1914. 1 fr. 50.)

POÉSIE. — Las cien mejores poesias liricas (édition Menéndez y Pelayo), de la page 174 à la page 269.

Professorat des Ecoles Normales et des E. P. S.

AUTEURS ALLEMANDS.

Heine. — Extraits par Sucher (chez Hachette), à partir de la page 133.
Wolfromm et Meneau. — *Deutsche Lyrik* (Didier).

AUTEURS ANGLAIS.

Dickens. — *A Christmas Carol.*
Palgrave. — *The Children's Treasury of Lyrical Poetry :* Poems of Wordsworth, Coleridge and Tennyson.

AUTEURS ESPAGNOLS.

P. Antonio de Alarcon. — *El sombrero de tres picos.*
Breton de los Herreros. — *Múerete y verás.*

AUTEURS ITALIENS.

Foscolo. — *Ultime lettere di Jacopo Ortis.*
Manzoni. — *Adelchi.*

Bulletin de la GUILDE INTERNATIONALE

PRÉPARATION AUX EXAMENS D'ANGLAIS

Outre-Manche

COURS PAR CORRESPONDANCE

ANNÉE 1918/1919. — (2me TRIMESTRE : 10 SEMAINES).

CERTIFICAT PRIMAIRE.
CERTIFICAT SECONDAIRE.
LICENCE.
AGRÉGATION.
EXAMEN DE LA GUILDE.

Les élèves font chaque semaine soit un, soit deux devoirs, d'après l'inscription versée : thème, version, composition française ou anglaise, qui leur sont renvoyés corrigés et annotés, avec un corrigé ou un plan.

Les versions et les compositions françaises sont corrigées par des professeurs dont la langue maternelle est le français. Les thèmes et les compositions anglaises sont corrigés par des professeurs dont la langue maternelle est l'anglais.

Les candidats sont priés de se conformer exactement aux indications suivantes pour éviter toute erreur dans la transmission des devoirs :

I. — 1° De faire les devoirs sur du papier assez mince pour ne pas augmenter inutilement les frais de port. D'autre part, si le papier est transparent, ils sont priés de ne pas écrire au verso, ce qui rend la lecture et la correction très difficiles.

2° De faire sur des feuilles séparées les thèmes et les versions, mais de les attacher lorsqu'il s'agit d'un même devoir.

3° D'envoyer les devoirs aux dates indiquées dans la *Revue ;* sinon, ils seront retournés avec un corrigé, mais sans être annotés.

II. — Lorsqu'on a un renseignement à demander, prière de joindre aux devoirs un mot séparé pour le secrétariat, qui envoie les devoirs aux correcteurs sans les lire.

III. — Les compositions, pour être un exercice vraiment utile en vue de la préparation à l'examen, doivent être faites dans les mêmes conditions que les épreuves. Les candidats peuvent donc passer à la préparation tout le temps nécessaire, mais écrire le devoir en 3 heures et sans livres ni notes. Par suite, les devoirs ne doivent pas avoir plus de 5 à 6 pages de copie ou 3 ou 4 pages de papier écolier.

Pour les autres indications au sujet des cours, voir *Revue* (Août-Septembre-Octobre) ou s'adresser au Secrétariat, 6, rue de la Sorbonne.

CERTIFICAT SECONDAIRE

25 Janvier. — THÈME 1. VERSION 1.
1 Février. — THÈME 2. VERSION 2.
8 » COMPOSITION ANGLAISE 1. VERSION 3.
15 » THÈME 3. VERSION 4.
22 » THÈME 4. COMPOSITION FRANÇAISE 1.
1 Mars. — THÈME 5. VERSION 5.
8 » COMPOSITION ANGLAISE 2. VERSION 6.
15 » THÈME 6. COMPOSITION FRANÇAISE 2.
22 » THÈME 7. VERSION 7.
29 » THÈME 8. VERSION 8.

CERTIFICAT PRIMAIRE (2 devoirs par semaine).

25 Janvier. — THÈME 1. VERSION 1.
1 Février. — THÈME 2. VERSION 2.
8 » COMPOSITION ANGLAISE 1. VERSION 3.
15 » THÈME 3. COMPOSITION FRANÇAISE 1.
22 » THÈME 4. VERSION 4.
1 Mars. — THÈME 5. VERSION 5.
8 » COMPOSITION ANGLAISE 2. VERSION 6.
15 » THÈME 6. VERSION 7.
22 » THÈME 7. COMPOSITION FRANÇAISE 2.
29 » THÈME 8. VERSION 8.

CERTIFICAT PRIMAIRE (1 devoir par semaine).

25 Janvier. — VERSION 1.
1 Février. — THÈME 2.
8 » VERSION 3.
15 » COMPOSITION ANGLAISE 1.
22 » VERSION 4.
1 Mars. — THÈME 5.
8 » COMPOSITION FRANÇAISE 2.
15 » THÈME 6.
22 » VERSION 7.
29 » THÈME 8.

CERTIFICAT SECONDAIRE

COMPOSITION FRANÇAISE N° 1. — Montrer comment dans le *Prélude*, Wordsworth se révèle « le poète de la Nature et de l'Homme ».

COMPOSITION FRANÇAISE N° 2. — L'Angleterre moderne étudiée dans "The New Machiavelli".

COMPOSITION ANGLAISE N° 1. — It is to the element of personality that Wordsworth's poetry owes its chief influence.

COMPOSITION ANGLAISE N° 2. — Discuss the system of education described by Wells in his New Machiavelli, commenting on the defects.

CERTIFICAT PRIMAIRE

COMPOSITION ANGLAISE N° 1. — Expand the following outline into a complete narrative :

A fishing village in Brittany — Early morning — Inhabitants awakened by roar of the sea and the wind — Women weeping on the pier : all the boats not yet returned — The "Mary Ann not to be seen" —

"There she is!" — Great difficulty in making for the harbour — Is driven on rocks outside — Attempt made to save her — Impossible to launch lifeboat — Storm increases — The "Mary Ann" fast becoming a total wreck — Second attempt to rescue her crew succeeds — Only one man survives — Scenes of joy and sorrow on shore — Wind suddenly dies away — sea becomes calm and sun shines.

COMPOSITION ANGLAISE N° 2. — Discuss and compare these two proverbs :

"Too many cooks spoil the broth."
"Many hands make light work."

CERTIFICAT SECONDAIRE

Thème n° 1. — Dehors, le vent de la nuit soufflait en éparpillant la musique des cloches, et, à mesure, des lumières apparaissaient dans l'ombre aux flancs du mont Ventoux, en haut duquel s'élevaient les vieilles tours de Trinquelage. C'étaient des familles de métayers qui venaient entendre la messe de minuit au château. Ils grimpaient la côte en chantant par groupes de cinq ou six, le père en avant, la lanterne en main, les femmes enveloppées dans leurs grandes mantes brunes, où les enfants se serraient et s'abritaient. Malgré l'heure et le froid, tout ce brave peuple marchait allègrement, soutenu par l'idée qu'au sortir de la messe il y aurait, comme tous les ans, table mise pour eux en bas dans les cuisines. De temps en temps, sur la rude montée, le carrosse d'un seigneur précédé de porteurs de torches, faisait miroiter ses glaces au clair de lune, ou bien une mule trottait en agitant ses sonnailles, et, à la lueur des falots enveloppés de brume, les métayers reconnaissaient leur bailli et le saluaient au passage.

— Bonsoir, bonsoir, maître Arnoton !

— Bonsoir, bonsoir, mes enfants !

La nuit était claire, les étoiles avivées de froid, la bise piquait, et un fin grésil, glissant sur les vêtements sans les mouiller, gardait fidèlement la tradition des Noëls blancs de neige. Tout en haut de la côte, le château apparaissait comme le but, avec sa masse énorme de tours, de pignons, le clocher de sa chapelle montant dans le ciel bleu noir, et une foule de petites lumières qui clignotaient, allaient, venaient, s'agitaient à toutes les fenêtres, et ressemblaient, sur le fond sombre du bâtiment, aux étincelles courant dans des cendres de papier brûlé..... Passé le pont-levis et la poterne, il fallait, pour se rendre à la chapelle, traverser la première cour, pleine de carrosses, de valets, de chaises à porteurs, toute claire du feu des torches et de la flambée des cuisines. On entendait le tintement des tournebroches, le fracas des casseroles, le choc des cristaux et de l'argenterie remués dans les apprêts d'un repas ; par là-dessus, une vapeur tiède, qui sentait bon les chairs rôties et les herbes fortes des sauces compliquées, faisait dire aux métayers comme au chapelain, comme au bailli, comme à tout le monde :

— Quel bon réveillon nous allons faire après la messe !

(A. DAUDET. *Les Trois Messes Basses.*)

Thème n° 2. — Rien ne vaut la rue pour faire comprendre à un enfant la machine sociale. Il faut qu'il ait vu, au matin, les laitières, les porteurs d'eau, les charbonniers ; il faut qu'il ait examiné les boutiques de l'épicier, du charcutier et du marchand de vin ; il faut qu'il ait vu

passer les régiments, musique en tête ; il faut enfin qu'il ait humé l'air de la rue, pour sentir que la loi du travail est divine et qu'il faut que chacun fasse sa tâche en ce monde. J'ai conservé de ces courses du matin et du soir, de la maison au collège et du collège à la maison, une curiosité affectueuse pour les métiers et les gens de métier.

Je dois avouer pourtant que je n'avais pas pour tous une amitié égale. Les papetiers qui étalent à la devanture de leur boutique des images d'Epinal furent d'abord mes préférés. Que de fois, le nez collé contre la vitre, j'ai lu d'un bout à l'autre la légende de ces petits drames figurés !

J'en connus beaucoup en peu de temps : il y en avait de fantastiques qui faisaient travailler mon imagination et développaient en moi cette faculté sans laquelle on ne trouve rien, même en matière d'expériences et dans le domaine des sciences exactes. Il y en avait qui, représentant les existences sous une forme naïve et saisissante, me firent regarder pour la première fois la chose la plus terrible, ou pour mieux dire la seule chose terrible, la destinée. Enfin, je dois beaucoup aux images d'Epinal.

Plus tard, à quatorze ou quinze ans, je ne m'arrêtai plus guère aux étalages des épiciers, dont les boîtes de fruits confits, pourtant, me semblèrent longtemps admirables. Je dédaignai les merciers et ne cherchai plus à deviner le sens de l'Y énigmatique qui brille en or sur leur enseigne. Je m'arrêtais à peine à déchiffrer les rébus naïfs, figurés par la grille historiée des vieux débits de vin, où l'on voit un coing ou une comète en fer forgé.

(ANATOLE FRANCE. *Le Livre de mon Ami.*)

Thème n° 3. — La longue muraille des falaises normandes, incessamment battue des courants de la Manche, sapée de leurs fureurs discordantes, n'a que d'étroites percées d'un difficile accès. Ces ports imperceptibles, la mer, si l'on n'y veillait, les aurait bientôt comblés. Elle roule contre eux ses montagnes de galets ; elle rétrécit l'entrée des passes par l'écroulement des falaises, un monde en démolition.

Ici, les rapports de l'homme sont visiblement bien moins avec la terre qu'avec l'Océan. Si la nature — mère impartiale — le dispense des grands labeurs agricoles dont elle accable le paysan du Midi ; si elle a fait pour lui la prairie normande, et si, après l'avoir faite, elle s'est chargée du soin de l'entretenir ; si, grâce à elle, tant de bras sont libres, c'est qu'elle entend donner à l'homme du Nord une autre mission à remplir.

La Manche a longtemps été pour la population des côtes normandes, comme le golfe de Gascogne pour les Basques, une grande école d'audace et d'héroïsme. Les femmes aussi s'en mêlaient. Elles n'allaient pas à la pêche de Terre-Neuve, mais elles tissaient leur lot de filets qu'elles confiaient aux pêcheurs. Ce lot de filets était leur fief, qu'elles administraient avec la prudence de la femme de Guillaume-le-Conquérant.

Pourquoi la France s'est-elle désintéressée de la mer ? Pourquoi cette association pacifique entre pêcheurs, celle des filets pour la pêche, sur les côtes d'Harfleur et de Barfleur, la plus belle à mon sens, n'existe-t-elle plus aujourd'hui que dans l'histoire ? L'Océan ne serait-il donc pour nous, désormais, que l'infini stérile ?

Grande race des marins normands qui la première trouva l'Amérique,

fonda les comptoirs d'Afrique, conquit les Deux-Siciles et l'Angleterre! ne vous retrouverai-je plus que sur la tapisserie de Bayeux ?...

(J. Michelet. *Notre France.*)

Thème n° 4. — En Angleterre. — Une fois de plus passé le Canal. De Douvres à Brighton, le train file vite, vite, à travers une campagne toute pareille à un parc, vastes pelouses ras tondues, bouquets d'arbres centenaires, maisons de ferme qu'on appellerait des châteaux dans mon pays de Garonne. De temps en temps, une petite ville provinciale, composée de maisonnettes bien propres, que séparent les unes des autres des jardinets fleuris. Toutes les maisons se ressemblent, avec leur " bow window " à trois pans, leurs fenêtres à guillotine, derrière chacune desquelles on entrevoit l'envers d'une glace de toilette ; tous les jardinets se ressemblent, avec leurs allées nettes, leur tapis de gazon coupé droit au bord, comme un morceau de brie. On trouve, dans le Nord et l'Est de la France, des bourgs qui rappellent l'Allemagne et la Hollande ; notre Midi ne se distingue pas bien nettement, là de l'Espagne, ailleurs de l'Italie. Mais il n'y a de petite ville anglaise qu'en Angleterre.

Et la vie anglaise, aussi, diffère plus de la nôtre que la vie germanique ou italienne, ou même que l'orientale. L'étroit « canal anglais », franchi en une heure, nous dépayse mieux que les vingt-quatre heures qu'il faut pour aller à Berlin ou les trente-six qu'on met pour aller à Rome. Car dans cette île qu'une armée française a conquise, il y a huit cents ans, nous ne retrouvons rien qui soit à nous : ni notre langue, que personne ne parle, hors les cosmopolites, qui les parlent toutes ; ni nos idées sur la liberté, l'égalité, l'honneur ; ni nos mœurs économiques, politiques, religieuses ; ni aucune de nos habitudes de vie : l'on mange, l'on boit, l'on dort ici suivant des rites spéciaux qu'on ne retrouve nulle part ailleurs en Europe..... Peut-être cette sensation profonde de dépaysement, chère au voyageur passionné, est-elle précisément ce que viennent chercher ici ceux qui ont une fois vécu de la vie anglaise.

Marcel Prévost.

CERTIFICAT PRIMAIRE

Thème n° 1. — Bœufs blancs. — Je les ai vus, l'autre après-midi, en plein boulevard. C'étaient d'honnêtes bœufs, des bœufs pour de vrai. Superbes, lents, le front écrasé sous le joug, les yeux vagues et la bave au mufle, ils traînaient de leur pas puissant et paresseux une charrette rustique.

Les chevaux des fiacres et des omnibus renâclaient en les voyant et s'ébrouaient de peur. Habitués à tout pourtant, au tohu-bohu, aux toilettes criardes, à la trompe des tramways, au ronflement des machines à vapeur pour l'aplatissement du macadam, ils s'arrêtaient devant ces deux monstres inconnus. Les bœufs ne s'étonnaient point. Dans le hourvari, dans le mêli-mêlo, au milieu de tout ce monde grouillant, ils s'avançaient d'une allure calme. De temps à autre, quand le « toucheur » les aiguillonnait, ils se battaient les flancs de leur longue queue au fouet roux, raidissaient la nuque et secouaient les plis flottants de leurs fanions. Où allaient-ils ces magnifiques bœufs blancs ?

Je n'ai pas osé le demander au gars qui les suivait et qui lui non plus ne s'étonnait de rien au milieu des badauds qu'étonnaient son aiguillon

en branche de houx, ses anneaux d'oreilles, son bourgeron passementé et son grand feutre battant des ailes.

Là, sur le bord d'un trottoir, le dos appuyé à la colonne d'un réverbère, j'ai eu pendant une minute la vision fraîche et réconfortante des champs. J'ai vu, comme si j'y étais, le tapis bariolé se déroulant jusqu'à l'horizon. J'ai vu à côté des trèfles en améthyste et des lins en turquoise, la glèbe retournée, grasse et fumante, avec sa belle chair où luisaient les socs comme des diamants dans du velours. JEAN RICHEPIN.

Thème n° 2. — *L'Ami Fritz*, page 30 : Au premier tournant..... le long des rayons.

Thème n° 3. — LE MUSÉE DES PAUVRES GENS. — Le dessin est une langue universelle, et une langue (notez ce point) que les illettrés eux-mêmes savent lire. Nous avons tous eu l'occasion de voir un enfant de deux ans se jeter sur son livre d'images, et le lire avec intérêt d'un bout à l'autre, sans poser les yeux sur le texte, qui est encore lettre morte pour lui. L'année suivante, il reverra ce livre avec plaisir et il fera quelques petits efforts pour déchiffrer les légendes. Les désœuvrés de tout âge résistent rarement à la tentation de feuilleter un ouvrage où le dessin entrecoupe et anime la prose. Les illettrés, les ignorants — ceux qui n'épelleraient pas sans effort une page d'impression — s'arrêtent avec plaisir devant le moindre croquis. Et vous-même, si lettré que je vous suppose, quand vous avez à perdre un quart d'heure dans l'antichambre ou le salon d'un étranger, vous donnez un coup d'œil aux tableaux qui le décorent avant de prendre un journal sur la table du milieu.

Il est vrai que l'habitant des villes oublie en un rien de temps les tableaux ou les gravures qui l'ont arrêté au passage. Il en voit tant dans les musées, dans les salons, à l'étalage des marchands ! Il a d'ailleurs le cerveau farci d'idées et de tant de faits qu'il garde au plus le souvenir des chefs-d'œuvre. Mais l'habitant d'une cabane toute nue, l'homme qui n'a rien vu, qui ne sait rien, qui n'a guère l'esprit plus meublé que sa maison, celui-là ouvre de grands yeux devant la moindre enluminure. De toutes les merveilles que l'art a semées sur la terre, il ne connaît qu'un papier barbouillé de rouge, de jaune et de bleu. C'est le portrait de Napoléon Ier, ou l'image du patron de sa paroisse, ou le tableau à bon marché qui représente le Juif-Errant à Bruxelles, ou Sainte-Geneviève de Brabant, ou même la mort du pauvre Crédit, tué par les mauvais payeurs. EDMOND ABOUT.

Thème n° 4. — *L'Ami Fritz*, page 92 : Suzel était justement en train..... c'est convenu tu enverras la recette.

CERTIFICAT PRIMAIRE ET SECONDAIRE

Version n° 1. — We were skirting the forest of Mormal, a sinister name to the ear, but a place most gratifying to sight and smell. It looked solemn along the river side, drooping its boughs into the water, and piling them up aloft into a wall of leaves. What is a forest but a city of Nature's own, full of hardy and innocuous living things, where there is nothing dead nothing made with the hands, but the citizens themselves are the houses and public monuments ? There is nothing

so much alive, and yet so quiet as a woodland; and a pair of people, swinging past in canoes, feel very small and bustling by comparison.

And surely of all smells in the world, the smell of many trees is the sweetest and most fortifying. The sea has a rude, pistolling sort of odour, that takes you in the nostrils like snuff, and carries with it a fine sentiment of open water and tall ships; but the smell of a forest, which comes nearest to this tonic quality, surpasses it by many degrees in the quality of softness. Again, the smell of the sea has little variety, but the smell of a forest is infinitely changeful; it varies with the hour of the day not in strength merely, but in character; and the different sorts of trees, as you go from one zone of the wood to another, seem to live among different kinds of atmosphere. Usually the resin of the fir predominates. But some woods are more coquettish in their habits; and the breath of the forest of Mormal, as it came aboard upon us that showery afternoon, was perfumed with nothing less delicate than sweetbriar. (STEVENSON. *An Inland Voyage.*)

Version n° 2. — Diana was talked of in the London circles. A witty woman is such salt that where she has once been tasted she must perforce be missed more than any of the absent, the dowering heaven not having yet showered her like very plentifully upon us. When it was first heard that Percy Dacier had been travelling with her, Miss Asper heard of it. Her uncle, Mr. Quintin Manx, the millionnaire was an acquaintance of the new Judge, and titled dignitary, Sir Crambone Wathin, and she visited Lady Wathin at whose table the report in the journals of the Nile-boat party was mentioned. Lady Wathin's table could dispense with witty women, and for that matter, witty men. The intrusion of the spontaneous on the stereotyped would have clashed. She preferred, as hostess, the old legal anecdotes sure of their laugh, and the citations from the manufactories of fun in the Press, which were current and instantly intelligible to all her guests. She smiled suavely on an impromptu pun because her experience of the humorous appreciation of it by her guests bade her welcome the upstart. Nothing else impromptu was acceptable. Mrs. Warwick therefore was not missed by Lady Wathin: " I have met her ", she said: " I confess I am not one of the fanatics about Mrs. Warwick. She has a sort of skill in getting men to clamour. If you stoop to tickle them they will applaud. It is a way of winning a reputation. Sooner or later we shall have her making a noise you may be certain. Yes she has the secret of dressing well.... in the French style. MEREDITH.

Version n° 3. — I knew him from the days of my extreme youth, because he made my fathers's boots; inhabiting with his elder brother two little shops let into one, in a small by-street — now no more, but then most fashionably placed in the West End.

That tenement had a certain quiet distinction; there was no sign upon its face that he made for any of the Royal Family — merely his own German name of Gessler Brothers; and in the window a few pairs of boots. I remember that it always troubled me to account for those unvarying boots in the window, for he made only what was ordered, reaching nothing down, and it seemed so inconceivable that what he made could ever have failed to fit. Had he bought them to put there? That, too, seemed inconceivable. He would never have tolerated in his

house leather on which he had not worked himself. Besides, they were too beautiful — the pair of pumps, so inexpressibly slim, the patent leathers with cloth tops, making water come into one's mouth, the tall brown riding boots with marvellous sooty glow, as if, though new, they had been worn a hundred years. Those pairs could only have been made by one who saw before him the Soul of Boot — so truly were they prototypes incarnating the very spirit of all foot-gear. These thoughts, of course, came to me later, though even when I was promoted to him, at the age of perhaps fourteen, some inkling haunted me of the dignity of himself and his brother. For to make boots — such boots as he made — seemed to me then, and still seems to me, mysterious and wonderful.

(GALSWORTHY. *The Inn of Tranquillity.*)

Version n° 4. — If there be a regal solitude, it is a sick-bed. How the patient lords it there ; what caprices he acts without control ! how king-like he sways his pillow — tumbling, and tossing, and shifting, and lowering, and thumping, and flatting, and moulding it, to the ever-varying requisitions of his throbbing temples.

He changes sides oftener than a politician. Now he lies full length, then half length, obliquely, transversely, head and feet quite across the bed ; and none accuses him of tergiversation. Within the four curtains he is absolute. They are his Mare Clausum.

How sickness enlarges the dimensions of a man's self to himself ! He is his own exclusive object. Supreme selfishness is inculcated upon him as his only duty. 'Tis the Two Tables of the Law to him. He has nothing to think of but how to get well. What passes out of doors, or within them, so he hear not the jarring of them, affects him not.

A little while ago he was greatly concerned in the event of a law suit, which was to be the making or the marring of his dearest friend. He was to be seen trudging about upon this man's errand to fifty quarters of the town at once, jogging this witness, refreshing that solicitor. The cause was to come on yesterday. He is absolutely as indifferent to the decision as if it were a question to be tried at Pekin. Peradventure from some whispering, going on about the house, not intended for his hearing, he picks up enough to make him understand that things went cross-grained in the court yesterday, and his friend is ruined. But the word " friend ", and the word " ruin ", disturb him no more than so much jargon. He is not to think of anything but how to get better.

What a world of foreign cares are merged in that absorbing consideration !

(LAMB. *Essays.*)

MITHRIDATE

Bibliographie. — Excellente édition classique par Lanson, chez Hachette, renfermant bibliographie et questions générales sur Racine — particulières sur chaque tragédie.

A retenir spécialement, Collection des Grands Ecrivains, édition de P. Mesnard.

Taine. Nouveaux essais de critique et d'histoire (passage sur Monime), 1865.

P. Janet. Les passions et les caractères dans la littérature du XVIIe siècle, 1888.

M. Souriau. Evolution du vers français au XVIIe siècle.

Th. Reinach. Mithridate Eupator.

Passages de Florus. Plutarque. Dion Cassius. Appien, dont Racine s'est servi. (Références dans Lanson, Préface de Mithridate.)

Lire *Nicomède* (Corneille).

Questions pour compléter ou préciser celles de Lanson :

1. Etudier la Préface de Racine et en dégager sa théorie : 1° sur l'exactitude historique et l'invention ; 2° sur le groupement des sentiments et le choix des circonstances en vue de l'action qui est de montrer une mort « digne d'un roi ».

2. A ce propos : Rapports du sujet historique et du drame de passion. Le sujet est-il Mithridate ennemi des Romains, ou Mithridate amoureux de Monime ?

3. Comparer Nicomède et Mithridate ennemis des Romains.

4. Comparer Mithridate rival de Xipharès et Harpagon rival de Cléante. Comment la même situation peut-elle être selon le cas, tragique ou comique ? *Avare*, IV, 3. *Mithridate*, III, 5 et IV, 4.

5. Comparer *Mithridate*, Acte IV, sc. 4 et *Ecole des Femmes*, V, 4.

6. Discuter le dénouement de Mithridate au point de vue historique, psychologique (est-il vraisemblable, est-il « agréable »), moral, en se reportant aux critiques contemporaines. (Cf. *le Mercure* et correspondances.)

7. A ce propos : le dénouement de Mithridate est-il cornélien ?

8. Etudier dans la scène 1 de l'acte III le discours de Mithridate pour y montrer le rôle psychologique de l'imagination (une des originalités de Racine).

9. Etudier cette scène dans l'action générale pour montrer qu'elle noue le vrai sujet : Mithridate ennemi des Romains.

10. L'habileté et la sincérité des femmes de Racine : Monime et Pharnace, Monime et Mithridate, Junie et Néron.

11. Xipharès ou la survivance du roman précieux.

12. Le Mithridate de Racine ressemble-t-il bien au roi dont les historiens anciens ont retracé le caractère ?

Des questions générales sur le théâtre de Racine données par Lanson, retenir spécialement les N^os V, VI, VIII, IX, X, XI, XVI, XVII, XX (comparer le monologue de *Mithridate*, IV, 5, et celui d'Auguste dans *Cinna*, IV, 2), XXI (les personnages se répondent-ils clairement et directement ?), XXIII, XXIV, XXV, XXVIII.

Examen de la Guilde (Session 1918)

Ont été admissibles, par ordre de mérite :

Mme Giocanti ;
Mlles Hartog ;
de Lézinier.

Out été reçues définitivement :

Mme Giocanti ;
Mlles Hartog ;
de Lézinier.

Préparation par Correspondance

aux Certificats secondaire et primaire et à la Licence d'Allemand, d'Anglais, d'Italien et d'Espagnol.

DEVOIRS PROPOSÉS POUR LE 15 JANVIER 1919

ALLEMAND

CERTIFICAT SECONDAIRE. — Thème. — Au comte d'Aubigné. — On n'est malheureux que par sa faute. Ce sera toujours mon texte et ma réponse à vos lamentations. Songez, mon cher frère, au voyage d'Amérique, aux malheurs de notre enfance, à ceux de notre jeunesse, et vous bénirez la Providence, au lieu de murmurer contre la fortune. Il y a dix ans que nous étions bien éloignés l'un et l'autre du point où nous sommes aujourd'hui. Nos espérances étaient si peu de chose que nous bornions nos vues à trois mille livres de rente. Nous en avons à présent quatre fois plus, et nos souhaits ne seraient pas encore remplis ! Nous jouissons de cette heureuse médiocrité que vous vantiez si fort. Soyez content. Si les biens nous viennent, recevons-les de la main de Dieu, mais n'ayons pas des vues trop vastes. Nous avons le nécessaire et le commode ; tout le reste n'est que cupidité. Tous ces désirs de grandeur partent du vide d'un cœur inquiet. Toutes vos dettes sont payées, vous pouvez vivre délicieusement sans en faire de nouvelles. Que désirez-vous de plus ? Faut-il que des projets de richesse et d'ambition coûtent la perte de votre repos et de votre santé ? Lisez la vie de saint Louis, vous verrez combien les grandeurs de ce monde sont au-dessous des désirs du cœur de l'homme. Il n'y a que Dieu qui puisse les rassasier. Je vous le répète, vous n'êtes malheureux que par votre faute. Vos inquiétudes détruisent votre santé, que vous devriez conserver, ne serait-ce que parce que je vous aime. Travaillez sur votre humeur ; si vous pouvez la rendre moins bilieuse et moins sombre, ce sera un grand point de gagné. Ce n'est point l'ouvrage des réflexions seules : il faut de l'exercice, de la dissipation, une vie unie et réglée. Vous ne penserez pas bien, tant que vous vous porterez mal ; dès que le corps est dans l'abattement, l'âme est sans vigueur. Adieu, écrivez-moi plus souvent et sur un ton moins lugubre. Mme de Maintenon.

Version. — Wilhelm Meister. — Und ein Meistergriff höchster Art, wie er nur dem gewaltigsten Dichtergeist aufgehen und gelingen kann, ist die groszartige Kunst, wie der Dichter es verstanden hat, diese

Dichtung, die so ganz auf dem Boden der unmittelbarsten Gegenwart und Wirklichkeit steht, nichts destoweniger mit der ergreifendsten Spannung und Erschütterung des Wundarbaren und über das gewöhnliche Menschendasein Hinausragenden zu durchziehen und zu durchglühen, ohne doch einen Augenblick die Grenze des rein Menschlichen und in sich Möglichen zu überschreiten. Einerseits geschieht dies durch die geheimnisvolle Führung Wilhelm's durch einen verborgenen, dem Freimaurer = und Illuminatentum nachgebildeten Erziehungsorden, die die Phantasie erregt und anreizt, und die doch zugleich ein so wesentlicher Zug der geschilderten Zeit ist, dasz sie die Wahrheit und Lebendigkeit des Zeitbildes nur steigert und vervollständigt. Und andrerseits und zwar vornehmlich geschieht es durch die wundersam mächtigen Gestalten Mignon's und des Harfners. Keine Litteratur der Welt hat etwas aufzuweisen, was mit der tief seelenvollen und doch fest plastischen Art dieser Gestalten auch nur entfernt vergleichbar wäre. Es ist bemerkenswert, dasz, während Gœthe doch sonst in seinen Briefen und Selbstbekenntnissen an Mitteilungen über den Ursprung seiner dichterischen Charaktere nicht karg ist, über den Ursprung Mignons und des Harfners keinerlei Auskunft vorliegt. Ächte Poesie der Romantik; unaufgeschlossene Innerlichkeit, die fast nur die elementare Sprache der Geberde und des musikalischen Gesangs kennt; ganz Sehnsucht, ganz Schmerz, fremdartig und rätselhaft, und doch, wenn wir dann die Vergangenheit dieser Gestalten erfahren, psychologish folgerichtig und in sich notwendig. Möchte es zunächst das äuszere Romanbedürfnis sein, das den Dichter zu diesen tief erschütternden Empfindeungen führte; die Idee selbst wird durch sie vertieft. Der Roman weist in diesen Gestalten ahnungsvoll über sich selbst hinaus. Über uns und um uns der helle und warme Sonnenschein des ernsterstrebten und endlich glücklich erreichten Bildungsideals ; und zugleich daz im Walten der Natur Unergründliche und Unberechenbare, die dämonische Nachtseite, die unentrinnbare Tragik. HETTNER.

Dissertation française. — Quelle idée vous faites-vous de la poésie patriotique en Allemagne ? (V. Gromaire : Kleist, Arndt, Körner, Ruckert.)

Dissertation allemande. — Woher kommt die grosze Beliebtheit von Schillers. Balladen.

Lecture expliquée ou Commentaire grammatical. — *Michael Kolhaas,* p. 49 : „Er kehrte...", jusqu'à p. 50 : „das Entsetzen".

CERTIFICAT PRIMAIRE. — Thème. — ORDRE DU JOUR DU GÉNÉRAL MANGIN.

Saint-Avold, 6 décembre.

Le général Mangin est complètement rétabli des suites de l'accident de cheval qui l'a empêché de participer, le 19 novembre, à l'entrée solennelle des troupes françaises dans Metz. Il s'apprête à pénétrer, d'ici quelques jours, dans Mayence.

Il a adressé l'ordre du jour suivant aux troupes de son armée :

« Officiers, sous-officiers et soldats de la 10ᵉ armée,

« Je suis heureux de la belle attitude et de la discipline montrées par tous au cours de la traversée d'Alsace-Lorraine. Chacun a senti qu'aucun

désordre ne devait se mêler aux joies magnifiques de la délivrance. Merci.

« Vous allez poursuivre votre marche triomphale jusqu'au Rhin. Vous borderez et dépasserez en certains points cette frontière, qui fut souvent celle de notre pays. Vous allez vous trouver en contact avec des populations nouvelles, qui ignorent les bienfaits passés de la domination française.

« Personne ne peut vous demander d'oublier les abominations commises par vos ennemis durant quatre années de guerre, la violation de la foi jurée, les meurtres de femmes et d'enfants, les dévastations systématiques sans aucune nécessité militaire.

« Mais ce n'est pas sur le terrain de la barbarie que vous pourrez lutter contre vos sauvages ennemis, vous seriez vaincus d'avance. Donc, partout vous resterez dignes de votre grande mission et de vos victoires.

« Sur la rive gauche du Rhin, vous vous souviendrez que les armées de la République française, à l'aurore des grandes guerres de la Révolution, se comportèrent de telle sorte que les populations rhénanes ont voté par acclamation leur incorporation à la France. Et les pères de ceux que vous allez rencontrer ont combattu côte à côte avec les vôtres sur tous les champs de bataille de l'Europe pendant vingt-trois ans. Soyez dignes de vos pères et songez à vos enfants, dont vous préparez l'avenir.

« Point de tache aux lauriers de la 10e armée : tel doit être le mot d'ordre de tous. « MANGIN. »

Version. — *Michael Kolhaas* (Ed. Hachette), p. 42, depuis : „Er fiel auch mit diesem kleinen Haufen...", jusqu'à p. 44 : „es traf sich..."

Composition française. — Définir ce qui fait la beauté de « Moïse » d'Alfred de Vigny.

Ou bien : Il faut étudier la grammaire par la langue, et non la langue par la grammaire. Expliquez et appréciez ce précepte.

Composition allemande. — Sie haben wohl eine kleine Sammlung von Kriegserinnesungen angestellt, woraus besteht sie? Welche Erinnerung knüpft sich an jeden Gegenstand ? Welchen Gegenstand haben sie am liebsten und warum ?

ITALIEN

LICENCE ET CERTIFICATS. — Thème. — SCHERER, LE ROMANTISME. — Le romantisme, ce fut l'innovation, l'innovation moitié sérieuse, moitié puérile, et qui tantôt cherchait sincèrement une expression pour des sentiments éprouvés, tantôt cherchait seulement à s'écarter le plus possible de ce qui avait été jusque-là consacré et convenu. Il est inutile de se dissimuler qu'il y eut beaucoup de parti pris dans cette révolution. On avait la bonne volonté de revenir à la nature, et qui pourrait nier, en effet, que les poètes de la nouvelle école n'aient trouvé bien des effets pittoresques dont la poésie n'avait pas l'idée auparavant ? Mais aussi que de manière et de calcul en tout cela ! On se proclamait indépendant,

et l'on n'avait fait que changer de modèles : Shakespeare et Byron au lieu de Racine et de Boileau, et, comme il arrive dans ces cas-là, les étrangetés du modèle copiées comme des beautés, les rugosités du chêne prises pour le chêne lui-même Il en fut de nos novateurs comme des protestants du XVIe siècle, qui, après avoir répudié l'autorité de l'Église, n'eurent rien de plus pressé que de mettre à la place l'autorité de leurs propres formules. Les romantiques ne voulaient plus entendre parler des Grecs et des Romains ; non, mais ils nous rassasièrent du moyen âge, d'Orient et de chevalerie. Ce fut le malheur du romantisme que de vouloir être à tout prix nouveau, puissant, naïf : on ne devient rien de tout cela de parti pris, et jamais un poète n'a atteint la grande originalité en se proposant d'être original.

Il y a, du reste, une distinction à faire à cet égard parmi les grands innovateurs de notre littérature moderne. Tandis que les uns se préoccupaient davantage de leur rôle de révolutionnaires et des conditions de l'art nouveau, qu'ils en fixaient la théorie et qu'ils se demandaient à chaque pas : comment va mon accoutrement ? d'autres y allaient plus simplement. Ils avaient au cœur un grand vide et un vague ennui ; ou bien ils avaient connu les morsures de la passion, les sanglots de l'amour trahi ; ils avaient prié ou pleuré ; ils étaient naïfs parce qu'ils étaient sincères, et sincères parce qu'ils avaient été émus. Mais ce n'était là qu'une première génération et l'époque classique du romantisme. Les épigones vinrent ensuite, la lignée des disciples, chez lesquels les défauts ne firent que s'accuser. L'inspiration disparut pour faire place toujours davantage au système et au métier. Il y eut encore du talent, il y en eut énormément quelquefois, mais un talent qui n'avait plus rien d'élevé, l'habileté de doigts du virtuose qui ne prise dans l'art que la difficulté. En ne voulant être qu'artistes, nos écrivains devinrent des artisans. Ils crurent pouvoir se passer de la pensée, de l'âme, et ils tombèrent dans le joli. Ou encore, ils crurent pouvoir se borner à la forme, et ils arrivèrent au difforme. On fit du laid et de l'ignoble comme on faisait jadis du noble et du beau. « Il y a parmi les poètes, répétait Gœthe, des gens dont le penchant est de vivre toujours avec les idées que tout autre aime à chasser de son esprit. »

Version. — SALVATOR ROSA, FRAGMENT DE LA SATIRE II.

.....

Tempi questi non son d'allegorie :
L'età che corre di tre cose è infetta,
Di malizia, ignoranza e poesie.
Ho sentito contar che fu un trombetta
Preso una volta dai nemici in campo
Mentre stava sonando alla veletta ;
Il qual per ritrovar riparo o scampo
Dicea che solamente egli sonava,
Ma col suo ferro mai non tinse il campo.
Gli fu risposto allor ch'egli meritava
Maggior pena però ; poichè sonando,
Alle stragi, al furor gli altri irritava.
Intendetemi voi, voi che cantando

Siete cagion che la pietà vacilla,
E che il timor di Dio si ponga in bando.
Da voi, da voi negli animi s'istilla
La peste d'infinite corruttele,
Agli incendi voi date esca e favilla;
Dite poi che da un fiore, e tosco e mele
Trae, secondo gl' istinti o buoni o rei,
Ape benigna o vipera crudele.
Oh! empi, iniqui e quattro volte e sei;
Pormi il tosco alla bocca, e poi s'io pero,
Dir che maligni fur gli affetti miei.
Questo è paralogismo menzognero;
Non è simile al fior il verso osceno
Nè men l'ape o la vipera ha il pensiero :
Non racchiudon quei fiori il tosco in seno,
Ma sono indifferenti; ai vostri versi
È qualitade intrinseca il veleno.
.....

LICENCE. — Commentaire grammatical du texte de la Version.

CERTIFICAT SECONDAIRE. — Composition française. — En quoi réside l'intérêt de la lecture de la Vie de B. Cellini?

Composition italienne. — Caratterizzare la lingua e lo stile della Vita di B. Cellini.

CERTIFICAT PRIMAIRE. — Composition française. — Exposer les divers procédés comiques de Molière et à propos du comique de caractère étudier la question de la vérité et de l'exagération.

Composition de pédagogie. — Expliquez et appréciez ce précepte : « Il faut étudier la grammaire par la langue et non la langue par la grammaire. »

Composition italienne. — Eroïsmo di un boy-scout francese. — Durante la grande guerra un giovine boy-scout francese volle audare innauzi a una colonna francese per esplorare il terreno. — In un bosco cadde nelle mani dei Tedeschi. Lo interrogano prima in tedesco, poi in francese per avere da lui informazioni sulla marcia dei Francesi. — Non vuol rispondere. Lo conducòno davanti a un plotone di esecuzione e il giovane cade eroicamente sotto le palle nemiche.

ESPAGNOL

LICENCE. — Version. — Noces du Cid et de Chimène (romance littéraire).

A su palacio de Burgos,
como buen padrino honrado,
llevaba el Rey a yantar,
a sus nobles afijados.
Salen juntos de la Iglesia
el Cid, el Obispo y Laín Calvo,
con el gentío del pueblo
que les iba acompañando.
Por la calle adonde van
a costa del Rey gastaron
en un arco muy polido
más de treinta y cuatro cuartos.
En las ventanas alfombras,
en el suelo juncia y ramos,
y de trecho a trecho había
mil trovas al desposado.
Salió Pelayo hecho toro
con un paño colorado,
y otros que le van siguiendo,
y una danza de lacayos.
También Antolín salió
a la jineta en un asno,
y Peláez con vejigas
fuyendo de los mochachos.
Diez y seis maravedís
mandó el Rey dar a un lacayo,
porque espantaba a las fembras
con un vestido de diablo.
Más atrás viene Jimena
trabándola el Rey la mano
con la Reina su madrina,
y con la gente de manto.
Por las rejas y ventanas
arrojaban trigo tanto,
Que el Rey llevaba en la gorra,
Como era ancha, un gran puñado.
Y a la homildosa Jimena
se le metían mil granos,
por la marquesota al cuello,
Y el Rey se los va sacando.
Envidioso dijo Suero,
que lo oyera el Rey, en alto :
— Aunque es de estimar ser rey,
Estimará más ser mano. —
Mandóle por el requiebro
El Rey un rico penacho,
Y a Jimena le rogó
que en casa le dé un abrazo.
Fablándola iba el Rey,
mas siempre la fabla en vano,
que non dirá discreción
como la que faz callando.
Llegó a la puerta el gentío
y partiéndose a dos lados,
quedóse el Rey a comer
y los que eran convidados.

Thème. — Portrait de Cyrano.

Cuigy.

N'est-ce pas que cet homme est des moins ordinaires ?

Le Bret, *avec tendresse.*

Ah ! c'est le plus exquis des êtres sublunaires !

Ragueneau.

Rimeur !

Cuigy.

Bretteur !

Brissaille.

Physicien !

Le Bret.

Musicien !

LIGNIÈRE.

Et quel aspect hétéroclite que le sien !

RAGUENEAU.

Certes, je ne crois pas que jamais nous le peigne
Le solennel monsieur Philippe de Champaigne ;
Mais bizarre, excessif, extravagant, falot,
Il eût fourni, je pense, à feu Jacques Callot
Le plus fol spadassin à mettre entre ses masques :
Feutre à panache triple et pourpoint à six basques,
Cape, que par derrière, avec pompe, l'estoc
Lève, comme une queue insolente de coq,
Plus fier que tous les Artabans dont la Gascogne
Fut et sera toujours l'alme Mère Gigogne,
Il promène, en sa fraise à la Pulcinella,
Un nez !... Ah ! messeigneurs, quel nez que ce nez-là !...
On ne peut voir passer un pareil nasigère
Sans s'écrier : « Oh ! non, vraiment, il exagère ! »
Puis on sourit, on dit : « Il va l'enlever... » Mais
Monsieur de Bergerac ne l'enlève jamais.

LE BRET, *hochant la tête.*

Il le porte, — et pourfend quiconque le remarque !

RAGUENEAU, *fièrement.*

Son glaive est la moitié des ciseaux de la Parque !

(EDMOND ROSTAND.)

CERTIFICAT SECONDAIRE. — Version et Thème. — Voir Licence.

Composition espagnole. — Principales fuentes de interés de la *historia del Abencerraje y la hermosa Jarifa.*

Composition française. — Le roman mauresque dans la littérature espagnole.

CERTIFICAT PRIMAIRE. — Version et Thème. — Voir Licence.

Composition espagnole. — El realismo en *La Ilustre fregona* de Cervantes.

Composition française. — Les principales sources d'intérêt dans *Mithridate* de Racine.

Le Gérant : O. RANDOLET.

Revue de l'Enseignement des Langues Vivantes

Le Poème de "Beowulf"

INTRODUCTION

Les débuts de l'épopée anglo-saxonne.

Le *Beowulf* est le premier et le seul spécimen complet d'une œuvre épique que nous ait léguée l'antiquité germanique, c'est-à-dire d'une œuvre où soient racontés de façon naïve et populaire les exploits d'un héros mythique dont la légende a transformé et embelli le souvenir. Il y a en effet deux catégories d'épopées qui relatent, en y ajoutant une proportion plus ou moins grande d'éléments merveilleux, les hauts faits du passé. Sous l'influence de l'imagination créatrice, lorsqu'elle travaille sur les données d'une tradition collective, les unes surgissent spontanément, sans auteur connu, des profondeurs de l'âme obscure des foules et se résument en de courts chants vifs et passionnés avant de tenter la verve de quelque adaptateur. Les autres sont le produit artificiel d'une époque savante et raffinée où, pour plaire à tel ou tel personnage marquant, un poète de carrière célèbre en vers solennels et limés avec soin, l'une de ces figures lointaines et mystérieuses auxquelles prétend se rattacher la famille du souverain dont il dépend. C'est l'*Enéide* de Virgile s'opposant à l'ensemble grandiose, mais parfois trop touffu, que la Grèce nous a transmis sous le nom d'Homère.

Le contraste que nous venons de signaler marque de lui-même la différence entre ces deux sortes de poèmes. Quand elle est naïve et spontanée, l'épopée reproduit sans effort et sans critique les légendes populaires qui transfigurent, à l'aube de l'histoire, les actions de quelque chef en la personne duquel s'incarnent les aspirations nationales d'une tribu primitive. Le héros qui en est le centre apparaît pourvu des diverses qualités physiques et morales susceptibles de contribuer aux progrès d'une société naissante et devient, par un travail d'accumulation incessant et presque inconscient, le modèle proposé aux rois futurs. Demi-dieu à l'origine, ainsi que tous les fondateurs de dynasties anciennes, il reste, même quand le temps lui a substitué, comme dans le *Beowulf*, des parents humains, investi de pouvoirs surnaturels, doué d'une intelligence et d'une sagesse

qui dépassent celles du commun des mortels et guidé par l'inspiration d'En-Haut. Ses exploits extraordinaires et les grands services qu'il a rendus à la communauté l'entourent d'un éclat magique et fournissent des thèmes inépuisables aux ménestrels chargés d'entretenir le prince et son cortège de preux au cours des fêtes d'apparat. Aussi ces premières poésies, composées au hasard des circonstances et sous l'impression de puissantes mais passagères émotions, portent-elles au début l'empreinte d'un lyrisme débordant. Ce durent être, pour la plupart, des pièces de vers, courtes et vibrantes, où quelque Tyrtée barbare cherchait à ranimer le courage des guerriers par l'exemple d'un ancêtre héroïque. Plus tard sans doute ces lais enthousiastes, en se répétant et en se développant, prirent plus nettement le caractère narratif. Ils perdirent en sauvage énergie de ton ce qu'ils gagnaient au point de vue de la composition et de l'art littéraire jusqu'à ce qu'enfin quelque barde, plus ambitieux et plus habile que ses prédécesseurs, les souda et les remania en un récit suivi et soutenu. Et c'est ainsi que naquirent les poèmes épiques populaires.

Mais cette épopée elle-même tendra bientôt à se modifier et à se compléter. Tant que la spontanéité l'emporte encore sur les autres éléments qui concourent à sa formation, c'est à peine si l'épopée se dégage du lyrisme originel. Traduisant des sentiments impulsifs plutôt qu'elle ne relate une suite de faits bien définis, elle se précipite avant tout droit au but, sans se soucier d'exposer son sujet avec logique et clarté. Ce qui lui importe, c'est d'impressionner des esprits assez frustes, et ceux-ci, plus préoccupés de vie intense que de beau langage, demandent qu'on leur présente des actes éclatants et non de longs récits circonstanciés. De là des cantilènes courtes et pour ainsi dire haletantes d'émotion, où le dialogue se condense en de vives et brèves réparties, où l'action se traduit en petites phrases nettes et énergiques, où la passion se répand en mots rapides et frappants. Plus l'on remonte vers les débuts de la langue et de la littérature, plus ce caractère d'impétuosité et de véhémence, cette fougue proprement lyrique se remarquent. Par degrés cependant, à mesure que s'écoulent les générations, cette ardeur se calme, la réflexion intervient et commente le cours des événements, le barde primitif s'efforce de décrire les mobiles de ses personnages en même temps que leurs exploits, et le récit plus ample tempère la vivacité du narrateur. Tels sont les deux stades que nous montre la poésie épique anglo-saxonne.

Le premier et le plus éloigné de nous par le temps n'est malheureusement représenté qu'en des œuvres trop peu nombreuses. Ce qui en fournissait la matière, c'était la légende germanique avec un certain nombre de cycles dont le développement ultérieur se verra plus tard dans l'ensemble formé par les *Eddas* islandaises. Mais déjà chez les Anglo-Saxons, quelques compositions de l'époque la plus reculée rappellent ces vieilles traditions de la race. Telle est, entre autres, la pièce de vers intitulée le *Widsith* ou Voyageur au

long cours qui mentionne, au hasard d'une liste fastidieuse de noms propres, les principaux personnages de la période des invasions barbares, personnages dont s'empara l'imagination poétique dès l'aurore du moyen-âge. Telle est encore la série de petites strophes, probablement des quatrains à l'origine, auxquelles on a donné le titre de la *Plainte de Deor* et que nous avons traduites à la suite du *Beowulf*. Elle fait allusion, tout en étant fort brève, à l'histoire du Vulcain teuton, Weland, à celle d'Attila et de Théodoric de Vérone et à celle du roi Eormanric, dont la tyrannie avait laissé les plus pénibles souvenirs chez les Ostrogoths et les tribus voisines au moment où expirait l'empire romain. Mais ce ne sont là après tout que des ébauches informes et imparfaites. Il nous reste mieux pour avoir une idée à peu près suffisante des chants populaires dont parlent les historiens des premiers siècles de l'ère chrétienne et dont la plupart ont péri sans laisser de traces. Si le vieil allemand conserve dans le *Hildebrandslied* un reste précieux des cantilènes primitives, le vieil anglais n'est pas moins favorisé. Il garde, en effet, comme témoin d'un lointain passé et comme unique spécimen d'une forme littéraire trop vite ensevelie dans l'oubli, le beau fragment du *Combat de Finnsburg*. Celui-ci, que nous avons donné en entier, traite une matière frisonne se rattachant à l'épisode du roi Finn et de sa fin tragique raconté dans le *Beowulf* (v. 1068-1159) et reproduit, semble-t-il, un de ces anciens chants dont la fusion avec d'autres devait par la suite conduire à de vastes compositions épiques. Mais il y manque encore la sérénité d'âme du jongleur qui s'amuse à broder sur son sujet. On y sent un poète tout subjectif pour qui le récit n'est rien et l'action seule est tout, qui s'identifie avec ses héros au point de ne pas songer à les contempler en spectateur, et qui se laisse entraîner par l'ardeur du combat et l'emportement de la passion au lieu de se complaire à de belles narrations.

Mais les années se passent et voici le *Waldere*. Etroitement apparenté au *Waltharius* qu'écrivit en hexamètres latins le moine Ekkehard du monastère de St-Gall[1], il diffère considérablement du *Combat de Finnsburg* par le ton. Bien qu'il n'en soit parvenu à la postérité que deux fragments d'une trentaine de vers — réunis ici avec d'autres petits extraits après le *Beowulf* — l'impression qui s'en dégage est celle d'une œuvre à la fois plus importante et plus littéraire que la précédente. On est porté à croire que les deux morceaux retrouvés se rattachaient à quelque ensemble où la matière d'Attila et de ses otages était traitée avec l'ampleur voulue. En tous cas, l'auteur n'est plus hypnotisé par son sujet au point d'en oublier les détails accessoires qui présenteraient un réel intérêt pour le lecteur. Volontiers il interrompt le cours de l'action pour laisser

1. Ou plutôt Geraldus, comme l'ont montré MM. J. Flach et M. Wilmotte dans leurs études récentes de la *Revue des Etudes Historiques* et de la *Revue Historique*.

parler ses personnages et par là l'observation psychologique entre dans son récit. Même il arrive que ce sont des dialogues qui ont été conservés et ces dialogues, loin d'être de courtes et vives répliques comme dans le *Combat de Finnsburg*, s'étendent avec complaisance sur diverses circonstances de la lutte engagée et sur la valeur du héros qui prend la parole. Ils ont bien, semble-t-il, le développement oratoire des apostrophes et des plaidoyers chez Homère et devaient appartenir à un poème de grande étendue. Le *Waldere* constitue donc, pour autant que l'on puisse juger d'après ce qu'il en reste, le début, en quelque sorte, de l'épopée véritable dans l'histoire des lettres anglaises. Il suppose un art déjà consommé, et provient, à n'en pas douter, de quelque scop ou ménestrel de profession.

Le " Beowulf " et son sujet épique.

Jusqu'ici nous n'avons eu affaire qu'à des tentatives plus ou moins heureuses, à de simples ébauches de poèmes narratifs de longue haleine. Avec le *Beowulf* c'est une œuvre complète qui apparaît, isolée cependant, comme pour laisser le regret d'autres œuvres analogues dont on peut soupçonner l'existence à l'aurore du moyen-âge et qui ne sont pas venues jusqu'à nous. Mais, à lui seul, il suffit pour faire entrevoir ce que savait produire la muse épique en pays germanique quand elle traitait une matière empruntée à l'histoire légendaire de la race. C'est en effet un spécimen bien conservé d'une de ces anciennes épopées guerrières nées d'abord sous forme de cantilènes diverses et plus tard fondues ensemble par quelque rhapsode entreprenant. Les apports primitifs se reconnaissent non seulement dans certains épisodes comme ceux de Finn, d'Heremod et de Thrytho, mais encore à des interruptions soudaines du récit et à des inégalités de facture où semblent se trahir les points de suture originels. Il y a donc trace de ces chants spontanés en l'honneur des héros d'autrefois dont parlent les historiens de l'antiquité, et Tacite entre autres, dans son *De Moribus Germanorum*, à propos des prouesses et de la mort d'Arminius. Et pourtant l'on trouve mieux dans le *Beowulf* qu'une série d'incidents ou de contes détachés. L'on y découvre un sujet unique se développant avec plus d'art et de logique que n'en comporterait une composition purement populaire et c'est ce qui permet de l'attribuer, comme nous le verrons, à un poète responsable de la rédaction définitive, en tout cas à un jongleur professionnel visant un but proprement littéraire.

Mais pour se rendre compte des conditions dans lesquelles cette œuvre se présente à la critique moderne, il importe de savoir comment et sous quelle forme elle a traversé les siècles. Ainsi que la grande majorité des poèmes en vieil anglais, le *Beowulf* a été transmis à la postérité en un manuscrit unique, le Codex Vitellius AXV, aujourd'hui déposé au Musée Britannique, et qui faisait partie au 18e siècle du célèbre Fonds Cotton, fortement endommagé par un

incendie en 1731. Comme de ces poèmes aussi, il n'en subsiste qu'une version en dialecte anglo-saxon occidental qui paraît transcrite sur un original provenant de l'Anglie. De là bon nombre de termes aux désinences angliennes qui, avec quelques particularités linguistiques du Kent, introduites sans doute par les auteurs de la transcription, détonnent dans un style généralement homogène. Les copistes en question, qui semblent être du 10e siècle, se sont partagé la tâche : l'un d'eux a écrit du commencement de l'œuvre au mot *scyran* du vers 1939 et l'autre la fin ainsi que le poème de *Judith*, qui suit le *Beowulf* dans le Codex Vitellius. C'est au second qu'il faut attribuer le changement de la diphtongue *eo* en *io* et l'adoption presque constante de Biowulf, pour le nom du héros dans cette dernière moitié du manuscrit. Enfin il reste dans le texte actuel quelques traces d'un reviseur qui a corrigé de temps à autre le travail des deux scribes.

De ces faits matériels l'on peut tirer quelques conclusions générales. Les formes angliennes laissent supposer que le premier rédacteur du *Beowulf*, sous sa forme définitive, dut être un scop de Northumbie ou d'Anglie et c'est également ce qu'indique le long épisode de la reine Thrytho, renfermant l'éloge d'Offa Ier, ancêtre des rois d'Anglie, seul lien apparent entre une matière purement scandinave et les tribus anglo-saxonnes auxquelles s'adressait le poète. De plus, maints détails de grammaire et de syntaxe, qui apparaissent dans le manuscrit transposé en anglo-saxon occidental, marquent un état plutôt archaïque de la langue et apparentent nettement, sous ce rapport spécial, la vieille épopée aux plus anciennes pièces de vers de la littérature anglaise, telles que les charmes d'origine païenne, le *Widsith* et le *Chant de Deor*. D'où il devient probable, *a priori*, que notre poème héroïque remonte à l'époque qui vit se constituer et s'affermir les premiers grands royaumes de souche germanique sur la côte orientale de l'Angleterre et que la date approximative de sa composition pourrait se placer aux environs de l'an 700 de notre ère. Date qui s'applique, cela va sans dire, à la seule apparition de l'œuvre en tant que cantilènes isolées et éparses, tandis que leur réunion en un même corps de poésie devrait être attribuée à une période postérieure.

Si maintenant l'on examine le *Beowulf* en soi, au point de vue de la matière, il apparaît, tel que l'ont montré Mullenhoff et ses émules, comme un amalgame comprenant un nombre variable de récits. Ces critiques allemands, entraînés par l'exemple de Fr. A. Wolf, qui, vers 1795, dépeça l'*Iliade* et l'*Odyssée* et en assigna les débris à une multitude de rhapsodes inconnus, voient partout dans l'épopée anglo-saxonne des redites, des raccords et des interpolations, et sacrifieraient à leurs scrupules les deux tiers de l'ouvrage. Chacun d'eux, à son tour, voudrait accroître la liste des chantres primitifs auxquels seraient dus les principaux fragments, et le tout disparaîtrait sous la marqueterie des morceaux ainsi rassemblés. Heureusement que les plus fougueux partisans de la

théorie des auteurs multiples se sont petit à petit assagis et se contentent depuis quelque temps d'hypothèses moins extravagantes. De nos jours, les érudits semblent admettre que si l'on fait abstraction de courts passages peu importants, le fond du poème se compose de trois, ou plutôt même de deux, grandes divisions bien nettes ayant eu probablement une origine distincte et dont l'indépendance foncière ressort encore clairement à la lecture du manuscrit actuel.

C'est d'ailleurs ce que met en évidence une analyse critique de son contenu. Le *Beowulf* commence par un éloge des rois de Danemark et par l'histoire sommaire des premiers souverains de ce pays. De là, le poète arrive au règne de Hrothgar et à la construction dans sa capitale — que l'on s'accorde aujourd'hui à situer non loin de Lejre, dans l'île de Seeland — d'une haute salle décorée de bois de cerfs et appelée pour cette raison le Heorot. Le roi ne jouit pas longtemps en paix avec ses preux du superbe bâtiment. Un monstre du nom de Grendel, habitant avec sa mère les marécages voisins, vient de nuit y assaillir les Danois et emporter des victimes qu'il dévore dans son repaire. Les conseillers du peuple cherchent en vain un remède à leurs maux et plusieurs années se passent pleines de deuils et d'affreuse tristesse. C'est alors qu'un jeune chef géate, Beowulf, dont le père Ecgtheow eut jadis à se louer des bons offices de Hrothgar, entend parler de son infortune et se décide à lui porter secours. Il s'embarque au Sud de la péninsule scandinave avec quatorze braves du Gotland, et après une traversée de vingt quatre heures atteint le littoral danois. Un gardien de la côte les arrête et les interroge. Instruit de leurs projets amicaux, il les met en bonne voie et la petite troupe se présente au Heorot. Là, le souverain les reçoit avec gracieuseté et ils prennent part à un banquet au cours duquel Unferth, l'orateur attitré de Hrothgar, raille Beowulf qui serait incapable d'affronter le monstre puisqu'il a autrefois échoué dans une lutte à la nage contre Breca. Il provoque de la part du héros un démenti formel et une riposte foudroyante. Après le festin, le roi se retire et Beowulf, entouré de ses compagnons, attend l'ennemi. Le monstre survient et engloutit Hondscio. Mais le preux géate le saisit par le bras et Grendel n'échappe à son étreinte qu'en laissant entre ses mains le membre arraché à l'épaule. Le lendemain, Hrothgar, tout joyeux, félicite son hôte et le comble de présents.

Mais cette première aventure est à peine terminée qu'une autre lui succède. Pendant la nuit qui a suivi cette victoire, la mère de Grendel, brûlant de venger son fils, s'est rendue au Heorot et, n'y trouvant pas le noble géate, a tué Aeschere, principal conseiller du roi. Très affligé de cette perte, Hrothgar mande en hâte Beowulf, qui s'engage à poursuivre l'ogresse dans sa retraite. Danois et Géates réunis l'accompagnent jusqu'au bord du golfe ombragé d'arbres sinistres et hanté de bêtes étranges, qui sert de refuge aux monstres. Beowulf fait ses dernières recommandations pour le cas

où il ne reviendrait plus et plonge au fond du gouffre résolument. Son armure le protège contre mainte attaque sournoise, mais son adversaire s'avance au devant de lui et l'entraîne dans une caverne sous-marine, dont le sol est à sec hors de portée des vagues. Pendant le duel qui s'engage, son épée lui refuse tout service et il va succomber, quand il parvient à saisir un vieux glaive magique suspendu au mur et grâce auquel il abat son ennemie. Avant de rejoindre les siens, il aperçoit près de lui le cadavre de Grendel dont il tranche la tête pour l'emporter en guise de trophée. Puis il remonte à la surface de l'eau. Seuls, les preux géates, confiants en sa victoire, l'ont attendu. Ils l'escortent derechef à la capitale, où Hrothgar fait une réception magnifique au héros qu'il récompense libéralement et félicite en public. Beowulf prend congé de lui pour rentrer dans son pays. Son oncle Hygelac l'y accueille avec joie, et il lui raconte en détail ses exploits.

Nous sommes ici à un nouveau tournant de l'histoire. En quelques vers le poète nous apprend la mort du roi Hygelac au cours d'une expédition malheureuse contre les Frisons, l'avènement au trône de son fils Heardred qui, peu après, périt à son tour en combattant une invasion venue de la Suède, et l'arrivée au pouvoir de Beowulf. Celui-ci, honoré et craint de tous, règne depuis un demi-siècle, lorsqu'un événement imprévu se produit. Non loin de la résidence royale un esclave fugitif découvre un trésor amassé par des preux d'une époque lointaine et que garde un dragon. Il en dérobe une coupe précieuse qu'il porte à son seigneur pour obtenir son pardon. Furieux de ce vol, le dragon dévaste toute la contrée. Beowulf, muni d'un bouclier en fer, se dispose à livrer combat au monstre. Mais onze guerriers de sa suite l'abandonnent lâchement et seul le douzième, son jeune parent Wiglaf, reste à ses côtés. Les deux champions abattent le reptile, mais auparavant, de ses dents venimeuses, il a blessé à mort le roi. Celui-ci, sentant que sa fin approche, rappelle tristement ses souvenirs de jeunesse et demande qu'on étale sous ses yeux le trésor qu'il a conquis et qu'il devra payer de sa vie. Puis il remet son collier à Wiglaf en ajoutant qu'il veut être enterré au sommet d'un promontoire d'où son tertre funéraire servira de point de repère aux marins. Après un dernier adieu, il meurt. Le chef ami qui le veille prive de leurs droits héréditaires les vassaux poltrons qui ont fui à l'heure du danger et fait exécuter les ordres du maître disparu. Enfin, un héraut annonce au peuple la pénible nouvelle en exprimant ses appréhensions au sujet d'une attaque de la part des Francs ou des Suédois, et Wiglaf préside aux obsèques solennelles du héros national.

Il nous faut noter, en outre, dans l'analyse du poème, un certain nombre d'épisodes ajoutés çà et là et provenant de cycles légendaires qui devaient être bien connus de l'auditoire habituel du scop. Tels sont la cantilène sur le roi Finn et sa fin tragique chantée au banquet par le ménestrel de Hrothgar (*Beowulf*, v. 1067-1159), et qui rappelle le fragment du *Combat de Finnsburg*, dont il a

été question plus haut, la saga sur Sigemund et le dragon (*Beowulf*, v. 871-902), le passage où Hrothgar fait allusion au tyran Heremod, son ancêtre (*id.*, v. 1709-1722), et celui qui traite en quelques vers d'Eormanric, l'odieux despote des Ostrogoths, et du vol, par Hama, du célèbre collier des Brisings ayant appartenu à la déesse Freya (*id.*, v. 1197-1201). Relevons encore le contraste établi entre la douce Hygd, épouse de Hygelac, et l'orgueilleuse Thrytho que put seul dompter son mari Offa Ier, roi des Angles continentaux (*id.*, v. 1931-1962), et les indications un peu vagues fournies sur la lutte entre les Géates et les Suédois, ainsi que sur le raid avorté de Hygelac contre les Frisons (*id.*, v. 2354-2390 et v. 2922-2998). Ces différents morceaux, qui forment à proprement parler des hors-d'œuvre dans l'ensemble, sont autant de fenêtres, en quelque sorte, par lesquelles le regard plonge dans la masse confuse des mythes germaniques et qui relient le *Beowulf* aux essais d'épopée nés vers la même époque ou plus tard en Angleterre et en Allemagne. Mais étroitement unis au développement d'une action continue et à la peinture d'un caractère de chef unique et idéal, ces épisodes ajoutent de la variété à la narration héroïque.

L'ouvrage ainsi constitué d'éléments divers, mais fondus en un seul tout, comment s'est-il présenté aux contemporains de l'adaptateur définitif? Ici les avis diffèrent suivant le point de vue des critiques. Pour les uns, le *Beowulf* ne serait que la continuation ou l'amplification de fragments poétiques que des bardes errants colportaient d'une cour anglo-saxonne à une autre, et qu'ils déclamaient en s'accompagnant d'une mélopée fort simple où la note musicale venait à point nommé renforcer le sens du vers et rehausser l'impression tragique. Pour les autres, il s'agit vraiment non d'un air plus ou moins modulé par les sons d'une harpe grossière, mais d'un poème de longue haleine dû à un auteur déjà cultivé. Il l'aura confié à l'écriture dans le scriptorium de quelque monastère pour édifier et délecter des auditoires variés auxquels un interprète instruit était chargé de le réciter. Le *Beowulf* lui-même, dit-on, confirme la première de ces deux hypothèses puisqu'il nous laisse voir le scop moitié musicien, moitié conteur, qui charme une assemblée de guerriers en chantant des légendes du temps passé. Mais il convient de remarquer que les chants ainsi répétés sont invariablement fort courts et correspondent plutôt aux vieilles cantilènes d'inspiration lyrique et passionnée. L'épopée qui les reproduit n'a plus ce caractère. Par son ampleur même — plus de trois mille vers — elle se prête mal à la déclamation rythmée, tandis que son développement logique et calme, ses sages aphorismes et ses appels à la réflexion semblent réclamer soit un jongleur récitant l'ouvrage en plusieurs séances consécutives après une étude qu'il en ferait à tête reposée, soit un lecteur parcourant un manuscrit pour son seul plaisir.

Les éléments païens du " Beowulf ".

Quant à la trame même de l'épopée, elle comporte un singulier mélange d'apports bien différents par leur âge et leur nature. Les plus anciens remontent à une époque fort reculée et incontestablement païenne. Pour qui les considère d'un peu près, ils rappellent les conditions dont Tacite parle dans le *De Moribus Germanorum* comme prévalant chez les Teutons au premier siècle de notre ère. L'on y retrouve en effet, tant chez les Géates que chez les Frisons, la coutume de l'incinération des morts, qui cessa plus tard après un contact assez prolongé avec les Romains et dès avant l'introduction du christianisme. Ce changement, du reste, semble s'annoncer dans le *Beowulf*, car l'ancêtre des rois danois, dont les obsèques navales ouvrent le poème, est simplement livré aux flots sur un navire chargé de trésors, sans que l'embarcation soit au préalable incendiée, et jamais il n'y est question de bûchers funéraires au Danemark, d'où cet usage préhistorique paraît avoir déjà disparu. Un autre détail conforme à ce que rapporte l'historien latin est l'étroit lien de parenté existant entre un oncle et le fils de sa sœur, curieux vestige d'un état de choses où l'héritage se transmettait dans la ligne de descendance féminine et où une femme, qui était de droit prêtresse de la divinité nationale, exerçait une réelle souveraineté sur toute la tribu. Voilà qui explique les rapports existant entre le roi Hrothgar et son neveu Hrothulf, à qui Wealtheow recommande ses deux jeunes fils au cas où le père et la mère viendraient à leur être enlevés. C'est aussi ce qui justifie la reine Hygd, quand, à la mort d'Hygelac elle offre le trône à Beowulf, au détriment d'Heardred, que son cousin se refuse à évincer. Et c'est là peut-être la raison première et atavique du rôle prestigieux joué par les femmes dans la société que nous dépeint le scop.

Par contre, si la préhistoire se continue en certaines coutumes que décrit l'œuvre épique, le paganisme lui-même ne se manifeste dans le *Beowulf* que par des traces parfois difficiles à reconnaître. Il est évident que le rédacteur anglo-saxon ou bien ne s'en est pas douté ou qu'il a pris soin de le dissimuler, ce qui s'accorderait d'ailleurs avec cette teinture de christianisme qu'il s'est efforcé de donner à l'ensemble. Mais les débris épars des vieilles croyances païennes n'en sont que plus significatives et que plus précieuses à recueillir pour qui veut s'assurer de l'antiquité des traditions à la base des sagas dont l'auteur définitif s'est inspiré. L'un des plus curieux se rattache à la prédilection des guerriers pour des casques pourvus d'images de sangliers. Beowulf et ses compagnons s'en recouvrent (*Beowulf*, v. 303-306, 1111-1112 et 1448-1454), et le premier texte dit expressément : « Le verrat faisait garde », indiquant par là que l'homme ainsi équipé se place sous la protection de Freyr, divinité adorée jadis par les tribus voisines de la Baltique et de la mer du Nord. C'est aussi ce qu'implique l'étendard à la hure de sanglier

dont Hrothgar récompense le vainqueur des monstres (*Beowulf*, v. 2152). Enfin, c'est une déesse bien connue que rappelle le fameux collier des Brisings dérobé par Hama (ou Heime, dans la tradition allemande) et qui avait appartenu à Freyr (*id.*, v. 1198-1200). Le titre de *bealdor* ou prince, attribué aux chefs des Géates et à eux seuls (*id.*, v. 2428, 2567), provient sûrement du culte de Balder pratiqué dans la Suède méridionale comme le surnom patronymique d'Ingwine (amis d'Ing), donné aux Danois, de celui d'un ancêtre divin dont le souvenir s'était effacé avec le temps. D'après le critique Sarrazin, quand il est question, à propos du meurtre involontaire d'Herebeald commis par son frère Haethcyn, du supplice de la pendaison (*id.*, v. 2444-2448), il faudrait voir dans ces vers une allusion voilée aux rites du dieu Odin, que l'on honorait à Upsala en lui offrant des victimes suspendues vivantes aux arbres de son bois sacré. Enfin le poète reconnaît formellement l'existence de sanctuaires d'idoles que consultent en vain les conseillers de Hrothgar, mais il n'en parle que pour les condamner (*id.*, v. 175-182).

Cette réticence s'explique de la part d'un reviseur chrétien et peut-être rattaché à quelque monastère anglo-saxon. Elle ne semble pas prévaloir au même point chez lui lorsqu'il s'agit seulement de mythes plus ou moins vagues dont la signification religieuse s'était perdue. Tel est le cas dès le début du *Beowulf*, où l'histoire du fondateur de la dynastie danoise, Scyld, fils de Scef (l'enfant du bouclier et l'enfant de la gerbe), n'est sans doute qu'une déformation de quelque légende primitive se rapportant aux origines lointaines de l'agriculture. Du même cycle de croyances naïves relèvent la foi aux armes ensorcelées, telles que l'épée dont le héros géate s'empare dans la caverne sous-marine, et à la magie qui protège contre les atteintes du fer les êtres surnaturels du poème, Grendel et sa mère (*id.*, v. 804-5 et 1522), ou bien encore la superstition du mauvais œil (l'*invidia* des Latins et la *jettatura* des Italiens) qui tarit en un instant les forces de la vie (*id.*, v. 1766). Enfin la vieille épopée conserve des ressouvenirs confus du Panthéon germanique dans la mention du forgeron divin, Weland (*id.*, v. 452-455), qui a tissé la cotte de mailles du vainqueur des monstres, et dans celle de Wyrd, que le barde confond le plus souvent, de propos délibéré, avec la Providence (*id.*, v. 1055-1058), alors qu'en réalité c'est une personnification du destin auquel l'homme ne saurait résister. Et sans qu'il soit possible de préciser les détails absolument étrangers au christianisme, notons combien les obsèques de Beowulf, au cours desquelles pourtant le nom des dieux païens n'est pas une seule fois prononcé, se rapprochent des cérémonies du paganisme, des funérailles d'Achille dans l'*Iliade* et de celles du roi des Huns, Attila, à l'époque de l'invasion des barbares qui se partagèrent les débris de l'empire romain. Il plane en effet sur la fin de l'œuvre épique comme une atmosphère de temps préhistoriques que toute la vigilance du diascévaste définitif n'a pas pu dissiper.

En vue d'expliquer cet ensemble de récits légendaires, l'on eut recours, au siècle dernier, à la théorie des mythes naturels. Le *Beowulf*, pour la plupart des critiques qui cherchèrent à en comprendre les procédés de composition, proviendrait simplement d'une série de symboles fort anciens exprimant sous une forme imagée la lutte victorieuse du printemps contre les frimas hivernaux et plus tard le retour offensif du froid auquel, malgré son charme et sa force, l'automne doit succomber. A quelques détails près, c'est là presque toujours l'interprétation classique du sujet de la première épopée anglo-saxonne, et G. Sarrazin l'adopte également à la fin de l'étude savante qu'il en a faite dans ses *Beowulfstudien*[1]. L'inconvénient de cette méthode d'exégèse, mise en vogue pour les poèmes primitifs par le sanscritiste Max Muller, c'est de s'adapter indifféremment à des œuvres quelconques et de se prêter aux combinaisons les plus invraisemblables. On prétend s'en servir comme d'une clef passe-partout pour les ouvrages les plus divers d'esprit et de facture. Mais on ne prouve rien en voulant trop prouver, et les solutions universelles deviennent suspectes par leur universalité même. Aussi nous paraît-il plus plausible d'admettre, avec le critique Panzer[2], que, loin d'être un pur mythe solaire, le *Beowulf* se rattache au folk-lore primitif si répandu chez les peuples à demi-civilisés. Le héros relèverait alors non d'un symbolisme vague et enfantin, mais d'une de ces vieilles légendes déjà en faveur avant la naissance de l'histoire proprement dite et qui se retrouvent dans les contes de Perrault et dans d'autres récits populaires. Il appartiendrait à la catégorie bien connue des dompteurs de bêtes monstrueuses qui, dédaignés pendant leur jeunesse, se révèlent plus tard au monde étonné avec le prestige d'une vigueur surhumaine et d'une sagesse merveilleuse et grâce à des coups d'éclat qui confondent leurs détracteurs. En d'autres termes, il fait partie de la lignée de l'Hercule grec qui abattit l'hydre de Lerne, de Persée vainqueur de Méduse et sauveur d'Andromède, de Saint Georges de Cappadoce qui transperça le dragon, et se rapprocherait enfin de ce Jean l'Ours — le nom d'ours n'a-t-il pas été proposé comme la traduction exacte du nom de Beowulf ? — dont ma mère l'Oie et ses émules vantaient les exploits aux paysans de nos campagnes. Et par là l'œuvre épique qui ouvre la littérature anglaise prend un recul extraordinaire et nous reporte bien au-delà de l'ère chrétienne et même de l'histoire authentique des tribus germaniques primitives.

Il y a comme une confirmation de ces origines lointaines dans le fait que maints détails du récit ramènent le lecteur à une époque de civilisation rudimentaire. C'est ainsi que la mention assez fréquente d'armes et de heaumes bruns (p. ex. : *Beowulf*, v. 1546, 2578, 2615) dénote probablement l'existence de lames et de plaques

1. Gr. Sarrazin, *Beowulfstudien*, Berlin, 1888.

2. Voir F. Panzer, *Studien zur germanischen sagengeschichte*, I. Beowulf, Munich, 1910.

anciennes en bronze, telles qu'on en rencontre à partir de l'âge de la pierre polie et avant la découverte des métaux que la nature ne fournit pas à l'état pur. Le fer, dans le poème, paraît d'introduction plus récente, mais il sert aux usages les plus variés, à la fabrication d'épées (*Beowulf*, v. 673, 803, 892, 1459, 2778), de cottes de mailles (*id.*, v. 671, 2986) et de flèches ou de dards (*id.*, v. 3116), tandis que l'acier, à en juger par les deux endroits où il est cité (*id.*, v. 985 et 1533) reste précieux et rare, apprécié surtout pour sa dureté exceptionnelle. Les méthodes de combat s'accordent avec ces moyens d'attaque primitifs et l'on voit, au vers 2957, le chef suédois Ongentheow, par crainte des forces supérieures de son adversaire Hygelac, se réfugier derrière un de ces remparts de terre qui ont laissé des traces nombreuses en Angleterre et en France sous le nom de *Danes' barrows* ou de camps de César. Si l'or est bien connu et représente avant tout la richesse (*id.*, v. 304, 614, 715, 1800, 2414, 2748), alors que le bétail en demeure le principal signe chez Homère, il n'est nulle part question de l'argent[1] que certaines tribus germaniques lui préfèraient, au dire de Tacite (*De Moribus Germanorum*, ch. V). Notons aussi comme un indice d'antiquité relative, la position de certaines tribus, qui suppose souvent une date antérieure à la migration des barbares. Th. Arnold remarque que les Gifthas, en qui Ettmuller reconnaît, sans doute avec raison, les Gépides de l'histoire, au lieu de résider en Dacie, comme le rapporte Jornandes, sont fixés près des Danois sur les bords de la Baltique. De même les Hugas, qui correspondent aux Chauci de Tacite, habitent le littoral de la mer du Nord (*id.*, v. 2502, 2914), et les Heathobards, que leur nom apparente aux anciens Longobards ou Lombards, se rencontrent encore dans le voisinage du Danemark (*id.*, v. 2032, 2037), alors que les historiens du 5e siècle les situent sur le cours moyen du Danube. Quoique remontant moins haut dans le passé que les indications relevées ci-dessus, ces détails géographiques nous replacent également en pleine période païenne.

S'il fallait une preuve subsidiaire de l'ancienneté des traditions recueillies dans le *Beowulf*, l'aspect qu'y revêtent quelques légendes du vieux temps nous la fournirait. De même que, dans le *Waldere*, le rôle de la femme stimulant le preux au combat est plus conforme à l'idéal primitif des Germains que celui dont la pourvoit le *Waltharius*, de même la saga de Siegfried et du dragon se présente ici sous des traits plus archaïques que dans les *Eddas* ou le *Nibelungenlied*. Dans l'épopée anglo-saxonne, en effet, la défaite du dragon et la conquête du mystérieux trésor sont attribués à Sigemund lui-même — apparemment chef danois — et l'auteur ne lui connaît d'autre enfant que Fitela (le Sinfiötli de la *Volsunga Saga* islandaise). Mais par un phénomène fréquent dans d'autres

1. A moins que l'argent ne soit inclus dans le terme générique de *sinc* (*id.*, v. 81, 622, 1226) avec d'autres objets de prix.

cycles épiques, tels que ceux de Charlemagne et du roi Arthur, lorsque les populations de la Germanie proprement dite se furent emparées du mythe, le siège du royaume où régnait le vainqueur des monstres fut situé sur le Rhin, à Xanthen, et les exploits de Sigemund furent tranférés à Siegfried, dont on fit son fils. Ajoutons que les noms des personnages principaux prennent dans le *Beowulf* une forme plus ample qui confirme au point de vue linguistique l'antiquité des données fondamentales du poème. C'est ainsi que chez Saxo Grammaticus et dans les *Eddas*, les noms de Healfdene et de ses fils Hrothgar et Halga (*Beowulf*, v. 57, 61) se retrouvent contractés en Halfdan, Hroarr ou Roe, et Halgi. Le neveu de Hrothgar, Hrothulf, devient le célèbre Hrolfr Kraki. Le fils du roi Ohthere de Suède, Eadgils, apparaît comme Athils, et Onela, le frère d'Othere, comme Ali. D'autre part, la présence d'éléments plus récents se trahit dans la mention des Mérovingiens (*id.*, v. 2921) et dans le mot même de Danois, inconnu avant le 5e siècle de l'ère chrétienne, qui désigne des peuplades ignorées des premiers historiens de la Germanie.

Les traces d'une civilisation nouvelle.

A côté du fond antique, et sous certains aspects même préhistorique, il convient de signaler les marques d'une civilisation bien plus avancée et relativement récente, si l'on tient compte de la date approximative de composition du *Beowulf*. A proprement parler, c'est l'apport des adaptateurs successifs et peut-être plus sûrement encore du dernier reviseur. Comme les Germains de Tacite, les tribus citées au cours du poème pratiquent l'équitation et connaissent l'usage du cheval en temps de paix et de guerre, bien qu'au combat le coursier soit plutôt réservé au chef et à ses parents (*Beowulf*, v. 1035-1039, 1399-1402). Alors que leurs ancêtres ne semblent guère avoir eu d'autre arme défensive que le bouclier, ici les princes danois et géates sont revêtus de cottes de mailles pareilles à celles que l'on a découvertes au 19e siècle dans maints tumulus scandinaves. Ils paraissent les avoir adoptées au contact des Celtes, qui furent leurs premiers voisins en Occident, comme ils adoptèrent l'art de construire et d'équiper des navires, lorsqu'ils eurent atteint les rivages de la mer du Nord. Mais c'est aux Romains qu'ils furent redevables de l'écriture, et ce progrès les différencie par exemple nettement des héros homériques, chez qui les documents écrits font entièrement défaut. On sait aujourd'hui que les runes sont une imitation par entailles sur bois des lettres de l'alphabet latin, imitation due à la première rencontre des deux civilisations du Nord et du Midi. Il est vrai qu'elles conservèrent longtemps, ainsi que leur nom l'indique (*run* voulant dire conseil caché), un sens mystérieux qui se retrouve d'un bout à l'autre du poème, mais elles sont d'un emploi constant lorsqu'il s'agit de nommer le possesseur

de quelque épée précieuse (*Beowulf*, v. 1695-1697). Sous ces divers rapports, les contemporains de Hrothgar l'emportent incontestablement sur les Teutons du siècle de Tacite.

D'autres signes manifestent l'avance accomplie par les héros du *Beowulf*. Si les routes pavées qu'établirent les légionnaires de Rome les frappent d'étonnement comme l'œuvre d'une race supérieure et étrangère — le mot même de *straet* (strata), est un emprunt au latin — ils ont une certaine pratique de l'architecture, ainsi qu'en témoigne la construction du Heorot. Ils connaissent aussi la voûte, *stanboga* (*id.*, v. 2545 et 2718), dont on ne trouve aucune trace à cette époque en Scandinavie et dont ils ont dû apprendre l'usage des peuples du Midi. Le fait qu'il est souvent question de compensation pécuniaire pour meurtre (*id.*, v. 470, 2441) et la mention de trésors, à maintes reprises (*id.*, v. 894, 2193, 2344, 2763-2766), ainsi que de l'attrait d'une grande masse d'or (*id.*, v. 2764-2766), prouvent que le numéraire leur est familier, sans doute grâce au voisinage de la civilisation méditerranéenne. C'est du reste ce que semble indiquer la dérivation latine de termes qui désignent des objets précieux, tels que des plats (*discas*, *id.*, v. 2775, 3048, venant de *discus*) ou des aiguières (*orcas*, *id.*, v. 2760, 3047, venant de *urceus*). Une conclusion identique ressort de la présence des tapisseries (*web aefter waegum*, *id.*, v. 995), sur les murs de la grande salle de Hrothgar et de l'emploi d'une ancre (*ancor*, *id.*, v. 303, 1883, 1918, tiré de *ancora*) pour fixer les embarcations en rade. Il y a plus. La consommation du vin (*win*, *id.*, v. 1162, 1233, 1467, imité de *vinum*), à côté de la bière et de l'hydromel, et la désignation de salle de vin (*win-aern*, *id.*, v. 654 et *win-sele*, *id* , v. 2456), donnée au Heorot, supposent un commerce suivi avec les districts vinicoles du Sud de la Gaule, commerce qu'il est difficile de concevoir entre ces régions et les pays scandinaves. Autant de preuves, au cours du poème épique, d'un apport nouveau et plus récent que celui dont les Anglo-Saxons étaient uniquement redevables à leurs ancêtres lointains.

Certaines coutumes bien différentes de celles que leur avait léguées l'antiquité confirment d'ailleurs notre conjecture. C'est ainsi que le bûcher funéraire a disparu des mœurs du peuple danois dont l'épopée fait plus d'une fois l'éloge et qu'il est remplacé par l'ensevelissement tel que le pratiquaient les Celtes et les Latins[1]. Les institutions de l'Etat sont aussi plus complexes dans le *Beowulf* que dans la communauté germanique primitive. L'on remarque par exemple autour du roi Hrothgar un cérémonial inconnu aux chefs du temps d'Arminius. Sa cour comporte un introducteur des étrangers, Wulfgar (*id.*, v. 345-355), un orateur officiel, Unferth (*id.*, v. 1165-1166, 1456), un ménestrel attitré (*id.*, v. 1066-1067) et plusieurs conseillers dont le principal est

1. Toutefois, le poème ne présente aucun exemple d'obsèques danoises, sauf celles du Scyld légendaire.

Aeschere, que la mère de Grendel tue pour venger la mort de son fils (*Beowulf*, v. 171-174 et 1323-1325). Si le chant est en honneur auprès des anciennes peuplades moins civilisées, il semble que la musique elle-même et l'usage des instruments à vent et à corde se soient considérablement développés depuis le début de l'ère chrétienne. En plus de la trompette et du cor (*byme* et *horn*, *id.*, v. 2943 et 1432), il faut noter la harpe (*hearpe*, *id.*, v. 89, 2107, 2262 et *gleobeam*, *id.*, v. 2263) et peut-être une sorte de viole rustique (*gomenwudu*, *id.*, v. 1065, 2108) qui, comme la harpe, guidait la voix et soutenait le récitatif du scop. Enfin la conception du rôle de la femme s'est modifiée avec le raffinement de la vie. Loin de pousser à la guerre, suivant l'exemple des Walkyries légendaires ou des contemporaines de Thusnelda, le poète nous la représente contribuant à apaiser les querelles survenues entre tribus voisines (*id.*, v. 2027-2029) et méritant le beau nom de « tisseuse de paix » (*freothu-webbe*, *id.*, v. 1942) ou de « pacificatrice des peuples » (*frithu-sibb folca*, *id.*, v. 2017). En contraste avec la rudesse d'autrefois, il y a là un adoucissement général et significatif.

Le progrès des mœurs est donc évident depuis l'époque de l'historien Tacite. Cela ressort non seulement de l'influence modératrice et bienfaisante attribuée au sexe faible, mais de l'atmosphère spéciale à l'épopée tout entière. On le sentira encore mieux, si l'on vient de relire le *Combat de Finnsburg* et le *Waldere*. Chez les personnages du *Beowulf*, et notamment dans la famille du roi Hrothgar et du chef géate qui accourt à son aide, le barde fait ressortir, au même titre que les vertus guerrières, des caractéristiques plus douces et plus humaines. Chez le grand-père de ce dernier, Hrethel, lorsque son fils aîné meurt accidentellement par le fait de de son frère Haethcyn, l'affection paternelle se manifeste de la façon la plus touchante sous la forme d'un cœur brisé (*id.*, v. 2460-2469), phénomène inconcevable au temps d'Arminius et de ses émules. La reine Wealtheow montre ses sentiments maternels quand elle recommande, en termes émouvants, ses jeunes garçons à leur cousin Hrothulf (*id.*, v. 1180-1187), et l'amour conjugal apparaît dans le salut qu'elle adresse à Hrothgar (*id.*, v. 1170-1180) et dans la tendresse d'Ingeld pour Freawaru (*id.*, v. 2065) avant la rupture des relations entre Heathobardes et Danois. L'on s'aperçoit à certaines réflexions du poète, au contraste qu'il établit soigneusement entre le tyran Heremod et Beowulf (*id.*, v. 1709-1722), ainsi qu'aux paroles qu'il met sur les lèvres du héros à la veille de disparaître (*id.*, v. 2732-2739), du changement accompli au cours des générations. Il y a comme un idéal nouveau et déjà presque chevaleresque séparant les souverains danois et géates de leurs lointains prédécesseurs uniquement préoccupés de batailles et de pillage. L'on y découvre l'indice évident d'une évolution morale étrangère aux pères de la race, mais qui s'est accentuée avec la fuite des siècles chez les Anglo-Saxons fixés sur les côtes anglaises.

(A suivre.) W. Thomas.

ALAN SEEGER

L'Aisne

[Ecrit à la fin de l'hiver de 1914-15, où Alan Seeger, avec la légion étrangère, avait relayé dans les tranchées de l'Aisne les vainqueurs de la Marne.]

J'ai vu le premier feu sur ces monts déchirés
Où la vague de la victoire, toute pleine
D'espoirs sombrés depuis, de rêves chavirés,
Vint briser sa sanglante écume au bord de l'Aisne.

Des héros français morts nous avions pris la place ;
Nous avons conservé tout le sol affranchi ;
Enfouis, bombardés, dans la boue et la glace,
L'hiver tomba sur nous, mais pas un ne fléchit.

L'hiver tomba sur nous. Et ses nuages bas,
Accrochés aux moignons des noirs pins squelettiques,
Embuaient la fusée aux incessants éclats
Qui révélait des fronts les deux courbes tragiques.

Dans le brouillard qui se gelait avant l'aurore,
L'ennemi descendait, sournois, de sa colline ;
Ou bien la neige avait rendu plus morne encore
La plaine ravagée et la ville en ruine ;

Ou, sous la voûte claire intensément glacée,
Les constellations avivaient leurs points d'or :
Les Gémeaux, Orion, la Grande Ourse, Persée,
Brillaient sur nos fusils tournés la pointe au nord.

La sentinelle au guet durant ces nuits sans voiles
Sentait son cœur gonflé d'une émotion forte
Monter, monter jusqu'aux fraternelles étoiles
De ce puissant essor dont la guerre transporte ;

Et, sur le courbe front de bataille, qu'éclaire
La blafarde fusée aux vols subits et courts,
Elle entendait grandir au loin comme un tonnerre
La rumeur des combats et leurs grondements sourds, —

Bruit sourd, reverbéré par les monts, indistinct,
Venu des champs rougis au nom sonore et crâne
Qui fait vibrer le cœur comme un clairon lointain :
Vailly, Crouy, Condé, Vic, Hurtebise, Craonne...

Craonne, sous ton plateau balayé du canon
Où les morts de Septembre étendus côte à côte
Dormaient, pour tous les biens dont je fis l'abandon,
Je reçus en échange une ivresse plus haute.

Ne nous sentions-nous pas devenir les égaux
Des champions d'autrui que l'univers renomme,
Et qui, mieux que la Paix et ses pâles bigots,
A l'homme ont enseigné la dignité d'être homme ?

C'est là que j'ai vidé la coupe jusqu'au bout,
Là que j'ai de la vie appris la leçon fière :
L'inexorable et le terrible après le doux,
Après le tendre amour la grandeur de la guerre ;

Là même où nous avons sans reculer souffert
La grêle qui mutile et l'ouragan qui tue,
Où les nocturnes feux sur la crête battue
Vacillaient dans le ciel sinistre de l'hiver ;

Où, solides chaînons de l'inflexible chaîne,
Qu'un dur choc répété ne rompit nulle part,
Etrangers dignes d'être à la France un rempart,
Nous avons tenu bon sur les rives de l'Aisne.

Le Rendez-vous avec la Mort

J'ai rendez-vous avec la Mort
Sur quelque butte disputée
Lorsqu'avril balaiera les cieux
Et fera l'herbe veloutée ;
J'ai rendez-vous avec la Mort
Quand reviendront les beaux jours bleus.

Il se peut que la Mort m'emmène
Par la main dans son noir domaine,
Scellant mes yeux, vidant mon cœur ;
Il se peut qu'elle passe ailleurs.
J'ai rendez-vous avec la Mort
Sur quelque mont troué des bombes
Lorsqu'avril fleurira les combes
Avec ses premiers boutons d'or.

Dieu sait qu'il promet plus de joie
Le lit de duvet et de soie
Où l'amour souriant s'endort,
Cœur à cœur, espérant l'émoi
Du merveilleux réveil ! — Mais moi
J'ai rendez-vous avec la Mort,
La nuit, dans quelque ville en feu,
Lorsqu'avril fera l'air plus doux :
Je serai fidèle à mon vœu,
J'y serai pour le rendez-vous.

[La Mort ne vint pas au rendez-vous d'avril. C'est le 4 juillet 1916, devant Belloy-en-Santerre, qu'elle devait l'emmener « dans son noir domaine ».]

(*Traduits par* Emile Legouis.)

NOTES & DOCUMENTS

Apprenons tout de même l'allemand

Nous reproduisons, ci-après, un article qu'a publié sous ce titre, dans la Revue l'*Ecole et la Vie*, le professeur de philosophie de la Faculté des Lettres de Lyon, M. E. Goblot. Nos lecteurs en apprécieront la haute sagesse et le clair bon sens patriotique ; ils y trouveront de nouveaux arguments, — fournis par un non-spécialiste de l'allemand, donc dans un esprit d'impartialité incontestable, — pour réagir dans la mesure de leurs moyens et dans leur milieu contre la tendance éminemment fâcheuse du point de vue national, qui porte la majorité des Français à ne plus vouloir de rapports d'aucune sorte avec les Allemands.

Nous donnons ensuite un extrait de l'article consacré dans l'*Événement*, par M. Marcel Laurent à la même question ; il prouve que la presse commence à comprendre de son côté qu'il est urgent de protester contre l'ostracisme de l'allemand. H. L.

De toutes les leçons de la guerre, la plus évidente est celle que nous comprenons le moins.

S'il suffisait d'ouvrir les yeux pour voir, nous ne serions pas le jouet de tant d'illusions. Croyez-vous qu'un homme qui n'a point d'infirmités voie, en plein jour, ce qui est droit devant ses yeux ? Nenni. En plein jour et les yeux grands ouverts, un homme ne voit devant lui que ce qu'il veut bien voir. La passion le frappe de cécité, — à moins qu'elle ne lui donne une clairvoyance prodigieuse, selon que ce qu'il s'agit de voir flatte cette passion ou lui résiste. Il en est de même du jugement et du raisonnement, qui sont les yeux de l'esprit. Ils sont d'une adresse, d'une subtilité admirables, ils ont des ressources infinies pour accommoder avec la vérité et la justice ce que la passion a décidé de trouver juste et vrai ; les raisons et les faits qui s'y opposent sont comme s'ils n'existaient pas. Si vous les alléguez, vous parlez au pire sourd, à celui qui ne veut point entendre.

La leçon de la guerre qui est, je le répète, la plus *évidente* de toutes, c'est qu'il faut apprendre l'allemand. Nous ne la comprenons pas du tout ; car depuis le commencement de la guerre, les classes d'allemand se vident ; on est obligé de les supprimer, faute d'élèves, et on dédouble les classes d'anglais qui regorgent. Ce qui montre bien que la passion nous rend aveugles et sourds.

Dès qu'il s'agit de l'Allemagne, il nous faut assurément un certain effort pour juger et raisonner sans passion. Si quelqu'un insiste pour qu'on fasse taire un instant sa haine et sa colère, on le traite aussitôt en apologiste de l'Allemagne : « Ni haine ni colère, monsieur ? Pouvez-vous être un bon Français si vous n'avez ni haine ni colère ? Ah ! plaignons ceux qui gardent leur sang-froid devant les maux infligés à leur Patrie ! Plaignons ceux dont la sérénité de jugement n'est point altérée par tant d'horreurs accumulées ! Ni haine ni colère ! Ah ! monsieur, il y a des cas où la haine est juste et presque sainte, où la colère est la seule vraie sagesse. La conscience que le crime allemand ne révolte pas n'est

pas une conscience droite ; le cœur que le crime allemand n'a pas chaviré n'est pas un cœur humain. »

A ces gens qui ne veulent point entendre, j'essaierai pourtant de dire : Je ne prends la défense ni de l'Allemagne, ni de la littérature allemande, ni de la pensée allemande, ni même de la langue allemande. Il faut apprendre l'allemand non par politesse, non par amour, non par admiration et convoitise pour la Kultur, mais par simple prudence, pour être renseigné, pour n'être pas surpris par la troisième guerre franco-allemande comme nous l'avons été par les deux premières.

Car elle aura lieu, n'en doutez point, elle aura lieu par notre faute, la troisième guerre franco-allemande, SI NOUS NE FAISONS PAS APPRENDRE L'ALLEMAND A NOS ENFANTS.

Dès la première bataille de la Marne, les gens clairvoyants en Allemagne comprirent que le coup était manqué pour cette fois et, laissant les hommes de guerre accumuler leurs inutiles victoires, firent l'impossible pour engager des négociations de paix. Ces spécialistes de la guerre devinrent tout á coup pacifistes. Ces victorieux, détenant de si beaux « gages », s'humilient et supplient qu'on leur accorde la paix. Nous, au contraire, entamés, accablés par eux, nous nous entêtons à poursuivre la guerre. Pourquoi cela ? Parce que, pour chacun des deux adversaires, ce n'est pas tant la deuxième et la présente guerre qui est en cause, c'est surtout la troisième. L'Allemagne voudrait terminer au plus tôt la seconde guerre qui est manquée, pour être encore en état de préparer la troisième ; et nous voulons, nous, pousser la seconde guerre assez à fond pour que la troisième n'ait pas lieu.

Elle aura lieu quand même si nos enfants n'apprennent pas l'allemand. En effet :

Nous aurons ou nous n'aurons pas écrasé l'Allemagne.

Si l'Allemagne n'est pas écrasée, elle se dira qu'après tout, elle a été bien près du succès. Si son service d'aviation avait été égal à celui des alliés, qui sait ce qui serait arrivé ? Puis toutes les grandes nations se sont trouvées en veine de générosité. Si l'Amérique n'avait pas eu un Wilson, s'il ne s'était pas rencontré en Angleterre un Edouard VII pour opérer le rapprochement franco-anglais, si en Italie les Giolittistes l'avaient emporté, l'Allemagne n'aurait pas eu le monde entier contre elle. Dix ou quinze ans lui suffiront pour reconstituer ses armées de terre et de mer, et alors il ne lui restera qu'à attendre l'occasion, à saisir le moment psychologique où les nations auront entre elles des différends, des rivalités, à mettre, en quelques jours, le monde en présence du fait accompli, avant qu'il ait eu le temps de prendre une résolution...

Si telle doit être la situation, il faudra que nous sachions l'allemand pour surveiller de près ce qui se fera, se dira, se pensera en Allemagne.

Mais non ! L'Allemagne sera écrasée, la caste militaire abolie, les Hohenzollern proscrits, la Prusse déchue de son hégémonie.

S'il en est ainsi, nous verrons sans doute une Allemagne plus démocrate et plus radicale et plus socialiste et plus pacifiste que nous ne l'avons jamais été. La sainteté de la foi jurée, la protection des petites nations par les grandes, le droit des peuples à disposer librement d'eux-mêmes, l'arbitrage international obligatoire et la diplomatie à découvert deviendront des principes allemands. Ce repentir tardif et suspect n'empêchera pas la honte des crimes commis de peser sur le peuple allemand, plus lourde que ne fut jamais aucune servitude et la blessure

faite à son colossal orgueil ne cessera point d'être sensible. L'Allemagne ne verra qu'un moyen de sortir de son humiliation : recommencer son mauvais coup, et, cette fois, le réussir. Souvenez-vous des propos de 1914 : « Pas de vaine sentimentalité ! pas de scrupules puérils ! l'éclat de la victoire effacera tout ! »

L'Allemagne préparera une guerre de revanche ; ignorant la langue allemande, nous n'en saurons rien.

Il est maintenant prouvé qu'on peut improviser des armées, improviser des canons et des munitions, improviser des forteresses. La préparation militaire consistera dorénavant à préparer cette improvisation-là. Même sans avoir d'armée permanente, on peut tenir toute prête une mobilisation ; même sans avoir d'usines de guerre, on peut avoir des usines toutes prêtes à se transformer en usines de guerre ; sans écoles de guerre, la science des chefs d'armée peut s'acquérir dans les universités, dans les écoles techniques : au moment voulu, des historiens, des géographes, des ingénieurs n'auront qu'à endosser un uniforme pour devenir des colonels et des généraux. Le pacifisme est excellent pour couvrir les préparatifs de guerre. Un beau matin, une armée d'invasion franchira les frontières : nous ne comprendrons pas d'où elle a pu sortir.

La seule chose qu'on n'improvise pas, c'est l'esprit militaire d'un peuple. Cette sournoise préparation d'une guerre de revanche n'est possible que par un chauffage intense du sentiment public. Les Allemands savent se servir, soit chez eux, soit à l'étranger, de la presse, de la littérature, du théâtre, du cinéma, des cours d'université et des périodiques, purement scientifiques en apparence, et même des sermons des différentes églises. Si nous ne savons pas l'allemand, tout cela se fera à notre barbe et à notre insu.

Pères de famille, quand vous décidez que votre garçon, qui dans dix ou quinze ans sera soldat, n'apprendra pas l'allemand, vous assumez une terrible responsabilité. C'est peut-être quelque chose comme la condamnation à mort de votre enfant que vous prononcez.

— Mais non ! dites-vous. Après la guerre, nous serons bien tranquilles. La Société des Nations ne permettra pas à l'Allemagne de menacer à nouveau la paix du monde.

— La Société des Nations ? Son premier devoir sera de surveiller l'Allemagne. Et à qui sera confiée cette surveillance, sinon à la France, voisine immédiate et directement intéressée ? Comme aussi, en cas d'alerte, c'est le Français, en vertu d'inéluctables raisons géographiques, qui serait le délégué du monde civilisé comme soldat de la paix. Savoir l'allemand, être aux écoutes de tout ce qui se dira, s'écrira, se pensera en Allemagne, telle sera précisément la fonction de la France dans la Société des Nations.

Tout bon Français doit savoir l'allemand. E. Goblot.

DOIT-ON APPRENDRE L'ALLEMAND ?

Oui — estime M. Marcel Laurent dans l'*Evénement :*

« La force de ses armes a donc assuré à la Patrie une gloire telle que, quelque décision que nous prenions, l'univers ne nous soupçonnera pas de faiblesse ou de flagornerie envers un M. Ebert quelconque. Une noble puissance vaincue peut replier ses ailes douloureusement : la France de la victoire a le droit de tout apprendre et de tout connaître. D'excellentes raisons militent, d'ailleurs, en faveur du maintien de la langue

allemande dans notre enseignement, non plus au même titre que la langue anglaise sans laquelle nos fils resteraient de simples ignorants, mais à la façon d'une langue complémentaire. Sans nous occuper des philologues et des lettrés qui tiendront à fréquenter Gœthe et Schiller dans leur texte, nous n'envisageons que l'utilité pratique de ces études. Tous les petits Alsaciens apprendront demain le français à l'école, mais ils continueront à parler le patois au foyer. En possédant quelques notions d'allemand, nous nous ferons mieux comprendre d'eux et nous ne risquerons pas d'être étonnés en les entendant crier : « A bas l'Allemagne ! Vive la France ! »... en allemand. Nous les aiderons à se rapprocher de nous toujours davantage. Nous nous pénétrerons plus intimement. Nous nous sentirons à notre aise dans leurs villages, comme le sont ailleurs les voyageurs qui, au pays basque, sont capables d'échanger quelques mots en espagnol. Puis ne nous leurrons pas au point de croire que nous assistons à une abdication complète de l'Allemagne ! Elle s'efforcera de reparaître, sa camelote en poche, sur les marchés du monde où ses messagers dénigreront nos produits. Sachons entendre toujours le mal qu'ils diront de nous dans leur langue après nous avoir flattés, dans la nôtre... »

Mort d'Egidio Gorra[1]

Le 27 août dernier est mort à la *Clinica Neuropatologica* de Pavie le romaniste distingué que fut Egidio Gorra. Après A. Graf, après R. Renier, après F. Novati, c'est une perte sensible à enregistrer dans le champ, si atrocement bouleversé par la guerre, de la *Romania*. Comme nous l'avons fait pour les disparus susmentionnés, nous consacrerons quelques lignes à ce savant éteint.

Né à Fontanellato, dans le Parmesan, le 1er juin 1861, il fit ses premières études au lycée de Plaisance, et, sa *licenza liceale* obtenue, s'en fut étudier les lettres, d'abord à la Faculté de Turin — où Graf et Renier furent ses maîtres, — puis à l'*Istituto di Studi Superiori* de Florence — où il suivit, entre autres cours, ceux d'A. Bartoli et de Pio Rajna, se spécialisant déjà dans le domaine médiéval de la littérature romane. En juillet 1886, ayant conquis sa *laurea*, il fit un stage dans l'enseignement moyen inférieur, à Fiorenzuola d'Arda et à Plaisance, mais sut ne pas piétiner sur place, en obtenant un poste de « perfectionnement » pour les littératures néo-latines, qui le ramena à Turin en 1889 et 1890, pour, l'année scolaire suivante, aller se « perfectionner » derechef, mais cette fois à Berlin, puis à Paris. Revenu en 1892 à Turin, il y obtint la *libera docenza* de langues néo-latines à la Faculté des Lettres et y fit son premier cours en 1894. Après avoir fait un stage dans l'enseignement des lycées, à Turin et à Trani, il prenait définitivement pied dans l'enseignement supérieur en 1896 comme professeur, nommé par concours, de littératures néo-latines à Pavie. En 1915, il passait à l'Université de Turin pour y remplacer Rodolfo Renier.

Son bagage scientifique a été consigné bibliographiquement par le professeur A. Balsamo dans le *Bollettino Storico Piacentino*, 1918, p. 53-56, et nous ne pouvons énumérer ici que les œuvres les plus sail-

1. Nous nous excusons du retard apporté à la publication de cette courte nécrologie, composée lorsque nous étions en Italie, attaché à la mission maritime française de Gênes.

lantes. Sauf quelques rares exceptions, nous ne suivons, en France, que de loin en loin la production italienne. Evidemment, la revue *Romania* tendrait à nous taxer d'exagération. Mais qui la lit, pratiquement, en dehors des quelques spécialistes, plutôt clairsemés ? Et si, dans nos Bibliothèques d'Universités, figure, en un casier, ce merveilleux *Giornale Storico della Letteratura Italiana*, combien clairsemés, aussi, ne sont pas ses lecteurs ? C'est ainsi que les travaux de Gorra ont pu rester partiellement inconnus chez nous.

Sa traduction de Nyrop, parue en 1888 à Turin chez l'éditeur du *Giornale*, Hermann (camouflé en *Ermanno*) Loescher — l'édition originale, de 1886, chez Carnesecchi, était pratiquement passée inaperçue — contient de notables adjonctions, et cette *Histoire de l'Epopée française au Moyen-Age* n'a, sans doute, point été inutile à M. J. Bédier. Mais il restait à démontrer, par des travaux originaux, que ce brillant début n'était qu'un début. Les *Testi Inediti di Storia Trojana*, repris par le boche Loescher l'année même de leur parution chez Triverio, à Turin aussi, ne sont encore qu'une continuation de Mussafia et de Rajna, où, du moins, Gorra eut le courage de dire, en passant, son fait à Körting, idole presqu'adorée du *Handbuch der romanischen Philologie*. De subséquents *Manuels* (*Lingue Neolatine*, 1894, *Morfologia italiana*, 1895) ne sont point autre chose que de la vulgarisation, de la bonne vulgarisation Hoepli. Le recueil de textes : *Lingua e letteratura spagnuola delle origini*, qui date de 1896, n'a pu passer pour œuvre de valeur qu'en l'absence lamentable de toute chrestomathie — ici, les Boches seuls offraient quelque chose ![1] — des vieux auteurs espagnols et c'est sur ces textes que nous préparâmes, à Toulouse, avec notre ami Gavel, l'agrégation castillane. Désormais, Gorra se spécialisera de plus en plus dans l'étude de Dante et de l'ancienne *Novella*. Les *Studi di critica letteraria* (Bologna, Zanichelli, 1892) permettaient d'augurer de riches fruits de son application sur ce domaine si fécond en rapprochements de littérature comparée, quand, comme c'était son cas, à la connaissance des répertoires techniques, se joint cette érudition particulière, que ne donne qu'un long et assidu contact avec les manuscrits. *Fra dammi e poemi*, qui est de 1900, a montré qu'une telle attente n'était pas frustrée, et les hispanistes en connaissent par cœur le chapitre consacré au thème du Comte Alarcos, ainsi que celui relatif au drame religieux de Calderón, que M. Arturo Farinelli a, depuis, à peu près épuisé.

De Gorra dantiste, nous ne dirons rien ici, si ce n'est que ses travaux sont indispensables à quiconque veut risquer ses pas, toujours incertains, dans cette obscure *selva*, et que, quelques progrès que marquent les ultérieures études dantesques, il faudra toujours tenir compte de ce qu'il a écrit sur la genèse *intérieure* — la genèse *extérieure*, en l'absence de tous manuscrits, restant problématique — de la *Commedia*. Gorra pensait à réunir en volume maints essais consacrés à cette épineuse matière. La mort l'en a empêché. La direction du *Giornale Storico* — que Frau Sofia Rauchenegger, veuve Loescher-Graf, a légué par testament à M. Giovanni Chiantore — l'absorba considérablement et à très

1. Quand nous arrivâmes à Toulouse, venant d'Espagne, en novembre 1900, nous avions dans notre malle, avec le recueil de Gorra, l'*Altspanisches Lesebuch, mit Grammatik und Glossaz*, du Dr. Adolf Keller, professeur au *Colegio del Porvenir* à Madrid, ainsi que les *Testi basso-latini e volgari della Spagna* d'E. Monacci. On sait que les *Old Spanish Readings*, de J. D. M. Ford, parus à Boston en 1911, ont rendus inutiles les précédents volumes.

juste titre. Quiconque est familier de cet organe — que son nouveau directeur, M. Vittorio Cian, projette d'améliorer de sensible sorte — ne nous taxera certes pas d'hyperbole, si nous écrivons que l'on chercherait vainement, en France, rien d'équivalent à lui opposer, dans ses 72 compacts volumes, et que seul l'*Archiv* de Morf et Herrig représentait — mais à Berlin, hélas ! quelque chose d'équivalent, bien que cette dernière publication embrassât tout le champ des « *langues et littératures modernes* ». Notre *Revue d'Histoire Littéraire de la France* est loin, en effet, d'offrir cette richesse encyclopédique d'informations, ce caractère d'universalité sur le domaine spécial de la recherche scientifique représentée, cette copieuse et toujours fidèle vue de la production littéraire poursuivie jusque dans le dépouillement des plus humbles publications locales où, souvent, qui l'ignore ? se cachent des perles uniques d'investigation ! Ceux qui suivent de près le mouvement de l'érudition critique italienne savent, précisément, que Gorra eut à polémiquer à ce sujet avec l'esthéticien de Naples, Benedetto Croce, dont l'attitude, pendant la guerre, n'aura pas été des plus brillantes. Les *Postille* de Croce ne sont pas ce qui lui fera le plus honneur, dans cette lutte où la raison n'était pas de son côté. Et Gorra, qui soutenait le bon combat, n'exultera-t-il pas, dans l'Erèbe philologique où son ombre vague avec les ombres chères, à voir cet adversaire converti collaborer à l'organe que, dans ses récentes *Conversazioni Critiche*, parues, cette année 1918, à Bari, chez Laterza, en 2 volumes in-8° de 356 et 367 pp. (II, 262), il déclare — il est vrai qu'il s'agit d'un jugement formulé en 1907 ! — « *strumento indispensabile allo studioso di letteratura* » ? CAMILLE PITOLLET.

La Démobilisation et les Etudes supérieures

L'idée de la démobilisation continue à préoccuper tous les esprits, et il est bien naturel que chacun songe à rentrer chez soi, pour y retrouver ses occupations antérieures ou pour tâcher de se faire une position. La question est particulièrement grave pour ceux dont les études supérieures ont été brusquement interrompues par la guerre, au seuil même de l'agrégation. Nous avons reçu à ce sujet plusieurs demandes de renseignements qui trahissaient une inquiétude bien naturelle, ou des plaintes assez vives qui paraissent également justifiées. Nous ne pouvons refuser l'hospitalité de la *Revue* à un jeune collègue qui nous la demande en ces termes :

« Auriez-vous l'obligeance de faire intervenir la *Revue* en faveur des étudiants en langues vivantes, mobilisés en août 1914 et après ?

« ... Il semble que ceux qui aient le plus droit à la sollicitude des pouvoirs publics soient les jeunes gens qui sont partis sans avoir leur situation faite et qui sont arrivés maintenant à un âge où ils ne peuvent plus s'attarder longtemps dans les études, et où il leur faut gagner leur vie.

« La Chambre des Députés a proclamé récemment le principe d'égalité absolue à l'égard de la démobilisation.

« Cette égalité est une fiction.

« Comment se fait-il que l'on démobilise les auxiliaires ?

« Comment se fait-il que la moitié des étudiants en médecine, sous les drapeaux, soient renvoyés dans des villes de Faculté, avec toutes facilités de travail ?

« Comment se fait-il que l'on réclame des sursis pour les étudiants des classes 1914-1915-1916-1917 ?

« Pourquoi seulement ces quatre classes ?

« Les jeunes gens qui y appartiennent n'ont subi que pendant quatre ans au plus les contraintes militaires.

« Et nous, leurs aînés des classes 1909-1910-1911-1912-1913, qui avons été pendant sept ans sous les drapeaux et avons participé aux mêmes combats ?

« Il ne faudrait pas que la France soit ingrate envers la jeunesse des écoles.

« Si l'on tarde à nous mettre en sursis dès fin janvier 1919, cela signifie que nous ne serons en mesure de nous présenter à l'agrégation des mobilisés que dans le courant de 1920. Encore un an à nous morfondre et à douter de notre avenir et de notre destinée, tandis que tous autour de nous auront repris le travail et auront le moyen de vivre bien. Nous, comment ferons-nous ? Est-ce que l'on songe que certains de ces étudiants, depuis 1914, ont pu se marier et ont peut-être, à l'heure actuelle, des charges de famille ?

« Voilà quelles sont les préoccupations d'un jeune. Nul doute qu'elles ne vous émeuvent et que vous n'aidiez à les faire connaître par l'intermédiaire de votre *Revue.* »

Certificat des lettres

Du rapport rédigé par le président du jury sur l'examen du Certificat d'aptitude à l'enseignement secondaire des jeunes filles (*lettres*, 2e partie), nous extrayons le passage suivant, relatif aux épreuves orales de langues vivantes (*Revue Universitaire*, décembre 1918) :

« Aucune des 26 aspirantes admissibles n'avait demandé à être interrogée sur la langue italienne ou la langue espagnole. 6 s'étaient fait inscrire pour l'allemand ; 20 pour l'anglais. Les épreuves ont été, dans l'ensemble, un peu inférieures à celles de l'année dernière : la moyenne générale, qui était alors d'un peu plus de 12 1/4, est, cette fois, de 11 3/4 pour l'anglais, d'un peu plus de 11 pour l'allemand. Mais ce résultat est encore très convenable : nos aspirantes sont certainement en état de comprendre, sans trop d'erreurs ou de lacunes, un texte écrit en langue étrangère.

« C'en serait assez pour la pratique, puisque, si elles doivent avoir souvent, dans l'intérêt de leur propre travail ou pour la satisfaction de leur esprit, à lire un livre anglais ou allemand, elles n'auront pas à enseigner les langues vivantes. Nous leur demandons pourtant un peu plus encore : nous souhaitons que, comme toutes les autres épreuves, l'épreuve de langues vivantes témoigne de mérites qu'on est en droit d'attendre d'un futur professeur de lettres. Le jury a été extrêmement frappé de ce que, sans parler même du commentaire qui s'y ajoute, certaines traductions, d'une exactitude élégante et nerveuse, révélaient par elles-mêmes de sens littéraire en même temps que de sûreté dans la possession de la langue de l'auteur.

« Mais ces très bonnes explications ont été un peu plus nombreuses l'an dernier que cette année. Une aspirante pourtant arrive à 15 en expliquant une scène de *Faust*, une autre à 18, en expliquant une scène d'*Othello*. »

BIBLIOGRAPHIE

LANGUE ANGLAISE

G.-G. Coulton. **Social Life in Britain from the Conquest to the Reformation**. Cambridge University Press, 1918, 540 pp., in-8°. — 15 sh.

Comme ses prédécesseurs, ce livre est — ce que le titre laisse ignorer — non pas une œuvre d'ensemble, un exposé synthétique, une histoire en un mot, mais un choix de lectures historiques, un recueil de textes éclairant tour à tour la vie du commun peuple, les systèmes d'éducation, les habitudes des gens de lettres, des gens d'Eglise, des princes et des chevaliers, l'organisation du manoir ou de la cité, les relations entre riches et pauvres, les modes, les régimes de table, les sports, les conditions des voyages, le menu train de la vie des femmes, les coutumes de la vie des artistes, des médecins, des juges, et jusqu'aux superstitions du temps.

Ce résumé du contenu des divers chapitres donnera une idée de la richesse du livre. Il est plein et divers comme la réalité elle-même ; il apprend et il fait vivre. Mais surtout je voudrais insister ici sur l'esprit qui a présidé à sa confection. C'est, une fois de plus, l'esprit très anglais qui met le concret et le particulier au premier plan de l'intérêt, et qui tout au plus suggère à l'occasion l'abstraction généralisatrice. Certes, nos recueils de lectures historiques sont, à côté de celui-ci, bien plus complets et reposants : ils sont aussi bien plus proches du simple manuel d'histoire. C'est qu'ils nous apportent bien davantage une science *faite*. La grande valeur du livre de M. Coulton, au contraire, réside peut-être en ceci, qu'il nous montre une science *se faisant*, une science encore toute proche de la découverte, et hantée par la pensée de la découverte, une science encore jeune et fraîche, et moins pressée de conclure qu'encline à s'attarder aux plus jolis bords du chemin. On sera loin de tout savoir quand on aura parcouru ces 500 pages ; et il est facile de signaler des lacunes (rien par exemple ne rend ici justice à l'esprit des Croisades — on pourrait inférer des pages 287-291 que l'idéal en fut « more honoured in the breach than in the observance »). Mais qu'importe ? L'essentiel est sans doute que l'étudiant soit habitué au coup de sonde direct dans l'océan des faits, qu'il prenne plaisir au maniement des documents de première main. M. Coulton est pour cela un guide entraînant, toujours curieux de détails pittoresques ; il est historien, certes, et prompt à nous mettre en garde contre les préjugés de ses informateurs ; il est amateur de lettres aussi, et soucieux de marquer en quoi ses textes plus ou moins obscurs peuvent éclairer les auteurs les plus illustres — d'un Chaucer à un Shakespeare (ex. p. 301). Véritable artisan de science, il se montre ainsi aussi bon critique, et meilleur artiste, que ne feraient même de plus savants. Bref, c'est ici

une excellente école d'apprentissage, un excellent amorçage de lectures et de travaux comme tout étudiant d'histoire — littéraire ou autre — en doit entreprendre. A. Koszul.

Les notes ne sont pas impeccables : on est surpris de voir que l'auteur, pourtant bon connaisseur du Catholicisme, insère un « sic » après le mot de « Rogations », p. 52 ; « shamewes », p. 34, est apparemment « chemises », et « en destrèce », p. 286, l'équivalent de « en ennui ». Et l'on regrette l'absence presque complète d'illustrations.

The Eyes of the Army and Navy. Practical Aviation by A. H. Munday. R. A. F. illustr. Harper and Bros. London and New-York, 1918.

Voici un petit manuel d'aviation à l'usage des débutants, qui explique en termes très simples et sans apparat technique les principales questions qu'il importe de connaître. Il devrait rendre des services aux profanes comme aux spécialistes, et tout le monde peut y trouver un répertoire commode de ces termes nouveaux introduits par la guerre dans l'usage courant — en attendant qu'ils pénètrent lentement dans les dictionnaires. Une courte liste de définitions et un index facilitent les recherches. Des croquis et plusieurs illustrations rendent la lecture de l'ouvrage plus aisée et plus attrayante.

LANGUE FRANÇAISE

Julien Rovère. **Les Survivances françaises dans l'Allemagne Napoléonienne depuis 1815.** Paris, Alcan. — 7 fr.

Livre terminé en mai 1917, et livre d'actualité, s'il en fut. Etude très documentée, et en même temps très vivante. Le problème abordé est d'un captivant intérêt : Napoléon a conduit jusqu'à l'Elbe et au-delà les idées de la Révolution française ; il les a implantées sur les rives du Rhin ; après sa mort son nom est resté, dans les pays du Rhin, le symbole des idées de la Révolution ; contre la Prusse réactionnaire et protestante, les libéraux de l'Allemagne de l'Ouest ont lutté pendant plus d'un demi-siècle, souvent avec le secret espoir d'être soutenus par la France ; la défaite de l'Autriche en 1866 fut celle du libéralisme de l'Ouest ; le grand tort de Napoléon III fut de ne l'avoir pas compris ; s'il avait attaqué la Prusse à ce moment, il reconstituait la Confédération du Rhin sous le protectorat de la France ; la victoire de Sadowa a donné à la Prusse le pouvoir de surveiller les Etats du Sud et d'y combattre les tendances françaises ; la victoire de Sedan a forcé les provinces du Rhin à s'incliner à regret vers la Prusse ; les tendances unitaires se sont développées depuis 1870, le bien-être et la richesse se mêlant aux souvenirs de gloire militaire pour cimenter l'Empire. — Toute cette thèse est historiquement prouvée et fortement établie. Elle aboutit à une conclusion peut-être aventureuse dont les événements maintenant montreront la valeur : « Supposons que nous passions le Rhin. Alors, et quoique ce soit un rôle ingrat que celui de prophète, on peut considérer que la désagrégation politique de l'Empire éclaterait très vite aux yeux de tous. Les anciens particularismes renaîtraient, et les confédérés

vaincus, en constatant leur ruine matérielle, s'efforceraient au moins de sauver les petites patries qui leur sont infiniment plus chères que la grande. Ils agiraient comme ils l'ont fait en 1813 et en 1866, comme ils l'auraient fait s'ils l'avaient pu en 1870, mais cette fois avec des rancunes plus vives et dans la douleur d'un sang inutilement versé. »

J. Dresch.

LANGUE ITALIENNE

Vocabolario della lingua italiana di G. Cappuccini (Paravia, éditeur à Turin ; 1813 pages et un appendice).

Ce dictionnaire est conçu d'une manière entièrement nouvelle à beaucoup d'égards. Ce qui frappe à première vue quand on le consulte, c'est la phraséologie abondante qui accompagne la définition de la plupart des mots ; elle permet de se rendre un compte exact de la signification et de l'emploi de chaque vocable, mis ainsi en lumière comme fonction vivante de la phrase. La valeur de chaque mot est en outre précisée par la mention de ses synonymes plus forts ou plus faibles, de sorte que cet ouvrage constitue en même temps un dictionnaire des synonymes, avantage particulièrement appréciable pour ceux qui étudient une langue aussi riche de nuances que l'italien. Un autre mérite de cet ouvrage réside dans le fait que l'auteur, écartant les scrupules de certains puristes qui ne veulent pas tenir compte de ce qu'une langue est un organisme en évolution continuelle, a consigné dans son dictionnaire un grand nombre de termes entrés récemment dans la langue italienne et suffisamment consacrés par l'usage. Toutefois, il n'a garde d'oublier tous les termes de la langue archaïque qu'on peut trouver dans les textes des anciens auteurs ; ils sont signalés comme tels sans être relégués au fond de la page. La mention qui est faite de l'étymologie des mots toutes les fois qu'elle est intéressante achève de rendre cet ouvrage précieux pour ceux qui s'intéressent aux questions de grammaire historique. Bref, c'est un ouvrage tout à fait moderne et qui rendra de grands services à nos élèves et à nos étudiants italianisants, les seuls à peu près qui aient l'occasion de constater combien l'italien est une langue difficile, contrairement à l'opinion courante. Félicitons sincèrement M. Cappuccini d'avoir mené à bien un labeur si ingrat et de si longue haleine.

Ajoutons que la librairie Paravia a dignement secondé les efforts de M. Cappuccini en faisant de son travail une édition qui est un chef-d'œuvre de clarté au point de vue typographique et d'élégance au point de vue de la reliure.

J. T.

LANGUE ESPAGNOLE

Américo Castro. **Alusiones a Micaela Luján en las obras de Lope de Vega.** Madrid, 1918. 1 broch. de 36 pp. [Extrait de la *Revista de Filologia Espanola.*]

Veuf d'un premier mariage, Lope de Vega se remaria le 25 avril 1598, à l'âge de trente-six ans, avec Juana de Guardo, qui était la fille d'un boucher de Madrid. En même temps, par une de ces contradictions dont sa riche nature nous offre plusieurs exemples, il devenait l'amant d'une

femme mariée à un acteur, mère de plusieurs enfants, nullement instruite, mais dont la grâce et les yeux bleus exercèrent dès lors sur lui, pendant une dizaine d'années, une influence exclusive. L'épouse légitime, reléguée à Tolède, semble avoir mené une existence obscure, tandis que le mari, à Séville et à Madrid, s'installait dans le voisinage de sa maîtresse, puis dans la même maison qu'elle, lorsque le mari de celle-ci eut poussé la complaisance jusqu'à partir en 1601 pour l'Amérique, où il ne tarda pas à mourir. Jamais Lope, si fougueux dans toutes ses passions, ne ressentit un amour aussi ardent que celui-là, et Micaela Luján, qui le lui inspira, a laissé dans ses œuvres des souvenirs fréquents sous le nom de *Camila Lucinda*, qu'il s'était plu à lui donner.

M. Castro, dans le travail dont il est ici question, s'est proposé de rechercher et d'examiner dans les écrits de Lope de Vega, depuis 1600 jusqu'à 1610 environ, tous les témoignages relatifs à Micaela de Luján. Il les a trouvés d'une part dans les autographes du poète, d'autre part dans ses œuvres tant lyriques que dramatiques.

Il suffit, en effet, d'une simple signature pour nous révéler l'empire de Micaela sur Lope de Vega. Celui-ci, se pliant à une habitude que quelques-uns de ses contemporains pratiquaient et qui subsiste, à ce qu'il paraît, dans l'aristocratie espagnole, faisait précéder son nom de l'initiale de la femme aimée. Chaque fois donc que nous le voyons signer « MLope de Vega Carpio », nous en pouvons conclure qu'il est captif de Micaela de Luján, et M. Castro, par une série de fac-simile intéressants, établit l'histoire et les limites de cette captivité.

On savait déjà que les poésies courtes de Lope de Vega lui ont été inspirées le plus souvent par les circonstances et que ses amours avec Micaela y tiennent une place importante. Mais M. Castro a montré (et c'est le grand intérêt de son travail) que les longs poèmes, tels que la *Jerusalem Conquistada*, et les « comedias » sont à peine moins riches en allusions à la grande passion qui remplissait le cœur du poète. Sous le nom de *Belardo*, Lope s'est mis en scène à plusieurs reprises, dialogant avec *Lucinda*, et telle « comedia », par exemple celle intitulée *El cuerdo loco*, nous fait pénétrer dans l'intimité de la vie quotidienne des deux amants. Les « comedias » de cette série nous renseignent sur la biographie du poète, et réciproquement les allusions biographiques qu'elles contiennent, permettent d'établir pour plusieurs la date exacte de leur composition. M. Castro a conduit à ce sujet une enquête fort délicate, où il a montré non seulement une information très sûre, mais, ce qui vaut encore mieux, beaucoup de goût et de finesse. Plusieurs textes, depuis longtemps connus, ont pris grâce à lui une signification nouvelle. La leçon qui en dernière analyse se dégage de son travail, c'est que, contrairement à une opinion trop répandue, l'*inédit* ne se trouve pas seulement dans des manuscrits inaccessibles ; il apparaît jusque dans des livres galvaudés pour quiconque a le talent de l'en dégager.

HENRI MÉRIMÉE.

REVUE DES PÉRIODIQUES

Français et Étrangers

FRANCE

Revue des Deux-Mondes. — 15 Novembre 1918. — Et. Lamy, R. Kipling et la guerre sur mer. — A. Hallays, *L'opinion allemande pendant la guerre*, II, Les Déceptions (1916-1917). — Mrs. Humphry Ward, *Elisabeth Bremerton*, II. — Ernest Daudet, *L'avènement d'Alexandre III*. — Jer. et J. Tharaud, *Une Relève* (Mars 1917), II. — André Lebon, *La stratégie économique de l'Allemagne*. — 1er Décembre. — R. Doumic, *La Victoire*. — L. Madelin, *Le Rhin français*. — A. Hallays, *L'opinion publique allemande pendant la guerre*, III, Le réveil des espérances. — Mrs. Humphry Ward, *Elisabeth Bremerton*, III. — Ed. Pilon, *Un Castelnau du 17e siècle*. — Henriette Celarié, *Les Otages féminins dans les Camps de représailles*. — V. Diligent, *L'Armée*. — F. Roz, *Un témoin des responsabilités de la guerre*.

Revue Universitaire. — Décembre 1918. — *Une discussion anglaise sur les Humanités*, par M. J. Bezard, professeur de première au lycée de Versailles. C'est une nouvelle phase de l'éternelle « Querelle des Anciens et des Modernes » que nous signale notre collègue, à propos de deux articles parus dans le *Nineteenth Century and After*, l'un de M. Cyril E. Robinson, tenant des études classiques, l'autre de M. Cloudesley Brereton, champion des humanités modernes et des langues vivantes. Au sujet de ces dernières, la polémique paraît avoir été assez vive ; il se mêle aussi à l'analyse des arguments échangés, une critique très franche, par M. Bezard lui-même, de certains de nos procédés et du but même proposé à nos efforts. Il est bon de s'entendre dire, par un homme qui n'est nullement l'ennemi des langues modernes et des méthodes vivantes, ce que les uns appelleront des vérités et les autres des duretés peut-être. Mais tous tomberont d'accord avec lui quand il souhaite que des deux côtés du détroit (et de l'Atlantique) les Humanités Modernes reposent « sur l'étude comparée de nos deux langues, de nos deux histoires et de nos deux littératures. Les Humanités Antiques trouveront certes leur place dans cet enseignement littéraire ; elles l'y trouveront d'autant mieux que la littérature française, comme le remarque M. Brereton, est l'héritière la plus directe de la Grèce et de Rome et ne saurait être entièrement séparée de ses origines. Mais cette place ne peut plus être la première, ni même la seconde, l'une étant réservée aux sciences, l'autre aux littératures modernes ; ce qui ne signifie nullement que la troisième ne leur assure dans l'avenir un rôle des plus honorables. »

Le même numéro contient un article sur « La préparation à Paris des étrangers futurs professeurs de français à l'étranger », question qui mérite d'être étudiée à part.

CHRONIQUE UNIVERSITAIRE

Le baccalauréat. — Un décret décide que les candidats au baccalauréat de l'enseignement secondaire (séries latin-langues et sciences-langues) peuvent, aux épreuves orales de langues vivantes, présenter comme langue complémentaire, au lieu d'une des langues vivantes prévues jusqu'ici, une des langues suivantes : grec moderne, portugais, roumain, danois, norvégien, suédois, polonais, tchèque, serbo-croate, arménien, persan, chinois, japonais et annamite.

Toutefois, cette substitution n'est autorisée que dans les académies où il sera possible d'adjoindre au jury un examinateur compétent.

Nominations. — M. Lyotard, lettres et angl., à Civray ; Mlle Müller, lettres et all., à Mortain ; M. Aliès, all., à St-Yrieix ; M. Vabre, lettres et all., à St Marcellin ; Mme Michel, angl., d'Auch à Montluçon ; M. Andréii, à Marseille ; Mme Bianconi, all., à Vesoul ; M. Laffaye, esp., à Brest ; M. Lapeyre, esp., de Bayonne à Pau ; Mlle Mantoy, angl., à Alger ; Mlle Bunel, de Béthune à Dunkerque.

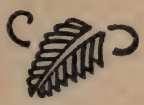
Congés. — M. Amy, angl., Cahors, année scolaire 1918-1919

Décorations

Ont été nommés Chevaliers de la Légion d'Honneur :

COULLET (Louis-Marie-Joseph), professeur d'anglais au lycée de Chartres, officier interprète de 1re classe (réserve) à la mission militaire française attachée à l'armée britannique (8 janvier 1918).

SCHAEFFER (Benoît-Victor), professeur d'allemand au collège de Verdun, officier interprète de 1re classe (réserve) à l'état-major d'une armée.



Bulletin de la GUILDE INTERNATIONALE

PRÉPARATION AUX EXAMENS D'ANGLAIS

Outre-Manche

COURS PAR CORRESPONDANCE

ANNÉE 1918/1919. — (2me TRIMESTRE : 10 SEMAINES).

CERTIFICAT PRIMAIRE.
CERTIFICAT SECONDAIRE.
LICENCE.
AGRÉGATION.
EXAMEN DE LA GUILDE.

Les élèves font chaque semaine soit un, soit deux devoirs, d'après l'inscription versée : thème, version, composition française ou anglaise, qui leur sont renvoyés corrigés et annotés, avec un corrigé ou un plan.

Les versions et les compositions françaises sont corrigées par des professeurs dont la langue maternelle est le français. Les thèmes et les compositions anglaises sont corrigés par des professeurs dont la langue maternelle est l'anglais.

Les candidats sont priés de se conformer exactement aux indications suivantes pour éviter toute erreur dans la transmission des devoirs :

I. — 1° De faire les devoirs sur du papier assez mince pour ne pas augmenter inutilement les frais de port. D'autre part, si le papier est transparent, ils sont priés de ne pas écrire au verso, ce qui rend la lecture et la correction très difficiles.

2° De faire sur des feuilles séparées les thèmes et les versions, mais de les attacher lorsqu'il s'agit d'un même devoir.

3° D'envoyer les devoirs aux dates indiquées dans la *Revue ;* sinon, ils seront retournés avec un corrigé, mais sans être annotés.

II. — Lorsqu'on a un renseignement à demander, prière de joindre aux devoirs un mot séparé pour le secrétariat, qui envoie les devoirs aux correcteurs sans les lire.

III. — Les compositions, pour être un exercice vraiment utile en vue de la préparation à l'examen, doivent être faites dans les mêmes conditions que les épreuves. Les candidats peuvent donc passer à la préparation tout le temps nécessaire, mais écrire le devoir en 3 heures et sans livres ni notes. Par suite, les devoirs ne doivent pas avoir plus de 5 à 6 pages de copie ou 3 ou 4 pages de papier écolier.

Pour les autres indications au sujet des cours, voir *Revue* (Août-Septembre-Octobre) ou s'adresser au Secrétariat, 6, rue de la Sorbonne.

CERTIFICAT PRIMAIRE

Composition française n° 1. — « Les règles de la méthode historique selon Fénelon, pour le fond et pour la forme. Leur nouveauté. Leurs rapports avec celles de Voltaire et avec celles des modernes. »

Composition française n° 2. — Dégager du Paradoxe sur le Comédien la théorie de Diderot sur la vérité qui convient au théâtre, c'est-à-dire sur les rapports de l'art avec la nature et montrer l'importance de cette théorie chez un critique qui rompait avec le pur classicisme et posait les bases du réalisme.

Thème n° 5. — Un paysage au bord de la mer. — Il avait plu toute la nuit ; les baigneurs encore en petit nombre, que le commencement de la saison avait attirés à Biarritz étaient restés chez eux, tristement occupés à voir tomber la pluie qui, depuis vingt-quatre heures, fouettait les vitres et les tuiles rouges. Un voile gris couvrait la côte. On entendait la mer qui grondait parmi les rochers. Vers la chute du jour, le vent sauta. De larges déchirures se firent entre les nuages et le soleil parut. En un instant le paysage changea d'aspect. Tout brilla, le ciel d'un bleu limpide et pur, la verdure immobile des champs et la verdure agitée des arbres, qui secouaient leurs branches ruisselantes de gouttes d'eau ; l'Océan aussi, dont les lames vertes, déjà presque apaisées, roulaient des franges d'écume ; ce qui était sombre devint resplendissant et gai. La nature du Midi, qui semble rire éternellement, se réveillait. La vie lui revenait avec la lumière. Le vent propice et frais, dont l'haleine chassait au loin des flocons de nuées échevelées, eut bientôt fait de sécher la campagne et les rochers. Tout le monde sortit. La soirée promettait d'être magnifique ; déjà l'horizon devenait pourpre avec des tons d'opale et d'émeraude, où des pans de brumes noires jetaient des zones d'ambre ; des traînées de lumière passaient sur la mer et y faisaient luire des vagues d'or ! Des voiles blanches glissaient dans ce rayonnement. Amédée Achard.

(Les textes indiqués ci-dessous sont pris dans *L'Ami Fritz*.)

Thème n° 6. — Page 280 : La grande salle était pleine de monde.... ....tiraient lentement.

Thème n° 7. — Page 253 : maintenant, nous allons choisir..... sans s'apercevoir de leur long sommeil.

Thème n° 8. — Page 158 : Hé ! Kobus ! s'écria-t-il.... nous allons au Grand Cerf, Kobus ?

CERTIFICAT SECONDAIRE

Thème n° 5. — Le clocher de Reims. — Un jour j'étais accoudé sur un auvent du clocher de Reims, je fixais mes yeux en bas par une embrasure. Toute la façade se dérobait à pic sous moi. J'aperçus dans cette profondeur, pas très loin de mon regard, tout au sommet d'un support de pierre long et debout adossé à la muraille et dont la forme fuyait, raccourcie par l'escarpement, une sorte de cuvette ronde. L'eau des pluies s'y était amassée et faisait un étroit miroir au fond, une touffe

d'herbes mêlée de fleurs y avait poussé et remuait au vent, une hirondelle s'y était nichée. C'était, dans moins de deux pieds de diamètre, un lac, un jardin et une habitation, un paradis d'oiseaux. Au moment où je regardais, l'hirondelle faisait boire sa couvée. La cuvette avait, tout autour de son bord supérieur, des espèces de créneaux entre lesquels l'hirondelle avait fait son nid. J'examinai ces créneaux : ils avaient la figure d'une fleur de lis. Le support était une statue. Ce petit monde heureux était la couronne de pierre d'un vieux roi.

Et, si l'on demandait à Dieu :

— A quoi donc a servi ce Lothaire, ce Philippe, ce Charles, ce Louis, cet empereur, ce roi ?

Dieu répondrait peut-être :

— A faire faire cette statue, et à loger cette hirondelle.

(Victor Hugo.)

Une vieille maison. — Les maisons qui bordaient cette place étaient pour la plupart anciennes ; celles qui s'adossaient à l'église portaient des enseignes sculptées et peintes. Plusieurs avaient un pignon pointu et la façade en colombage. Une d'elles, qui avait gardé ses poutres sculptées, était un joyau admiré des connaisseurs. Les solives apparentes étaient soutenues par des corbeaux taillés, les uns en forme d'ange portant des écus, les autres en façon de moines bassement accroupis. A gauche de la porte, le long d'un poteau, se dressait la figure mutilée d'une femme, le front ceint d'une couronne à gros fleurons. Les gens de la ville disaient que c'était la reine Marguerite. Et la maison était connue sous le nom de maison de la reine Marguerite.

A. France.

Thème n° 6. — Le Printemps. — C'était le premier jour du mois de mai. Les cloches de Pâques avaient sonné depuis quelques jours la résurrection du printemps, et de tous les côtés il arrivait empressé et joyeux ; il arrivait, comme dit la ballade allemande, léger ainsi que le jeune fiancé qui va planter le mai sous la fenêtre de sa bien-aimée. Il peignait le ciel en bleu, les arbres en vert, et toutes choses en belles couleurs. Il réveillait le soleil engourdi qui dormait couché dans son lit de brouillards, la tête appuyée sur les nuages gros de neige qui lui servaient d'oreiller, et il lui criait : Ah ! hé ! l'ami ! c'est l'heure, et me voici ! vite à la besogne ! Mettez sans plus de retard votre bel habit, fait de beaux rayons neufs, et montrez-vous tout de suite à votre balcon pour annoncer mon arrivée.

Sur quoi le soleil s'était, en effet, mis en campagne, et se promenait fier et superbe comme un seigneur de la cour. Les hirondelles revenues de leur pélerinage d'Orient emplissaient l'air de leur vol ; l'aubépine blanchissait les buissons ; la violette embaumait l'herbe des bois, où l'on voyait déjà tous les oiseaux sortir de leurs nids avec un cahier de romances sous leurs ailes. C'était le printemps en effet, le vrai printemps des poètes et des amoureux et non pas le printemps de Matthieu Laensberg, un vilain printemps qui a le nez rouge, l'onglée aux doigts, et qui fait encore frissonner le pauvre au coin de son âtre, où les dernières cendres de sa dernière bûche sont depuis longtemps éteintes. Les brises attiédies couraient dans l'air transparent, et semaient dans la ville les premières odeurs des campagnes environnantes. Les rayons du

soleil, clairs et chaleureux, allaient frapper aux vitres des fenêtres. Au malade ils disaient : ouvrez, nous sommes la santé ! et dans la mansarde de la fillette penchée à son miroir, cet innocent et premier amour des plus innocentes, ils disaient : Ouvre, la belle, que nous éclairions ta beauté ! nous sommes les messagers du beau temps ; tu peux maintenant mettre ta robe de toile, ton chapeau de paille et chausser ton brodequin coquet : voici que les bosquets où l'on danse sont panachés de belles fleurs nouvelles, et les violons vont se réveiller pour le bal de dimanche. Bonjour, la belle !

HENRY MURGER.

Thème n° 7. — La lune se levait à ras des flots ; et, sur la ville encore couverte de ténèbres, des points lumineux, des blancheurs brillaient : le timon d'un char dans une cour, quelque haillon de toile suspendu, l'angle d'un mur, un collier d'or à la poitrine d'un dieu. Les boules de verre sur les toits des temples rayonnaient, çà et là, comme de gros diamants. Mais de vagues ruines, des tas de terre noire, des jardins faisaient des masses plus sombre dans l'obscurité ; et au bas de Malqua, des filets de pêcheurs s'étendaient d'une maison à l'autre, comme de gigantesques chauves-souris déployant leurs ailes. On n'entendait plus le grincement des roues hydrauliques qui apportaient l'eau au dernier étage des palais et, au milieu des terrasses, les chameaux reposaient tranquillement, couchés sur le ventre, à la manière des autruches. Les portiers dormaient dans les rues contre le seuil des maisons ; l'ombre des colosses s'allongeait sur les places désertes ; au loin quelquefois la fumée d'un sacrifice brûlant encore s'échappait par des tuiles de bronze, et la brise lourde apportait avec des parfums d'aromates les senteurs de la marine et l'exhalaison des murailles chauffées par le soleil. Autour de Carthage les ondes immobiles resplendissaient, car la lune étalait sa lueur tout à la fois sur le golfe environné de montagnes et sur le lac de Tunis, où des phénicoptères parmi les bancs de sable formaient de longues lignes roses, tandis qu'au delà, sous les catacombes, la grande lagune salée miroitait comme un morceau d'argent. La voûte du ciel bleu s'enfonçait à l'horizon, d'un côté dans le poudroiement des plaines, de l'autre dans les brumes de la mer, et sur le sommet de l'Acropole les cyprès pyramidaux bordant le temple d'Eschmoûn se balançaient, et faisaient un murmure, comme les flots réguliers qui battaient lentement le long du môle, au bas des remparts.

(GUSTAVE FLAUBERT. *Salammbô*.)

Thème n° 8. — LE CABARET DE LA RUE DU PAON. — Il y avait, rue du Paon, un cabaret qu'on appelait café. Ce café avait une arrière-chambre, aujourd'hui historique. C'était là que se rencontraient parfois, à peu près secrètement, des hommes tellement puissants et tellement surveillés qu'ils hésitaient à se parler en public. C'était là qu'un baiser fameux avait été échangé, le 23 octobre 1792, entre la Montagne et la Gironde. C'était là que Garat, bien qu'il n'en convienne pas dans ses Mémoires, était venu aux renseignements dans cette nuit lugubre où, après avoir mis Clavière en sûreté rue de Beaune, il arrêta sa voiture sur le Pont-Royal pour écouter le tocsin.

Le 28 juin 1793, trois hommes étaient réunis autour d'une table dans cette arrière-chambre. Leurs chaises ne se touchaient pas ; ils étaient

assis chacun à un des côtés de la table, laissant vide le quatrième. Il était environ huit heures du soir ; il faisait jour encore dans la rue, mais il faisait nuit dans l'arrière-chambre et un quinquet accroché au plafond, luxe d'alors, éclairait la table.

Le premier de ces trois hommes était pâle, jeune, grave, avec les lèvres minces et le regard froid. Il avait dans la joue un tic nerveux qui devait le gêner pour sourire. Il était poudré, ganté, brossé, boutonné ; son habit bleu clair ne faisait pas un pli. Il avait une culotte de nankin, des bas blancs, une haute cravate, un jabot plissé, des souliers à boucle d'argent. Les deux autres hommes étaient, l'un, une espèce de géant, l'autre, une espèce de nain. Le grand, débraillé dans un vaste habit de drap écarlate, le col nu dans une cravate dénouée tombant plus bas que le jabot, la veste ouverte avec des boutons arrachés, était botté de bottes à revers et avait les cheveux tout hérissés, quoiqu'on y vît un reste de coiffure et d'apprêt; il y avait de la crinière dans sa perruque.

(VICTOR HUGO. *Quatre-vingt-treize.*)

CERTIFICAT PRIMAIRE ET SECONDAIRE

Version n 5. — So it was I occupied my mind with the exact study of dead languages for seven long years. It was the strangest of detachments. We would sit under the desk of such a master as Topham like creatures who had fallen into an enchanted pit, and he would do his considerable best to work us up to enthusiasm for, let us say, a Greek play. If we flagged he would lash himself to revive us. He would walk about the class-room mouthing great lines in a rich roar, and asking us with a flushed face and shining eyes if it was not " glorious ". The very sight of Greek letters brings back to me the dingy, faded, ink-splashed quality of our class-room, the banging of books, Topham's disordered hair, the sheen of his alpaca gown, his deep unmusical intonations and the wide striding of his creaking boots. Glorious! And being plastic human beings we would consent that it was glorious, and some of us even achieved an answering reverberation and a sympathetic flush. I at times responded freely. We all accepted from him unquestioningly that these melodies, these strange sounds, exceeded any possibility of beauty that lay in the Gothic intricacy, the splash and glitter, the jar and recovery, the stabbing lights, the heights and broad distances of our English tongue. That indeed was the chief sin of him. It was not that he was for Greek and Latin, but that he was fiercely against every beauty that was neither classic nor deferred to classical canons.

H. G. WELLS. (*The New Machiavelli.*)

Version n° 6. — AMONG THE WOODS.

And o' er the pathless rocks, I forced my way
Until, at length, I came to one dear nook
Unvisited, where not a broken bough
Drooped with its withered leaves, ungracious sign
Of devastation, but the hazels rose
Tall and erect, with milkwhite clusters hung,
A virgin scene ! — A little while I stood

Breathing with such suppression of the heart
As joy delights in ; and, with wise restraint
Voluptuous, fearless of a rival, eyed
The banquet, — or beneath the trees I sate
Among the flowers, and with the flowers I played ;
A temper known to those, who, after long
And weary expectation, have been blest
With sudden happiness beyond all hope.
Perhaps it was a bower beneath whose leaves
The violets of five seasons re-appear
And fade, unseen by any human eye ;
Where fairy water-breaks do murmur on
For ever — and I saw the sparkling foam,
And with my cheek on one of those green stones
That fleeced with moss, beneath the shady trees
Lay round me, scattered like a flock of sheep,
I heard the murmur and the murmuring sound,
In that sweet mood when pleasure loves to pay
Tribute to ease ; and of its joy secure,
The heart luxuriates with indifferent things
Wasting its kindliness on stock and stones
And on the vacant air.

WORDSWORTH.

Version n° 7. — The canoe was like a leaf in the current. It took it up and shook it, and carried it masterfully away, like a Centaur carrying off a nymph. To keep some command on our direction, required hard and diligent plying of the paddle. The river was in such a hurry for the sea! Every drop of water ran in a panic, like as many people in a frightened crowd. But what crowd was ever so numerous, or so single-minded? All the objects, of sight went by at a dance measure; the eyesight rested with the racing river; the exigencies of every moment kept the pegs screwed so tight, that our being quivered like a well-tuned instrument; and the blood shook off its lethargy, and trotted through all the highways and byeways of the veins and arteries, and in and out of the heart, as if circulation were but a holiday journey, and not the daily moil of three score years and ten. The reeds might nod their heads in warning, and with tremulous gestures, tell how the river was as cruel as it was strong and cold, and how death lurked in the eddy underneath the willows. But the reeds had to stand where they were; and those who stand still are always timid advisers. As for us, we could have shouted aloud. If this lively and beautiful river were, indeed, a thing of death's contrivance, the old ashen rogue had famously outwitted himself with us. I was living three to the minute. I was scoring points against him every stroke of my paddle; every turn of the stream. I have already had better profit of my life.

STEVENSON. (*An Inland Voyage.*)

Version n° 8. — A strong common sense, which is not easy to unseat or disturb marks the English mind for a thousand year; a rude strength newly applied to thought, as of sailors and soldiers who had lately learned to read. They have no fancy, and never are surprised into a

covert or witty word, such as pleased the Athenians and Italians, and was convertible into a fable not long after; but they delight in strong earthy expression, not mistakeable, coarsely true to the human body, and, though spoken among princes, equally fit and welcome to the mob. This homeliness, veracity, and plain style, appear in the earliest extant works, and in the latest. It imports into songs and ballads the smell of the earth, the breath of cattle and, like a Dutch painter, seeks a household charm, though by pails and pans. They ask their constitutional utility in verse. The kail and herrings are never out of sight. The poet nimbly recovers himself from every sally of the imagination. The English muse loves the farmyard, the lane, and market. She says, with De Staël, " I tramp in the mire with wooden shoes whenever they would force me into the clouds ". For the Englishman has accurate perception; takes hold of things by the right end, and there is no slipperiness in his grasp. He loves the axe, the spade, the oar, the gun, the steampipe; he has built the engine he uses. He is materialist, economical, mercantile. He must be treated with sincerity and reality with muffins, and not the promise of muffins; and prefers his hot chop, with perfect security and convenience in the eating of it, to the chances of the amplest and Frenchiest bill of fare, engraved on embossed paper.

EMERSON. *(English Realism.)*

Notes prises à un Cours à la Sorbonne

KING LEAR, Act I, Scène I (99-179.)

Variations des folios et quartos.

101. *Mysteries*, texte du 2e folio. Le 1er avait : *miseries*, et les quartos : *mistresse*. Ces deux derniers ne donneraient aucun sens. *Mysteries* est plus probable.

109. Les quartos omettent « to my bosom » pour soulager la construction embarrassée, mais alors la mesure est coupée, ce qui est impossible dans ce discours du roi, où le rythme joue un si grand rôle.

140. *Reverse thy doom*, texte des quartos. Le folio a : " Reserve thy state ", c'est-à-dire : n'abandonne pas ton pouvoir royal.

" Reverse thy doom " semble préférable, car Kent ne demande pas seulement au roi de rester au pouvoir, il veut surtout qu'il revienne sur son jugement à l'égard de Cordelia.

152. *Miscreant*, texte des folios. Le quarto a *recreant*. *Miscreant* est peut-être employé dans son premier sens : « celui qui ne croit pas », après la réponse dédaigneuse de Kent sur les dieux, mais aussi simplement comme injure. Schmidt donne : " vile wretch ".

156. *Doom*, texte du quarto. Dans le folio il y a : *gift*. Doom semble préférable. Cela fait avec le vers 140 une répétition qui n'est pas sans effet, et ici encore c'est le jugement de Lear que Kent lui demande de révoquer.

161. *Strained.* Le quarto porte *straied* et ce dernier mot est aussi très possible avec le sens que donne Schmidt : « dévié du droit chemin », « égaré ».

166. *Diseases*, le folio a *disaster*. Ce dernier mot, avec le sens de " misfortune " qu'il a souvent dans Shakespeare, donnerait aussi un sens satisfaisant.

173. *Freedom*, texte des folios. Dans les quartos il y a : *friendship*. On ne voit pas de sens avec ce dernier mot.

Difficultés du texte.

102. *Operation* of the orbs. Action des astres sur la vie des hommes. La croyance en l'influence des astres était courante au temps de Shakespeare et survécut même assez longtemps à cette époque.

105. *Property* a ici le sens de " ownership ". Expression extrêmement ramassée.

107. *From this* = from this time.

108. *Generation* = enfants ; de *generate* = engendrer.

114. *To set my rest.* Il y a deux interprétations possibles :

1° *To set up one's rest* : expression tirée d'un jeu de cartes où elle signifie : s'en tenir à ses cartes, plutôt que d'en changer, et au figuré : se confier à, s'en remettre à ;

2° On peut prendre comme substantif avec le sens de *repos* et *set* = placer. L'expression serait venue à Shakespeare par un rappel de l'autre expression.

122. *Effects* = ce sont les réalités, l'exercice effectif du pouvoir.

127. *Additions* = les honneurs extérieurs.

128. *Execution of the rest.* C'est pour ainsi dire : le pouvoir exécutif pour tout le reste.

140. *Reverse* = rapporter, annuler.

146. *Pawn* = enjeu à risquer.

150. *Blank* = marque blanche au centre du but, *true blank* — ce qui est *vérité*, *loyauté*.

164. *Our potency made good.* Notre pouvoir étant admis, établi.

Ce passage est le point de départ de tout le drame. Les conséquences de cette erreur initiale du roi se dérouleront jusqu'au dénouement.

Comparer avec le vieux drame : " The true chronicle history of King Leir and his three daughters " où cela ne fait qu'une scène médiocre. Celle de Shakespeare, au contraire, a grande beauté et force dramatique.

Valeur de la forme. — Extraordinaire pouvoir de rhétorique. Eclat, résonance.

Richesse et variété dans les coupes du vers, qui est parfait de rythme. Grand lyrisme de ce passage.

BIBLIOGRAPHIE

R. L. Stevenson :

Andrew Lang. — Essays in little. (Longman.)
Henry James. — Partial Portraits.
D. Symons. — Studies in Prose and Verse. (Dent.)

Kelman. — Faith of R. L. Stevenson. (Oliphant.)
Colvin's. — Introduction to Stevenson's Letters.
Graham Balfour. — Life. (Methuen.)
Bailden. — A Life Study in Criticism. (Chatto.)
Cornford. — Life. (Blackwood.)

American Literature :

Katherine. Lee Bates. (Macmillan.)
Historical Course by J. A. Doyle edited by Ed. Freeman.
A Short History of America up to 1865.
C. C. Stedman. — Poets of America.
A. M. Low. — The American People.
H. Van Dyke. — The Spirit of America.

Whitman :

Studies by J. Burroughs. (Constable.)
J. A. Symonds. (Routledge.)
G. Holmes [with selections]. (Law.)
Bazalgette. (Sa vie. — Ses œuvres.)

FÉNELON. — Lettre à l'Académie.

BIBLIOGRAPHIE

Fénelon. — Examen de conscience sur les devoirs de la royauté. (Pour l'utilité de l'histoire.)

Bossuet. — Discours sur l'Histoire Universelle et Avant-Propos. (Pour comparer avec Fénelon.)

Lavisse. — Histoire de France (tome VII, 2me partie), page 161. L'érudition au XVIIe siècle,

Rebelliau. — Bossuet historien (livre I, chapitre 2). Notes sur l'érudition contemporaine.

Voltaire. — Idées sur l'histoire suffisamment résumées dans Vial. Pages choisies de Voltaire. (Colin.)

Brunel. — Choix et Lettres de Voltaire (Hachette.) ou

Cahen. — Lettres choisies du XVIIIe siècle. (Colin.)

Jullian. — Historiens du XIXe siècle. (Hachette.) Introduction paragraphe 6, page CXXVI : Les règles de la Science historique. Cf. Fustel de Coulanges, page 659 à 665 (*id.*). (Deux dernières rubriques pour étudier la nouveauté et l'avenir des idées de Fénelon.)

Fréret. — Mémoire sur l'origine des Français, 1718.

Boulinvilliers. — Histoire du gouvernement de la France, 1727. Essai sur la noblesse de France, 1732.

Abbé Dubos. — Histoire critique de l'établissement de la monarchie française dans les Gaules, 1734.

Montesquieu. — Esprit des lois, livre XXX, 10, 11, 23, 24. (Cf. Extraits, par Jullien, chez Hachette, page 229.)

Augustin Thierry. — Lettres sur l'Histoire de France. Dix ans d'études historiques.

Guizot. — Essai sur l'Histoire de France. Histoire de la civilisation, depuis la chute de l'Empire Romain.

Fustel de Coulanges. — Histoire des Institutions politiques de l'ancienne France. Spécialement : l'Invasion germanique et la Monarchie franque. (Pour la dernière question.)

QUESTIONS

1. La méthode historique selon Fénelon.
   A) Fond et recherche.
   B) Forme et mise en œuvre.

Nouveauté. Rapport avec Voltaire — avec les modernes. (Cf. du début jusqu'à : « squelette d'une histoire, pour *A* ; la suite, jusqu'à : « si noble et si majestueux », pour *B*.

2. Le réalisme ou couleur historique. Objet de l'histoire. (Cf. la suite : jusqu'à Hérodote.)

3. Les idées de Fénelon sur le Moyen-Age. (Cf. celles de Voltaire.) (Depuis : « notre nation ne doit point »..., jusqu'à : « retardé le progrès. »)

4. L'arrière-pensée de Fénelon historien et les idées politiques que l'on sent percer à travers les exemples dont il appuie sa théorie. Développement de cette discussion au XVIIIe et XIXe siècles. (Cf. le changement dans la forme du gouvernement..., jusqu'à : « des faits particuliers. »)

CORRESPONDANCE

V. L. — Quel est le meilleur et le plus récent dictionnaire anglais-français, français-anglais ?

Le dictionnaire complet de A. Elwall.

Préparation par Correspondance

aux Certificats secondaire et primaire et à la Licence d'Allemand, d'Anglais, d'Italien et d'Espagnol.

Sur la demande d'un grand nombre de nos abonnés, nous continuons à préparer aux concours des certificats de l'enseignement secondaire et de l'enseignement primaire. Cette préparation se fait par correspondance; elle est réservée aux abonnés de la *Revue*.

Les candidats de province ou de l'étranger peuvent envoyer quatre devoirs mensuels, savoir : CERTIFICAT. — Un thème, une version, une composition française, ou un commentaire grammatical, ou une lecture expliquée, une composition en langue étrangère (enseignement secondaire et primaire), à raison de dix francs payables par mois et d'avance (sauf pour l'Anglais, s'adresser à la Guilde).

Pour la licence, les candidats feront trois devoirs par mois : un thème, une version, et un commentaire grammatical, ce dernier considéré comme épreuve distincte et corrigée à part. En raison de l'importance de ces épreuves, la rétribution mensuelle sera la même que pour les certificats.

Chaque mois, la *Revue* publiera les devoirs proposés et une partie des corrigés des devoirs précédents.

Toutes les copies, les souscriptions et demandes de renseignements doivent être adressées :

Pour l'Allemand : à M. HENRI BLOCH, professeur agrégé au lycée Hoche, 3, avenue de Picardie, Versailles (Seine-et-Oise).

Pour l'Italien : à M. TEULIER, professeur au Lycée, chargé de conférences à la Faculté des Lettres, Montpellier (Villa Polette, Cité Gelly).

Pour l'Espagnol (Certificat secondaire) : à Mlle AURIAC, agrégée de l'Université, 4, rue d'Alsace, Béziers (Hérault).

Pour l'Espagnol (Licence et Certificat primaire) : à M. GAVEL, professeur agrégé, Chalet du Fronton, place Lamothe, Anglet (Basses-Pyrénées).

Pour l'Anglais : s'adresser à la GUILDE INTERNATIONALE, 6, rue de la Sorbonne, Paris. (V. plus haut.)

Les candidats sont priés de joindre un mandat de trois francs pour les frais de poste et de correspondance de l'année.

Les candidats habitant l'étranger devront envoyer un mandat de quatre francs et se servir, pour la transcription de leurs devoirs, d'un *papier très léger*, afin d'éviter des frais de port inutiles.

DEVOIRS PROPOSÉS POUR LE 15 MARS 1919

ALLEMAND

CERTIFICAT SECONDAIRE. — Thème. — Frères et sœurs. — Tous ceux qui ont vu des enfants livrés à leurs ébats, et se mouvant librement dans toute la pétulance de leur âge, ont pu remarquer l'énergie de leurs impulsions et la ténacité de leur vouloir. L'obstination enfantine, cette intransigeance qui va droit au but et ne veut souffrir ni obstacles ni restrictions, suscite tous les jours aux parents les plus grosses difficultés. Entre leur volonté calme, tempérée par le cœur et la raison, et l'impétuosité des volontés enfantines, la lutte est trop inégale. Nous avons trop de réflexion et de cœur, pour résister à ces jeunes tendances aveugles et sans ménagement. Entre elles, au contraire, elles trouvent à qui parler. On fatigue son père ou sa mère par son insistance, on les fléchit par des caresses. Devant ses pareils, ce genre de moyens ne réussit pas. Rien d'entêté et d'absolu comme un enfant, si ce n'est un autre enfant. Laissez-les se débrouiller et n'intervenez que dans les cas indispensables, pour empêcher les violences : ils s'en tireront. Les enfants pratiquent entre eux une justice rigoureuse, qui nous étonne et nous peine quelquefois : nous les voudrions plus indulgents, moins stricts pour la mesure exacte du tien et du mien, plus disposés à céder, plus enclins au pardon. Leurs démêlés nous chagrinent et nous préoccupent. Quand ces êtres, également aimés par nous, se divisent ou se combattent entre eux, il nous semble qu'une partie de nous-mêmes s'est élevée contre l'autre, et ce déchirement intérieur est si douloureux ! Mais, pourtant, il ne faudrait pas, pour l'amour du silence et de la paix domestique, confisquer les enfants et les empêcher de manifester, en toute indépendance, ce qu'ils ont dans le cœur. Ces petits hommes ont besoin de s'habituer à la vie en commun, de se faire à cette idée qui entre si difficilement dans nos cervelles égoïstes, que les autres existent aussi bien que nous, ont les mêmes droits que nous.

(C. Wagner.)

Version. — *Deutsche Lyrik.* Goethe, p. 76 : Prometheus. (En entier.)

Dissertation française. — Quelle est la théorie de la Fable chez Lessing et qu'en pensez-vous ?

Dissertation allemande. — Was bedeutet dieser Ausspruch eines deutschen Schriftstellers : Im Winter nur erkennt man des Frühlings Wesen. Hinter dem Ofen erdichtet man die schönsten Mailieder.

Lecture expliquée. — *Lessing*, p. 33 : Als die Neuberin blühte..., jusqu'à p. 34 : Er hätte.

Commentaire grammatical. — *Michael Kohlhaas* (éd. Hachette), p. 60 : Kohlhaas, der du dich..., jusqu'à p. 61 : Ist eine Bank.

CERTIFICAT PRIMAIRE. — Thème. — *L'Ami Fritz*, ch. X (éd. in-12), p. 145 : Et regardant les étoiles..., jusqu'à p. 147 : Il s'assit.

Version. — Heine. Extraits, p. 264 : Das Resultat der Wahlen..., jusqu'à : Werden die religiösen Doktrinen.

Composition française. — Mithridate et Nicomède ennemis des Romains.

Composition allemande. — Was hat eine Landstrasze im Norden oder im Osten Frankreichs seit vier Jahren sehen können.

ITALIEN

LICENCE ET CERTIFICATS. — Thème. — Henri Barbusse, Le Feu. — L'agitation augmente. La gare se peuple et se surpeuple. Aussi loin que l'œil peut discerner une forme ou un spectre de forme, c'est un tohu-bohu et une organisation mouvementée comme une panique. Toute la hiérarchie des gradés s'éploie et donne, passe, repasse, comme des météores, et, agitant des bras où brillent les galons, multiplie les ordres et les contre-ordres que portent, en se faufilant, les plantons et les cyclistes ; les uns lents, les autres évoluant en traits rapides comme des poissons dans l'eau.

Voilà le soir, décidément. Les taches formées par les uniformes des poilus groupés autour des monticules des faisceaux deviennent indistinctes et se mêlent à la terre, puis leur foule est décelée seulement par la lueur des pipes et des cigarettes. A certains endroits, au bord des groupements, la suite ininterrompue des petits points clairs festonne l'obscurité comme une banderolle illuminée de rue en fête.

Sur cette étendue confuse et houleuse, les voix mélangées font le bruit de la mer qui se brise sur le rivage, et, surmontant ce murmure sans limites, des ordres encore, des cris, des clameurs, le remue-ménage de quelque déballage et de quelque transbordement, des fracas de marteaux-pilons redoublant leur sourd effort parmi les ombres, et des rugissements de chaudières.

Dans l'immense assombrissement, plein d'hommes et de choses, partout, les lumières commencent à s'allumer.

Ce sont les lampes électriques des officiers et des chefs de détachement et les lanternes à acétylène des cyclistes qui promènent en zig-zag, çà et là, leur point intensément blanc et leur zone de résurrection blafarde.

Un phare à acétylène éclôt, aveuglant, et répand un dôme de jour. D'autres phares trouent et déchirent le gris du monde.

La gare prend alors un aspect fantastique. Des formes incompréhensibles surgissent et plaquent le bleu noir du ciel. Des amoncellements s'ébauchent, vastes comme les ruines d'une ville. On perçoit le commencement de files démesurées de choses qui s'enfoncent dans la nuit. On devine des masses profondes dont les premiers reliefs jaillissent d'un gouffre inconnu.

Version. — G. Carducci, Su Monte Mario.

Solenni in vetta a Monte Mario stanno
Nel luminoso cheto aere i cipressi
E scorrer muto per i grigi campi
mirano il Tebro,

mirano al basso nel silenzio Roma
stendersi, e, in atto di pastor gigante
su grande armento vigile, davanti
sorger San Pietro

Mescete in vetta al luminoso colle,
mescete, amici, il biondo vino, e il sole
vi si rifranga : Sorridete, o belle :
Diman morremo.

Lalage, intatto all' odorato bosco
lascia l'alloro che si gloria eterno,
o a te passando per la bruna chioma
splenda minore.

A me tra il verso che pensoso vola
venga l'allegra coppa ed il soave
fior de la rosa che fugace il verno
consola e muore.

Diman morremo, come ier moriro
Quelli che amammo : via da le me-
[morie
via dagli affetti, tenui ombre lievi
dileguerемo.

Morremo; e sempre faticosa intorno
de l'almo sole volgerà la terra,
mille sprizzando ad ogni istante vite
come scintille ;

vite in cui nuovi fremeranno amori,
vite che a pugne nuove fremeranno,
e a nuovi numi canteranno gl' inni
de l'avvenire.

E voi non nati, a le cui man la face
verrà che scorse dalle nostre, e voi
disparirete, radiose schiere
ne l'infinito.

Addio, tu madre del pensier mio
[breve,
terra, e de l'alma fuggitiva ! quanta
d'intorno al sole aggirerai perenne
gloria e dolore !

fin che ristretta sotto l'equatore
dietro i richiami del calor fuggente
l'estenuata prole abbia una sola
femina, un uomo,

che ritti in mezzo a' ruderi dei monti,
tra i morti boschi, lividi, cogli occhi
vitrei te veggan su l'immane ghiac-
[cia
sole, calare.

LICENCE. — Commentaire grammatical du texte de la version.

CERTIFICAT SECONDAIRE. — **Composition française.** — Commenter ces paroles de M. Hauvette sur la personnalité de Laure, dans le Canzoniere de Pétrarque : « Elle s'adresse moins à l'intelligence qu'au cœur et reste essentiellement femme. »

Composition italienne. — La personalità del Petrarca nel Canzoniere.

CERTIFICAT PRIMAIRE. — **Composition française.** — Lecture expliquée de la poésie de Léopardi : « La sera del dì di festa ».

Composition italienne. — L'Ariosto e i briganti. — L'Ariosto, nominato dal duca d'Este governatore della Garfagnana, si recava al suo posto a cavallo ; un servitore gli teneva dietro portando la sua roba. Ad un tratto sono assaliti dai briganti che scassinano i bauli del poeta. Il loro capo, vi trova il manoscritto dell'Orlando furioso e riconosce il poeta. — Confuso, gli domanda scusa e lo fa accompagnare con molto rispetto fino alla sua residenza.

ESPAGNOL

LICENCE. — Version. — Le pícaro Carriazo. — En fin, en Carriazo vió el mundo un pícaro virtuoso, limpio, bien criado y más que medianamente discreto. Pasó por todos los grados de pícaro, hasta que se graduó de maestro en las almadrabas de Zahara, donde es el *finibusterrae* de la picaresca.

¡ Oh pícaros de cocina, sucios, gordos y lucios, pobres fingidos, tullidos falsos, cicateruelos de Zocodover y de la plaza de Madrid, vistosos oracioneros, esportilleros de Sevilla, mandilejos de la hampa, con toda la caterva inumerable que se encierra debajo deste nombre *pícaro !* Bajad el toldo, amainad el brío, no os llaméis pícaros si no habéis cursado dos cursos en la academia de la pesca de los atunes. ¡ Allí, allí, que está en su centro el trabajo junto con la poltronería ! Allí está la suciedad limpia, la gordura rolliza, la hambre prompta, la hartura abundante, sin disfraz el vicio, el juego siempre, las pendencias por momentos, las muertes por puntos, las pullas a cada paso, los bailes como en bodas, las seguidillas como en estampa, los romances con estribos, la poesía sin aciones. Aquí se canta, allí se reniega, acullá se riñe, acá se juega, y por todo se hurta. Allí campea la libertad y luce el trabajo ; allí van o envían muchos padres principales a buscar a sus hijos, y los hallan ; y tanto sienten sacarlos de aquella vida como si los llevaran a dar la muerte.

Pero toda esta dulzura que he pintado tiene un amargo acíbar que la amarga, y es no poder dormir sueño seguro sin el temor de que en un instante los trasladan de Zahara a Berbería. Por esto las noches se recogen a unas torres de la marina, y tienen sus atajadores y centinelas, en confianza de cuyos ojos cierran ellos los suyos, puesto que tal vez ha sucedido que centinelas y atajadores, pícaros, mayorales, barcos y redes, con toda la turbamulta que allí se ocupa, han anochecido en España y amanecido en Tetuán. Cervantes.

Thème. — Le bon historien n'est d'aucun temps ni d'aucun pays : quoiqu'il aime sa patrie, il ne la flatte jamais en rien. L'historien français doit se rendre neutre entre la France et l'Angleterre : il doit louer aussi volontiers Talbot que Duguesclin ; il rend autant de justice aux talents militaires du prince de Galles qu'à la sagesse de Charles V.

Il évite également les panégyriques et les satires : il ne mérite d'être cru qu'autant qu'il se borne à dire, sans flatterie et sans malignité, le bien et le mal. Il n'omet aucun fait qui puisse servir à peindre les hommes principaux et à découvrir les causes des événements ; mais il retranche toute dissertation où l'érudition d'un savant veut être étalée. Toute sa critique se borne à donner comme douteux ce qui l'est et à en laisser la décision au lecteur, après lui avoir donné ce que l'histoire lui fournit. L'homme qui est plus savant qu'il n'est historien et qui a plus de critique que de vrai génie, n'épargne à son lecteur aucune date, aucune circonstance superflue, aucun fait sec et détaché ; il suit son goût sans consulter celui du public ; il veut que tout le monde soit aussi curieux que lui des minuties vers lesquelles il tourne son insatiable curiosité. Au contraire, un historien sobre et discret laisse tomber les menus faits qui ne mènent le lecteur à aucun but important. Retran-

chez ces faits, vous n'ôtez rien à l'histoire : ils ne font qu'interrompre, qu'allonger, que faire une histoire, pour ainsi dire, hachée en petits morceaux et sans aucun fil de vive narration. Il faut laisser cette superstitieuse exactitude aux compilateurs. FÉNELON.

CERTIFICAT SECONDAIRE. — Version et Thème. — Voir Licence.

Composition espagnole. — Lo pintoresco en el *Quijote.*

Composition française. — Origine et développement du genre de l'*auto sacramental.*

CERTIFICAT PRIMAIRE. — Version et Thème. — Voir Licence.

Composition espagnole. — Los principales centros de la vida hampona o picaresca en los siglos XVI y XVII.

Composition française. — La peinture des caractères dans *Mithridate* de Racine.

Sujets donnés dans les différents Examens

BACCALAURÉAT DE L'ENSEIGNEMENT SECONDAIRE. — Allemand. — *Die Wahl eines Lebensberufes.* — Haben Sie schon Ihren Lebensberuf gewählt ?

Wichtigkeit und Schwierigkeit der Wahl. — Aus welchen Gründen entscheiden Sie sich für diesen oder jenen Beruf ?

(*Toulouse,* octobre 1918.)

Anglais. — *The power of little things.* — After some introductory sentence on the contrast expressed in the title, describe or dwell on one or more examples drawn from public or daily life, showing how great the influence of some little things is :

— *Evil :* A fire caused by a burning match carelessly thrown away. — A severe illness caused by a slight cold. — A minute too late for the train ! — The point of a sunken rock causes a shipwreck.

Blood-poisoning and death sometimes follow the sting of an insect. — A slight misunderstanding causes quarrels and separations of friends. — The cause of a war is sometimes insignificant.

— *Good :* A kind word, even a smile has a great power. — A stitch in time saves nine. — Prevention of evil by a little warning. — The tall and strong oak-tree grows from a small acorn. — Coral-reefs. — Union gives strength. (*Toulouse,* octobre 1918.)

Espagnol. — *La vuelta del Soldato herido à su lugar.* — Desde la estacíon más proxima á la aldea en que vive su familia, el soldato,

licenciado a consecuencias de gloriosas heridas, ha querido dirigirse á pie á su hogar, donde nadie le espera.

Sus impresiones al acercarse al cortijo...

Imaginaréis los detalles de la escena, cuando entra en su casa, y describiréis los sentimientos que experimentan los varíos actores de aquel drama, tan frecuente en nuestros dias....

(*Toulouse*, octobre 1918.)

Anglais (D.) — *Alsace.* — How situated ; its beauty ; its fertile ground. — The habits, the national dress of its inhabitants.

Struggles for the possession of Alsace. — Why was it strongly attached to France ? Why must it come back to us ? (*Bordeaux.*)

Italien. — *Après la bataille.* — Aspetto del campo di battaglia : case distrutte, alberi troncati, campi sparsi di cadaveri et di feriti.

Un medico francese, coi suoi infermieri, percorre quel luogo di desolazione in cerca di feriti ; arriva vicino a un soldato tedesco che rantola, quasi moribondo... Questi, nel suo delirio, si drizza, prende di mira il medico colla sua rivoltella ; gli spara uno, due colpi senza colpirlo.

Gl' infirmieri gli si precipitano addosso, lo disarmano ; uno di loro sta per passarlo colla baïonetta ; ma il medico lo ferma e fa trasportare il tedesco all' ambulanza, dopo avergli fasciata la ferita.

Svolgerete quella scena. (Baccal. *Montpellier*, octobre 1915.)

Espagnol (D). — *Alsacia.* — Situación, hermosura, fertilidad del pais. Costumbres de los habitantes.

Luchas por la posesión de Alsacia.

¿ Porqué era Alsacia tan afecta á Francia ?

¿ Porqué tiene que volver á ser francesa ? (*Bordeaux.*)

Anglais (B). — *The Ruined Castle.*

Why sittest thou by that ruined hall,
Thou aged earle so stern and gray ?
Dost thou its former pride recall,
Or ponder how it passed away ?

In these lines Walter Scott supposes that he sees an old man sitting near the ruins of an old mediæval castle.

1° Do you know any such ruins ? Where (in France, in England, etc.) ? Are they picturesque ?

2° Describe the ruins as they are now, and say what you felt when you saw them.

3° Cannot you also fancy the castle as it was in its former days, when chivalry was in its full glory and that castle was the pride of the land ?

Conclusion. — How are ruins often made ? Why do you generally feel sad, but also proud and full of patriotic feeling, when you see the ruins of some old castles or of some cathedrals ? (*Caen.*)

Le Gérant : O. RANDOLET.

Revue de l'Enseignement des Langues Vivantes

MISS WILLIAMS[1]

C'est avec une émotion profonde qu'un de ceux qui eurent le privilège de connaître Miss Edith Williams depuis le temps où elle était étudiante en Sorbonne, vient lui apporter son suprême hommage et lui dire un dernier adieu. Devant sa tombe s'évoque une vie qui a peu d'égales pour la simple unité, pour la droiture de la marche, la fermeté sans défaillance et l'inlassable énergie.

Je la revois telle qu'elle était en 1883, alors que, sous la direction d'Alexandre Beljame, elle préparait ce concours d'agrégation où, sur les femmes et les hommes encore mêlés sur la même liste, elle devait conquérir la première place, — mémorable succès qui lui ouvrit les portes des Ecoles de Sèvres et de Fontenay-aux-Roses, ainsi que celles des Maisons de la Légion d'Honneur, et lui assura pendant toute sa carrière la primauté dans l'enseignement féminin de la langue anglaise. Sa joie de cette réussite sans précédent se reporta toute sur sa mère, avec laquelle elle vivait, dont ce devait être sa fierté et son bonheur de choyer et d'orner la vieillesse ; — et quiconque a vu ensemble la mère et la fille sait la puissance d'affection, la tendresse de cœur qui se cachait en celle dont la plupart ont surtout connu la force de volonté, admiré le caractère trempé comme l'acier.

Toute autre que Miss Williams eût pu se tenir contente des postes élevés où elle avait atteint. Toute autre eût hésité à ajouter un nouveau labeur à celui que lui imposait son triple enseignement. Mais à elle, il ne suffisait pas de se donner avec un zèle parfait, servi par une rare lucidité d'esprit et de langage, à sa tâche de professeur. La nature l'avait faite femme d'action. Elle l'avait destinée à la fondation d'une œuvre où seraient employées ses qualités d'organisatrice que le professorat ne pouvait utiliser toutes. Et c'est ainsi que Miss Williams fut amenée à concevoir et à réali-

1. Discours prononcé aux obsèques de Miss Williams, le 19 février dernier, par M. Émile Legouis, professeur de langue et littérature anglaises à la Sorbonne.

ser l'entreprise de la Guilde Internationale. La tranchante netteté de son esprit, son sens pratique aigu, tracèrent les sobres lignes de cette institution originale que sa main ferme devait diriger pendant plus de trente ans. Grand exemple d'initiative privée et d'opiniâtre persévérance dans notre pays où chaque Société qui se forme tourne d'abord les yeux vers l'État, attendant de lui appui et protection !

Frappée de voir que les étudiantes françaises qui suivaient les cours d'anglais de la Sorbonne, et que les étudiantes étrangères des pays de langue anglaise qui venaient travailler dans la même université, restaient isolées et dispersées au sortir des salles de conférence, elle eut l'idée d'une maison commune qui les rassemblerait, qui complèterait pour elles un enseignement réduit à trop peu d'heures et souvent au-dessus de la portée des débutantes. Elle refit ainsi spontanément un de ces *Collèges* internationaux qui furent si nombreux et si vivants autour de la Sorbonne ancienne. Patiemment, peu à peu, par ses propres leçons, par un choix attentif de collaboratrices compétentes et dévouées, elle fit de la Guilde un foyer de sérieuses études, aidant les jeunes filles dans la préparation de leurs examens, mettant en présence et en contact quotidien Françaises et étrangères, facilitant entre elles l'échange des conversations et des leçons, rendant possibles des amitiés fécondes, contribuant puissamment à accroître la connaissance de l'anglais chez les unes, du français chez les autres.

La Guilde a triomphé de tous les obstacles que lui opposaient la coutume, l'inertie, et une indifférence parfois méfiante. Et elle a dû son succès grandissant à la vigilance de toutes les heures avec laquelle sa présidente a guidé chacun de ses pas. Cette Guilde a été plus que son œuvre, elle a été son enfant. Toutes les pensées de Miss Williams allaient à elle, et, disons-le avec admiration pour le désintéressement de la directrice, toutes ses ressources propres. Chaque progrès dans la prospérité matérielle de la maison était le point de départ d'un développement nouveau : ouverture d'une classe supplémentaire ou d'une section nouvelle.

Mais quelles fatigues, quelles anxiétés souvent se dissimulaient sous l'air tranquille et toujours décidé de la Présidente ! Au moment où fléchissait sa santé, déjà ébranlée par la mort de sa mère, de cette compagne unique dont la disparition la laissa à la solitude du cœur, voici qu'éclata la guerre qui menaçait d'ajouter les ruines de la Guilde à tant et tant d'autres. La guerre, c'était pour la Guilde le manque momentané de ces étrangères qui étaient la moitié de ses élèves — plus d'Anglaises et plus d'Américaines. Et les années de lutte se succédaient, meurtrières pour l'œuvre conduite avec tant de prudence et de sagesse. Les réserves qu'elle pouvait avoir tombaient une à une dans le gouffre. Il s'agissait, dur problème, de maintenir l'institution vivante jusqu'au jour où, la paix définitive signée, les étrangères revenant en nombre que tout fait présager

considérable, la Guilde pourrait étendre plus au large son influence et ses services. Aux longs sacrifices succéderait une prospérité sans égale dans le passé de la maison, et dépassant toutes les espérances de sa fondation : juste récompense d'avoir été bien longtemps avant toute autre société le terrain d'entente et de fusion des nations aujourd'hui étroitement associées.

Il est pathétique de se dire que Miss Williams a connu ces heures d'angoisse et s'en est allée à la veille des jours meilleurs où son œuvre allait entrer. Mais gardons-nous de juger sa carrière d'après les tristesses de sa fin. C'est en somme la vie vaillante et triomphante d'une femme qui par sa seule vigueur a réalisé une conception juste, à laquelle elle a dévoué toute son activité avec la claire conscience du bien qui en découlait. Son effort créateur a reçu sa récompense visible le jour où le ministère en proclama le mérite en la faisant entrer, elle femme et étrangère, dans la Légion d'honneur. Mais sa vraie récompense lui était donnée lorsque sa mémoire lui rappelait les noms et les succès de ces centaines de jeunes filles de divers pays auxquelles la Guilde avait procuré des études plus fructueuses, une carrière plus sûre.

Soyez assurée, ô vous la fondatrice de cette œuvre si bien conçue et si précieuse, qu'elle vous survivra et gardera, avec le souvenir de votre constante sollicitude, celui de votre fière leçon de bienfaisance exempte de sensiblerie, d'initiative sage appuyée sur une longue expérience et servie par une admirable volonté !

EMILE LEGOUIS.

Le Poème de "Beowulf"[1]

Remaniements chrétiens apportés au poème.

Ces modifications essentielles posent le problème de l'influence chrétienne qui a pu affecter la rédaction de l'œuvre épique. Pour Mullenhoff et pour la plupart des critiques allemands, il s'agit d'une action tout extérieure et de passages manifestement interpolés qui se détacheraient d'eux-mêmes du texte primitif. Mais on a observé justement que les vers où le christianisme, sous quelque forme que ce soit, a laissé sa marque, sont trop nombreux, et surtout trop uniformément répartis d'un bout à l'autre du *Beowulf*, pour qu'il soit possible de les écarter de prime abord et sans examen. Sans doute leur présence se révèle le plus souvent par un changement de ton en contraste frappant avec l'esprit et le fond païens qui ont passé des cantilènes dans l'ensemble définitif. On s'en aperçoit de temps en temps à des illogismes curieux, par exemple à la contradiction entre les conseillers de Hrothgar, qui consultent les idoles (*Beowulf*, v. 175-183) pour conjurer un malheur public, et leur souverain, qui remercie le Dieu unique de sa délivrance (*id.*, v. 925-931), à l'opposition entre la passion de l'or et des trésors attribuée au vainqueur géate et l'amour de la grâce divine qui l'emporte seul chez lui (*id.*, v. 2535-2537 et v. 3074-3075), ou encore à la conception de la Providence, qui sous certains aspects se rattache à la mythologie germanique. Mais à tout prendre, l'élément monothéiste et chrétien, loin d'être un simple placage, est un remaniement voulu et conscient qui pénètre jusqu'au tréfonds de l'épopée.

Comme on pouvait s'y attendre, on doit constater dans le *Beowulf* que le christianisme, tardivement surajouté, a subi plus d'une déformation et s'amalgame sous une forme parfois étrange aux restes déjà signalés de croyances païennes. C'est le cas, nous avons eu l'occasion de l'observer plus haut, de la notion de *Wyrd*. Primitivement déesse reconnue et redoutée par les guerriers barbares, en tant que personnification du destin inexorable, elle conserve au cours du poème une partie de ses anciens attributs et, par moments, semble y constituer une entité bien distincte. Quand l'auteur dit du roi Hygelac, au vers 1205 : «Wyrd l'enleva » ou des vassaux danois, au vers 477 : « Wyrd les a enlevés dans l'assaut terrible de Grendel », ou que Beowulf mourant s'écrie, aux vers

1. Voir notre numéro de février 1919.

2814-15 : «Wyrd a emporté tous mes parents vers le sort décrété par la Divinité », il est infiniment probable que nous avons affaire à une conception remontant au paganisme. C'est ce que fait apparaître encore mieux le passage suivant : « Wyrd était... près, qui devait aborder le vieillard, aller trouver le trésor accumulé de l'âme, séparer du corps la vie» (*id.*, v. 2420-2423), où l'image d'une déesse présente et active vient naturellement à l'esprit du lecteur, et cet autre : « il devra advenir de nous au rempart, comme Wyrd le décidera pour nous, le sort de chaque homme» (*id.*, v. 2526-2527), où « sort » traduit le mot *metod,* ailleurs réservé à Dieu Lui-même. Mais cette antique personnification prend parfois une teinte chrétienne et se transforme insensiblement en Divine Providence, en quelque chose qui rappelle la Hagia Sophia des Byzantins, quand le poète remarque, à propos du roi géate : « s'il... devait... remporter renom à la bataille, comme la Destinée ne le lui attribua pas » (*id.*, v. 2573-2575). Ou bien encore il subordonne nettement le vieux Fatum au Créateur, en disant « la Destinée les a enlevés dans l'assaut terrible de Grendel. Mais sans peine Dieu peut arrêter dans ses méfaits ce meurtrier insensé » (*id.*, v. 477-479) et en déclarant que le monstre aurait fait bien plus de victimes, « si le Dieu sage et l'humeur courageuse de cet homme n'avaient écarté la destinée » (*id.*, v. 1056-1057). Et par un phénomène connexe mais inverse, certains détails de l'Histoire Sainte se prêtent dans l'épopée à une interprétation païenne. Tel est le cas lorsque le scop attribue à Grendel et à sa mère une généalogie légendaire. D'après lui, ils seraient les descendants de Caïn (*id.*, v. 1258-1265) et se rattacheraient à la race des géants nés, suivant le chapitre 6 de la Genèse, du commerce entre les fils de Dieu et les filles des hommes (*id.*, v. 102-111). Nous assistons ici à la formation d'une fable nouvelle où les données de la Bible se greffent sur celles que fournissaient les vieilles croyances germaniques. Les commentateurs juifs et latins des textes sacrés ont pu contribuer à ces étranges notions. Mais il n'en reste pas moins vraisemblable qu'elles continuent certaines traditions ancestrales dont la persistance a favorisé l'éclosion de mythes d'apparence chrétienne.

Au reste, à cette époque lointaine où la doctrine du Christ vient à peine d'atteindre la côte occidentale de l'Angleterre, et notamment le royaume de Mercie qu'elle met longtemps à conquérir, on ne saurait s'étonner qu'elle apparaisse chez les premiers ménestrels avec un caractère équivoque et indécis. A ne considérer que les passages déjà signalés du *Beowulf*, le rédacteur qui les a introduits ne devait posséder que des notions bien imparfaites au sujet des dogmes de l'Eglise. Le christianisme y est à ce point atténué et réduit que le mot de Sauveur n'y figure pas, même lorsque le scop, avec une insistance marquée, rend hommage à la Divinité (p. ex. : *Beowulf*, v. 180-183). Il ne semble connaître que l'Ancienne

Alliance, la Nouvelle demeure lettre morte pour lui. C'est ainsi qu'il se représente Dieu comme le Seigneur au verbe souverain qui dispose à son gré de la vie des mortels (*id.*, v. 1725-1727). Il voit en Lui le Juge sans appel des actions humaines (*daeda Demend, id.*, v. 181 et v. 2858-2859)[1], Celui qui s'irrite contre le mal (*id.*, v. 711 et v. 2329-31) et qui condamne le criminel (*id.* v. 977-979), le seul et vrai Maître de l'Univers (*id.*, v. 1609-1611, l'Eternel (*id.* v. 1779). C'est le Dieu Saint et Sage (*id.*, v. 685-686 et v. 1552-1555), le Roi Tout-Puissant (*id.*, v. 92, 701-702), le Conservateur de l'Honneur (*id.*, v. 931), Celui qui soutient Ses serviteurs (*id.*, v. 72, 1272-1273, 1658-1664) et leur accorde la victoire (*id.*, v. 2874-2876 et v. 3054-3056). Mais jamais au cours du poème il n'est question de la Trinité, comme au début du fragment de *Judith* (v. 83-86) qui accompagne le *Beowulf* dans le manuscrit original, et l'idée même de la rédemption paraît étrangère au poète. Sans doute Mullenhoff a prétendu découvrir aux vers 1745-1747, faisant partie du discours de Hrothgar, une imitation du Nouveau Testament (*Ephésiens*, ch. VI, v. 16). Mais ce rapprochement ne résiste pas à un examen critique et rien ici ne rappelle en effet quelque écrit de l'âge apostolique. Si le barde anglais avait lu et médité les évangiles et les épîtres de Saint Paul, il en serait resté des traces plus manifestes dans son œuvre, tandis que le vague monothéisme qui ressort de ses vers n'est que l'expression de connaissances chrétiennes bien rudimentaires.

Cela étant, il n'y a pas lieu d'être surpris si ces croyances, dernier apport fait à l'épopée dans son ensemble, n'ont eu qu'une faible influence sur la rédaction définitive. Réduites à un petit nombre de notions abstraites d'origine juive, elles constituent le minimum de ce qu'a pu prendre au christianisme un esprit encore tout pénétré d'idées païennes et pourvu d'une culture très élémentaire. Pas plus que jadis la prédication de l'évêque Ulfilas chez les Goths, elles n'ont réussi à refouler chez l'aède anglo-saxon le farouche amour des combats, le plaisir de la vengeance et le respect instinctif des décisions imposées par la violence. La mentalité d'un peuple à peine civilisé ne se transforme pas ainsi au premier contact avec des vérités nouvelles qui, après plus de treize siècles de diffusion, n'exercent encore, les faits contemporains nous le prouvent, qu'une action bien peu efficace sur telle ou telle nation de race germanique. Ce qui, dans le *Beowulf*, relève peut-être de l'enseignement des premiers missionnaires, c'est l'appel constant, au cours du récit, à la justice divine (cf. *id.*, v. 1555-1556, 2330, 2738-2739, 3058-3060 et au droit (*id.*, v. 1700-1701, 2056), c'est l'appréciation, chez les personnages principaux du poème, de qualités purement morales, telles que la rectitude et la bonté comme elles apparaissent dans le dernier

1. Il est vrai que cette idée se retrouve surtout dans les Evangiles.

adieu du héros géate (*id.*, v. 2739-2743) et dans l'éloge que font de lui ses vassaux en deuil, lorsqu'ils proclament qu'il a été « un grand roi du monde, le plus doux des humains et le plus débonnaire aux hommes, le plus aimable pour ses gens et le plus avide de louanges » (*id.*, v. 3180-3182). Peut-être aussi l'influence chrétienne est-elle pour quelque chose dans ce sentiment de la précarité de l'existence et de la force d'âme exigée des meilleurs d'entre les mortels qui enveloppe l'épopée d'une atmosphère toute spéciale. Et s'il en était ainsi, l'on pourrait attribuer pour une part notable au christianisme primitif cette vague mélancolie qui s'empare de l'esprit à la lecture des plus anciennes pièces de vers anglaises.

Comment est né le poème de "Beowulf". Hypothèses diverses.

L'épopée dont on vient d'étudier les éléments fondamentaux soulève de nombreuses questions quant à sa composition littéraire. Sa complexité même a donné lieu aux conjectures les plus variées, dès qu'il s'est agi d'expliquer son apparition en vieil anglais. Pour un certain nombre de critiques, le *Beowulf*, bien qu'écrit en anglo-saxon, relèverait uniquement de quelque œuvre nordique, et sa structure intime comme sa filiation directe le rattacheraient aux plus anciens monuments de la poésie scandinave. Par le fond, il dériverait des cantilènes populaires répandues en Danemark et en Suède, dont un ménestrel anglien ou mercien se serait inspiré. Sa donnée païenne, la forme spéciale des légendes qu'il a redites, les noms qu'il célèbre et qui se retrouvent pour la plupart dans le recueil des mythes islandais en feraient une branche, isolée sans doute à la suite de quelque singulier hasard, mais apparentée à tout l'ensemble des traditions familières aux pays septentrionaux. C'est la thèse que soutenaient au siècle dernier les érudits de Copenhague avec quelques confrères anglais et allemands. L'un de ceux-ci, H. Möller, au cours d'un travail intitulé : « Le *Beowulf* et les autres fragments de l'épopée populaire en vieil anglais sous leur forme originelle et strophique[1] », alla plus loin que ses prédécesseurs. Il prétendit retrouver dans notre texte la division en quatrains réguliers chère aux *Eddas* poétiques dont ce texte ne serait dès lors qu'une imitation étrangère anticipée. Thèse ingénieuse, mais des plus sujettes à caution. L'on remarque que la répartition en quatrains, souvent fort arbitraire, entraîne de multiples difficultés et que la pratique de l'enjambement, si constante chez le scop du *Beowulf*, la contredit formellement. Enfin, les traces relevées plus haut d'une civilisation déjà raffinée et de mœurs plus douces, dont

1. Kiel, 1883.

rien ne laisse soupçonner l'existence chez les Vikings du 8e siècle de l'ère chrétienne, ne permettent pas d'adopter la solution un peu simpliste qui vient d'être exposée.

L'hypothèse d'une provenance entièrement scandinave ne pouvait que conduire à l'idée d'une traduction intégrale. C'est à cette conception que se rallie Gregor Sarrazin, l'un des critiques qui ont le mieux étudié le *Beowulf*. Après avoir établi que le fond du poème est dû sans doute au Danemark et à la Suède, et que certains éléments linguistiques en paraissaient empruntés aux idiomes du Nord, il s'est demandé si l'original, qui aurait servi de modéle à l'aède anglais, n'était pas, non une série de cantilènes primitives, mais une œuvre proprement littéraire rédigée en langue danoise. Une fois entré dans cette voie, il devait lui être relativement facile de découvrir l'auteur probable de l'original ainsi compris. Et c'est ce qui arrive en effet. Il finit par l'attribuer sans trop d'hésitation « à un Thul ou Skalde, comme il appert de la forme artistique de la composition et des nombreux *kenningar* (ou composés métaphoriques), mais surtout des exhortations à la générosité faites en passant »[1]. Et comme il nous est parvenu quelques noms de ménestrels de ces temps éloignés, il rattache de confiance à l'un d'entre eux son premier *Beowulf* dont il dit qu'il a « sans doute été composé ou refondu par le skalde Starkad vers l'an 700 à la cour du souverain danois Ingeld, à Lethra »[2]. Conjecture curieuse, sinon intéressante, car l'on ignore absolument si le poème anglais dépend d'un prototype unique et rien ne le prouve. L'on ne sait pas non plus avec certitude si le célèbre Starkad a existé, et ce personnage nébuleux semble appartenir à la légende plutôt qu'à l'histoire. Enfin, rien n'indique qu'il ait chanté le chef géate vainqueur de Grendel et l'épopée anglo-saxonne porte trop de marques d'une civilisation avancée et née en Angleterre pour qu'elle puisse être une simple copie d'un ouvrage d'outre-mer.

Une autre théorie plus plausible fait du vieux poème épique un assemblage artificiel de divers fragments empruntés à des cantilènes populaires. Mais les conclusions de Mullenhoff, qui voulut y voir l'œuvre de chantres multiples, ne trouve plus guère créance auprès de la critique moderne. Elle se heurte à l'objection que l'on a affaire à une épopée pourvue d'une unité réelle et que les procédés de style et de versification sont identiques dans les diverses parties du récit. Au lieu du manteau d'Arlequin auquel aboutit la méthode des interpolations et des apports variés, l'érudition la plus récente nous met en présence d'un ensemble harmonieux formé tout au plus de trois ou de quatre divisions principales, indépendantes à l'origine les unes des autres : le combat de Beowulf et de

1. G. Sarrazin, *Beowulfstudien*, 1888, p. 91.

2. *Id.*, p. 107.

Grendel, la lutte avec la mère du monstre, le retour au pays des Géates et la victoire sur le dragon. Encore faut-il remarquer que le duel avec Grendel se soude tout naturellement au duel entre Beowulf et le monstre femelle, et que le retour du vainqueur dans sa patrie se rattache avec beaucoup de vraisemblance au premier des deux morceaux qui l'encadrent. Il resterait en définitive une dichotomie réelle marquée au vers 2200, mais sans qu'il puisse en aucun cas être question d'une simple juxtaposition. La charpente épique de l'œuvre anglo-saxonne constitue une masse uniforme et solide où les épisodes sont strictement subordonnés à un même plan et où le caractère ferme et net des personnages essentiels trahit, tout autant que la facture homogène, le dessein bien conçu et proprement littéraire qu'il serait difficile de ne pas attribuer à un seul auteur.

Une pareille constatation devait conduire à l'hypothèse d'un diascévaste ou d'un reviseur responsable du poème sous la forme où il nous a été transmis. Cette hypothèse peut du reste s'accorder avec les précédentes en ce sens que chacune d'elles contiendrait une part de vérité. L'on conçoit en effet sans peine qu'un ménestrel entreprenant, qui serait allé en Danemark ou qui aurait recueilli d'une bouche danoise les légendes au sujet de Beowulf, ait songé à s'en inspirer pour charmer des auditoires angliens ou merciens ayant conservé des relations avec les pays d'outre-mer et disposés par une certaine communauté d'origine à se complaire aux cantilènes populaires germaniques du continent voisin. Intéressé, semble-t-il, d'une façon spéciale par l'élément merveilleux qu'il retrouvait dans les traditions ancestrales, il se serait engoué des combats du chef géate contre des adversaires surnaturels, et c'est ainsi qu'il aurait cherché à fondre en une même narration les aventures du héros aux prises avec deux monstres mâle et femelle et plus tard avec un dragon. Toutefois, subissant malgré lui l'influence d'un milieu plus civilisé et déjà moins crédule, il aurait été amené à atténuer les invraisemblances des anciens mythes. Pour lui, Grendel et sa mère, bien que garantis contre l'atteinte des épées par des arts magiques, ne sont que des mortels d'une taille extraordinaire, mais vulnérables et destinés à succomber. Quant au dragon, malgré les flammes dont il s'entoure, il suffit d'un bouclier en fer pour l'affronter avec succès et, pour le tuer, d'un coup adroitement porté au ventre, où les écailles ne le protègent pas contre l'assaut meurtrier (*Beowulf*, v. 2699-2700). Ajoutons que les portraits, si minutieusement tracés, de Hrothgar, d'Hygelac et de son neveu impliquent une habileté considérable dans l'art de concevoir des caractères et supposent un poète expert comme dernier auteur de l'épopée.

Aussi comprend-on que certains érudits aient voulu découvrir le nom du barde anglais qui nous a laissé ce beau récit épique. Après avoir attribué l'œuvre originale au skalde danois Starkad,

Sarrazin se devait de lui trouver un traducteur digne de figurer à ses côtés. Il n'y manque pas et désigne Cynewulf. Selon lui, il nous faut admettre chez l'ultime reviseur la connaissance de l'ancienne langue poétique du Nord et c'est ce qu'il remarque chez Cynewulf, puisqu'il relève à la fois chez celui-ci et dans le *Beowulf* des vocables isolés et des mots composés d'origine nordique, la postposition de l'article et de la préposition et mainte particularité de syntaxe scandinave. Ce sont là en effet des coïncidences curieuses, mais sont-elles bien probantes ? A supposer même que Sarrazin n'ait pas exagéré la portée de ressemblances fortuites (et ne serait-ce pas ici le cas ?) n'a-t-il pas pris pour une caractéristique frappante du vieux scop une série de traits communs à toute l'épopée anglo-saxonne ? Et n'est-il pas naturel de croire qu'un poème de l'importance du *Beowulf* a dû influer fortement, au point de vue de la langue et du vers, sur les poèmes héroïques qui lui ont succédé ? D'autres considérations encore empêchent de s'arrêter à l'hypothèse du critique allemand. Cynewulf, tel qu'il s'est révélé dans ses écrits, est un barde d'inspiration foncièrement chrétienne. Ses poèmes authentiques sont empruntés à la tradition ecclésiastique et contiennent à maintes reprises l'affirmation de sa foi. Se pourrait-il qu'il eût choisi un sujet presque païen et que, par surcroît, l'ayant choisi, il n'y eût pas laissé la marque incontestable de ses croyances ? Que vénérant la croix du Sauveur au point d'en avoir chanté la découverte par Sainte Hélène, mère de l'empereur Constantin, il ne l'eût pas mentionnée une seule fois dans son récit épique, et que le christianisme du *Beowulf* demeurât absolument incolore et à vrai dire méconnaissable ? La chose ne paraît guère admissible. Et s'il en est ainsi, l'hypothèse d'une traduction, si peu probable en soi, devient tout à fait douteuse dès que le traducteur doit s'appeler Cynewulf.

Une autre conjecture moins audacieuse et moins tranchante, faite avec toutes les réserves que comporte l'obscurité de la question, est celle de M. Thomas Arnold[1] dans ses « Notes sur le *Beowulf* ». Il remarque que des sagas en dialecte danois ou géate avaient sans doute cours en pays scandinaves au 7e siècle de notre ère et que celles sur Hrothgar, sur Hygelac et son illustre neveu devaient être parmi les plus aimées et les plus répandues. C'est précisément à la fin de cette période que des missionnaires partis des côtes orientales de l'Angleterre ont débarqué chez les Frisons et en Danemark, pour convertir les païens du littoral. L'un des missionnaires anglo-saxons qui aurait entendu réciter telle ou telle de ces cantilènes n'a-t-il pas pu s'en servir après son retour en Grande-Bretagne pour charmer les loisirs de ses compatriotes ? M. Arnold convient que ce ne fut certainement pas Cynewulf, dont le style, le ton et les tendances sont bien différents de ceux de la vieille épo-

1. Th. Arnold, *Notes on Beowulf*, London, 1898.

pée. Mais après avoir donné acte au critique anglais de sa réfutation de l'hypothèse de Sarrazin, ne faut-il pas ajouter que la sienne, quoique plus souple et plus vague, n'en reste pas moins inacceptable pour les raisons exposées plus haut ? Quel est le missionnaire envoyé chez des peuplades barbares par quelque église ou quelque monastère qui se serait contenté de leur emprunter, sans plus, des chants pénétrés de l'esprit du paganisme ? Il aurait été, semble-t-il, offusqué au premier chef par les anciens mythes qu'il se serait efforcé de faire oublier à ses convertis et péniblement affecté de l'absence complète des doctrines chrétiennes qu'il était tenu de leur transmettre. Dès lors, comment croire qu'il eût laissé dans le *Beowulf* tant d'allusions aux dieux de l'Olympe germanique et qu'il n'y eût pas introduit l'aveu formel de son christianisme ? En bonne logique, il paraît donc difficile d'adopter l'ingénieuse supposition que le savant commentateur a émise d'une façon hésitante et comme à titre d'essai.

Mais le problème demeurait trop tentant pour ne pas attirer l'attention de quelque autre génie inventif. L'honneur des lettres anglaises semblait exiger que l'on pût nommer l'auteur probable, et non pas seulement le simple traducteur, de la vieille épopée. Ce fut le professeur Earle, de l'Université d'Oxford [1], qui s'en chargea. Au cours de sa version du *Beowulf*, il avait noté le panégyrique des souverains de l'Anglie impliqué dans un passage relatif au roi Offa et à la reine Thrytho (*Beowulf*, v. 1931-1962). Tout naturellement, il le transféra à la dynastie régnant vers la fin du 8e siècle sur la côte orientale de l'Angleterre. L'ancienne légende germanique se rattache pour lui, par un lien manifeste, à Offa II, le chef belliqueux qui domina la Mercie de 755 à 796 et qui, peu avant sa mort, conquit le pays des Angles. Or, Offa II avait un fils, Ecgferth, destiné à recueillir sa succession, et M. Earle voit dans notre poème quelque chose comme l'institution d'un prince du sang, une leçon de haute morale à l'adresse de l'héritier d'un trône glorieux. Cette leçon, qui était alors en mesure de la formuler *ad usum Delphini* sous les espèces d'un chant héroïque où sont exaltées les diverses vertus requises pour bien gouverner un peuple de guerriers ? Question ardue sans doute. Mais servie par une imagination fertile, l'érudition ne saurait être prise en défaut. Ce ne pouvait être qu'un illustre prélat, Hygebehrt, appelé par Offa II à l'archevêché de Lichfield et conseiller intime du monarque. C'est donc lui que le savant critique, non sans quelques réserves prudentes, désigne comme le poète inspiré de la geste anglo-saxonne. Malheureusement il est plus facile de comprendre les hésitations de l'érudit que de se rendre aux arguments souvent spécieux dont il étaye sa conjecture. L'on se demandera toujours comment il n'est

1. J. Earle, *The Deeds of Beowulf*, Oxford, 1892.

rien resté de l'archevêque de Lichfield qu'un ouvrage obstinément anonyme et comment ce haut dignitaire ecclésiastique y aurait laissé des traces si incertaines de la foi nouvelle qu'il avait charge d'enseigner à ses compatriotes.

Données positives fournies par la critique interne du " Beowulf ".

Il est peut-être temps de revenir de cette excursion dans le domaine de l'hypothèse à des faits précis, tels que les donne le texte lui-même. Ces faits sont de deux sortes. Ils fournissent une date inférieure avant laquelle le poème actuel n'a pas pu être composé et une date supérieure après laquelle on ne saurait en placer la conception. L'on trouve chez Grégoire de Tours, au chapitre III du livre III de son *Histoire des Francs*, la mention d'une incursion par mer du souverain danois[1] Chocilaicus sur le territoire des Attuarii fixés près de l'embouchure du Rhin. Le chef franc Theuderic envoie son fils Theudebert contre les envahisseurs qui sont repoussés, et dont le roi périt sur le champ de bataille. Cet événement se passe entre l'an 515 et l'an 520 après J.-C. Or il est certain, au point de vue de la linguistique, que les Attuarii correspondent aux Hetware et Chocilaicus à l'Hygelac de l'épopée, et qu'il s'agit de l'incident sur lequel le *Beowulf* insiste à trois reprises différentes (v. 1202-1211, 2354-2359 et 2913-2920). Si l'on considère que le héros géate, au dire du scop, survit à cette expédition désastreuse, qu'il succède éventuellement à son oncle et qu'il règne ensuite pendant cinquante ans, il est évident que l'année 570, et plus exactement sans doute le début du 7e siècle, marque l'époque au-delà de laquelle il est impossible de reculer l'idée première de notre récit épique en tant qu'œuvre littéraire. Et si l'on veut que la légende se forme autour des personnages historiques dont il est question, il faudra sans doute laisser s'écouler au moins un demi-siècle encore. D'autre part, le vers 2921 contient le nom des Merewioingas, c'est-à-dire, comme l'a montré l'érudit danois Grundtvig, celui des Mérovingiens, dont le dernier représentant fut détrôné en 752, et cette mention doit être antérieure à la chute de leur dynastie. Ajoutons que la *Chronique Anglo-Saxonne* signale dès 787 l'apparition des pirates danois sur les côtes de l'Angleterre, et qu'un chant héroïque destiné à un auditoire anglais et renfermant l'éloge voulu et développé à plaisir de la maison princière du Danemark serait inconcevable à partir de ce moment. La date approximative de composition des cantilènes du *Beowulf* doit donc être ramenée à la période entre 650 et 750

1. On comprenait alors volontiers sous le nom de Danois tous les pirates scandinaves.

et vraisemblablement à la première moitié du 8e siècle de notre ère. La langue du poème confirme les données précédentes, s'il est permis de supposer que certains caractères de l'œuvre anglienne primitive se sont conservés dans la transcription en dialecte saxon occidental. Et l'on est en droit de l'admettre quand on constate à quel point la grammaire du *Beowulf* et son vocabulaire sont demeurés archaïques. Ici, en effet, comme dans le *Widsith*, qui remonte plus haut encore par la date, certaines particularités grammaticales frappent aussitôt le lecteur. Dans tous les deux, l'article se confond avec le pronom démonstratif dont il dérive et ne paraît guère avoir une existence distincte. Le duel des pronoms personnels reste d'un usage assez fréquent, alors que par la suite il est uniformément écarté en faveur du pluriel, et la déclinaison faible de l'adjectif n'exige pas que celui-ci soit accompagné de l'article défini, comme ce sera le cas dans les pièces de vers ultérieures. En ce qui concerne le verbe, les temps se ramènent surtout à deux formes : le présent et le passé simple. L'auxiliaire *avoir* commence seulement à donner naissance à des temps composés, le passif construit avec *weorthan* ou *beon* est rare et les auxiliaires du futur ajoutent encore un sens spécial à la phrase. Le vocabulaire également revêt un aspect d'antan, abstraction faite d'ailleurs des emprunts étrangers possibles. L'on observe, par exemple, que bon nombre de termes n'ont pas l'acception figurée qui s'y attachera plus tard. C'est ainsi que *dreorig*, prototype du *dreary* moderne, signifie toujours « ensanglanté » (*Beowulf*, v. 1417, 2789 et cf. v. 935, 1780 et 2720), alors qu'avec le temps et dans les œuvres postérieures il prend la nuance métaphorique de « fâcheux » et « attristé » (p. ex. : *The Wanderer*, v. 17, *dreorigne* [*hygan*], et *dreorige on mode* dans un sermon d'Aelfric). Et il est curieux de noter que le mot *sawol* (aujourd'hui *soul*), où l'idée d'« âme » perce déjà (voyez *Beowulf*, v. 184, 1742, 2820), conserve le plus souvent le sens primordial de « vie » (p. ex. : *id.*, v. 801, 852, 2422, et cf. v. 1406, 3033 et surtout v. 2693). La grammaire et la langue témoignent ainsi de l'antiquité relative de la vieille épopée.

La même conclusion ressort d'une étude attentive de la versification du poème. L'unité métrique s'y ramène à un vers long que la césure partage en deux hemistiches reliés entre eux au moyen de l'allitération. Dans chaque hémistiche l'on trouve deux syllabes fortement accentuées dont une au moins allitère avec une syllabe semblable dans l'autre et c'est la première tonique forte du second hémistiche qui détermine l'allitération dans chaque cas particulier. Peuvent allitérer ensemble toutes les voyelles indifféremment et les consonnes identiques, en tenant compte du fait que *sc*, *sp* et *st* constituent des groupes à part dont les deux lettres doivent toujours se répéter. Quant à la disposition dans le mètre des accents forts en question, on peut la résumer comme suit, d'après les lois

de Sievers légèrement modifiées par Kaluza. Il y a cinq types principaux d'hémistiches métriques :

1) ▬ ∪ ▬ ∪[1] : *éthel sínne* (*Beowulf*, v. 1960) ;

2) ∪ ▬ ∪ ▬ : *this éllen-wéorc* (*id.*, v. 2643), qui comporte souvent une ou deux atones initiales non comptées dans la mesure, p. ex. : *on swa hwáethere hónd* (*id.*, v. 686) ;

3) ∪ ▬ ▭ ∪ : *on stéfn stigon* (*id.*, v. 212) ;

4) ▬ ▬ ▭ ∪ : *gód gúthcỳning* (*id.*, v. 2563) ;

5) ▬ ▭ ∪ ▬ : *wéallinde wáeg* (*id.*, v. 2464).

C'est dire que pour l'oreille moderne le rythme descendant du trochée ou du dactyle accentuel prévaut dans le vers anglo-saxon. Mais au point de vue de la date de l'épopée, il importe surtout de remarquer la régularité du mètre qui a fait du *Beowulf*, pour les théoriciens, le modèle et la norme du système allitératif. Car cette régularité même est archaïque, puisqu'une mesure populaire ne s'écarte de sa loi fondamentale qu'après un certain laps de temps. En outre, Sievers a établi que des considérations de métrique exigent en maint endroit le rétablissement dans le texte actuel de formes grammaticales non contractées, telles que *doan* pour *don*, *doith* pour *deth*, *sendeth* pour *sendth*, ce qui nous ramène encore aux origines de la langue. Ainsi l'existence d'une versification autochthone (attendu que ce mètre épique diffère sous plusieurs rapports du vers nordique dont on a voulu le rapprocher) et la correction de son emploi confirment les nombreux témoignages qui nous obligent à reculer fort loin dans le passé l'apparition de la première chanson de geste anglaise.

Une autre caractéristique du *Beowulf* a frappé les érudits qui se sont occupés de la critique du texte. C'est le fait de l'unité fondamentale que l'on note à travers toute l'étendue du poème. Sarrazin observe que dans les deux principales divisions (du vers 1 à 2200 et du vers 2200 à la fin) les termes essentiels du vocabulaire et les usages grammaticaux demeurent les mêmes et suivent les mêmes lois. Il y a homogénéité parfaite, que l'on étudie les discours prêtés aux personnages de marque, le corps de la narration ou les épisodes qui l'agrémentent. M. Clark Hall[2] a montré également que beaucoup de mots étrangers au reste de la littérature poétique du vieil anglais, mais fréquents dans le *Beowulf*, se retrouvent dans l'une comme dans l'autre moitié. Il relève par exemple des substantifs tels que *hringnet*, la cotte de mailles (v. 1889 et 2754), *waelraes*, l'assaut mortel (v. 824, 2101, 2531, 2947), *fethecempa*, le fantassin (v. 1544 et 2853), des adjectifs comme *eotonisc*, gigan-

1. Une tonique forte et longue est marquée ▬, une tonique plus faible ▭, une syllabe douteuse ⊻ et une atone brève ∪.

2. *Beowulf and the Finnsburg Fragment* by J. R. Clark Hall, London, 1911.

tesque (v. 1558, 2616, 2979), *hindema*, dernier (v. 2049 et 2517), *fuslic*, prêt (v. 232, 1424, 2618), *unfaege*, non voué à mort (v. 573 et 2291) ou des composés faisant image tels que *handgemot*, la mêlée (v. 1526 et 2355), *leodhryre*, la chute d'un prince (v. 2030 et 2391) et *guthwine*, l'épée ou l'ami de combat (v. 1810 et 2735). Les particularités de grammaire signalées dans un paragraphe précédent, le style disjonctif et saccadé, la tendance à se servir de la litote ou atténuation voulue de la pensée, en disant p. ex. : « Ce ne fut pas un bon échange » (v. 1304) pour « Ce fut un troc funeste » et « Ce ne fut pas un voyage aisé » (v. 2586) pour « Ce voyage fut difficile », ou à écrire sous forme de périphrases courantes « *geceas ecne raed* (v. 1201), il choisit un gain éternel », et « *Godes leoht geceas* (v. 2469), il choisit la lumière divine » pour « il mourut » sont communs à l'une et l'autre partie. Et l'allure du mètre épique qui se maintient identique jusqu'en ses moindres variations d'un bout à l'autre de la geste renforce aussi l'impression d'uniformité réelle qui se dégage d'un examen attentif de l'épopée anglo-saxonne.

Mais s'il faut se rendre à l'évidence et reconnaître l'unité profonde manifeste pour qui aborde le *Beowulf* sans prévention, il est permis de noter un progrès incontestable quand on passe de la première à la seconde partie. Sarrazin avait jadis appelé l'attention sur la différence de ton qui sépare le récit de la lutte contre Grendel de celui du combat livré au dragon, et l'expliquait par la différence qu'il y a entre un chant de victoire et le récit des derniers moments du héros blessé à mort, ou bien entre un écrivain jeune et ardent et ce même écrivain aux approches de la vieillesse. Toutefois, aucun critique ne semble avoir remarqué à quel point ce changement correspond à des modifications réelles et à un sensible perfectionnement du vocabulaire et du style vers la fin du vieux poème épique. Il ne s'agit pas seulement de l'emploi de termes nouveaux ou de ἅπαξ λεγόμενα, dont il existe aussi des exemples dans la première moitié de l'œuvre et que justifierait la diversité des incidents introduits après le vers 2200, mais plutôt de mots appliqués à des objets ou à des concepts déjà exprimés à maintes reprises. Tels sont entre autres des verbes comme *bywan*, orner (*Beowulf*, v. 2257) ; *behofian*, avoir besoin (*id.*, v. 2647) ; *gestrienan*, acquérir (*id.*, v. 2798) ; *abredwian*, tuer (*id.*, v. 2619) ; *friclan*, chercher (*id.*, v. 2556) et *swelan*, brûler (*id.*, v. 2713), auxquels jusque-là le poète n'avait pas eu recours, des adjectifs d'un usage familier comme *dyrstig*, audacieux (*id.*, v. 2838) ; *thrist-hydig*, hardi (*id.*, v. 2810) ; *earg*, couard (*id.*, v. 2541) ; *thyslicu*, tel (*id.*, v. 2637) ; *getenge*, posé (*id.*, v. 2758) ; *unfrod*, jeune (*id.*, v. 2821) ; *welig*, riche (*id.*, v. 2607) ; et certains composés originaux comme *aerfaeder*, ancêtre (*id.*, v. 2622) ; *londwara*, les gens du pays (*id.*, v. 2321) ; *ealond*, le littoral (*id.*, v. 2334) ; *maegburg*, un clan (*id.*, v. 2887) ; *hrethsigora*, la victoire (*id.*,

v. 2583) ; *stearc-heort*, téméraire (*id.*, v. 2288, 2552) ; *windbland*, un tourbillon de vent (*id.*, v. 3146) et *wollentear*, baigné de larmes (*id.*, v. 3032). Il surgit des vocables que l'on dirait d'invention récente, tels que *byme*, la trompette (*id.*, v. 2943) ; *daroth*, le javelot (*id.*, v. 2848), auquel Sarrazin attribue une affinité scandinave ; *brenting*, le vaisseau de haut bord (*id.*, v. 2807), dérivant de *brant*, haut ; *bune*, la coupe (*id.*, v. 2775, 3047) ; *benn*, la blessure (*id.*, v. 2724, et cf., v. 2740 et 2904) ; *gaedeling*, le parent (*id.*, v. 2617, 2949) ; *stefn*, la voix (*id.*, v. 2552) ; *sioletha*, les eaux (*id.*, v. 2367) et *strengel*, le chef (*id.*, v. 3115). L'on peut apercevoir le développement de la langue au seul fait que les termes abstraits deviennent plus nombreux, p. ex. : *centhu*, la hardiesse (*id.*, v. 2696) ; *giohtho*, le chagrin (*id.*, v. 2267, 2793, 3095) ; *milts*, la bonté (*id.*, v. 2921) ; *onmedla*, l'orgueil (*id.*, v. 2926), que certains termes concrets prennent une acception figurée, comme *gealdor*, son et enchantement (*id.*, v. 2944, 3052) ; *gewitt*, intérieur et conscience (*id.*, v. 2703, 2882) ; *hothma*, obscurité et tombe (*id.*, v. 2458), et que la dérivation multiplie ses produits au moyen des terminaisons *ig* et *lic* pour l'adjectif, p. ex. : *gewittig*, conscient (*id.*, v. 3094) ; *grimlic*, farouche (*id.*, v. 3041, à côté de *grim*, v. 555, 1499, terrible) ; *geomorlic*, triste (*id.*, v. 2444, auprès de *geomor*, affligé, v. 49, 1075), *dom* et *end* (sur le modèle de *Demend*, le Juge) pour les substantifs, p. ex. : *cynedom*, royaume (*id.*, v. 2376) ; *feormend*, polisseur (*id.*, v. 2256) et *wergend*, défenseur (*id.*, v. 2882), et *ian* pour les verbes, comme dans *blodgian*, tacher de sang (*id.*, v. 2692) ; *fandian*, découvrir (*id.*, v. 2301 et 2454 à côté de *findan*, trouver, *id.*, v. 1156, 2294) ; *openian*, ouvrir (*id.*, v. 3056) et *syngian*, pécher (*id.*, v. 2441) et fait naître des doublets tels que *gen* et *gena*, encore (*id.*, v. 2859 et 2800) ou *setl* et *sess*, siège (*id.*, v. 2019 et 2717). Enfin, il est curieux de constater, en vue des influences possibles venues du dehors, que les mots *aeled*, feu (*id.*, v. 3045) ; *elland*, terre étrangère (*id.*, v. 3019) et *greot*, sable (*id.*, v. 3167) trouvent leurs analogues en vieux saxon qui, on le sait, a si fortement marqué de son empreinte la *Genèse* de l'école caedmonienne. La grammaire de la seconde partie admet des constructions plus variées et, outre le présent et le passé simple, maint exemple de temps composés formés avec les auxiliaires *être*, *avoir* et *devenir* (*weorthan*), p. ex. : *id.*, v. 2283, 2450 ; v. 2266, 2301, 2321, 2381, 2397 ; v. 2692, 2843, 2962, 2983. Quant au style, il coule mieux dans cette moitié du *Beowulf* et ne semble plus aussi saccadé. La pensée suit son cours avec moins de heurts et le nombre beaucoup plus restreint des « lors » (*tha*) indique que le poète sait désormais exposer son sujet d'une façon plus régulière et plus logique. Il y a donc sous tous ces rapports une évolution heureuse et très apparente, dans la vieille épopée, de ses débuts à son dénouement.

Conclusion.

De ces diverses constatations un premier fait ressort clairement, c'est que, pour le fond même du récit, le *Beowulf* est de provenance nordique. Il tire son origine de ces pays scandinaves qui, à l'aube du moyen-âge, reçurent le dépôt du patrimoine traditionnel de la race, qui transmirent aux tribus germaniques d'alentour leurs légendes nationales et qui commencèrent à les répartir en cycles épiques variés. On le reconnaît, dans le cas du vieux poème anglais, à la forme que revêt l'histoire de Sigemund et du dragon, à l'importance que prennent les souverains danois et les chefs géates, à maint détail relatif aux anciennes croyances de la péninsule suédoise et aux luttes entre les peuples qui l'habitent. Chose singulière! pas une allusion à l'Angleterre ne rappelle aux auditeurs du scop l'île hospitalière où ils se trouvent fixés à demeure. C'est à force de recherches érudites que l'on a découvert dans l'épisode du roi Offa et de sa redoutable épouse un lien fragile entre le Danemark, où se passe une importante partie de l'action, et les royaumes maritimes fondés sur la côte Est de la Grande-Bretagne par les corsaires venus des rivages du continent voisin. Preuve en soi que la trame intime de l'épopée est empruntée au dehors. Et par les noms qu'elle chante, par l'empreinte caractéristique qu'elle impose aux mythes du passé, par les sites où elle laisse surgir les principaux incidents de la narration, cette épopée proclame hautement qu'elle prend sa matière à l'étranger, dans l'ensemble des cantilènes héroïques qui serviront plus tard de base aux différents recueils des *Eddas* islandaises.

Il est non moins évident par contre que la forme dernière du *Beowulf* lui est venue, en Anglie ou en Mercie, de la main d'un poète né dans la grande île. Sans parler des traces incontestables de christianisme qu'un Suédois ou un Danois n'aurait pas pu y introduire à pareille époque, la civilisation que l'on y trouve décrite appartient à un type trop avancé pour être, à cette date reculée, la civilisation du Nord germanique. La construction des routes, l'emploi de l'acier, la connaissance de nouveaux instruments de musique, l'usage de tapisseries pour le décor d'une salle de festin, l'apparition du vin à côté de la bière et de l'hydromel, témoignent d'un raffinement auquel n'atteignent pas encore les roitelets barbares antérieurs à l'ère des Vikings. La douceur croissante des mœurs publiques, sous l'influence pacificatrice de la femme, le cérémonial déjà compliqué de la cour de Hrothgar ou d'Hygelac, l'énumération, parmi les vertus attribuées aux héros, de l'affabilité, de la mansuétude et de la générosité, s'opposent à ce que l'on sait des anciens Scandinaves, tandis que ces mêmes traits conviennent parfaitement au Mercien Ethelbald, le Bretwalda ou chef suzerain qui régna de 716 à 755 et réunit le Kent, l'Anglie orientale, l'Essex et

le Wessex sous son hégémonie, ainsi qu'à ses successeurs. Et la chanson de geste médiévale porte ainsi la marque certaine de la culture anglo-saxonne.

Ce qui, au point de vue du fond, frappe aussi tout lecteur attentif du *Beowulf*, c'est l'unité réelle qui le distingue. Il est un par son sujet, puisqu'il décrit trois victoires d'un chef géate sur des monstres dévastateurs et apparemment invincibles. Il est un par le caractère du héros principal auquel il doit son nom et qui se maintient sans défaillance semblable à lui-même, conformément au précepte d'Horace : « Servetur ad imum Qualis ab incepto processerit. » Il est un par le style sérieux et plein de dignité qui dédaigne les personnages roturiers et qui ne s'abaisse jamais à la trivialité ou à la plaisanterie. Il est un enfin par la langue et le vers. Celui-ci, d'un bout à l'autre, reste homogène et régulier; celle-là, jusque dans ses divergences avec la langue des scops ultérieurs, demeure fidèle à son vocabulaire propre et à ses tournures préférées et souvent archaïques. Toutefois cette unité profonde qui se révèle dans la composition de l'œuvre n'exclut pas la diversité de la matière épique prise, comme on l'a vu, tantôt au folk-lore primitif, tantôt à la mythologie des Germains, tantôt à leurs légendes héroïques, tantôt aux usages d'une civilisation nettement anglaise et récente. Et quand elle s'impose ainsi à des apports de provenance variée pour les fondre en un ensemble solidement construit et d'une haute inspiration, elle fournit un argument de grand poids à la théorie d'un diascévaste unique et définitif.

Peut-on aller plus loin et fixer le caractère propre de ce dernier reviseur? Il semble bien que ce soit possible. D'après maints détails de son récit, d'après sa prédilection visible pour des tableaux de fêtes agrémentées de musique et de chant et d'après les descriptions, où il se complait, de riches trésors et d'objets précieux offerts en cadeau, l'on est en droit de conclure qu'il s'agit d'un ménestrel de profession analogue au Deor d'une des plus anciennes poésies anglaises. Et cette origine expliquerait à son tour ce qu'il y a d'artificiel dans l'œuvre épique. Car le *Beowulf*, sous plus d'un rapport, paraît s'adresser à des lecteurs instruits et témoigne d'une rédaction assez soignée. Sa composition trahit une certaine recherche de l'effet et l'on note dans sa langue des phrases de pure convention. C'est ainsi que les Danois sont appelés « Scyldings Victorieux » (*Beowulf*, v. 597, 2004), lorsqu'ils sont incapables de se défendre contre Grendel et sa mère, et que, suivant la remarque du professeur Ker[1], le dragon et son vainqueur, en vertu d'un lieu commun, quittent tous deux « cette vie éphémère » (*id.*, v. 2845). Parmi les procédés littéraires dont use le poète pour grandir ses personnages, il faut signaler le contraste formel ou implicite entre

1. W. P. Ker, *The Dark Ages*, London, 1904.

eux et les types opposés, par exemple entre le noble Beowulf et le farouche Heremod (*id.*, v. 1700-1722), la douce Hygd et l'altière Thrytho (*id.* v. 1926-1957), le vaillant Wiglaf et les douze poltrons qui s'enfuient à l'heure du danger (*id.*, v. 2596-2629). D'une manière générale, l'auteur met volontiers des monstres toujours muets en face d'hommes souvent très loquaces, de jeunes preux à côté de vieillards, tels Wiglaf et son suzerain octogénaire, Ingeld et le guerrier vétéran, le neveu d'Hygelac et le roi Hrothgar qu'il vient secourir. C'est d'ailleurs avec un art véritable qu'il insiste sur les traits saillants du héros qu'il dépeint et sait en quelques mots brefs et lapidaires tirer la leçon morale d'une situation tragique. Dès lors, quoi d'étonnant si d'aucuns lui prêtent une éducation monastique et la connaissance des chefs-d'œuvre de la littérature romaine? Le professeur Earle le soupçonne même d'avoir imité, aux vers 1385-1389, l'*Enéide*, liv. X., v. 467-69, et le *De Consolatione*, IV, 6, etc , de Boèce aux vers 1056-62, quand il soumet le destin à la sagesse divine et recommande aux humains une clairvoyance avisée. Mais c'est faire trop d'honneur au vieux scop que de transformer une rencontre d'idées sans doute fortuite en preuve d'érudition, et le critique d'Oxford détruit lui-même la portée de son observation, lorsqu'un peu plus tard, à propos du vers 2492, il constate avec surprise combien les épées étincellent peu souvent dans notre poème, alors qu'elles flamboient sans cesse chez Virgile. Ce qui rappellerait plutôt ici les classiques de l'antiquité, ce serait l'emploi de quelques expressions savantes avec leur sens originel, par exemple au vers 1600, *non* pour la neuvième heure du jour, *mil-gemearc* (*id.*, v. 1362) pour une mesure d'un mille, et *frum-gar* (*id.*, v. 2856) pour le chef (ou premier javelot), qui traduirait le *primipilus* des anciens, ou bien encore les tournures, *Wa bith thaem* et *Wel bith thaem* (*id.*, v. 183 et 186), « Malheur à qui », « Bonheur à qui », s'opposant l'une à l'autre comme *Male est illi* à *Bene est illi*, ou *ealgian under segne* (*id.*, v. 1204, et cf. *sub signis ire* dans César), « défendre sous les drapeaux ». De pareilles coïncidences sont curieuses ; elles sont cependant trop rares et trop peu probantes pour permettre de parler d'une influence latine sur le dernier rédacteur du *Beowulf*.

On comprend toutefois que cette tentative heureuse dans le domaine épique ait eu une importance considérable pour le futur développement de l'épopée anglo-saxonne. Grâce aux particularités du vocabulaire et à la ressemblance des situations, l'on peut suivre la trace du *Beowulf* dans l'ensemble des poèmes plus récents. Ce qui leur est commun ainsi qu'à lui, c'est le long vers allitératif soumis aux mêmes règles depuis les débuts lointains jusqu'à la conquête normande, et c'est l'emploi de composés ou de formules honorifiques empruntés à son riche répertoire. Mais outre ces traits généraux, apparents partout ou règne l'inspiration héroïque,

il y a lieu de noter une action plus directe et plus forte. Si parmi les chants de l'école caedmonienne, la *Genèse* ne la montre guère, l'*Exode*, par contre, est pénétré d'un esprit belliqueux et rappelle à maintes reprises l'ancienne chanson de geste. Entre les compositions dues ou attribuées à Cynewulf, l'*Andreas* a certainement subi l'influence de son grand prédécesseur en ce qui touche à l'amour de la mer, à l'ardeur martiale et au goût des aventures, et le *Guthlac*, comme l'*Elene*, s'en ressentent aussi. L'on peut en dire autant plus tard du magnifique fragment de *Judith*, qui fait suite au *Beowulf* dans le manuscrit Vitellius Axv du Musée Britannique. Et quand s'achève le 10e siècle de l'ère chrétienne, le beau récit de la *Bataille de Maldon*, qui clôt le cycle parcouru par le genre littéraire dont on a vu l'évolution sommaire, reproduit avec une fidélité étrange certains aspects de la vieille épopée. L'une et l'autre en effet racontent le trépas glorieux d'un chef aimé entre tous, sur le lieu du suprême combat, succombant, là, sans espoir de triompher du destin, écrasé sous le nombre, ici, vainqueur de l'ennemi, mais mortellement blessé. L'une et l'autre décrivent des traîtres qui lâchement abandonnent la lutte, alors que les vassaux restés fidèles au maître se pressent autour de lui et se sacrifient à ses côtés. Et l'un de ceux-ci, Leofsunu, qui reprend à deux cents ans d'intervalle, pour son propre compte, le mot du chef géate refusant de fuir l'espace d'un pied devant le dragon, *oferfleon fotes trem* (*Beowulf*, v. 2525), promet avec une superbe vaillance : « *ic heonon nelle Fleon fotes trym* (*Byrhtnoth*, v. 246-47), je ne veux pas d'ici reculer d'un seul pas ». Ainsi le dernier spécimen d'un chant épique conservé en langue anglo-saxonne et son premier chef-d'œuvre se consacrent chacun à la glorification d'un héros sans peur et sans reproche qui meurt noblement pour défendre sa patrie. Tous deux exaltent la notion du devoir accompli sans hésiter au prix de la vie elle-même, notion qui se retrouve comme le ressort caché des caractères généreux dans les plus sublimes productions de la muse anglaise.

W. Thomas.

Du temps où la guerre était « joyeuse »

I.

Dans les lignes qui vont suivre, nous voudrions présenter au lecteur un spécimen de la littérature de guerre allemande en 1914-1915, au temps de la lutte « joyeuse ». Sans doute, malgré les prohibitions rigoureuses qui nous ont, hélas ! sevrés de tout contact avec la pensée allemande dès la déclaration des hostilités, a-t-on pu, de temps à autre, et encore de façon très fragmentaire, donner au public français des extraits au petit bonheur de cette débauche de « *furor teutonicus* » en caractères d'imprimerie. Mais, tandis qu'en Allemagne on n'ignorait rien de ce qui se publiait chez nous, il nous fallait — non pour nous tenir au courant : pour, simplement, happer, de pitoyable sorte, un lambeau, en contrebande, de prose ou vers boches, nous exposer aux pires avanies, que ceux-là seuls connaissent qui ont vu, de gaieté de cœur, détruire tant de volumes, plus tard introuvables, et, en tout cas, précieux pour l'Historien, au moins futur, volumes qu'il eût convenu de collectionner et d'enfermer, si l'on voulait, provisoirement dans quelque cabinet noir, jusqu'au jour où, les circonstances redevenues normales, le cours préguerrier de l'investigation critique serait proclamé de nouveau licite... *Pia desideria...*

Il importe, dans ce fatras de la littérature de guerre teutonne, d'étudier d'abord la production issue de la phase « joyeuse » de guerre. *Der frohe Krieg !* Oui, il fut un temps où la guerre fut, véritablement et sans figure de rhétorique aucune, pour l'Allemagne, une « guerre joyeuse » ! Epoque où pullula, avec une si luxuriante opulence, la *Kriegsliteratur*, que l'on se sent confondu devant une telle exubérance de papier brouillé et que, à en lire les manifestations où, toujours, réapparaît le même thème de violence conquérante pangermaniste, l'on se demande comment nous pûmes — à de rares exceptions près — *croire* si longtemps, nous les spécialistes de l'intellect allemand d'avant-guerre, nous tromper aussi grossièrement sur la mentalité de ces Troglodytes. Non que de telles lectures soient, au demeurant, purement répugnantes. Encore qu'exigeant un effort, une constante réaction d'âme, elles ne laissent pas de réserver, à qui s'y acharne, une ample moisson de constats, dont on chercherait vainement ailleurs l'équivalent, tant en richesse psychologique qu'en abondance de précisions matérielles. Et cette littérature, aussi, offre ceci de particulier qu'elle se répète en son apparente polyphonie.

La bigarrure des titres ne doit pas nous en imposer. Qu'il s'agisse de la collection des *Ullstein-Kriegsbücher*, si élégante matérielle-

ment malgré son prix ridiculement bon marché — 1 mark ![1] —, ou bien de la non moins *smart* — et ne coûtant aussi qu'un mark ! — *Sammlung von Schriften zur Zeitgeschichte* de la maison S. Fischer à Berlin — indépendamment de ses autres publications de guerre, — ou encore de *Aus den Tagen des grossen Krieges*, publications plus volumineuses, et cependant ne dépassant guère le prix de 1 mark 50 pfennigs, de la maison Velhagen et Klasing à Bielefeld et Leipzig[2] ; qu'il s'agisse de la *Deutsche Orient-Bücherei*, éditée par E. Jäckl — co-éditeur de l'hebdomadaire *Das græssere Deutschland*, avec P. Rohrbach et Ph. Stein, à la même maison d'édition — chez G. Kiepenheuer à Weimar, ou simplement des *Montanus-Bücher*[3], où l'illustration photographique se met au service d'un polyglottisme intéressé autant que *spottbillig*, pour chanter la cause de la *Kultur* sous ses aspects les plus suspects — y compris les camps de prisonniers : dans toutes ces collections, et d'autres encore que nous omettons *brevitaris causâ*, l'intention apparaît identique : fortifier la foi, au dehors[4] et au dedans, en le

1. A la même maison ont paru également les *Männer und Völker*, collection bigarrée, à 1 mark, de monographies et proses pangermanistes. On sait que la firme Ullstein & C° concurrence, à Berlin, en matière surtout de publications journalistiques, celle d'A. Scherl. Celle-ci, pour ne point être en retard sur sa rivale, se hâta d'avoir aussi sa collection à 1 mark, très élégante, qu'elle annonçait, à grand renfort de reproductions photographiques, dans son organe hebdomadaire : *Die Woche*. Dans cette collection parurent, en particulier, les comptes rendus de guerre du correspondant du *Lokal-Anzeiger* berlinois, une des feuilles de Scherl (v. p. ex. *Mit den Türken an der Front*, par E. Serman, etc.). Sur Scherl et Ullstein, voir le très intéressant *Au pays des Maîtres-Chanteurs*, de Marc Henry (Paris, 1916), p. 101. La librairie F.-A. Brockhaus, à Leipzig, pour ne pas être en retard, donnait, elle, les apologies bochophiles de Sven Hedin : *Nach Osten* (en 3 éditions différentes), *Ein Volk in Waffen*, (également en 3 éditions), ce dernier traduit en espagnol chez Seither à Barcelone en 1916), les correspondances de guerre du front russe de W.-C. Gonoll : *In Kampf gegen Russland, etc., etc.* Quant à Ph. Reclam jun., il publiait chaque semaine un très curieux petit bréviaire pangermain illustré : *Des deutschen Volkes Kriegstagebuch*, qui se vendait la bagatelle de 20 pfennigs.

2. Nul n'ignore que cette maison — dont les éditions classiques d'auteurs anglais et français, sous la direction de A. Benecke, directeur de la *Sophienschule* à Berlin, se disputent la faveur des établissements d'enseignement allemand avec celles de la *Rengersche Buchhandlung* (Gebhardt et Wilisch) à Leipzig — édite une revue mensuelle illustrée *(Velhagen und Klasings Monatshefte)* qui s'est toujours distinguée par sa bonne tenue littéraire et typographique et dont les fascicules, depuis août 1914, renferment une mine de documents sur la guerre.

3. Edités par l'éditeur Hermann Montanus, à Siegen et Leipzig, par éditions de 30,000 exemplaires. Signalons, également, dans la catégorie des publications de propagande de même nature, la copieuse collection de fascicules hebdomadaires publiés par la librairie H. Hillger à Berlin et mis en vente au prix dérisoire de 20 pfennigs : *Krieg und Sieg*, *Einzelbilder in Berichten der Zeitgenossen*.

4. Nous avons, précédemment, signalé dans cette *Revue* quelques-uns des aspects de la propagande allemande sur l'Amérique Latine. Dans une curieuse brochure de 80 pp. in-4°, publiée en 1918 par les presses universitaires de Cambridge : *South America and the War*, M. F.-A. Kirkpatrick, donnant là le texte de conférences faites au *King's College* de Londres, cite 4 centres allemands principaux uniquement destinés à influencer l'Amérique Latine. Il y aurait bien des choses à dire sur certaines indications de l'auteur, surtout

bien-fondé de la cause allemande, glorifier la guerre sacrée, stimuler, par l'appât d'une victoire certaine et de la grande curée, le moral grégaire du Michel germanique, comme, aussi, s'assurer l'admiration intéressée des neutres, spécialement du neutre de *drüben*, du *Vetter Jonathan*. Albert Langen lui-même, le frondeur prussophobe d'antan, s'est mis au diapason, dès la première minute. Comme la *Jugend* de G. Hirth, son *Simplicissimus* est devenu un « simple » dépotoir peinturluré en *schwartz-weiss-rot*, de scories ordurières où le *Witz* abdiquera, de plus en plus, devant la charge bouffonne des *Lustige*, voire des *Fliegende Blätter*. S'il édite toujours Lily Braun, c'est pour démontrer, moyennant 5, 6.50 et 9 marks, selon la doublure de *Lebenssucher*, que la décadence préguerrière allemande ne fut qu'une calomnie des Ludwig Thoma, des Th.-Th. Heine, des Bruno Paul, des Olaf Gulbransson et consorts, puisque — ainsi s'exprimera le *Simplicissimus* du 16 novembre 1915 — c'est elle qui enfanta « *das machtvollstarke Handeln, das heroische Geschehen, das wir in Deutschland mit staunender Bewunderung erleben.* » Non seulement il brûlera ce qu'il adorait naguère, mais nous le verrons, dans le numéro du 9 novembre 1915 — blanchi par la censure..... suisse — accueillir la prose d'une renégate, la comtesse de Reventlow, pour accommoder cet éternel thème de l'espionnage.... à la sauce odieuse du « *wir Deutschen* »[1]. Et c'est encore ce même Langen qui doublera l'entreprise prématurée d'une *Histoire de la Guerre d'après la Caricature*[2], d'une publication de *Kriegspostkarten* où B. Wennerberg mariera les trucs photographiques aux faciles artifices du coloris pour postales d'exportation..... Mais laissons à d'autres le soin d'édifier un jour la bibliographie raisonnée de ces débauches extra-littéraires et contentons-nous de présenter quelques spécimens du meilleur que nous ayons pu recueillir sur le fumier de la redondante Germania en gésine d'héroïsmes de la première heure.

Lors de la déclaration de guerre, Erich von Salzmann se trouvait à Valdivia. Dans un volume intitulé : *Ueber die Weltmeere zur deutschen Front in Flandern*, paru en 1915 chez Velhagen et Klasing

en matières bibliographiques, qu'a acceptées sans les contrôler autrement M. Arturo Reyes, dans ses deux articles du supplément historico-géographique de *El Sol* (N°s 430 et 437 : *Panorama de América.*) — Sur les Etats-Unis et la progressive défaite de l'idée et de la propagande allemandes en ce pays, il n'est rien, d'autre part, de plus instructif que le récent article de M. E. Hovelaque : *De la neutralité à la croisade*, dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 février 1919, p. 889-920.

1. Wir Spione, *von F. Gräfin zu Reventlow*, p. 374-375. Le roman de Lily Braun, luxueusement édité sur papier de Carl Scheufelen et sous couverture de E.-A. Enders, s'il rappelle la manière des *Memoiren einer Sozialistin*, n'est, quant à sa pensée, qu'une pesante adaptation, en 443 pages, au *Hurrapatriotismus* pangermain. Il se clôt, d'ailleurs, comme il convenait pour lui donner sa marque, par des hourras : « *Hurra — hurra ! — Das ganze Tal hallte wieder, etc.* » (P. 443.)

2. Eduard Fuchs : *Der Weltkrieg in der Karikatur*, en 2 gros volumes, parus en 30 livraisons à 1 mark.

dans la collection précitée, il a entrepris de narrer comment il parvint à rejoindre son dépôt pour, en qualité de capitaine d'artillerie, aller combattre en Flandre avec la IVe armée. En 287 pages, il décrit ce qu'il a observé en Argentine d'abord, puis au Chili en ce fatal été de 1914 ; son séjour à Valparaiso ; son départ par mer pour Antofagasta, Panamá, Colón et New-York ; sa traversée de New-York à Londres (aux Tilbury-Docks) et, enfin, son arrivée à Berlin. Il y a là maints détails, qu'il ne serait point superflu de relever, où la rouée mentalité d'un Boche cosmopolite s'avère de façon typique. Cependant, nous préférons en venir tout de suite au récit de son activité sur le front. Nous sommes aux derniers jours d'octobre 1914, sur l'Yser. Pas n'est besoin de rappeler aux Français ces journées épiques. Von Salzmann reconnaît qu'à la ferme Paapegoed tout n'allait pas pour le mieux :

« Pendant tout ce temps-là, l'ennemi nous causait de grandes pertes par ses aviateurs. Mon régiment perdit quantité de chevaux et, malheureusement aussi, des hommes par les jets de bombes des aviateurs ennemis. Au moment où l'infanterie de marine se disposait à se mettre en marche pour occuper une position de réserve près Bruges, 3 hommes lui furent tués, l'après-midi du 29, par des bombes d'avions, et 3 autres furent grièvement blessés. Il en fut de même aux avant-trains de notre régiment et même l'état-major de la division perdit des chevaux. Loin à l'arrière du front, les colonnes qui s'avançaient pour la relève, souffrirent lourdement des aviateurs. C'est à partir de ce moment que l'on établit des obusiers et des canons spéciaux antiaériens pour parer à ce danger et dès lors les aviateurs franco-britanniques, dont l'audace était littéralement au-dessus de toute vraisemblance, furent rapidement contenus, car à peine apparaissaient-ils au-dessus de nous que les petits nuages des shrapnels moutonnaient près d'eux et causaient presque toujours leur prompt départ. Que ces infâmes aviateurs, que nous haïssions alors comme la peste faite homme, et que nous maudissions, ne lançaient point seulement des bombes, mais accomplissaient aussi un bon travail de reconnaissance, c'est ce que nous ne tardions pas à constater. Car, à peine nous avaient-ils honoré de leur visite et avaient-ils rejoint leurs lignes, que nous étions copieusement arrosés de grenades et de shrapnels. C'est ainsi, par exemple, que notre abri fut, deux midis consécutifs, soumis pendant au moins une demi-heure à un feu effroyable, sans doute parce que les aviateurs y soupçonnaient la présence d'un grand état-major... » (P. 181.)

Le 1er novembre, von Salzmann, chargé du commandement de la IIe batterie, rencontre, non loin du village de Langemark, le capitaine von Puttkammer, à la tête d'une compagnie d'infanterie. Puttkammer avait réussi à s'échapper du Kamerun et à regagner l'Allemagne par le Brésil et la Norwège en menaçant de mort le capitaine de son navire, qui voulait d'abord cingler vers l'Angleterre :

« Le capitaine von Puttkammer m'orienta sur les différentes positions. Nous n'étions plus qu'à trois cents mètres de l'ennemi. Pour avoir un meilleur point de vue, je gagnai les positions de droite et j'y trouvai notre infanterie, installée avec un confort domestique. C'est à ce lieu que je remarquai, avec une surprise particulière, que l'indifférence

des hommes pour le danger dépassait les limites de l'imagination. Ils faisaient leur popote dans la tranchée, plusieurs étaient assis sur le parapet, d'autres se promenaient sur la crête de ci de là pour ne pas fouler aux pieds leurs camarades au fond du fossé. Naturellement, l'ennemi tirait aussitôt que quelqu'un se montrait et, de fait, le bataillon en garnison en ce lieu eut de fortes pertes. J'arrivai juste à l'instant où ils enterraient leur commandant, un M. von Sakosowski, si je ne me trompe. Je fis mettre la communication téléphonique avec ma batterie. Tout allait bien et je pus constater qu'il n'y avait rien de nouveau et qu'en outre on avait reçu l'ordre d'épargner le plus possible les munitions pendant le jour. Ma présence n'étant donc pas urgente, je résolus de poursuivre mon excursion. C'est ainsi qu'avec mes deux compagnons j'atteignis une ferme sise à environ 200 mètres du prolongement de droite de la tranchée. C'est là qu'étaient postés les guetteurs. Les morts abondaient, ici aussi. On pouvait les étudier dans toutes les postures. On voyait nettement que les pauvres diables, au moment de recevoir le coup fatal, s'étaient, dans les dernières convulsions de l'agonie, efforcés de s'échapper en rampant. Dans les angles des écuries grandes ouvertes gisaient les cadavres, les mains à la tête et celle-ci enfoncée aux extrémités. Dans la pièce principale de la ferme, un mort était sous la table. Je pensai d'abord que c'était un des nôtres qui dormait. Je le poussai donc, en lui criant : « Allez vous faire f..... ! Ce n'est pas ici l'endroit pour piquer un somme ! » Mais il ne fit pas un mouvement et c'est seulement alors que je vis, le regardant de l'autre côté, que sa mâchoire inférieure et son cou étaient en bouillie. Il n'y avait là qu'un sous-officier et trois soldats d'infanterie. Devant nous s'étendait un petit bois, dont nos fantassins ignoraient s'il était encore, ou non, occupé par l'ennemi. Cela devait être tiré au clair. Car, si nous pouvions nous emparer de ce bosquet, il serait relativement aisé d'y bombarder l'autre bois indépendant, qui confinait presque avec les dernières maisons de Langemark et où se trouvaient encore des tirailleurs français. C'est ce que m'exposa le sous-officier, en ajoutant : « Ces types-là doivent être munis de fusils à longue-vues ; ils ne tirent que rarement ; mais chaque coup abat son homme. » Il fallait bien nous défaire de ces tireurs si désagréables, c'était chose évidente.

« Je retournai donc à la tranchée à l'instant même où le commandant venait d'être enterré et demandai au chef de la compagnie de bien vouloir m'adjoindre quelques hommes pour une reconnaissance dans la forêt située devant nous. Il me dit qu'il devait d'abord en référer au chef de bataillon, ce qui fut fait. Dans l'intervalle, je m'assis, avec Jänicke et mon ordonnance, sur le parapet, cependant que nos téléphonistes établissaient la communication avec la batterie, où il n'y avait rien de nouveau. Les fantassins nous donnèrent quelque nourriture, nous fumâmes et causâmes... jusqu'à ce que l'ennemi, nous ayant remarqué, nous envoya quelques shrapnels. Tout d'abord, cela ne nous dérangea pas. Mais un projectile d'artillerie ayant éclaté exactement entre Jänicke et moi, à trois mètres en arrière du parapet qu'il avait perforé, nous fûmes vite au fond de la tranchée. D'ailleurs, la permission du commandant m'autorisant à détacher des volontaires pour la reconnaissance étant arrivée, j'appelai les hommes, qui voulaient tous en être. C'était, pour les fantassins, une bonne aubaine que de pouvoir enfin tomber sur le poil de ceux d'en face.

(*A suivre.*) CAMILLE PITOLLET.

NOTES & DOCUMENTS

Le Monument Pérez Galdós à Madrid

Nous avons dit, naguère, dans cette *Revue*, comment vivait, à Madrid, dans sa digne solitude — qui est presque un abandon — le patriarche des lettres espagnole, D. Benito Pérez Galdós [1]. Voici qu'après bien des avatars et de maints petits scandales, dont s'est en son temps occupée la presse madrilègne, le vieil aède en prose de la légende espagnole [2] a eu, enfin, son monument, depuis si longtemps promis et toujours différé, dans ce bienheureux pays où « *mañana* » *(demain)* intervient, dans toutes les affaires, privées et politiques, comme le *Deus ex machinâ* d'un peuple, hélas ! naturellement porté à l'indolence...

La statue de Pérez Galdós, fruit d'une souscription publique, s'élève dans un lieu poétique par excellence en ce Madrid où, si la poésie existe, elle doit être cherchée, non dans les hommes ni dans les édifices, mais dans ces quelques trop rares oasis ménagées par l'art municipal aux deux points extrêmes de la cité et qui s'appellent le parc de Madrid et le parc de l'Ouest. C'est, en effet, parmi les pins, les lauriers, les eucalyptus et les amandiers, proche de la roseraie du premier de ces deux parcs — vulgairement dénommé : *El Retiro* — que, dans l'après-midi du dimanche 19 janvier dernier, la Commission Exécutive — composée de MM. Victorio Macho, sculpteur et auteur de l'œuvre, Serafín et Joaquín Alvarez Quintero, José Francés, E. Ramírez Angel, Marciano Zurita et Andrés González-Blanco — ; l'*Excelentísimo Ayuntamiento* — l'*alcalde-presidente*, D. Luis Garrido Juaristi en tête — avec ses massiers et la musique municipale ; le gouverneur civil de la province, Sr. Romeo ; le député de Madrid aux *Cortes*, Sr. Alvarez Arranz, et quelques trop rares, beaucoup trop rares personnalités de marque, généralement littérateurs ou artistes : MM. Francos Rodríguez, Pérez de Ayala, Tolosa Latour, Macías del Real, Thuillier, *etc.*, inaugurèrent l'effigie, en pierre de Catalogne, que l'artiste castillan susnommé a modelée de l'auteur des *Episodios Nacionales*.

Après une longue attente de l'assistance, celui-ci apparut, vers quatre heures, salué par des vivats enthousiastes. Il venait dans un de ces fauteuils roulants pour malades que sa cécité substitua au libre emploi de ses jambes vacillantes, et, effondré, sans un mouvement, les mains croisées, le regard sans expression, assista, impassible en apparence, à la glorification de sa personne et de son œuvre, au pied de sa « doublure » inanimée, laquelle, certainement, vivra moins longtemps que

1. Voir la *Revue de l'Enseignement des Langues Vivantes*, de mars 1918, p. 112 *seq.*

2. Nous faisons ici, naturellement, allusion aux seuls livres, qui soient « populaires » en Espagne, de Pérez Galdós : les *Episodios Nacionales*, que le journal *El Sol* offre actuellement en prime à ses lecteurs.

ses autres « doublures », spirituelles celles-ci et éparses à travers sa production touffue. Les harmonies de l'orchestre madrilègne avaient, fort heureusement, eu le don d'attirer sur les lieux une partie de la foule désœuvréé qui, à cette heure du jour, commence à affluer au *Retiro*, si bien que l'on avait l'impression d'une manifestation de la conscience nationale là où, en réalité, ne figuraient expressément que quelques comparses officiels. Un collaborateur de *El Sol*, D. Francisco Alcántara, a écrit, à ce sujet, dans le numéro du 20 janvier de ce journal, les lignes suivantes, qui nous semblent dégager parfaitement l'amère philosophie de cet acte qui eût dû être, mais qui ne fut pas — parce que l'Espagne est l'Espagne — quelque chose comme un battement d'âme collective :

« On a inauguré presqu'en famille la statue de D. Benito Pérez Galdós. « Comme nos lecteurs le verront en son lieu, des personnages de grande « signification, littéraire et artistique, furent présents. Mais, à part le « Conseil Municipal, qui figurait avec tout l'apparat officiel, le Madrid « si cher au glorieux romancier — ce Madrid populacier qui opère « aujourd'hui à la façon d'un ferment et d'une levure sur l'autre, le « Madrid-Capitale en voie de formation —, le Madrid politique et révo- « lutionnaire, le Madrid commerçant, artisan et bourgeois qui s'agite « dans les livres de Galdós, n'était pas représenté à l'inauguration de « sa statue. Francos Rodríguez disait : « *Dans toute autre grande ville « européenne, ç'auraient été 200,000 âmes qui seraient venues honorer « un homme comme Galdós !* » Certainement. Mais, ici, nous sommes si « différents de toute autre catégorie humaine ; nous sommes si rudes, « si peu gens à effet, si insensibles aux tendres et désintéressées reli- « gions esthétiques et sociales, que même des noms tels que celui de « Galdós n'ont pas le don de nous émouvoir. Il est évident que, n'étaient « Messire Satanas dans l'autre vie et les Gendarmes dans celle-ci, nous « perdrions à peu près toute apparence de peuple civilisé, puisque, « lorsqu'il s'agit d'idéalisme pur, de ferveur immatérielle, si peu de « personnes, par le temps qui court, se donnent la peine de bouger... »

L'effigie élevée à la mémoire de Galdós est-elle une œuvre plastique ? Pour répondre à cette question, il faudrait l'avoir vue et tel n'est pas, du moins jusqu'aux prochaines grandes vacances, notre cas. D. Victorio Macho n'était guère célèbre avant ce coup d'essai, qui ne semble pas, à en juger par ce qui nous revient de Madrid, avoir été un coup de maître. Il n'a connu Galdós que depuis la triste période de sa cécité. Or, celle-ci a eu un effet tellement fatal sur le vieux maître, cet amoureux de la claire et furieuse lumière des horizons de Castille, qu'elle en a fait un homme dont l'attitude préférée est l'horizontale. Mais la position couchée, qui est celle de l'effigie, alors qu'elle dispensait l'artiste de toute originalité d'invention, lui imposait, en revanche, un terrible effort de synthèse sculpturale, s'il voulait, comme c'était son devoir, pénétrer dans l'intimité d'âme du grand romancier. Et de quel romancier ? Certes pas de l'auteur de *Nazarín*, par exemple ; nous voulons dire du D. Benito militant qui, pour écrire ses livres, gaspillait sa vie, en vivant, jusqu'à l'extrême humainement possible, celle de ses divers héros ! Aussi la statue de Galdós par Macho n'est-elle pas l'effigie définitive qu'érigera, un jour, l'Espagne républicaine au Père de la Patrie...

Dans son discours, aussi académique qu'il fallait s'attendre de la part de ce peintre — en collaboration — plutôt maniéré d'une Andalousie de pacotille, D. Serafín Alvarez Quintero a lu quelques périodes enthousiastes où le « peuple entier » était évoqué, en dépit des réalités, moins brillantes, comme on l'a vu plus haut. Sa louange de l'œuvre galdosienne, aussi bien, révèle une incomplète vision. On y passe, en effet, sous silence, ce qui, aux yeux d'un esprit moderne, en constitue la véritable originalité, l'authentique valeur sociale, et qui est ce que le peu suspect J. Fitzmaurice-Kelly, dans la réédition de 1913 de sa *Littérature Espagnole,* attribue au « réformateur libéral », et ce que M. Ernest Mérimée, cinq ans auparavant, n'hésitait pas à qualifier, avec plus de franchise et aussi de précision, d' « idées nettement libérales et anticléricales ». Et, enfin, nous ne saurions, nous, oublier que D. Benito Pérez Galdós a eu la grande vaillance d'affirmer, pendant cette guerre, son alliophilie et d'écrire là-dessus, dans *La Esfera*, des pages merveilleuses, alors que d'autres — tel cet ennuyeux sophiste qui a nom Pío Baroja et auquel la *Grande Revue* a cependant fait l'honneur d'accueillir, dans son numéro de décembre, l'avis en matières littéraires internationales — se contentaient d'anticiper, dans leur rage haineuse à l'endroit de la France démocratique, la victoire des Huns, confondue avec l'impossible triomphe d'une Espagne qui se meurt..... CAMILLE PITOLLET.

La Méthode directe à l'épreuve de la pratique

La réponse à un article de M. Affre, sur « le caractère néfaste de l'Enseignement actuel des Langues Vivantes », parue dans le numéro de janvier de la *Revue*, sous le titre : *« A propos d'un article »*, a suggéré à un de nos lecteurs, à la fois universitaire et officier combattant, les réflexions suivantes :

« Au sujet de la réponse de M. L. à l'article de M. Affre, je suis en mesure de tirer de mon expérience personnelle des faits précis prouvant clairement que « les résultats de la Méthode directe ne sont pas aussi piteux que le prétend M. Affre ». Au cours des examens que j'ai fait subir, tant à Fontainebleau qu'à Saumur, aux jeunes officiers d'artillerie destinés à l'instruction des troupes américaines, j'ai constaté que les meilleurs candidats étaient les jeunes gens, bacheliers Latin-Langues ou Sciences-Langues, sortis de nos lycées et collèges entre 1908 et 1916, bien qu'ils n'aient fait pour la plupart que des séjours insignifiants à l'étranger. Ces officiers ont été d'excellents instructeurs en langue anglaise. »

Nous sommes heureux d'enregistrer ce témoignage désintéressé ; il confirme notre propre expérience. Ajoutons à ce que nous disions nous-même sur le nombre des sous-officiers ou soldats en état de se faire comprendre des prisonniers allemands et de leur faire subir un interrogatoire sommaire, que les examens d'interprètes qu'on a fait passer en décembre 1914 avaient attiré un contingent vraiment imposant et inattendu de candidats et que les interrogations ont prouvé chez la plupart d'entre eux des connaissances appréciables, au moins en ce qui concerne le *maniement pratique* de la langue étrangère.

L'insuffisance de la plupart de ces candidats était plutôt d'ordre théorique. Ils possédaient mal la grammaire et ils se sont montrés inférieurs dans les épreuves écrites. Ils n'offraient pas, par conséquent, toutes les garanties nécessaires pour qu'on pût leur faire jouer intégralement le rôle d'interprète, c'est-à-dire leur confier le soin de faire des traductions souvent délicates, mais ils étaient très utilisables pour tous les offices où « parler » suffisait. D'autre part, le recrutement des « écouteurs » des « postes d'écoutes téléphoniques » n'a jamais présenté de difficultés. Les candidats ont été toujours plus nombreux que les emplois et ils étaient loin d'être tous « Alsaciens ».

Il est donc injuste de prétendre que la Méthode directe a fait faillite. Elle n'a pas assurément donné tous les résultats escomptés, surtout pour l'allemand, qui en raison de ses difficultés particulières veut une discipline spéciale, mais elle a donné à beaucoup des élèves qu'elle a formés la faculté, l'« audace » de parler. C'est incontestablement un résultat.

H. L.

Vertu allemande !

Sous le titre : « *Femmes allemandes, jeunes filles allemandes, gardez votre dignité !* » la *Gazette de Cologne* du 11 janvier dernier a publié l'avis officiel suivant, télégraphié de Berlin :

« D'après des nouvelles dignes de foi, qui nous viennent des régions « occupées, un bon nombre de femmes et de jeunes filles de Mayence, « de Cologne et surtout d'Aix-la-Chapelle, se conduiraient d'une façon « tout indécente vis-à-vis des garnisons ennemies. Ces femmes oublient « que leurs maris et leurs frères étaient, hier encore, engagés en de « sanglants combats avec les troupes d'occupation ennemies, et ne se « rendent pas compte que par leur conduite elles ne s'exposent pas « seulement elles-mêmes, mais qu'elles exposent encore le peuple « allemand entier aux railleries et au mépris du monde. Il s'impose donc « de flétrir publiquement cette attitude indigne et d'attirer sur cette « honte l'attention des Associations féminines de toutes nuances poli- « tiques, ainsi que l'attention du clergé, pour qu'ils essaient d'apporter « un remède au mal. »

BIBLIOGRAPHIE

LANGUE FRANÇAISE

BETTINA STRAUSS. **La culture française à Francfort au XVIIIe siècle.** F. Rieder et Cie, éditeurs, Paris.

Au moment où les armées françaises occupent les bords du Rhin et touchent aux faubourgs de Francfort, il est juste d'attirer l'attention sur le livre de Bettina Strauss, *La Culture française à Francfort au XVIIIe siècle*, ouvrage paru au début de la guerre. On y lira comment Francfort, par sa situation géographique, devint un centre de civilisation française. Ce n'est pas que Francfort, la ville impériale, se fût ouverte spontanément aux mœurs françaises; l'entrée des troupes du maréchal de Soubise, en 1758, fut plutôt inattendue, et le comte de Thorane, lieutenant du Roi, qui les commandait, ne reçut pas très bon accueil. Mais ses manières affables, en même temps que son autorité, les améliorations qu'il apporta au service de voirie et à la police en imposèrent aux habitants, même au père de Goethe, forcé de recevoir un hôte si peu désiré. Goethe a reconnu que l'occupation française avait « agrandi son horizon et accéléré sa formation morale »; la société francfortoise prit modèle sur les salons de Paris, aussi bien dans la bourgeoisie que dans la noblesse; on s'habillait à la française; les écoles françaises furent préférées; la langue française se répandit, la littérature française, la musique, la peinture furent en vogue; cette influence atteignit son apogée entre 1760 et 1770. — On savait cette influence, mais nulle part encore elle n'a été aussi bien établie que dans ce livre de Bettina Strauss. C'est un ouvrage qui témoigne de recherches approfondies et que l'érudition n'empêche pas d'être vivant et facile à lire.

J. DRESCH.

LITTÉRATURE ANGLAISE

On annonce la prochaine publication, en 18 volumes, des œuvres complètes du célèbre romancier et essayiste anglais Georges Meredith, traduites en français pour la première fois. De cet écrivain, qui a exercé une si forte influence sur la nouvelle génération littéraire britannique, un seul ouvrage avait été traduit jusqu'ici : *L'Egoïste.*

OUVRAGES REÇUS

Nous avons reçu une nouvelle brochure de M. Paul Mieille, professeur au lycée de Tarbes, intitulée : "The Common or auxiliary World-Language through the internationalisation of English and French in the Society of Nations". Tarbes, 1919, prix : 1 fr.

Etablit le caractère désirable et possible d'une langue internationale qui serait l'anglais pour les uns ou le français pour les autres, d'après le système qui a déjà été exposé ici, et étudie les moyens de l'instituer. Se termine par un appel à la presse.

CHRONIQUE UNIVERSITAIRE

Programme de l'Agrégation d'anglais. — On nous demande de divers côtés si certains des auteurs du programme d'Agrégation d'anglais, qu'il est encore impossible aux candidats de se procurer, seront maintenus pour les épreuves du concours.

Il s'agit de *The Octopus*, par Frank Norris, et de *The Silent Places*, de S. E. White, qui sont actuellement épuisés et dont aucun signe ne laisse prévoir une réimpression qui paraîtrait à temps. Il est aussi très difficile de se procurer une édition de Ben Jonson, contenant le *Catiline*.

Nous ne sommes pas en mesure de donner de renseignements officiels à ce sujet ; tout ce que nous savons, c'est que par la force des choses les deux premiers auteurs cités, tout au moins, ne font l'objet d'aucune préparation dans les cours de la Sorbonne ; il en est sans doute de même ailleurs.

Au programme du certificat, il est question de remplacer l'ouvrage de S. E. White par celui de Jack London, *The Call of the Wild ;* mais, encore une fois, aucune décision n'a été prise, à notre connaissance.

Il serait désirable, dans l'intérêt des étudiants, qu'ils soient bientôt fixés à ce sujet.

Nouvelle session de concours d'agrégation et d'examens en 1919. — Nous sommes en mesure d'annoncer qu'une décision est prise sur une question qui préoccupait à bon droit beaucoup de nos collègues étudiants mobilisés. La seconde session des concours pour les agrégations de l'enseignement secondaire et les concours spéciaux réservés aux candidats qui ont été sous les drapeaux pendant la guerre auront lieu entre le 1er octobre et la fin de l'année 1919. Le nombre des places ne sera pas limité, mais sera déterminé par le jury d'après la valeur des épreuves. Pour cette session et pour les sessions spéciales de 1920, le diplôme d'études supérieures ne sera pas exigé des candidats admis à se présenter au concours supérieur. Les programmes de ces concours seront prochainement publiés.

Les candidats que leur maintien sous les drapeaux aura empêchés de reprendre assez tôt leurs études pour se présenter aux concours spéciaux de 1919, mais qui seront reçus aux concours spéciaux de 1920, bénéficieront, au tableau d'ancienneté, du même classement que ceux qui auront été reçus au concours de 1919.

Nous tiendrons nos lecteurs au courant des informations qui ne manqueront pas d'être données sur les conditions nécessaires pour pouvoir se présenter à ces concours.

— Au dernier moment (28 février), nous apprenons par les journaux qu'on aurait décidé la démobilisation de tous les candidats à « l'agrégation », sans qu'il soit indiqué de quelles agrégations il s'agit au juste.

Étudiants et candidats au baccalauréat, mobilisés ou des régions envahies. — Le *Bulletin de l'Instruction publique* du 25 janvier contient le rapport du Ministre de l'Instruction publique sur la situation de ces étudiants et candidats et les différents décrets réglant leur sort.

Nous y renvoyons ceux de nos lecteurs qui pourraient avoir intérêt à en connaître le détail. Nous nous contentons de donner ici les précisions au sujet des bénéficiaires de ces nouvelles mesures.

Les étudiants qui bénéficieront des mesures proposées seront exclusivement ceux qui ont déjà fait au moins trois années de service militaire actif et qui sont passés, ou vont passer très prochainement dans la réserve ; *ils appartiennent par conséquent à toutes les classes antérieures à la classe 1918*. Les classes 1918 et 1919 font actuellement leur service normal de trois ans ; elles ont pu bénéficier entièrement de l'année scolaire pendant laquelle s'est faite leur incorporation, ce qui fut refusé aux classes 1915, 1916 et 1917. Ce n'est que plus tard, soit lorsque l'état de guerre aura légalement cessé, soit au passage de ces deux classes dans la réserve de l'armée active, que les questions soulevées par la reprise de leurs études pourront être examinées.

Les mesures prises pendant les hostilités ne visaient que les étudiants proprement dits, c'est-à-dire les jeunes gens qui avaient déjà fait acte de scolarité avant leur incorporation. Il avait paru nécessaire d'exiger cette condition pour rendre impossibles certains abus. Les circonstances ont changé. Il est de l'intérêt du pays de favoriser l'entrée et la poursuite des études supérieures à tous ceux qui, sans avoir marqué une intention précise avant la guerre, veulent maintenant se tourner vers ces études et leur demander soit une culture complémentaire, soit, le plus souvent, le seul moyen d'assurer leur existence qui leur soit désormais permis. Les mesures proposées s'appliqueront donc également, dans la limite des classes qui viennent d'être définies, aux candidats au baccalauréat et aux jeunes gens qui commenceront dès maintenant leurs études de faculté.

Université de Paris. — M. Legouis, professeur de langue et littérature anglaises (fondation d'Université), est nommé à la chaire de langue et littérature anglaises (chaire d'Etat).

M. Paul Verrier, docteur ès lettres, chargé de cours, est nommé à la chaire de langue et littérature scandinaves.

M. Haumant, docteur ès lettres, maître de conférences, est nommé à la chaire de langue et littérature russes.

— Par décret du 7 janvier, il est créé, à la Faculté des Lettres, un *Cours complémentaire de littérature et de civilisation des Etats-Unis.*

Université de Lille. — M. Delattre, docteur ès lettres, maître de conférences à la Faculté des Lettres de l'Université de Lille, est nommé professeur à ladite Faculté.

— M. Derocquigny, professeur de langue et littérature anglaises, qui a exercé les fonctions de doyen pendant la durée de l'occupation allemande, est nommé doyen honoraire.

Université de Cambridge. — Deux chaires nouvelles, une de français et une d'italien, viennent d'être fondées par de généreux donateurs à l'Université de Cambridge.

Cours de vacances. — Certains signes annoncent le retour bienvenu aux conditions normales — ou presque — qui permettront à la vie universitaire de reprendre son activité d'autrefois — même pendant les vacances. L'Université de Londres annonce déjà son " Summer vacation

course", consacré au "Spoken English" et destiné aux auditeurs étrangers. Il aura lieu à Londres et durera deux semaines environ (du 5 au 18 août); le programme comprend 6 conférences sur les méthodes d'enseignement, 6 sur la phonétique, et des exercices pratiques de prononciation et de "Ear-training" — ce dernier élément est important et nous sommes heureux de voir qu'il reçoit toute l'attention qu'il mérite.

Pouvons-nous nous permettre une suggestion, en nous plaçant à un point de vue exclusivement pratique?

Il est bon que les organisateurs s'occupent des détails d'organisation matérielle pour faciliter aux étrangers — surtout aux Français, en l'espèce — le voyage et le séjour à Londres; ce sont là des questions secondaires peut-être, mais qui préoccupent beaucoup, en ce moment, tous ceux qui aimeraient séjourner outre-Manche. Il est à souhaiter que les conditions de déplacement et d'existence, à Londres, s'améliorent suffisamment, l'été venu, pour permettre à un grand nombre de nos compatriotes de reprendre, avec l'Angleterre et leurs chères études, un contact presque totalement interrompu pendant cinq années.

Pour tous renseignements et inscriptions, prière de s'adresser directement au Secrétaire, M. W. W. Seton, M. A., University College, London, W. C. 1.

Légion d'Honneur. — Dans la dernière et copieuse promotion dans l'ordre de la Légion d'Honneur, nous relevons le nom d'un de nos collègues, M. Th. Cart, professeur agrégé d'allemand au lycée Henri-IV.

Nominations. — M. Bioux, angl., de St-Omer à Amiens; M. Declerck, angl., dél. à Amiens; M. Malaisée, all., à Evreux; Mlle Blanchet, angl., de Périgueux à Agen; M. Simon, angl., de Grenoble à Périgueux.

Congés. — M. Friteau, angl., Versailles, du 1er janv. au 31 mars 1919; M. Trevet, all., Le Havre, du 6 janv. au 5 avril 1919; M. Sécheresse, angl., Bergerac, 3 mois; M. Laborier, angl. et lettres, Provins, 3 mois; M. Ronayroux, all., Sisteron, deux mois et demi.

Citation

CAMERLYNCK (Gustave), professeur agrégé d'anglais au lycée Saint-Louis, officier-interprète de 3e classe, attaché à la 89e D. I. U. S.

« Détaché comme interprète auprès d'une unité anglaise du génie, s'est particulièrement distingué lors de l'offensive sur la Somme, en juillet et août 1916, par son courage et son mépris du danger, se mettant à la disposition du commandement britannique pour assurer, sous de violents feux d'artillerie, la liaison entre les unités de première ligne et les éléments du génie chargés de l'organisation des positions. » (Ordre de la Mission.)

Bulletin de la GUILDE INTERNATIONALE

PRÉPARATION AUX EXAMENS D'ANGLAIS

Outre-Manche

Le 16 février dernier, s'est éteinte, après une longue et vaillante lutte contre la maladie, Miss Edith Williams, professeur honoraire aux Écoles Normales supérieures de Sèvres, de Fontenay et de la Légion d'Honneur de Saint-Denis, fondatrice et présidente de la Guilde, Chevalier de la Légion d'Honneur.

Venue toute jeune en France, elle y avait fait ses études et avait été parmi les premières femmes admises aux examens supérieurs de langues vivantes.

Elle ne quitta jamais sa patrie d'adoption que pour de courtes vacances en Angleterre et se consacra tout entière à sa vocation pédagogique.

Puisqu'elle possédait à la fois la culture des deux pays, elle était mieux préparée qu'aucun autre pour faire apprécier le génie de la langue et de la littérature anglaises à des esprits français. L'admirable clarté de son enseignement permettait à ses élèves de surmonter sans difficulté les premiers obstacles et elle savait ensuite éveiller chez elles une curiosité intelligente, avide de pénétrer plus avant dans l'âme et la pensée anglaises. Car Miss Williams ne se contenta jamais d'une tâche exclusivement professorale. En fondant la Guilde franco-anglaise, plus tard Guilde internationale, elle voulut avant tout créer un foyer intellectuel et social où Françaises et Etrangères se rencontreraient, non point seulement pour étudier la langue de leurs pays respectifs, mais pour ariver à se mieux comprendre, à s'aimer, et à jeter ainsi, peut-être inconsciemment, les bases d'une plus durable union entre leurs nations.

Le cercle modeste de 1896 se développa rapidement ; l'œuvre prit de l'ampleur. Miss Williams en resta toujours l'âme. Elle y montra ses facultés d'organisatrice, sa clairvoyance, son énergie ; elle y donna sans compter son temps, sa santé, sa fortune. Mais aussi, à combien de jeunes filles ne fournit-elle pas aide et encouragement dans la préparation de leur carrière ! A combien d'étudiantes n'ouvrit-elle pas des horizons nouveaux !

Les élèves de la Guilde, les professeurs, pour la plupart formées par elle, lui adressent ici un souvenir ému. Elles savent qu'il est un moyen de lui prouver leur attachement et leur gratitude, c'est de continuer l'œuvre à laquelle elle voua son existence et de resserrer encore plus étroitement les liens entre ses deux patries.

COURS PAR CORRESPONDANCE

ANNÉE 1918/1919. — (2me TRIMESTRE : 10 SEMAINES).

CERTIFICAT PRIMAIRE.	AGRÉGATION.
CERTIFICAT SECONDAIRE.	EXAMEN DE LA GUILDE.
LICENCE.	

Les élèves font chaque semaine soit un, soit deux devoirs, d'après l'inscription versée : thème, version, composition française ou anglaise, qui leur sont renvoyés corrigés et annotés, avec un corrigé ou un plan.

Les versions et les compositions françaises sont corrigées par des professeurs dont la langue maternelle est le français. Les thèmes et les compositions anglaises sont corrigés par des professeurs dont la langue maternelle est l'anglais.

CONDITIONS

Chaque trimestre se compose de dix semaines.

L'année scolaire commence, pour les cours par correspondance, le 1er Novembre.

Certificat primaire :

Un devoir par semaine..... 25 fr. } par trimestre
Deux devoirs par semaine..... 40 fr. }

Certificat secondaire :

Deux devoirs par semaine..... 40 fr. par trimestre

De plus : Droits d'inscription (frais d'affranchissement) pour *l'année scolaire en cours*, y compris un abonnement à la *Revue des Langues Vivantes*..... 20 fr.

Sans abonnement..... 15 fr.

Chaque trimestre se paie d'avance.

Prière d'effectuer les paiements autant que possible par mandats-cartes adressés à Mlle J.-A. RIGAULT, secrétaire-comptable de la Guilde.

Prière de lire très attentivement.

Afin d'éviter toute erreur dans la transmission des devoirs, les candidats sont priés de se conformer exactement aux indications suivantes :

1° Faire les devoirs sur du *papier léger* pour ne pas augmenter inutilement les frais de port. Si le papier est trop transparent, ne pas écrire au verso.

2° Faire les thèmes et les versions sur des feuilles séparées, mais attacher les feuillets d'un même devoir.

3° Faire partir les devoirs de façon qu'ils *arrivent* à la Guilde aux dates indiquées dans la *Revue*.

4° Indiquer en *tête* de chaque devoir, le nom, l'adresse, l'examen préparé, le cours suivi et le numéro du devoir.

5° Lorsqu'on a un renseignement à demander, prière d'envoyer une note adressée à Mlle H. APPERT, secrétaire de la Guilde, et de bien vouloir indiquer au bas de la note *l'adresse* et *l'examen préparé*. (Certificat primaire 1 devoir, 2 devoirs, etc.)

Tolstoï et Shakespeare. — *Plan.*

Tolstoï, dans son étude sur Shakespeare, lui reproche, en particulier dans King Lear, son manque de goût, son absence de sincérité, et se refuse à le considérer comme un véritable artiste. Que répondriez-vous à ces critiques ?

I. — Examiner les reproches de Tolstoï :

a) Manque de goût : exagération des sentiments et du langage (surtout dans le personnage de Lear), scènes atroces (supplice de Gloster), obscénité sans raison, mélange déconcertant de l'absurde et du mélodramatique, confusion amenée par la diversité des intrigues ne se rapportant pas directement à l'action, dénouement déprimant et révoltant, etc...

b) Manque de vérité : dans les faits (invraisemblance des premières scènes, des déguisements de Kent et d'Edgar, de la scène de la chute prétendue de Gloster) ; dans les caractères (attitude de Cordelia au début, tout le personnage de Lear, etc.) ; dans la langue qui reste toujours celle de Shakespeare, compliquée, pompeuse, obscure, etc.

Dans l'ensemble, manque de sincérité profonde, recherche de l'effet.

c) Tous ces reproches se résument en l'affirmation qu'*il n'est point artiste*, puisque l'artiste véritable est celui qui met son talent sans arrière-pensée au service de la vérité et de la beauté.

II. — Réponse :

a) Certaines critiques s'adressent plutôt à l'époque qu'à l'écrivain, par exemple les scènes d'atrocités ; se rappeler le théâtre de Marlowe, de Kyd, de Webster, etc... ; de même pour la grossièreté des termes, la préciosité, etc...

b) La critique de certaines invraisemblances dans l'intrigue ou de conventions théâtrales n'aurait pas troublé Shakespeare qui se soucie peu de l'intrigue ou de la convention, du moment qu'il y trouve un moyen de développer ses caractères selon la nature ou d'amener des situations dramatiques.

c) Pour les autres critiques, il semble que Toltoï ait manqué de justice et de compréhension.

Les deux intrigues qui se superposent, loin de gêner l'action, se complètent l'une l'autre et tendent à une unité supérieure : c'est le drame de la souffrance paternelle et de l'ingratitude filiale sur deux plans différents : Lear et Gloster, Regan, Goneril et Edmund, tandis qu'Edgar et Cordelia incarnent l'amour filial ; c'est aussi le drame de la folie sous ses trois aspects, de folie simulée (Edgar), de faiblesse d'esprit (Fool), de démence grandissante aboutissant à la folie furieuse, puis à la seconde enfance. Admirable puissance dramatique de la scène des trois fous. (A III.)

Vérité des principaux caractères et surtout de Lear, tant critiqué par Tolstoï. Etude du développement de la folie chez ce vieillard de passions violentes, despote accoutumé à ne jamais rencontrer de résistance et dont l'esprit peut-être déjà affaibli par l'âge ne peut résister à la succession d'outrages et de souffrances physiques et morales qu'il endure, tandis que le personnage du Fool, essayant maladroitement de le distraire par ses plaisanteries, donne un relief saisissant aux scènes tragiques où

le malheureux Lear sent venir la démence qui le guette. Et les explosions de fureur ou de désespoir que Tolstoï trouve fausses ou exagérées, sont au contraire d'une angoissante vérité dans l'état morbide du vieillard. Grandeur de la scène de la lande, profondeur des paroles de Lear dans ses intervalles de demi-lucidité, etc. Et d'ailleurs, quoi qu'en dise Tolstoï, la langue de Shakespeare est essentiellement dramatique ; tout en conservant son empreinte shakespearienne, elle se plie aux personnages : comparer par exemple les discours de Regan et de Goneril, ou les imprécations de Lear auxquelles succèdent les accents affaiblis du vieillard malade. Sublime et touchante scène dans sa simplicité que le dialogue entre Cordelia et son père revenant à lui, etc...

Tolstoï n'a pas senti ni compris le lyrisme de la pièce. Il n'y a pas seulement la peinture d'un vieillard maltraité par ses filles. Lear est plus qu'un vieillard, plus qu'un roi détrôné ; c'est par moments un être supra-humain aux passions primitives déchaînées, une force élémentaire, et il est logique que les forces de la Nature se joignent aux violences des êtres vivants. L'excès, l'exagération est comme indispensable ici, de même que dans le drame antique, pour incarner sur la scène les dieux de l'Olympe et les héros, il fallait aux acteurs les masques énormes et tragiques.

Quant à la critique du dénouement, elle provient sans doute de ce que Tolstoï désirerait que le théâtre soit ouvertement moralisateur, et dans Shakespeare il est évident que cette préoccupation morale n'existe pas. Pourtant, comment n'a-t-il pas remarqué ce que Shakespeare a peint, inconsciemment peut-être : la purification progressive du vieux tyran égoïste et cruel, apprenant par la souffrance la sympathie humaine, au fur et à mesure de sa déchéance physique accroissant sa conscience morale, et par le miracle de l'amour atteignant, à la fin, à la candeur et à la sagesse naïve du « petit enfant », dans cette scène étonnante où il se dirige joyeusement vers la prison qui, avec Cordelia, serait pour lui un paradis ?

D'ailleurs peut-on dire que l'atmosphère de ce drame poignant soit vraiment morbide et qu'elle nous laisse seulement une impression de désespoir ? Au contraire. En dépit de l'angoisse que nous avons éprouvée et des larmes que nous arrache le dénouement où l'innocente Cordelia paie de sa vie sa pitié filiale, la beauté artistique en est telle que de la tristesse sort pour nous un souffle vivifiant. De même que l'atroce destin d'Œdipe n'enlève pas à la pièce de Sophocle sa grandeur sereine, de même les tortures de Lear transfigurées par la magie de l'art nous communiquent ce sentiment de plénitude et d'admiration féconde qu'éveille l'œuvre sincère d'un puissant artiste.

THE PRELUDE (Wordsworth)

Notes prises au cours de la Sorbonne.

C'est un poème capital pour l'étude de la poésie de l'époque. C'est le prologue d'une œuvre immense — introduction au « Recluse ». Il se place à une époque intéressante de sa carrière — lien entre jeunesse et maturité. Renoncement à la poésie spontanée de sa jeunesse ; signe de matu-

rité, mais aussi d'affaiblissement de sa verve spontanée et peu réfléchie — l'inspiration diminue — la réflexion commence à s'y faire place. Etude d'une âme — note d'émotion personnelle qui soutient l'intérêt.

Vers 1 à 30 : 1. *Blessing* = sens de bienfait domine, non celui de bénédiction. Le premier passage du Prélude fait allusion au départ de Goslar en février 1799.

2. *Fans* = le mouvement de la brise inspire au poète ses idées et non l'impression du toucher, de la fraîcheur sur ses joues. Harmonie entre la beauté de la nature et l'état du poète — la brise éveille chez le poète un sentiment de renouveau — la renaissance de la nature éveille chez lui une renaissance morale et poétique.

Dans les vers qui suivent, l'état d'âme décrit ne se rapporte pas à son départ de Goslar, mais à celui de Londres en 1795 — cette " vast city " est bien plus probablement London ; d'ailleurs, à Goslar, il ne fut pas un " discontented sojourner ". Les vers qui suivent sont en harmonie avec ce que nous savons de la biographie de Wordsworth. En 1799, il ne sait pas où il va établir son foyer, ces vers sont donc absolument autobiographiques.

11. *Harbour* = sens primitif : refuge. L'endroit où se réfugie l'armée, ses quartiers d'hiver — par extension : refuge.

12. *Take up* = *up* indique la nuance de : définitivement. *Shall* employé plutôt que *will*. Le choix ne dépend pas uniquement du poète. Qu'est-ce que la destinée me réserve ?

15. *Joyous* = plus emphatique que *merry* — et plus spirituel — *merry*, d'origine anglo-saxonne, est plus familier.

19. *Trance* = s'élever hors de l'état moral de la conscience, au-dessus.

20-21. *It is shaken off, that burthen* = syntaxe de la conversation familière. Ici, effet produit est différent, il y a en quelque sorte de l'énergie.

Burthen = forme anglo-saxonne — allié de très près au mot : to bear.

21. *Unnatural self* = c'est l'existence que Wordsworth a menée à Londres, dans un entourage qui n'était pas en sympathie avec lui — soumis à des tâches qui n'étaient pas siennes, pas en correspondance avec sa carrière poétique.

26. *Ease* = contraire du " weary weight ". Il sera débarrassé de son fardeau et soulagé.

26. *Delight* = plaisir intense que le poète aura à exercer sa vocation dans un milieu favorable.

28. *Trackless field* = des champs sans pistes.

On remarque dans ce passage, comme à travers le poème entier, l'union de l'âme du poète avec la nature ambiante.

Livres de critique sur Wordsworth à consulter :

Harper. — Life of Wordsworth, 2 vol., 1916.
Myers. — Englishmen of Letters — *Knight* — Wordsworth.
E. Legouis. — La Jeunesse de Wordsworth.
Ch. Cestre. — Wordsworth et la Révolution française.

Livres de critique sur Goldsmith :

Austin Dobson. — Life of Goldsmith.
W. Irving. — O. Goldsmith.
W. Black. — O. Goldsmith.
Macaulay. — Biographical essays.
Thackeray. — The English humorists.
Raleigh. — The English novel.

BUFFON

Bibliographie. — Très pauvre en ouvrages de seconde main. Très ardue si l'on veut étudier les sources des idées dans les travaux du XVIIIe siècle.

Compléter *Buffon* par lui-même.

Théorie de la terre, 1749.

Histoire naturelle (édition Lacépède, 1819). Supplément, tome I ou II ? Deux mémoires sur la conservation — la culture des forêts.

Tome IV. Notes, rectifications et justifications de la septième époque.

Voir *Encyclopédie* (Diderot). Articles tels que : Blé, Froid, Vents, etc...

Comparer avec *Voltaire.*

Chercher dans *Maspero.* Histoire ancienne des peuples de l'Orient, la vérité sur la nation primitive.

Quatrefages. Darwin et ses précurseurs français, 1870.

Questions (dans l'ordre du texte) :

I. — L'origine de la société humaine selon Buffon. Comparer à Rousseau. Un raisonnement scientifique (hypothèse par induction) opposé à une construction imaginative.

II. — Dégager le raisonnement par lequel Buffon établit l'existence d'une nation primitive très savante puis anéantie. Indiquer quelles ignorances historiques expliquent ce raisonnement et comment le problème est résolu aujourd'hui.

III. — Les bienfaits de la science : La philosophie utilitaire de Buffon. Ses rapports avec l'esprit du XVIIIe siècle.

IV. — Idées de Buffon sur la guerre comparées à celles du XVIIIe siècle.

V. — L'idéal de Buffon pour l'homme et la société : Sa haute nature — sa puissance — son but moral — sa vraie gloire — son vrai bonheur.

VI. — Exposer la théorie de Buffon sur le refroidissement du globe et les moyens de s'y opposer. La géographie de son temps et la nôtre.

VII. — Les idées générales de Buffon sur les forêts (cf. Voltaire).

VIII. — Relever dans les développements de Buffon sur la domestication et les cultures les idées qui annoncent les théories modernes sur le transformisme.

IX. — Le style.

Les textes de *Buffon* doivent être plus que d'autres étudiés au point de vue du style. Se reporter au Discours sur le style.

Le piège d'Harpagon et le piège de Mithridate

Structure identique :

Faire avouer l'amour en offrant un mariage inespéré.

Mêmes procédés à peu près :

Annoncer changements de résolution en se discréditant soi-même.

Proposer le mariage.

Presser une résistance prudente, acculer à l'aveu.

Laisser développer l'aveu. — Volte-face — lutte et rupture.

Mouvement psychologique le même, même situation, même dénouement.

Or, il est indiscutable que la scène de Racine émeut : on tremble pour Monime. — et que celle de Molière amuse : on se moque des deux personnages.

Chercher pourquoi, en laissant de côté complication morale qui, dans l'*Avare*, s'attache aux rapports de père et fils, alors que dans *Mithridate* on ne pense pas aux rapports de roi et fiancée. Examiner le piège au seul point de vue amour — contrainte.

Différences ramenées à celle-ci :

Dans l'*Avare : une situation* se développe, se débrouille et s'embrouille : Complications.

Dans *Mithridate : Des cœurs* se débattent, s'épient ou se bravent : Souffrances.

Conséquence : Opposition de noblesse à mesquinerie.

1) Impression préconçue. On sait : Mithridate passionné, cruel.

Monime noble et touchante — sans défense.

Harpagon cupide et défiant. — Cléante décidé à lutter, vaincre.

On ne leur porte pas le même intérêt. On s'intéresse à peine à Cléante.

Mais l'indifférence n'est pas comique. D'où vient le plaisant ?

2) Jusqu'à l'aveu, Cléante et Harpagon jouent au plus fin. Habileté savante de Cléante déjouée. Cléante dénigre Marianne. Plaisant parce que ruse d'amour et non bassesse — fait d'un cœur léger, sans préjugé — poussé trop loin — donc ne scandalise pas mais n'émeut pas. — Maladresse paraît déjà : un ridicule.

Rien de tel possible chez Racine. Mithridate ne peut ni avec bienséance, ni avec vraisemblance interroger Monime sur Xipharès.

Monime ne pourrait prendre tel mensonge sur elle — et ne pourrait critiquer Xipharès devant son père. — Mithridate suppose dans la suite ce que Monime n'a pas dit sur Xipharès à Pharnace.

Mais ces suppositions que Monime ne veut ni confirmer ni démentir la mettent à la torture, tandis que la ruse de Cléante le met ensuite dans un grand embarras.

Il s'est enferré lui-même n'ose, par prudence surtout, se rétracter, essaie de se tirer d'affaire par complaisance aussi gauche que précédente maladresse : on rit de son embarras et de sa gaucherie. Aucune émotion possible. — Cléante ne sent rien ; — Proposition d'Harpagon le surprend — ne lui cause pas de bonheur. Sa défiance également sans trouble. C'est une complication qui semble disparaître d'elle-même, non souffrance qui s'écarte.

Harpagon n'est pas rusé — pas dangereux. On ne craint rien. Au contraire, Mithridate et Monime frémissent chacun dans toute leur âme.

Monime, désemparée par la brusque parole de Mithridate, peut à peine se contenir : son secret prêt de lui échapper trois fois :

> Lui, Seigneur, O ciel pourriez-vous approuver.....
> Je le méprise !

Mithridate pas davantage de sang-froid, colère féroce de la jalousie paraît dans prétendu éloge de Xipharès.

D'où peut naître.....

Monime, comme Cléante, sent d'intuition qu'il faut se taire ; mais trop digne et trop émue pour dissimuler, cette épreuve la torture : Cessez de tourmenter.....

Désarroi, supplice, dans situation où Cléante est un peu niais. Cependant Cléante tombe dans le piège, et on hausse les épaules de sa sottise, tandis que Monime, « réduite par menace de Pharnace », n'agit que parce qu'elle ne peut échapper. Volonté féroce de savoir chez Mithridate au lieu de feinte tenace d'Harpagon. Danger poignant pour Monime et sans issue.

3) De même, pendant l'aveu, émotion et danger d'un seul côté.

Cléante, entièrement berné, ne remarque pas changement de ton d'Harpagon, s'abandonne aux détails avec complaisance épanouie de bénêt. Sottise, ridicule, comédie. Prépare comique et déconvenue.

Monime, au contraire, ne peut reculer, n'ose douter davantage, et sent obscurément qu'elle se perd : Affolement. Torture. D'où toutes les précautions, tâtonne, adoucit, s'arrête, se ressaisit et retombe dans l'angoisse.

Facile de deviner le plan de vengeance que Mithridate dresse tandis qu'elle parle, au lieu que Harpagon ne songera jamais à vengeance.

Un cœur noble et touchant entre les griffes d'un tyran jaloux au lieu d'une intrigue sans conséquence.

Suspension dramatique encore. Attente prolonge inquiétude — renforce colère — raffine cruauté.

4) Réaction immédiate dans l'*Avare*, justement parce qu'aucun plan n'est à mûrir pour Harpagon.

Sentiments sont ceux qui conviennent à personnages de cette intrigue. Ricanement du succès chez Harpagon avec ordre catégorique, colère du fils qui le brave. Dispute, bataille. Mais rien n'est changé. Dénouement de farce qui traduit entêtement et impuissance de chacun.

Dans *Mithridate*, Monime brave aussi, mais avec sentiments nobles et douloureux : dignité blessée, quelque mépris. — Douleur à cause de Xipharès. — Danger certain, connu ; Monime s'offre à la mort. Esprit de sacrifice par honneur. Cléante ne sacrifie rien, au contraire, refuse tout sacrifice.

Angoisse nulle dans l'*Avare* et à son comble dans *Mithridate* ainsi que pitié. Admiration pour Monime.

5) Ainsi danger absent de l'*Avare* et croissant dans *Mithridate*. Crée par lui-même une émotion. Le caractère de Mithridate agit dans ce sens : il épie avec une autre âme qu'Harpagon.

Contre-coup différent par capacité de souffrir de Monine. Gamme de sentiments qui attachent à son sort.

Enfin, autre qualité d'âme : Cléante mince ; mesquin, moralité courte, aspirations médiocres. Monime noble, touchante, digne de haut bonheur.

Ceci passe dans le ton, soutenu chez Racine, familier chez Molière. — Même Mithridade est plus noble dans sa ruse par intensité de passion.

Le côté sérieux, moral de l'*Avare* caché par comique, mais mis à nu ; il n'est pas tragique dans le sens véritable : « crainte et pitié » n'éveillant aucune des émotions indiquées ci-dessus. Le comique et le tragique tiennent donc moins aux situations qu'aux âmes qui les subissent.

Préparation par Correspondance

aux Certificats secondaire et primaire et à la Licence d'Allemand, d'Anglais, d'Italien et d'Espagnol[1].

DEVOIRS PROPOSÉS POUR LE 15 AVRIL 1919

ALLEMAND

CERTIFICAT SECONDAIRE. — Thème. — La Source de la Loue. — Après avoir gravi un chemin très escarpé, et traversé les plateaux de hautes montagnes où l'on n'aperçoit plus que la noire végétation des sapins, on descend enfin aux sources de la Loue, qui paraît devoir à l'impétuosité de son cours et aux dégradations qu'elle opère sur ses rivages son antique nom de Lupa (la Louve). Elle offre à sa source un phénomène curieux. Presque toutes les rivières ne sont que de simples ruisseaux dans leur origine ; celle-ci s'élance d'une masse imposante de rochers qui forment une immense voûte, sous laquelle elle gronde tout entière, fait rouler dès sa source des usines considérables, et fuit avec rapidité, pour aller se perdre dans les belles eaux du Doubs.

L'industrie des hommes, qui respecte peu les beautés pittoresques, a construit des écluses, des forges et des scieries près de ces merveilles ; elle a levé des tributs sur l'ouvrage de Dieu, et décimé des torrents pour enrichir le commerce; alors la rivière, captive et pressée de s'affranchir, s'échappe en nuages de poussière humide ou en innombrables cascatelles, derrière lesquels on aperçoit des nappes de cristal qui se déroulent sur des flots d'écume blanche comme la neige, les pressent, les foulent, les font rejaillir, et scintillent de gouttes d'eau plus brillantes que tous les diamants des fées. Quelque chose qui est particulier à ce *spectacle*, c'est qu'il tourmente tous les sens par je ne sais quel excès d'émotion ; l'œil se trouble, l'oreille s'effraie, la pensée se fatigue et s'éteint. Cela arrive surtout quand la cataracte, brisant tous les obstacles, et redevenue maîtresse de ses cavernes, ébranle les âpres flancs de ces vieux rochers, quand son rugissement couvre le fracas des marteaux de l'usine et le cri aigu des scies, et que sa voix, plus formidable que celle du tonnerre, parce qu'elle est plus violente et plus inaccoutumée, ne laisse plus d'écho muet. L'accablement qu'on éprouve alors est étrangement mêlé d'admiration, de terreur, d'un malaise inexplicable et inconnu. Sur la montagne qui domine ces imposantes beautés, tout est silence.

Charles Nodier.

1. Pour l'allemand, s'adresser à M. Henri Bloch, 3, avenue de Picardie, Versailles ; pour l'italien, à M. Teulier, Villa Polette, Cité Gelly, Montpellier ; pour l'espagnol, à Mlle Auriac, 4, rue d'Alsace, Béziers (Hérault), pour ce qui concerne le Certificat secondaire, et à M. Gavel, Chalet du Fronton, place Lamothe, Anglet (Basses-Pyrénées), pour ce qui concerne la Licence et le Certificat primaire.

Version. — Der deutsche Wald. — Was den Griechen des Altestung und den Engländern der Gegenwart das Meer, das ist uns Deutschen der Wald; er ist das Element, in welchem sich unsre Seele ausweitet, über den Staub und den Druck des Alltages sich zu frischem Aus und Aufblick erhebt, und das uns im Zusammenhang mit den ewig unerschöpflichen Quellen der Natur selbst natürlich und jung erhält. Und wie das Geheimnis der ewigen Jugend Homers nicht zum mindesten darauf beruht, dasz seine Gesänge vom Hauche des Meers durchweht und von seinen Wellen umspült werden; wie die britische Poesie von Beowulf bis Enoch Arden durch einen träfkigen Salzgehalt sich auszeichnet : so durchdringt ein Strom von Waldluft und Waldfreude wie ein unversiegbarer Jugendbrunnen die deutsche Dichtung von ihren Anfängen bis auf den heutigen Tag. Wer immer das Waltharilied zuerst gesungen ; und wer es in die rauhen Hexameter der uns allein erhaltenen lateinischen Übersetzung eingekleidet haben mag: dem Sänger und dem Übersetzer hat des Wasgenwaldes Herrlichkeit klar vor Augen gestanden und sichtlich das Herz bewegt. Im Nibelungenliede, wo der Himmel sonst ziemlich schwer auf der Erde lastet, ist's bei der Beschreibung der Jagd im Odenwaldals ob die Wolken sich auseinanderschöben und lichte Sonne in das Waldesgrün hineinschiene. Unsre lyrischen Dichter werden seit Walter von der Vogelweide nicht müde, den deutschen Wald zu preisen; unsre Volkslieder stimmen den vollsten Ton an, wenn sie von ihm singen und sagen. Und noch heute ist allen richtigen Deutschen aus der Seele gesprochen, was Scheffel in der „Aventiure" den wackeren Thüringer ausrufen läszt :

Dasz ich wieder singen und jauchzen kann,
dasz alle Lieder geraten,
Verdank ich nur dem Streifen im Tann,
Den stillen Hochwaldspfaden :
Aus schwarzem Buch erlernst du's nicht,
Auch nicht mit Kopfzerdrehen :
O Tannengrün, o Sonnenlicht!
O freie Luft der Höhen!

A. Sach.

Composition française. — Dans quelle mesure les Bekenntnisze einer schönen Seele, vous paraissent-ils représenter les idées morales de Gœthe?

Composition allemande. — Der Tod in der deutschen Lyrik.

CERTIFICAT PRIMAIRE. — **Thème.** — *L'ami Fritz*, XI, p. 155 jusqu'à p. 157 : Deux hussards s'approchaient.

Version. — *Deutsche Worte*, p. 134 — 17 october 1914 — tout l'article.

Composition française. — Expliquez et discutez ces quatre vers de Vigny :

Gémir, pleurer, prier est également lâche,
Fais énergiquement la longue et lourde tâche,
Dans la voie où le sort a voulu t'appeler.
Puis après, comme moi, souffre et meurs sans parler.

ou **Devoir pédagogique.** — Comment la connaissance du pays étranger peut-elle permettre au professeur de donner plus d'intérêt à l'enseignement de la langue parlée dans ce pays?

Composition allemande. — Der Hund. — Welche Dienste leistet uns der Hund? (Bernhardiner-Schäfer-Armeehunde) verdient er den Namen eines Freundes des Menschen?

ITALIEN

LICENCE ET CERTIFICATS. — Thème. — Verhaeren, La Joie.

O ces larges beaux jours dont les matins flamboient!
La terre ardente et fière est plus superbe encor
Et la vie éveillée est d'un parfum si fort
Que tout l'être s'en grise et bondit vers la joie.

Soyez remerciés, mes yeux,
D'être restés si clairs, sous mon front déjà vieux,
Pour voir au loin bouger et vibrer la lumière;
Et vous, mes mains, de tressaillir dans le soleil;
Et vous, mes doigts, de vous dorer aux fruits vermeils
Pendus au long du mur, près des roses trémières.

Soyez remercié, mon corps,
D'être ferme, rapide, et frémissant encor
Au toucher des vents prompts ou des brises profondes;
Et vous, mon torse droit et mes larges poumons,
De respirer, au long des mers ou sur les monts,
L'air radieux et vif qui baigne et mord les mondes.

O ces matins de fête et de calme beauté!
Roses dont la rosée orne les purs visages,
Oiseaux venus vers nous, comme de blancs présages,
Jardins d'ombre massive ou de frêle clarté!

A l'heure où l'ample été tiédit les avenues,
Je vous aime, chemins, par où s'en est venue
Celle qui recélait, entre ses mains, mon sort;
Je vous aime, lointains marais et bois austères,
Et sous mes pieds, jusqu'au tréfonds, j'aime la terre
Où reposent mes morts.

J'existe en tout ce qui m'entoure et me pénètre.
Gazons épais, sentiers perdus, massifs de hêtres,
Eau lucide que nulle ombre ne vient ternir,
Vous devenez moi-même étant mon souvenir.

Ma vie, infiniment, en vous tous se prolonge,
Je forme et je deviens tout ce qui fut mon songe;
Dans le vaste horizon dont s'éblouit mon œil,
Arbres frissonnants d'or, vous êtes mon orgueil;
Ma volonté, pareille aux nœuds dans votre écorce,
Aux jours de travail ferme et sain, durcit ma force.

Quand vous frôlez mon front, roses des jardins clairs,
De vrais baisers de flamme illuminent ma chair ;
Tout m'est caresse, ardeur, beauté, frisson, folie,
Je suis ivre du monde et je me multiplie
Si fort en tout ce qui rayonne et m'éblouit
Que mon cœur en défaille et se délivre en cris.

O ces bonds de ferveur, profonds, puissants et tendres
Comme si quelque aile immense te soulevait,
Si tu les as sentis vers l'infini se tendre,
Homme, ne te plains pas, même en des temps mauvais ;
Quel que soit le malheur qui te prenne pour proie,
Dis-toi, qu'un jour, en un suprême instant,
Tu as goûté quand même, à cœur battant,
La douce et formidable joie,
Et que ton âme hallucinant tes yeux
Jusqu'à mêler ton être aux forces unanimes,
Pendant ce jour unique et cette heure sublime,
T'a fait semblable aux dieux.

Version. — Leopardi, Pensée LXXXII. — Nessuno diventa uomo innanzi di aver fatta una grande esperienza di sè, la quale rivelando lui a lui medesimo, e determinando l'opinione sua intorno a se stesso, determina in qualche modo la fortuna e lo stato suo nella vita. A questa grande esperienza, insino alla quale nessuno nel mondo riesce da molto più che un fanciullo, il vivere antico porgeva materia infinita e pronta: ma oggi il vivere dei privati è sì povero di casi, e in universale di tal natura che, per mancamento di occasioni, molta parte degli uomini muore avanti all' esperienza ch' io dico, e però bambina poco altrimenti che non nacque. Agli altri il conoscimento e il possesso di se medesimi suol venire o da bisogni o infortuni, o da qualche passione grande, cioè forte; e per lo più dall' amore; quando l'amore è gran passione; cosa che non accade in tutti come l'amare. Ma accaduta che sia, o nel principio della vita, come in alcuni ovvero più tardi, e dopo altri amori di minore importauza, come pare che occorra più spesse volte, certo all' uscire di un amor grande e passionato, l'uomo conosce già mediocremente i suoi simili, fra i quali gli è convenuto aggirarsi con desideri intensi, e con bisogni gravi e forse non provati innauzi; conosce ab esperto la natura delle passioni, poichè una di loro che arda, infiamma tutte le altre; conosce la natura e il temperamento proprio; sa la misura delle proprie facoltà e delle proprie forze; e oramai può far giudizio se e quanto gli convenga sperare e disperare di sè, e, per quello che si può intendere del futuro, qual luogo gli sia destinato nel mondo. In fine la vita ai suoi occhi ha un aspetto nuovo; già mutata per lui di cosa udita in veduta, e d'immaginata in reale ; ed egli si sente in mezzo ad esse, forse non più felice, ma, per dir così, più potente di prima, cioè più atto a far uso di sè e degli altri.

LICENCE. — **Commentaire grammatical** du texte de la version.

CERTIFICAT SECONDAIRE. — **Composition française.** — En vous appuyant sur les " Vies " de Cellini et d'Alfieri, efforcez-vous d'analyser les caractères du genre autobiographique.

Composition italienne. — Un critico ha detto d'Alfieri : « volle essere poeta e lo fu » un altro invèce « volle essere poeta e non lo fu ». Quale dei due vi pare che abbia ragione ?

CERTIFICAT PRIMAIRE. — Composition française. — La morale de Molière sacrifie-t-elle, comme le dit Rousseau, à « la nécessité de faire rire le parterre ? » Est-il juste de la rabaisser en la traitant de « morale bourgeoise ? »

Composition italienne. — Les émigrants italiens. — Sapete che ogni anno un numero considerevole d'Italiani poveri lasciano la loro patria e s'imbarcano per le due Americhe dove credono di campare più facilmente e anzi di fare fortuna.

Immaginerete di avere assistito in un porto italiano alla partenza di uno stuolo di quegli emigranti, descriverete lo spettacolo, e ritrarrete i sentimenti che provano al momento di abbandonare forse per sempre la loro patria.

ESPAGNOL

LICENCE. — Version. — A Costanza.

¿ Quién de amor venturas halla ?
El que calla.
¿ Quién triunfa de su aspereza ?
La firmeza.
¿ Quién da alcance a su alegría ?
La porfía.
Dese modo, bien podría
Esperar dichosa palma,
Si en esta empresa mi alma
Calla, está firme y porfía.

¿ Con quién se sustenta amor ?
Con favor.
Y ¿ con qué mengua su furia ?
Con la injuria.
¿ Antes con desdenes crece ?
Desfallece.
Claro en esto se parece
Que mi amor será inmortal,
Pues la causa de mi mal
Ni injuria ni favorece.

Quien desespera ¿ qué espera ?
Muerte entera.
Pues ¿ qué muerte el mal remedia
La que es media.
Luego ¿ bien será morir ?
Mejor sufrir.
Porque se suele decir,
Y esta verdad se reciba,
Que tras la tormenta esquiva
Suele la calma venir.

¿ Descubriré mi pasión ?
En ocasión.
¿ Y si jamás se me da ?
Sí hará.
Llegará la muerte en tanto
Llegue a tanto
Tu limpia fe y esperanza
Que en sabiéndolo Costanza
Convierta en risa tu llanto.

Cervantes.

Thème. — Hymne au Soleil.

Chantecler.

Toi qui sèches les pleurs des moindres graminées,
Qui fais d'une fleur morte un vivant papillon,
Lorsqu'on voit, s'effeuillant comme des destinées,
Trembler au vent des Pyrénées
Les amandiers du Roussillon,

Je t'adore, Soleil ! ô toi dont la lumière,
Pour bénir chaque front et mûrir chaque miel,
Entrant dans chaque fleur et dans chaque chaumière,
Se divise et demeure entière
Ainsi que l'amour maternel !

Je te chante, et tu peux m'accepter pour ton prêtre,
Toi qui viens dans la cuve où trempe un savon bleu,
Et qui choisis souvent, quand tu vas disparaître,
L'humble vitre d'une fenêtre
Pour lancer ton dernier adieu !

LE MERLE, *passant sa tête entre les barreaux.*

Nous n'y couperons pas, mes enfants : c'est une ode.

LE DINDON, *regardant Chantecler qui, par les degrés d'un tas de foin, descend du mur.*

Il avance, plus fier...

UNE POULE, *s'arrêtant devant une petite pyramide de fer-blanc.*

Tiens ! l'abreuvoir !
Elle boit.
Commode.

LE MERLE.

...Plus fier qu'un Toulousain qui chante : « *O moun Païs !* ».

CHANTECLER, *qui commence à marcher dans la cour.*

Tu fais tourner...

TOUTES LES POULES, *courant vers la Blanche.*

Que croque-t-elle ?

LA POULE BLANCHE.

Du maïs.

CHANTECLER.

Tu fais tourner les tournesols du presbytère,
Luire le frère d'or que j'ai sur le clocher,
Et quand, par les tilleuls, tu viens avec mystère,
Tu fais bouger des ronds par terre
Si beaux qu'on n'ose plus marcher !

Tu changes en émail le vernis de la cruche ;
Tu fais un étendard en séchant un torchon ;
La meule a, grâce à toi, de l'or sur sa capuche,
Et sa petite sœur la ruche
A de l'or sur son capuchon !

Gloire à toi sur les prés ! Gloire à toi dans les vignes !
Sois béni parmi l'herbe et contre les portails !
Dans les yeux des lézards et sur l'aile des cygnes !
O toi qui fais les grandes lignes
Et qui fais les petits détails !

C'est toi qui, découpant la sœur jumelle et sombre
Qui se couche et s'allonge au pied de ce qui luit,
De tout ce qui nous charme as su doubler le nombre,
A chaque objet donnant une ombre
Souvent plus charmante que lui !

Je t'adore, Soleil ! Tu mets dans l'air des roses,
Des flammes dans la source, un dieu dans le buisson !
Tu prends un arbre obscur, et tu l'apothéoses !
O Soleil ! toi sans qui les choses
Ne seraient que ce qu'elles sont !

EDMOND ROSTAND.

CERTIFICAT SECONDAIRE. — Version et Thème. — Voir Licence.

Composition espagnole. — Analizar y apreciar *La buena fama* de Juan Valera.

Composition française. — La critique et la satire littéraires dans *Don Quichotte.*

CERTIFICAT PRIMAIRE. — Version et Thème. — Voir Licence.

Composition espagnole. — Análisis y juicio crítico de *El amigo Manso* de Pérez Galdós.

Composition française. — Les procédés comiques dans *L'Avare* de Molière.

Sujets donnés dans les différents Examens

BACCALAURÉAT DE L'ENSEIGNEMENT SECONDAIRE. — Anglais (D). — *Ghosts, Witches and Fairies.* — « Avaunt ! Quit my sight ! Let the earth hide thee ! » (*Macbeth,* act. III, sc. IV.)

Such are the exclamations Macbeth utters when he sees Banquo's ghost.

After having seen or read one of Shakespeare's plays in which the dramatist has used ghosts or other supernatural agencies (*Macbeth* or *Julius Cœsar* for instance, or, if you like, *Richard III*, or *Hamlet*, etc.), you think upon the subject, and you sum up the thoughts which, from a literary point of view, it suggests to you.

1° Your curiosity, your wonder, your astonishment.

2° Your impressions while reading or seeing the play.

3° What do you think of the use of supernatural beings, not only on the stage, but also in such literary works as poems, tales, or novels?

Conclusion.

Le Gérant : O. RANDOLET.

Revue de l'Enseignement des Langues Vivantes

La Femme dans le roman de Hardy[1]

Hardy a moins une âme de psychologue qu'une âme de métaphysicien ; son but essentiel est de donner une forme artistique au sentiment qu'il a du mystère infini de la vie et de la destinée humaines, et sa description des caractères dérive de la nécessité d'étudier la manifestation de la vie chez l'homme avant de se faire une conception de la vie. Il s'ensuit que l'individu, dans ses romans, n'est guère étudié du point de vue psychologique : il n'essaie pas d'analyser des types différents ou des classes différentes, mais de peindre l'homme et la femme tels qu'ils ont toujours été et seront toujours — êtres fragiles ballottés par l'océan illimité du temps, luttant désespérément contre leurs instincts et leurs passions, ou contre les circonstances dans lesquelles ils sont placés. La femme, dans ses ouvrages, n'est donc pas, malgré certaines prétentions de l'auteur, la femme du Wessex au XIXe siècle, considérée comme le produit d'une époque et d'un lieu déterminé, mais la femme de tous les temps, l'Ève éternelle que la Nature a mise sur la terre pour troubler l'homme, et dont les manœuvres inconscientes aboutissent à la ruine de leurs deux vies.

L'atmosphère bruyante des cités ne conviendrait pas à une telle conception des caractères. Dans les villes, les hommes ont altéré les conditions de la vie, la civilisation artificielle a pris la place de l'existence primitive de la nature. Ce qui attirerait beaucoup de romanciers comme étant une source de variété, le repousse. Mais, loin de l'agitation des métropoles, dans la paix profonde des bois ou des collines battues par le vent, l'homme s'est moins transformé et le penseur peut observer sa vraie nature. Les habitants du Wessex ne diffèrent pas beaucoup de leurs ancêtres qui peuplaient le pays au moment de la conquête romaine ; ils labourent encore le même sol, cultivent les mêmes produits, font paître le même bétail : une génération passe, une autre lui succède, mais la face de la terre reste la même. Leur vie est en quelque sorte patriarcale, et le berger Oak attendant Bathshéba rappelle le berger Jacob attendant Rachel. Quand ils quittent leurs pays, c'est pour habiter des villes tran-

1. Mémoire présenté pour le Diplôme d'études supérieures, et que son auteur a bien voulu traduire en français sur notre demande ; nous l'en remercions. — *N. d. l. R.*

quilles pleines de souvenirs du passé, la Casterbridge romaine, le Christminster médiéval. Mais quand l'auteur transporte ses héros dans les milieux agités de Londres ou sur le continent, son originalité diminue, son histoire devient banale. La campagne des environs de Millstock inspire Hardy plus que ne le fait " Rotten Row ".

C'est la même raison qui a motivé le choix de la classe à laquelle appartiennent les personnages des Romans du Wessex : l'éducation est un produit de la civilisation qui a altéré la nature de l'homme. Les paysans, vivant dans une tranquille ignorance, se rapprochent davantage de l'homme primitif. Leurs émotions ne sont pas autant soumises au contrôle de leur raison, de leurs lectures, de leurs idées. Leur âme s'ouvre aux nouveaux sentiments comme les clochettes de la lande à la rosée du ciel. Le seul de leurs sentiments qui soit acquis, la foi religieuse, est présenté comme une tradition plutôt que comme un véritable sentiment. Chez eux l'on peut étudier le développement de la passion sans l'obstacle de pensées artificielles et acquises. Les plus naturelles, les plus vivantes des femmes de Hardy sont des campagnardes — tantôt sans éducation aucune, comme Tess, Marty South, ou les personnages féminins des « petites ironies de la vie » — ; tantôt ayant reçu une certaine éducation, qui les rend plus fines que les simples paysannes, mais n'est pas assez profonde pour les détacher de leur classe et ne les empêche pas de s'éprendre des simples hommes des champs. Elles appartiennent quand même à la classe des petits fermiers, et leur demi-culture ne fait qu'ajouter à leur charme sans les rendre étrangères à leur milieu.

D'autres femmes sont de classe plus élevée, et par la naissance, et par l'éducation : telles sont Cythère, Elfride, Paula, Viviette, Mrs Charmond. Elles sont dessinées sur le même modèle que les premières, mais elles ne possèdent pas ce charme que donnent les manières simples de la vie rustique et qui caractérise Thomassin ou Grace ; elles ont quelque chose de conventionnel et de factice. La description de la vie dans les métropoles, telle qu'on la trouve dans « La Main d'Ethelberta » ou « Le Bien-Aimé » est monotone et médiocre si on la compare aux brillantes esquisses d'Anatole France ou de M. Prévost, et la vie dans les châteaux anglais comme la montrent « Les Remèdes désespérés », « Deux sur une tour », « Une Laodicienne », paraît bien morne à côté des descriptions étincelantes de Meredith. On sent que la sympathie de l'auteur va vers l'humble ferme plutôt que vers le vaste domaine, qu'il connaît mieux le premier, qu'il l'a observé, qu'il y est entré, qu'il a bavardé avec ses habitants.

La différence de classe n'entraîne pas de différence essentielle dans les caractères et les circonstances. Les personnages féminins de Hardy sont toujours des créatures impulsives et passionnées, et l'éducation ne leur apprend pas à se dominer. Si elles sont dans la

misère, leur pauvreté n'est pas, comme chez Dickens, par exemple, un moyen d'attirer la sympathie du lecteur et d'exprimer les opinions de l'auteur sur l'ordre social. L'intérêt principal de « La Petite Dorrit » réside dans l'indigence de l'héroïne. Quoique Tess, qui travaille péniblement dans les champs, ou Sue, qui gagne la vie de trois enfants et de leur père malade, ne soient pas dans des conditions beaucoup plus brillantes, leurs difficultés pécuniaires sont de peu d'importance comparées à leurs souffrances morales. Tout l'intérêt se concentre sur leur vie émotionnelle. Hardy n'est pas un écrivain socialiste ; il s'élève au-dessus des contingences purement matérielles ; les problèmes auxquels il se consacre sont ceux de la nature de l'homme et de sa destinée.

A quelque classe qu'elles appartiennent, les femmes, chez Hardy, ont en général le même genre de vie. Si l'on excepte Ethelberta, et, à certaines périodes, Elfride et Paule, elles mènent une vie simple et solitaire ; elles ont peu d'amis et passent des jours entiers dans l'isolement : ce fait favorise le développement de sentiments puissants : un regard échangé, une parole dite, qui dans une existence active passeraient inaperçus, ont une immense répercussion dans une vie très calme. Pendant les longues heures de silence, la pensée travaille, le moindre détail prend des proportions gigantesques, l'imagination vient au devant de l'esprit et suggère ce qui est encore ignoré : si Elfride avait eu une vie plus remplie elle ne se serait pas follement éprise de Stephen ; si Eustacia n'avait pas vécu oisive et isolée, elle n'aurait pas remarqué le bonjour de Clym Yeobright, elle n'aurait pas inventé des stratagènes pour le voir et n'aurait pas ruiné leurs deux vies. Ainsi la solitude transforme en sentiments violents des impressions passagères et exerce une influence indiscutable sur la formation du caractère de la femme. Hardy montre en général au début de ses livres une toute jeune fille, ignorant la douleur et la passion ; puis vient l'incident insignifiant, la rencontre dans les champs ou sur la route, un regard, un sourire, qui, mûri par la solitude, devient une passion véritable. Le développement de cette passion, les obstacles qu'elle rencontre et la souffrance qu'elle apporte, forment le sujet principal du livre. L'héroïne est bien différente à la fin de ce qu'elle était au début : une enfant innocente debout sur le seuil de la vie.

Toute naïve et innocente qu'elle est, elle sera la cause de bien des souffrances ; elle bouleversera les hommes, les détournera de leur œuvre et de leur but, et par elle bien des vies seront brisées. L'amour, chez les hommes de Hardy, naît surtout de l'attrait physique : c'est par sa beauté, et non par ses qualités de cœur ou d'esprit, que la femme, chez lui, fascine l'homme. De là l'importance extrême donnée au portrait physique de l'héroïne. Elle est généralement introduite au début du livre dans une scène frappante ; Hardy se plaît à la montrer dans un tableau original et pittoresque,

décrit avec soin, convenant bien au personnage de femme qui en est la figure principale. Le plus remarquable est celui où la brune Bathsheba, vêtue d'un manteau rouge, juchée au sommet d'une voiture de déménagement, se sourit dans un miroir ; la scène est si bien mise en relief que le lecteur ne l'oublie pas, et plus tard, quand la jeune vachère devient une fermière importante, il a toujours à l'esprit la belle fille du premier chapitre ; cette rapide esquisse donne une impression générale, et sur l'aspect physique, et sur l'instinct principal de l'héroïne. Eustacia attendant son amant sur la lande, par un soir de novembre, Marty South travaillant tard dans la nuit, son visage pensif éclairé par la flamme de l'âtre, Grace Melbury se montrant à sa fenêtre, toute blonde et fraîche, la veille de Noël — sont présentées de la même façon ; leur apparition frappante excite l'intérêt du lecteur ; quand il les voit pour la deuxième fois, il a déjà fait leur connaissance et est tout disposé à les mieux connaître.

Quand l'héroïne reparaît, l'auteur ne donne pas un catalogue minutieux de ses traits, comme le font tant de romanciers ; il ne la décrit pas d'un seul coup des pieds à la tête ; il la révèle petit à petit, telle qu'elle apparaîtrait si on la rencontrait dans la vie, et non dans un livre : quand on voit quelqu'un pour la première fois, on est généralement frappé par un trait dominant, mais c'est seulement après plusieurs rencontres que l'on note tous les détails : combien de gens savent exactement quelle est la couleur des yeux ou des cheveux de leurs amis ? Quand on lit un roman de Hardy, la personnalité gênante de l'auteur disparaît ; le lecteur reste seul avec l'héroïne, la voit de ses propres yeux et apprend peu à peu à la connaître.

Ainsi ce que l'on remarque tout d'abord en regardant Elfride, c'est la transparence de ses yeux bleus ; en regardant Marty, l'épaisse masse de ses longs cheveux. La première description de Tess, de sa « bouche de pivoine » et de « ses yeux innocents », produit une impression de fraîcheur et de tendresse. Souvent ce qui frappe réside dans l'expression plus que dans les traits : ce que l'on remarque en voyant Cythère, ce n'est pas la couleur de ses cheveux ou de ses yeux ni la forme de ses sourcils, mais la mobilité de sa figure.

> « La mobilité était sa spécialité, soit qu'elle apparût dans l'ensemble de ses gestes, soit qu'elle se manifestât dans des détails minuscules, par exemple dans les mouvements des paupières, la courbe des doigts, la moue des lèvres. » (*Desperate Remedies*, ch. I, 3.)

Quelquefois la démarche et l'aspect général attirent plutôt l'attention : Grace Melbury est présentée comme « une jeune créature flexible. »

Si l'auteur donne plus tard un portrait plus détaillé, il fait preuve d'observation sûre et minutieuse. Il se plaît à décrire avec précision

des détails imperceptibles ; il analyse avec subtilité l'expression du regard ou le mouvement des lèvres ; il parle des « yeux dansants » de Netty Sergeant ; il remarque toutes les inflexions d'une voix, toutes les flexions d'une forme gracieuse. Souvent il lui arrive de noter des impressions sans même décrire les traits ; il peut signaler l'expression du regard sans dire la couleur des yeux. Il fait un emploi fréquent de comparaisons empruntées au monde de la nature, animale ou végétale ; une main s'échappant rapidement d'une autre main est comparée à « une anguille » ; les créatures des champs lui suggèrent des ressemblances ; Bathsheba, après avoir couru, est « palpitante comme un rouge-gorge » ; lorsqu'elle change de position à cheval, elle se meut « aussi rapidement que le martin-pêcheur, sans plus de bruit que le faucon ». Elfride rappelle « un lièvre, ou plutôt un faisan qui détale la queue basse, ayant envie de s'envoler ». Thomasin fait penser, selon son attitude, à la crécerelle, au héron, à l'hirondelle.

> « Elle rappelait les êtres ailés qui vivaient autour de sa maison. Il y avait autant de variété dans ses mouvements que dans leur vol. Rêveuse, elle semblait une crécerelle qui reste suspendue dans l'air grâce à un mouvement invisible des ailes. Quand elle était en plein vent, son corps léger s'envolait vers les arbres et les talus comme celui d'un héron. Effarouchée, elle s'élançait sans bruit comme le martin-pêcheur. Quand elle était paisible, elle effleurait le sol à la manière d'une hirondelle. » (*A pair of Blue Eyes*, ch. XXII.)

Cette méthode est moins descriptive que suggestive, le but du romancier étant moins d'énumérer des faits que de produire une impression de vie. Dans l'ensemble, il mêle si étroitement la suggestion et la description, les détails précis voisinent si bien avec les images, qu'il décrit sans tomber dans le catalogue, et qu'il suggère sans rester dans le vague : il en résulte que ses créations sont frémissantes de vie.

Comme il est penseur aussi bien qu'artiste, il ne lui suffit pas de donner un portrait exact de ses héroïnes ; il veut savoir le pourquoi de leur aspect physique ; il mêle constamment ses descriptions d'explications. Quelquefois l'attitude d'une personne vient de son genre de vie ; ainsi sa figure de Marty South avait « cette plénitude d'expression qui est développée par une vie de solitude ». Mais en général ce sont les circonstances internes qui déterminent l'expression. Hardy croit à une relation profonde entre l'être physique et l'être moral ; il se plaît à lire le caractère dans la physionomie ; les traits révèlent l'âme et l'apparence extérieure révèle la nature morale. Il dit de Grace :

> « Son regard trahissait une tendance à attendre que les autres aient exprimé leurs pensées pour exprimer la sienne ; peut-être même à attendre que les autres aient agi pour agir elle-même. Sa bouche, petite et délicate, qui n'avait guère pris encore une courbe bien arrêtée,

révélait une douceur capable d'empêcher la juste affirmation de ses propres droits. » (*The Woodlandees*, ch. II.)

Il dit de Thomasin, « sa figure exprimait l'espérance »; de Bathsehba, « la rangée blanche des dents supérieures et les lèvres minces suggéraient l'idée de cruauté ».

Une simple bottine lui suggère des réflexions sur le caractère de sa propriétaire ; on lit dans " *Under the Greenwood Tree* " :

« Les plis flexibles au cou-de-pied, les endroits arrondis où se nichaient les petits doigts, les égratignures provenant de courses insouciantes, toutes les choses racontées par le cuir bavard trahissaient une nature et une forme d'esprit. »

Mais une figure au repos ne révèle pas grand'chose ; c'est dans sa mobilité que l'on peut étudier la personnalité morale. Hardy observe les jeux de physionomie, et dans ces signes externes lit les émotions internes. Le tremblement des lèvres indique pour lui les sentiments : « Quand Bathsheba était dominée par une émotion terrestre, sa lèvre inférieure frémissait ; quand elle était agitée par une émotion plus élevée, sa lèvre supérieure tremblait ».

Ainsi l'héroïne est présentée de façon telle que son extérieur révèle en partie sa nature morale. La description de sa personne est intéressante, non seulement parce qu'elle montre une femme séduisante, mais aussi parce qu'elle trahit quelque chose de ses instincts, de ses émotions, de ses pensées. Elle n'est pas menée séparément, mais se mêle à l'analyse du caractère, qu'elle prépare et qu'elle amène.

Les instincts sont, de tous les états de conscience, les plus rapprochés de la nature. Chez les personnes qui ont reçu une bonne éducation et qui vivent dans un monde d'activité mentale, ils sont contrebalancés par la pensée. Mais chez les campagnards ils ont conservé presque toute leur force primitive. Un des caractères essentiels des personnages de Hardy est d'être des créatures d'instinct ; la femme, ayant moins de force de caractère que l'homme, est peut-être plus instinctive que lui. L'instinct qui prédomine en elle est celui que Gabriel Oak mentionne comme étant le plus grand défaut de Bathsheba : la vanité.

Il se manifeste d'abord par la conscience qu'elle a de sa beauté et la satisfaction qui en résulte. Elle sait qu'elle est belle et elle s'en réjouit. Elle aime à se regarder dans un miroir : comme Ève à son premier réveil, elle s'étonne de son charme et trouve en lui un bonheur ingénu. Sa vanité est aussi innocente que celle d'un enfant, aussi instinctive que celle d'une chatte : la joie et l'émerveillement naïf en sont les éléments. Elle ne pense guère que « la grâce trompe et la beauté s'évanouit » ; et cela n'en est que mieux pour elle, car si elle le pensait, la pauvre petite, au lieu de trouver dans l'idée de perfections plus solides et plus durables le réconfort et la source

d'une vitalité plus forte, elle se laisserait aller à l'abattement et à la tristesse.

Puisqu'elle se rend compte de sa beauté, il est tout naturel qu'elle essaie de la mettre en relief par les ressources de l'art. Quoiqu'elle ne soit qu'une campagnarde peu au courant des modes, elle n'ignore pas les procédés à employer pour affiner la peau, lustrer les cheveux, donner de l'éclat au teint; son costume aussi l'intéresse, et elle passe de longs moments à le combiner ou à le perfectionner.

> « Sa robe fait partie de sa personne ; les mouvements en sont toujours présents à son esprit. » (*Desperate Remedies*, ch. IX.)

Batista est ravie quand elle revêt la robe de bal dont le baron lui a fait cadeau ; Fancy se met à l'œuvre de toute son âme pour réparer un léger défaut dans la fermeture d'un costume. Hardy dit avec ironie :

> « Peut-être que la pensée de perdre sa beauté semble presque aussi terrible à une femme que celle de perdre son honneur. » (*A Pair of Blue Eyes*, ch. XXVIII.)

On ne peut guère, cependant, lui reprocher sa futilité. Elle est si jeune et si innocente dans sa coquetterie innée, elle met à se parer tant de grâce et de fraîcheur que le lecteur, au lieu de la blâmer, ne peut qu'admirer et chérir sa charmante petite personne.

La vanité ne se borne pas à se contempler et à se parer : elle réclame autour d'elle un tribut d'admiration. La femme des romans de Hardy aime les compliments flatteurs. Un amoureux peu respectueux qui la loue habilement lui plaît mieux qu'un prétendant dévoué qui ne sait pas l'aduler. Elle fait plus qu'accepter la louange, elle la provoque. Il faut que les hommes qu'elle connaît mettent leur cœur à ses pieds, et ceux qui la laissent passer inaperçue sont bientôt rappelés à l'ordre par un incident provocateur. Elle s'entoure ainsi d'adorateurs qu'elle encourage, qu'elle malmène, qu'elle appelle, qu'elle renvoie, dont elle a l'air de se jouer. Elle fait naître des sentiments profonds auxquels elle ne peut répondre et qui causeront bien des désastres : le désespoir, le crime, la mort résulteront de ses menées inconscientes. Sa coquetterie, par le rôle qu'elle joue en orientant son activité, et par les résultats qu'elle entraîne, est donc l'un des éléments fondamentaux du caractère ; bien que peu développée chez Tess ou Élizabeth-Jane, elle constitue l'un des facteurs essentiels de l'âme chez Bathshéba, Elfride, Fancy Day, et chez la plupart des héroïnes ; elle détermine l'attitude de la femme en présence des hommes et par là influe profondément sur l'orientation de sa vie.

La femme des romans de Hardy est faite pour la passion plus que pour l'action ou la pensée. Comme la plupart des natures surtout émotionnelles, elle a une sensibilité très développée ; elle ressent les moindres impressions avec une intensité surprenante ; les changements de temps retentissent dans son âme ; un nuage la

trouble, un vent violent l'abat, une feuille morte l'attriste. Elfride, fuyant la demeure paternelle, par une matinée ensoleillée, perd courage et rebrousse presque chemin quand le ciel se couvre.

> « Un grand nuage, qui était resté longtemps suspendu au nord comme une toison noire, vint se placer entre elle et le soleil ; et elle tomba dans une tristesse uniforme. » (*A Pair of Blue Eyes*, ch. XI.)

Cythère, le matin de son mariage, voit par sa fenêtre un morne paysage d'hiver et son cœur se serre. Tess se perd dans de lointaines rêveries : « Je sais », dit-elle, « que notre âme peut se détacher de notre corps pendant la vie ; il n'y a qu'à s'étendre sur l'herbe, la nuit, et à fixer une brillante étoile ; vous verrez bientôt que vous êtes à cent et cent lieues de votre corps... » Les émotions sont parfois trop fortes pour des natures si impressionnables : ainsi Viviette meurt, le cœur brisé par l'excès de sa joie.

Comme la plupart des natures extrêmement sensibles, la femme du Wessex ressent des impressions pénibles plus facilement que des impressions agréables ; elle est prédisposée aux émotions déprimantes et à la tristesse ; son âme vibre à tout changement, mais vibre en mineur ; si un nuage l'attriste, un ciel rayonnant ne l'emplit pas de joie : au lieu de vibrer de plaisir et de vie, elle reste calme et passive. Quand elle connaît le bonheur, elle ne s'abandonne pas à lui, elle l'accueille en tremblant, voit aussi en lui un présage funeste, le considère comme un présent douteux qui ne durera pas. Ainsi, quand elle aime et est aimée, au lieu de jouir complètement de sa position présente, elle est troublée à la pensée de la brièveté de l'amour et de la perfidie du destin. Quand vient le malheur, au lieu de le maîtriser en se disant qu'elle ne veut pas y croire, elle l'accepte et se laisse aller à lui.

Sa sensibilité est manifestée aussi par l'influence de la musique sur elle. Elle n'a pas généralement reçu d'éducation musicale, mais une belle mélodie l'émeut. Quoiqu'elle ne comprenne pas les règles de l'harmonie, elle en subit le pouvoir magique et la fascination mystérieuse. L'amour d'Elizabeth-Jane pour Farfrae est causée par la romance qu'il chanta à l'auberge des « Trois Marins » et qui transporta la jeune fille.

> « Elizabeth-Jane aimait la musique ; elle ne pouvait pas s'empêcher d'écouter, et plus elle écoutait, plus elle était plongée dans le ravissement. Elle n'avait jamais entendu chanter ainsi ». (*The Mayor of Casterbridge*, ch. VIII.)

Cythère est émue quand elle entend Manster jouer de l'orgue.

> « Les accords variés, tantôt sonores, tantôt doux ; simples, compliqués, étranges ; grandioses, éclatants, atténués ; chaque phrase musicale distincte, — se fondant cependant avec grâce et harmonie dans la phrase suivante, — l'agitaient comme un ruisseau bouillonnant agite l'ombre projetée sur la surface de ses eaux. » (*Desperate Remedies*, ch. VIII, 4).

Tess est représentée d'un bout à l'autre du livre comme subissant profondément le charme de la musique. Quand elle erre seule et malheureuse, elle chante le « Benedicite » des Matines, moins pour trouver une consolation dans la religion que pour bercer sa douleur; elle va à l'église pour entendre le chant des vieux psaumes. Elle est émue jusqu'aux larmes en entendant jouer Auge.

> « Tandis qu'elle écoutait, Tess, comme un oiseau charmé, ne pouvait se décider à quitter la place. Elle n'avait conscience ni du temps ni de l'espace. L'exaltation qu'elle avait décrite comme pouvant se produire à volonté en regardant les étoiles, lui venait maintenant sans qu'elle l'eût souhaitée ; elle ondulait sous les notes grêles de la harpe d'occasion, et leur harmonie passait à travers elle comme des brises, amenant des larmes dans ses yeux. Le pollen flottant semblait être les notes du bien-aimé rendues visibles, et l'humidité du jardin semblait venir de pleurs...» (*Tess*, ch. XIX).

L'exemple le plus frappant de cette fascination exercée par la musique se trouve dans l'histoire des « Petites Ironies de la vie », où l'on voit une jeune fille si complètement magnétisée par la musique du violoniste qu'elle en perd toute volonté. Cette influence de la musique sur des campagnardes sans culture musicale a été remarquée et décrite par d'autres romanciers : la Brulette de Georges Sand rappelle les héroïnes de Hardy ; elle aussi est émue jusqu'aux larmes quand elle entend jouer de la flûte ; l'harmonie des sons suscite chez elle la même extase et les mêmes rêveries que chez Cythère ou chez Tess.

L'impressionnabilité de l'héroïne, ajoutée à une vive imagination, se révèle dans son amour pour le mystérieux et le romanesque. Ce qui diffère de l'usage l'attire : c'est l'énigme de la naissance de Stephen Smith qui cause l'amour d'Elfride pour lui. Hardy dit de Grace et de son attachement pour Fitzpiers : « Il avait été fondé sur le mystère et l'étrangeté, sur le mystère de son passé, de sa science, de son habileté, de ses opinions. » L'amour du romanesque est prouvé par la facilité avec laquelle les héroïnes contractent des mariages secrets.

Cette sensibilité ardente a une grande influence sur les sentiments et sur les actes, est un facteur important dans la formation du caractère. Elle est un élément de faiblesse : si l'héroïne ne sait pas mieux réagir contre de simples impressions passagères, que deviendra-t-elle en proie à une passion violente ? Elle accompagne ici une nature affectueuse ; chez certains êtres, la sensibilité est tout égoïste et ne s'intéresse qu'à ses propres émotions. Chez la femme des Romans du Wessex, au contraire, les impressions douloureuses sont souvent causées par la souffrance d'autrui et la sensibilité se double d'une réelle sympathie pour les êtres et les choses. Si l'on excepte Eustacie ou Arabella, la femme, chez Hardy, est en général aimante ; elle aime tout ce qui l'entoure, la lande aride, la vallée riante, les animaux qui les peuplent ; Thomasin ne se déplait

pas dans le coin isolé qui l'a vue naître ; Tess est pleine de pitié pour les oiseaux blessés par les chasseurs ; Sue se lève au milieu de la nuit pour délivrer un lapin pris au piège. La même tendresse affectueuse apparaît dans les relations entre l'héroïne et ses amis ou parents : elle est en général dévouée aux siens ; Tess est pour ses cadets une mère plus attentive que sa propre mère ; Ethelberta se consacre à enrichir sa famille ; Marty South est le seul soutien de son père. Même la positive et pratique fermière, l'indépendante Bathshéba, sait s'attacher les serviteurs, et sa bonne Lydie lui est fidèlement dévouée. Tess et ses amies conservent de l'affection les unes pour les autres, malgré tant de circonstances favorables à leur désunion ; Elizabeth-Jane chérit Lucette jusqu'à la mort, bien que cette dernière lui ait ravi son fiancé. Ces amitiés ne sont cependant que des épisodes ; elles n'ont pas grande importance et leur suppression ne nuirait pas à l'intérêt du livre. Hardy ne présente pas d'affection comme celle de Diana Warwick et de Lady Dunstane, par exemple, qui dure toute la vie, et dans laquelle une amie est pour son amie un guide et un soutien — pas plus qu'il ne montre d'affection fraternelle étudiée à fond dans un roman, comme le fait G. Eliot dans « Le Moulin sur la Floss. »

L'amour maternel a une place plus importante dans les Romans du Wessex : même si l'on excepte les mères du second plan, comme Mrs Clare, Mrs Durbeyfield, Mrs Dewy, et les épisodes décrivant Tess ou Sue pleurant leurs bébés morts, il a une place qui lui est propre, il est représenté par une femme dont le rôle est d'être une « Mère », et rien de plus : par Mrs Yeobright. Son amour pour son fils est exclusif et jaloux ; il n'est pas démonstratif et ne s'exprime pas en paroles ou en caresses : « Dans sa forme irrémédiablement indestructible, il atteint une telle profondeur que toute manifestation de lui-même lui est pénible. » (*Return of the Native*, ch. III, 3.) Comme tant de mères, elle persiste à voir dans son fils le bébé qu'elle a nourri et elle ne veut pas comprendre qu'il est devenu un homme fait, ayant le droit de disposer de lui-même ; elle est surprise de ne pas trouver en lui l'obéissance passive d'un petit enfant. L'incapabilité où elle est de le considérer comme ayant une personnalité propre, amène la rupture entre eux ; mais la tendresse maternelle l'emporte en elle sur la nature fière et indépendante, et elle fait une tentative de réconciliation : c'est elle qui cède. D'une mère elle a la tendresse profonde et l'esprit de renoncement ; cependant son individualité n'est pas négligée et l'auteur décrit une femme au caractère nettement personnel, en même temps qu'il résume les principaux traits de l'amour maternel.

Toutefois les sentiments de famille et d'amitié dans les Romans du Vessex ne sont qu'épisodiques et sont relégués au second plan : Hardy montre surtout la femme dans ses relations avec l'homme, il étudie en elle la manifestation de l'amour, qui est souvent assez violent pour être appelé passion.

(A suivre). A. Liron.

Du temps où la guerre était « joyeuse »[1]

II.

Nous continuons à citer le capitaine von Salzmann :

« Je choisis environ 15 hommes, fis avertir les compagnies avoisinantes de cesser le feu un moment, afin de ne pas être massacrés par les nôtres et gagnai précipitamment, avec ma petite troupe, en traversant un champ découvert, le bois. Le passage de ce champ, élevé et sans nulle protection, fut un instant des plus désagréables, car les balles, venant de l'autre bois, sur la gauche, ne tardèrent point à siffler sinistrement. Nous n'en arrivâmes pas moins sans accident. Je fis mettre bayonnette au canon et défendis tout coup de feu sous bois. Alors, par un étroit sentier, nous avançâmes à travers d'épaisses broussailles. Toute la forêt était pleine de Français morts et blessés. Sous un couvert de terre, nous découvrîmes un officier légèrement blessé, ainsi qu'un sous-officier, qui, évidemment, n'avaient point entendu notre approche et levèrent aussitôt les mains en signe de reddition. Ils semblaient, au demeurant, plutôt heureux de la rencontre et nous témoignèrent ouvertement leur reconnaissance de ce que nous les prenions avec nous.

« Je fis arrêter ma troupe en ce lieu et rampai, en compagnie du seul Jänicke, en avant jusqu'à la route qui conduit, sur l'autre rive du bois, à Langemark. Les fossés de celle-ci étaient remplis de Français blessés qui, d'une voix lamentable, imploraient secours. Beaucoup étaient déjà en pleine fièvre et complètement à bout de forces. Les leurs ne les venaient pas chercher et jusqu'alors nous ignorions qu'il y eût en ce lieu tant de blessés, dont beaucoup, sans doute, sont morts misérablement. Jänicke et moi les fîmes taire, afin de ne pas attirer l'attention de l'ennemi, là-bas. Puis nous franchîmes sur le ventre la chaussée jusqu'à l'autre fossé et vîmes alors, entre ces buissons, à peine à cent mètres, dans le second bois, très distinctement, les Français aller et venir sans se douter que nous les observions. L'index droit, à Jänicke et à moi, nous démangeait de façon spéciale. Il eût été si tentant d'envoyer un pruneau à ces gens-là ! Mais cela eût très certainement déchaîné sur nous le feu de toute la ligne et, aussi bien, le but de notre reconnaissance était pleinement atteint.

« Nous savions désormais où était l'ennemi et les points qu'il occupait encore. Nous rejoignîmes donc, par l'épais sous-bois, nos volontaires. Nous emmenâmes avec nous les deux Français. Nous ne pouvions, du moins pour l'instant, être d'aucun secours aux autres blessés, mais nous leur promîmes de leur envoyer du secours le soir. Les sacs des morts, spécialement ceux des officiers, furent vidés de leurs carnets de route, rapports, ordres, etc., et bien des choses intéressantes furent ainsi mises à jour, que l'on envoya ensuite à la division.

« La retraite s'opéra alors, de nouveau par le champ balayé. Mais, cette fois encore, tout se passa sans incidents et nous arrivâmes tous

1. Voir notre numéro de mars 1919.

sains et saufs à la tranchée. La communication téléphonique avait de nouveau été coupée par le feu ennemi, et, sans jonction avec ma batterie, j'étais là sans utilité aucune. Je laissai donc un sous-officier en observation, ainsi qu'un téléphoniste, et rejoignis ma batterie. Mon rapport, que j'avais rédigé dans la tranchée même et qu'accompagnait l'esquisse exacte des positions adverses, partit aussitôt, par agent de liaison, du régiment à la division, et le chef de cette dernière dut lui trouver une importance toute particulière puisque, ce même soir, lorsque nous parvint l'ordre de la division, une surprise très agréable m'attendait... » (P. 188 *seq.*)

Cette surprise, c'était la Croix de Fer, comme bien l'on pense. Des ultérieurs avatars de von Salzmann — dont le patronymique apparut, de temps à autre, dans notre presse comme celui d'un critique de guerre de la *Vossische Zeitung* berlinoise, nous n'avons pas à parler. Blessé, puis marié, il n'a, dans la suite de ce volume, raconté que ce qu'il a vu au front et ses espérances se sont closes bien avant la fin de la première année de guerre. Elles font bonne figure à côté de celles d'autres Boches de littérature, qui ont, dans la même collection : *Aus den Tagen des grossen Krieges*, donné cours à leur exaltation verbeuse : le philosophe Hans Weber (*Aus meinem Kriegsbilderbuch*), l'officier du génie Reinhart Biernatzki (*Als Pionier in Frankreich*), l'artilleur volontaire Hans Osman (*Mit den Kriegsfreiwilligen über die Yser*), l'humoriste bavarois Georg Queri (*Kriegsbüchl aus dem Westen*), l'historien de la littérature Carl Busse (*Deutsche Kriegslieder 1914-15*), le colonel germanophile suisse Müller, digne pendant du Boche, naturalisé Suisse, Hermann Stegemann (*Kriegsbriefe eines neutralen Offiziers*), etc., etc. Salzmann s'est efforcé de rester « objektiv » et il faut lui en savoir gré, à lui le fils d'officier supérieur et, presque, l'officier de carrière.....

Avec le baron Ernst von Wolzogen, c'est un autre son de cloche que nous entendons. Wolzogen, descendant d'une famille apparentée à Schiller, est écrivain professionnel, dont le programme, contenu dans un article de la *Freie Bühne* intitulé *Humor und Naturalismus*, n'a pas été démenti par des productions rapides, d'un talent spirituel et banal à la fois, qui ne sont que de légères esquisses et dont la meilleure, de 1888, est restée la première : *die Kinder der Exzellenz*, bien que son fameux *Das dritte Geschlecht* soit aussi à citer comme un roman ayant fait époque. C'est Wolzogen, qui, en 1901, après avoir étudié les cabarets montmartrois, résolut de doter l'Allemagne intellectuelle d'un théâtre artistico-littéraire dans le genre du *Chat Noir*, pour lutter contre l'abêtissement du music-hall. Afin de donner à sa copie le sceau du *made in Germany*, il l'affubla d'oripeaux « *biedermeier* » et la baptisa — par allusion à l'*Uebermensch* nietzschéen — *Ueberbrettl*, ou « *sur-scène.* » Quand l'Autriche envoya un ultimatum à la Serbie, Wolzogen se trouvait à Ischl[1] :

1. *Landsturm im Feuer*, dans les *Ullstein Kriegsbücher*, p. 7 *seq.* Sur les succès de *l'Ueberbrettl*, cf. Marc Henry, p. 118.

« L'étranger dans une grande station balnéaire peut à peine se faire une exacte impression de l'effet d'événements capitaux sur l'âme populaire. Car, dans ces lieux de plaisir et de luxe, ou bien d'égards méticuleux à l'endroit de ceux qui souffrent, ces hommes vont masqués et les barrières des conventions sociales sont particulièrement hautes et serrées. Mais quand, le soir de ce même jour, je fus revenu à Hallstatt[1], que j'avais choisi pour mon séjour d'été, les conséquences de l'ultimatum impérial, si gros en résultats, s'affirmaient en impressions déjà tout autres. Les hôtes de Hallstatt sont, dans leur immense majorité, des amoureux entêtés, précisément, de ce pittoresque nid, où, avec obstination, ils retournent toujours, quoi qu'ils aient à souffrir de ses pluies éternelles et de son humide brume. Ils se connaissent donc tous, se parlent tous, et admettent même les étrangers et les nouveaux venus dans la belle intimité champêtre de leur humour de vacances.

« Quand, le soir suivant, la réponse négative (*sic*) de Serbie, cause de guerre, fut connue, toute la colonie étrangère savait donc ceux qui, parmi les nationaux, devaient marcher. Les guides furent envoyés dans les pâturages de montagne pour avertir les bergers mobilisables. Au Salzbergwerk et aux salines, les gens du service armé réglaient promptement, comme de règle, mais avec une contenance virile, leurs affaires, préparaient leurs petites malles et se rendaient à leurs dépôts. Ni chants, ni cris gutturaux d'ivrognes. On n'entendait pas de bavards débiter des vantardises. Sérieux, en silence, confiants et calmes, ces hommes se mettaient au service de la juste cause de leur patrie et la même contenance virile, le même enthousiasme — non bruyant et vain, mais profond et honnête — pour l'honneur de l'Autriche remplissaient les cœurs de ceux qui restaient. Seuls les esprits ingénus pouvaient se tranquilliser à l'idée qu'il ne s'agissait que d'une expédition rapide de châtiment contre les auteurs de l'attentat de Sarajewo. Tous les autres, les meilleurs lecteurs de journaux, les cervelles lucides, pesaient, dans une angoisse anxieuse, cette question : la Russie accomplira-t-elle la promesse de son ambassadeur en Serbie, von Hartmann, posant, de la sorte, le cas d'alliance pour l'Empire d'Allemagne et déchaînant, contre ce dernier, la guerre mondiale depuis longtemps menaçante ? J'assistai, dans mon cher et tranquille trou de montagne, aux premières ébullitions d'orgueilleuse joie sur l'unité fraternelle de tous les peuples de langue allemande, sur la soudaine et merveilleuse paix entre les races et nationalités diverses de la monarchie des Habsbourgs — puis je ne pus y tenir. Il fallait absolument que je revinsse en Allemagne, au cas où la déclaration de guerre de la Russie, ou même la triple déclaration de guerre des puissances de l'Entente à la Triplice, se produirait. J'arrivai à point, le 29 juillet, par des trains encore point trop bondés, à Munich... »

Là, le spectacle était différent et nous sommes au 29 juillet !

« Toutes les rues noires de monde. Autos sur autos avec des officiers. Vendeurs d'éditions extraordinaires de journaux, que l'on criait d'une voix enrouée. Marée en tempête de voyageurs de vacances

1. A 20 kilom. d'Ischl, sur la ligne d'Ischl à Aussee et Steinach, sur les bords de l'imposant lac du même nom. On sait qu'Ischl, station chère aux Viennois, est au centre du Salzkammergut, et admirablement située.

regagnant au galop leur home, assaillant les hôtels et transformant la gigantesque gare centrale en une folle fourmilière. Dans la rue, je rencontre le collègue Max Halbe[1], brûlant d'enthousiasme. Il m'emmène au fameux rendez-vous des littérateurs, le « Torgelhaus », qui retentit chaque nuit du cri de guerre des esthétiques hostiles, où les grands mots sont créés, où l'on transforme les valeurs, où l'on fonde des syndicats de combat et des assurances pour le succès, où de vieilles amitiés sont détruites par un jeu de mots méchant, où la philosophie est passée au crible de l'ironie, où l'on résout en se jouant les problèmes de sociologie et de morale, où l'on érige les bannières d'idéals flambant neufs. Nous y trouvons une société bigarrée : Frank Wedekind, Karl Rössler, Max Pallenberg, un anarchiste de noblesse et de lyrisme bien connu, et d'autres grands et petits chefs de la moderne mêlée intellectuelle[2]. Sous l'impression écrasante de l'heure grandiose et solennelle, personne, parmi ces têtes brûlantes, ne songe à effleurer, même d'un mot, les problèmes esthétiques à l'ordre du jour. Toute la retentissante phraséologie du cosmopolitisme reste honteusement enfermée au plus profond du cœur. Le seul point débattu est le suivant : L'esprit allemand, la force allemande réussiront-ils à se défendre victorieusement contre la haine envieuse de tout *(sic)* l'univers ?

« Lorsque le lyrique anarchiste eut exprimé le puéril espoir de voir le monde retrouver *ipso facto* la paix au jour où une bombe bien placée aurait anéanti le lapin enragé des bords de la Newa, la voix de stentor de Max Halbe tonna : « Monsieur, vous rabaissez le niveau ! » — Oui, en vérité, c'était le mot qu'il fallait ! Dans un telle heure fatidique, si grave de décisions, tous les plans de bonheur de l'humanité s'effondrent comme les édifices de sable que construisent les enfants, œuvres qu'ils sont de rêveurs fanatiques. Les organisations jalouses, à base d'égoïsme mesquin, se révèlent comme de criminels complots contre la cause sacrée de la Patrie. Que signifie l'Humanité, que signifie la Justice ? Que valent le rang, la classe, la confession, la propriété, même la conviction personnelle de l'idéologue au cœur le plus pur, lorsqu'il s'agit de l'existence de la race, de la défense des biens communs de Kultur de cette race, de l'être ou du non-être de la Patrie, du grand syndicat du sang populaire ? »

Nous laisserons ce pur aboyeur de Germania à son emploi de lieutenant de R. A. T., qui lui fit prendre part à la bataille des lacs

1. Ecrivain originaire de la Prusse Polonaise (1865), auteur dramatique d'un marivaudage licencieux bien fait pour plaire à Berlin *(Jugend,* 1893 ; *Lebenswende,* 1896), puis d'œuvres plus sérieuses (*Mutter Erde,* 1897), mais dont les tentatives dans le grand style échouèrent ultérieurement, à l'exception de *Der Strom* (1904).

2. Sur feu Wedekind — Rössler, un juif à la fois acteur et auteur, à Paris, où l'on a joué ses *Fünf Frankfurter Herren* — voir l'intéressante note de Marc Henry, qui l'a très personnellement connu à Munich, p. 193 de son volume susmentionné, qui est ce que l'on a écrit de mieux en France sur l'Allemagne moderne, depuis la déclaration de guerre. En 1898, Wedekind, ayant inséré dans le *Simplicissimus* un poème satirique (*Le Zoologue de Berlin*), fut décrété de bonne prise par le procureur royal et s'enfuit à Paris pour éviter la paille humide des cachots..... Voir, à titre de curiosité, le jugement que porte sur cet adversaire déclaré, quoique peu redoutable, du drame naturaliste, — il était né à Hanovre en 1864 — M. A. Bossert, dans la *note 2* à la p. 1058 de l'édition de 1913 — qui est la quatrième — de son *Histoire de la littérature allemande.*

Masures, non sans, auparavant, couler des jours de soie et de velours dans une petite garnison de l'Odenwald, la résidence habituelle du comte Erbach-Erbach — exactement comme, chez nous, en août et septembre 1914, il y eut d'idylliques entrées en guerre en de certains lieux tranquilles du Midi, où stationnaient de vieux mobilisés. Wolzogen essaie de philosopher sur la guerre moderne. Ecoutons-le exposer sa théorie grégaire et superficiellement transcendante :

« La guerre moderne ! Un monstre procréé par le ciel et l'enfer — beau, cependant, beau comme, dans l'imagination des grands artistes, est beau Satan ! Des millions d'hommes agglomérés — telles les cellules d'un organisme — en un seul corps par la volonté créatrice et régulatrice des chefs spirituels ! La cellule isolée équivaut au néant, à l'impuissance. Mais le tout devient une monstrueuse machine électrique obéissant à la pression d'un doigt, animée par la volonté de vaincre. Et cette forte et vivante machine est cuirassée et fortifiée par toutes les merveilleuses acquisitions de la technique moderne. A peine y a-t-il une quelconque des nouvelles découvertes sur le domaine de la physique et de la chimie qui ne se soit adaptée aux intentions destructrices de la guerre moderne. Les fils téléphoniques, faisceaux nerveux portatifs, le soldat d'aujourd'hui les traîne partout derrière soi comme l'araignée ses réseaux. Comme la taupe, il s'enfouit sous la terre. Il disparaît à l'œil à longue portée des admirables télescopes et périscopes actuels. Il s'adonne, suivant l'exemple de tant d'insectes et de plantes bizarres, à la « mimicry », en adaptant son costume aux tonalités du terrain, en recouvrant de branchages et de terre ses instruments de meurtre, qu'il dissimule adroitement derrière des forêts artificielles. Mais cela, il ne le fait pas par lâcheté, mais parce que, à l'égal de l'ennemi, il est capable d'envoyer ses yeux, séparés de son corps, très haut dans les airs. La guerre moderne est un grand, bruissant et luisant mystère, un jeu de cache-cache exécuté par des géants à la force effroyable. Elle a créé un romantisme absolument nouveau, une sorte d'héroïsme complètement inédite. Elle a dû recourir à l'embûche angoissante, au mystère, parce que contrainte à cet expédient par les yeux qui volent. L'antique et éternel héroïsme du courage viril qui dédaigne la mort ne réapparaît, merveilleux, qu'aux assauts, mais il se complique de cet héroïsme nouveau, supérieur à tout autre, des espions de l'air, dont l'audace frise la folie, qui ne se cachent ni ne se déguisent jamais, qui, même, annoncent préalablement leur arrivée à l'ennemi par le bruissement de leurs machines et le ronflement de leurs hélices.... » (P. 54.)

Voici, maintenant, un crayon — d'ailleurs sujet à retouches — de ces surhommes, tels qu'ils se trouvaient réunis « *dans le paradis de la plus extrême indigence esthétique* » que constituaient les villages des lacs Masures, où, durant des mois, Wolzogen s'embourba (p. 157) :

« C'est précisément en campagne que nous eûmes pleine conscience de la façon dont, pour nous, Allemands, la culture générale et des besoins intellectuels impérieux constituent presque positivement une possession commune. Dans notre bataillon de Landsturm il n'était, je

le crois bien, pas un homme qui, après quelque temps, n'eût découvert des camarades sympathisant avec son orientation spirituelle. Non seulement juristes et médecins, mais même des historiens d'art et des philologues classiques rencontraient des compagnons avec lesquels ils pouvaient s'entretenir des choses du métier. Pour moi, quand j'éprouvais le besoin de bavarder littérature, je n'avais besoin que d'inviter à un grog mon sergent-major faisant fonction de sous-lieutenant, Stöcksgen, mon officier en remplacement, Petermann et mon vice-sergent-major, Dr. Maccabäus. Je trouvais en eux des connaisseurs ferrés en littérature et d'un goût sûr, avec lesquels on pouvait, des heures durant, discuter de problèmes féconds. Le camarade Stöcksgen était professeur de lycée en Hesse Rhénane. Toujours plein de taches et ne ressemblant en rien, dans son extérieur, à un soldat, même lorsqu'il arborait la grande tenue. Avec sa voix trompetante, il eût pu commander un corps d'armée. C'était, d'ailleurs, un excellent et compétent militaire : physiquement indestructible, et indécrottable en matière d'opinions préconçues : de toutes façons un parfait Allemand, combatif et résolu, bien que ne reniant jamais, dans son attitude, la robe de chambre professorale. — Le camarade Petermann était sans conteste le plus beau mâle du bataillon. Sur ses larges épaules, libre et fière s'érigeait une tête brune aux traits bien découpés et aux yeux tout bonté. Sa moustache noire martiale formait un étrange contraste avec la douceur presque virginale de son âme. Tous les vices de l'homme lui étaient étrangers. Il ne fumait pas, ne touchait pas aux cartes, ne blasphémait pas et son effroi devant le sexe féminin avait été cause qu'il était resté célibataire ! Il mangeait de préférence des douceurs et repoussait les histoires corsées avec la même fermeté que les boissons alcooliques. C'était un commerçant à la belle culture, ayant beaucoup voyagé, descendant de la portion la plus pieuse de la Westphalie protestante. Jamais il ne se fâchait, ni ne se moquait de personne, pas même du camarade Bumke, dont le maniérisme systématique et la drôlatique affectation d'un excès de travail faisaient matière à plaisanterie pour tous les copains. C'est à peine si je me souviens d'avoir une fois dans ma vie rencontré un homme aussi pur et, malgré une fermeté absolue, aussi tendre. Sa pruderie pudibonde était cause que maintes railleries bien intentionnées pleuvaient sur lui. Mais nul n'osait le blesser profondément, car tous avaient l'impression qu'en cette vieille fille en bottes à l'écuyère, c'était un homme complet qui se cachait. Cependant le meilleur boute-en-train de nos causeries était encore le Dr. Maccabäus. Toute espèce de blague, depuis le calembour sans prétentions jusqu'à la moquerie à portée aiguë, lui était familière. Mais, lorsqu'il s'agissait de questions sérieuses, il était à même de laisser de côté ces grâces frivoles et de discuter à fond et sérieusement. C'était, par-dessus le marché, un fameux soldat : intrépide, prudent, prompt à la décision. A la mort du feldwebel Mohr, il se chargea, en remplacement, de la gestion de la compagnie, qu'il administra avec autant de conscience qu'auparavant, en sa qualité de simple sous-officier, il avait fait impeccablement son service, supportant sans murmurer toutes les dures fatalités qui assaillent un homme issu, comme lui, d'un milieu fortuné. C'était, en outre, le seul dans toute la compagnie qui sût un peu de musique... »

A suivre.) CAMILLE PITOLLET.

L'avenir de nos relations intellectuelles avec l'Amérique

Aux mois de lutte, de tristesse et de deuils, c'est sur les champs de bataille qu'a eu lieu le rapprochement complet de nos deux pays ; aujourd'hui et demain il se poursuivra comme un bienfait de la paix. Ce pont de France en Amérique et d'Amérique en France, qu'ont bâti nos soldats, ne s'écroulera pas ; nous continuerons à le traverser, industriels, négociants, professeurs, étudiants occupés à entretenir, les uns les relations économiques, les autres les relations intellectuelles. Tandis que les premières étaient plus suivies avant la guerre, c'est à notre génération que reviendra la gloire d'avoir resserré les secondes, ce sera le fruit d'une initiative toujours en éveil. Sans avoir l'ambition de donner une liste complète des tentatives faites en ce sens et de présenter ensuite un plan de campagne complet, je voudrais dire quelques mots des efforts de chaque pays et offrir quelques suggestions basées sur mon expérience personnelle des deux systèmes universitaires.

Ce qui frappe d'abord, c'est la disparition de deux idées principales reconnues surannées, l'une existant en Amérique, l'autre en France. Cette grande révélatrice que fut la guerre a dévoilé combien la Kultur était surfaite, cette Kultur qui se déclarait anglo saxonne et s'érigeait en *credo* pour les nations soi-disant anglo-saxonnes. Mais l'allemand „Kultur" diffère fortement de ce que les Anglais appellent " Culture ". Quant aux Américains, ils sont en grande partie d'origine anglo-saxonne ; mais oublier l'élément latin serait faire erreur au même titre qu'ignorer les changements subis par les vieilles races dans le Nouveau-Monde, et la Kultur est loin de satisfaire l'idéal de nos alliés.

La seconde idée, trop souvent soutenue par les Allemands et dans bien des cas par nous, peut s'exprimer ainsi : les Américains sont un peuple jeune, nous allons leur montrer la voie et, ajoutaient souvent les Français, s'ils ne semblent pas nous écouter nous les laisserons de côté. Présomption ! Les Américains sont un peuple jeune : seulement ils ont toute l'initiative et l'énergie nécessaires pour se frayer un chemin ; ils l'ont déjà fait très différent du nôtre, mais droit et nettement tracé ; nous gagnerons à le suivre avec eux comme ils gagneront à être nos compagnons sur nos vieilles routes. Pour cela nous accepterons avec empressement les bourses et les postes qu'ils nous offrent, pour cela nous leur ouvrirons nos écoles et universités avec bienveillance et amitié.

Avant la guerre, le professeur « échangé » était presque le seul à avoir l'occasion et la chance de venir faire un séjour en Amérique. J'ai entendu des Américains, anciens étudiants de Harvard surtout,

parler de tel ou tel "splendid French professor" qui était à l'université de leur temps. Ces professeurs ont fait et font encore beaucoup; nous leur devons d'avoir montré tout ce que les Français savent mettre de science, d'érudition sûre, de pensée claire, riche et puissante, sous la forme élégante et artistique de leur enseignement; nous leur devons d'avoir montré quelle noble déesse était notre culture et quelle pureté de cœur et d'intelligence il fallait pour la servir. Mais ces professeurs ne sont pas nombreux, et la foule enthousiaste qui se pressa à leurs cours, dispersée à cette heure, n'est plus qu'une infime portion de l'élément pensant, qui n'est, lui, qu'une partie du peuple américain.

Mais voici que l'Amérique elle-même nous offre l'occasion d'un contact plus général et plus direct. En octobre 1917, cinq jeunes filles, parmi lesquelles je me trouvais, arrivèrent à Bryn Mawr College comme « French scholars ». Nous fûmes appelées pionnières (j'espère que le dictionnaire ne s'effarouchera pas d'un mot nouveau pour exprimer une chose nouvelle) par nos amis français, tandis que nos amis d'Amérique virent en nous les cinq pèlerines de Bryn Mawr ; nous fûmes interviewées et photographiées pour les journaux ; c'était une véritable nouveauté. Or, en février 1918, cinq autres jeunes filles nous suivirent à Cincinnati ; et en septembre dernier 133 boursières débarquaient à New-York [1]. A cette heure, du Nord au Sud, de l'Est à l'Ouest des Etats-Unis, de Madison en Wisconsin à Vanderbilt en Tennessee, de Bryn Mawr, et tous les grands collèges de l'Est à Berkeley et Leland Stanford en Californie, l'on connaît les « French giris », les « jeunes filles de France ». Cent autres sont dans une école commerciale de Springfield, Massachussets, d'où, après un séjour de deux ans, elles rentreront en France prêtes au commerce international. Le Jardin d'Enfants modèle de Chicago ne veut pas être oublié et vient de fonder une bourse pour une Française. Et puisque les hommes commencent à rentrer dans la vie civile, les bourses se multiplient pour eux. Enfin les écoles et universités offrent volontiers des postes à des Français ou à des Françaises. Partout dans le champ de l'enseignement l'intérêt pour tout ce qui est français est cultivé au plus haut point, et l'initiative américaine pour consolider les relations intellectuelles avec nous se fait de plus en plus puissante.

C'est ainsi que nous sommes accueillis de l'autre côté de l'Atlantique et telle est la première phase d'activité ; la seconde consiste dans les efforts que nous faisons pour comprendre les Américains, les attirer chez nous et dans ceux qu'ils font eux-mêmes pour venir étudier dans notre pays. Là encore nous trouvons un nouvel état de choses.

Nous commençons à enseigner la civilisation et la littérature américaines. Des cours se sont ouverts sous cette rubrique à la

1. En fait, il y eut 220 bourses offertes et 250 demandes, mais 133 jeunes filles seulement répondaient aux conditions posées.

dernière rentrée scolaire, et les Américains eux-mêmes sont étonnés non seulement de l'enthousiasme des professeurs et des étudiants, mais de la justesse du point de vue exposé dans ces cours. Nous trouvons une aide précieuse dans cette nouvelle étude : celle des 6,000 livres dont la fondation Carnegie vient d'annoncer le don à la Sorbonne. Ici encore l'Amérique s'associe à nos travaux.

Ensuite ne venons-nous pas d'organiser nos universités afin qu'elles puissent recevoir ces étudiants en khaki qui ne se battent plus, mais ne peuvent encore, pour des raisons d'ordre militaire, rentrer en Amérique ? Ils apprendront le français ; les plus avancés suivront des cours spéciaux, se familiariseront avec nos méthodes et notre science, nous trouveront en avance sur certains points, en retard sur d'autres, et le résultat sera fort appréciable pour nous. Nous partagerons généreusement avec eux ce que nous avons de meilleur et nous mettrons de l'amour-propre à ce qu'ils ne soient pas déçus, ou plutôt, puisque rien n'est parfait, ni dans l'ancien, ni dans le nouveau monde, nous nous moderniserons le plus possible pour leur offrir le maximum de satisfaction.

La question qui doit ensuite retenir notre attention est celle des efforts que nous pouvons faire pour faciliter un séjour en France aux Américains et aux Américaines qui ne sont pas encore venus chez nous. Le cas de ceux et de celles qui peuvent pourvoir à leurs propres besoins se règle aisément. Ils n'ont qu'à choisir une université ou un lycée, et écrire quelque temps à l'avance pour trouver une pension. Mais cette bonne maîtresse, l'expérience, a appris à un plus grand nombre que, même dans la grammaire yankee, « Américain » et « milliardaire » ou simplement « millionnaire » ne sont nullement synonymes ; leur voyage, comme celui de beaucoup de Français, est empêché par la légèreté de leur porte-monnaie. C'est pourquoi nous ferons, j'espère, beaucoup pour eux, nous qui recevons tant de leurs compatriotes. Ne nous contentons pas de dire : « La guerre nous a déjà amené un grand nombre d'Américains ou d'Américaines, soldats, docteurs, infirmières, collaboratrices du Y. M. C. A. Par conséquent beaucoup sauront notre langue ». Jusqu'ici le raisonnement est exact, mais il ne s'ensuit pas que tous ces gens feront de bons professeurs de français, une fois de retour dans leur pays. Notre langue n'est qu'un moyen pour eux ; leur principal intérêt est ailleurs, il est dans les œuvres sociales auxquelles ils travaillent soit en France, soit en Amérique. Ce que nous voulons aider à former, ce sont des professeurs de français, et pour cela nous n'avons jamais eu tant et de si bonnes cartes en main. La guerre a tourné les yeux de l'Amérique vers le vieux continent, mais surtout vers la France et cela dans tous les champs d'action. Les étudiantes qui arrivèrent à l'université vers les années 1910-1915 ne savaient pas qu'aujourd'hui leurs pensées se dirigeraient de notre côté. Mieux connaître la France, l'enseigner davantage et mieux leur paraît maintenant un des sorts les plus dignes d'envie et c'est pourquoi, parmi les noms des jeunes filles

qui désirent ardemment venir en France, nous trouvons ceux des étudiantes les mieux cotées dans leur université, à la fois pour leur travail intellectuel et pour la grande part qu'elles prennent à la vie universitaire. Pour ne parler que d'ici, notre liste commence par le nom de la jeune fille élue présidente du S. G. A. pour cette année, et ceux qui ont la moindre expérience des universités ou collèges américains savent ce qu'une telle fonction implique de valeur intellectuelle et morale, associée à la force de volonté et de persuasion aimable qui permet de conduire les autres. Nous n'aurons jamais une telle occasion de voir chez ces « leaders » le souhait d'ajouter leurs expériences de la vie française à celles de la vie américaine ; nous n'aurons jamais un nombre semblable de futurs professeurs de français, surtout parmi les femmes qui enseignent en Amérique plus que les hommes, et la grande influence de ces éducateurs ne pourra jamais faire plus pour nous qu'au début de cette nouvelle ère de lutte puis de paix ; leur faciliter la tâche revient donc à deux choses également importantes : être reconnaissants et comprendre notre propre intérêt.

Que ferons-nous dans ce cas ? D'abord Sèvres vient de s'entendre avec l'Association des anciennes Elèves des collèges et universités d'Amérique pour offrir deux bourses[1] à des Américaines, et il est à souhaiter que nos autres grandes écoles organisent quelque chose de semblable. Nous pourrions avoir des boursières dans nos lycées à classe de sixième et nos écoles normales à quatrième année où les élèves ne sont pas en dortoir. En outre, ces établissements devront reprendre, en le développant, le système des assistantes étrangères, tel qu'il fonctionnait avant la guerre. De cette façon, nous assurerons le logement et la nourriture aux Américaines qui ne peuvent payer qu'une partie de leurs dépenses. Ces deux dernières méthodes seraient de beaucoup les plus agréables, car elles laissent le loisir de travailler et le temps de sortir un peu des livres, pour voir cette partie de la vie française qui n'est pas dans les livres.

Mais un autre groupe d'étudiantes doit aussi nous intéresser : c'est celui des jeunes filles qui ne pourraient venir qu'à la condition qu'on leur rembourse toutes les dépenses occasionnées par leur voyage. Naturellement, les plus avancées dans l'étude de notre langue peuvent seules espérer obtenir une situation qui leur permette de couvrir tous leurs frais ; elles savent suffisamment de français, elles ont presque toutes une certaine (quelques-unes, une grande) expérience de l'enseignement, et je ne doute pas que nous trouvions en elles de bons professeurs de collège ou de lycée, et même quelques lectrices d'université. Évidemment, le nombre de nos écoles est limité, en raison du nombre restreint de nos enfants, tandis que celui des jeunes filles désireuses d'enseigner est infiniment plus grand. Mais il faut reconnaître que ce dernier n'ira pas

1. Nous croyons que le nombre de ces bourses a été augmenté. — *N. d. l. R.*

en augmentant, du fait des nombreux débouchés offerts aux jeunes filles de nos jours ; si nous pensons aussi que les bourses d'Amérique nous enlèveront des professeurs, il nous est permis d'espérer avoir quelques postes pour ce petit groupe d'Américaines moins favorisées que les autres.

Nous devrions aller plus loin et fournir à ces étudiants plus que l'occasion d'apprendre notre langue ; puisque beaucoup se destinent à l'enseigner, nous leur donnerons des titres universitaires. Le doctorat d'université, fondé il y a quelques années, fut une heureuse initiative et j'espère que le nombre de doctorats que nous confèrerons contrebalancera celui qu'accordèrent les universités allemandes avant la guerre. Mais nous ne donnerons plus que le doctorat ; il n'est pratique que pour les étudiants plus avancés ; pensant aux plus jeunes dans la carrière, aux étudiants qui n'ont que le B. A., nous trouverons autre chose. Je sais bien que nous avons dans certaines universités, la Sorbonne par exemple, un diplôme spécial pour étrangers, mais il n'est pas tout à fait populaire parce qu'il n'est pas purement français ; ces étudiants, et leur désir est louable, veulent se mesurer avec nous. On a déjà parlé d'une licence ; c'est de beaucoup la meilleure suggestion, je crois ; nous pouvons leur ouvrir cet examen, non en modifiant le programme des cours, mais les groupes de matières requises pour passer une licence ; ainsi un groupe comprenant français, histoire et philosophie devrait permettre l'obtention d'un titre sérieux, sans parler des combinaisons qui pourraient résulter de la fusion des sujets auxquels s'intéressent nos amis ; il ne resterait plus qu'à obtenir. dans toutes les universités et collèges d'Amérique l'équivalence de ce titre avec le M. A., et j'ai entendu dire qu'il y avait des pionniers dans cette voie.

Quelle sanction donner, d'autre part, au travail fait dans les lycées et les écoles normales ? Les programmes diffèrent dans chacun de ces établissements ; faut-il donc inventer un nouveau titre dans chaque cas ? Ce serait bien compliqué, en France et en Amérique. Il me semble qu'à la fin de l'année les professeurs de l'établissement pourraient faire passer un examen à ces étudiantes et leur donner un titre ; dans le cas d'une moyenne suffisante pour le travail de l'année, l'examen pourrait ne pas être nécessaire à l'obtention du titre. Quel nom lui donner ? Il n'en chaut ; certificat ou diplôme ou autre. L'important est d'attester la valeur du travail afin qu'il puisse mériter la considération en Amérique ; et pour ce titre on pourrait demander l'équivalence avec le M. A. dans le cas des étudiantes déjà pourvues du B. A., ou l'équivalence avec ce dernier dans le cas contraire.

Tout ceci n'est que l'ébauche d'un plan qui demande réflexion mais aussi de la décision ; il faut offrir quelque chose de souple mais de défini à ces étudiants étrangers. C'est ainsi que nous les attirerons chez nous, que nous les aiderons à connaître la France, qu'ils feront connaître à leur tour quand ils reviendront chez eux

riches de précieux souvenirs des jours de France. — Pour nous, nos années d'Amérique compteront parmi nos plus riches en expérience, parmi les plus fertiles dans le développement de notre personnalité et de tout ce qui contribue à notre " efficiency ". Ainsi nous ajouterons tous des anneaux à cette chaîne de sympathie qui relie et reliera nos deux nations.

MADELEINE FABIN,
University of Wisconsin.

Madison, Février 1919.

Nécrologie : Gustave FRITEAU

Le samedi 15 mars ont eu lieu, à Versailles, les obsèques de notre très regretté collègue et ami, Gustave Friteau, enlevé prématurément à l'affection des siens et de tous ceux qui l'ont connu, par une cruelle maladie de la gorge, contractée au cours de ses fonctions.

La cérémonie a eu lieu au milieu d'un nombreux concours de collègues, d'amis et d'élèves, qui avaient tenu à lui apporter, ainsi qu'à sa famille, l'hommage de leur estime et de leurs profonds regrets. Le Proviseur du lycée Hoche a rappelé les services rendus à l'enseignement par G. Friteau, au cours des 14 années qu'il a passées au lycée. Il a vanté l'ardeur infatigable, ainsi que l'ingéniosité, l'esprit d'initiative du professeur qui avait dès le principe adapté son enseignement aux méthodes nouvelles, et avait fait de sa classe « un petit coin de terre anglaise, où, avant même que le maître eût ouvert la bouche, l'élève s'instruisait déjà par les yeux ».

Notre collègue Henri Bloch, au nom de l'Amicale des professeurs, a rendu un éloquent hommage au caractère franc et loyal de son collègue et ancien camarade de Sorbonne.

G. Friteau était né à Landivy, dans la Mayenne, en 1868. Il avait donc 51 ans à peine. Il meurt dans la force de l'âge et en pleine maturité d'esprit. Tous ceux qui l'ont vu à l'œuvre connaissaient son inlassable activité.

Il convient surtout de rappeler son souvenir ici, dans cette *Revue* dont il fut un des premiers et des plus dévoués collaborateurs ; il était de la « fondation ».

Enfin, patriote ardent, non moins que professeur zélé, il consacrait souvent ses rares heures de loisir à des réunions publiques, où il allait porter la chaleur de ses convictions et l'enthousiasme de sa foi patriotique. « Jusqu'au bout ! », répétait-il à ses auditeurs. Et, comme pour ajouter l'exemple à la parole, lui-même est allé « jusqu'au bout », — j'entends jusqu'au bout des forces humaines, — et, quand le mal l'a terrassé, il a supporté ses souffrances avec un courage, un stoïcisme, qui ont fait l'admiration de tous ceux qui l'ont approché au cours de sa maladie.

L'université perd en G. Friteau un de ses membres les plus actifs et les plus autorisés, sa famille, un mari et un père excellents, et eux q u ont vécu dans son intimité, un ami loyal et dévoué.

R.

NOTES & DOCUMENTS

L'enseignement de la langue française en Alsace

A titre de document, nous reproduisons ci-dessous un passage qui peut intéresser nos lecteurs, extrait d'une enquête conduite en Alsace par un rédacteur de l'*Écho de Paris* (numéro du mardi 11 mars). Il s'agit d'opinions individuelles, qui n'engagent que leurs auteurs naturellement ; nous aimerions recueillir à ce sujet l'opinion de personnalités autorisées ou pouvoir reproduire des documents officiels.

« Il est absolument nécessaire », écrit un correspondant, « si on ne veut pas ébranler l'influence française en Alsace, que l'on continue pendant de longues années, et aussi longtemps que le peuple alsacien ne manifestera pas une volonté contraire, à se conformer aux lois et coutumes du pays.

« L'Alsacien aime la France, de tout cœur, mais c'est un frondeur, un réaliste qui ne se paie pas de mots et qui se méfie des phrases. Dans la question des écoles, nous désirons tous ardemment que le peuple apprenne la langue française. C'est à elle que doit revenir la part principale dans l'enseignement. Ceci posé, il faut que l'on sache, en France, que nous tenons absolument à conserver l'allemand en Alsace. Pour des raisons pratiques d'abord, et parce qu'un peuple qui possède deux langues est mieux armé dans la lutte pour la vie, mais aussi parce que nous parlons comme langue maternelle le patois alsacien, étroitement apparenté à l'allemand.

« La langue que l'on parle n'a presque rien à voir avec les sentiments que l'on éprouve. On peut être un excellent Français, en parlant allemand. Nous trouvons que dans les écoles les inspecteurs militaires agissent d'une façon un peu trop précipitée. Ils peuvent aboutir par la méthode directe (enseignement par les oreilles et par les yeux) à des résultats en apparence brillants, mais éphémères. A Thann, dit-on, la méthode a fait ses preuves. Mais tout le pays était plongé dans un milieu qui parlait français. On m'a dit d'ailleurs que seules les petites filles, à Thann, se servaient de notre langue française dans la rue et à la maison, et que les petits garçons, en général, avaient conservé l'allemand. Avec la méthode directe, nos enfants sauront le français un peu comme ces jeunes bonnes alsaciennes qui reviennent de Paris en parlant couramment, mais ne comprennent que 300 mots et ne peuvent écrire correctement une ligne.

« Ceci n'est d'ailleurs qu'une critique de détail. Cultivez le français par les meilleures méthodes. Poussez-le au premier plan. Tout notre peuple le désire. Mais attachez à sa suite la langue allemande comme un fourgon nécessaire. »

A propos du français un autre correspondant écrit : « La place principale revient au français, cela va sans dire. Nous la réclamons. Mais il ne faudrait pas négliger le calcul qui est bien nécessaire. Si l'instituteur ne peut pas donner à l'enfant des leçons de calcul en français, qu'il les

lui donne en allemand. Le but essentiel est d'en faire un homme. Quand nos enfants et nos instituteurs sauront la langue française, il n'y aura plus aucun inconvénient à enseigner toutes les matières scolaires dans cette langue. »

Une partie des craintes exprimées à cet égard, ajoute l'auteur de l'article, ne sont heureusement pas fondées.

Une curieuse opinion sur l'enseignement des langues vivantes

Dans la *Revue des Nations latines* du 1er mars 1919, M. Julien Luchaire, traitant des « *principes d'une organisation des relations intellectuelles internationales* », formule, p. 230, cette opinion curieuse, qui mérite d'être signalée ici : « Pour une des matières d'enseignement, nous « avons une autre ressource : pour les langues vivantes, nous avons les « étrangers. J'entends des protestations. Il faudra pourtant qu'on se « rende à l'évidence : si, malgré tous les remèdes qu'on parle d'y appor- « ter (on en est encore aux projets), à la crise du recrutement des pro- « fesseurs secondaires ne succède pas bientôt un large et constant afflux, « il faudra faire des sacrifices, et c'est celui-ci qui coûtera le moins : « remplacer nos nationaux par des étrangers dans un enseignement « où, après tout, ils ont sur nos nationaux un remarquable avantage « naturel... »

L'argument n'est pas nouveau, pour M. Julien Luchaire tout le premier, sans doute. Mais, où il apparaît comme mis au point et adapté à l'heure présente, c'est dans la suite de l'exposé de l'actif directeur de l'Institut de la *Piazza Manin* à Florence. Ecoutons-le donc expliquer son idée à lui :

« Et, d'autre part, n'est-il pas juste que, si nous organisons largement « l'envoi de nos professeurs chez les nations étrangères pour leur ensei- « gner le français, celles-ci en retour nous prêtent les leurs pour nous « enseigner leurs langues ? Le principe de l'échange international est « déjà admis ; mais on est encore beaucoup trop près du principe et « loin de l'application. Attendons-nous d'ailleurs à ce que, si nous ne le « faisons pas spontanément, certaines nations nous le demandent comme « une sorte de droit, en échange de ce qu'elles nous laissent faire chez « elles. Point n'est besoin d'insister pour démontrer que cet état de réci- « procité sera fort avantageux pour nous, si nous arrivons ainsi à « garder et à étendre pour le français sa place de langue privilégiée, de « langue internationale, tandis que chez nous chacune des langues « étrangères aura une place limitée par celle des autres, et en somme « secondaire. »

Si M. Julien Luchaire avait, dans son passé universitaire, une longue pratique du commerce avec les « assistants étrangers » — de bienheureuse mémoire ! — peut-être eût-il reculé devant cette panacée de l'enseignement des langues « sur la base de la réciprocité ». Et comme il serait puéril de supposer qu'un esprit aussi distingué partageât l'opinion de ceux qui voudraient boycotter, dans nos établissements d'instruction publique, la langue allemande, avouons qu'on ne voit guère le *Herrn Doktor* d'antan réinstallé, sur le pied, cette fois, d'égalité, dans

les lycées et collèges de cette pauvre France ! M. Julien Luchaire, par ailleurs, sait pertinemment ce qu'il faut attendre des systèmes Berlitz. Aussi semble-t-il qu'il veuille prévenir la si naturelle objection, en écrivant aussitôt :

« Il est entendu qu'un étranger est souvent un très mauvais profes-
« seur de sa propre langue et que nous voulons que ces étrangers soient
« de bons professeurs au courant de nos méthodes et de notre esprit...
« Eh bien ! formons-les nous-mêmes, ou au moins achevons leur for-
« mation chez nous ; nous les avons sous la main : ce sont les étudiants
« étrangers qui viennent dans nos Facultés des Lettres..... »

Ils y viennent, en général, avec de tout autres intentions que s'y former à entrer dans notre enseignement (même si celui-ci était rétribué de façon semblable aux tarifs étrangers) et puis, M. Julien Luchaire ne trouve-t-il pas un peu bizarre cette « reformation » ? Dans son zèle d'apôtre pour la diffusion de notre langue au dehors, il risque tout bonnement de sacrifier de gaîté de cœur la formation étrangère de nos petits Français ! Mais, au surplus, est-ce bien certain que la vocation d'aller porter la bonne parole de France au dehors doive tenter tant de nos étudiants autochtones ? Il paraîtrait plutôt que non, du moins aussi longtemps qu'on se bornera à rétribuer le personnel français enseignant à l'étranger sur les bases de nos tarifs actuels. Nous recevions, ces jours-ci, une lettre fort typique à cet égard. Donc, pour amis que nous soyons des justes innovations, il nous répugne d'accéder à celle que propose le directeur de l'*Institut Français* de Florence, et nous croyons que l'immense majorité de nos collègues partagera notre opinion. Quand on a fourni les garanties de compétence professionnelle qu'offre le concours d'agrégation, l'on est bien à sa place dans une chaire de langues, et l'enseignement que l'on en donne vaut, absolument, celui d'un étranger. Les preuves en sont fournies, et depuis longtemps, et ont été reconnues, à l'envi, par des étrangers non suspects[1].

CAMILLE PITOLLET.

Le mot "Sabotage"

On nous écrit :

« A propos de la traduction de *sabotage* (*Revue* de janvier), j'ai rencontré souvent ce mot, avec son sens actuel français de : bousillage volontaire, dans les journaux et magazines américains. Le camarade américain qui travaille avec moi aux travaux d'édition de l'école m'assure que ce mot, pris dans ce sens, est actuellement tout à fait courant et employé fréquemment, avec la prononciation [ɑ] que vous indiquez. Il est bien connu de tous les groupements ouvriers ; mon Américain ajoute malicieusement que ce sont les Français qui ont importé aux Etats-Unis le mot en même temps que la chose ! »

Il y aurait donc une différence d'interprétation entre l'emploi américain du mot « sabotage », analogue à l'usage français, et l'acception plus spéciale et péjorative de l'emploi anglais que nous avions signalée. Il était intéressant de noter, à la source même, cette divergence dans l'interprétation d'un mot d'emprunt. Le phénomène est d'ailleurs assez fréquent en linguistique.

1. Voir, dans la *Renaissance* du 1er mars dernier, l'intéressant article de M. Léon Morissiaux sur cette question de l'enseignement des langues.

Les Candidats aux Certificats primaires

Nous recevons la lettre suivante :

« J'ai lu avec beaucoup d'intérêt la lettre relative à la question des sursis que vous avez publié dans la *Revue* de février. Je me permets, à mon tour, de vous faire part d'inquiétudes et de vœux qui doivent être communs à de nombreux membres de l'enseignement.

« Chaque fois qu'il est question de sursis pour continuation d'études, on parle des étudiants des facultés, des élèves des grandes écoles, mais on semble oublier les candidats au professorat des Écoles Normales, (lettres, sciences ou langues vivantes). Beaucoup d'entre eux ne faisaient partie d'aucune école, se préparaient par leurs propres moyens, ou en suivant des cours autres que ceux des facultés.

« Pourtant, comme les étudiants des facultés, ils ont vu leurs études retardées par la guerre, leur carrière compromise ; comme eux ils peuvent avoir des charges de famille ; comme eux ils seront mis en état d'infériorité pour les sessions de 1919, si leur démobilisation tarde encore. Je crains qu'ils ne soient sacrifiés, parce qu'ils sont peu nombreux, isolés, trop jeunes encore pour appartenir à un groupement corporatif. Ne méritent-ils pas qu'une voix autorisée parle pour eux ? La *Revue de l'Enseignement des Langues vivantes* mériterait la reconnaissance de beaucoup d'entre eux si elle assumait cette tâche.

« Peut-être aussi jugerez-vous utile de provoquer entre eux un groupement ? Le seul fait de les aider à se réunir pour exposer leurs vœux communs pourrait être un grand bienfait pour tous. »

Nous recevrons volontiers, pour les reproduire ou les transmettre à notre correspondant, les communications qu'on voudra bien nous adresser à ce sujet. En ce qui concerne notre enseignement, la Société des Professeurs de Langues vivantes serait qualifiée pour prendre en main la cause très juste qu'on nous signale.

A propos de l'infinitif passé

Une de nos lectrices nous fait part d'une remarque à propos de l'étude grammaticale sur l'infinitif passé après " I should like ", parue dans la *Revue de l'Enseignement des Langues vivantes* de Janvier.

« Il me semble que les deux formes expriment chacune une pensée différente et ont chacune leur raison d'être.

« Par exemple, dans le premier cas cité " *I should like to have given* her something " ne veut-il pas dire : " The thought of having given her something in the past would be agreeable to me now. " Tandis que " *I should have liked to give her* something " signifie : " It would have been a pleasure to me, at the time spoken of, to give her something ? "

Nous avons soumis à l'auteur de l'article en question la remarque très naturelle qu'on vient de lire ; il nous a répondu que la distinction n'est pas nouvelle, mais que pour lui « la nuance est insignifiante ». Il persiste à condamner, avec les grammairiens d'Oxford, quoiqu'en termes moins sévères, la tournure " I should like to have given ", comme étant peu naturelle.

BIBLIOGRAPHIE

Les Langues dans l'Europe nouvelle, par A. Meillet, professeur au Collège de France, directeur d'études à l'Ecole des Hautes Etudes. Payot et Cie, Paris, 1918. — Br. 5 fr.

Ce « petit ouvrage », comme son auteur l'appelle trop modestement, est paru il y a plusieurs mois, et nous nous excusons du retard apporté par nous à le signaler. Il n'a d'ailleurs rien perdu de son intérêt, bien au contraire ; il doit être à l'heure actuelle un guide bien précieux dans le dédale ethnique et linguistique dont diplomates et négociateurs ont grand mal à sortir à leur honneur ; et il restera longtemps encore un tableau d'ensemble, commode à consulter pour tous ceux qui s'intéressent à l'étude des langues.

Voici comment, en un raccourci de quelques phrases, l'auteur présente son livre :

« On a voulu y exposer la situation linguistique de l'Europe telle qu'elle est, et non comme les vanités et les prétentions nationales exaspérées depuis le XIXe siècle souhaitent qu'elle soit.

« Le lecteur n'y trouvera pas de solutions toutes prêtes : le rôle du savant n'est pas de mener, mais d'éclairer ceux qui ont la charge d'agir.

« Cependant l'étude historique des langues conduit à des conclusions précises qu'on a cherché à formuler.

« Les langues sont ce que les font les sociétés qui les emploient. La volonté de ceux qui les parlent y intervient et contribue à leur développement.

« On s'est efforcé surtout de montrer ici comment les langues perdent leur unité, et comment se créent les langues communes ».

Deux grandes forces, allant en sens contraire l'une de l'autre, sont aux prises dans le monde, et l'Europe est le champ de bataille où elles se heurtent avec le plus d'intensité. D'un côté, la civilisation qui tend vers l'unité, en supprimant les distances, en rapprochant tous les hommes et toutes les races ; la science est une, comme sa technique industrielle est une ; les affaires sont internationales ; le travail est partout solidaire. De l'autre côté, le nationalisme ardent, le particularisme chatouilleux de chaque race, l'individualisme linguistique, intransigeant. Tous les hommes se sentent ou se sentiront frères, et pourtant ils ne peuvent s'entendre, car chacun veut continuer à parler sa propre langue. Telle est la contradiction grave et troublante, le problème ardu dont l'auteur expose toutes les données, et dont il recherche les solutions, dans la mesure où cela est possible.

On hésite à parler de « vulgarisation » quand il s'agit d'un homme comme M. Meillet. Et pourtant c'est bien ce qu'il s'est proposé de faire, dans la haute acception du terme, à l'exemple des vrais savants, qui ne le sont vraiment que lorsqu'ils réussissent, par un puissant effort de synthèse, à résumer sous une forme claire, précise et exacte, les résultats de leurs recherches ou l'état de la science à l'heure où ils écrivent.

Pour qui sait les années de labeur que représente tel chapitre, les mois de recherches, voire d'explorations, qu'a pu coûter une simple remarque, il est impressionnant de voir présenter sous une forme si sobre, si volontairement restreinte et impersonnelle, et en un style d'une clarté parfaite, la situation la plus embrouillée peut-être qui soit aux yeux des profanes. Rien de l'apparat scientifique qui, en d'autres cas, serait indispensable ; *pas une note* au bas des pages, pas de citations, à peine une anecdote, et peu d'exemples. Le résultat est que l'ouvrage, tout en ne cessant jamais d'être à la portée de cette vague catégorie de lecteurs qu'on appelle quelquefois « les gens du monde », sera bien plus utile et presque indispensable aux spécialistes, étudiants ou professeurs de linguistique.

L'espace nous manque ; sans quoi nous aurions aimé à citer ici plusieurs passages, par exemple la page sur l'allemand, « qu'il sera toujours nécessaire de connaître si l'on ne veut pas renoncer à être au niveau de la science et de la technique de son temps » (294-295) ; les remarques sur l'anglais (ch. VII et XXII) ; le chapitre (XXIII) consacré aux études latines, dont la disparition « achèverait de ruiner ce qui reste d'unité linguistique dans le monde civilisé ». Les partisans des langues artificielles pourront, au chapitre consacré à ce sujet, faire leur profit des remarques de M. Meillet et s'applaudir de l'entendre déclarer que « seule une langue artificielle peut donner aux relations internationales l'instrument pratique et simple qui leur manque ».

Deux petites cartes et un index ajoutent à la clarté et à la commodité de l'ouvrage. G. CAMERLYNCK.

Nous avons reçu les publications ou ouvrages dont les noms suivent, et qui feront ultérieurement l'objet d'un compte rendu :

Premier livret à l'usage des Maîtres, par PAUL DESFEUILLES. (Pour les travailleurs coloniaux et étrangers.) Mission laïque française.

Selections from Sainte-Beuve, edited by ARTHUR TILLEY, M. A. Cambridge University Press. — 6 sh.

Turcaret, edited by A. HAMILTON THOMPSON, M. A., *ibid.* — 6 sh.

Cambridge Readings in Literature, edited by GEORGE SAMPSON. Book I, III, IV, V. — 3 s. 6 d. and 4 s. 6 d.

CHRONIQUE UNIVERSITAIRE

Programme du concours d'agrégation d'anglais en 1919. — Sont supprimés dans le programme de l'agrégation d'anglais en 1919 *(Session ordinaire de juillet)* les deux textes suivants, épuisés en librairie :

Frank Norris. — *The Octopus.*

S. E. White. — *The Silent Places.*

Programme du certificat d'aptitude à l'enseignement de l'anglais dans les lycées et collèges en 1919. — L'ouvrage *The Silent Places*, de S. White, épuisé en librairie, sera remplacé au programme du concours, pour l'obtention du certificat d'anglais en 1919, par le suivant :

Jack London. — *The Call of the Wild.*

Candidats à l'Agrégation. — Les facultés de sciences et de lettres seront ouvertes aux étudiants candidats à l'agrégation qui ont contracté ou contracteront l'engagement de servir pendant cinq ans dans l'enseignement public, et qui appartiennent aux catégories suivantes : 1° boursiers d'études d'agrégation ; 2° licenciés munis du diplôme d'études supérieures ; 3° étudiants ayant obtenu la licence en 1914 et dispensés de ce fait de la production du diplôme d'études supérieures.

Ces dispositions s'appliquent à tous les étudiants mobilisés quelle que soit leur classe, à l'exception de ceux appartenant à l'armée active. Ces hommes seront placés en sursis, s'ils sont hommes de troupe, ou en congé illimité sans solde, s'ils sont officiers.

Les cours s'ouvriront le 17 mars. Les étudiants mobilisés intéressés seront dirigés pour le 15 mars sur la ville de faculté de leur choix, sur demande adressée à leurs chefs de service dans laquelle ils certifieront qu'ils remplissent les conditions requises. A leur arrivée à destination, ils se rendront à la faculté, où le doyen leur délivrera le certificat établissant qu'ils remplissent les conditions exigées, et, munis de ce certificat, ils auront à se présenter à la place, où sera réglée leur situation militaire.

Baccalauréats. — Le *Bulletin de l'Instruction publique* du 22 février publie l'instruction pour les candidats au baccalauréat des classes antérieures à 1918 qui ont été sous les drapeaux pendant la guerre. Il s'agit d'un examen réduit, « dont la préparation peut être faite en quelques mois » ; il est « conçu de la façon la plus large ». Aussi l'examen sera-t-il seulement oral pour la première et la deuxième partie.

Le même numéro contient l'arrêté fixant le programme spécial de cet examen. Voici les dispositions qui concernent les langues vivantes :

(*1re partie*) A. — Explication d'un texte... en langue vivante étrangère pris dans un auteur ou un ouvrage inscrit au programme, au choix du candidat.

B. — Explication de deux textes en langues vivantes étrangères : pour la langue principale, explication d'un texte pris dans l'un des deux ouvrages ou auteurs du programme présentés par le candidat ; pour la langue accessoire, explication d'un texte tiré d'un auteur du programme choisi par le candidat.

C. — Mêmes conditions que pour la série A.

D. — Explication de deux textes en deux langues vivantes, dans les mêmes conditions que pour la série A. (on attendait plutôt : que la série B. Il y a peut-être là une erreur matérielle.)

Cet examen spécial s'ouvre le 1er avril.

Université de Paris. — M. Cestre, professeur à la Faculté des Lettres de Bordeaux, est chargé, à partir du 16 février 1919, d'un cours complémentaire de littérature et civilisation des États-Unis.

— Le conseil de l'Université de Paris a décidé la création à la Faculté des Lettres d'un cours de *langue et de littérature portugaises* (Fondation du gouvernement portugais).

Nominations. — M. Piolé, angl., d'Epernay à Provins ; M. Xicluna, arabe, de Blidah à Bône ; M. Camp, angl., de Gap à Aix ; M. Rivière, angl., d'Agen à Grenoble ; M. Samuel, lettres et angl., à Menton.

Congés. — M. Schœnlaub, all., Brioude, du 1er janv. au 31 déc. 1919 ; M. Combe, angl., Montargis, *id.* ; M. Dezert, angl., Angers, 3 mois ; M. Berteaux, all., Rouen, du 1er mars au 31 mai 1919 ; M. Duponchel, angl., lycée Charlemagne, Paris, du 1er janv. au 31 déc. 1919 ; M. Pellissier, angl., Le Havre, *id.*

Honorariat. — M. Vanderheyden, ancien prof. all., Troyes, à la retraite, est nommé professeur honoraire.

Légion d'honneur. — *Officier :* M. Beck, directeur de l'École Alsacienne, à Paris.

Chevaliers : M. Baldensperger, chargé de cours à la Faculté des Lettres de Paris ; Mlle Fanta, professeur à l'École Normale supérieure de jeunes filles de Sèvres.

Dates des Concours de 1919

Agrégations et Certificats secondaires. — Les épreuves écrites des divers concours de l'agrégation des lycées et des certificats d'aptitude à l'enseignement secondaire (langues vivantes et professorat des classes élémentaires) commenceront le **vendredi 27 juin** au chef-lieu de chaque Académie, en Algérie et en Tunisie ; les inscriptions des candidats seront reçues au Secrétariat de chaque Académie et au Secrétariat de la Direction générale de l'enseignement public en Tunisie, du 3 mars au 9 avril 1919.

Certificat primaire. — Une session d'examens pour le Certificat primaire (Certificat d'aptitude à l'enseignement des langues vivantes dans les Ecoles Normales et les Ecoles primaires supérieures) sera tenue en 1919, et ouverte aux *Aspirants* et *Aspirantes*.

Date de l'ouverture de la session et des épreuves écrites : **26 septembre.**

Clôture du registre d'inscription : 26 août.

Ecole Normale supérieure et Bourses de licence. — Les épreuves écrites du concours pour l'admission à l'Ecole Normale supérieure et l'obtention des bourses de licence en 1919 commenceront le lundi 5 mai. La composition en langue vivante (option B) est fixée au lundi 12 mai, de 8 heures à 14 heures ; les versions (section des Sciences), le vendredi 9 mai, de 14 heures à 16 heures.

Ecole Navale. — Les candidats doivent se faire inscrire du 1er au 20 avril 1919, terme de rigueur, à la préfecture du département où ils ont fait leurs études, ou adresser leur demande au Ministère de la marine par voie hiérarchique s'ils sont présents sous les drapeaux.

Les compositions auront lieu simultanément les 17, 18, 19 et 20 juin 1919 dans les centres qui seront ultérieurement désignés par la voie du *Journal officiel.*

Les examens oraux commenceront à Paris le 15 juillet et continueront dans les autres centres dans l'ordre Toulon, Brest, aux dates qui seront indiquées.

Baccalauréats. — La première session ordinaire pour les divers baccalauréats de l'enseignement secondaire s'ouvrira à Paris et dans les Académies le lundi 23 juin (Alger, le 16 juin) ; la seconde session ordinaire est fixée pour toutes les Académies au mercredi 15 octobre 1919.

Registre d'inscriptions : 1° du 12 au 24 mai pour Paris et du 19 mai au 7 juin pour les départements ; 2° du 27 septembre au 4 octobre.

SESSION SPÉCIALE D'AGRÉGATION

Arrêté du Ministre de l'Instruction Publique, en date du 15 mars 1919. (Journal officiel du 16 mars.*)*

Art. 1er. — Une session spéciale, réservée aux candidats démobilisés ou mis en sursis ou autorisés à reprendre leurs études par le ministre de la guerre à une date postérieure à l'armistice, s'ouvrira, le vendredi 3 octobre 1919, pour les agrégations de l'enseignement secondaire et l'obtention du certificat d'aptitude au professorat des classes élémentaires des lycées et collèges.

Art. 2. — Le nombre des candidats à recevoir à ces concours ne sera pas fixé à l'avance; il ne pourra toutefois dépasser les deux tiers des admissibles aux épreuves orales.

Art. 3. — Pour cette session spéciale, les candidats seront dispensés de toute condition de stage pédagogique et pratique et de la production du diplôme d'études supérieures.

. . . . . .

Art. 4. — Les inscriptions des candidats seront reçues au secrétariat de chaque académie et au secrétariat de la direction générale de l'enseignement public en Tunisie, du 1er mai au 7 juin 1919.

PROGRAMMES

des concours pour les agrégations de l'enseignement secondaire et le certificat d'aptitude au professorat des classes élémentaires. — Session d'octobre 1919.

AGRÉGATION D'ALLEMAND

I. — Histoire de la civilisation.

1. Le rationalisme et le piétisme en Allemagne au XVIIIe siècle.
   Lessing. — *Die Erziehung des Menschengeschlechts.*
   Gœthe. — *Wilhelm Meisters Lehrjahre*, Buch VI : *Bekenntnisse einer schönen Seele.*
2. La politique extérieure de Bismarck après le congrès de Berlin.
   Discours du 2 mars 1885, du 28 janvier 1886, du 6 février 1888.

II. — HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE.

1. Schiller. — Période classique (1795-1805).
   Ueber das Erhabene.
   Wallensteins Tod.
   Poésies lyriques : *Das Ideal und das Leben.*
2. L'Ecole souabe : Uhland, Kerner, Mörike.
   Uhland, *Romanzen und Balladen.*
3. Le théâtre allemand de 1840 à 1860.
   Hebbel : *Mein Wort über das Drama ; Herodes und Mariamne.*
   Otto Ludwig : *Der Erbförster.*

AGRÉGATION D'ANGLAIS

I. — L'EDUCATION EN ANGLETERRE AU XIXe SIÈCLE.

1. Wordsworth. — *The Prelude*, Books I à V.
2. Carlyle. — *Sartor Resartus*, Book II, Chap. III.
3. Herbert Spencer. — *Education : intellectual, moral and physical.*
4. Mrs Browning. — *Aurora Leigh*, Book I.
5. H. G. Wells. — *Joan and Peter.*

II. — THÉATRE CLASSIQUE ET THÉATRE ROMANTIQUE A L'ÉPOQUE DE LA RENAISSANCE.

1. Sackville and Norton. — *Gorboduc.* *
2. Thomas Preston. — *King Cambyses.* *
   * In Specimens of the Pre-Shakespearian Drama (edit. by Manly), Vol. 2.
3. Shakespeare. — *King Lear.*
4. Ben Johson. — *Sejanus.*

AGRÉGATION D'ESPAGNOL

I. QUESTIONS ET AUTEURS.

1° Les origines du goût mauresque dans la littérature espagnole.
   1. *Romances fronterizos*, nos 1038, 1064, 1102, 1088, 1083, 1085, 1180, du *Romancero general* de Durán, tome II (B. A. E.)
   2. Villegas. — *Historia del Abenceraje y la hermosa Jarifa.*
2° Les époques du drame religieux espagnol.
   1. Juan del Encina. — *Représentatión á la muy bendita pasión y muerte de nuestro precioso Redentor.* (Empieza : « Deo gracias, padre honrado ».)
   2. Tirso de Molina. — *El condenado por descons fiado.*
   3. Calderon. — *La cena del rey Baltasar.*
   4. José Zorrilla. — *Don Juan Tenorio.*

II. — AUTEURS SUPPLÉMENTAIRES.

Don Quijote, segunda parte, cap. 22-24.
Juan Valera. — *La buena fama.*

III. — AUTEUR LATIN.

Dialogue des orateurs.

AGRÉGATION D'ITALIEN

I. — Histoire de la littérature.

Pétrarque, l'homme, le poète, l'humaniste.

II. — Histoire de l'art et de la civilisation.

1re Question. Léonard de Vinci ; l'homme et l'œuvre.
2e Question. L'évolution politique de l'Italie, de 1870 à 1915.

III. — Auteurs pour les explications orales.

Dante. — *Purgatoire*, XXIII-XXIV.
Pétrarque. — *Rime*, nos 125 à 139 inclus (d'après les éditions Carducci ou Scherillo) ; *Epistola ad Posteros*, jusqu'à : « ... Sed haec quoque longior est historia quam poscat hic locus ».
Boccace. — *Décaméron*, giorn. V, nov. 8, 9.
B. Cellini. — *Vita* (édit. O. Bacci ad uso delle scuole, Florence, Sansoni), p. 79-110.
G. Carducci. — *Giambi ed Epodi*, nos XX, XXII, XXIII, XXVI, XXX ; — Prose : *Garibaldi in Francia ; Agli elettori del Collegio di Pisa ; Per il tricolore.*
G. d'Annunzio. — *Per la piu grande Italia* (Milan, Trèves).

Certificat d'aptitude au professorat des classes élémentaires.

Auteurs Allemands.

Prose. — Schweitzer et Simonnot : *Deutsche Kulturgeschichte in Wort und Bild* (classe du second cycle), paragraphes 7, 8, 9, 15, 58, 81, 83, 116, 122, 123, 124, 179. (Librairie Armand Colin.)
Poésie. — Gromaire : *Deutsche Lyrik*. II. Teil ; für die Oberklassen. De la page 62 à 102. (Librairie A. Colin.)

Auteurs Anglais.

Prose. — R. L. Stevenson : *Island Nights Entertainments*. The Bottle Imp. (Cassel and Co. Sixpenny Edition.)
Poésie. — Tennyson : *Enoch Arden*, du vers 1 au vers 595. (Macmillan's Sixpenny series.)

Auteurs Italiens.

Prose. — Goldoni : *La Locandiera*, acte I.
Manzoni : *I promessi sposi*, chap. VIII.
Poésie. — Pétarque : *Chiare fresche e dolei acque.*
Leopardi : *All' Italia.* — *Il sabato del villagio.*

Auteurs Espagnols.

Poésie. — *Las cien majores poesias liricas de la lengua castellana, escogidas por Don M. Menéndez y Pelayo* (Paris, Perche), de la page 2 à la page 18, et de la page 215 à la page 269.
Prose. — *Mariano de Larra. Articulos de costumbres* (Tome 14 de la *Biblioteca universal*).

Auteurs Arabes.

Madjâni-l-adab (édition de Beyrouth, chez Paul Geuthner, 13, rue Jacob, Paris. Tome I), de la page 89 à la page 116.
Les Mille et une Nuits (édition de Beyrouth, chez le même. Tome I), les 15 premières pages.

Bulletin de la GUILDE INTERNATIONALE

PRÉPARATION AUX EXAMENS D'ANGLAIS

Outre-Manche

COURS PAR CORRESPONDANCE

ANNÉE 1918/1919. — (3me TRIMESTRE : 10 SEMAINES).

CERTIFICAT PRIMAIRE.
CERTIFICAT SECONDAIRE.
LICENCE.
AGRÉGATION.
EXAMEN DE LA GUILDE.

CERTIFICAT SECONDAIRE

5 Avril. — THÈME N° 1. VERSION N° 1.
12 » THÈME N° 2. VERSION N° 2.
(Vacances de Pâques.)
3 Mai. — COMPOSITION ANGLAISE N° 1. VERSION N° 3.
10 » THÈME N° 3. VERSION N° 4.
17 » THÈME N° 4. COMPOSITION FRANÇAISE N° 1.
24 » THÈME N° 5. VERSION N° 5.
31 » COMPOSITION ANGLAISE N° 2. VERSION N° 6.
7 Juin. — THÈME N° 6. COMPOSITION FRANÇAISE N° 2.
14 » THÈME N° 7. VERSION N° 7.
21 » THÈME N° 8. VERSION N° 8.

CERTIFICAT PRIMAIRE (deux devoirs)

5 Avril. — THÈME N° 1. VERSION N° 1.
12 » THÈME N° 2. VERSION N° 2.
(Vacances de Pâques.)
3 Mai. — COMPOSITION ANGLAISE N° 1. VERSION N° 3.
10 » THÈME N° 3. COMPOSITION FRANÇAISE N° 1.
17 » THÈME N° 4. VERSION N° 4.
24 » THÈME N° 5. VERSION N° 5.
31 » COMPOSITION ANGLAISE N° 2. VERSION N° 6.
7 Juin. — THÈME N° 6. VERSION N° 7.
14 » THÈME N° 7. COMPOSITION FRANÇAISE N° 2.
21 » THÈME N° 8. VERSION N° 8.

CERTIFICAT PRIMAIRE (un devoir)

5 Avril. — VERSION N° 1.
12 » THÈME N° 2.
(Vacances de Pâques.)
3 Mai. — VERSION N° 3.
10 » COMPOSITION ANGLAISE N° 1.
17 » VERSION N° 4.
24 » THÈME N° 5.
31 » COMPOSITION FRANÇAISE N° 2.

7 *Juin.* — Thème n° 6.
14 » Version n° 7.
21 » Thème n° 8.

CERTIFICAT SECONDAIRE

Composition anglaise n° 1. — What are Whitman's claims to be called a poet?

Composition française n° 1. — Etudier et apprécier brièvement le poème de Whitman " The Pioneers ".

CERTIFICAT PRIMAIRE

Composition anglaise n° 1. — Discuss shortly and simply Wordsworth's poem " The Rainbow ", concluding with a concise personal appreciation.

Composition française n° 1. — Etudier le poème de Moïse au point de vue de la forme artistique.

(Les compositions n° 2 seront indiquées dans la *Revue* de Mai.)

CERTIFICAT PRIMAIRE ET SECONDAIRE

Version n° 1. — Lady Charlotte had entered upon that last great phase in a woman's life, that phase known to the vulgar observer as " old lady's second wind ". It is a phase often of great go and determination, a joy to the irreverent young and a marvel and terror to the middle-aged. She had taken to politics, plunged into public speaking, faced audiences. It was the Insurance Act of 1912 that had first moved her to such publicity. Stung by the outrageous possibility of independent-spirited servants she had given up her usual trip to Italy in the winter and stayed to combat Lloyd George. From mere subscriptions and drawing-room conversations and committees to drawing-room meetings and at last public meetings had been an easy series of steps for her. At first a mere bridling indignation on the platform, she presently spoke. As a speaker she combined reminiscences of Queen Elizabeth at Tilbury and Marie-Antoinette on the scaffold with vast hiatuses peculiar to herself. " My good people " she would say, disregarding the more conventional methods of opening " have we neglected our servants or have we not ? Is any shop gal or factory gal half so well off as a servant in a good house ? Is she ? I ask. The food alone ! The morals ! And now we are to be taxed and made to lick stamps like a lot of galley slaves to please a bumptious little Welsh sollicitor ! For my part I shall discontinue all my charitable subscriptions until this abominable Act is struck off the Statute Book. Every one. And as for buying these preposterous stamps — Rather than lick a stamp I will eat skilly in prison. Stamps indeed. I'd as soon lick the man's boots. That's all I have to say, Mr. Chairman (or " My Lord ", or " Mrs Chairman " as the case might be), I hope it will be enough. Thank you ". And she would sit down breathing heavily and looking for eyes to meet.

(H. G. Wells. *Joan and Peter.*)

Version n° 2. — The front seats of the auditorium were filled with all that was dashing, and much that was solidly serious, in Bursley. Hoarded wealth, whose religion was spotless kitchens and cash down, sat side by side with flightiness and the habit of living by credit on rather more than one's income. The members of the Society had exerted themselves in advance to impress upon the public mind that the enter-

tainment would be nothing if not fashionable and brilliant; and they had succeeded. There was not a single young man, and scarcely an old one, but wore evening-dress, and the frocks of the women made a garden of radiant blossoms. Supreme among the eminent dandies who acted as stewards in that part of the house was Harry Burgess, straight out of Conduit Street, W., with a mien plainly indicating that every reserved seat had been sold two days before. From the second seats the sterling middle classes, half envy and half disdain, examined the glittering ostentation in front of them; they had no illusions concerning it; their knowledge of financial realities was exact. Up in the gloom of the balcony the crowded faces of the unimportant and the obscure rose tier above tier to the organ-loft. Here was Florence Gardner, come incognito to deride; here was Fred Ryley, thief of an evening's time; and here were sundry dressmakers who experienced the thrill of the creative artist as they gazed at their confections below.

The entire audience was nervous, critical, and excited; partly because nearly every unit of it boasted a relative or an intimate friend in the Society, and partly because, as an entity representing the town, it had the trepidations natural to a mother who is about to hear her child say a piece at a party. It hoped, but it feared. (A. Bennett. *Leonora.*)

Version n° 3. — It is a pious custom, in some Catholic countries, to honour the memory of saints, by votive lights burnt before their pictures. The popularity of a saint, therefore, may be known by the number of these offerings. One, perhaps, is left to moulder in the darkness of his little chapel; another may have a solitary lamp to throw its blinking rays athwart his effigy; while the whole blaze of adoration is lavished at the shrine of some beatified father of renown. The wealthy devotee brings his huge luminary of wax; the eager zealot his seven-branched candlestick, and even the mendicant pilgrim is by no means satisfied that sufficient light is thrown upon the deceased, unless he hangs up his little lamp of smoking oil. The consequence is, that in the eagerness to enlighten, they are often apt to obscure; and I have occasionally seen an unlucky saint almost smoked out of countenance by the officiousness of his followers.

In like manner has it fared with the immortal Shakspeare. Every writer considers it his bounden duty to light up some portion of his character or works, and to rescue some merit from oblivion. The commentator, opulent in words, produces vast tomes of dissertations; the common herd of editors send up mists of obscurity from their notes at the bottom of each page; and every casual scribbler brings his farthing rushlight of eulogy or research, to swell the cloud of incense and of smoke.

As I honour all established usages of my brethren of the quill, I thought it but proper to contribute my mite of homage to the memory of the illustrious bard. I was for some time, however, sorely puzzled in what way I should discharge this duty. I found myself anticipated in every attempt at a new reading; every doubtful line had been explained a dozen different ways, and perplexed beyond the reach of elucidation; and as to fine passages, they had all been amply praised by previous admirers; nay, so completely had the bard, of late, been overlarded with panegyric by a great German critic, that it was difficult now to find even a fault that had not been argued into a beauty. (W. Irving. *The Sketch-Book.*)

CERTIFICAT SECONDAIRE

Thème n° 1. — La campagne autour de Clermont est merveilleuse, et quoique je sois, au rebours du poète, un homme pour qui le monde extérieur existe très peu, j'ai gardé à jamais au fond de ma mémoire l'image des horizons qui ont entouré ces promenades. Tandis que la ville d'un côté regarde vers la plaine de la Limagne, elle s'adosse de l'autre côté aux derniers contreforts de la chaîne des Dômes. L'échancrure des cratères éteints, la boursouflure des éruptions calmées, les coulées de lave refroidie donnent aux lignes de ces montagnes volcaniques une ressemblance avec les paysages que le télescope découvre dans ce cadavre de planète qu'est la lune. C'est donc, là-bas, un sauvage et grandiose souvenir des plus terribles convulsions du globe, et, ici, la plus jolie rusticité de chemins pierreux entre les vignes, de ruisseaux murmurant sous les saules et parmi les châtaigniers.

Le printemps arriva, dans ces alternatives, pour moi si troublantes, de projets audacieux, de timidités folles, de raisonnements contradictoires, de savantes combinaisons, de naïves ardeurs. Et quel printemps ! Il faut avoir connu l'âpreté de l'hiver dans ces montagnes, puis la subite douceur du renouveau, pour savoir quel charme de vivre flotte dans cette atmosphère quand Avril et Mai ramènent la saison sacrée. C'est d'abord à travers les prairies humides comme un réveil de l'eau qui frémit sous la glace plus mince ; elle la brise, cette glace aiguë, puis elle court, légère, transparente et libre, en chantant. C'est, dans les bois abandonnés, un infini murmure des neiges qui, se détachant une par une, tombent sur les branches toujours vertes des pins, sur le feuillage jauni et desséché des chênes. (P. Bourget. *Le Disciple.*)

Thème n° 2. — Quel personnage, le vent, pour les marins ! On en parle comme d'un homme, d'un souverain tout puissant, tantôt terrible et tantôt bienveillant. C'est de lui qu'on s'entretient le plus, le long des jours, c'est à lui qu'on pense sans cesse, le long des jours et des nuits. Vous ne le connaissez point, gens de la terre ! Nous autres, nous le connaissons plus que notre père ou que notre mère, cet invisible, ce terrible, ce capricieux, ce sournois, ce traître, ce féroce. Nous l'aimons et nous le redoutons, nous savons ses malices et ses colères que les signes du ciel et de la mer nous apprennent lentement à prévoir. Il nous force à songer à lui à toute minute, à toute seconde, car la lutte entre lui et nous ne s'interrompt jamais. Tout notre être est en éveil par cette bataille : l'œil qui cherche à surprendre d'insaisissables apparences, la peau qui reçoit sa caresse ou son choc, l'esprit qui reconnaît son humeur, prévoit ses surprises, juge s'il est calme ou fantasque. Aucun ennemi, aucune femme ne nous donne autant que lui la sensation du combat, ne nous force à tant de prévoyance ; car il est le maître de la mer, celui qu'on peut éviter, utiliser ou fuir, mais qu'on ne dompte jamais. Et dans l'âme du marin règne, comme chez les croyants, l'idée d'un Dieu irascible et formidable, la crainte mystérieuse, religieuse, infinie du vent, et le respect de sa puissance.

— Le voilà, monsieur, me dit Bernard.

Là-bas, tout là-bas, au bout de l'horizon, une ligne d'un bleu noir s'allonge sur l'eau. Ce n'est rien, une nuance, une ombre imperceptible, c'est lui. Maintenant nous l'attendons, immobiles, sous la chaleur du soleil.

Je regarde l'heure, huit heures, et je dis :
— Bigre, il est tôt, pour le vent d'Ouest.
— Il soufflera dur, après midi, répond Bernard.

(Guy de Maupassant. *Trois Contes.*)

Thème n° 3. — Saint-Simon est le plus grand peintre de son siècle, de ce siècle de Louis XIV, dans son entier épanouissement. Jusqu'à lui on ne se doutait pas de tout ce que pouvait fournir d'intérêt, de vie, de drame mouvant et sans cesse renouvelé, les événements, les scènes de la cour, les mariages, les morts, les revirements soudains, ou même le train habituel de chaque jour, les déceptions ou les espérances se reflétant sur des physionomies innombrables, dont pas une ne se ressemble ; les flux et reflux d'ambitions contraires animant plus ou moins visiblement tous ces personnages et les groupes ou pelotons qu'ils formaient entre eux dans la grande galerie de Versailles, pêle-mêle apparent mais qui, désormais, grâce à lui, n'est plus confus, et qui nous livre ses combinaisons et ses contrastes : jusqu'à Saint-Simon, on n'avait que des aperçus et des esquisses légères de tout cela ; le premier il a donné avec l'infinité des détails une impression vaste des ensembles. Si quelqu'un a rendu possible de repleupler en idée Versailles, et de le repleupler sans ennui, c'est lui. On ne peut lui appliquer ce que Buffon a dit de la terre au printemps : « Tout fourmille de vie ». Mais en même temps, au sortir de sa lecture, lorsqu'on ouvre un livre d'histoire, ou même de mémoires, on court le risque de trouver tout maigre et pâle et pauvre : toute époque qui n'a pas eu son Saint-Simon paraît d'abord comme triste, déserte, muette et décolorée ; elle a je ne sais quoi d'inhabité ; on sent, et on regrette tout ce qui ne s'en est point transmis. Très peu de parties de notre histoire (si on l'essaye) résistent à cette épreuve et échappent à ce contre-coup ; car les peintres de cette sorte sont rares, et il n'y a même eu jusqu'ici à ce degré de verve et d'ampleur qu'un Saint-Simon. (Sainte-Beuve.)

CERTIFICAT PRIMAIRE

Thème 1. — Les rizières paraissaient bien entretenues, et nous assistions au repiquage du riz. Les femmes du pays, courbées des journées entières sur les sillons fangeux, se livraient à cette opération. A l'endroit où débouchent un certain nombre de bras du fleuve, la vue gagne en étendue comme au rond-point d'une forêt bien percée. La nappe d'eau est immense, unie comme un lac ; on dirait que le Mékong se recueille avant les grands désordres qui l'attendent plus bas. Des montagnes bien découpées forment l'arrière-plan du tableau, tandis que plus près de nous le regard s'arrête sur un arbre bizarre qui semble sortir de l'eau et figure, grâce à l'épais manteau de verdure qui le recouvre, un vieux pan de mur en ruine maintenu debout par les vivaces embrassements des lianes. Mes indigènes tombaient de temps en temps dans l'eau. Un bruyant éclat de rire m'informait de l'accident, qui aurait pu être grave si les Taotiens ne nageaient à merveille, et je voyais le maladroit remonter à bord, confiant au soleil le soin de sécher son vêtement sur son corps. Un ou deux sauvages faisaient partie de l'équipage de ma barque. Facilement reconnaissables à leurs traits, ils l'étaient encore à leur mise négligée : leur langouti se réduisait à une sorte d'étroit caleçon tordu comme une corde. Ces braves gens, requis pour une dure corvée, semblaient pourtant de joyeuse humeur, et je ne reprochais à leur gaîté que d'être trop expansive. Leurs éclats de rire ressemblaient

à des hennissements de chevaux de trait. Ils les renouvelaient à chaque saillie de l'un d'entre eux, ou bien, pour s'exciter en cas de manœuvre difficile, ils hurlaient comme des bêtes fauves. On aurait fini par se lasser de tout ce tapage, si l'on n'avait réfléchi fort à propos, au moment de se mettre en colère, que tant de bonne volonté méritait quelques égards. (L.-M. Carré. *L'Exploration du Mékong.*)

Thème n° 2. — Les pommiers sans feuilles se succédaient au bord de la route. De la glace couvrait les fossés. Des chiens aboyaient autour des fermes ; et les mains sous son mantelet, avec ses petits sabots noirs et son cabas, elle marchait prestement, sur le milieu du pavé.

Elle traversa la forêt, dépassa le Haut-Chêne, atteignit St-Gatien. Derrière elle, dans un nuage de poussière et emportée par la descente, une malle-poste au grand galop, se précipitait comme une trombe. En voyant cette femme qui ne se dérangeait pas, le conducteur se dressa par-dessus la capote et le postillon criait aussi, pendant que ses quatre chevaux qu'il ne pouvait retenir accéléraient leur train : les deux premiers la frôlaient ; d'une secousse de ses guides, il les jeta dans le débord, mais furieux releva le bras, et à pleine volée, avec son grand fouet, lui cingla du ventre au chignon un tel coup qu'elle tomba sur le dos. Son premier geste, quand elle reprit connaissance, fut d'ouvrir son panier. Loulou n'avait rien heureusement. Elle sentit une brûlure à la joue droite, ses mains qu'elle y porta étaient rouges. Le sang coulait.

Elle s'assit sur un mètre de cailloux, se tamponna le visage, puis elle mangea une croûte de pain, mise dans son panier par précaution, et se consolait de sa blessure en regardant l'oiseau.

Arrivée au sommet d'Ecquemauville, elle aperçut les lumières de Honfleur qui scintillaient dans la nuit comme une quantité d'étoiles ; la mer, plus loin, s'étalait confusément. Alors une faiblesse l'arrêta et la misère de son enfance, la déception du premier amour, le départ de son neveu, la mort de Virginie, comme les flots d'une marée, revinrent à la fois, et lui montant à la gorge, l'étouffaient.

(G. Flaubert. *Un cœur simple*).

Thème n° 3. — *L'Ami Fritz* (édition Hachette), page 118 : « Heureusement les cigognes... », jusqu'à que « Kobus méritait d'être pendu ».

Thème n° 4. — Les Arbres de la Forêt. — C'est ainsi que, dans la profonde forêt de l'histoire, on ne voit d'abord que certaines personnalités héroïques et absorbantes ; mais, si on prend la peine de plonger plus à fond et d'étudier les individualités obscures et négligées, on découvre des caractères curieux et des figures intéressantes. Celui qui écrirait une monographie des essences secondaires trouverait là matière à des observations neuves et utiles. Il y a le charme, par exemple, ce cousin germain du hêtre : ceux qui n'ont pas vu une futaie de charmes ne peuvent se faire une idée de l'élégance de cet arbre aux fûts minces et noueux, aux brins flexibles, au feuillage ombreux et léger. Et le bouleau ! que n'aurait-on pas à dire sur la grâce de cet hôte des clairières sablonneuses, avec son écorce de satin blanc, ses fines branches souples et pendantes où les feuilles frissonnent au moindre vent ? En avril, toutes les veines du bouleau sont gonflées d'une sève rafraîchissante ; nos paysans enfoncent un chalumeau à la base du tronc et y recueillent un breuvage limpide et aromatique. J'en ai goûté une fois, et, grisé par cette pétillante liqueur, je me suis couché au pied de l'arbre, en proie à une délicieuse hallucination. Il me semblait que dans mes veines circu-

lait et fermentait la sève des plantes forestières, et que moi-même j'allais verdir et bourgeonner. J'étais devenu un bouleau ; l'air jouait mélodieusement dans mes ramures couvertes de chatons en fleurs, les fauvettes chantaient dans mes feuilles, et les sauges odoriférantes s'épanouissaient à ma base..... C'était un enchantement! — Je ne nommerai que pour mémoire l'érable, à l'écorce rugueuse et aux feuilles tridentées, le frêne, aimé des cantharides, le sycomore, riverain des sources vives, le tremble, au feuillage argenté ; mais je ne veux pas quitter le sujet sans dire tout le bien que je pense du tilleul, qui peuple nos taillis de son épaisse frondaison. (ANDRÉ THEURIET. *Sous Bois.*)

DIDEROT

Bibliographie :

1. Le Paradoxe sur le Comédien est-il de Diderot ? Cf. Ernest Dupuy : Diderot, Paradoxe sur le Comédien, édition critique, 1902.

Revue universitaire, 15 mai 1902, le problème des œuvres posthumes de Diderot, par Lanson, page 460.

Revue d'histoire littéraire, 1902 (tome 9), Polémique entre Tourneux et Dupuy, page 500.

Bédier. Etudes critiques, 1903 (publié aussi dans *Revue latine*, 1903, page 65).

2. Edition Assézat des œuvres de Diderot.

Observations sur Garrick (première rédaction du Paradoxe) : Dorval et moi... (à la suite du Fils naturel).

De la poésie dramatique (à la suite du Père de famille).

3. J. Reinach. Diderot.

Ducros. Diderot.

Lemaître. Débats, 6 août 1894 (Réponse à Reinach).

Brunetière. Evolution des genres, I.

Paul Foucher. Les coulisses du passé.

Sébastien Mercier. Sur l'Art dramatique.

Beaumarchais. Essai sur le genre dramatique.

Boulard d'Arnaud. Premier discours du Comte de Comminges.

Encyclopédie. Art. *Intéressant.*

Rocafort. Doctrines littéraires de l'Encyclopédie, 1890.

Questions :

1. Dégager la théorie de Diderot sur la vérité qui convient au théâtre (Rapports de la Nature et l'Art). Son importance en face des idées dramatiques ordinaires de Diderot.

2. Tirer au clair les idées de Diderot sur la sensibilité en littérature. Où est-elle à sa place ? Où est-elle dangereuse ?

3. Les divers développements du texte se rapportent à l'une des deux questions ci-dessus et en analysent un aspect particulier : opposition de la tête et du cœur — nécessité de l'observation calme et de l'étude patiente — différence entre la vie familière et le théâtre : effet produit par la transposition du ton de l'un à l'autre — la loi de conformité — le commun et le sublime — les dangers de la sensibilité — la nature brute et la magie de l'art.

4. Ne pas négliger la critique mêlée à l'exposé et confirmée par le passage du Paradoxe (édition complète) sur la vraie simplicité des Anciens.

5. Au point de vue historique : Développement du jeu des acteurs (en rapport avec le développement du réalisme).

6. Imaginer Diderot faisant une rapide critique de l'Avare et de Mithridate pour résumer ses principales idées sur le théâtre.

H. G. WELLS

M. Guyot (Thèse). — Socialisme et Evolution de l'Angleterre.

A. Chevrillon. — Nouvelles Etudes anglaises.

CORRESPONDANCE

V. L. — Quel est le meilleur manuel de pédagogie que l'on puisse consulter pour la préparation du certificat primaire des Écoles normales supérieures ?

Nous ne pouvons renvoyer à aucun ouvrage d'ensemble sur l'enseignement des langues vivantes. Pour préparer les sujets proposés par le jury du Certificat primaire, il faut surtout faire appel à l'expérience personnelle, et on peut consulter un certain nombre de revues, brochures et ouvrages dont nous donnons ci-dessous la liste succinte :

REVUES

Modern Language Teaching.

Journal of Education.

Instructions ministérielles (1911) concernant les programmes secondaires.

Revue pédagogique.

Revue universitaire.

Revue de l'Enseignement des Langues vivantes.

Langues modernes.

BROCHURES ET OUVRAGES

Firmery : La Méthode directe et son application (Didier).

H. Lichtenberger, A. Godart et C. Camerlynck : But et méthode de l'enseignement des Langues vivantes (Didier).

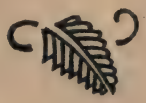
Lecoq : L'Enseignement vivant des Langues vivantes.

D. Jones : The Pronunciation of English (Cambridge University Press).

Schweitzer et Simonnot : Méthodologie des Langues vivantes (Colin, 1918).

(Tous ces ouvrages sont en vente à la librairie Didier, 6, rue de la Sorbonne).

La Guilde tient à la disposition des candidats une série de plans de pédagogie. (S'adresser au Secrétariat.)



Préparation par Correspondance

aux Certificats secondaire et primaire et à la Licence d'Allemand, d'Anglais, d'Italien et d'Espagnol[1].

DEVOIRS PROPOSÉS POUR LE 15 MAI 1919

ALLEMAND

CERTIFICAT SECONDAIRE. — Thème. — Le sentiment de la nature. — Qui est-ce qui ne s'est pas arrêté, en passant sur une route, auprès d'une pauvre plante, d'un buisson solitaire qui pend, demi-déraciné, le long d'un talus ? Les chèvres le broutent à mesure qu'il verdit, le vent le secoue ; il a peine à vivre et s'accroche par ses racines tordues au sol qui s'effondre : ses graines, qui tombent sur la pente pierreuse, meurent ou avortent. Çà et là pourtant des fleurs blanches sortent de l'écorce, avec un fin parfum d'aubépine. Nous passons, et nous emportons sans le savoir un sentiment délicat et triste. Nous ne disons plus comme au XVIIe siècle que la campagne est vide. Une ligne de peupliers debout au bord d'un champ ressemble à une bande de frères. Ils murmurent éternellement et leurs feuilles bruissantes semblent sans relâche chuchoter les mêmes paroles. Notre vie inquiète nous rend plus doux le spectacle de leur vie tranquille. Nous sommes presque étonnés de les revoir le matin posés comme le soir, et nous les trouvons heureux de leur immobilité monotone. Nous sommes tentés de nous demander ce qu'ils ont fait la nuit, lorsque le silence et l'ombre enveloppaient leurs grandes formes, et que la brume venait poser son voile diaphane sur leurs manteaux. Il nous semble qu'ils ont dû se réjouir lorsque l'aube a touché de son rayon charmant leur tête si fine. En effet, à ce moment, sous la petite brise qui s'éveille, ils bruissent faiblement, et leurs feuilles luisent. Alors nous pensons vaguement à la lenteur de leur croissance et à la régularité des révolutions qui les renouvellent. Chaque année leurs bourgeons s'enflent, rougissent ; une odeur pénétrante sort de la sève qui regorge ; l'écorce suinte, et des essaims d'insectes accourent en bourdonnant autour des feuilles nouveau-nées. Elles se lustrent, s'étalent, jouissent de toute la lumière du ciel et répètent leur chant incessant et tranquille jusqu'au moment où, une par une, elles tombent en tournoyant sur le gazon jauni. (Taine.)

1. Pour l'allemand, s'adresser à M. Henri Bloch, 3, avenue de Picardie, Versailles ; pour l'italien, à M. Teulier, Villa Polette, Cité Gelly, Montpellier ; pour l'espagnol, à Mlle Auriac, 4, rue d'Alsace, Béziers (Hérault), pour ce qui concerne le Certificat secondaire, et à M. Gavel, Chalet du Fronton, place Lamothe, Anglet (Basses-Pyrénées), pour ce qui concerne la Licence et le Certificat primaire.

Version. — Also wirkten gebend und empfangend alle Stämme der Nation zu den Taten der Reformation zusammen. Im Norden fand der Protestantismus seinen festen politischen Rückhalt ; die mächtige Sprache aber, welche fortan das evangelische Deutschland geistig beherrschte, kam aus dem Oberlande, aus jenen Gauen Süd- und Mitteldeutschlands, die zu allen Zeiten das warme Nest unserer Dichtung und also auch der Sprachbildung geblieben sind. Und dies Hochdeutsch war die Sprache von Luthers Heimat; seine Laute klangen ihm vertraut von Kindesbeinen an; so hatte er schon das Volk in den Mansfelder Bergwerken, seines lieben Vaters Schlägelgesellen reden hören. Sprachgewaltig wie seitdem nur einer noch, Goethe, ward er der volkstümlichste aller unserer Schriftsteller. In seinen Schriften vereinigt sich, was sonst unvereinbar scheint, der Tiefsinn, die gedrängte Gedankenfülle des Buchs und die fortreiszende Macht, der sprudelnde Wörterreichtum der Rede, so dasz der Leser immer die herzbewegende Stimme des Predigers zu hören meint ; dem Einfältigen geben sie genug, und der Denkende findet des Nachsinnens kein Ende. In Kämpfen geboren kann diese Sprache des Freimuts und der Wahrhaftigkeit bis zum heutigen Tage die Zeichen ihres Ursprungs nicht verleugnen. Gewaltig vermag sie zu zürnen, übermütig zu spielen in toller Laune, zu den Höhen des Gedankens steigt sie kühn empor, für jedes holde Geheimnis des Herzens findet sie ein liebliches Wort ; doch wer sie zwingen will, ihre Meinung zu bemänteln oder tückisch unterm Zaum hervorzubeiszen oder gar den überbildeten Geschmack durch das Pikante und Charmante zu reizen, dem schenkt sie wenig, den läszt sie betteln gehen an den Tischen der Fremden. (TREITSCHKE.)

Composition française. — « Il se fait d'étranges revirements dans les réputations, et les auréoles changent souvent de tête. Après la mort, des fronts illuminés s'éteignent, des fronts obscurs s'allument. Pour les uns, la postérité, c'est la nuit qui vient, pour d'autres c'est l'aurore ! »

Cette assertion de Th. Gautier (Préface des Grotesques) vous paraît-elle exacte ?

Composition allemande. — In wiefern scheint Ihnen Wallensteins Tod ein fatalistisches Drama zu sein ?

CERTIFICAT PRIMAIRE. — Thème. — LA SERBIE. — Les fiers montagnards serbes qu'assiégeaient, pour ainsi dire, de toute part, les gens de la plaine, ont lutté pendant des siècles pour sauver l'Europe des envahisseurs. Ils ont fait, du fouillis de chaînes de montagnes où ils habitent, le rempart de la chrétienté contre les Turcs, puis l'obstacle fermant aux Germains la route tant cherchée vers l'Orient. Ils doivent les qualités que chacun leur reconnaît aujourd'hui, bravoure, ténacité, fidélité au passé, esprit de sacrifice, amour de la liberté, mépris de la mort, aux épreuves qu'ils ont supportées pendant des siècles avec tant de vaillance, ainsi qu'à la géographie de leur pays.

Ce pays est d'une singulière beauté ; il ressemble à l'âme même des hommes qui l'habitent. Il s'en dégage une force profonde de charme et de séduction. Aucun de ceux qui sont passés par la Serbie n'y a pu échapper : diplomates, savants, voyageurs, ont été très vite et très doucement conquis, soit qu'ils aient vécu dans Belgrade, dont la fière

citadelle et les clochetons élancés se dressaient fièrement à la frontière même du pays et se montraient de si loin comme une promesse et une espérance aux Serbes soumis de Hongrie, soit qu'ils aient parcouru les villages où les jolies paysannes, dont les yeux bien francs disaient le bon cœur et l'honnêteté, venaient, vêtues du corsage noir, du tablier brodé et de la chemisette ornée d'harmonieux dessins, offrir des piments rouges et des raisins dorés.

Peu démonstratif, le Serbe ne se livre pas vite ; tout chez lui se passe en dedans, au fond du cœur ; mais lorsque sa confiance est gagnée, il se donne complètement et pour toujours ; il est fidèle à l'amitié comme il l'a toujours été à sa patrie, à ses rêves, à ses espérances. P. LABBÉ.

Version. — *Extraits de Heine*, p. 60 : „die Götter Griechenlands".

Composition française. — Montrez, en vous appuyant sur les textes de votre programme, dans quelle mesure Victor Hugo vous paraît un poète épique.

Composition allemande. — Wie stellen Sie sich einen Geizigen heutzutage vor.

ITALIEN

LICENCE ET CERTIFICATS. — Thème. — Je ne veux jamais flatter qui que ce soit, et même dès le moment que j'aperçois dans ce que je dis ou je fais, quelque recherche de moi-même, je cesse d'agir ou de penser ainsi. Mais je suis tout pétri de boue, et j'éprouve que je fais à tout moment des fautes, pour n'agir point par grâce. Je me retranche à m'apetisser à la vue de ma hauteur. Je tiens à tout d'une certaine façon, et cela est incroyable ; mais d'une autre façon, j'y tiens peu, car je me laisse assez facilement détacher de la plupart des choses qui peuvent me flatter. Je n'en sens pas moins l'attachement foncier à moi-même. Au reste, je ne puis expliquer mon fond. Il m'échappe, il me paraît changer à toute heure. Je ne saurais guère rien dire qui ne me paraisse faux un moment après. Le défaut subsistant et facile à dire, c'est que je tiens à moi et que l'amour-propre me décide souvent. J'agis même beaucoup par prudence naturelle et par un arrangement humain. Mon naturel est précisément opposé au vôtre. Vous n'avez point l'esprit complaisant et flatteur comme je l'ai, quand rien ne me fatigue ni ne m'impatiente dans le commerce. Alors vous êtes bien plus sèche que moi ; vous trouvez que je vais alors jusqu'à gâter les gens, et cela est vrai. Mais quand on veut de moi certaines attentions suivies qui me dérangent, je suis sec et tranchant, non par indifférence ou dureté, mais par impatience et par vivacité de tempérament. Au surplus, je crois presque tout ce que vous me dites, et pour le peu que je ne trouve pas en moi conforme à vos remarques, outre que j'y acquiesce de tout mon cœur, sans le connaître, en attendant que Dieu me le montre, d'ailleurs je crois voir en moi infiniment pis, par une conduite de naturel, et de naturel très mauvais. Ce que je serais tenté de ne croire pas sur vos remarques, c'est que j'ai eu autrefois une petitesse que je n'ai plus. Je manque beaucoup de petitesse, il est vrai, mais je doute que j'en aie moins manqué autrefois. Cependant, je puis facilement me tromper.

(FÉNELON. *Lettre.*)

Version. — Caro Signor Grossi. — Dacchè mi lasciai vincere dalla tentazione di maudare a Lei e al Manzoni quei due Scherzi, sono stato colla febbre addosso d'aver fatto una minchioneria, perchè, in verità, o bisogna avere il capo in cembali, o confidare alla cieca nella bontà degli altri, per farsi avanti da sè, là all' impazzata ; è vero che mi raccomandai alla marchese d'Azeglio perchè rimediasse in qualche modo a questa scappata, facendo valere l'affetto grande che sentì per Manzoni e per Lei fin da quando ebbi letto i Promessi Sposi e l'Ildegonda, e la viva gratitudine per certe parole cortesi dette da loro in favore di quel poco che ho fatto, e che un buon vento m'aveva portate all' orecchio. Nondimeno confesso che stava in pensiero, e quasi me ne mordeva le dita, quando questa sua lettera carissima è venuta a tempo a levarmi di pena, come la china alla terzana. L'ho letta e riletta, tirandoci sopra certi respironi che m'hanno fatto sentire il vero di questi versi :

Mise il possente anelito
Della seconda vita,

Cosa che non ottengono sempre nè tutti i commentatori, nè tutti i maestri di rettorica. Ma se oramai non fossi fuori del tiro, tra tutti sento che mi farebbero girare la testa come un arcolaio, e cascare nel peccato di credermi un animalaccio raro, o almeno stravagante. Per carità assai ho auch' io le mie superbiole : se ci soffiano dentro vo a rischio o di gonfiare, o d'addormentarmi. Creda, caro Signor Grossi, non so neppur io perchè io mi sia imbarcato in questo pelago, nè dove auderò a cascare ; e, glielo dico di cuore, mi sento molto, ma molto da meno del conto che mi vien fatto di me. Per questa ragione quanto ero lesto una volta a dar di mano alla penna, altrettanto ora la prendo a malincuore e me la sento tra le dita pesa come piombo. Non ostante, farò quello che posso, e seguiterò su questo tuono fino a che Dio mi da lume ; ma a volte mi si sciolgono le ginocchia sotto, e mi pare d'esser arrivato al punto di dover cantare un requiem æternam a quel poco d'ingegno che m'è toccato. Già, quelle cosarelle mi costano tanto che beato me se valessero la metà ; e poi l'andare a tafanare ora questo ora quell' altro vizio, è una gran pena per me, che non vorrei vedere altro che del bene, a costo d'essere condannato in perpetuo a scrivere dei sonetti per monaca. Le ripeto che mi son trovato a questi ferri, posso dire senza volerlo, un po' spinto da un certo diavolo che mi brontolava dentro, un po' tirato cogli argani, ora da questo ora da quell' altro amico. (Giusti.)

LICENCE. — **Commentaire grammatical** du texte de la version.

CERTIFICAT SECONDAIRE. — **Composition française.** — Le sentiment patriotique chez Leopardi, d'après l'ode : « All' Italia ».

Composition italienne. — Quale può essere sur un giovane l'influenza morale della lettura della Vita d'Alfieri ?

CERTIFICAT PRIMAIRE. — **Composition française.** — Discuter le dénouement de « Mithridate » au point de vue historique, psychologique et moral.

Composition italienne. — Lecture expliquée de la poésie de Leopardi : Nelle nozze della sorella Paolina,

ou bien : Un giovane, figlio di un povero medico di campagna parte per l'Università di Pisa colla sua mesata di ottanta lire — Arrivato in città, incontra compagni, gioca e perde il suo danaro — Notte angosciosa — Che fare? — Decide di tornare a casa — Che diranno i genitori? Accoglienza della madre — Il padre è in giro — Torna la sera coi vestiti fradici della pioggia La madre gli racconta la scappata — Non Sgrida il figlio, ma l'indomani, all' alba prima di partire in giro con un tempo brutto chiama il figlio, gli da altre ottanta lire dicendogli solo : « Ricordati come tuo padre li guadagna ».

ESPAGNOL

LICENCE. — Version. — El mágico prodigioso (jornada tercera).

ESCENA IV.

Demonio.

¡ Ea, infernal abismo
Desesperado imperio de tí mismo,
De tu prisión ingrata
Tus lascivos espíritus desata,
Amenazando ruina
Al vírgen edificio de Justina!
De mil torpes fantasmas que en el viento
Su casto pensamiento
Hoy se forme, su honesta fantasía
Se llene; y con dulcísima armonía,
Todo provoque amores,
Los pájaros, las plantas y las flores!
Nada miren sus ojos,
Que no sean de amor dulces despojos;
Nada oigan sus oídos,
Que no sean de amor tiernos gemidos;
Porque, sin que defensa en su fé tenga,
Hoy a buscar a Cipriano venga,
De su ciencia invocada,
Y de mi ciego espíritu guiada.
Empezad, que yo en tanto
Callaré, porque empiece vuestro canto.
[*(Vase.)*

ESCENA V.

Justina. — *Música, dentro.*
(Cantan dentro.)

Una voz.

¿ Cuál es la gloria mayor
Desta vida?

Coro de varias voces.

Amor, amor.

(Mientras esta copla se canta, se va entrando por una puerta el Demonio.)

Una voz.

(Canta.) No hay sugeto en que no imprima
El fuego de amor su llama;
Pues vive más donde ama
El hombre, que donde anima.
Amor solamente estima
Cuanto tener vida sabe,
El tronco, la flor y el ave :
Luego es la gloria mayor
Desta vida...

Coro.

Amor, amor.

Justina. *(Asombrada é inquieta).*

Pesada imaginación,
Al parecer lisonjera,
¿ Cuándo te he dado ocasión,
Para que desta manera
Aflijas mi corazón ?
¿ Cuál es la causa, en rigor,
Deste fuego, deste ardor,
Que en mí por instantes crece ?
¿ Qué dolor el que padece
Mi sentido ?

Coro. *(Dentro).*

Amor, amor.

JUSTINA *(Sosegándose).*

Aquel ruiseñor amante
Es quien respuesta me da,
Enamorando constante
A su consorte, que está
Un ramo más adelante.
Calla, ruiseñor; no aquí
Imaginar me hagas ya,
Por las quejas que te oí,
Como un hombre sentirá,
Si siente un pájaro así,
Mas no; una vid fué lasciva,
Que buscando fugitiva
Va el tronco donde se enlace,
Siendo el verdor con que abrace,
El peso con que derriba.
No así con verdes abrazos
Me hagas pensar en quien amas,
Vid; que dudaré en tus lazos,
Si así abrazan unas ramas,
Cómo enraman unos brazos.
Y si no es la vid, será
Aquel girasol, que está
Viendo cara a cara al sol,
Tras cuyo hermoso arrebol
Siempre moviéndose va.
No sigas, no, tus enojos,
Flor, con marchitos despojos:
Que pensarán mis congojas;
Si así lloran unas hojas,
Cómo lloran unos ojos.
Cesa, amante ruiseñor,
Desúnete, vid frondosa,
Párate, inconstante flor,
U decid, ¿ qué venenosa
Fuerza usáis?

CORO. *(Dentro.)*

Amor, amor.

JUSTINA.

¿ Amor? A quién le he tenido
Yo jamás? ¿ Objeto es vano;
Pues siempre despojo han sido
De mi desdén y mi olvido
Lelio, Floro y Cipríano.
¿ A Lelio no desprecié?
¿ A Floro no aborrecí?
I a Cipriano ¿ no traté

(Párase al nombrar a Cipriano, y desde allí habla inquieta otra vez.)

Con tal rigor que, de mí
Aborrecido, se fué
Donde dél no se ha sabido?
Mas (¡ Ay de mí!) ya yo creo,
Que esta debe de haber sido
La ocasión con que ha podido
Atreverse mi deseo;
Pues desde que pronuncié
Que vive ausente por mí,
No sé (¡ ay infeliz!), no sé
Qué pena es la que sentí.
Mas piedad sin duda fué

(Sosiégase otra vez.)

De ver que por mí olvidado
Viva un hombre, que se vió
De todos tan celebrado;
Y que a sus olvidos yo
Tanta ocasión hayadado.
Pero, si fuera piedad,
La misma piedad tuviera

(Vuelve a inquietarse.)

De Lelio y Floro en verdad;
Pues en una prisión fiera
Por mí están sin libertad.
Mas ¡ ay discursos! parad:

(Sosiégase.)

Si basta ser piedad sola,
No acompañéis la piedad;
Que os alargáis de manera,
Que no sé (¡ ay de mi!), no sé,
Si ahora a buscarle fuera,
Si adonde él está supiera.

CALDERÓN.

Thème. — *Hermippe* est l'esclave de ce qu'il appelle ses petites commodités; il leur sacrifie l'usage reçu, la coutume, les modes, la bienséance; il les cherche en toutes choses, il quitte une moindre pour une plus grande, il ne néglige aucune de celles qui sont praticables, il s'en fait une étude, et il ne se passe aucun jour qu'il ne fasse en ce genre une découverte. Il laisse aux autres hommes le dîner et le souper, à peine en admet-il les termes; il mange quand il a faim, et les mets seulement où

son appétit le porte. Il voit faire son lit ; quelle main assez adroite ou assez heureuse pourrait le faire dormir comme il veut dormir ? Il sort rarement de chez soi, il aime la chambre, où il n'est ni oisif, ni laborieux, où il n'agit point, où il *tracasse*, et dans l'équipage d'un homme qui a pris médecine. On dépend servilement d'un serrurier et d'un menuisier, selon ses besoins : pour lui, s'il faut limer, il a une lime, une scie s'il faut scier, et des tenailles s'il faut arracher. Imaginez, s'il est possible, quelques outils qu'il n'ait pas, et meilleurs, et plus commodes à son gré que ceux même dont les ouvriers se servent : il en a de nouveaux et d'inconnus, qui n'ont point de nom, productions de son esprit, et dont il a presque oublié l'usage ; nul ne se peut comparer à lui pour faire en peu de temps et sans peine un travail fort inutile. Il faisait dix pas pour aller de son lit dans sa garderobe, il n'en fait plus que neuf par la manière dont il a su tourner sa chambre : combien de pas épargnés dans le cours d'une vie ! Ailleurs, l'on tourne la clef, l'on pousse contre, ou l'on tire à soi, et une porte s'ouvre, quelle fatigue ! voilà un mouvement de trop qu'il sait s'épargner ; et comment ? c'est un mystère qu'il ne révèle point : il est, à la vérité, un grand maître pour le ressort et pour la mécanique, pour celle du moins dont tout le monde se passe. Hermippe tire le jour de son appartement d'ailleurs que de la fenêtre ; il a trouvé le secret de monter et de descendre autrement que par l'escalier, et il cherche celui d'entrer et de sortir plus commodément que par la porte.

(La Bruyère.)

CERTIFICAT SECONDAIRE. — Version et Thème. — Voir Licence.

Composition française. — Les sources et l'originalité de *D. Juan Tenorio* de Zorrilla.

Composition espagnole. — En su *Diálogo de la lengua*, Juan de Valdés insiste con alguna vehemencia en los defectos del habla de los andaluces. ¿ Qué tachas le pone a ésta, y hasta qué punto parecen fundadas las críticas de Valdés ?

CERTIFICAT PRIMAIRE. — Version et Thème. — Voir Licence.

Composition française. — Dans la composition des personnages de romans, il y a toujours une part qui est due à l'observation plus ou moins pénétrante et plus ou moins exacte de la réalité, et une part qui est due à l'imagination de l'auteur. Il peut arriver que dans la conception d'un personnage donné la part de l'observation directe soit minime, et que cependant le personnage ainsi composé ait un grand air de vérité, parce que l'auteur, en le tirant presque tout entier de son imagination, a su combiner d'une manière logique et adroite les traits de son caractère. Dans *Un Cœur simple* de Flaubert, quelle vous paraît être la part de l'observation directe et celle de l'imagination créatrice ?

Composition espagnole. — Cervantes psicólogo.

Le Gérant : O. Randolet.

Revue de l'Enseignement des Langues Vivantes

La Femme dans le roman de Hardy[1]

II.

Dans la tragédie intense de Tess, dans la vie bouleversée d'Elfride, dans les désirs ardents d'Eustacie, nous avons affaire à quelque chose de moins fugitif que l'émotion, de moins tranquille que l'affection, de plus spontané que la raison, à quelque chose qui dépasse toute définition et toute mesure : à la passion et à ses aspirations, ses souffrances et ses joies.

La passion peut prendre plusieurs formes : elle peut germer d'un grand enthousiasme pour un idéal intellectuel ou moral, de l'intensité de la foi religieuse ou de la violence de l'amour.

La femme du roman de Hardy ne connaît guère les deux premières sortes de passion ; l'homme, lui, a souvent dans la vie un but : chez Swithin et chez Jude, le désir du développement intellectuel dépasse toute autre inclination et son intensité atteint la passion. La femme — bien qu'elle aime quelquefois la lecture, comme Sue ou Élizabeth-Jane, ou qu'elle écrive un roman, comme Elfride — n'a pour l'étude qu'une inclination passagère : son désir et son but, c'est de se créer un foyer et de fonder une famille.

Elle n'a pas non plus une forte piété : il n'y a pas dans toute l'œuvre de Hardy une âme religieuse, une Dinah Morris ou une sœur Philomène. A la plupart de ses héroïnes pourraient s'appliquer les paroles de l'apôtre Paul à l'église de Laodicée, et beaucoup d'entre elles pourraient dire avec Paula Power : « Je suis un membre de ce corps pour qui la tiédeur n'est pas accidentelle, mais provisoirement nécessaire, en attendant plus de lumière ». Il en est qui éprouvent le désir de connaître le sens de la vie, qui voudraient accepter la solution que leur offre la religion, et qui ne le peuvent. D'autres ont parfois des crises de mysticisme dans lesquelles elles recherchent une jouissance sensuelle : la plus matérielle des femmes de Hardy. Arabella, est sujette à ces crises : comme Alec d'Urberville, qui lui fait pendant dans les personnages masculins, elle se sert des pratiques religieuses pour y déverser sa sensualité débor-

1. Suite. Voir notre numéro du 1er avril.

dante. Les femmes imaginatives, comme Viviette, sont parfois transportées par l'ardeur religieuse : de même que Madame Bovary, il faut qu'elles soient « amoureuses ou dévotes ». La religion leur offre un moyen d'épancher leurs sentiments, mais n'est pas pour elles une aide morale. Sue finit dans le mysticisme : mais elle n'a la foi qu'après avoir perdu sa belle et fière raison ; son âme rétrécie s'y accroche avec une étroitesse d'esprit pitoyable. Le sentiment religieux n'exerce jamais les hautes fonctions d'élévation et de discipline qui le caractérisent en tant que passion.

La seule manière dont la femme des Romans du Wessex révèle sa nature passionnée se trouve dans l'intensité de son amour. L'apparition, le développement et la nature de cet amour forment le principal intérêt du roman.

Ce qui le cause n'est pas l'admiration intellectuelle ou morale, mais le charme physique ; la beauté des traits ou l'élégance du costume produisent plus d'effet sur un cœur féminin que la culture ou la grandeur d'âme. Les vertus, selon Hardy, sont « des métaux dans le minerai » ; ils gisent enfouis et peu de gens les découvrent et les apprécient, tandis que les avantages extérieurs, étant plus tangibles, exercent plus de séduction. Elfride s'éprend du premier jeune homme qui vient chez son père parce qu' « il avait un teint aussi blanc que le sien, des joues aussi délicatement rosées, une bouche aussi vermeille ». Viviette est frappée par la bonne mine du jeune astrologue ; Bathsheba est conquise par l'air martial et le bel uniforme du sergent Troy.

Un autre facteur contribue fréquemment à faire naître l'amour dans le cœur de la femme : c'est sa propre imagination. Un homme différent des autres, qui a vu d'autres contrées et vécu d'une autre vie, excite en elle le sens du romanesque. Eustacia aime Clym par l'imagination plutôt que par le cœur ou les sens : elle voit en lui la personnification de ses rêves ; il est le héros de ses songes, l'homme des villes qui a respiré dans une atmosphère de luxe, qui connaît les foules en fête et les tourbillons du plaisir ; elle l'aime à travers Paris et ses élégances, l'Opéra et sa fièvre, les magasins et leurs splendeurs ; quand l'espoir de vivre la vie agitée qu'elle désire s'évanouit à jamais, l'amour meurt en elle et seul le mépris lui reste au cœur pour le pauvre homme dont elle porte le nom. La passion dévorante d'Ella pour un homme qu'elle n'a jamais vu provient de son imagination morbide. Quoiqu'à un degré moindre, le premier amour d'Elfride est imaginatif et l'absence le détruit bientôt. « Ce n'est qu'une fantaisie qui a ses racines dans l'inexpérience et qui est nourrie par la retraite ». *(A pair of Blue Eyes,* ch. X.)

Quelquefois l'admiration intellectuelle est aussi cause d'amour. Sans doute Tess admire l'air noble, la grâce physique d'Ange ; mais elle est frappée aussi par sa supériorité au point de vue de l'intelligence et de l'éducation : la musique qu'il joue l'émeut, les idées

qu'il exprime s'accordent avec ses propres pensées, le respect qu'il lui témoigne la touche. Elfride s'éprend de Knight parce qu'il est plus instruit qu'elle, démolit son roman, et la bat aux échecs. Quoique l'amour de Viviette ait sa principale cause dans la beauté de Stephen, « l'inaccessibilité mentale » du jeune homme ajoute un charme de plus à l'attrait de sa personne. Dans plusieurs romans, l'héroïne aime deux fois : son premier amour est causé par l'attrait physique ; dans le second, son cœur et sa raison interviennent. Elfride, après son enthousiasme de peu de durée pour les boucles de Stephen, s'éprend d'un homme de lettres ; l'affection de Grace Melbury pour Fitzpiers s'évanouit rapidement et un attachement sincère pour Giles la remplace ; quand Bathsheba a surmonté sa passion malheureuse pour son beau sergent, elle apprécie enfin à sa juste valeur le dévouement inlassable de Gabriel Oak : elle a appris par les leçons cruelles de la vie qu'un cœur sincère a plus de prix que des compliments bien tournés ou de jolis yeux.

La croissance du sentiment que diverses causes font naître est favorisée par les circonstances : dans une ville les jeunes gens ne feraient que se croiser ; dans les champs ils se rencontrent fréquemment, travaillent et causent ensemble. Mais ce qui aide surtout au développement de la passion, c'est le caractère de la femme ; elle est imprudente, ne sait pas se surveiller, ne se rend pas compte qu'elle permet à la sympathie de se transformer en amour par sa propre insouciance ; elle ne « garde pas son cœur plus que toute autre chose qu'on garde » et se laisse inconsciemment entraîner à aimer.

L'auteur parle d'une « légère imprudence » chez Tess. Cette imprudence est, dans les Romans du Wessex, un trait caractéristique de la nature féminine. Bathsheba, après une première entrevue avec Troy qu'elle ne pouvait pas éviter, se laisse entraîner à le voir et à lui parler, alors qu'elle pourrait très bien l'éviter. Lucette, Paula, Viviette, se conduisent de la même manière et arrivent aux mêmes résultats. Souvent la femme, par ses manœuvres coquettes, va à la rencontre d'un sentiment qui la fera cruellement souffrir.

Le sentiment prend alors deux formes différentes : il y a l'amour qui reçoit et l'amour qui donne. A la première classe appartiennent l'affection de Fancy Day pour Dick Dewy, de Bathsheba pour Oak, d'Elfride pour Stephen. La femme dans ce cas se pose en reine qui condescend à accepter des hommages ; elle se met sur un piédestal d'où elle daigne sourire à l'homme qui l'adore. Elle le retourne comme un gant, le fait se soumettre à ses caprices, s'amuse de ses sentiments, l'encourage, le dédaigne, se moque de lui ; elle se montre capricieuse et changeante, se conduit en enfant gâté. S'il l'approuve respectueusement, une soumission si aveugle l'exaspère ; s'il la contredit, elle est outrée de son audace. L'obéissance absolue

ne lui plaît pas ; elle aime à l'occasion qu'on la malmène ; l'amour d'Elfride pour Stephen se refroidit parce qu'il accepte trop facilement le nouveau caprice de sa fiancée et consent à la laisser retourner chez son père sans l'avoir épousée.

« C'était justement la complaisance de Smith qui constituait son offense. Elfride avait cette admiration, naturelle à son sexe, de la force brutale chez un homme, si mal dirigée qu'elle fût ; et à ce moment critique, à Londres, Stephen n'avait qu'un seul moyen de garder l'empire que son visage, et non son intelligence, avait gagné sur elle ; c'était de la traîner par les poignets jusqu'à l'autel et l'épouser, bon gré, mal gré. » (*A Pair of Blue Eyes*, ch. XII.)

Le grand charme de la femme se trouve dans sa conversation : tandis que l'homme fait assez maladroitement sa cour, la femme a des réparties si habiles, elle connaît si bien par intuition le cœur de l'homme, elle sait si bien ce qu'il faut dire pour le retenir à ses côtés, qu'elle le renvoie chaque fois plus épris que jamais, en dépit des caprices et des rebuffades. Les conversations entre Fancy et Dick sont des exemples délicieux de la subtilité de la femme en matière d'amour. Cet amour, pour être tyrannique, n'en est pas moins réel : Fancy aime réellement le jeune Dewy, et l'attachement d'Elfride pour Stephen est véritable, quoique peu durable.

Mais la femme des romans de Hardy peut aussi ressentir des sentiments ardents ; la longue galerie de portraits passionnés, depuis Miss Aldclyffe jusqu'à Sue Bridehead, est pleine de figures de femmes que caractérise la violence extrême de leur amour. Elfride dans son idylle avec Knight, Bathsheba quand elle aime Troy, Eustacia, Viviette, Paula, Lucette, Mary, Tess, sont toutes sœurs sur ce point.

En général, l'amour les prend par surprise. Eustacia, il est vrai, est amoureuse de l'amour même et est résolue à aimer Clym avant de l'avoir jamais vu ; mais Bathsheba, Lucette ou Tess étaient loin de penser à la passion et avaient établi un plan d'existence calme que la violence de leur ardeur est venue troubler.

La soudaineté de l'amour le rend entier et frais ; il remplit l'âme émerveillée d'une vigueur inattendue. Alimenté par la pure haleine des solitudes, nourri à l'ombre des haies, « sous la verte ramée », il a la limpidité d'une source et l'éclat de la rosée du matin ; il est « absolu comme celui d'un enfant, et tout en étant tiède comme l'automne, il est frais comme le printemps ». Il est impétueux et spontané, il est fait de contradictions ; il demande le secret, et pourtant voudrait se faire connaître ; l'opposition l'irrite, mais la soumission provoque sa colère ; il voudrait savoir la vérité, et pourtant il cherche à se tromper. La meilleure façon de comprendre ce qu'il est, c'est de lui laisser la parole et d'écouter son langage : Bathsheba entend les bonnes parler d'elle et entre brusquement :

— « De qui parlez-vous ? » demanda-t-elle.

Il y eut quelques instants de silence ; à la fin, Lydie répondit :

— « Oh ! Mademoiselle, on parlait un peu de vous. »

— « Je le pensais. Marianne, Lydie et Tempérance, je vous défends de supposer pareille chose. M. Troy m'est tout à fait indifférent... tout à fait. Chacun sait combien je le déteste ; oui », répéta l'opiniâtre jeune personne, « je le déteste. »

— « Nous le savons, Mademoiselle », affirma Lydie, « et nous faisons toutes comme vous. »

— « Je le déteste aussi », appuya Marianne.

— « Marianne ! Oh ! la fausse créature ! Comment pouvez-vous dire un aussi affreux mensonge », s'écria Bathsheba avec agitation. « Ce matin encore, vous l'admiriez de tout cœur, vous le savez bien, Marianne. »

— « Oui, Mademoiselle, mais vous en faisiez autant. »

— « Ce n'est pas un mauvais sujet. Comment osez-vous parler ainsi en ma présence ? Je n'ai pas le droit de le haïr, ni vous, ni personne. Mais je suis une sotte ! Que m'importe ce qu'il est ! Il m'est indifférent, et je n'ai pas à défendre sa bonne réputation. Ecoutez-moi bien : si l'une d'entre vous parle encore de lui ici, elle sera immédiatement renvoyée. »

La jeune fille jeta la lettre sur la table et retourna dans son petit salon, le cœur gros et les yeux pleins de larmes. Lydie la suivit.

— « Oh ! Mademoiselle », commença-t-elle, en la regardant avec pitié, « je suis désolée que nous vous ayons si mal comprise. Je n'ai jamais cru que vous l'aimiez, et je vois maintenant que vous ne l'aimez pas. »

— « Fermez la porte, Lydie. »

Elle obéit et continua :

— « Les gens disent toujours de telles bêtises, Mademoiselle ; mais, à l'avenir, je répondrai : « Une dame comme Miss Everdene ne peut pas aimer cet homme, cela saute aux yeux. » Oui, je le prouverai noir sur blanc. »

Bathsheba n'y tint plus.

— « Oh ! Lydie », s'écria-t-elle, « êtes-vous donc si naïve ? Ne pouvez-vous pas deviner une énigme ? Vous ne voyez rien ? Êtes-vous femme ? »

Les yeux de Lydie s'arrondirent d'étonnement.

— « Il faut que vous soyez aveugle, Lydie », fit Bathsheba s'abandonnant avec tristesse. « Oh ! Je l'aime, je l'aime jusqu'à la folie, au désespoir, à l'agonie ! Ne soyez pas effrayée de me voir en cet état, quoiqu'il y ait peut-être de quoi effrayer une femme innocente. Venez plus près... encore plus près. » Elle passa les bras autour du cou de Lydie. « Il faut que je me confie à quelqu'un, cela me consume. Ne me connaissiez-vous pas assez pour voir clair à travers ce misérable démenti ? Dieu ! quel mensonge ai-je dit là ! Que le Ciel et mon amour me pardonnent ! Et ne savez-vous pas qu'une femme qui aime ne craint nullement de violer un serment qui entrave son amour ? Laissez-moi maintenant, j'ai besoin de solitude. »

Lydie se dirigea vers la porte, mais sa maîtresse la rappela :

— « Venez ici, Lydie, et jurez-moi solennellement qu'il n'est pas

mauvais, que tout ce que les gens répètent sur son compte n'est que mensonge. »

— « Mais, Mademoiselle, comment puis-je dire cela si... »

— « Cruelle ! Comment pouvez-vous être assez méchante pour répéter les « on-dit » ; vous n'avez pas de cœur. Mais nous verrons si vous ou quelqu'un d'autre dans le village ou même à la ville ose répéter une pareille chose. » Bathsheba se leva pour marcher fiévreusement de long en large.

— « Non, Mademoiselle, je ne... je sais que tout cela n'est pas vrai », s'écria Lydie, effrayée de la véhémence inaccoutumée de sa maîtresse.

— « Je suppose que vous dites cela pour m'être agréable ; mais, Lydie, il ne peut pas être aussi mauvais qu'on le prétend. M'entendez-vous ?

— « Oui, Mademoiselle, oui. »

— « Et vous croyez comme moi, n'est-ce pas ? »

— « Je ne sais plus que répondre », gémit Lydie, qui commençait à pleurer. « Si je suis de votre avis, vous ne me croyez pas, et si je dis le contraire, vous vous fâchez après moi. »

— « Dites-moi simplement que vous ne le croyez pas mauvais, dites cela ! »

— « Je ne crois pas qu'il soit aussi mauvais qu'on le prétend. »

— « Il ne l'est pas du tout... »

Ce langage tour à tour impérieux et suppliant, cette véhémence capricieuse et fougueuse, rappellent le caractère de l'amour chez tous les grands psychologues de la passion. Toutes les femmes ardentes des œuvres de Hardy, comme elles rappellent les héroïnes de Racine ! Malgré les différences de langue et de pays, de forme littéraire et de conception de l'art, Bathsheba, Tess, Elfride, Eustacia parlent le même langage qu'Hermione, Bérénice, Aricie, Phèdre, le langage de la passion humainement vrai dans tous les temps.

L'amour devient plus violent à mesure qu'il mûrit, et atteint alors à son paroxysme. Il devient la vie elle-même, le seul but de la vie, la seule raison de vivre. Il est quelquefois lumineux : « Son amour pour Ange était le souffle et la vie de Tess ; il l'enveloppait comme une photosphère, rayonnait sur elle et lui faisait oublier ses malheurs passés. » Il est insondable dans sa profondeur, indomptable dans sa violence. Quand il n'est pas satisfait, c'est un puits inépuisable de souffrance : tel est l'amour des laitières pour Ange.

> « L'air de la chambre à coucher semblait palpiter de la passion sans espoir des jeunes filles. Elles se tordaient fiévreusement sous le poids d'une émotion qu'elles n'avaient point attendue et qu'elles n'avaient point désirée, imposée à elles par la loi de la nature cruelle. L'incident du jour avait avivé la flamme intérieure qui leur brûlait le cœur, et la torture était presque trop grande pour leurs forces. » (*Tess*, IV, 31.)

Qu'il soit heureux ou non, il est fort comme la mort et fidèle jusqu'à la mort : la mort seule arrête la passion de Tess ou de Viviette.

Quoiqu'Elfride, abandonnée par Knight, épouse Lord Luxellian, elle languit et meurt sous le poids de son amour. La passion de Marty South se prolonge même au delà de la tombe ; quand Grace, oubliant l'homme qui est mort pour elle, s'en va avec son mari pardonné, la jeune fille silencieuse et solitaire continue à couvrir de fleurs le tombeau de Giles, en prononçant des paroles pleines de pathétique infini et de beauté passionnée.

L'amour violent est d'habitude jaloux ; la jalousie se rencontre à l'occasion : c'est un sentiment de rivalité qui pousse Sue à prendre une décision fatale dans ses relations avec Jude. Mais en général la femme, chez Hardy, est trop aimante pour en vouloir à une rivale. Les laitières ne montrent pas de haine pour Tess, pas plus qu'Elisabeth-Jane pour Lucette, ou Marty pour Grace.

L'amour de la femme est caractérisé par le renoncement absolu à sa propre personnalité. L'homme, quand il aime, conserve l'individualité que lui confère sa profession : Swithin ne cesse pas d'être astronome, ni George Somerset d'être architecte. Jude est dévoré par deux passions simultanées : son amour pour Sue et la soif de s'instruire. La femme, au contraire, s'abandonne complètement à l'homme qu'elle aime ; elle adopte sa foi, ses pensées, son langage ; son âme est absorbée dans l'âme du bien-aimé, elle devient part de sa substance.

Cet abandon complet prouve un attachement illimité. La petite créature frivole qui se plaisait à ravager le cœur de ses prétendants est devenue un modèle de fidélité. Elle supporte tout ; de fière et capricieuse, elle devient douce et soumise ; Elizabeth-Jane, Thomasin, et surtout Tess, sont des exemples émouvants de patience, de constance et d'humilité. Son désir ardent est moins de posséder l'homme qu'elle aime que de le voir heureux ; en dépit de sa souffrance elle sait se sacrifier pour lui : avec un oubli complet d'elle-même, Tess accepte l'odieuse décision de son mari. Viviette, apprenant quelle pourrait être la fortune de Swithin si elle ne l'épousait pas, s'arrache de lui.

Quand la passion atteint son paroxysme, elle est caractérisée par le manque de confiance. L'héroïne est saisie de pressentiments ; elle n'espère pas, elle a peur. Elle prévoit l'ironie du destin ; la violence même de son amour lui semble être un présage funeste.

> « Tess, elle-même, craignait presque que son attachement idolâtre à cet homme ne fût de mauvais augure ; il était peut-être trop violent pour l'humanité, trop luxuriant, trop farouche, trop mortel. » (*Tess*, IV, 33.)

Dans les moments les plus violents de l'amour, quand on se jure généralement de s'aimer toujours, elle est accablée par l'idée de la brièveté des passions humaines et pense au sombre avenir où son cœur sera vide.

« Je redoute de penser à quoi que ce soit au delà du moment présent... Je vois votre figure en rêve ; on dit qu'alors l'amour ne dure pas. » *(Return of the Native,* III, 4.)

C'est peut-être cette hantise de l'éphémère, et la crainte de perdre celui qu'elle aime, qui lui font adopter l'arme des faibles : la dissimulation. Quelque ardente et dévouée qu'elle soit, elle ne procède pas toujours avec franchise. Tandis que l'homme s'ouvre ouvertement et naïvement, elle ne peut supporter la pensée de lui dévoiler, dans son passé à elle, ce qu'il n'approuverait pas. Elle sait que l'homme est plus sévère pour la femme que pour lui-même, et elle aime mieux vivre avec un secret qui l'étouffe que risquer de le perdre par un aveu complet. L'honnêteté de l'homme fait ressortir cette réticence de la femme ; à la sincérité de Knight, Elfride répond par un silence plein de mensonge. Tess, qui voudrait tant qu'Ange connût son histoire, laisse perdre plusieurs fois l'occasion de la dire.

Ainsi la passion, dissimulant pour se défendre, est entachée de perfidie, et ses qualités généreuses, son admirable désintéressement, son dévouement patient, sa soumission fidèle, se mêlent à la fatalité amère de ses efforts mesquins, aux effets impitoyables de ses tentatives désespérées.

Cette domination de l'âme par la passion prouve une nature dans laquelle les états affectifs sont très développés, au détriment sans doute des autres formes d'activité psychologique. Dans les Romans du Wessex, la vie intellectuelle est moins intense que la vie émotionnelle. La femme surtout vit par le cœur ; elle diffère de la femme chez Meredith, qui est un point lumineux au point de vue intellectuel, et dont la pensée brillante et l'esprit aiguisé attirent autant que la beauté.

Hardy présente peu de femmes intellectuelles : Elfride, Elizabeth-Jane ou Sue sont des exceptions dans son œuvre. Leur instruction n'ajoute pas à leur charme : tandis que la culture est pour Meredith une grande source d'inspiration, il faut que Hardy aille à la nature primitive pour être en pleine possession de son génie ; l'on voudrait que Sue ne citât pas Humboldt et S. Mill, qu'elle ne sût pas la grammaire latine et ne se servît pas de mots pédants ; elle a, sans nul doute, une mémoire surprenante, une grande puissance d'assimilation. Mais est-elle vraiment intelligente ? Son esprit surchauffé manque de ce pouvoir logique qui guide et qui éclaire, et qui aide à orienter la vie ; elle a plus de science que la laitière Baptista, ou Marty, la travailleuse des champs, mais elle n'a pas plus de raison.

A ces quelques exceptions près, la femme, chez Hardy, n'est pas intellectuelle ; mais elle a de la fraîcheur d'esprit, des qualités de mémoire ; elle retient et assimile facilement. Ses qualités mentales sont brillantes plutôt que solides. L'imagination, cette inspiratrice fantaisiste et décevante, qui est souvent développée chez les natures

impressionnables, la favorise, tantôt pour lui procurer des émotions délicates, tantôt pour entraîner ses pensées et préparer bien des malheurs. Tess peuple ses rêveries solitaires des créations de son esprit et prête toute une vie aux choses inanimées qui l'entourent : « Son imagination capricieuse donnait une telle force aux opérations de la nature autour d'elle, qu'elles semblaient former partie de sa propre histoire... Les rafales nocturnes, les coups de vent qui gémissaient parmi les bourgeons serrés et l'écorce des branches d'hiver, lui formulaient des reproches. Une journée de pluie exprimait la douleur irrémédiable causée par sa faiblesse à l'esprit de quelque être moral qu'elle ne concevait que vaguement... » (II. 3). L'imagination est, chez elle, morbide : elle aime à se représenter des scènes qui auront lieu après sa mort, alors que ses amies diront entre elles : « Tiens, c'est aujourd'hui l'anniversaire de la mort de la pauvre Tess ». La nuit, mettant la main sur son front, elle a la vision exacte de ce que sera ce front dépouillé de sa chair, dans un avenir peut-être proche. Chez Eustacia surtout, la faculté d'évoquer des images, de vivre par la pensée dans un monde chimérique, de broder sur les données connues et d'inventer le caractère des gens complètement à contre-sens parfois, est intense et ne cesse de travailler, pour entraîner fatalement des déboires.

Cette intensité d'imagination n'exclut pourtant pas le bon sens ; certaines des créations de Hardy sont à la fois imaginatives et pratiques : Bathsheba est sagace et positive, Thomasin a de la prudence, Fancy ne manque nullement de bon sens calculateur.

Les qualités que l'on attribue en général à l'esprit féminin appartiennent à celui de l'héroïne ; sa pensée est souvent subtile et pénétrante, vive et rapide ; elle voit immédiatement les corollaires d'une idée, et souvent son interlocuteur semble avoir l'esprit lent à côté d'elle. Mais elle a les défauts de ces qualités : elle a l'esprit superficiel. Si les associations d'idées se présentent avec promptitude à son esprit, elles naissent de ressemblances fortuites entre des impressions extérieures, et non de la suite logique de pensées liées entre elles par la réflexion. Ses idées sont brillantes, mais vagabondes et souvent décousues : « L'esprit primesautier d'Elfride avait pris dès l'enfance l'habitude d'étonner son père par des questions hypothétiques, basées sur des conditions absurdes ». Son esprit est l'esclave de ses impressions, son attention n'est soumise à aucun contrôle, est attirée dans plusieurs directions à la fois, s'éparpille et s'affaiblit. Elle n'examine pas les idées et les choses avec assez de soin, les différences cachées, les motifs indistincts lui échappent ; son esprit saisit rapidement un aspect des choses, et sur le champ tire une conclusion ; ainsi, Elizabeth-Jane, à sa rencontre avec le marin Newson, s'emporte contre le mensonge de Henchard et ne voit pas les circonstances atténuantes qui rendent l'acte moins monstrueux à la réflexion ; la plus raisonnable des héroïnes de Hardy apparaît partiale et injuste.

La multiplicité des idées superficiellement considérées, l'impossibilité de voir tous les aspects des choses et leurs vraies relations empêchent l'esprit d'arriver à des conclusions solides et expliquent en partie la versatilité et l'entêtement de l'héroïne. La tradition veut que la femme ait l'esprit de contradiction et, chez Hardy, la femme est bien femme sur ce point ; elle ne cesse de se contredire et de contredire les autres ; lui dit-on d'aller d'un côté, elle s'empresse d'aller de l'autre ; elle aime mieux faire quelque chose qui lui déplaît que de suivre l'avis de ceux qui l'entourent. Parce que Mr. Swancourt s'oppose au mariage d'Elfride et de Stephen, l'amour de la jeune fille, dit l'auteur, devient douze fois plus intense. Fancy demande à Dick s'il vaut mieux qu'elle mette un chapeau ou un bonnet, sur la réponse de son fiancé : « Un bonnet est plus discret pour une jeune fille », elle choisit le chapeau. De la considération hâtive et incomplète des choses résultent un jugement souvent faussé et un raisonnement souvent défectueux. Si l'héroïne pouvait saisir les différents aspects d'un fait, elle jugerait et raisonnerait avec justesse. Mais elle ne sait pas coordonner ses pensées ; il n'y a pas de méthode dans son activité mentale. Son intelligence manque de pondération, d'ordre, de réflexion, et de cette harmonieuse coordination de pensée qui seule fait les esprits supérieurs. Elle serait, chez un enfant, pleine de promesses ; chez une femme, elle manque de maturité.

Telle est la nature de son esprit ; ce qui le remplit, c'est-à-dire la connaissance de la nature humaine, la compréhension du bien et du mal, la conception de la vie, restent à étudier.

La connaissance de la nature humaine, selon le vieil adage bien connu, commence par la connaissance de soi-même. Jusqu'à quel point la femme de Hardy possède-t-elle cette connaissance d'elle-même ? Elle semble consciente de sa faiblesse, elle n'a pas confiance en elle, elle sait qu'elle est l'esclave de ses passions. En cela, cependant, elle a le sentiment de sa faiblesse plutôt qu'elle n'en a la connaissance. Elle n'abuse pas de l'introspection et nul effort psychologique ne vient contrebalancer ses instincts et ses passions.

Elle ne connaît pas mieux ceux qui l'entourent ; chez Hardy, les cœurs aiment, mais les âmes ne connaissent pas et ne comprennent pas la nature de l'être aimé ; toute créature est spirituellement isolée des créatures qu'elle coudoie : mytérieuse pour elle-même, elle l'est bien plus pour autrui. « Personne ne peut pénétrer vraiment dans la nature d'un autre ; c'est cela qui est si pénible. » *(Desperate Remedies.)* Tess ignore tout d'Ange, et ses principes rigides, et sa dureté aveugle, et son caractère intransigeant ; Bathsheba ne connaît pas la nature volage de Troy ; Eustacia ne se rend pas compte qu'il y a un abîme entre les idées de Clym et les siennes propres.

La même incertitude accompagne chez l'héroïne la compréhension

du bien et du mal. Certaines femmes, Viviette, par exemple, semblent complètement dépourvues de conscience. Les autres ont le sens moral atrophié ; elles n'hésitent pas entre leurs instincts et leur devoir, mais entre deux instincts différents, ou entre l'instinct et la raison, et elles ne se demandent guère quelle est, selon le code de la conscience, la valeur des moyens qu'elles emploient Quand elles aiment, tout procédé leur semble bon pour arriver à leur but ; elles ne se croient pas toujours liées à leur parole : Elfride rompt son engagement avec Stephen sans un mot d'explication ; Lucette ne se fait point scrupule de congédier son fiancé de la même manière. Le sens de l'honneur chez elles est souvent remplacé par le souci de leur réputation : l'essentiel est que leur nom soit sans tache aux yeux du monde ; peu importe que leur conduite soit répréhensible, pourvu qu'elles sachent la tenir secrète. Elfride prend bien soin de ne pas être vue en revenant de Londres ; Thomasin désire épouser Wildeve pour mettre un terme à des bruits faux plus que par amour pour lui. Même la pure Tess souffre de la blessure faite à sa réputation plutôt que du malheur même qui l'accable :

> « Ce qui lui avait fait ployer la tête, c'était l'opinion du monde à son égard. Seule dans une île déserte, ce qui lui était arrivé l'aurait-il rendue misérable ? Pas excessivement... La plus grande partie de sa misère était née de sa position vis-à-vis des conventions et non pas de ses sentiments vrais. » (*Tess*, II, 13.)

Sue est la seule des femmes de Hardy qui sacrifie ses sentiments à ce qu'elle croit être son devoir ; mais c'est là plutôt un fantôme de devoir, une chimère créée par son esprit effervescent.

Malgré le développement imparfait de sa conscience et les qualités plutôt superficielles de son esprit, l'héroïne des Romans du Wessex ne passe pas à travers la vie sans penser au mystère de l'existence. Bien qu'elle ne puisse croire aux dogmes qu'on lui offre, elle ne ressemble pas aux femmes futiles que n'inquiète aucune préoccupation spirituelle. Création d'un esprit philosophique, elle est elle-même disposée à philosopher ; elle ne peut manquer de voir l'injustice de la vie, et comme elle n'est pas soutenue par une religion de résignation, ni par le désir de l'action qui est le meilleur remède du pessimisme, elle est profondément frappée par l'amertume de la destinée humaine. Tess dit à Ange Clare qu'elle voudrait bien savoir pourquoi le soleil brille de même sur les bons et sur les méchants ; dès l'âge de seize ans elle déclare à son petit frère que ce monde est « un monde pourri ».

A l'idée d'injustice s'ajoute l'idée de la brièveté de la vie, et le sens de la petite place que l'homme occupe dans l'univers ; en contemplant les étoiles et leur indifférence, Viviette s'écrie : « Ce n'est pas la peine de vivre ». Et par ces quelques mots elle résume la mentalité de beaucoup d'héroïnes de Hardy ; l'idée de l'éphémère leur donne le sentiment profond de l'inutilité de l'homme et de la

vanité de ses efforts. Leur esprit est saisi de la vanité de toutes choses, et Tess déclare la vanité de la science en paroles aussi désenchantées que celles de l'Ecclésiaste :

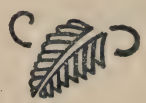
« Quelquefois je me dis que ce n'est pas la peine d'en savoir plus long qu'à présent. A quoi est-ce que ça sert d'apprendre que je fais partie d'une longue file de gens ; de découvrir, dans quelque vieux livre, quelqu'un tout pareil à moi, de savoir que je jouerai le même rôle ? Cela me rendrait triste, voilà tout. Le mieux est de ne pas se souvenir que sa nature, et tout ce qu'on a fait dans le passé, ressemblent exactement à ce qu'ont fait des milliers et des milliers de gens, et que ce que vous allez être et faire ressemblera à la vie d'autres milliers encore. » (*Tess*, III, 19.)

Cette conception de la vie n'existe qu'à l'état d'impressions passagères chez la plupart des héroïnes; deux seulement, Mrs. Yeobright et Elizabeth-Jane ont l'esprit vraiment philosophique ; la dernière surtout essaie de mettre en pratique les théories qu'elle tire de la futilité de l'existence : puisque la vie est injuste, puisque l'homme subit des douleurs imméritées, pourquoi se laisser toucher par la souffrance et émouvoir par la joie ? Elle supprime presque les émotions de son cœur et traverse la vie calme et raisonnable.

« Son expérience avait été de nature à lui enseigner, à tort ou à raison, que l'honneur douteux d'un bref séjour dans ce triste monde ne valait guère une effusion de reconnaissance, même lorsque la route se trouvait subitement éclairée au milieu du voyage par des rayons de soleil aussi riches que ceux qu'elle voyait actuellement. Mais son intime conviction, que ni elle ni aucun de ses semblables ne méritait moins que ce qu'on leur accordait, ne la rendait pas aveugle au fait que d'autres qui recevaient moins avaient mérité bien davantage. Et, forcée ainsi de se classer parmi les mortels heureux, elle ne laissa pas de s'étonner de la persistance, dans cette vie, de l'imprévu ; car celle qui, arrivée à l'âge mûr, jouissait d'une tranquillité continue, était la même personne dont la jeunesse semblait enseigner cette leçon, que le bonheur n'est qu'un épisode accidentel dans un drame où règnent surtout les souffrances. » (*The Mayor of Casterbridge*, XLV.)

Sa philosophie supprime l'action, supprime le bonheur, mais supprime aussi le malheur. C'est parce que les autres héroïnes ne sa-nt pas ainsi se plier avec indifférence à leur destinée, qu'elles souffrent ecu'elles luttent, et souvent qu'elles périssent.

(A suivre). A. Liron.



Du temps où la guerre était « joyeuse »[1]

III.

Wolzogen, qui avait dépassé la soixantaine, ne put résister à sept semaines de tranchées, suivies de marches infernales dans le gouvernement de Suwalki. A Marggrabowa, il se fit envoyer à l'hôpital. On était en fin février 1915. Après la bataille de Tannenberg, les troupes du génie allemandes avaient construit une voie ferrée unissant Marggrabowa — une " *Kreisstadt* " d'environ 6,000 habitants, sur la ligne secondaire d'Insterburg à Lyck : *cf.* Baedeker, *Nordost-Deutschland,* (Route 25, De Kœnigsberg à Eydtkuhnen par Insterburg) — à la voie ferrée russe de Suwalki. C'est en cette ville que finit par être transporté l'officier littérateur (p. 243) :

« L'après-midi, vers deux heures, nous atteignîmes heureusement la capitale de gouvernement, Suwalki. Casernes sur casernes, au bel aspect, neuves, claires. Par-dessus la mer des maisons, trônant sur une colline, l'église russe avec ses bulbes d'or étincelant dans l'incendie solaire. Pas un indigène sur la vaste esplanade de la gare, si ce n'est quelques lycéens juifs en uniforme. Rien que des soldats allemands de toutes armes, achevant le déchargement de trains innombrables et gigantesques. Notre hôpital roulant avait à peine fait halte hors de la station, sur une voie de garage, que de tous côtés commençait à affluer son triste chargement. Des hommes blessés légèrement accouraient de toutes parts, les têtes ensanglantées, les bras en écharpe, dans des pansements massifs. Chacun voulait être le premier à s'assurer une bonne place. Clopin-clopant arrivaient à la suite les hommes blessés aux jambes. Puis c'était, sur des civières, le défilé des grands blessés, clos par quatre pauvres diables qui, pour avoir procédé à l'étourdie avec le feu dans une grange, s'étaient misérablement brûlés. Des faces noires de fumée, des capotes criblées de mitraille, en haillons, des uniformes déchirés, montrant la corde, très souvent agrémentés de dépouilles russes, des os enfoncés, des chairs meurtries : telle était notre cargaison pour l'Allemagne. En moins d'une heure, le train fut bondé. Le compartiment d'officiers, où j'avais hébergé mes os cliquetants, s'était rempli en un clin d'œil. On y apporta un vétérinaire aux pieds gelés ; un lieutenant, à la stature infinie, avec une jambe cassée ; un enseigne adolescent auquel une balle, entrée par la bouche, avait si dangereusement mutilé l'œsophage, que l'infortuné ne pouvait ni avaler ni parler. Quant aux autres qui, le bras en écharpe, avaient escaladé le marchepied en

1. Voir nos numéros de mars et avril 1919.

dansant, jamais je n'avais vu de ma vie gens si heureux ! Le magnifique et brave capitaine qui, à l'ouest comme à l'est, avait assisté à quantité d'âpres luttes et de combats meurtriers, et avait rejoint récemment le front, guéri d'une grave blessure ; le jeune lieutenant de réserve, qui commandait une compagnie ; le mince et décidé uhlan ; le premier lieutenant, posé, à la barbe en broussaille : tous étaient comme ivres de bonheur à l'idée d'en être quittes avec une légère blessure de surface et d'avoir conquis, à si peu de frais, le droit à une permission de plusieurs semaines... »

En deux jours et deux nuits, le train sanitaire atteignit Berlin. Et Wolzogen conclut son épopée de six mois par un éloge des lieutenants boches, *« que nul peuple de la terre n'a égalés »*, et l'espoir, incertain — déjà ! — que *« nos diplomates et hommes politiques réalistes, nos marchands qui voient loin, nos calculateurs adroits, nos honnêtes courtiers seront en nombre suffisant »* pour combiner une *pax germanica « vraiment digne et durable. »* Il faudrait pour cela, qu'à côté d'Hindenburg surgît un nouveau Bismarck. *« Telle est l'énigme angoissante qui, en ces jours d'un printemps gonflé de germes, verdoyant d'attentes, remplit tous les cœurs allemands. »* Ceci, ne l'oublions pas, est du printemps de 1915.....

Avec Heinz Tovote, c'est un horizon tout différent qui s'ouvre à nous. Tovote, comme Wolzogen, n'est pas un inconnu pour le germaniste français. Né à Hanovre en 1864, ce fut moins sa valeur littéraire qui le fit citer, que le fait qu'il fut, pendant une dizaine d'années, le romancier à la mode de la société mondaine. Son premier roman : *Im Liebesrausch* (1896), marque l'ordre d'idées et de sentiments dont il n'est jamais sorti. Il offre, en outre, ceci de curieux pour nous, qu'il est accompagné d'un mot d'Edmond de Goncourt, où il est dit qu'on ne saurait écrire avant 40 ans un roman de mœurs véritables[1]. Dans : *Aus einer deutschen Festung im Kriege*, composé en mai 1915 et paru dans la collection des *Ullstein Kriegsbücher*, comme le volume précédent, Tovote, bien que ne nommant jamais cette ville, narre sa vie, l'automne de 1914 puis l'hiver et une partie du printemps de 1915, à Ingolstadt, où il commandait une compagnie de dépôt d'infanterie. On sait qu'à Ingolstadt — dont les importantes fortifications, rasées par Napoléon en 1800, après un siège de trois mois, ont été relevées et augmentées depuis 1827 — était internée une quantité considérable de prisonniers de guerre français, dont beaucoup d'officiers et de sanitaires. Tovote leur a dédié quelques pages, faussement bienveillantes, que nous traduirons avant toutes autres.

1. Il serait curieux, soit dit en passant, de rapprocher l'opinion d'E. de Goncourt de celle de Benvenuto Cellini, en tête de sa *Vita* (éd. A. Padovan ; Milano, U. Hœpli, 1915, p. 2) : qu'un homme de bien ne doit commencer d'écrire son autobiographie *« prima che passato l' età de' quaranta anni. »* Or, autobiographie et roman de mœurs ne sont-ils pas, en somme, identiques ?

Un jour où le capitaine Tovote était en train, au « *Ludwig* », de refaire, avec ses camarades, la carte de l'Europe au profit de la Plus Grande Allemagne, le médecin-major de la garnison, lui frappant sur l'épaule, lui demanda : « *Auriez-vous envie de venir avec nous, vers dix heures, à la Gare Centrale ?* » On sait qu'Ingolstadt a deux stations : l'une, le « *Lokalbahnhof* », la plus rapprochée de la ville, mais où ne s'arrêtent pas les trains de grande communication ; l'autre, le « *Hauptbahnhof* », assez éloignée, mais qui est reliée à la ville par un tramway à chevaux. Il s'agissait de recevoir des officiers français, prisonniers de guerre, de les fouiller, de les vacciner, etc..... A l'heure dite, Tovote était au rendez-vous. La place de la station grouillait d'une multitude frénétique. C'étaient les premiers arrivages. La curiosité populaire ne s'était point encore émoussée au spectacle répété de ces humiliantes exhibitions des victimes malheureuses de la guerre. Les quais, d'ailleurs, étaient gardés, par des sentinelles, contre l'envahissement de la plèbe. Un vieux capitaine, qui faisait fonction de commandant de gare, veillait à ce que l'ordre ne fût pas troublé..... A onze heures, avec, comme toujours, un fort retard, le train fatidique est annoncé. Convoi qui n'en finit pas. C'est un « *Güterzug* », auquel a été annexé un wagon de voyageurs, qui amène ces infortunés. Et la voiture est de 3e classe, avec corridor central. Aux deux bouts de la plate-forme, un robuste Hun garde les issues, baïonnette au canon. A l'intérieur, un sous-officier et deux hommes, fusils chargés.

« Je vois de rouges képis luire. Quelles belles cibles ce doit être, là-bas, en campagne ! Les têtes appuyées contre la dure paroi, ils dorment solidement, et il faut les secouer pour qu'ils s'éveillent. Ivres de sommeil, ils descendent, en vacillant, les marches obscures et, lorsqu'ils sont au dernier gradin, surélevé, c'est presque une chute qu'ils font. Ils sont petits et n'en imposent pas. Leurs pantalons rouges se détachent crûment. Leurs vareuses sont rouges-bleues. C'est ainsi qu'ils nous apparaissent, avec le côté gauche vierge du sabre, sans gants, sans rien. Pas de manteau : rien, absolument ! « *Da geht 's hin !* » *(Par ici la sortie !)*, crie au premier une sentinelle, en le saisissant au bras et le poussant dans la direction. Entourés par nos hommes, ils s'en vont, comme de demi-aveugles, désorientés, assommés de fatigue, à travers le fouillis de rails qui s'entrecroisent, puis disparaissent dans la nuit.....

« En tête marche un vieux monsieur, à cheveux et barbiche blancs, quelque commandant ou colonel. L'un d'entre eux seulement possède un vieux manteau, montrant la corde, tout déchiré et souillé, qu'il a, sans doute, au dernier moment, pris, sur le champ de bataille, à quelque simple soldat. On leur fait faire le tour de la gare. A peine sont-ils parvenus sur la chaussée, que la foule, qui y stationne, éclate en hourras tumultueux. La chaîne des sentinelles est trop faible. Elle ne peut résister à cette poussée et cède lentement. Nous devons mettre sabre au clair, pour repousser cette horde, qu'enfin nous réussissons à contenir. Ce n'est, d'ailleurs, que curiosité. L'on veut voir l'ennemi

de près. Quelques-uns ne cessent de crier comme des forcenés : « *A la bas les Français !* » Pourquoi ce « *à la* », ils seraient fort embarrassés de le dire !

« La petite troupe, escortée par le médecin, disparaît dans la maison du chef de gare. Vite, on a placé des quinquets, et les sentinelles gardent portes et fenêtres. Maintenant, la foule siffle et hue. Et c'est dans un furieux tumulte que le major procède à l'inspection des prisonniers. »

Enfin, l'on conduit ceux-ci, à pied, au fort : plus de deux heures de marche. « Non rasés, les têtes ballantes, sales et harassés de sommeil, ils m'ont, dans la demi-lumière nocturne, produit une impression pénible. L'excitation universelle rendait difficiles les constats de détail. Je vois toujours, devant moi, le petit vieux aux cheveux gris, qui, le chef brinquebalant, se laissait escorter sous les huées. Des autres, je n'ai rien retenu. » Au fort, en pleine campagne encore ensoleillée, le spectacle est, le lendemain, tout différent. « Voici le fort aux murs verts... Je descendais de cheval devant sa gigantesque porte de fer, lorsqu'un gamin, tirant la sonnette, la fait s'ouvrir. Le sous-officier de garde, voyant ces six cavaliers, s'est, en effet, empressé de nous faciliter le passage, et c'est à cheval que nous pénétrons dans l'enceinte... Dès l'entrée, voici environ trente pantalons rouges. Je me garde d'affecter une curiosité trop grande, et bavarde, tout en chevauchant, avec le commandant du fort. Lorsque je suis arrivé bien en face d'eux, je porte lentement la main à ma casquette. Aussitôt, ils ont pris la position et répondent au salut avec la paume de la main ouverte et tournée en dehors. Ils nous regardent avec de grands yeux, cependant que nous pénétrons dans la citadelle. Nous y disparaissons dans la nuit de la longue et haute voûte. Puis, par un étroit corridor sur la gauche, nous arrivons aux cantonnements, bien éclairés, mais solidement grillés, et spacieux, où vingt lits et plus trouveraient place et où, cependant, comme il s'agit d'officiers, l'on n'en a mis que cinq ou six.

« Voici, assis, un jeune lieutenant en train de lacer ses brodequins. Un des nouveaux arrivés de ce matin se lave, à demi-nu. Un troisième est en train de se brosser, à l'une des fenêtres où il a disposé un petit miroir de poche, la barbe avec une scrupuleuse méticulosité. Il y a déjà, ici, plus de soixante officiers, dont sept médecins, deux commandants et un général, avec tout son état-major.

« Nous revenons sur nos pas et nous nous arrêtons à la première enceinte, de façon à pouvoir bien observer messieurs nos ennemis. Quelques-uns dans le tas, par leur attitude raide et cassante, font un effet bien militaire. Mais l'impression de l'ensemble n'est nullement imposante. Ils ont plutôt l'air de figurants d'un petit théâtre de province, auxquels l'uniforme ne siérait pas. Beaucoup portent de longues barbes blondes, d'autres de courtes barbiches noires. Un tout minuscule bonhomme nous regarde insolemment en face, essayant un rire sardonique, qui ne lui réussit d'ailleurs pas. Un autre, s'approchant du sous-officier, lui demande, en fort bon allemand, s'ils ne seront pas autorisés, comme la veille, à aller dans le fossé de circonvallation d'arrière pour y « *zirkulieren* ». Le capitaine y consent et ordonne : « *Deux postes aux murs d'arrière!* » Cela

produit une émotion dans les groupes, qui se resserrent et où chacun entame, sans doute, l'histoire de sa captivité. Puis, lentement, ils pénètrent sous la grande voûte et saluent derechef, comme je prends congé de l'aimable commandant. « *Jesses !* — ne peut s'empêcher de penser tout haut mon ordonnance — *die schauen aber nicht aus wie Offiziere, die sollten doch mal unsere Herren sehen !* »[1] C'est exact. Pour aller au feu, on nous habille, des pieds à la tête, de flambant neuf « *feldgrau* » *(gris-campagne)*; les cinq soldats qui m'accompagnent sont propres comme un sou ; les chevaux harnachés de cuir jaune-vierge sortant des magasins... Quel contraste avec le petit groupe poussiéreux des Français ! Oui, pour un contraste, c'en est un ! » (p. 67 *seq.*).

Lisons, maintenant, quelques pages du chapitre : *Transport d'officiers* (p. 88 *seq.*) :

« Du commandant de la forteresse : « 1° *Le lundi 25, à la gare centrale, quai ouest, 300 officiers français prisonniers seront embarqués à 10 h. 3 m. du matin pour Plassenburg ;* 2° ..... ; 3° ..... ; 4° *La 10me compagnie de réserve fournira pour ce transport un piquet composé d'un capitaine, 3 lieutenants, 4 sous-officiers, 26 hommes, 1 clairon.....* » Puis, en grosses lettres droites : « *En communication à M. le capitaine Tovote, Hautement — Bien — Né, avec prière de rendre cet ordre, sa mission exécutée.* » — Le soir de la réception, mon sergent-major me remettait une copie de cette même pièce, tapée à la machine, et l'étendait devant moi sur mon secrétaire en la lissant d'un geste doux du plat de la main. En échange des trois cents Français, on nous envoyait trois cents officiers russes du front oriental, afin que MM. les Alliés fissent dûment connaissance sur notre sol, ce qui, jusqu'alors, ne leur avait été guère possible.

« Surveiller, pendant un jour et plus, trois cents officiers prisonniers avec seulement trente hommes n'est pas chose facile. Déjà, la nuit d'avant, quelques-uns de ces cocos-là avaient, mais vainement, essayé de nouveau de filer à l'anglaise et s'étaient fait pincer par les sentinelles dans l'intérieur même de l'enceinte. Peut-être étaient-ils informés de leur transfert et allaient-ils tenter, rapidement, de mettre à profit cette dernière aubaine ?

« Le matin du départ, une couche épaisse de neige recouvrait la ville. Le verglas unissait les routes. Impossible de monter à cheval : il fallait conduire sa bête par la bride. Les gens se mettent aux fenêtres pour vous regarder partir ainsi, au petit jour, à la gare en casque et en écharpe, le revolver à la ceinture, le brassard blanc de chef de transport au bras ! En route, je tombe sur un franciscain français, en cape brune, traînant une valise brodée et un carton d'emballage, un sac de cuir fixé aux épaules par une courroie. Il change, paraît-il, de camp... Enfin, nous voici au quai d'embarquement ! Je prends à charge le train, puis m'occupe de faire ranger les bagages des Français. Au cours d'une captivité déjà longue, chacun s'est enrichi,

1. « *Jésus ! ils n'ont pas du tout l'air d'officiers ! Il faudrait qu'ils vissent un peu les nôtres !* »

depuis longtemps, d'un balluchon, d'une malle et d'un havre-sac, bourrés de linge et de toute sorte d'autres choses.

« Les trois officiers qui me sont attachés viennent se présenter à moi. C'est à l'heure exacte qu'arrivent, conduites chacune par un lieutenant, les trois fractions différentes de prisonniers, arrivant de forts situés à peu près à deux heures de marche de la gare et dont ils sont partis à la pointe du jour. Bien que séparées encore l'une de l'autre, elles se font déjà signe. Mais on leur impose silence pour l'appel. Je procède donc à la lecture des noms, après quoi je sectionnerai mon transport en quatre unités. La plupart répondent par un sec et précis : « *Présent !* », mais quelques-uns, en allemand, par un coquet : « *Hier !* » Certains essaient de se couler avec leur groupe sans répondre et il faut répéter leur patronymique en bien les fixant pour les faire desserrer les dents et répondre réglementairement. Ce sont, d'ailleurs, les plus jeunes qui commettent ce genre d'incartades.

« Mes trente hommes d'escorte ont chargé l'arme, puis l'ont mise au cran de sûreté, avant de se disperser à travers le train, dans chacune des voitures. Avec les wagons à intercommunication, la surveillance est beaucoup plus aisée que dans les deux cars à compartiments séparés, où ont pris place le général, les colonels et les huit lieutenants-colonels. L'un des commandants de fort a fourni une liste des officiers français par ordre de grade, cependant que les deux autres se sont contentés de les inscrire alphabétiquement. Il m'a donc fallu procéder à un reclassement et les distribuer par ordre de noms. Or, les voici maintenant qui demandent à être groupés par popotes, ce qui, disent-ils, simplifierait le ravitaillement. J'y consens, malgré la débandade et le désordre qu'un tel remaniement entraîne. Un commandant, avec une vraie barbe d'apôtre, s'approche maintenant et m'explique en cherchant ses mots que leurs provisions de bouche étaient dans leurs sacs et leurs caisses, que cela a été, au fort, chargé sur un charriot pour être conduit à la gare et qu'on a tout mis en vrac dans le fourgon : alors, comment manger ? Je lui notifie qu'il n'y a rien à faire, qu'il doit lui-même comprendre qu'on ne saurait rechercher ces objets actuellement. « *Vous auriez dû faire comme vos camarades : les conserver par devers vous !* » Il me réplique alors, en excellent allemand : « *Dann hilft es wohl nichts ! Es wird auch so gehen !* [1] »

« Voici venir sur son fin alezan à la crinière blanche notre *Herr* commandant de la forteresse. Je lui fais mon rapport, et, comme j'observe que la nourriture n'a pas été prévue, parce que le règlement ne mentionne le ravitaillement des prisonniers que chaque vingt-quatre heures, et lui demande si, dans quelque station en cours de route, je pourrai les laisser acheter du pain et de la saucisse, il me répond : « *Mais oui ! Pas de sévérités superflues. Ils n'ont, en somme, que fait leur devoir !* »

« Maintenant, j'ai mon train en mains. Tout est en ordre. Le clairon sonne : « *Einsteigen !* » *(En voiture !)*, et, en quelques minutes, tout mon monde est casé. Nous offrons à quelques officiers âgés de passer en seconde classe. Mais ils préfèrent rester dans les grandes voitures

1. « *Alors rien à faire ! On s'arrangera autrement !* »

de troisième à corridor, en compagnie de leurs connaissances. Ils ont bien raison, car, plus tard, il se produira ceci : que le wagon réservé au général et aux officiers d'état-major ne chauffe pas ! Et ce ne sera qu'à Nuremberg, où, à l'occasion du changement de machine, leur voiture se trouvera être placée en tête de train, qu'ils seront gratifiés, alors, de ce qu'ils qualifieront à présent de « *trop chaud !* [1] »

Nous épargnerons au lecteur les minutieuses et pesantes descriptions de Heinz Tovote sur les incidents de cette journée, qui n'en comptent pas d'autres que ceux que sa mentalité terre-à-terre de Boche francophobe imagina pour donner du piquant et de la tendance à son récit. Le contrôle qu'il dit avoir, sans cesse, pratiqué, s'il fait honneur à sa conscience professionnelle, n'en révèle pas moins une insupportable et tyrannisante méticulosité, dont, aussi aussi bien, les récits de nos prisonniers, qui ont survécu à leur affreux calvaire, nous ont surabondamment révélé l'implacable, polyforme et systématique pratique. Il y avait, dans ce transport, quelques héros du camp des Romains, — à Ingolstadt, à cette époque, se trouvaient les commandants de Longwy, Givet et Manonviller [2], — qui, de ce chef, avaient conservé leurs épées. Tovote, dès la courte halte à Eichstätt, se promène de long en large du train, dans l'espoir de surprendre quelque irrégularité et de pouvoir sévir, ou, tout au moins, humilier, par quelque pavé d'ours teuton, la joyeuseté bon enfant du Français. Mais, malgré toute son excellente volonté, il ne trouva rien à reprendre.

« Ces Messieurs s'étaient mis à l'aise. Ils fumaient, bavardaient « et jouaient, leur tunique enlevée, et l'on se fût cru au sein d'une « excursion de famille. Partout, ils se précipitaient aux portières, « surtout lorsqu'on traversa la romantique vallée d'Altmühltal, « toute couverte de neige. » Beaucoup, d'ailleurs, connaissaient, au dire de Tovote, la région et demandaient si c'était déjà le château de Pappenheim. On sait que, pour se rendre d'Ingolstadt à l'ancien fort de Plassenburg, transformé, bien avant la guerre, en maison de correction et qui domine, dans une pittoresque contrée, la petite cité de Kulmbach, célèbre par sa bière, il faut passer par Nuremberg, ainsi qu'on l'a, d'ailleurs, lu plus haut. Tovote, dans ce livre qui date du printemps de 1915, a cru devoir rééditer la célèbre légende boche officielle des bombes sur la ville, si aisément réfutée par M. R. Puaux, dans son excellent volume : *Le Mensonge du 3 août 1914*, publié en 1917 chez Payot [3]. « Nous arrivons — écrit

1. En français dans le texte.

2. Des démarches, que nous eûmes à faire nous-même, en décembre 1914 et janvier et février 1915, en faveur du médecin militaire nîmois Henri Cambessédès, interné au fort 3 à Ingolstadt, nous révélèrent maints détails inédits sur la vraie manière de la „ *K. Festungskommandantur* " de cette ville.

3. Dans la belle publication : *Les Crimes des Barbares, 1914-1918*, émanant de

notre officier, p. 94, — à Nuremberg et on leur dit de bien regarder « cette ville soi-disant brûlée par nos ennemis, pour se rendre « compte de ce qu'il y a de vrai dans tous ces bruits. » — A Bamberg, la nuit est venue. Tovote tremble de nouveau : « Maintenant, il « s'agit de faire doublement attention, car souvent le train marche très « lentement, en vrai train militaire, ce qui n'empêche pas que nous « arrivions toujours trop tôt à quelque gare, où il faut attendre que « vienne l'heure réglementaire du départ. » Grand incident, cependant ! Serait-ce l'incident rêvé, où Tovote récoltera au moins la croix de fer de première classe ? Une carte postale, à l'un de ces arrêts mortels, a été vue, par son œil d'aigle aux aguets, volant d'une fenêtre du train et tombant aux pieds d'un pauvre diable de terrassier. Aussitôt Tovote enquête. Malheur ! C'est un homme de son escorte, qui a écrit à sa femme, résidant aux environs. L'incident recule. Et Tovote, furieux, se rattrape en faisant de l'esprit... germanique aux dépens des Welches : « Nous leur avons, finalement, annoncé « qu'on les conduisait à Plassenburg, près Kulmbach, mais qu'il « leur est encore défendu d'utiliser cette indication. „*Ah ! Kulm-* « *bach, serr guttes Bier !* “ dit l'un. Un autre, de demander si ce « n'est pas près de Bayreuth ? — *Oui, certes !* — *Wagnär ! ich* « *lieben alles von Wagnär.* » — Ainsi, Tovote se ravale au niveau de ce pitre de Karl Ettlinger, *alias : Karlchen* [1], dans ces charges grossières parues, en 1915 aussi, chez Georg Müller, à Munich, et qui s'intitulent : *Karlchens Kriegsberichte*, *Grandebouche und Lausikoff und Lausikoff lügt weiter*, *Grandebouche sucht Spiessgesellen*, — et les Français qu'il dessine ressemblent un peu à ceux de Karl Ewald Olszewski, dans le *Kriegs-Struwwelpeter* de l'*Holbein-Verlag* à Munich, la même année ! N'insistons donc pas plus que de mérite sur ces crayons de Tovote...

CAMILLE PITOLLET.

l'*Union des Grandes Associations Françaises* (3, rue Récamier, Paris), M. A. Aulard a repris, en 1919, cette histoire des bombes de Nuremberg, sans tenir compte de citer l'ouvrage décisif de M. René Puaux. Voir son article : *Le Mensonge Allemand*, p. 3.

1. Rédacteur à la *Jugend*, de Munich.

Comment Pope traduit Boileau

A l'entrée du second cycle, avant de proposer une version à nos élèves, il convient de prendre quelques précautions, surtout s'il s'agit d'élèves de l'enseignement sans latin, ou d'une classe hétérogène où les uns apportent l'expérience de la version classique, tandis que les autres n'ont que leur bonne volonté.

Il apparaît dès lors comme nécessaire de commenter en classe et de comparer avec le texte une traduction qui soit à la fois assez exacte pour pouvoir servir de modèle, et assez personnelle pour que l'étude y découvre quelque intérêt littéraire.

Nous avons essayé dans nos classes de partir d'un texte anglais. Il est nécessaire d'expliquer ce texte, soit en anglais, comme on l'a fait dans les classes précédentes, soit en français. Et comme il faut bien en venir au français, c'est à cette seconde méthode que nous nous étions arrêté. Nous demandions aux élèves de proposer une traduction, et nous confrontions alors celle-ci avec le texte et avec la version proposée comme modèle.

Nous croyons avoir remarqué que cette méthode déroute les enfants. Ils ne voient pas les nuances que l'on essaie de leur expliquer, et on ne saurait le leur reprocher, puisque le but est précisément de leur apprendre à les sentir. Si bien que la classe leur apparaît comme une simple comparaison de leur français maladroit à un français plus élégant. Et comme ils ont devant les yeux ce même monsieur qui jadis les empêchait de repenser un texte anglais en leur langue maternelle, ce monsieur dont le métier est de corriger leur anglais et non pas leur français, ils sont *dépaysés :* ils ont manqué le passage si délicat de la composition anglaise à la version.

Il y a peut-être plus de profit à comparer un texte français à sa traduction anglaise. Il ne s'agit pas, qu'on y prenne garde, de leur proposer un thème oral. Les deux textes devront être donnés parallèlement : une phrase française sera immédiatement suivie de sa traduction anglaise. Et si l'on a eu soin de choisir un texte français simple et facile à comprendre de plain-pied, le texte anglais apparaîtra, ainsi qu'à l'habitude, comme l'objet même de la classe.

Ainsi, sans heurt, s'opérera la transition, et l'on pourra un peu plus tard faire la contre-partie : choisir un texte anglais assez difficile et le comparer en classe à sa version française, en attirant l'attention sur cette dernière.

On trouvera ci-après un exemple de ce que nous avons tenté comme exercice de début. La traduction de Pope paraît avoir l'avantage d'illustrer, dans un espace restreint, les principes essentiels : conditions de l'exactitude, différences de caractère entre les deux langues, différence de tempérament entre le traducteur et son modèle.

L'HUITRE ET LES PLAIDEURS

Un jour, dit un auteur, n'importe en quel chapitre[1],
Deux voyageurs à jeun[2] rencontrèrent[3] une huître.
Tous deux la contestaient[5], lorsque, dans leur chemin[6],
La Justice[7] passa, la balance à la main.
Devant elle, à grand bruit[8], ils exposent la chose.
Tous deux, avec dépens[9], veulent gagner leur cause.
La Justice, pesant ce droit litigieux,
Demande[12] l'huître, l'ouvre et l'avale à leurs yeux,
Et par ce bel[13] arrêt[14] terminant la bataille :
« Tenez, voilà, dit-elle, à chacun une écaille.
Des sottises[17] d'autrui[18] nous vivons[16] au Palais[19].
Messieurs[20], l'huître était bonne[21]. Adieu. Vivez en paix[22] ».

BOILEAU.

NOTES

1. N'importe en quel chapitre. *Where I need not say.* — Pope modifie; la modification est peu importante, l'hémistiche de Boileau n'étant guère qu'une cheville.

2. A jeun. *Hungry.*— Pope a changé la place de cette expression. De plus sa traduction est faible. Il a tort : plus les plaideurs seront affamés, et plus la querelle sera violente.

3. Rencontrèrent. *Found in their way.* — Pope est plus précis, plus concret que Boileau.

4. *Both fierce.* Ajouté par Pope. Cette addition est heureuse : plus le tempérament des plaideurs est violent, et plus ils s'obstineront.

5. Tous deux la contestaient. *The dispute grew strong.* — Pope est plus énergique que Boileau; il semble qu'il rende mieux le caractère agressif du différend.

6. Passa dans leur chemin. *Passed along.*

7. *Dame Justice.* Justice étant neutre en anglais, il faut indiquer de quel genre est la personnification en ajoutant : *dame.*

8. A grand bruit. *With clamours.* — Pope est plus précis et plus concret que Boileau.

9. Avec dépens. — Omis par Pope. Il a tort. Boileau donne une expression technique, en harmonie avec le caractère et l'expérience des plaideurs.

10. *Pleads the laws.* Ajouté par Pope. Cette addition ne compense pas l'omission précédente.

THE OYSTER AND THE SUITORS

Once (says an author, where I need not say[1])
Two travellers found an oyster in their way[2];
Both fierce[4], both hungry[3], the dispute grew strong[5],
While, scale in hand, dame Justice[7] passed along[6].
Before her, each, with clamours[8], pleads the laws[10],
Explains the matter and would win the cause.
Dame Justice, weighing long[11] the doubtful right,
Takes[12], opens, swallows it before their sight.
The cause of strife removed[15] so rarely well[13],
"There, take," says Justice, "take you each a shell.
We thrive[16] at Westminster[19] on fools[17] like you[18]:
'Twas a fat[21] oyster — Live in peace — Adieu[22]".

POPE.

11. *Long*. Ajouté par Pope.

12. La Justice de Boileau demande l'huître; celle de Pope est plus agressive : elle la prend.

13. Bel. *Rarely well*. Pope est plus caustique.

14. Arrêt. Terme technique et précis omis par Pope.

15. *Removed*. Pope a remplacé le mot « arrêt », qui était abstrait et précis, par une image concrète et pleine d'humour.

16. Nous vivons. *We thrive*. — Pope est plus violent, plus méchant à l'égard de la Justice.

17. Des sottises. *On fools*. — Pope a remplacé un mot abstrait par un mot plus concret. En outre, il s'attaque non pas au défaut, la sottise, mais à la personne, le sot.

18. D'autrui. *Like you*. — La Justice de Pope est plus directe et plus personnelle dans son attaque, plus méchante, en un mot, que celle de Boileau.

19. Au Palais. *At Westminster*. — Pope donne une couleur anglaise; il ne traduit plus, il adapte.

20. Messieurs. Omis par Pope. C'est un tort : le mot fait partie de la procédure.

21. Bonne. *Fat*. — L'épithète de Pope est plus concrète.

22. Adieu. Vivez en paix. *Live in peace. Adieu*. — Pope est très exact. Mais il intervertit : il a tort. Il vaut mieux terminer sur un ironique « Vivez en paix », que sur un banal « Adieu ».

COMMENTAIRE

I. — La traduction de Pope est, dans l'ensemble, exacte et heureuse. Comme ceux de Boileau, ses vers sont rimés et groupés en distiques. Chez lui, comme chez Boileau, le sens se termine à la fin du second vers, qui a toujours un sens plus plein que le premier.

C'est que Pope est le Boileau anglais. Boileau a été pour Pope un modèle et un maître.

II. — Cependant, nous avons remarqué certaines divergences :

a) Pope, en s'astreignant à traduire en vers le texte de Boileau, a été, par le fait même, contraint de commettre quelques inexactitudes. Ainsi il a ajouté "*pleads the laws*" pour rimer avec "*cause*", et il a, malheureusement, nous l'avons vu, changé la place de "*Adieu*" pour trouver une rime à *you*. Aussi, si l'on veut être fidèle à son texte, vaudra-t-il mieux employer toujours la prose.

b) Dans l'ensemble, Boileau préfère les termes abstraits et précis (avec dépens, arrêt) et Pope les mots concrets et faisant image *(clamours, fat)*. Cette différence tient au génie même des deux langues.

c) D'autre part, Pope nous a montré des personnages plus agressifs et plus méchants que ceux de Boileau. Et ceci tient probablement à la différence de tempérament entre les deux hommes : Pope est plus malveillant que Boileau.

III. — Conclusion. — Une traduction doit toujours être, et dans les mots et dans le style, aussi ressemblante que possible. Il est certain pourtant que le tempérament du traducteur et le caractère de la langue qu'il emploie auront marqué sa version.

Une traduction est une œuvre d'art et non pas un problème scientifique.

Telles sont, données simplement à titre d'exemple, les remarques qu'on peut indiquer ou suggérer à ses élèves au cours ou à la fin d'un parallèle comme celui que nous venons d'esquisser.

Léon Lemonnier,
Professeur au Lycée du Havre.

NOTES & DOCUMENTS

L'Œuvre des « Compagnons »

Quarante-cinq jeunes universitaires ou écrivains mobilisés ont, au cours même des tragiques événements auxquels ils étaient directement mêlés, pensé que leur attention ne devait pas être uniquement absorbée par les événements du présent ; ils ont médité sur l'avenir prochain, sur les graves et urgents problèmes qu'il allait poser à tous et, en particulier, aux universitaires. Ils se sont dit très justement que demain ne serait pas, ne devrait pas être ce qu'était hier, que l'Université, pour marcher du même pas que son temps, aurait à changer son esprit et ses méthodes. Mais, persuadés que la réforme qui s'imposait ne pouvait être abandonnée aux soins exclusifs de l'État ou de l'Administration, car ces deux redoutables puissances sont, par principe, lentes et timorées, ils ont résolu de prendre les devants et de dire leur propre foi et leurs revendications. Ils les ont exprimées, avec l'impétueuse ardeur de jeunes gens qui, vivant depuis août 1914 dans un monde d'action immédiate, sont impatients d'agir et ne veulent pas se payer eux-mêmes de mots et se laisser leurrer de vaines promesses. Ils ont exposé leur programme général, leurs principes directeurs dans une série d'articles parus d'abord dans l'*Opinion* en 1917, réunis ensuite en volume sous le titre l'*Université Nouvelle*[1] ; une deuxième série d'articles en cours de publication depuis novembre 1918 dans le même journal expose les modes d'application de leurs principes.

Nous nous réservons d'étudier leur action en détail en analysant l'*Université Nouvelle* et le volume qui lui fera suite. Aujourd'hui nous voulons seulement attirer l'attention sur leur entreprise si intéressante et si urgente, en dégageant les traits essentiels de leur doctrine, tels qu'ils les ont marqués eux-mêmes dans la *Solidarité* du 15 février dernier.

Ils veulent avant tout que l'Université de demain participe de façon intime et efficace à la vie de la nation et accroisse l'activité française.

Pour cela, ayant appris à l'armée l'importance des *liaisons*, ils réclament des liaisons étroites entre les différents ordres d'enseignement, ils demandent qu'une solidarité étroite et *réelle* s'établisse entre le Primaire, le Secondaire et le Supérieur, que tombent les barrières qui les séparaient, que les associations par catégories disparaissent pour faire place à une association totale où l'on ne connaîtra d'autres subdivisions que celles des corporations *régionales* ; ils considèrent comme indispensable de réaliser l'*école unique jusqu'à 13 ou 14 ans*, l'école obligatoire et gratuite. Sur la base de cette école unique qui assurera avec l'instruc-

1. Paris, Fischbacher, 1918.

tion égale pour tous le recrutement normal de l'élite, s'édifiera l'enseignement secondaire débarrassé des programmes encyclopédiques et arbitrairement compartimentés de 1902, donnant à la fois une haute culture rationnellement modernisée et un enseignement professionnel organisé méthodiquement en vue de l'initiation aux activités diverses de la vie pratique. L'Enseignement supérieur couronnera l'édifice dont il sera l'aboutissant logique, en donnant une initiation générale aux grandes disciplines, une préparation professionnelle et technique, en travaillant dans une étroite union avec les représentants de toute activité nationale ou régionale.

A tous les degrés, l'Université Nouvelle n'oubliera pas qu'il doit y avoir une étroite liaison entre les différentes disciplines pédagogiques et que l'éducateur complet et digne de ce nom ne doit pas seulement former l'esprit mais aussi la volonté et le corps.

Mais l'Université Nouvelle ne visera pas seulement à assurer ces diverses liaisons en son sein propre, elle cherchera à établir des liens non moins étroits entre son action et celle de l'État. Elle réclamera de celui-ci l'autonomie non pour avoir plus de liberté mais pour pouvoir user de la juste liberté qui lui sera reconnue au mieux des intérêts de la nation, pour être un corps vraiment actif, conscient et responsable, et non seulement un corps subventionné, agent passif, exécutant domestiqué de mesures sur l'opportunité desquelles il n'a pas été consulté. L'Université Nouvelle se maintiendra de plus en contact constant et direct avec les « régions » dont elle étudiera les besoins et accroîtra les ressources, en les faisant profiter de ses découvertes et de son travail. Enfin elle se considérera comme l'organe d'information du pays ; au lieu de vivre repliée sur elle-même et de ne travailler que pour une élite restreinte, elle tiendra le pays au courant des problèmes que les progrès de la science et l'évolution des sociétés posent de jour en jour.

Bref, à l'individualisme anarchique et à la centralisation tyrannique d'avant la guerre, elle s'efforcera de substituer un ordre nouveau basé sur « les liaisons et les libertés » et, ainsi, elle sera vraiment vivante et créatrice de vie.

Il n'y a peut-être rien de bien neuf dans les revendications des *Compagnons*. Tout ce qu'ils réclament a été réclamé avant eux, mais il ne l'avait été que par des voix isolées. La grande nouveauté de l'entreprise des *Compagnons* est, à côté de l'enthousiasme généreux, de la foi profonde qui s'en dégagent, le fait que la réforme demandée est âprement voulue par une collectivité ardente et jeune. La jeunesse et l'ardeur même des *Compagnons* nous sont garants qu'ils ne se laisseront pas rebuter par les premiers obstacles, qu'ils ne se contenteront pas d'avoir lancé un appel. Ils persévèreront dans leur effort, ils multiplieront leurs cris d'alarme et ils finiront par secouer l'indifférence de la masse, par vaincre les mauvaises volontés, par faire triompher leur cause. Nous saluons donc leur tentative non seulement avec toute la sympathie qu'elle mérite, mais avec une joyeuse confiance dans son succès final.

Puissent ces quelques lignes, en attirant sur eux et leur action l'attention de nos lecteurs, leur valoir de nouvelles adhésions et aider à leur victoire.

H. L.

Nécrologie : Gabriel CLARENS

Le 17 février dernier est mort à Mulhouse, à l'âge de 48 ans, un de nos plus sympathiques collègues, GABRIEL CLARENS, professeur d'allemand au lycée de Tarbes. Mobilisé le 2 août 1914 comme officier interprète de 1re classe à l'E.-M. de la 36e Division, affecté au cours de la guerre à l'E.-M. du 18e C. A., il avait fait toute la campagne sur le front, y montrant un entrain, une endurance et un mépris du danger qui lui avaient valu l'affection et l'estime de ses camarades et de ses chefs.

Le 24 juin 1918, il était cité à l'ordre du 18e C. A. dans les termes suivants : « Sur le front depuis le début de la guerre, a rendu les meilleurs « services. Sans se cantonner dans ses fonctions d'interprète, dont il « s'acquitte avec une conception remarquable, il a contribué au service « de reconnaissance dans les premières lignes ; il a été souvent, avec un « beau mépris du danger, au-devant des renseignements sur des points « violemment bombardés, particulièrement en mai 1917, sur le Chemin « des Dames et au cours des opérations récentes. »

Le 28 septembre, il était décoré de la Légion d'honneur.

Il est mort brutalement emporté en quelques jours par la grippe, sans avoir pu revoir les siens. Il est mort, du moins, en cette terre d'Alsace, où il espérait qu'il lui serait donné de finir sa carrière dans l'administration des lycées reconquis.

Tous ceux qui l'ont connu ont été vivement affectés par la fin prématurée et tragique de ce vaillant qui a fait honneur à l'Université dans l'armée, et dont toute la vie d'universitaire, fils et frère d'universitaires, fut de labeur probe, de dévouement, de modestie.

Il laisse une veuve et deux enfants de 15 et de 19 ans. Nous n'avons pas de consolations à leur offrir ; puissent ces quelques lignes leur montrer que les amis et camarades de leur cher disparu savent toute l'étendue de la perte qu'ils ont faite. H. L.

Deux Précurseurs

La disparition récente du fondateur de cette *Revue*, A. Wolfromm, et le décès prématuré de celui qui fut un de ses premiers collaborateurs, G. Friteau, ont donné lieu à des manifestations de sympathie ; nous en remercions nos collègues qui ont ainsi voulu rendre hommage à l'œuvre des « précurseurs », et rappeler le souvenir de ceux qui appartinrent à « l'âge héroïque » de notre enseignement.

A la dernière Assemblée générale de la Société des Professeurs de langues vivantes, la mort de M. Wolfromm a été rappelée par M. Cart :

« M. Cart annonce la mort de M. Wolfromm. Le président[1] exprime nos sentiments unanimes de regrets et de reconnaissance à l'égard de notre collègue ; il déplore d'avoir ignoré son décès, qui n'a même pas

1. M. Pinloche. Voir *Les Langues Modernes*, 1919, I.

été annoncé à l'Ecole Polytechnique, à laquelle Wolfromm avait cependant appartenu jusqu'à sa retraite ; sinon il se serait fait un devoir d'assister à ses obsèques. Il rappela ensuite en quelques mots la carrière de notre collègue, dont le mérite ne fut pas toujours reconnu, mais qui, par son autorité, son énergie indomptable, ses qualités indiscutables de pédagogue, a grandement honoré notre profession. Fondateur de la *Revue des Langues Vivantes*, il a créé le premier organe professionnel défendant la cause des professeurs de langues vivantes ; d'autre part, nous lui sommes redevables d'avoir obtenu, par sa ténacité et son courage inlassable, que les professeurs de langues vivantes fussent traités de la même façon que leurs collègues des autres enseignements ; c'est grâce à lui que notre maximum a été réduit de 20 à 15 heures. »

Et voici, d'autre part, comment s'est exprimé, devant la tombe de G. Friteau, le président de l'Amicale du Lycée Hoche[1] :

« Pour tous ceux qui, il y a quelque trente ans, étudiaient en Sorbonne, c'est un morceau de leur passé qui disparaît.

« Nous nous souvenons tous de ce jeune homme, souriant, affable, à la barbe blonde, au regard vif et clair, respirant la franchise et la droiture, qui passait rapidement au milieu de nos petits groupes, disant à chacun un mot aimable. Et, pour nous débutants, ce jeune homme, à peine plus âgé que nous, jouissait déjà d'une sorte de prestige. Il était le secrétaire de la *Revue des Langues Vivantes*, du premier organe professionnel qui ait défendu la cause des langues vivantes. Avec son ami Wolfromm, qui l'a précédé de quelques semaines dans la tombe, il eut la joie de remporter une première victoire, d'obtenir que ses collègues fussent mis sur le même pied que les professeurs des autres ordres d'enseignement. »

1. M. Henri Bloch, dont nous regrettons de n'avoir pu publier les paroles dans notre dernier numéro ; le texte nous en est parvenu trop tard.

REVUE DES PÉRIODIQUES

Français et Étrangers

Revue des Deux-Mondes. — 1er Février. — Jules Cambon, *L'erreur allemande sur les États-Unis ;* André Beaunier, *L'Affaire Shakespeare.*

Revue de Paris. — 1er Février. — J. Boulenger, *L'Affaire Shakespeare ;* Charles Rist, *L'Indemnité de guerre vue par les Allemands.*

L'Action nationale. — Février. — Ch. Andler, *L'Assemblée nationale allemande et la nouvelle Allemagne.*

France-États-Unis. — Février. — Maurice Barrès, *L'Éternelle menace.*

Revue France. — Février. — E. Goblot, *Les Nations et les Races.*

Revue des Nations latines. — 1er Mars. — J. Luchaire, *Les principes d'une organisation des relations actuelles internationales.* — E. Marchetti, *Banques et industries en Italie.*

L'Enseignement chrétien. — Février et Mars. — A. Mouchard, *Ce qu'il convient de dire à la jeunesse française après la guerre*, avec une liste d'ouvrages relatifs aux responsabilités de la guerre, et d'études sur la question de « l'âme allemande et la guerre ». — Mars. — G. Ramette, *Nos survivances ethniques et linguistiques :* Les influences celtes.

Modern Language Teaching. — February. — Deux articles consacrés l'un à l'enseignement de l'anglais en Italie (Emilio Re), l'autre à l'enseignement de l'italien en Angleterre (G. T. Plunkett) ; un troisième sur le Catalan (E. Alec Woolf). M. J. D. Anderson publie une contribution intéressante : " Indian Languages ", et montre brièvement le profit que des deux côtés on peut tirer, au point de vue psychologique et phonétique, de recherches communes ou d'un échange de travaux.

Bulletin des "French Homes", dirigé par M. Hubert Morand. — Février. — Articles en anglais et en français sur l'hospitalité française, sur la vie et la littérature américaines, etc.

The Anglo-French Review, edited by H. D. Davray et J. Lewis May, published by Dent, London and Paris. Organe de l'Anglo-French-Society, récemment fondée à Londres. Le premier numéro (Février 1919) renferme quinze « contributions », articles de critique et d'histoire ou poésies ; notices bibliographiques. La liste des collaborateurs est imposante, et chacun a tenu, semble-t-il, à faire sa part dans ce premier numéro. Peut-on souhaiter pour les suivants une concession aux habitudes françaises, qui nous font préférer des études plus substantielles, quitte à en réduire le nombre ?

La langue française à l'étranger. — Il se publie à Florence, par les soins de M. Giovanni Pappini, une revue de jeunes auteurs italiens écrivant leurs œuvres en français. Les articles et notices, très vivants et en général pleins d'intérêt, ne sont pas signés ; certains ne ménagent pas les critiques et les reproches à la France et aux Français, au moins dans le n° 3 que nous avons sous les yeux. Titre : *La Vraie Italie.*

CHRONIQUE UNIVERSITAIRE

Nombre maximum des candidats à recevoir aux Examens et Concours de 1919

Le nombre maximum des candidats et aspirantes à recevoir, en 1919, à la suite des concours des mois de juin et juillet pour les divers ordres d'agrégation, les différents certificats d'aptitude à l'enseignement secondaire et pour l'entrée à l'Ecole normale supérieure de Sèvres, est fixé ainsi qu'il suit :

	HOMMES	FEMMES
Agrégation d'allemand	5	1
Agrégation d'anglais	16	5
Agrégation d'espagnol	2	1
Agrégation d'italien	2	1
Certificat d'aptitude : Allemand	5	3
Certificat d'aptitude : Anglais	18	12
Certificat d'aptitude : Espagnol	3	2
Certificat d'aptitude : Italien	3	2
Certificat d'aptitude : Classes élémentaires	10	

Pour l'agrégation de l'enseignement des jeunes filles (lettres), sept candidates pourront être reçues dans chacune des sections littéraire et historique.

Pour le certificat d'aptitude (lettres), 20 jeunes filles à recevoir, dont 8 au maximum à Sèvres.

Anciens admissibles à l'Agrégation

Le *Journal Officiel* du 23 avril publie l'arrêté suivant du Ministre de l'Instruction publique :

Art. 1er. — Seront nommés agrégés les candidats à l'agrégation de l'enseignement secondaire déclarés admissibles aux épreuves orales des concours antérieurs à 1914 qui auront été empêchés de se présenter au concours de 1914, soit par leur appel sous les drapeaux, soit par suite de maladie survenue après leur inscription en vue dudit concours.

Art. 2. — Les candidats justifiant de deux ou de plusieurs admissibilités aux concours antérieurs à 1914 conserveront le bénéfice de l'admissibilité aux concours soit de 1919 et de 1920, soit de 1920 et de 1921.

Art. 3. — Les candidats justifiant d'une seule admissibilité aux concours antérieurs à 1914 conserveront le bénéfice de cette admissibilité aux épreuves orales de 1919 ou de 1920.

Art. 4. — Les concours spéciaux de 1919 (octobre) et de 1920 (juillet) restent réservés aux candidats dont la démobilisation est postérieure à la date de l'armistice.

[Il semble résulter du dernier article de cet arrêté qu'une session *spéciale*, en outre de celle d'octobre 1919, sera réservée en juillet 1920 aux démobilisés. Cette décision n'avait pas encore été rendue publique, du moins à notre connaissance.]

Session spéciale pour le Certificat secondaire

Par arrêté du 17 avril 1919, le Ministre a décidé qu'une session spéciale pour l'obtention du certificat d'aptitude à l'enseignement des langues vivantes dans les lycées et collèges s'ouvrira le vendredi 3 octobre 1919.

Pourront seuls prendre part à ce concours les candidats démobilisés, ou mis en sursis, ou autorisés à reprendre leurs études par le ministre de la guerre à une date postérieure à l'armistice.

Le nombre des candidats à recevoir ne sera pas fixé à l'avance ; il ne pourra toujours dépasser les deux tiers des admissibles aux épreuves orales.

Les inscriptions seront reçues au secrétariat de chaque académie et au secrétariat de la direction générale de l'enseignement public en Tunisie, du 1er mai au 7 juin 1919.

PROGRAMME

ALLEMAND.

1. Lessing. — Extraits des *Lettres sur la littérature moderne* et des *Lettres archéologiques* (Paris, Hachette).
2. Kleist. — *Michael Kohlhaas.*
3. Gœthe. — *Campagne in Frankreich.*
4. Schiller. — *Wallensteins Tod.*
5. Gromaire. — *Deutsche Lyrik*, I. Teil (Paris, A. Colin).

ANGLAIS.

Shakespeare. — *King Lear.*
Walt Whitman. — *Drum Taps.*
Jack London. — *The Call of the Wild.*
Wells. — *Joan and Peter.*

ITALIEN.

Dante. — *Purgatorio XXIV.*
Pétrarque. — *Rime*, nos 125-139 (éd. Carducci).
B. Cellini. — *Vita*, éd. O. Bacci ad uso delle scuole (Florence, Sansoni), p. 79-110.
V. Alfieri. — *Vita*, epoca quarta (1775-1790).
G. Leopardi. — *All'Italia ;* le *Ricordanze ;* la *Ginestra.*

ESPAGNOL.

1. *Romances fronterizos*, nos 1038, 1064, 1102, 1083, 1088, 1085, 1180 du *Romanceri general* de Duran, tome II (B. A. E.).
2. Villegas. — *Historia del Abencerraje y la hermosa Jarifa.*
3. *Don Quijote*, segunda parte, cap 22-24.
4. Calderon. — *La cena delery Baltazar.*
5. José Zorilla. — *Don Juan Tenorio.*
6. Juan Valera. — *La Buena fama.*

Session spéciale d'Agrégation. — Nous avons publié dans notre dernier numéro les dispositions et les programmes relatifs aux agrégations de langues vivantes, pour la session spéciale qui doit s'ouvrir le 3 octobre prochain.

Nous sommes en mesure d'ajouter que les inscriptions seront reçues au secrétariat de chaque académie et au secrétariat de la direction générale de l'enseignement public en Tunisie, du 1er mai au 7 juin 1919.

Examen spécial aux étudiants de nationalité étrangère. — Une session de l'examen institué spécialement pour les étudiants de nationalité étrangère originaires de pays où l'enseignement secondaire n'est pas organisé de façon équivalente à l'enseignement secondaire français, et qui demandent à s'inscrire dans les Facultés ou écoles d'enseignement supérieur, s'ouvrira au siège de chaque Faculté le mardi 8 avril 1919.

Cours de vacances. — Le huitième cours de vacances pour étrangers organisé par la « Junta para Ampliación de Estudios e Investigaciones Cientificas », aura lieu à Madrid, du 14 juillet au 23 août 1919.

Le but principal de ces cours est d'offrir aux étrangers qui se consacrent à l'enseignement de l'espagnol, ou qui désirent se familiariser avec notre langue et notre littérature, l'occasion de compléter leurs connaissances au moyen de leçons, de conférences et de classes pratiques, faites par des spécialistes. Il y aura en même temps de petits cours et des leçons sur l'histoire, l'art et la vie sociale en Espagne, qui seront complétés par des excursions et des visites aux Musées.

La direction du cours est confiée à M. R. Menéndez Pidal, Directeur du « Centro de Estudios Históricos ».

S'adresser, pour renseignements et inscriptions, au secrétaire de la « Junta para Ampliación de Estudios », rue Moreto, 1, Madrid.

Citation

Le général commandant le 4me C. A. cite à l'ordre du C. A. (10 février 1919) :

L'officier interprète de 1re classe PITROU, de l'E.-M. du 4me C. A.

« Officier interprète d'un zèle et d'un dévouement remarquables. Au front depuis le début de la campagne, a rendu des services importants, recueillant dans ses interrogatoires de prisonniers, faits souvent en première ligne et dans des conditions parfois très périlleuses, des renseignements du plus haut intérêt pour le commandement, notamment le 15 juillet 1918 (bataille de Champagne), et du 30 septembre au 10 novembre 1918, pendant l'offensive. »

M. Pitrou est professeur d'allemand au lycée et chargé de conférences à la Faculté des Lettres de Caen.

Revue des Cours et Conférences

BORDEAUX

Cours de M. Berger. — 1° Thèmes oraux. — Anthologie des Prosateurs français contemporains, Romanciers (Delagrave). Environ les 100 premières pages.

2° Explications de textes. — Commentaires littéraires et grammaticaux. Morceaux divers de *King Lear* et du *Prelude.*

3° Questions spéciales étudiées. — *King Lear :* Le Romantisme et le Classicisme. — Le Caractère de Lear : l'évolution de la folie. — Le comique. Examen de l'opinion de Shelley : " It is universal, ideal and sublime ". — Les sources et ce que Shakespeare en a fait. — Les différents caractères. — La nature dans le drame shakespearien. — L'horreur dans le drame élizabéthain.

Le *Prelude :* La vie et l'œuvre de Wordsworth. — L'idéal d'éducation. Comparaison avec le système de Rousseau. — L'appréciation de Wordsworth sur son temps. — Le sentiment de la nature — ses diverses formes chez les romantiques. — Wordsworth et Coleridge. — L'optimisme de Wordsworth.

Cours de M. Reyher. — 1° Thèmes oraux. — Passages divers de l'Anthologie (Delagrave). — La Tristesse d'Olympio (thème écrit).

2° Explications de textes. — Morceaux divers de *Whitman*, du *Vicar of Wakefield* et de *Silent Places.*

3° Questions étudiées. — *Whitman :* Sa vie et son œuvre (série de conférences). — Conception de la poésie et de l'art d'après Whitman. — La nature dans Whitman.

Vicar of Wakefield : Goldsmith — sa vie, son caractère. — Les personnages dans le Vicar. — La poésie populaire d'après la ballade de Percy. — L'idylle dans le Vicar. — Dr. Primrose et Parson Adams. — L'intrigue (sujet de dissertation).

The Silent Places : La nature. — L'héroïsme. — Les nouvelles formes de l'exotisme.

Cours de Miss Lunn (lectrice). — Thèmes oraux. — Le Petit Chose.

Versions orales. — Jerry of the Island.

Debates. — Questions diverses.

DEVOIRS ÉCRITS *(donnés par M. Berger.)*

Thème *(Agrégation, certificat, licence).* — *L'Entrée des Allemands à Paris* (P. et V. Margueritte), Anthologie des prosateurs contemporains, p. 440, 3° paragraphe, du commencement à « La route était libre ».

Dissertation anglaise *(Agrégation, certificat).* — *King Lear and Œdipus Tyrannus.*

VERSION ET COMMENTAIRE *(licence)*. — *Prelude*, Book II, vers la fin; de : "If this be error and another faith....", à "and purest passion".

Literary remarks : Summarize, and, to some extent appreciate the description which Wordsworth makes of himself and of his time.

Grammatical remarks : The poetical forms in this fragment.

VERSION *(Agrégation et certificat)*. — Browning : A Grammarian's funeral (*Dramatic Romances*, Vol. I., p. 425), de "Here's the town-gate reached" à la fin.

CAEN

VERSION ET THÈME. — Textes donnés au dernier concours du Certificat secondaire.

DISSERTATION FRANÇAISE *(Agrégation et Certificat)*. — La complexité de l'action du *Roi Lear* détruit-elle ou non l'unité foncière de cette tragédie ?

DISSERTATION ANGLAISE. — Cordelia.

COMPOSITION ANGLAISE *(Certificat primaire)*. — Write an appreciative account of Keats's *Ode to Autumn*.

COMPOSITION PÉDAGOGIQUE *(id.)*. — Quels moyens adopterez-vous pour donner à la méthode directe la précision scientifique et la rigueur grammaticale que doit avoir tout enseignement ?

VERSION ANGLAISE. — Hood. *The Plea of the Midsummer Fairies*, st. III-VII.

THÈME ANGLAIS. — Corneille. *Le Cid*, IV, 3 : « Sans moi donc... », jusqu'à : « Nous nous levons alors... ».

DISSERTATION FRANÇAISE *(M. Yvon)*. — Dégager quelques-uns des traits les plus essentiels de la poésie descriptive, composée par Wordsworth, entre 1786 et 1806, et dire dans quelle mesure ces éléments se retrouvent dans les premiers chants du *Prélude*.

DISSERTATION ANGLAISE *(M. Yvon)*. — Examine and comment upon Cantos I. and II. of the *Prelude*, bearing in mind the following statement about Wordsworth : "Poetical psychology is his triumph."

VERSION. — Sheridan. *The Critic*, I, 5 : "As to the puff oblique...". (La tirade).

THÈME. — Fromentin. *Un Eté dans le Sahara*, p. 39-40 : « Cette vallée, ou plutôt cette plaine inégale... », jusqu'à : « Quant au Chéliff... ».

DISSERTATION FRANÇAISE *(Agrégation et Certificat)*. — La vie rurale dans l'Angleterre du XVIIIe siècle, d'après le *Vicaire de Wakefield*.

DISSERTATION ANGLAISE *(id.)*. — Realism and romance in the *Vicar of Wakefield*.

DISSERTATION ANGLAISE *(Certificat primaire) [M. Yvon]*. — Examine and comment upon *Kubla Khan* (Palgrave, CCCXV) and state how far it may be considered as being typical and representative of Coleridge's poetry.

PRÉPARATION PÉDAGOGIQUE *(M. Yvon)*. — Montrer comment et par quels procédés la méthode d'enseignement des langues vivantes doit, loin de supprimer l'effort de l'élève, tendre au contraire à éveiller son attention et à stimuler son émulation.

Bulletin de la GUILDE INTERNATIONALE

PRÉPARATION AUX EXAMENS D'ANGLAIS

Outre-Manche

COURS PAR CORRESPONDANCE

ANNÉE 1918/1919. — (3me TRIMESTRE : 10 SEMAINES).

CERTIFICAT PRIMAIRE.
CERTIFICAT SECONDAIRE.
LICENCE.

AGRÉGATION.
EXAMEN DE LA GUILDE.

Les élèves font chaque semaine soit un, soit deux devoirs, d'après l'inscription versée : thème, version, composition française ou anglaise, qui leur sont renvoyés corrigés et annotés, avec un corrigé ou un plan.

Les versions et les compositions françaises sont corrigées par des professeurs dont la langue maternelle est le français. Les thèmes et les compositions anglaises sont corrigés par des professeurs dont la langue maternelle est l'anglais.

CONDITIONS

Chaque trimestre se compose de dix semaines.

L'année scolaire commence, pour les cours par correspondance, le 1er Novembre.

Certificat primaire :

Un devoir par semaine..... 25 fr. } par trimestre
Deux devoirs par semaine..... 40 fr. }

Certificat secondaire :

Deux devoirs par semaine..... 40 fr. par trimestre

De plus : Droits d'inscription (frais d'affranchissement) pour *l'année scolaire en cours*, y compris un abonnement à la *Revue des Langues Vivantes*..... 20 fr.

Sans abonnement..... 15 fr.

Chaque trimestre se paie d'avance.

Prière d'effectuer les paiements autant que possible par mandats-cartes adressés à Mlle J.-A. RIGAULT, secrétaire-comptable de la Guilde, 6, rue de la Sorbonne.

Prière de lire très attentivement.

Afin d'éviter toute erreur dans la transmission des devoirs, les candidats sont priés de se conformer exactement aux indications suivantes :

1° Faire les devoirs sur du *papier léger* pour ne pas augmenter inu-

tilement les frais de port. Si le papier est trop transparent, ne pas écrire au verso.

2° Faire les thèmes et les versions sur des feuilles séparées, mais attacher les feuillets d'un même devoir.

3° Faire partir les devoirs de façon qu'ils *arrivent* à la Guilde aux dates indiquées dans la *Revue*.

4° Indiquer en *tête* de chaque devoir, le nom, l'adresse, l'examen préparé, le cours suivi et le numéro du devoir.

5° Lorsqu'on a un renseignement à demander, prière d'envoyer une note adressée à Mlle H. APPERT, secrétaire de la Guilde, et de bien vouloir indiquer au bas de la note *l'adresse* et *l'examen préparé*. (Certificat primaire 1 devoir, 2 devoirs, etc.)

CERTIFICATS PRIMAIRE ET SECONDAIRE

Version n° 4. — Le texte a été envoyé directement aux élèves.

Version n° 5.

Under the glittering hollies Iseult stands
Watching her children play : their little hands
Are busy gathering spars of quartz, and streams
Of stagshorn for their hats : anon, with screams
Of mad delight they drop their spoils, and bound
Among the holly clumps and broken ground,
Racing full speed, and startling in their rush
The fell-fares and the speckled missel-thrush
Out of their glossy coverts : but when now
Their cheeks were flush'd, and over each hot brow
Under the feather'd hats of the sweet pair
In blinding masses shower'd the golden hair —
Then Iseult called them to her, and the three
Cluster'd under the holly screen, and she
Told them an old-world Breton history.
Warm in their mantles wrapt, the three stood there,
Under the hollies, in the clear still air —
Mantles with those rich furs deep glistering
Which Venice ships do from swart Egypt bring.
Long they stayed still — then, pacing at their ease,
Mov'd up and down under the glossy trees;
But still as they pursued their warm dry road
From Iseult's lips the unbroken story flow'd,
And still the children listen'd, their blue eyes
Fix'd on their mother's face in wide surprise ;
Nor did their looks stray once to the sea-side,
Nor to the brown heaths round them, bright and wide,
Nor to the snow which, though 'twas all away
From the open heath, still by the hedgerows lay,
Nor to the shining sea-fowl that with screams
Bore up from where the bright Atlantic gleams,
Swooping to landward.

(MATTHEW ARNOLD. *Tristan and Iseult.*)

CERTIFICAT SECONDAIRE

Thème n° 4. — Au cœur de la cité, un autre spectacle pareillement le passionnait. C'était Broadway, la grande artère centrale de Manhattan, charriant le long de ses trottoirs la foule la plus enfiévrée qui soit au monde. Dans les remous de ce fleuve humain, Walt venait chaque jour se plonger ou, debout sur ses bords, en contempler, d'un œil inlassable et fasciné, le mouvement continu. Acteur et observateur à la fois, le piétinement, les cris, le grondement océanique, les files de véhicules, la houle des visages recélaient pour le grand enfant curieux un mystère énorme et tout un monde de beauté.

Une de ses joies, peut-être la plus naturelle et la plus élémentaire de toutes, c'était d'engager la conversation avec qui que ce soit, dans la rue, sur un bateau, au seuil d'une boutique, n'importe où. Le besoin était irrésistible chez lui, de se mettre en communication avec les passants, d'approfondir des faces nouvelles, d'apprendre ce que l'humanité moyenne pensait, de la surprendre sur le vif, de fraterniser. Il faudrait communiquer un sens plus fervent au mot « sociabilité » pour le rendre adéquat à cette propension. Un passant, une nature d'homme, une individualité ! C'était là pour lui la merveille des merveilles, qu'il ne se lassait pas de contempler, d'étudier sous toutes ses faces, d'aspirer voluptueusement. Une note du temps de sa jeunesse — « Un nouvel esprit qui s'ouvre à nous, c'est mieux qu'un roman » — est caractéristique de cette insatiable curiosité qui l'incitait à entr'ouvrir le livre des existences environnantes. Et dans cet immense bibliothèque qu'était New-York, un rayon surtout l'attirait, celui des existences communes. Il était là dans son élément ; tandis que, pour les intellectuels, les bourgeois et les gens de salon, il se sentait peu d'attirance. Il avait soif de l'homme réel et non de ce qu'il pensait ou lisait : aussi son goût le portait-il spécialement, selon le mot d'un de ses intimes, « vers les êtres qui ont les qualités des choses du plein air, — la vertu des rocs, des arbres et des collines ». (Léon Bazalgette. *Walt Whitman.*)

Thème n° 5. — Ce pays est plein d'ennui. On ne voit rien, de longtemps. Tout est plat, mais ce n'est pas la vaste plaine. La vue est partout coupée par de petits bois, en forme de haies basses. La maigreur de ces bosquets poudreux ne promet pas beaucoup d'ombre à la canicule. Il y a de l'eau pourtant, dans les bas-fonds. La rizière verdoie, et les mûriers ronds tiennent tête au vent sur leur base trapue.

Plus de chartreux à la Chartreuse. On n'en prend pas son parti. Les cloîtres sont faits pour les moines. La vigne rampait amoureusement sur les arcs, au devant de chaque cellule. *Pax multa in cella.* La mort n'est point la paix. Portée sur des colonnes, une treille est charmante. Les arcades du petit cloître sont exquises : comme à Milan, la décoration en terre cuite est d'un goût qui console de tout le reste. La Chartreuse de Pavie étale un luxe accablant. Tant d'opulence rebute et déconcerte. L'église elle-même est un musée de la richesse. Le faste continu est misère pour l'esprit. A cette profusion somptueuse, je préfère la mesure ornée des deux cloîtres.

La façade est un prodige de vaine splendeur. Le rythme des lignes, la raison du monument, tout est immolé à la manie du décorateur. L'emphase de la magnificence m'importune entre toutes. L'exès de l'éloquence

lasse la conviction et ne persuade plus. L'art du rhéteur tue l'émotion. Telle est l'œuvre de ces sculpteurs incontinents. Rien ne les arrête ; rien ne leur coûte. Ils sculptent pour sculpter, tant qu'ils ont un pan de marbre. Cette immense façade n'est faite que de morceaux : elle ressemble à une espèce d'autel, hors de toute proportion, ou à la cheminée d'un château démesurée, demeure des géants.

(André Suarès. *Vers Venise.*)

Composition anglaise n° 2. — Explain and appreciate the *romance* of the *wild* — as presented in the novel of Jack London.

Composition française n° 2. — "Goldsmith has a gentle laugh..... an excellent thing in humourists." Commentez et discutez.

CERTIFICAT PRIMAIRE

Composition française n° 2. — Dégager de la Préface de la *Légende des Siècles* la pensée directrice qui justifie le titre, et l'expliquer en prenant des exemples précis dans les pièces du programme.

Composition anglaise n° 2. — (Le sujet sera envoyé ultérieurement avec des textes de thèmes et de versions.)

COMMENTAIRE GRAMMATICAL[1]

WORDSWORTH. — *The Prelude,* Book 2, line 419 — to 460.

Subjonctifs :

A. — (If this *be* error). En anglo-saxon, *be* était généralement employé pour exprimer un futur, mais entre le futur et le subjonctif il y a un lien si étroit que *be* a été dans la suite employé simplement pour désigner un subjonctif. Nous avons *be*, ici, parce qu'il y a une idée de doute bien marquée. Dans le langage courant, on est maintenant porté à employer l'indicatif après *if*.

B. — (Another faith *find* easier access). Ceci est un exemple de subjonctif avec emploi de la forme indicative. L'absence de l's à la troisième personne nous indique bien que *find* est un subjonctif.

C. — (Yet *were* I grossly destitute). Là, nous avons la forme subjonctive du verbe être au passé. *Were* remplace ici la forme *should be*. Le verbe est au passé, bien qu'il ne se rapporte pas à un fait passé et qu'il implique un présent ou un futur.

D. — (If *I should fail* with grateful voice). Ici, nous avons encore un subjonctif différent des trois premiers. C'est une espèce de futur subjonctif très courant en anglais. Il correspond moitié au conditionnel, moitié au futur.

A remarquer l'emploi de *l'indicatif* après *if* dans tous les vers suivants, parce qu'il n'y a plus aucune idée de doute, mais affirmation de quelque chose de sûr.

1. Fait au Cours de la Guilde.

Ex. : " *If*, in my youth *I have been* pure in heart ".
" *If*, mingling with the world, I am content, etc... "
Ye : " *ye mountains* ", — " *ye lakes* ", — " *ye winds* ", — " ye miss ".

Autrefois, " Ye " était la forme du nominatif et " You " la forme du datif et de l'accusatif. C'est à la période Elizabéthaine que l'on a commencé à ne plus faire de distinction entre " Ye " et " You ", bien que " Ye " fût plus fréquemment employé dans les phrases interrogatives, ou bien encore dans les passages exprimant une supplication. Shakespeare emploie " Ye " et " You " indifféremment, surtout dans ses dernières œuvres. On peut cependant remarquer qu'il employait souvent " *Ye* " quand la syllabe n'était pas accentuée et " *You* " dans le cas contraire.

Dans ce passage, Wordsworth a observé la distinction que l'on faisait autrefois entre " *You* " et " *Ye* ".

Différentes formes de possessifs :

Vers 444. — " In all sorrow *my* support ".
» *445.* — " The gift is *yours* ".
» *447.* — " *Thine,* O nature ".
» *449.* — " for this uneasy heart of *ours* ".
» *429.* — " with *my own* modest pleasure ".

Il existe deux formes de " Personal Pronouns " au cas possessif :

I. — La forme : My — Thy — Our, etc... (que certains grammairiens appellent " Possessive adjectives ");

II. — La forme : " Mine, Thine, Ours, etc...

On emploie la première forme directement avant le substantif qu'elle détermine, telle qu'elle est employée au — vers 444. —

On emploie la deuxième forme :

1° Quand le pronom possessif est séparé du nom qu'il qualifie par un verbe, comme au vers 445 ;

2° Quand le mot qualifié n'est pas répété ou exprimé, comme au vers 447 ;

3° Quand le possessif est précédé de " *of* ", comme au vers 449.

En poésie cependant, *mine* et *thine* sont quelquefois employés directement avant un substantif quand le mot commence par une voyelle. " *Mine* " et " *thine* " sont les deux anciennes formes, " *my* " et " *thy* " ne sont que les contractions de ces deux anciennes formes.

Quant à " *my own* " que nous avons au vers 429, bien que marquant une possession, cette forme est appelée " a reflexive personal pronoun ". " *Own* " ne fait ici que renforcer le pronom " *my* ".

Mots composés :

Vers 450 : " A never-failing principle of joy ". Nestfield classe les mots composés en deux catégories :

A. — Les " Unrelated compound Nouns " ;

B. — Les " Related ".

Dans la première catégorie il n'y a aucune relation grammaticale entre les deux mots qui forment le mot composé, et c'est le premier mot qui définit le second.

Dans la seconde catégorie il existe une relation grammaticale entre les deux mots qui forment le mot composé. " *Never-failing* " appartient à cette seconde catégorie. Il est formé d'un adverbe et d'un participe, l'adverbe modifiant la signification du participe.

Phrases négatives sans l'auxiliaire "do" :

Ex.: Vers 442, " I yet *despair not* of our nature ", pour " I yet do not despair of our nature ".

Vers 444, " *A faith that fails not* ", pour " A faith that does not fail ", et au vers 445, " *We know not how* ". On peut ranger " *know* " avec les verbes tels que " *dare* " et " *need* ", qui se conjuguent négativement sans l'aide de l'auxiliaire " do ". On dit aussi couramment " I know not what " que " I need not tell you ".

" *Oft* " :

Nous avons cet adverbe au vers 427, " *Oft* " est la vieille forme anglo-saxonne. Plus tard, on trouve en moyen-anglais la forme " *ofte* ", " *e* " étant le suffixe adverbial ordinaire. Ce n'est que plus tard encore qu'un " *n* " fut ajouté à " *ofte* ", ce qui a donné la forme courante " *often* ".

Inversions :

Nous avons plusieurs inversions dans ce passage. La première se trouve au vers 421, " Yet *were I* grossly destitude of all... ".

Très souvent, sinon toujours, on place le sujet après le verbe quand la proposition commence par l'un des mots suivants : " Yet ", " Scarcely ", " Never ", " Such ", etc...

Nous en avons une autre au vers 423, " with graceful voice To speak... ". Ici il y a inversion pour attirer l'attention sur les mots " graceful voice ".

Enfin les deux inversions des vers 430, " With God and Nature communing ", et 454, " To thee I speak... " sont des exemples d'inversions poétiques très fréquentes.

Mots en " ing " :

Plusieurs mots en " ing " appartiennent dans ce passage à différentes parties du discours :

Dans " *sounding cataracts* " et " *never-failing principle* ", nous avons deux participes adjectifs.

Dans " *mingling with the world* " et " *With God and Nature communing* ", " mingling et communing " sont uniquement participes.

Et dans " the *blessing* of my life ", nous avons un exemple de nom verbal. " Blessing " est bien un nom verbal, puisqu'il est précédé de l'article " the " et suivi de la préposition " of ".

A noter :

A. — La " *postposition off* " dans : " when good men on every side *fall off*, we know not how. To selfishness... ".

B. — La " *préposition on* " dans l'expression " Yet mingled not unwillingly with sneers *on* visionary minds... ". *At* serait plus couramment employé.

C. — Le mot " *self-same* ", qui nous offre un exemple de tautologie.

D. — L'emploi fréquent de " *Thou* ",

E. — La personnification de la " Nature ".

F. — Les contractions poétiques de :

" Tis, pour " It is ".

" Mid, pour " Amid ".

" O'erthrown, pour " Overthrown ".

Scansion :

Les enjambements (unstopped lines) sont fréquents dans ce passage :

Ex. : ....."and another faith
Find easier access".....

....."destitute of all
Those human sentiments that make this earth
So dear.....

....." with grateful voice
To speak of you.....

etc...

En général, les vers de ce passage sont assez réguliers. Ce sont des vers iambiques décasyllabiques. Il y a cependant quelques *trochées*, ainsi que plusieurs *spondées* et *pyrrhiques*.

Trochées :

Nous avons un trochée au premier pied du vers 421 :
"Yet were I grossly...."
un autre au premier pied du vers 427 :
"If in my youth...."
au troisième pied du vers 432 :
"....if in these times".
au troisième pied du vers 440 :
"....if in this time".
au deuxième pied du vers 442 :
"....Despair not of...."
au premier pied du vers 452 :
"In the great city...."
au troisième pied du vers 454 :
"....And for this cause".
et au premier pied du vers 459 :
"Blots from human...."

Spondées et pyrrhiques :

Vers 428 : "If ming | ling with | the world | I am | content".
(spondée | pyrrhique)

Vers 434 : "If mid | indiff | erence | and a | pathy".
(spondée | pyrrh | ique)

Vers 444 : "That fails | not in | all sor | row my | support".
(pyrrhique | spondée)

Vers 447 : "Ye moun | tains! thine, | O Na | ture! Thou | hast fed".
(spondée | pyrrhique)

Vers 452 : "In the | great cit | y mid | far o | ther scenes".
(spondée | pyrrhique)

Vers 458 : "In con | versa | tion bet | ween man | and man".
(pyrrhique | spondée)

BUFFON

Bibliographie :

Très pauvre en ouvrages de seconde main. Très ardue si l'on veut étudier les sources des idées dans les travaux du XVIIIe siècle.

Compléter Buffon par lui-même.

Théorie de la terre, 1749. Histoire naturelle (éd. Lacépède, 1819).

Supplément, tome II. Deux mémoires sur la conservation — la culture des forêts.

Tome IV. Notes rectificatives et justifications de la septième époque. Voir *Encyclopédie* (Diderot). Articles tels que : Blé, Froid, Vents, etc...

Comparer avec *Voltaire*, passim.

Chercher dans *Maspero*, Histoire ancienne des peuples de l'Orient, la vérité sur la nation primitive.

Quatrefages. — Darwin et ses précurseurs français, 1870.

Questions (dans l'ordre du texte) :

1° L'origine de la société humaine selon Buffon, comparé à Rousseau. Un raisonnement scientifique (hypothèse par induction) opposé à une construction imaginative.

2° Dégager le raisonnement par lequel Buffon établit l'existence d'une nation primitive très savante, puis anéantie. Indiquer quelles ignorances historiques expliquent ce raisonnement et comment le problème est résolu aujourd'hui.

3° Les bienfaits de la science : La philosophie utilitaire de Buffon ; ses rapports avec l'esprit du XVIIIe siècle.

4° Idées de Buffon sur la guerre comparées à celles du XVIIIe siècle.

5° L'idéal de Buffon pour l'homme et la société : sa haute nature, sa puissance, son but moral, sa vraie gloire, son vrai bonheur.

6° Expliquer la théorie de Buffon sur le refroidissement du globe et les moyens de s'y opposer. La géographie de son temps et la nôtre.

7° Les idées générales de Buffon sur les forêts (cf. Voltaire).

8° Relever dans les développements de Buffon sur la domestication et les cultures, les idées qui annoncent les théories modernes sur le transformisme.

9° Le Style.

Les textes de Buffon doivent être plus que d'autres étudiés au point de vue du style. Se rapporter au Discours sur le Style.

Préparation par Correspondance

aux Certificats secondaire et primaire et à la Licence d'Allemand, d'Anglais, d'Italien et d'Espagnol[1].

DEVOIRS PROPOSÉS POUR LE 15 JUIN 1919

ALLEMAND

CERTIFICAT SECONDAIRE. — Thème. — LA POÉSIE DE LA SCIENCE. — Le monde véritable que la science nous révèle est de beaucoup supérieur au monde fantastique créé par l'imagination. On eût mis l'esprit humain au défi de concevoir les plus étonnantes merveilles, on l'eût affranchi des limites que la réalisation impose toujours à l'idéal, qu'il n'eût pas osé concevoir la millième partie des splendeurs que l'observation a démontrées. Nous avons beau enfler nos conceptions; nous n'enfantons que des atomes au prix de la réalité des choses. N'est-ce pas un fait étrange que toutes les idées que la science primitive s'était formées sur le monde nous paraissent étroites, mesquines, ridicules, auprès de ce qui s'est trouvé véritable ?

La terre semblable à un disque, à une colonne, à un cône ; le soleil gros comme le Péloponèse ou conçu comme un simple météore s'allumant tous les jours, les étoiles roulant à quelques lieues sur une voûte solide, des sphères concentriques, un univers fermé, étouffant ; des murailles, un cintre étroit contre lequel va se briser l'instinct de l'infini ; voilà les plus brillantes hypothèses auxquelles était arrivé l'esprit humain... Et pourtant on était libre alors de créer des merveilles : on taillait en pleine étoffe, si j'ose le dire ; l'observation ne venait pas gêner la fantaisie ; mais c'est à la méthode expérimentale, que plusieurs se plaisent à représenter comme étroite et sans idéal, qu'il était réservé de nous révéler cet infini réel que jamais l'homme n'atteint dans les plus hardies excursions de sa fantaisie. Disons donc sans crainte que, si le merveilleux de la fiction a pu jusqu'ici sembler nécessaire à la poésie, le merveilleux de la nature, quand il sera dévoilé dans toute sa splendeur, constituera une poésie mille fois plus sublime, une poésie qui sera la réalité même.

(RENAN. *L'Avenir de la Science.*)

1. Pour l'allemand, s'adresser à M. Henri BLOCH, 3, avenue de Picardie, Versailles ; pour l'italien, à M. TEULIER, Villa Polette, Cité Gelly, Montpellier ; pour l'espagnol, à Mlle AURIAC, 4, rue d'Alsace, Béziers (Hérault), pour ce qui concerne le Certificat secondaire, et à M. GAVEL, Chalet du Fronton, place Lamothe, Anglet (Basses-Pyrénées), pour ce qui concerne la Licence et le Certificat primaire.

Version. — Die Anfänge der Romantiker. — Kühne und stolze Zukunftshoffnungen. Es handelte sich um eine Umgestaltung der Literatur von Grund aus.

Gleichwohl war die Art der Umgestaltung ein Rückschritt. Worin sie ihre Stärke suchte, das war die kläglichste Schwäche.

Freilich im Kampf gegen die Enge der herrschenden Aufklärungsbildung und gegen die Plattheit der blos naturalistischen Dichtung standen diese poesieberauschten Jünglinge mit Goethe und Schiller auf gemeinsamen Boden und konnten daher von diesen eine zeitlang als erwünschte Bundesgenossen betrachtet werden. Sobald sie aber aus der Verneinung zur Bejahung fortschreiten wollten, zeigte sich, dasz sie in ihrem innersten Wesen doch nur innerliche unfertige Nachzügler der Sturm-und Drangperiode waren, die es so wenig als ihre Aufgabe erkannten, sich aus diesen Wirren zu klarer und in sich versöhnter Bildungsharmonie herauszugestalten, dasz sie vielmehr. ihr ganzes Sein und Denken lediglich darauf stellten, diesen von Goethe und Schiller längst überwundenen Standpunkt wieder zu Norm und Ziel des gesamten Lebens und Dichtens zu machen, wenn auch in neuer und eigentümlicher Weise. So konnte der Bruch nicht ausbleiben, zuerst zwischen Schiller und den Schlegels ; später auch zwischen Goethe und der gesammten Schule. Diese rächte sich, in dem sie Schiller überhaupt nicht mehr als poetisches Genie gelten liesz, und gegen Goethe einen halb versteckten hämischen. Feldzug führte, der sich besonders gegen dessen Wiederbelebung der Antike richtete. Für das hohe und strenge Kunstziel eines festen und geschlossenen Stils, dem Goethe und Schiller zustrebten hatten die romantischen Stürmer und Träumer kein Verständnis.

(Hettner).

Composition française. — Dans quelle mesure Kleist vous paraît-il être un écrivain romantique ?

Composition allemande. — Was denken sie von der geschichtlichen Wahrheit im Theater, deren Vorteile und Gefahren.

CERTIFICAT PRIMAIRE. — **Thème.** — *L'Ami Fritz*, ch. XII, p. 190, dans la tirade de Haan, depuis : Si vous aviez un peu de cœur..., jusqu'à p. 191 : cinquante fêtes par an.

Version. — *Michael Koltraas*, p. 60 à 62 : La lettre de Luther.

Composition française. — Quelle idée vous faites-vous du patriotisme de Renan (d'après : Qu'est-ce qu'une nation ? et la Lettre à un ami d'Allemagne) *ou bien :*

La leçon de choses dans une classe de langue vivante a-t-elle le même but que dans l'enseignement donné en langue maternelle ? Quels en sont ses avantages spéciaux ? Quels peuvent en être les inconvénients et comment peut-on y remédier ?

Composition allemande. — Kohlhaasens Charakter.

ITALIEN

LICENCE ET CERTIFICATS. — Thème. — Lettre de Mme de Maintenon au comte d'Aubigné. — On n'est malheureux que par sa faute. Ce sera toujours mon texte et ma réponse à vos lamentations. Songez, mon cher frère, au voyage d'Amérique, aux malheurs de notre enfance, à ceux de notre jeunesse, et vous bénirez la Providence, au lieu de murmurer contre la fortune. Il y a dix ans que nous étions bien éloignés l'un et l'autre du point où nous sommes aujourd'hui. Nos espérances étaient si peu de chose que nous bornions nos vues à trois mille livres de rente. Nous en avons à présent quatre fois plus, et nos souhaits ne seraient pas encore remplis ! Nous jouissons de cette heureuse médiocrité que vous vantiez si fort. Soyez content. Si les biens nous viennent, recevons-les de la main de Dieu, mais n'ayons pas des vues trop vastes. Nous avons le nécessaire et le commode; tout le reste n'est que cupidité. Tous ces désirs de grandeur partent du vide d'un cœur inquiet. Toutes vos dettes sont payées, vous pouvez vivre délicieusement sans en faire de nouvelles. Que désirez-vous de plus ? Faut-il que des projets de richesse et d'ambition coûtent la perte de votre repos et de votre santé ? Lisez la vie de saint Louis, vous verrez combien les grandeurs de ce monde sont au-dessous des désirs du cœur de l'homme. Il n'y a que Dieu qui puisse les rassasier. Je vous le répète, vous n'êtes malheureux que par votre faute. Vos inquiétudes détruisent votre santé, que vous devriez conserver, ne serait-ce que parce que je vous aime. Travaillez sur votre humeur ; si vous pouvez la rendre moins bilieuse et moins sombre, ce sera un grand point de gagné. Ce n'est point l'ouvrage des réflexions seules : il faut de l'exercice, de la dissipation, une vie unie et réglée. Vous ne penserez pas bien, tant que vous vous porterez mal ; dès que le corps est dans l'abattement, l'âme est sans vigueur. Adieu, écrivez-moi plus souvent et sur un ton moins lugubre.

Version. — Lettre de P. Bembo a Girolamo Fracastoro. — Ricevuta ieri la vostra lettera in riposta alla mia sopra i due libri vostri, e veduta quella parte di lei, dove dite aver pensato di lasciar nei detti libri la favola dell' argento vivo e giugnere un altro libro agli due, non mi sono potuto tenere di scrivervi da capo e pregarvi che non vogliate entrare in questa fatica la quale io non solamente stimo soverchia, ma oltra a ciò ancora dannosa. Perciò che quando ben faceste che i libri fossero quattro, non che tre, io per me non vi concederei mai che il fingere due favole in essi, così da ogni loro parte nuove e da niuna antica pendenti, fosse altro che non ben considerato abbastanza. Dove quella del legno mi soddisfa ed empie l'animo maravigliosamente. Senza che per essere il legno cosa nuova, ella vi sta più propriamente che non fa quella dello argento che è cosa trita e ad ognuno famigliare, come sapete. Che dove dite che Virgilio fa digressioni ne' suoi poemi; vi rispondo che anco voi ne fate in questi libri tante che è bene assai. Benchè altro è digressione, ed altro favola del tutto nuova. Anzi Virgilio stesso, quando fa la favola d'Aristeo, non la finge tutta da sè, ma la trae e toglie dalle antiche. Di Pindaro non potete trar buon esempio che è poeta lirico e ditirambico, il quale però in tutte le sue opere così diverse

non ne finge di nuove se non due. Del Pontano non parlo, del quale s'io avessi ad imitar cosa alcuna, vorrei imitar di lui le virtù e non i vizi. Questo finger le favole in esso è così vizioso, che per questo non si può leggere alcuno dei suoi poemi senza stomaco. Oltra che la favola vostra dell' argento, quando anche vi si concedesse che ella non fosse soverchia, per la infinita imitazione che essa ha di quella di Virgilio, non mi piace per sè in niun modo. Torno per tanto a dirvi che a me pare che vogliate pigliar fatica a danno vostro. Nè io saprei lodare, ancora se la favola non fosse in considerazione, cotesto vostro pensiero di farne tre libri quando la qualità della materia del poema è così compiutamente da ogni sua parte fornita in due, che tutto quello che vi si arrogerà, non potrà essere altro che portare acqua alla fonte. Contentatevi, Messer Girolamo mio, di quello che fatto avete ; che vi prometto che fatto avete assai. E non vogliate essere voi di quelli pintori che non sanno levar le mani dalle loro opere. I due libri sono pieni sono abbondevoli di modo, che niente pare che vi manchi o disiderar vi si possa. Nè per tutto ciò, dalla favola dell' argento in fuori, v'è pure un verso, non dico soverchio ma solamente ozioso. Se vi lascierete la favola, ed oltra a ciò vi giungerete altre cose, non potrete, a giudicio mio, porvi giammai tanta fatica e tanto studio, che non sia per parere ai dotti e giudiciosi uomini che abbiate voluto far troppo. In somma per nessuna condizione posso io impetrar da me il concedervi che quella favola non meriti esser tolta da quei libri.

CERTIFICAT SECONDAIRE. — Composition française. — La peinture de l'âme et des mœurs populaires toscanes dans les « nouvelles » de Renato Fucini.

Composition italienne. — A quali pregi di lingua e di stile R. Fucini va debito di essere annoverato fra i migliori scrittori contemporanei italiani ?

CERTIFICAT PRIMAIRE. — Composition française. — Dégager la théorie de Diderot sur la vérité qui convient au théâtre.

ou : Tirer au clair les idées de Diderot sur la sensibilité en littérature. Où est-elle à sa place ? où est-elle dangereuse ?

Composition italienne. — Una strada di Genova nel 1746 sotto la dominazione austriaca... Ogni tanto passa qualche drappello di soldati austriaci... I Genovesi sopportano fremendo il giogo straniero...

Ad un tratto si vede arrivare un ufiziale austriaco pettoruto e arrogante... Tutti devono lasciargli il passo libero... Ma la via è stretta e la folla numerosa... Un povero popolano urta involontariamente l'ufiziale... questi adirato tira fuori la sciabola e colpisce brutalmente colla lama il povero uomo.

Ma un ragazzo quattordicenne, Balilla, ha assistito alla scena... raccatta un sasso e lo scaraventa alla testa del prepotente. — Questo è il segnale della sommossa... Gli Austriaci sano scacciati dalla città che rimane libera.

ESPAGNOL

LICENCE. — Version. — D. JUAN TENORIO, acto IV, escena III.

D. JUAN.

¿ Adónde vais, doña Inés ?

DOÑA INÉS.

Dejadme salir, don Juan.

D. JUAN.

¿ Que os deje salir ?

BRÍGIDA.

Señor,
sabiendo ya el accidente
del fuego, estará impaciente
por su hija el Comendador.

D. JUAN.

¡ El fuego ! ¡ Ah ! No os dé cuidado
por don Gonzalo, que ya
dormir tranquilo le hará
el mensaje que le he enviado.

DOÑA INÉS.

¿ Le habéis dicho.....?

D. JUAN.

Que os hallábais
bajo mi amparo segura,
y el aura del campo pura
libre por fin respirábais. *(Vase Brigida.)*
Cálmate, pues, vida mía ;
reposa aquí; y un momento
olvida de tu convento
la triste cárcel sombría.
¡ Ah ! ¿ No es cierto, ángel de amor,
que en esta apartada orilla
más pura la luna brilla
y se respira mejor ?
Esta aura que vaga llena
de los sencillos olores
de las campesinas flores
que brota esa orilla amena ;
esa agua limpia y serena
que atraviesa sin temor
la barca del pescador
que espera cantando el día,
¿ no es cierto, paloma mía,
que están respirando amor ?
Esa armonía que el viento
recoge entre esos millares
de floridos olivares,
que agita con manso aliento ;
ese dulcísimo acento
con que trina el ruiseñor,
de sus copas morador,
llamando al cercano día,
¿ no es verdad, gacela mía,
que están respirando amor ?
Y estas palabras que están
filtrando insensiblemente
tu corazón, ya pendiente
de los labios de don Juan,
y cuyas ideas van
inflamando en su interior
un fuego germinador
no encendido todavía,
¿ no es verdad, estrella mía,
que están respirando amor ?
Y esas dos líquidas perlas
que se desprenden tranquilas
de tus radiantes pupilas,
convidándome a beberlas
evaporarse a no verlas
de sí mismas al calor,
y ese encendido color
que en tu semblante no había,
¿ no es verdad, hermosa mía,
que están respirando amor ?
¡ Oh ! Sí, bellísima Inés,
espejo y luz de mis ojos;
escucharme sin enojos
como lo haces, amor es ;
mira aquí a tus plantas, pues,
todo el altivo rigor
de este corazón traidor
que rendirse no creía,
adorando, vida mía,
la esclavitud de tu amor.

ZORRILLA.

Thème. — Un jour, vers la fin du mois d'avril, Fritz Kobus s'était levé de grand matin pour ouvrir ses fenêtres sur la place des Acacias, puis il s'était recouché dans son lit bien chaud, la couverture autour des épaules, le duvet sur les jambes, et regardait la lumière rouge à travers ses paupières, en bâillant avec une véritable satisfaction. Il songeait à différentes choses, et, de temps en temps, entr'ouvrait les yeux pour voir s'il était bien éveillé.

Dehors il faisait un de ces temps clairs de la fonte des neiges, où les nuages s'en vont, où le toit en face, les petites lucarnes miroitantes, la pointe des arbres, enfin tout vous paraît brillant ; où l'on se croit redevenu plus jeune, parce qu'une sève nouvelle court dans vos membres, et que vous revoyez des choses cachées depuis cinq mois : le pot de fleurs de la voisine, le chat qui se remet en route sur les gouttières, les moineaux criards qui recommencent leurs batailles.

De petits coups de vent tiède soulevaient les rideaux de Fritz et les laissaient retomber ; puis, aussitôt après, le souffle de la montagne, refroidi par les glaces qui s'écoulent lentement à l'ombre des ravines, remplissait de nouveau la chambre.

On entendait au loin, dans la rue, les commères rire entre elles, en chassant à grands coups de balais la neige fondante le long des rigoles, les chiens aboyer d'une voix plus claire, et les poules caqueter dans la cour.

Enfin, c'était le printemps.

(ERCKMANN-CHATRIAN. *L'Ami Fritz.*)

CERTIFICAT SECONDAIRE. — Version et Thème. — Voir Licence.

Composition espagnole. — Analizar las *Exequias de la lengua castellana*, de Juan Pablo Forner, haciendo resaltar lo que parezca más interesante en ellas.

Composition française. — La forme poétique et le lyrisme dans *D. Juan Tenorio,* de Zorrilla.

CERTIFICAT PRIMAIRE. — Version et Thème. — Voir Licence.

Composition espagnole. — Juzgar y apreciar los *Ecos nacionales,* de V. Ruiz Aguilera.

Composition française. — Exposer et apprécier les idées de Fénelon sur l'art d'écrire l'histoire, telles qu'elles apparaissent dans sa *Lettre à l'Académie.*

Le Gérant : O. RANDOLET.

Revue de l'Enseignement des Langues Vivantes

La Femme dans le roman de Hardy[1]

III.

Chez Meredith, la femme est essentiellement active ; elle appartient à une famille d'hommes d'État ou d'hommes d'affaires énergiques, et garde beaucoup de leur volonté vigoureuse. Dans les romans de Hardy, au contraire, le trait le plus caractéristique de la femme est sa passivité morale : elle est capable d'efforts physiques en présence de difficultés matérielles — le rude labeur de Tess et l'activité de Bathsheba en font preuve ; — mais en ce qui concerne sa vie morale, elle montre une grande faiblesse de caractère dans ses efforts pour vaincre la destinée, pour résister à l'influence d'autrui ou à l'influence intérieure de ses passions ou de ses instincts.

Ses efforts pour changer les circonstances, pour prendre en main la direction ferme de sa vie et se rendre maîtresse de sa destinée, sont pitoyables. Souvent même elle ne s'y efforce pas. L'homme, lui, essaie de lutter contre les rigueurs du sort ; la femme se laisse entraîner à la dérive par le courant des évènements ; elle est toute disposée à s'accommoder des circonstances ; « les femmes, dit Hardy, acceptent leur destinée plus facilement que les hommes ; elles sont toujours satisfaites de bâtir leur vie sur quelque position fortuite ; tandis que les hommes voudraient créer un monde à leur convenance ». Quand la femme essaie de résister au sort, elle court à sa perte ; l'intervention de sa part, c'est la ruine : ainsi quand Mrs. Yeobright veut agir et se réconcilier avec son fils, elle ne fait que précipiter la marche tragique des évènements. Il y a en elle quelque faiblesse, quelque instinct qui contrarie son effort, ou peut-être quelque erreur dans l'emploi de sa force, qui fait que les circonstances l'emportent inévitablement sur elle.

Dans ses relations avec autrui, elle est, selon l'expression de M. Hedgcock, « une argile humaine ». Elle ne sait pas résister aux autres et réagir contre leur influence. Elle a peu de personnalité ; malgré son obstination et ses coups de tête, qui sont des manifestations de son caractère faible, il n'est pas difficile de la vaincre, et

1. Suite et fin. Voir nos numéros d'avril et mai.

la patience triomphe sûrement de son opposition : Bathsheba se laisse fléchir par Boldwood, qu'elle allait épouser lors du retour de Troy, puis par Gabriel Oak ; Anne Garland finit par se fiancer au trompette-major qu'elle n'aime point ; Tess est ballottée par le flot des volontés qui l'entourent, obéit passivement à Alec, à Ange ou à sa mère. La veuve Troycott, dans « Le veto d'un fils », vit monotonement une vie manquée et consent à ne pas épouser l'homme qu'elle aime, parce qu'elle est trop faible pour résister à l'orgueil plein de préjugés de son fils.

Puisque l'héroïne fait preuve de si peu d'activité dans ses relations avec les forces extérieures, on ne peut pas s'attendre à ce qu'elle déploie beaucoup d'énergie en présence des forces intérieures qui, étant plus intenses que les premières, sont d'autant plus difficiles à maîtriser. Elle obéit à l'impulsion de son cœur, ne sait pas agir suivant la raison, si l'instinct, l'émotion ou la passion lui inspirent une autre conduite ; elle a moins d'empire sur elle-même qu'un enfant, et le motif le plus fort détermine l'action sans qu'il y ait en général délibération et réflexion ; l'acte jaillit spontanément des sources de l'émotion sans passer par le contrôle de la raison. Sue s'échappant de l'école un soir et se réfugiant chez Jude, Bathsheba courant après Oak ou envoyant sa lettre à Boldwood, Elfride consentant à épouser Stephen en secret, Viviette retournant à la tour où travaille Swithin, agissent toutes par impulsion, sans penser aux suites de l'acte.

C'est seulement après l'action que vient la réflexion, le jugement redevenant clairvoyant après la fièvre de l'émotion ; ainsi Viviette, poussée par les sentiments qui l'animent, écrit à Swithin une longue lettre ; plus tard, quand elle considère sa conduite à tête reposée, elle en voit l'imprudence et le remords s'empare d'elle. — « Un grand homme d'État », nous dit l'auteur, « réfléchit longuement, et puis agit ; une jeune fille agit, et réfléchit longuement ensuite. » (*Desperate Remedies.*)

Ces actes irréfléchis ne prouvent point un caractère plein de décision : ils ne sont pas décidés par la volonté, puisqu'ils naissent de l'impulsion du moment. Aussi n'est-il pas étonnant que l'héroïne soit souvent irrésolue : quand un sentiment domine, il provoque l'action immédiate ; mais quand plusieurs sentiments sont en présence, quand la raison suggère une autre ligne de conduite que l'émotion, quand l'instinct lutte contre l'intelligence, il y a alors de longues et minutieuses délibérations. Hardy sait lire avec pénétration dans l'âme complexe de son héroïne ; il décrit avec une précision subtile la volonté vacillante, tantôt poussée à agir selon la raison, tantôt répondant aux appels de l'instinct ou de l'émotion.

Ainsi, quand Viviette apprend que si Swithin n'est pas marié, il héritera de son oncle, elle est en présence d'un grave problème : Va-t-elle se laisser épouser, ou se sacrifiera-t-elle pour que son

amant soit riche et considéré ? Ses fluctuations, ses luttes, le progrès lent de ses pensées sont analysés avec minutie : « Guider son activité par sa raison, plutôt que par ses émotions, comme d'habitude, c'était dur pour une tendre femme, mais elle faisait de grands efforts et avançait peu à peu. » (*Two on a Tower*, ch. 37).

Ici la raison triomphe, et Viviette sacrifie son propre bonheur à ce qu'elle croit être le bonheur de Swithin. Mais généralement la délibération reste infructueuse ; l'héroïne délibère trop longtemps et ne peut se décider. L'indécision s'accompagne de souffrance mentale ; elle vient en partie de la perspicacité intellectuelle, de la surabondance d'idées, d'objections, de raisons pour ou contre l'acte ; mais surtout du manque d'énergie nécessaire pour accepter, une fois pour toutes, une solution, pour se charger de la responsabilité de l'acte. L'irrésolution ne vient pas du manque d'intelligence, mais du manque de courage moral. En général, les crises d'indécision se terminent par une action aveugle et téméraire ; par lassitude, pour se tirer d'une incertitude pénible, l'héroïne s'abandonne à l'impulsion. Mais bientôt l'hésitation reparaît, accompagnée cette fois-ci de regrets et de remords. Les hésitations d'Elfride allant à Londres ou de Tess se rendant chez ses beaux-parents, et bien d'autres exemples encore, montrent cette impossibilité où est l'héroïne de prendre une décision et de s'y tenir.

Sa faiblesse de caractère explique aussi ses mesures soudaines et énergiques. Quand elle agit sous l'influence d'impulsions très puissantes, elle peut accomplir des actions héroïques : Tess trouve la force de porter Ange endormi jusqu'à la maison à travers la rivière ; la tendre jeune fille qui ne pouvait voir souffrir un animal tue Alec. Elfride, avec une merveilleuse présence d'esprit, sauve Knight pendu sur l'abîme. Bathsheba, avec un sang-froid remarquable, emporte, lave et habille le cadavre de son mari assassiné. Un sentiment profond peut faire d'une femme passive un meurtrier ou un sauveur.

Cette faiblesse de caractère explique toute la nature de l'héroïne : elle cause sa conduite capricieuse et fantasque, qui provient du manque d'empire sur soi. Elle explique en partie et souligne la nature impressionnable des femmes chez Hardy : c'est parce que l'héroïne ne sait pas maîtriser des impressions passagères et leur permet de régner sur elle et de l'accabler, qu'elle devient victime du fatalisme et du pessimisme.

Ainsi, au moment d'épouser Swithin, Viviette est saisie par le pressentiment que « le mariage n'aura pas lieu ». Tess, qui entend le chant du corbeau, a le cœur soudain attristé et prévoit des malheurs futurs. En permettant à ces impressions déprimantes de l'assaillir ainsi, l'héroïne finit par n'avoir aucune confiance en la destinée, par penser que toute réaction est inutile : sa volonté s'en trouve encore affaiblie. Enfin, c'est parce qu'elle n'est point maî-

tresse de son cœur et ne sait pas le surveiller, qu'elle devient complètement esclave de la passion.

La même faiblesse se retrouve encore dans les efforts de l'âme qui essaie d'obéir aux ordres de la conscience. Quoique la femme chez Hardy n'ait pas toujours une juste notion du bien et du mal, elle n'est pas mauvaise et voudrait bien faire. Tant que le devoir est aisé et le chemin de la vertu facile, elle est irréprochable. Mais qu'apparaisse la tentation : elle succombe bientôt. En présence d'un devoir pénible, elle devient dissimulée. Elle est moralement lâche. Dans toute l'œuvre de Hardy, il n'y a pas une seule femme forte, une femme qui puisse voir venir l'orage et dire la vérité. « Sous la verte feuillée » se termine par une réponse équivoque de Fancy à Dick. En s'en allant après la noce, Dick dit à sa jeune femme : « Nous n'aurons jamais de secret l'un pour l'autre, n'est-ce pas, ma chérie ? Aucun secret du tout ». — « Aucun, à partir d'aujourd'hui », répond Fancy..., et elle pensa à un secret qu'elle ne dirait jamais.

Elfride n'ose pas raconter à Knight l'histoire de son premier amour : « Quoi qu'elle fût à un certain moment décidée à profiter de la leçon d'honnêteté qu'il venait de lui donner, la chair fut faible et son intention se noya dans le silence. » (*A Pair of Blue Eyes*, ch. XX.)

Tess voudrait se confesser à Ange, mais remet toujours au lendemain l'accomplissement de ce pénible devoir. Eustacia, qui semble avoir plus de caractère que la plupart des héroïnes de Hardy, montre la même lâcheté morale et ne peut se résoudre à révéler à son mari la cause de la mort de Mrs. Yeobright. « Elle était en présence d'une difficulté monstrueuse, et elle décida de s'en délivrer en l'ajournant. » (*Return of the Native*, IV, 7.) Le souvenir de son acte est une cause perpétuelle de souffrance, mais elle ne peut pas prendre la résolution de le confesser. Chaque fois que la vérité est difficile à dire, l'héroïne hésite et attend. Seule, Tess, après des déchirements sans nombre et des tentatives infructueuses, a le courage de parler, mais il est trop tard.

La femme chez Hardy, placée dans la situation de Diana Warwick, quand celle-ci a risqué par son indiscrétion de déshonorer son fiancé, ne dirait pas immédiatement et loyalement la vérité, comme le fait la fille de Dan Merion : ayant peur de perdre l'estime de celui qu'elle aime, elle le laisserait dans l'incertitude.

La lâcheté morale de l'héroïne se montre encore dans sa crainte de la responsabilité. La vie l'effraie. Comme elle ressemble peu à la propriétaire des « Carrefours » qui descend dans l'arène, prête à lutter pour elle-même, ou à l'intrigante, moins sympathique, mais plus énergique encore de « La Foire aux Vanités », qui use de tous les moyens pour faire son chemin...!

Il y a chez Hardy une femme qui montre le même courage et affronte la vie avec énergie ; mais Ethelberta n'est pas l'une des

créations les plus intéressantes parmi les femmes du Wessex ; la véritable inspiratrice du romancier, c'est l'héroïne faible de la tradition, que l'importance de ses actes effraie. Quand elle agit sans réflexion, la portée de ce qu'elle a fait l'épouvante et elle essaie de rejeter la responsabilité. Ainsi, quand Bathsheba envoie à Boldwood sa missive de la Saint-Valentin, elle joue à pile ou à face afin que le hasard, et non pas sa conscience, ait à répondre de la décision. Tess pousse plus loin encore la peur de la vie, de la responsabilité : les jours lui apparaissent comme une série de lendemains impérieux et cruels qui ont l'air de dire : « Je viens ! Gare ! »

Ce manque de confiance dans la vie, cette crainte du lendemain, se résument dans la formule concise que Hardy prête à Jude, mais qui serait aussi bien à sa place, exprimée par son héroïne : « J'ai peur de la vie, je vois partout des spectres ».

Et rien d'étonnant à ce que la vie l'épouvante : elle n'est pas armée de façon à pouvoir lui faire face. Sa volonté faible, irrégulière, insconstante, ne saurait la rendre prête à affronter les luttes de l'existence. Ses efforts décousus pour concentrer son énergie manquent de cette unité de but, de cette direction de l'activité sans lesquelles il n'est pas de vie complète. Cependant, la plupart de ces traits de caractère ne lui sont pas spéciaux, mais se rattachent à la manière dont Hardy décrit l'humanité entière. Les hommes aussi sont souvent impressionnables, changeants et faibles ; eux aussi agissent par impulsion, obéissent à leurs instincts, sont victimes de leurs passions. Hardy voit l'humanité sous un angle qui lui est propre ; les énormes forces de la nature, si puissamment représentées dans " The Dynasts ", sont toujours présentes à son esprit et font ressortir la faiblesse de l'homme ; faiblesse encore plus accentuée chez la plus faible moitié de l'humanité.

Et dans la résistance de l'humanité contre ces forces réside le grand thème tragique des Romans du Wessex. La femme chez Hardy manque d'originalité ; elle n'a pas une forte personnalité. Elle intéresse moins par ses qualités intrinsèques que par sa situation, son sort, son rôle. Nous avons affaire ici, non à une nature étudiée pour sa valeur psychologique, mais à une créature moyenne décrite dans sa lutte contre le Destin.

Les Romans du Wessex étant des romans d'amour, l'héroïne y a forcément une place importante. En général, elle forme le point lumineux autour duquel converge l'intérêt du livre. Sa situation est analogue à celle qu'a la femme dans toutes les histoires d'amour : ou bien elle aime et n'est pas aimée, ou bien elle est aimée et n'aime pas, ou encore l'amour est réciproque, mais entravé par l'obstacle d'une liaison antérieure.

Quelle que soit sa situation, la femme chez Hardy semble caractérisée par la solitude mentale ou morale. De même qu'elle n'a pas eu,

elle, de direction, de même elle n'a pas de guide autour d'elle, pas de parent ou d'ami tendre et raisonnable qui puisse l'aider et la conseiller. Comme elle aurait besoin du dévoûment clairvoyant et assidu d'une Lady Dunstane ! Ses parents l'aiment, sans nul doute, et veulent agir pour le mieux ; mais leurs essais échouent piteusement. Elfride ne trouve chez son père qu'une bonté étroite, répondant par l'expression de préjugés sociaux à ses efforts pour trouver de la sympathie. Le frère de Cythère, avec la partialité égoïste d'un malade, ne sait pas lire dans le cœur de la jeune fille et la pousse à former une union détestée. Mr. Melbury a pour son enfant une affection pleine d'orgueil et croit assurer son bonheur en lui faisant faire un brillant mariage : la sympathie profonde et inavouée de Grace pour Giles, la noble nature du bûcheron, le caractère volage de Fitzpiers, sont de l'hébreu pour lui. Anne Garland non plus ne trouve pas d'aide auprès de sa mère, qui pense surtout à sa propre idylle et qui manque de jugement plus encore que sa fille. Mrs. Henchard, qui vit une vie étriquée, n'est pas d'un grand secours à sa fille, et après sa mort, l'enfant, abandonnée par son père, voyant son fiancé épouser son unique amie, doit affronter la vie, solitaire, sans argent ni sympathie. Quant à Mrs. Durbeyfield, elle ne garde même pas la neutralité ; elle est la cause première de la tragédie de Tess : abdiquant toute dignité, elle envoie la jeune fille implorer l'aide de parents riches, et plus tard la pousse à la dissimulation et à l'infidélité envers son mari. Sue Bridehead, qui n'a aucune protection et aucun appui, n'a rien à envier à cet égard à la pauvre Tess.

Il est étrange qu'un tel abîme sépare parents et enfants, que des pères poursuivant des avantages matériels et adonnés à des calculs terre-à-terre aient des filles si tendres et si passionnées, que l'insouciante Mrs. Durbeyfield et son ivrogne de mari aient pu mettre au monde une Tess à l'âme pure. Ces parents ne peuvent pas travailler au bonheur de leur enfant, parce qu'ils ne peuvent pas comprendre sa vraie nature. Ils ne sont pas faits de la même substance, et, malgré l'affection familiale, ils ne sont pas en contact avec son âme. Il n'y a pas, dans toute l'œuvre de Hardy, un seul exemple de cette intimité délicieuse entre mère et fille, dans laquelle une mère lit immédiatement un chagrin, une joie, une impression pénible, sur le visage de l'enfant qui a grandi sous ses yeux, ou du sentiment moins subtil sans doute, mais si chaud et si protecteur, de l'affection paternelle.

Entre amoureux, la fusion des âmes est plus complète, mais n'atteint jamais l'intimité totale. La solitude est, pour Hardy, la grande loi de la nature humaine. La passion est violente et profonde, mais ne s'accompagne pas de communion d'esprit absolue : s'il y avait une réelle intimité entre Swithin et Viviette, celle-ci ne craindrait pas les ravages du temps et penserait que quelques rides ne peuvent pas tuer l'amour. Elfride et Tess semblent parvenir à une

intimité plus étroite avec le bien-aimé : les conversations chez Mrs. Swancourt ou à Talbothays prouvent la pénétration d'un esprit par un autre esprit, la fusion d'un cœur dans un autre cœur ; mais quand vient l'épreuve suprême, quand Knight et Ange apprennent l'histoire de la femme dont le bonheur est entre leurs mains, ils ne comprennent pas sa vraie nature, ils ne voient pas la pureté de son intention, l'agonie intense de son âme et la purification de ses fautes par la flamme sanctifiante de son amour ; la sacrifiant à un froid idéal, ils la laissent à sa torture, plus désespérément seule qu'avant qu'elle n'eût entrevu les joies ineffables de l'amour partagé.

Le lecteur est quelquefois exaspéré par des termes comme ceux, par exemple, qui servent à décrire Elfride lors de l'explication avec Knight : « Sur le visage d'Elfride se lisait le désespoir immense de pouvoir expliquer les faits de manière qu'ils apparussent avec leur véritable importance. » *(A Pair of Blue Eyes*, XXXIV.). Il s'écrie : « Puisqu'elle pouvait s'expliquer, pourquoi donc ne le fait-elle pas ? » Cependant cette remarque, qui semble prouver la puérilité de l'héroïne, est caractéristique des malentendus, de la solitude d'esprit, si fréquents et si poignants dans les romans de Hardy. Elle ne s'explique pas, parce qu'elle sent qu'entre elle et lui des explications ne devraient pas être nécessaires, parce qu'elle voit avec désespoir qu'il n'a pas su lire son innocence dans ses clairs yeux bleus, parce qu'elle se rend compte qu'il n'apprécie pas l'intensité de son amour, la candeur de son intention, l'angoisse de son âme. Et quand il connaît toute la vérité — non parce qu'il a enfin pénétré dans l'âme féminine d'Elfride, mais grâce aux révélations de Stephen — et qu'il vient l'épouser, il est trop tard, et le train qui l'emporte à Port-Boterel y emporte aussi la dépouille funèbre d'Elfride.

Cette impression de solitude qui se dégage des romans est parfois exprimée d'une manière plus explicite. Hardy aime à souligner les relations entre les contingences matérielles et les contingences spirituelles : aussi suggère-t-il souvent la solitude de l'âme en décrivant la solitude de la personne. Il éprouve une pitié infinie pour ses créatures quand il les envoie sur les routes, dans la neige et la pluie, et il décrit leur isolement avec une intensité de pathétique qui étreint. Marty South qui sanglote sur la tombe de Giles, Tess qui erre en quête d'ouvrage, pensant au mari au cœur dur qui l'a délaissée, Fanny qui se traîne vers l'hôpital sans autre aide que celle d'un chien, surgissent devant les yeux du lecteur dans toute la détresse de leur abandon. Il lui fait voir Thomassin telle que Mrs. Yeobright la vit, s'en allant à son mariage, non pas accompagnée de parents et d'amis, non pas fêtée par des chants et des danses, mais absolument seule, sans appui, sans confidente, sans témoin : « Mrs. Yeobright vit une petite forme passer entre les genêts épineux, poursuivre son chemin et diminuer petit à petit

tandis qu'elle remontait la vallée — point bleu dans un vaste champ brun, solitaire et sans autre défense que la puissance de son espoir. » (*Return of the Native,* II, 8.) Il raconte avec une émotion contenue l'histoire de la duchesse de Hamptonshire, qui suit sur le bateau le pasteur qu'elle aime et qui part pour l'Amérique ; elle meurt en mer et le jeune homme récite pour elle les prières des morts, sans savoir que la voyageuse inconnue n'était autre que sa bien-aimée : « Le soir où il avait quitté Emmeline dans la plantation, en lui défendant de le suivre parce que ce serait pécher, elle devait avoir désobéi. Elle devait avoir suivi sa piste en silence à travers les ténèbres, comme un pauvre animal chéri qui ne veut pas qu'on le chasse. » (*A group of Noble Dames.*) Et la comparaison avec l'animal fidèle qui s'attache à son maître en dépit des coups, rend plus poignante encore l'histoire de cette mort dans l'atmosphère malsaine d'une étroite cabine.

La solitude de l'âme parmi les autres âmes est rendue plus pitoyable et plus tragique encore par la présence obscure de forces incalculables, inconscientes, impitoyables, qui travaillent irrémédiablement à la ruine des humains : ce sont les puissances irrépressibles de la Nature, les énergies mystérieuses du destin. Le premier résultat de leur intervention est de rendre les humains apparemment irresponsables de leurs actes : ils ont de bonnes intentions, et ce n'est pas leur faute si leur volonté n'est pas assez forte pour les faire agir selon leur conscience. Les femmes des romans de Hardy sont coquettes, frivoles, inconstantes, irrésolues sans doute ; mais elles n'y peuvent rien : cela vient des impulsions qui les entraînent.

Si l'on examine cette notion dans le but de déduire de son œuvre la philosophie de Hardy, on aboutit à la théorie du libre arbitre. Mais Hardy lui-même se défend de professer des opinions tendant à établir un système de philosophie ; il déclare que ses romans sont « de simples impressions du moment, et non pas des convictions ou des arguments. » (*Préface générale des Œuvres complètes*, 1911.)

L'intervention des contingences, du sort, joue un rôle ironique dans la vie de l'héroïne. Toute la tragédie de son existence découle souvent d'une rencontre fortuite d'incidents. Ainsi tout le drame d'Elfride vient de ce que, par le plus grand des hasards, elle retrouve avec Knight la boucle d'oreille perdue avec Stephen.

> « Le soleil éclairait la crevasse dans toutes ses fissures quelques minutes par jour seulement ; mais c'était là le moment précis, et les rayons horizontaux jouèrent à Elfride le bon ou le mauvais tour de révéler le bijou perdu. »

Le fait que le livre lancé par Bathsheba retombe ouvert et non fermé entraîne le meurtre commis par Boldwood et la mort de Troy. Wildeve n'était pas allé voir Eustacia depuis leur rupture : la seule fois où il y va, Mrs. Yeobright s'y rend aussi, et cette coïncidence fatale amène la mort de Mrs. Yeobright et ruine la vie conjugale

d'Eustacia. Il se trouve que Tess entend causer les frères d'Ange et qu'elle est découragée par leur conversation : s'ils avaient passé près d'elle sans parler, elle serait allée au presbytère, aurait été bien accueillie par Mr. et Mrs. Clare, et la tragédie de ses dernières années lui aurait été épargnée. De telles rencontres d'évènements se retrouvent dans tous les romans ; évidemment la cause première de la tragédie, c'est le manque de fermeté morale de l'héroïne. Une femme droite avouerait à un second prétendant ses fiançailles avec un autre, ouvrirait à sa belle-mère quand celle-ci frappe à la porte, accomplirait ce qu'elle a entrepris en dépit de quelques mots entendus par hasard. Mais l'intervention frappante des circonstances accentue encore sa faiblesse et hâte la marche des événements tragiques. La combinaison des forces externes et internes ne lui ménage pas un sort heureux : nous sommes loin, ici, du roman sentimental où tous les obstacles au bonheur disparaissent enfin dans le carillon joyeux des cloches nuptiales. Quelques héroïnes, il est vrai, trouvent, après bien des souffrances, la promesse du calme à venir : telles sont Cytherea, Bathsheba, Ethelberta, Thomasin, Anne Garland, Paula Power, Elizabeth-Jane. Le nombre peut sembler considérable à première vue ; mais il faut remarquer que " Desperate Remedies " est l'œuvre d'un débutant qui n'était pas encore en pleine possession de son génie. Ethelberta et Paula n'ont pas grande importance, les livres dont elles sont les héroïnes étant les moins réussis dans la série des romans. Fancy et Anne ont un sort heureux, mais " Under the Green Wood-Tree " et " The Trumpet-Major " sont des contes charmants plutôt que des œuvres puissantes. Le bonheur qui attend Thomasin ou Elizabeth-Jane n'est pas très en relief, puisque l'héroïne principale de " The Return of the Native " est Eustacia, et que l'intérêt du " Mayor of Casterbridge " est surtout concentré sur l'histoire d'Henchard. Il ne reste donc que Bathsheba : elle seule, de toutes les héroïnes principales des grands romans, a la perspective d'une vie calme et heureuse : après tous les chagrins, tous les remords de sa jeunesse, après le meurtre d'un mari et l'emprisonnement d'un fiancé, elle est épargnée enfin et connaît le repos. Mais la plupart des autres, quel sort tragique elles ont, à quelle rigoureuse destinée elles sont vouées ! Certaines meurent d'une mort violente ou solitaire, souffrant dans leur âme autant que dans leur corps : le chagrin tue lentement la vitalité d'Elfride, et elle disparaît comme une rose effeuillée ; Fancy meurt abandonnée dans une froide salle d'hôpital ; Eustacia se noie en voulant fuir avec Wildeve ; Viviette succombe sous le coup d'une émotion violente ; Tess est condamnée par la justice humaine pour un meurtre que le meilleur de son être la poussait à commettre. Et ce qui rend leur sort plus ironique encore est que la plupart meurent quand le bonheur vient à elles : Clym venait d'écrire à sa femme pour se réconcilier avec elle lors de la fuite fatale. Ange

était revenu et Tess aurait vécu dans un paradis si elle n'avait pas dû offrir son jeune cou au couteau du bourreau. Ce qui tue Viviette, c'est l'excès même de sa joie.

Plus cruelle encore est la destinée de celles qui n'ont pas la chance de mourir, de connaître enfin le repos éternel après le tourment de leur cœur. Tess a connu, si peu que ce soit, les douceurs de l'amour. Mais Marty South continue à vivre, seule sur terre entre deux tombes. La misérable Sue qui marmotte des prières, une fois sa raison éteinte et son amour étouffé, n'aurait pas eu un sort aussi navrant si son âme s'en était allée dans l'éclat de sa pleine jeunesse. Dans les nouvelles de Hardy comme dans les romans, les vies rétrécies et les existences manquées abondent.

En vertu des « petites ironies de la vie », la femme qui est ainsi la victime d'une destinée tragique est aussi elle-même un agent sinistre, un puissant facteur dans la tragédie des autres. Souvent elle inspire des passions qu'elle ne partage pas et cause ainsi bien des souffrances. Mais quand elle aime, son amour n'est pas une source de bénédictions. Elle n'exerce pas sur ceux qu'elle aime une influence fortifiante. Elle n'inspire pas de grandes pensées à son fiancé, elle ne le prend pas par la main pour le conduire à travers un paradis enchanté ; elle possède la puissance traîtresse que la tradition attribue à la femme, puissance qui n'est pas rendue traîtresse par sa propre intention, car elle n'est pas perverse, et si elle n'est pas une Béatrice, elle n'est pas non plus une Dalila ; mais le destin fait de l'amour un agent perfide et se sert d'une jolie figure pour amener la douleur, la lutte, et souvent le crime ou la mort.

En cela elle est bien différente de l'héroïne dans les romans anglais en général, qui est un guide, un appui, qui joue le rôle d'un ange gardien et inspire à l'homme qu'elle aime des pensées hautes et des sentiments généreux. Ainsi Diana Warwick est pour Mr. Redworth une étoile lumineuse dont l'éclat soutient et fortifie. La femme chez Hardy ne saurait être un guide, car, pauvre frêle créature humaine qu'elle est, elle manque elle-même de direction. Elle rappelle les héroïnes des romanciers français, les jeunes filles impulsives de Mérimée, les femmes passionnées de Bourget, les caractères inconstants des nouvelles de Prévost. On pourrait presque lui appliquer les mots que Maupassant met dans la bouche d'Olivier Bertin : « Elle est fausse, changeante et faible comme elles le sont toutes », fausse, parce que sa faiblesse la pousse à la dissimulation, changeante parce qu'elle est dirigée par ses impulsions, faible parce qu'elle manque d'empire sur elle-même et de courage moral. Mais elle expie ses fautes par l'intensité de ses souffrances, et ses imperfections sont oubliées devant l'acharnement impitoyable d'une destinée inflexible qui l'a faite ce qu'elle est et qui se plaît à la tourmenter.

A. Liron.

Piétisme et rationalisme au 18me siècle
EN ALLEMAGNE

Je me propose d'étudier le piétisme et le rationalisme surtout dans leurs rapports internes et dans leurs relations extérieures. Mais il me paraît utile de rappeler d'abord brièvement les traits principaux des deux doctrines.

I.

Le rationalisme, qui s'appuie résolument sur les principes de la raison, ne manque pas de les appliquer également aux idées religieuses. Le nom de Mendelssohn vient ici naturellement à l'esprit. Mais, pour caractériser le rationalisme religieux, il convient d'ajouter à son nom ceux de S.-J. Baumgarten et de Semler. Juif, et très fidèle à sa religion, Mendelssohn devait, en effet, se désintéresser de l'exégèse, de « l'interprétation historique » de l'Ecriture, si essentielle aux yeux des chrétiens rationalistes. On écartera, en revanche, les noms d'athées et de spinozistes, des Reimarus et des Lessing, j'entends le Lessing « ésotérique », le vrai Lessing, lequel a, d'ailleurs, peu de tendresse pour le rationalisme et sa « théologie de compromis » (Vermittlungstheologie) et pour ses „Theologaster". S.-J. Baumgarten et Semler contestent l'authenticité et l'origine divine de certaines parties dans l'Ecriture, mais non pas de son ensemble. C'en est d'ailleurs assez à leurs yeux pour traiter la Bible comme on fait de tout livre d'histoire profane, c'est-à-dire avec un rigoureux esprit critique. Semler, notamment, s'acharne à dissocier, dans le Nouveau Testament, les deux éléments primordiaux qu'il y croit reconnaître : la casuistique du juif Pierre et la morale élevée du païen Paul, la « théologie » et la véritable « religion ». Au demeurant, S.-J. Baumgarten et Semler s'accordent à reconnaître à la religion révélée — une fois épurée — une vertu supérieure à celle qu'exerce la religion naturelle sur l'ensemble de l'humanité.

Le système de Mendelssohn est d'une simplicité toute schématique et peut se résumer en quelques mots. J'ajoute que Mendelssohn lui montra une rare fidélité (son impénitence wolffienne : an Prof. Schwab, 26, 4, 1785).

Le dogme « essentiel » que professe Mendelssohn, c'est précisément l'existence d'un Dieu personnel, c'est-à-dire le contraire du spinozisme : d'un Dieu parfaitement sage et bon, la Providence.

De là notre optimisme incorrigible ; ce Dieu peut-il, en effet, poursuivre, dans l'organisation du monde, d'autre fin que la félicité de l'homme (Glückseligkeit) ? Autres conséquences de ce dogme : la croyance en l'immortalité de l'âme, en une heureuse vie future, l'affirmation que « le mal » est chose passagère dans l'univers, que les châtiments ne seront pas éternels : eh ! quoi ! la Providence condamnerait — sans révision ni rémission — des créatures souvent irresponsables de leurs péchés, des païens, par exemple, notre cher Socrate lui-même, coupables seulement d'avoir précédé et ignoré le christianisme ? L'éternité des peines de l'enfer ? c'est un simple épouvantail à l'usage des âmes faibles, — ou bien, peut-être, un procédé de pédagogie : ainsi les meilleurs maîtres conduisent leurs élèves à la vérité au travers d'idées inexactes et d'approximations graduées (*Mendelssohn*, III, 131 ; cf. aussi III, p. 127 fg. et p. 137 fg.).

Ainsi le rationalisme, au moins le rationalisme populaire, affirmait, pour son propre compte, la nécessité de « la religion pour le peuple » et des « pieux mensonges », qu'il condamnait si vivement chez les ecclésiastiques (le Priestertrug) et qu'il flairait à la base de toutes les religions révélées ! Tant de naïveté suffisait à détourner du rationalisme un Lessing et un Herder. Il n'empêche que la simplicité et la systématisation des formules chez Mendelssohn et Semler exercèrent une influence incontestable et, par certains côtés, bienfaisante en Allemagne au 18e siècle.

Inutile, au contraire, de chercher un système dans le piétisme : ne fait-il pas appel au sentiment, à l'élément le plus personnel de l'âme humaine ? Le piétisme, peut-on dire, c'est « la piété ou la vie agréable à Dieu ». Mais voici des difficultés : s'agit-il d'un mouvement calviniste (hypothèse de Ritschl) ou luthérien (hypothèse de Mirbt, dans la Realencycl.), d'un mouvement étranger à l'Allemagne ou bien — au contraire — spécifiquement allemand ? essentiellement dogmatique (Ritschl) ou bien — au contraire — intéressant surtout l'histoire de la civilisation (Mirbt) ? Il nous semble que le piétisme est d'origine luthérienne, qu'il est foncièrement allemand, qu'il marque de son empreinte l'Allemagne luthérienne, c'est-à-dire presque toute l'Allemagne, et que — par ailleurs — il serait depuis longtemps tombé dans l'oubli, s'il n'avait une importance historique.

Sous prétexte de « réviser » Luther, le piétisme se met en révolte ouverte contre lui ; certains piétistes refusent même de le lire. Tous, du moins, ne lui reconnaissent qu'une autorité relative. Au-dessus de la « Loi », il y a « l'Évangile » (Spener, Theol. Bed, année 1687) ; Luther, c'est la coque ; l'Évangile, c'est la noix substantielle (Spener) — encore que la noix elle-même soit gâtée en quelques parties. Elle fut délibérément gâtée par les « prêtres », par le clergé. Il convient d'interpréter, de corriger l'Évangile. Et plus nous serons

près de Jésus, la source pure et vivifiante, plus notre interprétation aura chance d'être exacte. Par delà le luthéranisme, revenons donc à la primitive Eglise, à cette admirable et aimable Eglise apostolique, où tous participaient également aux dons de l'Esprit, où tous étaient — par conséquent — prêtres (das allgem. Priestertum). Revenons aux étroites communautés (ecclesiolae) propices à l'extase et à la sainteté.

Interroge-t-on les piétistes sur leur doctrine précise ? s'étonne-t-on de leur mépris pour plusieurs dogmes précis, de leur « indifférentisme » ? Ils répondent : à quoi bon la science (la science théologique pour ne rien dire de la profane) ? Aimez Jésus et le servez et le suivez, — et c'est assez : « Qui sait prier honnêtement est le meilleur de tous les étudiants » (Spener, Theol. Bed. 1679).

Suivre Jésus, tâche d'ailleurs suffisamment rude : témoin, chez les piétistes, cette recherche douloureuse de Jésus au travers du doute angoissant et du " Busskampf ", cette austérité de mœurs dans un siècle si débauché, cette activité des œuvres sociales que suscitent Spener, Francke, Zinzendorf, insensibles, dans leur ardeur, même aux reproches de dévergondage mystique ou d'esprit démocratique, voire républicain.

Au demeurant — quelle aimable diversité, marque d'un fort individualisme, dans les différents rameaux piétistes ! Voyez Spener, modeste, modéré, prudent et habile, Francke, le fondateur du piétisme de Halle, têtu, doctrinal et organisateur, Bengel, le chef du piétisme wurtembergeois, conciliant, un vrai démocrate à la fois et un savant, Zinzendorf enfin qui fonde Herrenhut, disposé à s'entendre avec quiconque ne lui ravit pas son Jésus (Jesulein), en même temps que féru d'œuvres sociales.

II.

On a prétendu que le rationalisme serait issu du piétisme : admirez, en effet, a-t-on dit, comme les Thomasius, Edelmann, Nicolai, Semler, Wieland, Kant aussi, sont des transfuges du piétisme ! L'hypothèse d'une filiation du rationalisme et du piétisme est probablement inexacte ; les dates mêmes lui sont défavorables. Je suis, en revanche, frappé du ton réservé, presqu'amical, dont ces transfuges parlent du rationalisme : même Semler, dans son autobiographie, tout en se félicitant d'avoir enfin échappé à la « maladie piétiste », en parle sans amertume. Preuve assez éloquente de la parenté d'idées qui existe entre les deux doctrines.

Ensemble, le piétisme et le rationalisme ont, d'abord, la haine de l'orthodoxie et du cléricalisme luthériens.

L'orthodoxie luthérienne est née sous la pression des dangers extérieurs. En 1580, les différentes sectes luthériennes décidèrent de mettre en commun leurs « symboles de foi » et les imprimèrent

dans un livre unique : le « Livre de Concorde » ; elles y joignirent la « Formule de Concorde », acceptée par la grande majorité des sectes et sur laquelle devaient prêter serment désormais tous les pasteurs luthériens. Désormais on enseignerait cette quintessence de luthéranisme, qu'on prétendait être « la pure doctrine ». Désormais on combattrait pour elle. C'était figer en un moule le luthéranisme, le faire passer, suivant une formule moderne, de l'individualisme au typisme.

Deux idées apparaissent dominantes dans la « Formule de Concorde » : 1° La « pureté de la doctrine » est condition nécessaire et suffisante pour le salut des chrétiens, quelles que soient leurs « œuvres » et malgré même les déportements de leur vie privée ; 2° Seule, une catégorie privilégiée de chrétiens, les « prêtres », reçoit de Dieu les dons qui permettent l'exercice du sacerdoce. De ces deux affirmations cardinales sont sorties l'orthodoxie et le cléricalisme luthériens.

Et si, au 18e siècle, il est des signes certains d'un affaiblissement de l'orthodoxie, du discrédit où tombe la « Formule de Concorde » (attitude des autorités de Dresde à l'endroit de Zinzendorf qui, en 1722, refuse de prêter le serment d'usage ; lettre de Winckelmann à Berendis, 6, 1, 1753), il n'en reste pas moins que l'orthodoxie et le clergé luthériens ont su maintenir leurs droits à travers le 18e siècle. Ils l'ont dû, assurément, à la foi profonde et combative du pasteur Goeze — que l'on doit se garder de juger sur les seuls sarcasmes de Lessing. L'entêtement farouche et sincère de Goeze à l'endroit d'une formule morte, — la « Formule de Concorde », — ne manque pas de grandeur et a droit, en tout cas, à notre respect.

Piétisme et rationalisme reprochent essentiellement à l'orthodoxie son caractère typique, qui opprime l'individu. Ils lui rappellent l'idéal de Luther : je dis idéal, puisque Luther n'a pu mettre qu'imparfaitement en pratique sa volonté. Donc, par delà le typisme, revenons à l'individualisme. Les uns — les rationalistes — ont toujours déclaré respectable la religion individuelle, la religion intérieure ; les autres — les piétistes — la pratiquent, fût-ce même à l'exclusion de la religion extérieure. L'individu, l'homme placé au-dessus du type, de la nation, l'« humanité » placée au-dessus de l'Allemagne luthérienne ! Comme les événements des dernières années nous font paraître encore plus lointains le piétisme et le rationalisme du 18e siècle !

Ils revendiquent naturellement aussi le droit de libre examen : chaque chrétien peut lire, interpréter et, au besoin, corriger l'Ecriture. Car — selon le piétisme tout comme selon le rationalisme — selon Spener comme selon Semler — l'Ecriture, notamment le Nouveau Testament, contient une « coque » et une « noix substantielle ». La tâche la plus urgente, à leurs yeux, consiste toutefois à redresser le luthéranisme. Quoi ! l'orthodoxie ose affirmer que notre salut

personnel serait assuré par l'intervention de J.-C., en dehors de notre propre volonté, et même malgré notre mauvaise volonté ! Quoi ! la Providence consentirait à vouer ses créatures à des châtiments éternels ; la bonté ne l'emporterait pas sur la justice dans le Créateur ! Les piétistes s'accordent avec les rationalistes dans leur argumentation contre l'éternité des peines de l'enfer : voyez le « retour de toutes les créatures », chez Petersen. Quant à « l'interprétation historique » de l'Ecriture elle-même, elle fut à la mode dans les discours des piétistes comme dans ceux des rationalistes. Peut-être était-ce surtout par réaction contre l'orthodoxie luthérienne. En tout cas, sauf quelques vaillants rationalistes, bien préparés à l'exégèse, S. J. Baumgarten, Semler, Michaelis, ni les rationalistes ni les piétistes n'étaient armés pour cette tâche formidable. Il leur manquait à la fois l'esprit historique et l'impartialité. Qu'on feuillette l'histoire d'Arnold ou les romans de Nicolaï, « la tarte à la crême » est pour eux le « Priestertrug ». Et, d'autre part, les uns habillent Socrate à la moderne — sans vergogne — ; les autres font de l'église apostolique une parfaite idylle.

Au demeurant — tout en parlant beaucoup de « l'interprétation historique » de l'Ecriture — la grande majorité des piétistes et des rationalistes — les Spalding et les Zinzendorf, par exemple — s'intéressait médiocrement à cette matière abstraite et ingrate. Les uns et les autres, une fois admis les dogmes essentiels, dont le nombre est réduit, se jettent dans le « christianisme pratique ». Enseigner et pratiquer la morale, parfois avec une insistance choquante mais excusable, si l'on songe au siècle et aux affirmations de l'orthodoxie ; se plonger avec délices dans l'étude de « l'homme », de l'âme humaine, dût-on être entraîné à la pathologie ou à la casuistique (Spener, Th. Abbt, la manie des „Tagebücher") ; s'intéresser avec vivacité et ténacité aux œuvres d'éducation (Francke, Zinzendorf, Basedow), telles sont les principales directions qu'adopte cette activité pratique.

Résumons-nous. L'individualisme, le droit de libre examen pour chaque homme, l'affirmation de la bonté de Dieu, l'absence d'esprit historique, la recommandation de l'activité pratique, notamment d'une haute moralité — les traits sont nombreux qui sont communs au piétisme et au rationalisme. Et, cependant, l'«esprit» qui les anime est radicalement différent. Partis de deux points opposés de l'horizon, la raison et le sentiment mystique, de Descartes et, sans doute, de J. Böhme, ils se trouvent rapprochés par la lutte contre l'orthodoxie luthérienne. Mais chacun conserve son «esprit» propre. L'un voit dans l'Evangile surtout la coque, l'autre goûte surtout la noix. L'un parle de la science avec la fougue naïve d'un néo-savant, l'autre la méprise en elle-même. L'un se déclare l'adversaire de toute révélation religieuse, l'autre y cherche bien souvent — ex. : Jung-Stilling — des directions jusque pour les moindres actes de la

vie quotidienne. Bref, sous des affirmations, parfois exprimées même en termes identiques, on découvre des idées foncièrement opposées.

III.

Les relations extérieures entre piétistes et rationalistes sont — on le devine — inégalement bonnes — suivant que l'« esprit » des deux doctrines est, ou non, en cause ; ajoutez-y les circonstances locales, le choc de fortes personnalités. De façon générale, piétistes et rationalistes vécurent en assez bons termes.

Entre Spener, prudent et souple, et Leibnitz, éclectique et courtois, les rapports furent cordiaux. Thomasius, qui passe du piétisme au rationalisme entre les deux éditions de Poiret, 1694 et 1708, ne demandait pas mieux que de continuer les bonnes relations avec les piétistes — mais il avait compté sans l'instinct dominateur et l'esprit de chicane de Francke. L'histoire de l'université de Halle — entre 1708 et 1727, date de la mort de Francke — présenterait maint trait amusant, à côté de détails tragiques. Francke ne devait plus « lâcher » Thomasius, malgré l'édit de pacification de 1713, non plus qu'il ne « lâchera » Wolff avant d'avoir obtenu son expulsion de Halle, 1723. Et quel triomphe bruyant ! quelle allégresse dans ses remercîments à Dieu (le Dieu bon !) qui a exaucé sa prière (les „Gebetserhörungen" chères aux piétistes). Mais Francke meurt dès 1727 et Wolff fait, en 1740, une rentrée à Halle aussi sensationnelle qu'avait été son départ. Un fourrier du rationalisme religieux l'y avait précédé : S. J. Baumgarten en 1734 ; Semler devait suivre en 1753. La citadelle du piétisme était conquise par le rationalisme.

En même temps, l'avénement de Frédéric II marque la fin de la grande querelle ; l'apaisement se fait. Francke était mort ; Wolff tombe dans l'oubli au lendemain même de son triomphe ; l'orthodoxe Löscher meurt en 1747. Le temps des luttes paraissait passé. Spalding en fait la constatation, en 1761, dans son livre sur la « Valeur des Sentiments » : comme il les juge lointaines et oiseuses, les querelles d'antan ! Et, de même, Mendelssohn estime ridicule l'acharnement de Nicolaï contre les orthodoxes et leurs « symboles » (an Nicolaï, 3, 10. 74). Aussi bien toute l'ardeur combative de Goeze, ses vingt-deux années de polémiques soutenues, de 1764 à 1786, ne réussirent pas à échauffer les esprits d'une époque de tolérance et « d'indifférentisme ».

L'université de Halle une fois perdue pour le piétisme, Zinzendorf devenant le principal directeur du piétisme — les deux doctrines vécurent de nouveau en bonne intelligence. L'esprit du temps le voulait ; les personnalités en présence le permettaient. Zinzendorf renouvelle, en 1746, dans le « περὶ ἑαυτοῦ » l'affirmation de ses intentions conciliatrices, déjà formulées dans le « Socrate de Dresde »,

1725. Il abandonnait, de plus en plus, le dogmatisme au profit de la vie pratique et, sur ce dernier terrain, il reconnaissait de bonne grâce, les droits et l'utilité de la raison. Spangenberg, son successeur, fit preuve de plus d'éclectisme encore.

Le piétisme avait cessé d'être un « parti religieux » (le mot est de Spalding) ; il demeurait simplement une expression géographique, si j'ose dire, sur la carte religieuse — une expression assez incohérente : témoin la mauvaise entente entre Bengel et Zinzendorf. A n'être plus un « parti », le piétisme gagna de la force. Les défiances que le « parti » avait éveillées s'assoupirent.

En revanche, la forte conviction individuelle d'un Jung-Stilling, le travail de la « mission » lui amenèrent des âmes. La croissante intimité qui se manifestait — malgré les efforts de Goeze — entre l'orthodoxie luthérienne et le rationalisme déterminèrent maint orthodoxe à préférer la nacelle piétiste à la galère rationaliste. Silencieux et actif — die Stillen im Lande ! — le piétisme fit ainsi des progrès sensibles dans l'Allemagne du Sud.

Le rationalisme, lui, gardait Berlin et l'Allemagne du Nord. Il continuait de régner officiellement avec Frédéric II, Voltaire et Nicolaï. Son histoire est trop connue, les personnalités que je viens d'évoquer sont trop familières aux lecteurs pour que j'aie besoin de m'y arrêter.

IV.

Mais nous voici en 1786. Frédéric II et Mendelssohn meurent, Kant a ruiné les dogmes du rationalisme religieux que discrédite — d'autre part — le zèle de maint « Illuminat ». Et le piétiste revient s'installer à Berlin.

Est-ce toutefois encore le piétisme ? peut-on réunir, sous le même vocable, Spener et Jung-Stilling ? assurément non. Hormis en Wurtemberg, le piétisme à base religieuse et morale précise, usant de moyens d'action spécifiques (les ecclesiolae), avait disparu depuis longtemps. Et comment, d'autre part, qualifier de piétiste le fourbe de « Wöllner » ? En réalité, le piétisme était mort, lui aussi.

Il en restait certes de généreuses idées et des directions utiles, tout comme pour le rationalisme. Il suffit de rappeler ses œuvres sociales. Le piétisme léguait aussi à la génération nouvelle sa sentimentalité, le romantisme de Novalis et le „Gefühlspantheismus" de Schleiermacher (élevé à Herrenhut). L'époque de la Révolution française fit que — par contraste — le mysticisme naturel aux Allemands chercha un aliment dans les rêveries piétistes ; ce fut le temps de la grande vogue de Jung-Stilling et le temps des surprenants « réveils » de la foi (Erweckungen).

Qu'allait-il en naître ? encore une notion mystique, comme il était facile à prévoir, étant donnée l'ambiance, mais cette fois une notion mystico-politique, la notion de l'état prussien. Il serait injuste d'en

faire retomber sur le piétisme toute la lourde responsabilité, car, en vérité, le piétisme était mort bien auparavant. Ce qui triomphait en 1786 du rationalisme, comme de l'orthodoxie luthérienne, c'était le mot plutôt que la chose piétiste.

O. GUINAUDEAU.

BIBLIOGRAPHIE

RATIONALISME. — *Critiques.* — Realencyclop. für protest. Theologie : l'article „Aufklärung", à lire.

Erdmann. Grundriss der Gesch. der Phil. 4 Aufl., II, 253 fg., à lire.

E. Schmidt. Lessing.

Gastrow : Semler in seiner Bedeutung, etc., 1905 (Bibl. de la Faculté de théol. prot. à Paris), à feuilleter.

Textes. — Geismar. Bibliothek der deuts. Aufklärer : surtout Eberhard et Schulz.

Mendelssohn. Gesammelte Schriften, 1844.

Semler. Lebensbeschreibung. (Fac. théol. prot.), anecdotique.

Spalding. 1) Bestimmung ; 2) Wert der Gefühle *(ibidem)*.

Kant. Définition de l'Aufklärung.

PIÉTISME. — *Critiques.* — Wiegand, Deutsche Rundschau, fév. 1914. Bon résumé, un peu superficiel.

Ritschl. Geschichte des Pietismus. Très technique.

Hadorn. Gesch. d. Piet. Spécial à la Suisse.

Freytag. Bilder aus der deutschen Vergangenheit. Aus neurer Zeit. Chap. 1 et 3, anecdotes et analyses.

Realencyclop. l'article „Pietismus", à lire.

Textes. — Spener. Theolog. Bedenken. (Fac. théol. prot.).

Jung-Stilling. Lebensgeschichte *(ibidem)*.

ORTHODOXIE. — Realency. l'article „Orthodoxie" est médiocre. En revanche, l'article „Konkordienbuch" est intéressant.

Les Etudiantes françaises d'Amérique

Au cours du mois de septembre et d'octobre, près de 150 jeunes filles françaises sont arrivées aux Etats-Unis pour y compléter leurs études. Laissons-leur la parole. Elles n'ont nullement besoin d'interprète pour exprimer de façon vivante tout ce qu'elles ont éprouvé devant le spectacle nouveau qui s'offrait brusquement à elles.

L'ACCUEIL.

Partout l'accueil reçu a été des plus chaleureux. « Malgré le très grand retard de notre train, nous étions attendues à la gare. » (Lake Erie College, Painsville, Ohio.) — « Toutes les personnes qui nous ont si bien reçues témoignent d'une telle affection pour la France et sont si bonnes pour moi, que mon séjour ici sera, j'en suis persuadée, des plus agréables. » (University of North Dakota, Grand Forks, N. D.) — « Je me félicite tous les jours davantage d'être venue en Amérique. » (Cornell University, Ithaca, N. Y.) — « Nous sommes arrivées ici dimanche soir, et, les bâtiments de l'Université n'étant pas prêts encore, avons été reçues par le Président, qui nous a accueillies avec la plus grande amabilité. » (North Dakota University.)

D'autres, à peine débarquées, ont été traînées au siège du journal local, où elles ont été photographiées, interviewées. — « J'ai goûté pendant vingt-quatre heures les joies d'être le grand homme de petite ville. » (Women's College, Providence, R. I.)

En arrivant à Grinnell, Mlles N... et G... ont été quelque peu effrayées d'apercevoir des pancartes avec ces mots : " Talk English only. " — « Nous nous demandions dans quel milieu nous allions vivre. Nous avons été vite rassurées. Une dame, chef du département des langues romanes, nous attendait et nous a fait un accueil charmant. Comme le Collège n'était pas encore ouvert, nous sommes restées quatre jours chez elle, — quatre jours dont nous garderons un excellent souvenir. »

A South Bend, Indiana, les trois boursières françaises ont été saluées par les notes de « La Marseillaise », jouée en leur honneur par un groupe de soldats américains. Dès le premier jour, religieuses et élèves « nous ont entourées de prévenances et de sympathie. Nous aurions désiré nous exprimer plus aisément en anglais afin de leur dire tout ce que nous ressentions et de témoigner à toutes notre reconnaissance. »

Les étudiantes de Hameline University, Saint-Paul, Minn., rivalisent de gentillesses vis-à-vis des Françaises. « Le Président lui-même, afin de nous libérer de tous soucis pour l'avenir, nous a

offert dès maintenant une place pour l'an prochain. Nos heures de conversation française ont un vrai succès... J'ai offert aux jeunes filles, les meilleures élèves en français, des correspondantes en France ; elles ont accepté avec un sincère enthousiasme. »

Dès son arrivée à Goucher College, Baltimore, Md., le nom de Mlle M... a été publié par les journaux : « Un certain nombre de personnes ont bien voulu venir nous voir et s'occuper de nous créer quelques relations. »

Au début, Mlle A... ne comprenait pas très bien ce qui se disait et, malgré l'amabilité de ses compagnes, elle se sentait un peu isolée à Swarthmore College, Pa. « Mais cela n'a pas duré plus d'une semaine, et maintenant je m'étonne de cet état des premiers jours, car je jouis pleinement de la vie qui m'est offerte ici. »

Professeurs et élèves regardent Mlle G... en véritable amie : « Je suis de la même famille. Tous les jours encore, je reçois des lettres de personnes de l'extérieur qui désirent me connaître, ou plutôt *la petite Française*. Je crois qu'il n'est pas utile de vous dire que je me plais ici, où je suis comme dans une seconde patrie. »

LE "CAMPUS".

Chaque université dispose d'un terrain plus ou moins étendu, couvert de gazons bien tenus, ou planté d'arbres ; on l'appelle "campus".

Mlle Ch... aime beaucoup Carleton College, Minn. « Son campus, de 50 acres de superficie, est situé au Nord-Est de Northfield, entre la Cannon River et une pittoresque vallée contenant un petit lac. Au milieu de larges prairies sont disséminés onze bâtiments, dont quelques-uns très récents. »

La Californie, avec Pomona College, s'est surpassée. « Notre collège vaut qu'on en parle. Il se compose de plusieurs beaux monuments éparpillés parmi les orangers dans une vallée très fertile. »

La ville de Green-Castle, Ind., ne semble guère avoir de vie propre ; elle n'a d'existence qu'autant que De Pauw University veut bien lui en donner. C'est « une vraiment bien petite ville — 4,000 habitants à peine — on se sent loin de la France. De Pauw est une grande université de 1,000 étudiants et étudiantes. »

Grand Forks s'honore de la proximité de l'Université de North Dakota : « Connaissez-vous l'Ouest ? C'est un pays fort intéressant au point de vue de son esprit et de ses habitudes. Les gens y sont extrêmement hospitaliers... Mais il ne faut pas chercher ici de jolis paysages et de la variété. Vous connaissez la Beauce : c'est un pays très vallonné à côté des immenses plaines du North Dakota. Il est impossible aux environs de Grand Forks de découvrir la moindre petite colline. On aperçoit à perte de vue des poteaux télégraphiques et c'est tout. Maintenant je suis habituée à ce spectacle, mais les premiers jours je le trouvais terriblement monotone. »

LA GRIPPE ESPAGNOLE.

L'ouverture des cours de l'Université de Minnesota s'est trouvée retardée de plusieurs jours en raison de l'épidémie de grippe espagnole, ce qui a permis à Mlle B... « d'entrevoir un autre aspect de la vie et de l'activité américaines... J'ai travaillé à la Croix-Rouge ; j'ai visité un *settlement home*, sorte de foyer où l'on s'occupe de relever la classe ouvrière, d'aider les émigrants et d'en faire de bons citoyens américains ; on m'a conduite dans une *high school*, où les professeurs de français, très dévoués à notre cause, m'ont dit combien l'état d'esprit actuel était encourageant. »

A date du 29 octobre, l'influenza régnait aussi à Drury College et à Springfield, Mo. ; bien que tout travail régulier ait été supprimé, son professeur d'élocution a continué à donner chaque jour à Mlle P... des cours de prononciation, afin qu'elle soit mieux apte à la rentrée à comprendre et à mettre à profit les cours du collège.

L'épidémie a aussi passé à Mount Holyoke College, South Hadley, Mass. « Mais elle a été très légère, une seule jeune fille est morte. Maintenant cette épidémie a entièrement disparu au collège, sinon aux environs. » (27 octobre.)

Washburn College, Topeka, Kansas, après une semaine de classe, a dû cesser les cours le 9 octobre. « Depuis dimanche dernier, le campus est en quarantaine. Tous les passages sont gardés par les S. A. T. C. boys. Nous n'avons pas de journaux, c'est à peine si le facteur peut arriver jusqu'à nous. »

Mlle T..... décrit Iowa City comme une « vieille petite ville qu'animent sa vénérable université de 78 ans et..... l'épidémie d'influenza. »

A Brown University, la grippe dérange complètement l'ordre établi. « Tout le monde ici est malade, l'a été ou va l'être ; on entre à l'hôpital ou on en sort ; Providence éternue, toussse, se mouche ; un mouchoir est devenu un objet suspect, et pour avoir osé l'autre jour éternuer deux fois, on m'a immédiatement envoyée au lit où, en dépit de mes protestations, il m'a fallu rester un jour entier. » (11 octobre.)

L'épidémie n'a pas épargné Grand Forks ; les cours de l'université ont été interrompus entre le 4 octobre et le 12 novembre. « Pendant mon long mois d'inaction, j'ai mis mes connaissances d'infirmière à la disposition de l'université, car on cherchait partout des gardes-malades. J'ai d'abord soigné un certain nombre de mes compagnes, puis on m'a demandé de soigner à l'hôpital militaire du camp, où un grand nombre de soldats étaient atteints de grippe et de pneumonie. Malheureusement, je n'ai pas pu aider autant que je l'aurais voulu. J'ai moi-même attrapé la grippe, malgré une injection de sérum, et ai été malade une dizaine de jours..... C'est une vilaine maladie. »

Après trois jours de classes seulement, Goucher College, comme

toutes les écoles de Baltimore, a dû suspendre ses cours par ordre du gouvernement. Il y a eu beaucoup de malades, près d'une centaine. « Toutes les étudiantes d'un *dormitory* (maison d'habitation) ont dû s'installer dans les autres pour céder leur place aux malades... J'ai eu l'occasion de constater l'esprit d'initiative de mes compagnes d'Amérique. L'indépendance dont elles sont habituées à jouir les rend certainement supérieures dans la vie active à des Françaises du même âge, accoutumées aux règles étroites de nos internats français. En quelques heures, tout le *dormitory* était disponible, des masques pour les infirmières étaient fabriqués, des étudiantes se mobilisaient comme gardes-malades, d'autres comme commissionnaires ; l'une s'installait au téléphone, l'autre à l'ascenseur, si bien que les élèves ont été soignées dans les meilleures conditions possibles. »

Mlle M....., de Whitman College, Walla Walla, Washington, revient sur ses impressions des premiers jours : « Au début, je vous avoue que je fus assez malheureuse, les jeunes filles étaient timides, je l'étais aussi ; nous n'échangions guère que des sourires. Puis, j'ai demandé de les aider dans leurs devoirs de français, elles acceptèrent avec joie : la glace était rompue, désormais je devais être entourée de la plus douce affection. Si j'en doutais encore, la grippe espagnole m'a fourni une splendide occasion d'y croire. Pendant ma maladie, ma chambre était transformée en jardin, et j'ai là une boîte contenant 46 trésors, c'est-à-dire les plus merveilleuses lettres de sympathie. »

LES COURS.

Depuis la mi-novembre, presque tous les cours ont repris avec un redoublement d'activité : il faut rattraper le temps perdu ! Américaines et Françaises se sont remises au travail avec zèle ; guidées par leurs nouveaux professeurs, ces dernières ont choisi les cours propres à les aider dans la carrière à laquelle elles se destinent.

Le plus grand nombre étudie quelques auteurs anglais, Shakespeare ou le XIXe siècle, avec retour à l'anglo-saxon. D'autres ont voulu connaître de l'Amérique tout ce qui pourrait leur faire comprendre son génie : histoire américaine, littérature contemporaine, sociologie, pédagogie, etc.

Mlle B..., Alma College, Mich., s'est inscrite pour « deux cours de littérature et un cours d'histoire, ce dernier traitant des captivants problèmes de la reconstruction économique et politique des Etats-Unis après la guerre civile. »

L'abondance des matières est telle que le choix est parfois difficile : il faut pourtant se restreindre. Comment choisir entre les cours « d'art oratoire », ceux des « buts de guerre », de composition anglaise, de psychologie, d'élocution, d'espagnol, d'italien, de philosophie ? sans compter les cours de science, rendus si attrayants

par des laboratoires admirablement montés, et le « social work » qui ouvre un champ toujours plus vaste aux bonnes volontés féminines !

LA MÉTHODE AMÉRICAINE.

Pour qui a les yeux ouverts — et nos Françaises savent voir — un enseignement d'une valeur incalculable se dégage de toute cette atmosphère. Mlle J..., au bout d'un mois de séjour à Saint-Paul, remarque les différences profondes qui existent entre les méthodes d'éducation américaines, qu'elle trouve si intéressantes, et les nôtres. « Que de choses nous avons à apprendre ici, que de choses nouvelles nous rapporterons dans notre vieille Europe ! »

Le régime de " self-government " de Goucher College plaît extrêmement à Mlle M... : « J'ai été deux ans pensionnaire dans un lycée de province, dit-elle, et la comparaison est tout à l'avantage de l'Amérique. J'apprécie infiniment la liberté intelligente dont nous jouissons. Le régime de la responsabilité individuelle est le seul, à mon avis, applicable à des personnes raisonnables. »

S'élevant au-dessus des détails, Mlle D... nous envoie de Washburn College, Topeka, Kansas, le résultat de ses observations judicieuses : « Il me semble que les cours du Collège sont bien adaptés à la vie américaine. Ils ont un but pratique, plus facile à voir que dans les établissements secondaires de France... Il y a ici des cours bien adaptés aux diverses professions, des cours d'éducation pour les futurs professeurs, des cours d'économie pour les hommes d'affaires, des cours de mathématiques et de dessin industriel pour les ingénieurs : de sorte que l'enseignement m'apparaît beaucoup plus *vocational* qu'en France. »

En somme, « nos examens assurent une culture générale plus développée, mais l'efficacité pratique des études, quoiqu'elle soit réelle dans la formation de l'esprit, n'est pas aussi directement adaptée à la vie. »

La méthode américaine prépare avant tout l'individu pour la vie en société. « Les réunions, les clubs, les meetings de toutes sortes et de tous caractères sont en nombre surprenant ici. Aussi les étudiants suivent-ils en masse les cours de sociologie dont les titres sont assez caractéristiques : *The Rise of Democracy in Church and State ; The social teachings of Christ ; The social interpretation of Theology*, etc., etc.... La vie sociale et la vie religieuse paraissent être étroitement unies et s'aider mutuellement. »

Une autre série de cours, dont Mlle D... ne trouve pas l'équivalent dans nos universités, porte le nom de *public speaking* et prépare les étudiants à prendre la parole en public, à se mêler sans effort aux discussions les plus diverses. « Je crois que cela leur est fort utile, d'après le nombre de discours et d'allocutions que j'ai déjà subis ! » — Rien de comparable, par contre, à nos interro-

gations, où l'élève, après avoir composé son plan, doit traiter une vaste question. La méthode a ses avantages indiscutables : « cela nous apprend sur tous les sujets à faire un exposé clair et rapide ; les réponses brèves et hachées qu'on demande ici des élèves leur rendent plus nécessaire encore le cours de *public speaking*. »

LE RÔLE DES FRANÇAISES.

Il n'est pas une étudiante qui n'apprécie la portée considérable de son séjour en Amérique. « Je suis bien heureuse de pouvoir passer cette année en Amérique et reconnaissante à tous ceux qui nous ont permis la chose : les collèges américains et aussi le gouvernement français. J'espère pouvoir le prouver en travaillant dans la petite mesure où je le puis à mieux faire connaître notre France à nos amis américains. »

Aucune d'elles n'oubliera un seul instant qu'elle est partout *la Française*, qu'elle doit être digne du nom qu'elle porte : « Nous ne nous appartenons plus, nous appartenons à la France, qui a le droit de compter sur ses filles pour porter en Amérique le bon renom de leur pays. »

Derrière ces paroles, il y a de l'action. « Étant donné que les étudiantes de français sont ici très nombreuses et qu'il n'y a pas assez de professeurs, on m'a demandé d'enseigner deux heures par semaine, ce que j'ai fait avec plaisir. »

Ailleurs, à leurs moments de liberté, les Françaises s'efforcent d'aider le plus possible leurs camarades américaines aux prises avec la langue française. A Brown University, il y aura tous les vendredis une causerie au cercle français. De temps à autre, sur la demande du professeur de français, Mlle Ch... va lire dans sa classe. « Quelques étudiantes, dit-elle, sont capables de parler assez couramment avec moi, et lorsque le cercle français sera réorganisé, j'espère que nous pourrons avoir d'intéressantes conversations. En dehors des heures de cours, j'aide, autant que cela m'est possible, les commençantes qui ont de la difficulté à prononcer. »

Il est intéressant de remarquer en passant que le cercle français de Carleton College s'appelle cercle Victor-Hugo, « en raison d'un portrait avec dédicace envoyé par le poète lors de la fondation du collège. »

L'ARMISTICE.

Nombreuses sont les lettres où, faisant allusion au 11 novembre, on nous écrit : « J'aurais bien voulu pouvoir aller en France pour ce jour-là seulement ! » Mais on se hâte d'ajouter qu'en Amérique le spectacle valait bien la peine qu'on s'y arrête.

« Nous n'oublierons jamais la journée du 11 novembre, où on a chanté à Painesville, Ohio, autant de « Marseillaises » que de " Star Spangled Banners ", pendant que nos trois couleurs se mêlaient aux Stars and Stripes de nos amis. »

A Goucher College, avant le lever du jour, tout le monde était sur pied. « Tous les professeurs et les étudiants du collège ont défilé dans les rues de Baltimore, portant des drapeaux et chantant des airs patriotiques : la procession était immense et se heurtait en ville à d'autres processions. »

Les défilés se sont succédés pendant trois heures dans les rues de Springfield, Mass., et les étudiantes de Bryn Mawr College, dès 4 heures du matin, allumaient dans le champ de hockey un feu de joie, où elles jetaient tout ce qui leur tombait sous la main.

Jacksonville, Ill., n'est pas resté en arrière : « La fausse alerte du jeudi 7 n'a pas diminué le bonheur de chacun lorsqu'il a appris, au milieu de la nuit du 10 au 11, que, cette fois, l'armistice était vraiment signé. Au son des sirènes et des cloches, » tout le monde s'habillait en hâte pour se joindre aux processions bizarres qui parcouraient les rues. « Des fanfares, des tambours, des chansons et même des pétards, des cris sauvages se faisaient entendre à tous les coins de rues. Dans l'après-midi, une véritable manifestation, dûment organisée, a parcouru la ville. Plusieurs choses m'ont particulièrement frappée : l'affluence des gens, des drapeaux et des autos, et la façon peu mélodieuse dont les gens témoignent leur joie en frappant de vieux ustensiles de cuisine les uns contre les autres. » Enfin, pour terminer une journée bien remplie, un soldat revenu du front a fait un discours demandant à chacun de souscrire à l'United War Work Campaign. « Aussitôt on a commencé à souscrire, et l'étonnement fut général en apprenant le résultat : $ 3,300, plus du double de la somme demandée. »

Oberlin, Ohio, a célébré avec enthousiasme l'avènement de la paix. « Dès la veille, le dimanche, tout avait été préparé, de sorte que lorsque la sirène a résonné, à l'aube, tout était prêt, et le cortège a longuement défilé dans les rues d'Oberlin. Le Cercle Français avait eu soin de bien faire représenter la France : un char portant deux Françaises en costume, représentant France et Alsace ; devant et derrière, des jeunes filles portant les couleurs et le drapeau de la France ; en tête, musique jouant la « Marseillaise. » Dans la matinée, tout le cortège, — tout Oberlin, devrais-je dire, — s'est rendu à la chapelle du collège où eut lieu un service émouvant. »

Nous ne saurions trop féliciter ces jeunes filles d'avoir vu si bien et si vite. Deux mois leur ont suffi pour pénétrer jusqu'aux causes profondes de bien des différences essentielles entre deux grandes civilisations qui se complètent. Chaque jour leur apporte sa part de découverte, et quand l'heure du retour en France sonnera, elles auront acquis cette maturité d'esprit que l'expérience et l'observation personnelles seules peuvent donner. Là encore, avec le désintéressement qui lui est propre, l'Amérique aura préparé l'œuvre de reconstruction.

M. S.

NOTES & DOCUMENTS

Meredith et l'Italie

Dans son numéro de février, la *Fortnightly Review* qui s'honore d'avoir jadis, sous le règne de G. H. Lewes, son fondateur, accordé l'hospitalité à *Vittoria*, consacre à « Meredith et l'Italie » une étude[1] dont la sympathie chaleureuse ne semble pas le moindre mérite. On y trouve l'écho de l'enthousiasme désintéressé qui fit tressaillir l'Angleterre lors de « cette grande guerre de l'émancipation italienne que George Meredith appelait le principal événement historique du XIXe siècle. »

En Angleterre, l'influence vivifiante du réveil italien devait se faire sentir non seulement dans le monde politique mais aussi dans la pensée anglaise en général. De même que Sandra Belloni, incarnation de l'enthousiasme jailli d'une conviction ardente, fait irruption dans le home bourgeois des Poles, de même aussi l'Italie de Mazzini vient tirer de sa somnolence l'Angleterre trop confortable du règne de Victoria.

Artistes et littérateurs étaient les interprètes naturels de l'émotion nationale. A leurs yeux, l'Italie possédait deux attraits concurrents : son passé riche de gloire artistique et son présent plein de grandeur. Tandis que les uns, tels Hawthorne et George Eliot, " never wholly emerged from the tourist stage of relationship with Italy ", d'autres l'adoptèrent pour leur seconde patrie. Ainsi firent les Browning, qui savaient le secret de souder le passé au présent.

Si Meredith, correspondant de guerre de la *Morning Post*, avait pu se sentir un instant tenté d'aborder l'Italie en touriste en s'abandonnant au charme du passé, les circonstances et le tour particulier de son esprit eurent bientôt appelé toute son attention sur la situation politique. Aussi était-ce dans l'Italie contemporaine qu'il vivait, " and if any ghosts of the past crossed his path, they were the shades of Byron and Shelley, rather than the far-off, dim ghosts that haunted Ruskin's wind-swept solitudes of Torcello. " L'ardente sympathie, libre de tout préjugé insulaire, inspirée à Meredith par le spectacle de l'Italie luttant pour l'indépendance, trouva son expression dans *Vittoria*.

Entre les deux phases de la guerre libératrice, le choix du romancier ne pouvait hésiter longtemps ; l'action se déroule en effet dans cette première période (plus riche en possibilités artistiques) d'enthousiasme malheureux qui se termine en 1849 avec la défaite de Novare. Ainsi *Vittoria* nous jette au milieu des remous de l'insurrection qui se heurte à la puissance militaire de l'Autriche, sans cesser pourtant de demeurer un acte de foi dans le triomphe final de la liberté.

Mieux peut-être que par Mazzini, le chef mystérieux, le réveil de l'esprit national se révèle par les femmes, en particulier par l'héroïne, " a woman with a spiritual history ". Par elle surtout, Meredith affirme sa confiance dans l'Italie régénérée. LOUIS ROCHER.

1. Par Mrs. Foster Watson.

BIBLIOGRAPHIE

LANGUE ANGLAISE

Theory and Practice of language teaching, with special reference to French and German by E. Creagh Kittson, B. A., B. ès-L. Oxford University Press, 1918. — 4 sh. net (186 pp.).

Ainsi que le titre nous en avertit d'avance, le sujet de cet ouvrage a été résolument envisagé à un double point de vue : celui de la théorie d'abord, puis celui de la pratique. Il n'y a là, en apparence, rien de bien nouveau ; cependant, l'auteur a poussé plus à fond qu'on ne le fait d'ordinaire cette distinction entre deux aspects dont on mène volontiers l'étude de front, à travers les différents problèmes que soulève l'enseignement des langues étrangères. M. Kittson a préféré étudier nettement à part d'abord la théorie entière, puis l'ensemble de l'application pratique. Cette méthode, outre ce qu'elle a d'original, offre des avantages de clarté et de force incontestables ; mais elle a les inconvénients de ses avantages, c'est-à-dire de séparer ce qui est souvent étroitement uni, et de conduire à la dispersion et à quelques redites.

La première partie est donc consacrée à étudier, en termes très simples, en quoi consistent vraiment le langage, les moyens d'expression de la pensée, la grammaire, l'analyse et l'acquisition des sons, les méthodes directes ou de traduction. Le dernier chapitre de cette partie précise très heureusement les conditions dans lesquelles il est *possible* à un bon professeur de réussir : préparation pédagogique, horaire, effectif des classes, matériel scolaire, etc.

La seconde partie *(Practice)* explique d'abord comment on peut et comme on doit enseigner la prononciation, et de quelle façon on acquiert les meilleures qualités d'exactitude et de "*fluency*". L'importance de la phonétique, et de tous les services qu'elle peut rendre, est admirablement mise en lumière. L'acquisition orale des premiers éléments du vocabulaire, les exercices d'abord simples, puis complexes qui conduisent à la rédaction libre, la place de la traduction, l'enseignement de la littérature sont exposés avec non moins de précision et de bonheur.

Le témoignage qu'apporte spontanément notre collègue anglais en faveur des méthodes directes est d'autant plus précieux qu'il ne repose pas sur des conceptions *a priori*, mais sur une expérience qu'on sent solide et assez longue déjà. Il est même rare de rencontrer l'enthousiasme du début, des premiers résultats obtenus, rester aussi entier, aussi absolu presque jusqu'au bout de l'application ; ce n'est pas une confiance aveugle et intransigeante, mais c'est un optimisme constant qui trouve réponse à toutes les objections et solution à tous les problèmes. Or, il en est qui chez nous, par exemple, n'ont pas reçu de véritable mise au point ; je n'indiquerai que celui de la rédaction libre, qui a donné lieu à des critiques qu'on ne peut s'empêcher de trouver excessives, et dont on pourrait tirer un meilleur parti qu'on ne l'a fait jusqu'ici. Ce sont des questions qui méritent d'être étudiées avec soin, et en entrant dans

le détail, plus que les limites de son œuvre ne permettaient sans doute à M. Kittson de le faire.

Ce que nous venons de dire de l'esprit qui inspire ce petit ouvrage n'enlève rien à son mérite, bien au contraire, et sa lecture n'en est que plus attrayante. Il devra figurer dans toute bibliographie de la question[1].

G. C.

G. C. Coulton, **Social Life in Britain from the Conquest to the Reformation**, pp. xvi + 540. Cambridge University Press, 1918.

Cet ouvrage, que son auteur traite avec trop de modestie de compilation, s'impose à l'attention de tous ceux qui s'intéressent aux études historiques ou à la littérature anglaise. Il sera également très apprécié des personnes cultivées qui, sans faire d'études spéciales, lisent pour le plaisir de s'instruire. Ce recueil d'extraits empruntés à des auteurs de divers pays, quoique pour la plupart à des écrivains anglais de tout ordre, forme un admirable tableau, à la fois large et détaillé, de la vie sociale en Grande-Bretagne au moyen-âge, de la conquête normande à la Réforme. Grâce à sa connaissance approfondie de l'époque, l'auteur a réussi à grouper et à classer toute une série de récits, de témoignages et d'exposés contemporains sur le pays et ses habitants, ses institutions, les arts et les sciences, la hiérarchie sociale, la vie publique et privée, sans en négliger les aspects populaires et familiers tels que les sports, le costume, les superstitions. Suggestive entre toutes, la lecture de ces pages permet de juger par soi-même, après avoir entendu les témoins, d'acquérir des notions claires sur les idées et les mœurs, l'âme, l'esprit du moyen-âge. De brèves introductions, discrètes, mais d'une érudition solide, fournissent au lecteur les données nécessaires sur la provenance, la portée et la valeur du document ou du passage. Ainsi ce volume met à la disposition de tous les pages les plus intéressantes d'un grand nombre d'ouvrages difficiles à trouver, d'une lecture souvent aussi longue que fastidieuse. Il doit être suivi d'un second : *Cloister life during Middle Ages*, dont il sera rendu compte ici au moment de sa publication.

Paul Reyher.

Selections from the Poems of William Wordsworth, edited by A. Hamilton Thompson, pp. xi + 203. Cambridge University Press, 1917.

L'auteur de ce recueil s'est proposé de choisir de préférence les poèmes ou les passages les plus caractéristiques de l'œuvre de Wordsworth, ceux où il expose sa conception spiritualiste de l'univers et ses idées sur l'influence morale de la nature. La philosophie du poète fournit matière à une introduction claire et substantielle. Utile à tous,

1. La liste bibliographique qui se trouve à la fin du volume pourra elle-même servir de référence utile ; elle est assez complète. Puisqu'on y cite des Histoires de la littérature française, en français, on ne voit pas pourquoi on omet celle, pourtant assez connue, de Crouzet-Abry-Audic. *Les Sons du Français*, de P. Passy, en sont à leur 7e édition, chez Didier. Page 172, il faut lire Roudet au lieu de Rondet.

ce volume sera un guide sûr et précieux pour ceux qui abordent l'étude de l'œuvre si considérable et si inégale de Wordsworth. Ils trouveront dans les notes, à la fois abondantes et concises, toutes les explications et les informations nécessaires. Le choix même des morceaux pourrait naturellement fournir matière à discussion, comme toute affaire de goût. Les admirateurs du poète regretteront des omissions imposées sans doute par le format des volumes de cette série.

PAUL REYHER.

LANGUE FRANÇAISE

CH. ANDLER. **Le Socialisme impérialiste dans l'Allemagne contemporaine.** (Dossier d'une polémique avec Jean Jaurès, 1912-1913.) Paris, éditions Bossard, 1918. — **4 fr. 50.**

Ce livre est à lire au moment où l'énigme allemande se pose de nouveau à nous, redoutable et angoissante. Dans un geste de colère provoqué par le dépit de l'humiliante défaite, l'Allemagne a brutalement renversé, comme de puériles châteaux de cartes, les trônes les mieux assis. Elle s'est faite républicaine, ou du moins les socialistes qui y sont les maîtres de l'heure affirment qu'elle sortira de la crise présente, muée en une république socialiste qui, par sa perfection, fera honte aux plus vieilles démocraties. Nous sommes *à priori* en défiance, et le spectacle que nous offre cette révolution socialiste dont, comme on l'a fait justement remarquer, tout l'effort vise moins à démolir le passé qu'à protéger ce passé contre les partisans des conséquences extrêmes du socialisme, n'est pas fait pour nous rassurer.

Le livre de Ch. Andler éclaire notre instinct et renforce nos doutes. A travers les démêlés d'une polémique avec Jean Jaurès et le groupe des socialistes universitaires représentés par M. Félicien Challaye, il nous montre comment une fraction importante du socialisme allemand se faisait, dès 1912, nettement impérialiste et apparaissait « prête à voter les « crédits de guerre, résolue à ne plus harceler la diplomatie allemande « et disposée à souligner sa solidarité avec la dynastie. »

La démonstration est lumineuse et probante. Les faits de la guerre lui ont apporté une vérification nouvelle et indiscutable. L'attitude des socialistes allemands en 1914 a justifié, et au delà, les allégations de Ch. Andler, en faisant voir que ce n'était pas seulement le groupe des socialistes impérialistes mais le socialisme allemand entier qui s'était rallié au Pangermanisme.

Le passé nous donne un avertissement précieux pour l'avenir. Avant d'être internationalistes, les socialistes allemands étaient Allemands ; il y a toute apparence pour qu'ils le demeurent. Les déclarations de leurs chefs actuels sur la nécessité de maintenir intactes l'unité et la puissance allemandes, de récupérer dans son intégrité le domaine colonial allemand, ou encore l'urgence qu'il y a pour l'Allemagne à prendre la direction du mouvement socialiste mondial nous en sont garants. Les socialistes allemands ont accepté tout l'héritage du pangermanisme impérial, ils ont fait leurs ses rêves d'hégémonie et son cri de ralliement „Deutschland über Alles". C'est pourquoi il est utile de lire et de méditer le livre de Ch. Andler ; il peut et doit vous mettre en garde contre de dangereuses illusions.

H. L.

CHRONIQUE UNIVERSITAIRE

Agrégation d'allemand. — De renseignements particuliers qui nous parviennent, il résulte que l'épreuve de m. h. d. est maintenue à l'oral de l'agrégation d'allemand d'octobre. Elle consistera en l'explication improvisée, avec commentaire, d'un texte facile.

Agrégation d'espagnol et d'italien. Admissibles de 1914. — Par arrêté du 8 mai 1919, le Ministre de l'Instruction publique a décidé que les candidats aux agrégations des sciences naturelles, d'espagnol et d'italien, déclarés admissibles aux épreuves orales du concours de 1914 et justifiant en outre d'une ou plusieurs admissibilités à des concours antérieurs, conserveront le bénéfice de l'admissibilité aux concours soit de 1919 et de 1920, soit de 1920 et 1921.

S'ils ne justifient que de la seule admissibilité au concours de 1914, ils conserveront le bénéfice de cette admissibilité aux épreuves orales de 1919 ou de 1920.

Les dispositions des articles 2 et 3 de l'arrêté du 22 avril 1919 restent applicables aux candidats aux agrégations visées ci-dessus, qui n'ont pas pris part au concours de 1914. (Voir notre numéro précédent.)

Concours de l'agrégation et du certificat d'italien en 1919. — Le nombre des candidats à recevoir au concours de l'agrégation et du certificat d'italien à la session de juillet 1919, fixé par l'arrêté du 15 mars 1919 (voir notre dernier numéro), est modifié ainsi qu'il suit :

AGRÉGATION.

Hommes	1
Femmes	2

CERTIFICAT.

Hommes	1
Femmes	2

Soutenance de thèses. — Le 15 mars 1919, M. Brun (Louis), professeur au lycée Charlemagne, a soutenu, devant la Faculté des lettres de l'Université de Paris, les deux thèses suivantes pour le doctorat ès lettres :

THÈSE COMPLÉMENTAIRE. — *L'Oriantès de Klinger. — Etude suivie d'une réimpression du texte de 1790.*

THÈSE PRINCIPALE. — *Hebbel. — Sa personnalité et son œuvre lyrique.*

M. Brun a été déclaré digne du grade de docteur ès lettres, avec la mention : *Très honorable.*

Cours de vacances de Bagnères-de-Bigorre. — L'Université de Toulouse organise à Bagnères-de-Bigorre (Hautes-Pyrénées), des cours de vacances pour étrangers.

Ces cours comprendront : 1° Un enseignement méthodique du français ; 2° des conférences sur la littérature, la civilisation françaises, l'art français, la région pyrénéenne, des questions scientifiques.

Ils auront lieu du 20 juillet au 20 septembre 1919.

S'adresser pour tous renseignements :

A M. Loiseau, professeur à la Faculté des Lettres, 7 rue du Japon, Toulouse, directeur des cours, ou à M. le Principal du collège Victor-Duruy, à Bagnères-de-Bigorre (Hautes-Pyrénées).

Cours de vacances à Burgos (Espagne). — *L'Institut français en Espagne* (Université de Toulouse) reprendra cette année les cours de vacances pour l'espagnol, interrompus pendant la guerre. Ils auront lieu à Burgos, à *l'Instituto* (ou lycée), du lundi 4 août au jeudi 18 septembre 1919. Le prix de l'immatriculation est fixé à 50 *pesetas*.

Ces *cours d'espagnol* ont pour but de permettre à tous d'acquérir ou de perfectionner la connaissance pratique de la langue castillane et de faciliter aux intéressés, en ce qui concerne cette langue, la préparation aux divers examens et concours.

Ils sont divisés en deux sections : *élémentaire* et *supérieure*. Chaque section a au moins une classe par jour, sauf le jeudi, réservé aux excursions organisées en commun. En dehors des cours, des conférences publiques sur des sujets divers seront faites par des spécialistes.

Outre les cours normaux ci-dessus indiqués, une préparation spéciale au *Certificat d'aptitude à l'enseignement de l'espagnol dans les Ecoles Normales et les Ecoles primaires supérieures* fonctionnera dès le 4 août. Elle comprendra l'explication des auteurs espagnols et des auteurs français inscrits au programme, des exercices de thème, de dissertation espagnole et de dissertation française, de pédagogie des langues vivantes, etc...

La ville de Burgos a été choisie à cause de l'agrément de son climat pendant l'été (près de 900 mètres d'altitude), de l'excellence du castillan qu'on y parle, de l'intérêt artistique et historique qu'elle présente, et enfin de la proximité de la frontière française (prix de la frontière à Burgos en chemin de fer : 38 p. 60 ; 29 p. ; 17 p. 45, selon la classe).

Pour les renseignements concernant les cours et pour les inscriptions, s'adresser à M. Mérimée, directeur de l'Institut français en Espagne, à son adresse de France (rue des Chalets, 54, Toulouse).

Nominations. — *Université de Paris.* — M. Marçais, chargé d'un cours d'arabe maghrébin à l'Ecole des Langues Orientales, est chargé en outre, du 1er nov. 1918 au 31 oct. 1919, d'un cours complémentaire d'arabe à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris.

Université de Bordeaux. — M. Dresch, professeur de langue et littérature allemandes, est nommé pour trois ans, à partir du 1er mai 1919, doyen de la Faculté des Lettres; M. P. Berger, docteur ès lettres, professeur au lycée et maître de conférences à la Faculté des Lettres, est nommé chargé de cours à ladite Faculté.

(M. Paul Reyher, qui avait été chargé d'un service temporaire, a repris ses cours à la Faculté des Lettres de Nancy.)

Université de Besançon. — M. Kontz, professeur de littérature étrangère, est nommé pour trois ans, à partir du 1er mai 1919, doyen de la Faculté des Lettres.

Enseignement secondaire. — Mlle Scialtel, angl., du lycée Voltaire au lycée Condorcet; M. Hervé, angl., de la Roche-sur-Yon à Niort; M. Rivière, dél. angl., de Grenoble à Angers; M. Sallé, angl., à Grenoble; Mlle Lalanne, lettres et angl., de Barcelonnette à Orléans; Mlle Arles-Dufour, suppl. angl., à Saint-Etienne; Mlle Gouverd, angl., de Saint-Claude à Bône; Mlle Bréchaille, dél. angl., du lycée Saint-Louis au lycée Victor-Duruy, Paris; Mlle Thieulin, angl., de Valognes à Amiens; Mme Lalou, dél. angl., d'Amiens au lycée Victor-Hugo, Paris, jusqu'au 30 septembre 1919; M. Gaucher, all., à Brest; M. Bailly, angl., de Pont-à-Mousson, dél. à Nancy; M. Bartier, angl., d'Armentières à Calais; M. Paulet, dél. all., à Sedan; M. Jallat, dél. angl., à Mostaganem; M. Fougeront, lettres et all., de Morlaix à Oudjda (Maroc); M. Mathard, angl., de Castres à Tanger; M. Pommarel, lettres et all., de La Mure à Arles; M. Grossein, lettres et all., de Romans à La Mure; M. Nayel, all., à Dinan; M. Desdouits, lettres et all., de Philippeville à Mostaganem; Mlle Lauraint, angl., d'Argentan à Sillé-le-Guillaume; M. Wintzer, all., de Sétif à Tlemcen; M. Duc, all., de Chinon à Loudun; M. Nemo, angl., de Sarlat à Menton; Mlle André, lettres et esp., de St-Gaudens, aux cours second. de jeunes filles de Châtellerault; Mlle Macé, angl., de Caen à Alençon; Mlle Beaudart, lettres et angl., de Sancerre à Nevers; Mlle Lelièvre, lettres et angl., de Saintes à Arles; Mlle Levy, lettres et angl., de Luc à Langres; Mlle Labille-Schafer, lettres et angl., de Médéa à Luc; Mlle Cru, lettres et angl., d'Avignon à Marseille-Longchamp; Mlle Danton, lettres et angl., de Marseille-Longchamp à Avignon; M. Valat, arabe, prof. à Constantine; M. Lalou, angl., prof. à Oran; M. D'Hangest, angl., du Havre à Versailles; M. Bourgeois, angl., Beauvais, chargé de la suppléance de M. D'Hangest pendant la mission de celui-ci en Alsace-Lorraine; M. Fraissé, all., Marseille, nommé censeur à Vesoul; M. Chaux, angl., prof. à Pau; M. Porez, angl., d'Aurillac à Valenciennes; M. Rouayroux, all., de Sisteron à Château-Gontier; M. Grossein, lettres et all., de Romans à Mure; M. Hanneton, all., de Semur à Montargis; M. Montaubric, all., de Fontainebleau à Nogent-le-Rotrou; M. Richaud, all., prof. à Ajaccio; M. Léopold, angl., à Treignac; M. Nemo, lettres et angl., à Menton; M. Casanova, lettres et ital., à Ajaccio; M. Simongiovani, ital., à Ajaccio.

Congés. — Mlle Caule, angl., Saint-Etienne, du 24 mars au 30 septembre 1919; M. Guillotel, angl., Versailles, 3 mois, à dater du 7 mars; M. Salin, angl., Aix, du 1er avril au 30 juin 1919; M. Coureau, angl., Libourne, 3 mois; M. Schmitt, all., Besançon, du 8 fév. au 7 mai; M. Dulac, angl., Angers, 2 mois; M. Delaunay, ang., Pau, congé d'inactivité illimité; M. Catala, all., Douai, du 15 avril au 13 juillet; M. Ritz, angl., Lyon, du 1er mars au 31 août; M. Espesset, lettres et esp., Castres, 3 mois.

Légion d'honneur. — M. Frétigny, professeur au Prytanée, officier interprète de 2e classe à un E.-M. aux armées.

Revue des Cours et Conférences

PARIS (Anglais).

Cours d'Agrégation :

DISSERTATIONS *(M. Cazamian).* — 1. The educational views of Mrs. Browning.

2. H. G. Wells as a critic of English education.

VERSION *(Aurora Leigh).* — Premier livre "First the lime... you understand the latter."

(M. Cestre). — 1. The pioneers and the pioneer spirit in Cooper's novel : *The Pioneers.*

2. By a study of the poems of W. Whitman inscribed in the syllabus, point out how the pioneer spirit became for him a source of poetical inspiration.

(M. Legouis). — 1. Style de King Cambyses. Influence de Sénèque sur Gorboduc.

2. Is Catiline to be considered as a classical or a romantic drama ?

3. Apprécier la critique de "King Lear", par Léon Tolstoï.

VERSIONS. — Alan Seeger. *The Aisne.*

Milton. *On the Morning of Christ's Nativity.* XIX à XXVII.

Cours de Licence :

VERSIONS *(M. Cestre).* — 1. Lamb : "Oxford in the vacation". "Above all thy rareties..... strike an abstract idea".

2. Jack London : *The Call of the Wild.* Ch. V (The Toil of trace and Trail) ; "The result was a beautiful and unending family quarrel... by main strength put her on the sled again".

3. Wordsworth : "Nutting".

4. Wells : *Kipps.* Ch. VI, § 5 : "The bus that plies between New Rommey and Folkestone..... past the windmill, the dusk had come".

(M. Cazamian). — 1. Bacon : Essay XXIII : "Of Wisdom for a man's self" : "An ant is a wise creature for itself... will abandon the good of their affairs".

2. Lamb : "Imperfect sympathies" : "I have been trying all my life... is he orthodox".

Cours du Certificat Secondaire :

ENGLISH ESSAYS *(M. Travers).* — 1. The distinctive sentimental note in the Vicar of Wakefield.

2. Analysis and poetical estimate of the two first books of the Prelude.

3. How far is *The New Machiavelli* justified in its title ?

VERSIONS. — Dickens : *Little Dorit,* B. T., ch. III. Home. It was a Sunday evening in London..... going round. Mr. Arthur Clenham sat in the window..... slowly passing before him.

Kipling : *Kim,* ch. XII et XIII. He set his ivory yellow face..... hillmen deny their hills. Under the great ramp..... jewels again. Kim had all a plain man's affection..... on to the road again.

Hardy : *Woodlanders*, I, 1. The rambler who for old association's sake..... by a single horse. This van was rather..... to clink as it went.

Browning : *Christmas Eve*, L. 1, 17, 11, I, 72. Out of the little chapel.... There was no standing it much longer.

Hazlitt : *Shakespeare*, "Shakespeare's imagination..... to the wild ocean".

Wells : *The New Machiavelli*, Margaret in Staffordshire. Section 6, § 1. "The Seddons..... Primasera." "Matters centred..... Grantchester." "She had rather open..... very earnestly."

BORDEAUX (Anglais).

DEVOIRS ÉCRITS, 1er et 2e Trimestres
(donnés par M. Berger.)

Thème *(Licence)*. — *Le Bon tour d'un Saint* (Paul Arène), Anthologie, p. 242, du commencement à « jaune comme sa mitre d'or. »

Dissertation française *(Agrégation, certificat)*. — Rechercher quels devraient être, d'après l'idéal de Wordsworth, les études à faire faire aux jeunes gens et les livres à mettre entre leurs mains. (Se transporter, autant que possible, au temps présent et comparer avec d'autres opinions.)

Version et commentaire *(Licence)*. — Browning : Childe Roland to the Dark Tower came (*Dramatic Romances*, Vol. I, p. 436), Stanzas 8 to 14 included, from : " So, quiet as despair..." to " to deserve such pains ".

Literary remarks : Study the descriptive power of Browning and his realism.

Grammatical remarks : 1° The vocabulary (English and Latin elements); 2° Scansion of stanzas 8 and 9.

TOULOUSE (Allemand).

Agrégation. Dissertations françaises. — Caractéristiques générales de la période classique de Schiller. — Idéalisme et réalisme dans le *Wallenstein* de Schiller.

Le rationalisme allemand au 18e siècle. — Le piétisme allemand au 18e siècle. — Rapports internes et extérieurs des deux mouvements.

Les principes politiques de Bismarck.

Caractères généraux du théâtre allemand de 1840 à 1860.

Le problème moral de la *Maria-Magdalene* de Hebbel.

Dissertations allemandes. — Welche Mittel wendet Schiller in den letzten Auftritten von *Wallenstein's Tod* an, um das Mitleid mit dem Falle seines Helden zu erhöhen ?

Man erkläre an der Hand der ästhetischen Abhandlungen und der philosophischen Gedichte Schillers den Spruch :

Ernst ist das Leben, heiter ist die Kunst.

— Die Grundgedanken der *Erziehung des Menschengeschlechts*.

— Allgemeine Charakteristik der schäbischen Dichterschule.

— Mörike als Lyriker.

— Hebbel, der grüblerische Problemdichter.

— *Maria-Magdalene* und *die Wahlverwandtschaften*.

— *Maria-Magdalene* als bürgerliches Trauerspiel.

Bulletin de la GUILDE INTERNATIONALE

PRÉPARATION AUX EXAMENS D'ANGLAIS

Outre-Manche

COURS DE PRÉPARATION AU CERTIFICAT PRIMAIRE

(Juillet et Octobre)

Les cours continueront à la *Guilde* pendant le mois de juillet (quatre semaines) et comprendront chaque semaine :

Un cours de thème écrit et oral..... 1 heure 1/2.
» de version écrite et orale..... »
» de littérature française..... 1 heure.

Pendant le mois d'octobre, des cours auront lieu également à la *Guilde*, de façon à permettre aux candidates de province, comme à celles de Paris, de préparer spécialement la partie orale de l'examen. Ils comprendront :

Un cours de thème oral..... 1 heure.
» de version orale..... »
» de commentaire anglais..... »
» de littérature française..... »
» de pédagogie..... »

Conditions

Pour le mois de juillet..... 30 fr.
» d'octobre..... 35 fr.

Tous les cours sont payables d'avance.

CERTIFICAT PRIMAIRE

Le cours par correspondance pour la préparation au Certificat primaire continuera pendant le mois de juillet (4 semaines) et reprendra du 1er août au 15 septembre (6 semaines).

Conditions (Juillet).

25 fr. pour les élèves déjà inscrites ;
30 fr. pour les élèves non inscrites.

Les cours sont payables d'avance.

5 Juillet. — Thème n° 1. Version n° 1.
12 » Composition anglaise. Version n° 2.
19 » Thème n° 2. Composition française.
26 » Thème n° 3. Version n° 3.

Version n° 1. — *An Inland Voyage*, page 27 : "It is an odd thing...", jusqu'à : " of man's life ".

VERSION N° 2. — *The Vicar of Wakefield*, ch. XVI : "My wife and daughters happening to return a visit... the Whistonian Controversy.

VERSION N° 3. — *Palgrave*, n° CCCXXI. Written among the Euganean hills. "Many a green isle... round the solitary isle".

COMPOSITION FRANÇAISE. — Le style de Buffon étudié dans la 7e époque.

COMPOSITION ANGLAISE. — Give a short paraphrase of the passage : "As she spoke Moses came slowly on foot..... the two gross between us" (chapter XII). *The Vicar of Wakefield*. What are the chief characteristics of the passage ?

(Les textes des trois thèmes ont été envoyés directement aux candidats.)

THÈME D'AGRÉGATION

Thème. — Il montait toujours. Çà et là, s'ouvraient des portes, laissant voir des chambres immenses, des dortoirs aux lourdes solives, où dormaient des cloches. Borluut s'en approcha, dans un vague émoi ; elles ne reposaient pas tout à fait, pas plus que ne reposent complètement les vierges. Des rêves traversaient leur sommeil. On aurait dit qu'elles allaient bouger, s'étirer, vagir comme des somnambules. Rumeur incessante parmi les cloches ! Bruit qui persiste, comme celui de la mer dans les coquillages ! Jamais elles ne se vident toutes. Son qui perle comme une sueur ! Brume de musique à ras du bronze...

Plus loin, plus haut, partout, apparaissent de nouvelles cloches, alignées, l'air agenouillées, en robes pareilles, vivant dans la tour comme dans un couvent. Il y en avait de grandes, de fluettes, des vieilles au costume fané, de jeunes qui étaient des novices et avaient remplacé quelque ancienne, tous les aspects d'une humanité cloîtrée qui demeure variable sous l'uniformité de la règle.

Or, les aiguilles du petit cadran allaient marquer onze heures. Et aussitôt, Borluut entendit une rumeur, un tumulte de nid dérangé, le bruit d'un jardin que le vent enfle quand l'orage va commencer.

Ce fut une trépidation prolongée, le prélude du carillon qui sonne automatiquement avant l'heure, actionné par un cylindre de cuivre que des trous carrés percent, ajourent comme une dentelle. Borluut, curieux du mécanisme, se précipita dans la chambre où aboutissent, à ce cylindre, tous les fils de communication des cloches. Borluut regarda, étudia. Il lui semblait voir l'anatomie de la tour. Tous les muscles, les nerfs sensitifs étaient à nu. Le beffroi prolongeait en haut, en bas, son vaste corps. Mais ici, se groupaient les organes essentiels, son cœur palpitant, qui était le cœur même de la Flandre, dont le carillonneur comptait, en ce moment, les pulsations parmi les rouages séculaires.

La musique s'exalta, brouillée d'être trop proche. Ce fut joyeux cependant comme une aube. Le son courut sur toutes les octaves comme la lumière sur tous les prés. Une petite cloche eut des grisollements d'alouette ; d'autres ripostèrent par l'éveil de tous les oiseaux, le frisson de toutes les feuilles. Une basse fut le beuglement profond des bœufs... Borluut écoutait, mêlé à ce réveil de campagne, déjà familier avec cette musique pastorale, comme si c'eût été celle de ses bêtes et de son champ. Joie de vivre ! Eternité de la Nature ! Mais l'idylle avait à peine chanté que, résorbant toute la fête du carillon, la grosse cloche tinta, grave, sonnant la mort de l'heure : onze coups vastes, lents, distants l'un de l'autre, comme pour montrer qu'on se sent seul quand on meurt...

(G. RODENBACH. *Le Carillonneur.*)

Corrigé du thème. — Up and up he climbed. Here and there doors were open, disclosing huge chambers, dormitories with massive rafters where the bells slumbered. Borluut drew near with a vague tremour. They were not completely at rest, no more than sleeping virgins. Dreams crossed their sleep. They seemed about to stir, stretch, moan like sleep-walkers. There is a ceaseless murmur among the bells, a persistent noise like the roar of the sea in shells. They are never quite empty of it; a sound trickling in drops like beads of sweat; a mist of melody shrouding the bronze...

Farther on and higher up, everywhere, fresh bells appeared as though kneeling in rows, dressed alike living in the belfrey as in a convent. There were big ones and slim ones, and old ones in faded garb, young ones that were novices and had replaced some older one, with every aspect of cloistered humanity which remains variable beneath uniformity of the rule.

Now the hands of the small dial were about to point to 11 o'clock and immediately, Borluut heard a whirring sound, a fluttering as in a nest that has been disturbed, a rustling as in a garden ruffled by (swelled) the wind when the storm is about to break.

There was a long drawn out trepidation, the prelude to the chimes which ring automatically before the hour, set in motion by a brass cylinder punched with square holes fretted like lace-work. Borluut curious to see the working hastened to the room where all the communicating wires of the bells end at the cylinder. Borluut looked closely, carefully. It seemed to him he was gazing at the anatomy of the tower. All the muscles and sensitive nerves were laid bare. The belfrey stretched its huge body upwards and downwards, but here were gathered its essential organs, its throbbing heart, which is the very heart of Flanders, whose pulsations the bell-ringer was counting at this moment in the midst of the aged works.

The music became more exalted, grew more confused owing to its nearness. It was joyous as day-break. The sound ran over all thd octaves like light dawning over all the meadows; — a small bell carolled like the lark, others replied with the twittering of awakening birds and the stir of quivering leaves. A bass was the deep lowing of oxen. Borluut listened in touch with this rural awakening, already familiar with this pastoral music as though it had been that of his own cattle and croft. The joy of life! The eternity of nature! But hardly was the idyll sung than drawing to itself all the glee of the chimes, the big bell solemnly tolled the knell of the hour: eleven strokes, full, slow, far apart, as though to imply that one is alone when one dies.

(G. Rodenbach. *Le Carillonneur.*)

VIGNY

Bibliographie :

Ern. Dupuy. A. de Vigny. La vie et l'œuvre, 1913.
Dorizon. A. de Vigny Philosophe, 1892.
Un symbole social, 1893.

L. Séché. A. de Vigny et son temps.
Etudes d'histoire romantique. A. de V., I., 1913.
F. Baldensperger. A. de Vigny. Contribution à sa biographie intellectuelle. (Les deux tristesses.)
Lauvrière. A. de Vigny. Sa vie et son œuvre, 1910.
Revue d'Histoire littéraire. 1909. Digeon. Sur la mort du loup.
1910. Dalmeyda. Rectification d'un vers et de l'Esprit pur.
1912. Ascoli. » » »
1903. Ern. Dupuy. Sur les origines littéraires de Vigny. (Influence de Byron pour Moïse. Mort du loup.)
Annales romantiques, 1906. Langlais. Sur les origines littéraires. (Mort du loup.)
Revue de Paris, 15 août 1897. Lettres de Camille Maunoir. Explication de quelques poèmes (entre autres Moïse, Loup).
A. de Vigny. Journal d'un poète (éclaire ses idées et sa vie aux années 1831, 1832, 1847).
Edm. Estève. Edition critique des Poèmes anciens et modernes (Sources de Moïse), 1914.
Baldensperger. Edition des œuvres complètes d'A. de Vigny, tome I. Notes et éclaircissements.

Questions :

1° Dans quelle mesure Vigny est-il un romantique ?

2° La philosophie de Vigny à travers ses principaux poèmes (Moïse, Eloa. Destinées : Berger, Oliviers, Loup, Bouteille, Esprit pur. (Cf. Journal d'un poète, et à l'occasion Stello.)

3° A ce propos : étudier de près le mouvement de la pensée de Moïse à la mort du Loup et à l'Esprit pur.

3 *bis*. A ce propos encore : Les idées de Vigny sur la Pensée. Sa définition du Poète.

3 *ter*. Et, enfin, ses idées politiques et sociales. Son opinion de ses devoirs. (Cf. Journal.)

4° La sensibilité de Vigny et ses sentiments directeurs.

5° Quatre orgueils à comparer : J.-J. Rousseau, Chateaubriand, Vigny, Victor Hugo.

6° Vigny et Leconte de Lisle. (Cf. Article de L., imprimé à la fin des Derniers Poèmes.)

7° L'imagination de Vigny dans ses descriptions comparée à celle de Chateaubriand ou de Victor Hugo. Est-il artiste ou lyrique ?

8° Le genre de Vigny d'après sa propre définition : « Une pensée philosophique mise en scène sous une forme épique ou dramatique. » (Préface 1837.)

9° Expliquer ces autres mots de la préface : « Qu'il a devancé en France toutes les compositions de ce genre et que dans cette route d'innovations, il s'est mis en route, bien jeune mais le *premier*. »

10° L'utilisation et la transformation de la Bible dans Moïse. (Cf. Estève.)

11° A propos du n° 1. La forme de Vigny : style — images — rythme.

12° (Devoir). Etudier le poème de Moïse au point de vue de sa forme artistique.

WORDSWORTH ET LA NATURE (Plan)

Les poètes anglais reviennent à la Nature après la période artificielle de l'école de Pope, dans la deuxième partie du XVIIIe siècle : Thomson, Gray, Collins, Cowper, Crabbe, etc... Puis Nature devient source même de Poésie au début du XIXe siècle, avec les Lakistes, Byron, Shelley, Keats, etc., qui chacun la chantent avec amour et selon son tempérament, Wordsworth, un des premiers. Attitude très personnelle. Caractère original de son Amour et de son Interprétation poétique de la Nature.

I. — *Caractère de cet amour.*

a) La *source* s'en trouve dans son éducation, sa vie en plein air d'enfant et d'adolescent ; plus tard il revient à la campagne, et, homme mûr, s'y installe définitivement.

b) Evolution de cet amour, d'abord attrait inconscient chez le petit enfant, puis exubérance presque animale chez le gamin turbulent, amour quasi sensuel chez le jeune homme (V. Tintern Abbey : " the sounds of cataract haunted me *like a passion*... colours were to me, an *appetite*, etc.", aussi passages du *Prelude*). Puis cet amour s'épure, se spiritualise chez l'homme mûr. (V. Tintern Abbey. *Prelude.)*

c) Conception de la nature. Wordsworth trouve dans la Nature une révélation du Divin. La Nature est expression de Dieu, émanation vivante de son Esprit..., cet Esprit que nous voyons sans voile avant la naissance (Ode on Immortality) — le petit enfant en a encore le souvenir, puis le voile retombe et devient opaque, sauf aux moments où l'homme étant devant la Nature dans la disposition convenable, ce voile se déchire et alors ce sont les " gleams like the flashings of a shield " (*Prelude*, Book I). Même aux heures les plus tumultueuses, à toutes les périodes, Wordsworth a eu des instants d'extase divine où l'âme a un avant-goût de l'éternel. *(Prelude*, Book II, 350), où elle communie avec l'Esprit de l'Univers. *(Prelude*, Book I.)

d) Rôle. La Nature éducatrice de l'enfant dont les instincts primitifs y trouvent un frein *(Prelude*, Book I), de l'homme à qui elle enseigne, par la sérénité immuable de ses sites, l'inanité des agitations mondaines, et par le souvenir des révélations qu'elle lui a données, elle le réconforte aux heures mauvaises au sein des villes en lui rappelant ainsi qu'il a pris jadis contact avec l'Eternel (Tintern Abbey. *Prelude*, Book II). Et par la Nature, Wordsworth arrive à l'amour de l'homme comme partie de la Nature, surtout de l'humble qui est plus près d'elle (ici similitude avec Rousseau, optimisme. Bonté de la Nature.)

e) De là, le *rôle du poète* choisi par Dieu pour être l'interprète, le lien entre la Nature et l'humanité ; mais il faut pour cela qu'il sache y lire ce qui doit y être lu, n'être pas l'*esclave des sensations* qui étoufferaient le sens plus éthéré du Divin *(Prelude*, Conclusion), mais *être capable de les éprouver toutes en les dominant et les faisant servir à son Imagination créatrice.* Action et réaction constante. Ainsi *Amour Intellectuel* bien différent de celui d'un Shelley ou d'un Keats, tout comme est différente sa conception nullement panthéiste, car pour Wordsworth la Nature et l'Homme sont deux émanations du Dieu qui s'entrepénètrent sans que l'Homme perde jamais sa personnalité distincte, fortifiée et épurée par ce contact. (*Prelude.*)

II. — *Donc Interprétation Poétique, Artistique, découle de ce qui précède.*

a) Pas de recherche romantique du terrible ni du grandiose, de l'étrange ni du mélancolique. Tout dans la Nature étant également le vêtement divin, la plus humble chélidoine, le site le plus familier, éveillent des pensées et des sentiments " trop profonds même pour les larmes ". (V. The Daffodils, Nutting. The Celandine, maints passages du *Prelude*.)

b) Pas de recherche de notations sensuelles, ni chauds coloris, saveurs, parfums voluptueux qui font défaillir Keats, ni éclairs de feu, soleils rutilants, mers agitées, qu'évoque Shelley ; lignes sobres « naked », peu de détails, précis mais rares, peu d'images, souvent les mêmes, choix toujours plus *moral* qu'artistique, Wordsworth cherche toujours l'essence même du tableau évoqué, de façon à donner l'impression intime, mystique. Vocabulaire très restreint, simple (théorie de Wordsworth sur le vocabulaire poétique). Sorte de nudité parfois sublime. D'ailleurs relever sa prédilection pour l'épithète « naked » dans le *Prelude*. (Exemples de descriptions : *Prelude*, book II, book XII, etc.)

c) Point de rythmes ardents, voluptueux ou raffinés. Simplicité, candeur presque enfantine, avec une pureté délicieuse comme dans les Daffodils, ou the Solitary Reaper, rythmes de danse ou de chant jubilant, dans l'Ode on Immortality ; trouvailles de fraîcheur et de charme. Ou calme et dignité du vers blanc rappelant parfois la majesté austère de Milton. (*Prelude*, Tintern Abbey, Sonnets.)

Sans doute défauts aisés à voir, monotonie, platitude, prosaïsme, etc. Dans la pensée comme dans la forme, la recherche morale, l'abstraction tuent la passion, la vie parfois, il n'y a plus de sang, de chair, rien que l'intellect pur, ou la hantise moralisatrice.

Pourtant, Wordsworth, poète admirable de la nature, surtout unique dans l'évocation et l'expression de ces impressions mystérieuses, insaisissables, informulée jusqu'à lui, dans la notation du reflet du souvenir. Son art " at his best " fait penser à une belle eau limpide sur laquelle, de temps à autre, resplendissent les rayons du soleil ou qui soudain révèle dans ses profondeurs ces " beauteous sights " dont il parle dans son *Prelude*.

Training of Women Pioneers on the Land in England [1]

« Only the first of them, first of some hundreds ».

It may be remembered how in the Spring of 1915, when the War was yet young, the British Governement appealed to women for help in patriotic works. There were many branches of activity, — motoring, clerical work, nursing, etc., from which to choose — but would women respond to the urgent call of " Back to the Land " ? Ninety-nine out of every hundred farmers in England would then have told you " No " — shaking their heads a little and looking supercilious as farmers can, Conservative sort of people, farmers, — as the very nature of their life implies ; also, they are wary.

1. Lettre d'une ancienne élève de la Guilde, que les circonstances nous avaient empêchés de publier.

Nevertheless, the women came, not perhaps at first in their thousands, but there were pioneers, and the number of their successors grew bigger and bigger, so that for some time past, it has been the fashion for women of all sorts and conditions — without titles or with them, with education, or without it, to spend part or all of their time upon the land.

These latter, let us leave to the gentle mercies of ever-ready reporters, and concentrate our attention for a moment on that little band of six dainty damsels, the first destined by the Gloucester Labour Exchange for a month's free farm training.

They arrived, one fine April afternoon, at the little County Council Agricultural College of Sparsholt, some five miles out of Winchester. The usual student-youths had not yet finished holidays, so the six for the first three weeks at least, reigned supreme. At first, they made much noise over it, too, in so much that the shy young Principal remained affrighted and discreet, in the hidden depths of his own apartments. However, the matron of the Hostel, a charming young bride, took them under her wing, showed them round the house and gave any information required.

It was the house itself which afforded the first opportunities of roughing it. Everything was the plainest of the plain ; in the two dormitories, — boys' open dormitories — were the barest necessities of life. Moreover, the close proximity of neighbours'beds proved something of a trial — one lady of excitable nature being accustomed to holding forth both frequently and eloquently in her sleep.

As regards the actual training, the new students were let down gently at first. Those who later, on distant farms would get up at 4.20 or even 3.30 a m. were to look back regretfully upon the very respectable rising hour of 6 a. m. At 6.30 a. m. down they went, half to the cow-shed to receive unperturbed into their milk-pails the feet of considerate cows, — the other half to the dairy to make butter and separate the warm milk as it came in pail after pail straight from the byre.

About 7.30 a. m. the breakfast gong sounded. Then wee calves, and pigs having been duly fed by milkers, and butter left in various stages of progression, hungry and radiant, the workers hurried to their own well-earned meal. Under the heating influence of ham, butter, thick bread, marmelade and tea, that spirit of milkers'rivalry, fostered in the cow-sheds, asserted itself. "How much did you get out of your cow ?" was the inevitable question shot from one jealous milkmaid to the other. What joy to have extracted if only a quarter of a pound more than the rival! That her cow's average was the greater in any case, was to the fair uninitiated a wholly negligible factor.

After breakfast came bed-making, and then business once more. Milkers went off to work with the men in the garden or the fields, and the butter had to be finished, made up into one pound and half-pound pats with wonderful designs upon them (he was a real artist, the one-time Dairy Instructor of Reading University College) and then dairy, churns, and all utensils were scrupulously washed and left in perfect order. This accomplished, off the butter-makers went to the kitchen to cook the mid-day dinner, into the garden to dig or weed, or out into the open fields. Oh! those never-to-be-forgotten fields, sun-burnings and back-

aches! It was a warm spring-time, and the ground had to be laboriously prepared for planting. So it was that the extraction of interminable weeds, and manure-spreading were the order of the day. Later came potato-planting or " the back-aching " job; every one planted potatoes; several declared at last they would not plant any more potatoes, but planted them; every one talked potatoes, thought, contemplated, dreamt potatoes, everybody ate them. Finally, the thoughtful Principal fearing that his pupils had not yet enough experience of the potato-world, hired them out to another farmer to plant potatoes, for dinner and 1/6 d. the day. The dinner they got and a big one, it was even difficult to plant potatoes after it, — but the 1/6 d. from that time to this has remained conspicuous by its absence. Then the same sort of thing all over again with cabbages, cabbages, and cabbages, " they stretched in never- ending line, those hosts of fading cabbages ". Almost too late, the Principal had them watered, but in the end, they and their companion potatoes made as fair a show as ever was.

After a more or less substantial mid-day meal, the field or garden work began again, and twice a week students would be taken over by a professional teacher of Domestic economy for a laundry lesson in the back-kitchen. They learnt the correct manner of washing many and sundry garments — including Principals' socks — and especially the correct manner of washing, without rubbing holes in their hands, at the same time. This, gentle reader, is no easy art, and there were those who continued to rub holes in their hands, — if not into the garments, — up to the bitter end.

The latter part of the afternoon was spent in milking, feeding animals and separating, and then about 5.30 p.m. came tea, the jolliest and most welcome time of all the day. After tea, there were descriptions of women's farming feats to be written to incredulous and criticising friends, home-made butter to send them, books to be read, clothes to be mended, wanderings in a wee blue-bell and primrose covered wood, and bicycle rides to go to quaint old-fashioned Winchester, teeming then with modern troops, and with memories of Saxon kings and Arthur and the Table Round.

Sunday also was free and lovers of music turned bicycles once more towards Caerleon to take their seats in the old Cathedral choir and listen spell-bound to anthems of wondrous beauty.

Up in Sparsholt, during the busy week, British aeroplanes flying graciously and swiftly in the blue above the farm-land appeared, a shining link in the common cause. They above, and we below wrestling respectively with air and earth fought for the common end. Down there in the stately capital of old, the link was no less missing. The chivalry and nobleness of soul of Arthur and his knights rested and will ever rest, — in the ancient College and the modern camps that sent forth hero after hero to the battle fields of France, and of the world.

Préparation par Correspondance

aux Certificats secondaire et primaire et à la Licence d'Allemand, d'Anglais, d'Italien et d'Espagnol[1].

DEVOIRS PROPOSÉS POUR LE 15 JUIN 1919

ALLEMAND

CERTIFICAT SECONDAIRE. — Thème. — Sur Frédéric II. — Jamais organisation ni exploitation industrielles n'ont été plus parfaites, jamais subordination aux fins voulues par un seul homme n'a été plus absolue : la Prusse entière n'est qu'une vaste machine dont tous les rouages ont été montés et sont mus par le plus puissant génie de construction, le plus impitoyable exploiteur de la matière humaine que l'histoire ait vu. Jamais avare ne géra plus durement son bien que le vaste et minutieux esprit de Frédéric II sa création, ni n'en tira rendement pareil : à l'économie méticuleuse d'une ménagère intègre, il allie l'ambition démesurée du conquérant sans scrupules qui ne recule devant aucun gaspillage pour contenter ses instincts. A ses héritiers, il laisse mieux qu'un instrument, une doctrine, la claire vision des ressources et des destinées de son pays, une inspiration et une loi : son âme et son effort sont le vivant symbole des obscures énergies de création qui, depuis des siècles, travaillent et tâtonnent et trouvent enfin leur instrument prédestiné et une issue. Sur la route où il l'a lancée, la Prusse ne s'arrêtera plus qu'en apparence. Qu'ils le sachent ou qu'ils l'ignorent, ses successeurs obéissent à l'impulsion souveraine de son esprit, qui est l'esprit même de la terre prussienne et la conscience des destinées de la Prusse.

L'État créé par lui, et plus encore par l'ensemble des fatalités historiques, géographiques, sociales qui lui donnent un caractère unique en Europe, restera fidèle à la forme et à la direction que son passé et le plus grand de ses rois lui ont imprimées. Mi-moderne, mi-féodale, cette Prusse n'est pas, comme ses voisins, une simple expression géographique couvrant des tendances centrifuges ; elle est une, malgré la diversité des éléments qui la constituent, et elle est centralisée.

(Émile Hovelaque.)

1. Pour l'allemand, s'adresser à M. Henri Bloch, 3, avenue de Picardie, Versailles ; pour l'italien, à M. Teulier, Villa Polette, Cité Gelly, Montpellier ; pour l'espagnol, à Mlle Auriac, 4, rue d'Alsace, Béziers (Hérault), pour ce qui concerne le Certificat secondaire, et à M. Gavel, Chalet du Fronton, place Lamothe, Anglet (Basses-Pyrénées), pour ce qui concerne la Licence et le Certificat primaire.

Version. — Unter wesentlich verschiedenen Bedingungen bereitete sich die zweite klassische Periode unserer Literatur seit der Mitte des fünfzehnten Jahrhunderts vor, und diese trat im Laufe des achtzehnten Jahrhunderts ein ; es war dies nicht wie vorher ein Kampf der Liebe, sondern ein Krieg auf Tod und Leben, in welchem früher im sechzehnten und weit mehr im siebzehnten Jahrhundert unser eigenstes deutsches Bewusztsein, unser Nationalleben, unsere Eigentümlichkeit und Selbständigkeit als Deutsche, später im achtzehnten Jahrhundert das christliche Bewusztsein und die Geltung und Würde der christlichen Kirche von allen Seiten angegriffen, bekämpft und zeitweise besiegt, ja sogar scheinbar zerstört und vernichtet wurden. Erst nach langem Ringen und heiszem Kampfe gelang es uns, unser selbst wieder bewuszt, der feindseligen Elemente Herr und der reichen Beute aus dem langen gefahrbringenden und verwüstenden Kriege der Geister froh zu werden. Darum trägt unsere zweite klassische Periode etwas vorzugsweise Kriegsfertiges und Kampfgerüstetes an sich ; die hingebende Liebe der ersten Zeit ist dahin, die Traulichkeit und Heimlichkeit der Minnesänger und den herzbewegenden Gesang unseres Epos von der Treue des Dieners gegen den Herrn bis in den Tod suchen wir umsonst ; die Kritik ist die stete Begleiterin, ja sie ist die Mutter und Ernährerin des grösten Teiles unserer modernen klassischen Literatur ; Weltverstand und Weltgewandtheit haben wir eingetauscht für die jugendliche, oft rührende Befangenheit und Naivität jener älteren Zeiten ; war ehedem der Blick beschränkt auf Haus und Hof und die dunkeln Wälder und grünen Bergeshalden, welche die friedliche Stätte der Heimat umkränzen, so schweift er jetzt sonnenhell und frei weit hinaus über die Grenzen des väterlichen Gaues, über die Marken des Vaterlandes in die entlegensten Regionen der Erde, um sich an Indiens und Chinas Wundern, an der wüsten Öde des Polarmeeres, wie an den glühenden Steppen Afrikas mit gleicher Lust zu weiden. (VILMAR.)

Composition française. — Que pensez-vous de cette assertion de Maxime Ducamp : Le roman est le document historique par excellence ?

Composition allemande. — Möchten Sie wie Sainte-Beuve es einmal wünschte in dem selben Hause leben und sterben, wo sie geboren sind?

CERTIFICAT PRIMAIRE. — Thème. — UNE LETTRE DU GÉNÉRAL HOCHE. — Les voilà revenus ces transports que nous avons vus éclater autrefois en présence de l'ennemi. Le découragement et l'épouvante ont fui loin de nous ; je ne suis entouré que de braves qui marcheront à l'ennemi sans rompre d'une semelle. Auprès des feux allumés sur toute la ligne, j'ai surpris dans tous les groupes la sécurité et l'audace qui annoncent la victoire. Pas un murmure contre ce vent si froid qui souffle avec violence, pas un regret pour ces tentes qu'un des premiers j'ai fait supprimer. Il en est un peu qui se piquent d'imiter le vainqueur de Rocroi et qu'il faudra réveiller pour la bataille ; mais l'air est glacial, et j'aime mieux les conduire à l'ennemi irrités par l'insomnie que reposés par un sommeil toujours fatal à l'entraînement avec cette température.

Reconnu par le plus grand nombre, j'ai été partout salué de ce cri : « Landau sera libre ! » oui, mon général, Landau sera libre ; mais ce n'est pas assez d'arrêter l'ennemi, il faut le chasser devant nous ; il ne s'agit plus de défendre notre territoire, il faut envahir le sien. Les jours de douleur et de honte sont passés. Avec des soldats si bien préparés, une autorité aujourd'hui sans entraves, l'appui des représentants, je dois vaincre ou mourir. C'est une alternative que j'ai acceptée.

Version. — *Deutsche Worte*, p. 64, avant dernière ligne : „Und dürfen wir Monisten...", jusqu'à la fin du paragraphe.

Composition française. — Résumer les idées de Diderot sur la vérité au théâtre ;

ou : Comment faut-il corriger les devoirs de langues vivantes ?

Composition allemande. — La même que pour le Certificat secondaire.

ITALIEN

LICENCE ET CERTIFICATS. — Thème. — SAINTE-BEUVE. — Saint-Simon est le plus grand peintre de son siècle, de ce siècle de Louis XIV, dans son entier épanouissement. Jusqu'à lui on ne se doutait pas de tout ce que pouvait fournir d'intérêt, de vie, de drame mouvant et sans cesse renouvelé, les événements, les scènes de la cour, les mariages, les morts, les revirements soudains, ou même le train habituel de chaque jour, les déceptions ou les espérances se reflétant sur des physionomies innombrables, dont pas une ne se ressemble ; les flux et reflux d'ambitions contraires animant plus ou moins visiblement tous ces personnages et les groupes et pelotons qu'ils formaient entre eux dans la grande galerie de Versailles, pêle-mêle apparent mais qui, désormais, grâce à lui, n'est plus confus, et qui nous livre ses combinaisons et ses contrastes : jusqu'à Saint-Simon, on n'avait que des aperçus et des esquisses légères de tout cela ; le premier il a donné avec l'infinité des détails une impression vaste des ensembles. Si quelqu'un a rendu possible de repeupler en idée Versailles, et de le repeupler sans ennui, c'est lui. On ne peut lui appliquer ce que Buffon a dit de la terre au printemps : « Tout fourmille de vie ». Mais en même temps, au sortir de sa lecture, lorsqu'on ouvre un livre d'histoire, ou même de mémoires, on court le risque de trouver tout maigre et pâle et pauvre : toute époque qui n'a pas eu son Saint-Simon paraît d'abord comme triste, déserte, muette et décolorée ; elle a je ne sais quoi d'inhabité ; on sent, et on regrette tout ce qui ne s'en est point transmis. Très peu de parties de notre histoire (si on l'essaye) résistent à cette épreuve et échappent à ce contre-coup ; car les peintres de cette sorte sont rares, et il n'y a même eu jusqu'ici à ce degré de verve et d'ampleur qu'un Saint-Simon.

Version. — LORENZO DEI MEDICI : LA SPERANZA.

È una donna di statura immensa :
La cima dei capelli al ciel par monti.
Formata e vestita è di nebbia densa.
Abita il sommo dei più alti monti.
Se i nugoli guardando un forma e pensa
Nove forme veder d'animal pronti
Che 'l vento muta e poi di novo figne ;
Così Amor questa vana dipigne.
Par molto grande e bella dalla lunga :
Con l'ombra quasi tutto il mondo piglia :
S' avvien ch' appresso disioso giunga,
A poco a poco manca e s'assottiglia :
E come suol quando par Borea punga,
Vedi sparir il nugol dalle ciglia ;
Così mai giugni ove trovar la credi,
Ma sempre innanzi agli occhi te la vedi.
Siccome can che la bramosa bocca
Crede bagnar nel sangue d'una fera,
Che fugge innanzi e già quasi la tocca,
Pur non la giugne, e pur giugner la spera :
Così la voglia desiosa e sciocca
Non sazia, e digiun resta come s'era ;
Lei più veloce innanzi a lui si fugge,
Lui pien di rabbia e di disio si strugge.
O come, se la schiena scalda il sole,
Chi vuol giugner quella ombra c' ha dinanzi
S' almen coi passi pareggiar la vuole,
Convien di spazio ugual pur l'ombra avanzi :
Se correr come cervio correr suole,
Gli resta addietro al fin quanto era dianzi ;
Or par la prema or par l'avanzi un pezzo ;
Alfin del corso poi pur resta il sezzo.
. . . . . .
Seguon questa infelice in ogni parte
Il sogno e l'augurio e la bugia ;
E chiromanti ed ogni fallace arte ;
Sorte, indovini ; e falsa profezia,
La vocale e la scritta in sciocche carte,
Che dicon, quando è stato quel che fia ;
L'archimia ; e chi di terra il ciel misura ;
E fatta a volontà la coniettura.

(LORENZO DEI MEDICI. *Selve d'Amore*, II.)

LICENCE. — Commentaire grammatical du texte de la version.

CERTIFICATS SECONDAIRE ET PRIMAIRE. — Compositions françaises et italiennes. (Voir les sujets indiqués dans les numéros précédents de la *Revue*.)

ESPAGNOL

LICENCE. — Version. — El basilisco.

Escandalo del Egypto,
Tu, que infamando la Lybia,
Miras para la salud
Con Medicos, y boticas :
Tu, que acechas con guadañas,
Y tienes peste por niñas ;
Y no ay en Galicia pueblo,
Que tenga tan malas vistas :
Tu, que el Campo de Cirene
Embaraças con insidias,
Y a toda vida tus ojos
Hazen officio de espias :
Tu, que con los passos matas
Todas las yervas que pisas,
Y sobre difuntas Flores
Llora Mayo sus primicias :
A la Primavera borras
Los pinceles, que anticipa;
Y el año recien nacido
En columbrandote espira :
Tu, con el agua que beves,
No matas la sed prolija ;
Que tu sed mata las aguas,
Si las beves, o las miras.
Enfermas con respirar
Toda la region vacia
Y buelan muertas las aves,
Que te passan por encima.
De todos los animales
En quien la salud peligra,
Y su veneno la tierra
Flecha contra nuestras vidas :
Tanto peligran contigo
Los que en veneno te imitan,
Como los que son contrarios
Al tosigo, que te anima.
Ansi pues, nunca a tu cueva
Se assome Santa Lucia,
Que si el mal quita a los ojos,
Desarmará tu malicia.
Que me digas si aprendiste
A mirar de mala guysa
Del ruin que se mira en honra,
De los Celos o la Embidia.
Dime si te dieron leche
Las Cegijuntas, las vizcas ;
Si desciendes de los çurdos,
Si te empollaron las Tias.
Ojos que matan, sin duda
Serán negros como endrinas,
Que los açules y verdes
Huelen a paxara pinta.
Si está vivo, quien te vió,
Toda tu Historia es mentira ;
Pues sino murió, te ignora ;
Y si murió, no lo afirma :
Sino es que algun Basilisco
Cegó en alguna Provincia ;
Y con Bordon y con Perro
Andava por las Hermitas.
Para pisado eres bueno,
Que la Escritura lo afirma,
Pues sobre ti y sobre el aspid
Dize que el justo camina.
Llevarte en cas de Busconas,
Es sola tu medicina,
Pues te sacarán los ojos
Por qualquiera niñeria.

Quevedo.

Thème. — Au quai de Thérapia, pour passer sur l'autre rive du Bosphore, il s'agissait de choisir une barque, parmi celles qui attendaient là, toutes prêtes, jolies pour la plupart, bien peinturlurées, avec de beaux coussins de velours, chacune ayant un rameur jeune, aux bras solides.

Seule, la plus proche, celle à qui c'était le tour, avait l'air d'une pauvresse à côté des autres; point de velours sur les coussins, mais des housses d'indienne en petits morceaux de différentes couleurs ; bien propre pourtant, cette barque, bien soignée mais si vieille, avec des rapiéçages, et montée par un batelier caduc, en costume si miséreux !

Presque brutalement je la refusai, pour faire accoster la suivante, qui était fraîche et dorée.

Mais quand elle s'écarta pour me laisser place, je vis avec quels soins ingénieux ces morceaux d'indienne étaient assemblés et raccomodés : œuvre sans doute de quelque vieille femme, épouse de ce bonhomme, pour essayer de donner encore un peu d'apparence à la barque défraîchie, et ne pas trop rebuter les clients.

Surtout je croisai le regard du vieux batelier, un regard chargé de reproche contenu, de résignation, et de détresse...

Alors une pitié désolée me serra le cœur, ma journée en fut assombrie. Je me promis de revenir le lendemain, de choisir celui-là entre tous, de le complimenter sur le bon goût de ses modestes embellissements, même de le reprendre chaque fois que je passerais.

Mais, ni le lendemain, ni les jours suivants, je ne pus le retrouver. Et, — c'est peut-être bien puéril, — de toutes les mauvaises actions de ma vie, aucune ne m'a laissé plus de remords que l'affront fait à ce pauvre vieux, à ses petites housses d'indienne serties d'humbles galons rouges et si laborieusement arrangées. PIERRE LOTI.

CERTIFICAT SECONDAIRE. — Version et Thème. — Voir Licence.

Composition française. — Idées et tendances philosophiques et morales de Juan Valera.

Composition espagnole. — ¿ A qué caracteres debe su hermosura la pronunciación castellana ?

CERTIFICAT PRIMAIRE. — Version et Thème. — Voir Licence.

Composition française. — Le *Moïse*, d'Alfred de Vigny : quelles sont les principales sources d'intérêt qu'il nous présente, en ce qui concerne le fond et la forme.

Composition espagnole. — Toledo en la literatura novelesca de los siglos XVI y XVII.

Sujets donnés dans les différents Examens

BACCALAURÉAT DE L'ENSEIGNEMENT SECONDAIRE. — Allemand (D). — Teuer ist mir der Freund ; doch auch den Feind kann ich nützen : Zeigt mir der Freund, was ich kann, lehrt mich der Feind, was ich soll.

PLAN : Die Freundschaft bringt einen Nutzen mit sich, ohne einen solchen zu beabsichtigen.

Der Freund kennt mich besser, als ich mich kenne. Er erteilt mir gute Ratschläge Er muntert mich auf. Seine liebevolle Kritik hilft mir. In der Gefahr steht er mir, schon durch sein blosses Vertrauen, bei.

Der Feind zwingt mich zur Vorsicht und Tätigkeit. Er weckt mich aus lässiger Faulheit auf. Er stählt meine Kräfte im Kampfe. Er zwingt mich zu der Besserung, die der Freund von mir nur wünschen kann.

(*Caen.*)

Le Gérant : O. RANDOLET.

Revue de l'Enseignement des Langues Vivantes

La REVUE ne paraît pas en Août ni en Septembre.

Contribution à l'étude du pronom *It*

Les pronoms personnels anglais sont l'objet de règles délicates et souvent compliquées. Parmi eux nous nous proposons d'étudier le neutre *it* qui, suivant les cas, correspond au français *il*, *le*, *ce*, *cela*, *y* et *en*. Nous examinerons donc successivement son étymologie, ses formes, son emploi, son omission et la place qu'il occupe dans la phrase.

§ 1. — Etymologie. — Tous les grammairiens s'accordent à dire que le pronom *it* vient de l'anglo-saxon *hit*, avec chute de la consonne initiale[1] ; quant au *t* final, il est la caractéristique du genre neutre et se retrouve dans le démonstratif *that*, ainsi que dans le relatif *what*.

§ 2. — Formes. — Les pronoms personnels ont généralement une forme différente suivant la nature de la fonction qui leur est dévolue. Il n'en est pas ainsi du pronom *it*, où la même forme sert à la fois comme sujet et comme régime, et peut donner lieu, par suite, à une amphibologie. Ex. : "*It* sets my teeth on edge to think of *it* (Dickens, *Dav. Copp.* 1, 4) — The wind blew down the wall ; *it* was very high (cité par Bain.) "

Cette forme est souvent abrégée dans le style familier, dans le langage populaire qui ignore ou dédaigne les règles grammaticales, et en poésie ; la voyelle *i* disparaît et est remplacée par une apostrophe, tandis que la dentale se soude d'habitude avec l'auxiliaire *to be* qui la suit, ou la préposition qui la précède[2]. Ex. : "*'Tis* Liberty that crowns Britannia's isle (Addison, *Lett. from Italy*). — *'Twas* well to come ere these were gone (Emerson, *Engl. Traits*, 10). — I shall see | The winged vengeance overtake such children ! | — See *'t* shalt thou never (Shakespeare, *King Lear*, III, 7). — Depend on *'t*, no free-thinker shall ever have a child of mine (Goldsmith, *The Vic. of Wak.*, 7).

1. Comp. l'anglais *he* et le hollandais *het*.

2. Inversement, au lieu de la voyelle du pronom, on peut élider la voyelle de la troisième personne singulier du présent de l'indicatif. Ex. : What is *it* ? — *It's* quite too funny (Conan Doyle, *Sh. Holm*, 2).

Le possessif *its* (= it's [1]) se rattache au pronom *it*, dont il n'est à proprement parler que le génitif. Il n'était pas usité dans le vieil anglais [2] ; il ne figure point dans la version de la Bible du roi Jacques ; on le trouve rarement dans Shakespeare et pas une seule fois chez l'auteur du *Paradis perdu*. D'après certains grammairiens, son usage serait affaire de goût et d'oreille ; quelques-uns sont d'avis qu'il faut le remplacer par *of it*, si l'on veut donner plus d'importance au substantif qui l'accompagne. Ex. : You seize the flower ; *its* bloom is shed (BURNS, *Tam O'Shanter*, 59) — *It* derived its chief zest from the manner in which *it* was told (W. IRVING, *Sk. Book*, 17) — The last [day] made former wonder *its* (SHAKESPEARE, *Henry VIII*, I, 1) — The valet world is governed by the sham hero ; *it* is his, he is *its* (CARLYLE, *Her. and Hero-Worsh*, 6). Toutefois il ne faut pas oublier que *its* est, en principe, toujours adjectif, et non pronom ; les deux derniers exemples que nous venons de citer ne sont pas grammaticalement corrects ; en règle générale, on ne doit employer pronominalement que l'expression *its own*.

§ 3. — EMPLOI. — *a*) Le pronom neutre *it* s'emploie d'habitude avec les noms de choses qui ne sont pas personnifiées. Ex. : A crow found a pitcher with a little water in *it* ; but *it* lay so low he could not come at *it* (L'ESTRANGE, *Fab.*, 182). Une exception à cette règle est faite en faveur des noms communs de vaisseaux, lesquels, comme chacun sait, sont le plus souvent du féminin, même dans la langue usuelle ; les noms propres de bateaux sont toujours du féminin, quoiqu'ils prennent comme relatif *which* et non *who*. « On dirait que les Anglais, en bons marins qu'ils sont, se sentent une tendresse toute spéciale pour leurs navires et les considèrent un peu comme des êtres animés [3] ». Ex. : The famous "White Ship" is mine in the bay | ; From Harfleur harbour *she* sails to-day (ROSSETTI, *The White Ship*).

b) Le même pronom s'applique aux noms d'animaux dont le genre n'est pas suffisamment indiqué [4]. Ex. : I never saw a larger cat ; *it* had a calm contented air about *it* (JEROME K. JEROME, *Montmorency*). Cependant, pour quelques animaux domestiques, on remplace aujourd'hui le masculin ou le féminin assez souvent sans qu'il y

1. Il faut se garder de confondre le possessif *its* avec la contraction *it's* (= it is ou it has), qui, d'ailleurs, s'en distingue par la présence de l'apostrophe. Rapprochez *'twill* (= it will) et *twill*, étoffe croisée.

2. A l'origine, et même à l'époque de Ben Jonson et de Shakespeare, le nominatif *it* tenait lieu du génitif *its*, comme dans les deux exemples suivants : Do, child, go to *it* grandam (WEBSTER, *Dict.*, 793) — It shall fright all *it* friends (*Id.*, *ibid.*).

3. M. Beaujeu, *Choix de Contes anglais*, 139.

4. « Les Anglais diraient, en parlant d'un animal favori : I am fond of *it*, employant le neutre pour les animaux, *the brute creation*, et nous réservant à nous, bipèdes qui ne le méritons guère, l'honneur du pronom des deux genres. » (PH. CHASLES, *Introd. à la Gramm. nat. de Bescherelle.*)

ait idée de sexe bien défini : *dog* est de préférence masculin ; *cat* féminin.

c) Il désigne aussi parmi les personnes celles qui sont encore en bas âge, et dans ce cas il tient souvent la place du substantif *infant, baby, child.* Ex. : The poor lady received much comfort from the sight of her baby, and she said to *it* (LAMB, *The Wint. Tale*). — As to your child, let no thoughts concerning *it* molest you (FIELDING, *Tom Jones*, I, 7).

Toutefois il n'est pas rare de trouver le pronon *he* ou *she* substitué au pronom *it* lorsque le substantif *child*, dont ils tiennent la place, a un genre nettement déterminé dans l'esprit de celui qui parle. Ex. : A child blends, in *his* face the face of both parents (EMERSON. *Engl. Tracts*, 4). — *She* is not dead, the child of our affection (LONGFELLOW, *Resignation*).

Si nous en croyons l'auteur de " *Three Men in a Boat* ", l'application du pronom *it* à leurs tendres rejetons aurait pour résultat immédiat de provoquer chez certaines jeunes mamans d'outre-Manche de vifs sentiments d'irritation et de haine. Le meilleur moyen d'éviter toutes les difficultés, au dire de notre humoriste, serait de substituer à ce fâcheux vocable les mots " little angel " : ce dernier étant du genre commun en anglais, permettrait, en effet, de ménager les susceptibilités les plus ombrageuses [1].

Les noms géographiques désignant une ville ou une contrée sont généralement remplacés, quand on ne veut pas les répéter, par le pronom *it;* mais cette règle n'a rien d'absolu ; elle souffre quelques exceptions, particulièrement lorsque les noms dont il s'agit sont personnifiés. Ex. : Athens, consulting the oracle, how *it* might best defend *itself* against *its* enemies, was advised to trust to wooden walls. (AIKIN and BARBAULD, *Ev. at home*, *The Oak*). — Be England what *she* will, | With all her faults *she* is my country still. (CHURCHILL, *The Farewell*). — Britannia needs no bulwarks. | With thunders from her native oak | *She* quells the floods below. (CAMPBELL, *Ye Mar. of Engl.*)

d) Le pronom *it* s'applique encore aux idées. Ex. : Be your character what *it* will, *it* will be known. (CHESTERFIELD, *Lett.*, *Oct.* 19, 1748). — *It* is true he was a monarch and wore a crown. (E. COOK, *Try again*).

e) Le pronom *it*, comme son équivalent français *il*, sert de sujet, aux verbes unipersonnels, sauf quelques exceptions : *methinks, methought*, et à certaines locutions impersonnelles formées avec le verbe *to be* et correspondant au mode appelé en grec et en latin le participe futur. If *it* rains very hard, I get under the hedge. (J. AIKIN,

1. " If you desire to drain to the dregs the full cup of scorn and hatred that a fellow human creature can pour out for you, let a young mother hear you call dear baby " it ". Your best plan is to address the article as " little angel " : the noun " angel " being of common gender suits the case admirably ". (JEROME : *Idle Thoughts*, 10.

The little Phil.) — *It* struck me that there was little use in killing another. (BALLANTYNE, *The Coral Island*, 14). — *It* was his custom to shave before taking his bath. (QUILLER-COUCH, *Major Vigoureux*).

Remarquons que dans ces deux derniers exemples *it* annonce le véritable sujet qui est la proposition conjonctive dans le premier cas et la proposition infinitive dans le second : *That there was little use... struck me. To shave before... was his custom.*

Dans ce dernier cas, on le trouve souvent employé d'une manière absolue avec le participe présent des auxiliaires *to be* et *to have* et du verbe *to fall* ; il équivaut alors à une des conjonctions *comme*, *puisque*, *parce que*.

Ex. : *It* being his Majesty's pleasure that I should have another opportunity to write, I avail myself of *it* (COWPER : *Let. to Newton*, 29 *March* 1784). — Well, *it* being the time of the annual fair, all the town was crowded (W. IRVING, *Tales of a Trav.*, *The wild Dragoon*). — *It* falling out that the Duke died, Regan declared her intending of vedding this earl (LAMB, *King Lear*).

Jusqu'au XVIe siècle, *it* était usité avec les verbes accidentellement impersonnels là où l'usage moderne exigerait l'adverbe *there*. Ex. : Austy sayth *it* seemeth to be a noble kynred (FISHER, *Works*, 50, 9).

f) Le pronom *it* se rapporte parfois à un nom précédemment exprimé, surtout après les verbes *to do*, *to hope*, *to think*, *to believe*, *to suppose*, *to guess*, *to say*, *to tell*. Ex. : The thing appears so simple that I could do *it* myself (CONAN DOYLE, *Sh. Holm*). — I am a sympathizer in every part of this distress, except (and *it* is cruel to say *it*) in that which arises from thy guilt (RICHARDSON, *Clar. Harl.*, IV, 120). Il en est aussi de même avec les mêmes verbes si au lieu d'un substantif ils représentent un membre de phrase ou indiquent un fait dont il vient d'être question. Ex. : When I heard he was dead, I could not believe *it*.

Dans les autres cas, l'usage veut qu'on substitue l'adverbe *so* au pronom neutre. Ex.: I think the lady | To be my child Cordelia | . And *so* I am (SHAKESPEARE. *King Lear*, IV, 7.). — To be sure, if I said *so*, it was *so* (GOLDSMITH, *Beau Tibbs*). — And *so* I tell her a hundred times a day (SHERIDAN, *The Sch. for Scand.*, 1, 2). — I should have guessed *so* from your looks (KINGSLEY, *Val.*, 27). — That man intends to marry our Jo. — I hope *so* (ALCOTT, *Lit. Wom.*, 18).

Enfin le pronom *it* se combine souvent avec le pronom indéfini *all* dans des phrases où on peut le considérer comme un véritable explétif. Ex.: When a woman's once married, she's a slave and must bear *it* all (DOUGLAS JERROLD, *Mrs. Caud. Curt. Lect.*, 12). — After a while, as he pondered there " I 'll give *it* all up " said he (E. COOK, *Poems*, *Try it again*).

3. .

4. « L que le régime du verbe se compose de toute une proposi-
ployan anglais, le pronom personnel neutre est employé parfois
nous, anière pléonastique, en opposition au régime de ce verbe. Il
(PH. C

se place entre ce dernier à l'infinitif et annonce en quelque sorte la proposition suivante. Les verbes qui admettent cette tournure sanctionnée par les meilleurs écrivains et destinée à sauvegarder l'ordre habituel des compléments après les verbes factitifs[1] ("verbs of making or appointing, also of calling, naming, thinking, which take after them two objectives"), sont les suivants : *to have* : I would not have *it* thought that, etc. ; *to find :* I cannot find *it* in my heart to do so ; *to hear :* I hear *it* said that you are wrong ; *to judge ; to make :* I make *it* my glory to... etc. ; *to leave; to take* : I take *it* ill that, I take *it* into my head to write ; *to think :* I do not think *it* necessary to stay. etc. En réalité, dans ces expressions, le verbe a trois compléments : I thought it[1] | right[2] | to accept[3] the offer. *It* représente l'infinitif qui devrait venir en premier lieu si l'on suivait la place ordinaire des régimes ; on pourrait dire à la rigueur : I thought | to accept the offer | right. Ex. : 1) But my good star would not have *it*[2] that he appeared pleased with my voice (SWIFT, *Gull. Trav.* 2, 1). — I have long had *it* in my thought to trouble you with a letter (BERKELEY, *Let. to Pope, Oct.* 22, 1717) ; — 2) Modern men of letters find *it* difficult to live upon their estates (COLMAN THE YOUNGER, *A poor Gentleman) ;* — 3) His generous patron judged *it* highly expedient to use dispatch (GOLDSMITH, *The Vic. of Wak*, 2) ; — 4) I continued silent, satisfied with having pointed out the danger and leaving *it* to their discretion to avoid it (IB., *ibid.*, 6) ; — 5) I make *it* a rule never to look into a newspaper (SHERIDAN, *The Critic.*, 1) — If you think right, you will make *it* your business to speak well (CHESTERFIELD, *Lett.*, June 2, 1728) ; — 6) I think *it* very prudent to remain neuter (LADY MONTAGU, *Lett.*, 1716) ; — 7) One of the horses took *it* into his head to stand (GOLDSMITH, *The Vic. of Wak*, 10).[3]

Le pronom *it* s'emploie souvent dans un sens indéfini après des noms transformés en verbes. Les mots auxquels il s'ajoute ainsi se rapportent aux dignités civiles ou à la religion, etc.: *to lord it*, faire le grand seigneur ; *to lady it*, faire la grande dame ; *to prince it*, faire le prince ; *to queen it*, jouer le rôle de reine ; *to saint it*, faire le saint ou la sainte ; *to sinner it*, agir comme un pécheur ou une pécheresse. Ex. : Nature prompts them | In simple and low things to prince *it*. (SHAKESPEARE, *Cymb.*, 3, 3). — Now I am awakened from

1. Les grammairiens appellent souvent ainsi les termes qui régissent un double complément direct, de telle sorte que le second exprime ce qu'est devenu le premier par l'action du verbe et est, en quelque sorte, l'attribut du premier. En français nous disons indifféremment : *On fit Cicéron consul* ou *On fit consul Cicéron* ; la première tournure seule est anglaise.

2. Dans l'exemple suivant, *would have it* est équivalent au verbe *to say* : But the horses, as the French would have *it*, devoured the ground (LADY BARKER, *Station life, in New Zeal*, 7).

3. Cette tournure ne s'emploie pas toujours avec le verbe *to think* lorsque celui-ci est suivi des adjectifs *fit* ou *proper*. Ex. : They had thought proper to fall ill. (THACKERAY, *Pend.*, 34).

this dream, I will queen *it* no further. (LAMB, *The Wint. Tale*). — Whether the charmer sinner *it* or saint *it* | If folly grow romantic, I must paint *it*. (POPE, *Mor. Essays*, 3).

Il en est de même dans un grand nombre d'autres circonstances où le pronom *it* semble avoir trait à un objet sur lequel se portait auparavant la pensée de la personne dont il s'agit. On rend alors d'habitude le pronom en français par un substantif qui dépeint d'une manière plus nette l'idée en question[1].

Cela a lieu :

a) d'abord avec des verbes qui indiquent un moyen de transport ou de locomotion : *to walk it*, faire la route à pied ; *to boat it*, aller en bateau ; *to trip it*, danser légèrement. Ex. : We want no coach, we can walk *it* perfectly well. (GOLDSMITH, *The Vic. of Wak*, 4). — Come and trip *it* as you go. | On the light fantastic toe. (MILTON, *L'All.*) ;

b) puis avec d'autres verbes qui, exprimant les uns et les autres des idées différentes, ne sauraient être rangés dans une classe unique : *to fight it out, to battle it out*, combattre jusqu'au bout, soutenir un combat, vider une querelle ; *to face it out*, payer d'audace ; *to carry it fair*, avoir belle apparence ; *to carry it high*, afficher de grands airs ; *to keep it up*, aller toujours, s'amuser, continuer la fête ; *to rough it*[2], s'habituer à la dure, en voir de dures, vulgairement : manger de la vache enragée ; *to sleep it out*, dormir la grasse matinée ; *to mince it*, raffiner ; *to word it*, se prendre de paroles, injurier ; *to knock it*, faire jouer (musique) ; *to revel it*, mener joyeuse vie ; *to be hard at it*, travailler ferme. Ex. : I battled *it* against him, as I battled | In highest heaven. (SHERIDAN, *Cain*, 2, 29. — Mr. Crummles declared his intention of keeping *it* up till every thing to drink was disposed of. (DICKENS, *Nich. Nickl.*, 25). — He wanted to rough *it* like the commonest labourer in Paris. (MISS BRADDON, *Ishmael*, 1, 88). — We will return to your father's house and revel *it* as bravely as the best. (LAMB, *The Tam. of the Shrew*). — Let's dream. | Who's best in favour. Let the music knock *it*. (SHAKESPEARE, *Henry VIII*, 1, 4).

Un grand nombre d'expressions vulgaires ou métaphoriques empruntées à l'argot et à la langue verte sont formés d'une manière presque identique. Ex. : to beef *it* = to indulge in a plentiful meat dinner ; to broom *it*, to hook *it*, to pike *it*, to step *it*, to leg *it*, *it* to make a bolt of *it* = to run away ; to lay *it* on, to sing *it*, to cut *it* fat = to show off, to exaggerate ; to come *it* rum = to do foolish things, to dab *it* up = to live together with a woman ; to drop *it* = to cease, to

1. Il en est de même lorsqu'au lieu d'un nom commun, c'est un nom propre qui est transformé en verbe. Ex. : Sometimes he scaramouch'd *it* all on high. | And harlequined *it* with activity. (CHAUCER, *The Miller's Tale*).

2. " *Roughing it* " est le titre d'un ouvrage de MARK TWAIN, pseudonyme bien connu de l'Américain Samuel Langhorne Clemens ; l'expression équivalente en français serait « A la dure ».

leave off; drat *it* = the plague take, etc.; to do *it* = to splash up; to max *it* = to say one's recitation with readiness; to strike *it* rich = to find a rich vein.

Enfin le pronom *it*, précédé de la préposition *of*, constitue avec certains verbes des expressions remarquables que ne dédaignent pas d'employer les meilleurs écrivains. Les locutions ainsi formées sont souvent explétives et peuvent, par suite, être supprimées dans la traduction sans que la clarté de la phrase en soit sensiblement altérée : *to have hard work of it*, avoir fort à faire ; *to make a day of it*, se divertir toute la journée; *to make a pretty job of it*, faire là une belle affaire. Ex.: So you lead a good pleasant life *of it* (GOLDSMITH, *She stoops to conquer*, 2). — We had such an awful time of *it* with Mary Anne (DICKENS, *Dav. Copp.*, 40). — Were a hatter to establish himself and make felts like this, what a world we should have of *it !* (CARLYLE, *Sart. Res.*, 3 7). Toutefois, dans l'exemple suivant et d'autres analogues, l'emploi de *of it* ne saurait être considéré comme pléonastique, puisque sa signification est alors identique à celle du pronom *its*. Ex. : He will rob a young fellow of his good name before he has years to know the value of *it* (SHERIDAN, *The Sch. for Scand.*, II, 3).

Nous avons dit au début que le pronom *it* correspond quelquefois au français *ce* ou *cela*. Il en est ainsi particulièrement lorsque le démonstratif *ce* ne se rapporte pas à une personne désignée antérieurement ou qu'il figure dans une des locutions : *C'en est fait*, *c'est à moi de*, *ce n'est pas que*, *c'est... que*, *est-ce*, *qu'est-ce*, etc. Ex. : 'Tis the merry nightingale | That crowds and hurries and precipitates (COLERIDGE, *Lyr. Bal.*) ; – *It* was not that he felt any emotion akin to love (CONAN DOYLE, *Sh. Holm.*, 1). — I was sure that I might rely on you. — But what is *it* you wish? (ID. *ibid.*). This promises to be interesting. *It* would be a pity to miss *it* (ID., *ibid*). — The guerdon ye sought with your bloodshed and toil | Was *it* slaves or dominion or rapine or spoil? (CAMPBELL, *The Battle of Navarino*). — Is *it* not my Lords, a wild bandito whom we oppose! (CHATHAM, *Speeches*, 1777.)

Dans la plupart des cas ci-dessus, *it*, sujet ou complément, est un terme vague, indéterminé, "impersonal", disent quelques grammairiens. *It rains, it became dark, they will fight it out, they had a good time of it*, toutes ces expressions peuvent être rapprochées et opposées à la tournure *I think it wise to go*, où *it* est « representative », c'est-à-dire annonce et représente *to go*.

Les pronoms français *le, en* et *y* ont aussi pour équivalents le neutre *it* dans des phrases analogues aux suivantes :

a) *le* : *To catch* it, le payer (cher). Ex. : O my buttons, Maggie, you 'll catch *it* (G. ELIOT, *The Mill on the Floss*, 2).

b) *en* : *I am glad of* it, j'en suis bien aise ; *your head shall answer for* it, vous en répondrez sur votre tête ; *I am sorry for* it, j'en suis fâché ; *he takes* it *easy*, il en prend à son aise. Ex. : He would remember *it* and thank him for *it* (W. IRVING, *The Leg. of Sl.*

Holl.) — He was satisfied with his wealth, but not proud of *it*. (ID., *ibid.)*

c) *y* : *You will be all the better for* it, vous ne pouvez qu'y gagner ; *go* it *blind*, allez-y ; *let him look to* it, qu'il y songe. Ex. : The dance was a merry one ; some of the older folks joined in *it*. (ID., *ibid.*) — You would net believe how these two fellows went at *it* (DICKENS, *A Christm. Car*, 1).

Le pronom *it* se combine avec le substantif *self* pour former le pronom réfléchi neutre. Ex. : I fail to see how your work *it* out — It is simplicity *itself*, said he (CONAN DOYLE. *Sh. Holm.*, 1).

En Amérique, *it* est fréquemment employé comme terme de mépris, particulièrement dans le langage familier : Mr. So-and-so is a perfect *it*[1].

Notons enfin les deux locutions : *pour ainsi dire*, qui se rend par *as it were*, et *soit dit*, où le pronom neutre, supprimé en français, doit être exprimé en anglais. Ex. : It would ruffle, as *it* were, its swelling plumage (G. CANNING, *Speeches*, 1823).— To my shame be *it* spoken, I was employed in raising soldiers against the King (ADDISON, *The Auw. of a shilling*, 1).

§ IV. — OMISSION. — On ne fait pas usage du pronom *it* dans le second terme d'une comparaison après les adverbes de quantité *more*, *less*, *as much*, etc. Ex. : Scrooge resumed his labours in a more facetious temper than was usual with him (DICKENS, *Christmal carol*, 1). — The war with France and Spain was terminated by a peace less advantageous than might have been expected (MACAULAY, *Essays*, *Chatham)*. — You would receive her news without more delay than was necessary (BESANT, *All Sorts and Cond. of Men*, 1).

La suppression du pronom *it* a lieu également après la conjonction *as*, spécialement dans les phrases incidentes. Ex. : Here we can live, write and think as best pleases ourselves (CARLYLE, *Let. to Goethe*, 25 Sept. 1828) — The young Oxonian gave an old carol, the first verse of which was as follows. (W. IRVING, *Sk. Book*, 24). — As is probable, Mr. Barton felt at a loss what to say. (G. ELIOT, *Am. Barton*, 3). — She was dressed in jade green muslin as befitted a daughter of the Faith. (KIPLING, *Mine own People*, 11). — Walpole

1. Il s'agit bien là d'un américanisme, car nos amis anglais ne connaissent pas cette acception. Elle leur est même contraire. En effet, dans des cas analogues, et en parlant plutôt de choses, le mot "*it*" évoque l'idée de superlatif, d'idéal, et d'absolu. "This is absolutely *it*" veut dire, avec beaucoup de force : c'est absolument cela, ça y est en plein, c'est le *nec plus ultra*, etc. Il y a quelques jours seulement, Mr. Winston Churchill disait en parlant de la traversée de l'Atlantique par les deux aviateurs britanniques : "This is *it*". Naturellement c'est une expression récente, mais déjà très répandue, de la langue familière, presque de l'argot, et c'est ce qui explique qu'elle a pu échapper à l'enquête si riche de notre collaborateur. — *N. d. l. R.*

Crawley was, as need scarcely be said, son of John Crawley (THACKERAY, *Van. Fair*, 7). — We stand or fall with it, as has been declared by my friend. (GLADSTONE, *Speeches*, 1866).

Lorsque le régime direct précède le verbe ou que la phrase subordonnée, par suite d'une inversion, vient avant la proposition principale, les bons auteurs n'emploient pas *it*. Ex. : Reading he cannot remember ever to have learned. (CARLYLE, *Sart. res.*, 11, 3). — That there should be faults in our first sketches is not surprising. (FRANKLIN, *Lett.*, *Apr.*, 17, 1787). — That Voltaire could have meditated plagiarism is quite incredible. (MACAULAY, *Ess. Fred. the Great*). — How completely the world had lost sight of him will appear from a simple circumstance. (ID., *ibid.*, *Mme d'Arblay*). — How it would get to its cobweb home | King Bruce could not divine. (E. COOK, *Try again*).

Enfin, comme cela a lieu avec le français *peut-être*, le pronom *it* est souvent sous-entendu dans locution adverbiale *may be*. Ex. : May be you've been in the bar-room of an old inn. (W. IRVING, *Tales of a Trav.*, *The bold Drag.*)

§ V. — CONSTRUCTION. — La construction du pronom *it* diffère souvent de celle de son équivalent français. Comme les pronoms de la première et de la seconde personne, il se place en anglais après le verbe lorsqu'il est employé comme régime direct ou indirect. Ex.: And thrice ere the morning I dream'd *it* again. (CAMPBELL. *The Soldier's Dream*).— It was a remarkable countenance; once seen you could never forget *it*. (MRS. CRAIK, *J. Hal. gentl.*. 1). — Let the shot whistle through *it* as fast as *it* may. (E. COOK, *The Flag of the free*).

Lorsqu'il est sujet d'une proposition intercalaire, *it*, à la différence de la syntaxe française, précède quelquefois des verbes tels que *to appear*, *to seem*, etc. ; mais il se place après l'auxiliaire *to be* et dans certaines locutions usuelles ou familières comme *that's it*, c'est cela ; *so be it*, qu'il en soit ainsi ; *suffice it to say*, qu'il suffise de dire, etc. Ex. : A priest attends — *it* seems — the one he knew. (CRABBE, *The Borough*).— Mr. Poulter, *it* appeared, had born a conspicuous figure at Palavera. (G. ELIOT, *The Mill on the Floss*, 1, 2, 5). — They got a lord or a duke if they can catch him; that's *it*. (DOUGLAS JERROLD, *Mrs. Caud. Curt. Lect.*, 20).

Telles sont les principales règles que nous avons cru devoir exposer sur la nature et les divers rôles du pronom *it*. Nous nous sommes inspiré, à cet égard, des principes adoptés par les grammairiens dont le nom fait autorité en la matière. Cette modeste contribution présentera, malgré tout, peut-être de fâcheuses lacunes ; nous laissons à des maîtres plus perspicaces le soin de les combler.

H. BARTHE.

Les prisonniers français et les mensonges allemands

Tout ce que l'on pourra dire de la basse hypocrisie des « écrivains de guerre » allemands, plus ou moins galonnés, restera toujours inférieur à la réalité des choses. Nous lisions, l'autre jour, dans une feuille anglaise, le rapport du Dr. Alonzo Taylor, l'un des *Food Administrators* américains revenu à Paris après un voyage de près d'un mois à travers l'Allemagne. "*He pictures*", écrivait le journal, "*Germany as a morally degenerate country, where the people have lied and been lied to for so long, that it is now difficult for them to change their habits*". Quelle élémentaire et profonde vérité ! Les hasards de la guerre ont voulu que, nommé, dès août 1914, interprète militaire chargé d'un des premiers dépôts de blessés de guerre allemands, nous ayons pu correspondre, pendant tout l'automne de 1914 et l'hiver de 1915, avec les Croix-Rouges teutonnes, qui ne cessaient de nous harceler de leurs demandes de renseignements. C'est ainsi qu'il nous fut donné de suivre la tortueuse marche de ces menteurs systématiques et rampants. Pour nous borner à un seul exemple, il nous faudrait, si nous voulions illustrer ici le mythe du soldat français mourant dans un lazaret boche et maudissant, en vers, sa patrie, presque un numéro de cette *Revue*. Dès le 6 décembre 1914, nous étions mis sur la piste de ce thème folkloriste d'un nouveau genre par l'envoi d'un article de la *Kleine Presse*, à laquelle, sous la rubrique : *Der sterbende Franzose* (Le Français mourant), l'on écrivait, soi-disant de Karlsruhe :

« Dans l'un des hôpitaux de notre ville est mort, il y a peu de « temps, un caporal français prisonnier de guerre, des suites de « blessures très graves. Un soldat du même régiment — le 98e d'in- « fanterie français — étonnamment maître de la langue allemande « et également prisonnier, blessé, à Karlsruhe, a exprimé les senti- « ments et les pensées que lui causait la mort de son camarade « dans un poème que nous publierons ici :

DER STERBENDE FREUND.

Lebt wohl, die ihr in Liebe mich umfangen!
Der Meister ruft mich zum Appell,
Für Frankreich bin ich in den Tod gegangen,
Es rief die Pflicht, ich war zur Stell'!
Mein alles hab' ich, Frankreich, dir gegeben,
Mein ganzes Hoffen gerne dir geweiht —
Nimm auch mein Letztes, nimm mein Leben,
Ich gehe furchtlos in die Ewigkeit.
Ich hab' für dich, mein Vaterland, gestritten,

Für deine Fahne geh' ich in den Tod —
Für deine Fehler hab' ich schwer gelitten,
Ich bin erlöst von aller Qual und Not.
Wie liebevoll hat man mich hier verbunden,
Die Nächstenliebe kennt keinen Feind,
Doch Gott, der Herr, erkannte meine Wunden,
Er hat es besser noch mit mir gemeint.
Lebt wohl, die ihr in Liebe mich umfangen.
Getreu der Pflicht war ich zur Stell';
Euch zu bekriegen hatt' ich kein Verlangen.....
Der Himmel ruft mich zum Appell.[1]

« De ces vers, si profondément vécus, du soldat français, se « dégage — de même que tant d'autres assertions de prisonniers « de guerre français, publiées en ces derniers temps — la recon- « naissance pour ces soins ingénieux que, chez nous, l'on accorde « aussi *(sic)* à l'adversaire qui souffre. De plus — et cela n'est pas « moins significatif — cette poésie laisse entendre que les motifs de « la grande guerre ne doivent point être recherchés dans l'avidité « de conquête des « *Barbares* » allemands, mais dans d'autres con- « sidérations, particulièrement dans ce que ce soldat appelle les « *fautes* » de sa patrie. »

On n'ignore pas, à propos de ce thème des « *fautes* » de la France, que E. S. Mittler und Sohn, imprimeurs royaux à Berlin S W 68, *Kochstrasse* 68-71, s'étaient empressés, dès la fin de 1914, de publier une version allemande de *La Guerre qui vient*, de Francis Delaisi, éditée par la *Guerre sociale*, à Paris, en 1911, et qu'on envoya en masse aux prisonniers de guerre allemands en France ce médiocre factum, proclamé, au *Vorwort*, „*eine Prophezeiung*" *(une prophétie)*, et où, p. 20, la possibilité d'une semi-violation de la neutralité belge... par l'Angleterre est envisagée ! Mais, pour en finir avec

1. « Le soldat mourant. — *Adieu, vous dont l'amour me ménagea des embrassements ! Le maître me convoque à l'appel. C'est pour la France que je suis allé à la mort, Le devoir l'exigeait ; je fus à mon poste ! Je t'ai, ô France, donné tout mon être, De grand cœur je t'ai sacrifié tous mes espoirs ; Prends aussi mon dernier bien ; prends ma vie ; Je m'en vais sans peur dans l'Eternité. C'est pour toi, ô ma Patrie, que je me suis battu ; C'est pour ton drapeau que j'ai marché à la mort — Tes fautes m'ont fait lourdement souffrir ; Me voici à l'abri de toute peine comme de toute misère ! — Combien, ici, l'on m'a amoureusement pansé ! La charité ne connait pas d'ennemis ; Mais Dieu, le Seigneur, a reconnu mes blessures ; Et son amour pour moi fut meilleur encore ! Adieu, vous dont l'amour me ménagea des embrassements : Fidèle au devoir, je me rendis à mon poste ; Je ne ressentais nul désir de vous faire la guerre.... Et maintenant le Ciel me convoque à l'appel...!* » C'est à la même époque que Pedro de Mugica faisait, de Berlin, insérer dans le dernier numéro qui ait paru de *El Lenguaje*, à Madrid (1914, n° 32, p. 248), la berquinade pseudo-guerrière qu'il intitulait : *Episodio filológico-guerrero*, et où l'on voyait un sergent de réserve, professeur à Göttingen, discuter provençalismes avec un professeur de l'École des Hautes-Études parisienne, qui, fait prisonnier, était conduit par le premier de Maubeuge en Allemagne..... Tout passait, alors !

l'épisode du « *soldat mourant* », celui-ci ne tardait pas à se métamorphoser en... professeur d'Université, et ses vers à évoluer en conséquence. Outre qu'ils étaient donnés à la fois en original français et en merveilleuse adaptation allemande, ils ne se bornaient plus, sous cette forme nouvelle, aux vagues indications d'origine du premier texte : notre professeur était Normand, et c'est sa grasse et plantureuse province qu'il chantait. Mais, dans la mesure où le poème devenait plus concret, les imputations — et, presque, les imprécations — contre la France se faisaient plus directes, et on l'accusait nettement d'avoir préparé et déchaîné la catastrophe. Comme la Croix-Rouge de Stuttgart était en relations de bons offices avec le dépôt de prisonniers blessés dont nous avions la charge, et que la Reine même de Wurtemberg ne dédaignait pas de nous faire écrire, par la comtesse Olga Watvill, en matière de recherches de disparus, nous insistâmes tellement pour que nous fût livré le nom du professeur, si bon poète allemand, qu'on finit par nous avouer que ces pièces, qui remplissaient alors les gazettes allemandes, avaient été „*nachgedichtet*", c'est-à-dire composées par un Allemand, interprétant, affirmait-on, les sentiments d'un Français, qu'on ne nommait pas, pour la simple raison qu'il s'agissait, en l'espèce, d'un faux pur et simple !

Longtemps après que ce petit, mais combien caractéristique, épisode fut survenu, nous trouvions, dans la *Jugend* du 30 octobre 1915 (nº 44, p. 846), un récit de E. von Uhde intitulé : *Der Franzosensaal*. Il se distinguait d'autres narrations similaires — dont la lecture, devenue devoir professionnel, nous avait blasé, déjà, sur ce genre de „*Belletristik*" — en ce que, cette fois, on fournissait des précisions onomastiques et on ne se tenait plus dans le vague coutumier d'un anonymat tendancieux. On y narrait, en effet, comment le jeune marquis de Ronvillet, originaire de Bretagne, éphèbe aux manières « *nobles et rêveuses* », telle une figure échappée du *Barzas-Breiz*, se trouvant à peine arrivé dans un hôpital de campagne allemand, demandait à l'infirmière si une lettre, qu'il venait d'écrire à sa mère, Mme la marquise de Ronvillet, en son château de même nom, en Bretagne, serait intégralement transmise. Quelle était cette mystérieuse missive ? On se taisait, par délicatesse, là-dessus. Toujours est-il que « *le cœur entier du jeune homme n'était qu'un mot d'amour pour la France*[1] ». Mais ce gentilhomme, du moins, ne rimait pas. Et voici la suite du récit :

> La grande salle était très silencieuse. Plus d'une fois, l'un des blessés s'éveillait brusquement, poussait un gémissement, puis se rendormait. Seul le léger sifflement des becs de gaz baissés remplissait, rythmique, l'atmosphère. Mais soudain, voici que des accents sauvages et chantants déchirent la sommeillante obscurité de la pièce.

1. « *Aber sein ganzes Herz war ein Liebeswort für Frankreich.* »

Comme des oiseaux perdus, de passionnées oraisons latines viennent battre le plafond et les murs, s'exaspèrent, se haussent, effroyables, puis, brusquement, se taisent. Et, à cet instant de quiétude, une voix toute transformée, tâtonnante, tremblante d'angoisse, interroge : « *Tu es là, maman, hein, tu es là ?*[1] ». La sœur Lise crut un moment que son cœur avait cessé de battre. Elle se précipita vers l'angle de la pièce, d'où venait la voix, et regardait le soldat à cheveux rouges, aux yeux béants, aux mains gesticulantes qui s'efforçaient vainement de trouver dans le lit une position fixe. Son voisin, se retournant sur sa couche : « *Ah! voilà qu'il recommence!* »[2], s'écria-t-il, impatienté, puis renfonçait sa tête sur l'oreiller. « *Il va réveiller toute ma salle* », songea, angoissée, sœur Lise. Et elle se pencha sur le blessé, comme si, de son corps, elle eût pu amortir le tapage de ses cris. Mais ses craintes étaient vaines. Dans le sommeil de plomb, à base d'épuisement et de morphine, où était tombée cette salle, aucun son ne pénétrait plus. Les confuses prières en latin voltigeaient, sans âme, sans être entendues, par dessus ces couches de douleur. Pendant une heure encore, elles poursuivirent leur course furibonde à travers l'espace muet, combattant avec la petite voix angoissée qui avait dit, tâtonnante, ce : « *Maman !* » Tout à coup, le Français blessé rouvrit les yeux et son regard tomba sur la sœur, assise à son lit, sa main dans la sienne. Dans son cerveau ravagé, où se trouvait toujours logée une balle, il semblait que se fît jour une dernière pensée joyeuse. Un sourire passa sur le visage à la barbe fauve et que criblaient des taches de rousseur. Saisissant convulsivement la main de l'infirmière, le Français interrogea, serein : « *Tiens! Blanche! Tu es là ?*[3] » — « *Mais oui, je suis là, mon amour* », lui répondit la voix tremblante de la sœur. Et comme si, maintenant, rien de plus ne lui eût été nécessaire, il se tourna et mourut d'une lente et silencieuse mort.

Quand, au dehors, pâlit la nuit et que les premières lueurs de l'aube rosirent, sœur Lise croisa les mains du défunt et courba sa jeune face épuisée, en poussant, sur cette mort, un sanglot. Car il avait, au dernier souffle, associé sa présence à celle du nom d'une aimée étrangère... Puis elle se glissa doucement par la porte et, revenant, tout aussi doucement, plaça un petit bouquet de fleurs, déjà fanées, sur la poitrine du soldat ennemi. Les infirmiers entrèrent, couvrirent le cadavre et l'emportèrent avec son lit. Mais la sœur traîna, à cette place, une table et une chaise, pour masquer quelque peu ce mauvais vide qui, dans l'incertaine aurore du trouble matin, interrompait, de sa menace désespérée, la série continue des lits. Les blessés s'étaient partiellement réveillés. Ils s'étaient troublés, dressés sur leurs couches, pour retomber aussitôt dans le coma. Lui aussi, le jeune officier, il reposait, et ses lèvres, dans son sommeil, murmuraient des sons incertains. Rêvait-il de France, ou bien de la marquise de Ronvillet, dans son gai château de Bretagne ? »

1. En français dans le texte.

2. *Id.*

3. *Id.*, ainsi que la réponse de « *Schwester* Lisa ».

A la lecture de cette touchante narration, et sachant combien — les listes de prisonniers blessés français, en traitement dans divers hôpitaux allemands, que nous avions publiées, en 1914, dans plusieurs journaux, en particulier *La Petite Gironde*, de Bordeaux, nous en avaient fourni maintes preuves inoubliables — un renseignement quelconque pouvait faire de bien à une pauvre âme de mère, ou d'épouse, angoissée, nous rédigeâmes aussitôt une lettre que, sur la foi de von Uhde, nous adressâmes, recommandée, le 12 novembre 1915, à « *Madame la marquise de Ronvillet, château de Ronvillet, Bretagne* », dans l'absence de toute indication plus précise, et l'impossibilité de nous en procurer alors.

Le 18 novembre, la poste nous retournait notre missive avec la mention rituelle : *Retour à l'envoyeur, localité inconnue*. Et, en effet, d'ultérieures vérifications, que nous fîmes opérer par des amis bretons, établissent l'inexistence effective de ce manoir idyllique de Ronvillet, démontrant, du même coup, que le récit de von Uhde n'était qu'une nouvelle et grossière mystification boche... Mais comment eût-on pu ajouter foi au moindre fretin, quand le "*Kriegsherr*" lui-même se permettait, à l'endroit de nos infortunés prisonniers, les rageuses et dédaigneuses appréciations qu'a consignées le chroniqueur guerrier de la publication : *Der Krieg*, Anton Fendrich, dans son recueil d'articles : *Mit dem Auto an der Front*[1], p. 141 : « L'Empereur parle un français très pur et avait, comme nous tous

1. Ce recueil a été légèrement, et cependant verbeusement, analysé par M. H. Gauthier-Villars dans le *Mercure de France* du 1er octobre 1915, p. 788-789. Les articles de Fendrich ne constituent pas le principal intérêt de *Der Krieg*, publié en fascicules bimensuels à 30 pfennigs par l'éditeur de la si méritoire société *Kosmos*, Franckh, à Stuttgart, d'abord sous la direction du Dr. Johs. Bergner, puis sous celle de W. Kremz. Ce qui en rend la collection précieuse, c'est sa rubrique finale : *Der Sammler (Le Collectionneur)*. Mais combien, en France, sont-ils, les germanistes qui auront pu prendre connaissance de ces perles de littérature guerrière spécifique allemande que sont, par exemple, la *Liller Kriegszeitung* (avec ses publications annexes) ; l'*Armeezeitung der II. Armee ;* la *Kriegszeitung der IV. Armee ;* la *Feldzeitung der VII. Armee* ; la *Kriegszeitung für das XV. Armeekorps ;* la *Champagne-Kriegszeitung ;* le *Seille-Bote*, édité par divers boches de la 5me compagnie du 68me régiment de Landwehr ; la *Deutsche Lodzer Zeitung ;* la *Deutsche Post* (de Lodz) ; les 7 éditions (en allemand, hongrois, tchèque, polonais, roumain, croate et ruthène) de l'officielle *Feldzeitung* austro-hongroise ; la *Deutsche Warschauer Zeitung ;* les *100 Vlämische Volkslieder* à l'usage du soldat allemand ; la *Gazette des Ardennes* (avec ses publications annexes) ; les *Avis, Proclamations et Nouvelles de Guerre*, série de petits volumes où sont réimprimés les placards fixés par les boches sur les murs de Bruxelles depuis le 20 août 1914 ; *Liége et ses Affiches de Guerre ; La guerre 1914-15 à Charleroi, Documents Officiels ; Lille in deutscher Hand*, édité, pour 2 marks 50, par la *Liller Kriegszeitung ;* la *Sammlung der offiziellen Bekanntmachungen während des Krieges in Gent und Umgegend ;* les *Abréviatures (sic) et Signes topographiques en usage dans les documents militäres (sic) allemands, etc., etc.*, sans parler de ces raretés où le français a été mis au service de la Pangermanie : *Avant la Guerre*, de Girard ; *Vers la paix ; La Neutralité belge ; L'entêtement funeste*, de « Graindorge », *etc., etc.* Et pourtant, combien ces choses-là sont utiles, pour que nos germanistes adoptent un jour, en face de l'Allemagne, l'attitude *scientifique*, qu'eux seuls sont à même d'observer en France !

« — spécialement nous autres, Badois — espéré qu'en France, avant « tous autres pays, l'on reviendrait au bon sens. Mais, comme tous « les autres peuples, nous avions surfait ce peuple. La race française « est en pleine décadence. Leur façon de faire la guerre implique « les plus abominables horreurs, les incidents les plus épouvantables, « que seul un *Livre Secret sur la Guerre* serait capable de recons- « tituer. Pendant une demi-heure, l'Empereur, avec une répugnance « intime et cependant dominé par l'horreur de tels faits, m'a fait « part de ce que, sous serment, avaient déclaré des témoins de la « conduite d'officiers français et de médecins français, non seulement « envers l'ennemi, mais même à l'égard de leurs propres compa- « triotes. Des faits semblables ne permettent plus aucun espoir de « résipiscence. La France est un pays condamné...» Ce que narrant, Guillaume II versait, paraît-il, „*Tränen der Scham*" *(des larmes de honte)* ! Il a, aujourd'hui, le temps d'en pleurer d'autres, plus sincères et, sans doute, plus réelles que celles dont parlait le « *démocrate* » Fendrich. Mais il ne serait besoin que de lire les dévotieuses chroniques du plat valet Ludwig Ganghofer — en particulier, ses deux petits recueils de 1915 dans les *Ullstein-Kriegsbücher : Reise zur deutschen Front,* et *Die stählerne Mauer,* où il relate ses visites au front français — pour se convaincre, si besoin en était, du dédain qu'avaient alors les surhommes de la Sprée, et d'ailleurs, pour nos officiers et soldats prisonniers, qualifiés de « *klein, zart und schwächlich von Natur, dazu noch zerrieben von der Mühsal des Krieges, viele unterhalb unseres Militärmasses, sogar von zwerghaft zurückgebliebenem Wuchs* » *(petits, grêles et débiles de nature, de plus épuisés par les fatigues de la guerre, beaucoup au-dessous de la taille moyenne, de règle chez nous pour un soldat, quand ils n'étaient pas restés de purs nains)* [1].

CAMILLE PITOLLET.

1. *Reise zur deutschen Front* 1915, p. 70. Ce chapitre, daté du 19 janvier 1915, a pour scène Donchery et Bellevue, où Guillaume II évoque, devant Ganghofer, l'entrevue de son grand-père avec Napoléon III.

Les Allemands à l'étranger

L'établissement des races germaniques dans l'Europe Centrale fut long, lent et laborieux. Ce n'est guère qu'au VIIIe siècle que les colons ou fonctionnaires de race germanique pénétrèrent dans les territoires d'invasion slave ou magyare.

En 1141-61, de nombreux Saxons furent appelés par le roi Geysa II en Transylvanie, pour servir de rempart contre les Roumains. Les Allemands d'Hermannstadt et de Kronstadt sont originaires des régions d'Aix-la-Chapelle, Luxembourg, Trèves et Metz. Ceux de Bistritz vinrent de la vallée de la Moselle. Les Chevaliers de l'Ordre Teutonique, qui s'établirent en Transylvanie environ soixante ans plus tard, n'y séjournèrent que quatorze ans.

Des colons de la Silésie méridionale furent transplantés au cours du XIIe siècle en Haute-Hongrie (Zipser Sachsen). A côté d'eux on voit apparaître des Bavarois (de la Bavière septentrionale et de la Bohême).

A signaler la fondation de colonies allemandes, au cours des XIIe et XIIIe siècles, dans la Hongrie occidentale. Ces nouveaux immigrés provenaient plus particulièrement de l'Autriche.

Au XIIIe siècle, les provinces baltiques sont conquises par des Allemands (évêque Albert, de Riga, Ordre du Glaive et Chevaliers de l'Ordre Teutonique). Ils constituent la classe possédante, mais les barons allemands restent isolés et étrangers dans leur conquête.

Dès la fin du XVIIe siècle, l'émigration en Amérique s'intensifie. Germantown est fondée en 1683. On compte déjà 360,000 Allemands aux Etats-Unis en 1790.

Pierre le Grand, Catherine II appellent des colons, des artistes, des intellectuels et des officiers d'origine étrangère. De florissantes colonies allemandes s'établissent dans le Sud de la Russie.

Lorsque les Turcs sont chassés de Hongrie, on fait venir, pour prendre leur place et repeupler les provinces reconquises, des paysans originaires du Palatinat, du duché de Bade, de Hesse-Darmstadt, qui s'installent dans la Hongrie méridionale, la Galicie et la Bukovine.

D'autres émigrations se produisent au XIXe siècle : en 1817, départ des Séparatistes würtembergeois pour le Caucase ; en 1838, établissement des Vieux Luthériens des Marches en Australie ; en 1869-73, installation des « Templiers » souabes en Palestine. La plus grosse part des émigrants allemands se dirige dès lors vers l'Amérique du Nord. De 1821 à 1915, on évalue à 5 millions et demi le nombre des Allemands qui se sont établis aux Etats-Unis. Un nombre assez considérable de colons préfère cependant l'Australie (de

1862 à 1873), l'Afrique méridionale (de 1856 à 1859), le Chili (de 1883 à 1890), le Brésil et l'Argentine jusqu'à nos jours.

La répartition de la race allemande dans le monde serait approximativement la suivante :

Empire Allemand	60 millions
Autriche (ancienne)	10 »
Suisse	2 1/2 millions
Luxembourg	1/4 »
Hongrie	1,9 »
Europe (diverses régions)	2 1/2 »
Etats-Unis	11 à 12 »
Canada	1/3 »
Amérique du Sud, Afrique, Australie, etc.	2/3 »
Pays tropicaux	1/10 »
Soit au total environ	90 millions

Les pangermanistes se sont plaints bien souvent que les colons allemands se laissent assimiler trop aisément. Il faudrait compter, disent-ils, aux Etats-Unis de 25 à 30 millions d'habitants de race germanique. Or on n'en trouve guère que 11 ou 12 millions. Encore sont-ils pour la plupart Allemands de l'ancienne Allemagne, qui ne comprennent point la nouvelle patrie allemande, l'Allemagne de Bismarck et de Guillaume II.

Seuls les sujets d'empire, les Reichsdeutschen, environ 750,000, répartis à travers le monde, ont gardé leur mentalité, leur conscience nationale, leur langue, le sentiment de leurs obligations patriotiques. Seuls ils ont fait ou ont tenté de faire, au prix de mille périls, leur devoir militaire.

Toutefois les pouvoirs publics et le monde des affaires se sont fort bien rendu compte qu'il y a dans cet éparpillement de colonies allemandes à l'étranger une force et une promesse qu'il ne faut pas négliger. La guerre a ruiné le commerce allemand. Il importe avant tout de renouer les relations rompues, rouvrir les débouchés perdus, reprendre l'œuvre de pénétration et de conquête économique malheureusement arrêtée. L'Allemagne compte sur ses fils émigrés. C'est l'Allemand de l'étranger, déjà sur place, déjà acclimaté, déjà installé, qui sera l'agent tout désigné des prochaines entreprises. Il serait désastreux que, lassé des déboires et des persécutions, il rentre dans sa patrie qui ne pourrait le nourrir. Qu'il reste, qu'il s'impose, qu'il impose à nouveau la marque allemande : voilà le conseil que lui donne l'opinion de son pays. On va soutenir les colons, les entrepreneurs, les voyageurs, tous les représentants de la firme nationale.

Des groupements se forment, pendant la guerre, dont le seul but est la protection des Allemands vivant à l'étranger.

En janvier 1917 est créé à Stuttgart le Musée allemand de l'Etranger „Deutches Auslandsmuseum", ou plutôt, de son titre complet,

Musée et institut pour l'étude de l'œuvre allemande à l'étranger et pour la protection des intérêts allemands à l'étranger.

Cette organisation se propose de rendre le contact des émigrés allemands avec la mère patrie plus efficace et plus affectueux, de défendre leurs intérêts ainsi que toutes entreprises allemandes en terre étrangère, de se renseigner et de renseigner l'Allemagne sur l'activité, la vie et l'œuvre des Allemands hors de leur pays, d'encourager et préparer les jeunes gens qui veulent tenter la fortune en pays étranger. C'est, avant tout, un office de renseignements : le Musée possède des archives, une bibliothèque, des cartes, tout ce qui est nécessaire pour étudier sur place les conditions d'existence, les travaux, les profits ou les échecs des divers groupements ou des individualités marquantes à l'étranger. Des expositions périodiques illustrent les moments les plus remarquables de cette activité. Une exposition ambulante est organisée par le Musée en 1918 à travers les villes les plus importantes, représentant l'œuvre des Allemands en Courlande et Lithuanie. Le même Musée envoie le docteur Träger en Dobroudja pour y étudier les colonies allemandes disséminées dans ce pays.

A côté de cet institut d'études et de renseignements, il fallait organiser la protection effective, financière et commerciale des entreprises allemandes. Ce sera le but de l'Union en faveur des colons et voyageurs allemands, Berlin W. 35 am Karlsbad 29, dont le président est von Lindequist. Cette société, à laquelle ont adhéré les grands groupements industriels, commerciaux et agricoles et les compagnies de navigation, s'est donnée pour but de renforcer les établissements allemands et la culture allemande à l'étranger, de soutenir et diriger les émigrant sallemands, de grouper leurs efforts, favoriser leurs unions, maintenir et développer leurs liens avec la mère patrie, défendre les colonies contre l'assimilation étrangère, protéger le retour des Allemands dans la patrie.

Quels que soient l'évolution et l'avenir de l'Allemagne après cette guerre, elle devra renouer des relations économiques avec l'étranger, recommencer sa tâche d'invasion pacifique à travers le monde, refaire le marché nécessaire à sa production. Elle compte absolument sur ceux des siens qui sont restés à leur poste. Elle fera pour eux tous les sacrifices nécessaires. Elle va renforcer leurs cadres et étendre leurs rayons d'influence ; elle envoie déjà en Suisse des émissaires insinuants et tenaces. Elle organise déjà les équipes de voyageurs de commerce, qui se répandront en Angleterre, en Italie, en Orient, prêts à subir toutes les rebuffades, et capables de remonter les courants de haine et d'indignation qu'ils savent rencontrer. Tout est prêt, en Allemagne.

Pouvons-nous en dire autant en France ?

J.-J.-A. Bertrand.

NOTES & DOCUMENTS

Orientation Polyglotte

Les événements tragiques que nous avons traversés dans le calme, la confiance et l'unanime résolution de vaincre, ont nettement affirmé l'incontestable avantage de parler plusieurs langues.

L'autorité militaire, avec l'appui de la Chambre, en reconnaissant l'urgente nécessité de créer une plus étroite liaison entre les diverses armées alliées, s'est préoccupée d'instituer des cours de langues aussi bien à l'avant qu'à l'arrière. L'organisation et la diffusion de cet enseignement ont assurément produit des effets et des changements très appréciables non seulement au point de vue militaire, mais sur le terrain politique et commercial. Dans les rangs des soldats alliés on communiquait plus aisément, des malentendus entre militaires et civils pouvaient être évités, le nombre des interprètes augmentait considérablement, l'étude dissipait la monotonie passagère et stimulait l'espoir d'améliorer la situation dès le retour à la vie civile.

Enfin l'étude des langues vivantes contribuait au succès d'une meilleure entente dont les avantages moraux et matériels sont indiscutables.

Mais pour parvenir à un résultat il a fallu aller vite, très vite en besogne et, comme dans toute innovation, la mise en pratique et les applications logiques ont rencontré de nombreuses difficultés.

Ne citons que celle du recrutement du personnel enseignant. Une circulaire ministérielle prescrivait de rechercher pour l'enseignement préconisé des professeurs mobilisés, et, à défaut, de le confier à des professeurs civils ou à des personnes susceptibles d'enseigner l'anglais. Ces deux dernières catégories fournissaient les trois quarts du « cadre enseignant », et cela d'autant plus que l'indemnité horaire allouée aux civils — professeurs d'occasion — était double de celle accordée aux véritables professionnels sous les drapeaux.

Que de maîtres improvisés ont été bombardés « Chargés de Cours » et, comme l'élan était donné, combien de jeunes gens et de jeunes filles se sont mis à exercer plus ou moins discrètement, soit en donnant des leçons particulières, soit en offrant leur « concours spécial » aux administrations militaires et civiles. Cependant leur véritable profession d'avant-guerre, comme garçon d'hôtel, coiffeur ou bonne d'enfants, ne leur permettait guère d'obtenir dans la plupart des cas que des résultats plutôt douteux, et leurs méthodes fantaisistes mettaient dans la bouche de leurs élèves des tournures par trop pittoresques.

Ces gens, ayant séjourné à l'étranger pouvaient assurément s'exprimer dans la langue du pays, mal, c'est entendu, mais enfin ils le pouvaient.

Cependant parler est une chose et enseigner en est une autre. Il ne suffit pas pour enseigner avec fruit d'être en état de demander son chemin, ou de connaître les termes usuels nécessaires dans la vie, sans trop s'occuper des fautes de grammaire ; il faut justement connaître cette grammaire, sinon, point d'explications possibles, partant, point de progrès chez les élèves.

Certes, ces vocations subites sont issues de la guerre et les perturbations économiques qui vont se succéder en feront naître encore bien d'autres, mais, de même que tout a besoin de rentrer dans le cadre de la réorganisation et de la logique, l'enseignement linguistique doit aussi revenir aux méthodes naturelles appliquées par des gens compétents.

Les langues vivantes constituant des éléments indispensables à la reprise et l'extension de notre commerce national aussi bien à l'intérieur qu'à l'extérieur, il appartient dès à présent aux œuvres de la paix, aux groupements scolaires et aux organisations sociales de tout ordre d'en propager la diffusion, de signaler aux intéressés des maîtres capables, de défendre et de consolider les intérêts professionnels.

Est-il besoin d'affirmer que les professeurs « aptes à exercer » se verraient encouragés par l'application des règlementations et lois existantes, demandant des garanties sans lesquelles nul n'est autorisé à exercer certaines professions libérales ?

Est-il admissible que l'enseignement des langues vivantes soit « exercé » par quiconque, sans titre, sans garanties valables ? Est-il régulier de tolérer des établissements d'enseignement en plein Paris et ailleurs qui, la guerre à peine terminée, ont adopté pour enseignes et comme moyens de publicité des titres officiels et pompeux, tels que : Université..., Académie..., Institut..., Ecole... (suivie du nom d'une haute personnalité), etc... ? Leurs tenanciers, sans aucune qualité pour exercer et le plus souvent secondés par un personnel nomade et douteux, y exploitent sous les formes les plus variées l'enseignement spécial des langues vivantes et même des langues mortes, ainsi que d'autres matières universitaires.

Cet exercice « illégal » de l'enseignement devrait cesser au plus tôt, par respect pour la loi, pour l'honneur de l'enseignement et dans l'intérêt de tous ceux qui ont besoin d'acquérir les langues vivantes ou de s'y perfectionner.

Rester indifférent à la réorganisation et à l'assainissement de la profession, ce serait :

1° Permettre qu'on répande des connaissances inexactes et fantaisistes ; 2° discréditer la valeur de l'instruction complémentaire ; 3° encourager les tentatives de maîtres inaptes et d'exploitants d'entreprises scolaires, dont un grand nombre n'ont même pas obtenu le traditionnel certificat d'études primaires.

Il n'est point de famille dans laquelle on ne trouve un adolescent qui, après avoir suivi un cours de ces extraordinaires Académies ou Ecoles, ne se soit trouvé fort empêché lorsqu'il s'est agi pour lui de tirer parti de ses études. Il s'aperçoit alors qu'il a été dupé, mais trop tard. Il a perdu son temps, sa peine et son argent. Voilà ce qu'il faut éviter.

PHILIPPE HETTINGER,
Président de l'Association Polyglotte.

BIBLIOGRAPHIE

LANGUE FRANÇAISE

Henri Berr, **Le Germanisme contre l'esprit français. Essai de psychologie historique.** (La Renaissance du livre, 78, boulevard Saint-Michel, 1919.)

C'est là un bon livre de synthèse historique. Synthèse de l'esprit allemand opposé à l'esprit français, synthèse aussi des travaux publiés sur l'Allemagne depuis la guerre. — L'ouvrage est clair en sa pensée et en son ordonnance. L'Allemagne d'aujourd'hui, présomptueuse et hautaine, apparaît dès le commencement du XIXe siècle ; à l'idéalisme du XVIIIe siècle s'est vite ajouté l'orgueil de race ; l'humanitarisme s'est mêlé de germanisme, le peuple germanique apparaissant déjà comme la plus haute manifestation de l'humanité. Ce sont là des éléments que l'on peut entrevoir même chez Herder, chez Schiller, chez Fichte. Ils deviennent peu à peu prédominants sous la pression des circonstances et des gouvernements. L'idéalisme disparaît pour faire place au seul appétit de puissance de la race germanique. « Les plus nobles suggestions de Fichte se trouvaient perverties : il avait compté sur la science et sur la pédagogie pour parfaire l'Allemagne spirituelle ; la Prusse tournait la science et la pédagogie en instrument de sa politique. L'Empire généralisa le procédé prussien : et ce fut la subordination de l'activité intellectuelle aux intérêts de l'Etat, l'association étroite de la culture et de la volonté de puissance. » Telle fut l'œuvre des Hohenzollern élèves de Machiavel. Il y a, sur l'influence de Machiavel en Allemagne au XIXe siècle, d'excellentes pages dans ce petit livre. « Quand on parle du machiavélisme allemand, écrit l'auteur dans sa préface, on croit souvent à une simple analogie ou à une influence superficielle : or il y a eu, au contraire, étude attentive, exploitation délibérée, approfondissement systématique de la doctrine du Florentin. » Remarque très juste, bien appuyée par maints passages du livre. (V. surtout pages 30 à 37, 46 à 52.) — L'empire est né de la force et de la fourberie. L'idée de lutte a si fort obsédé l'Allemagne que le socialisme allemand lui a fait une large place. A cette action s'est jointe celle de la doctrine pangermaniste.

Une désharmonie complète entre la morale privée et la doctrine politique amène cet « immoralisme » qui représente l'Allemagne de la guerre ; elle conduit tout un peuple à une sorte de délire collectif, à une barbarie systématique ; elle fait que tous les intellectuels allemands, ou peu s'en faut, deviennent les instruments du matérialisme le plus effroyable qui ait menacé le monde. — Heureusement que ce machiavélisme a été vaincu par la pensée cartésienne française, celle qui est faite de clarté et de finesse !

Je ne puis donner que les pensées maîtresses de ce petit ouvrage. Je le rends ainsi, en le résumant, trop systématique ; il faut en suivre les nuances qui trouvent chez son auteur l'esprit d'observation d'un

cartésien. En marquant ce que l'Allemagne d'aujourd'hui a pu emprunter à un Fichte, un Hegel, un Nietzsche, M. Berr précise dans quelle mesure ces écrivains ont pu agir sur la mentalité allemande contemporaine. Il écrit au sujet de Fichte : « Quelle ironie des choses ! Tout ce que Fichte a condamné au nom du germanisme entendu comme idéal humain a été réalisé au nom du germanisme et de sa mission. Fichte a agi, autant qu'un penseur peut agir, autant qu'ont agi nos penseurs du XVIIIe siècle, mais autrement qu'il n'a voulu et pensé agir. » — C'est être juste envers Fichte. Le rôle de Hegel, de Nietzsche est marqué avec autant de netteté. Mais on ne peut, en un compte rendu, faire ressortir bien des détails pleins d'intérêt. Il faut lire ce livre suggestif.

J. DRESCH.

LANGUE ANGLAISE

J. J. JUSSERAND. **La Vie nomade et les routes d'Angleterre au XIVe siècle**, edited by A. WILSON-GREEN, M. A. Cambridge University Press, 1919 ; cart. 4 sh. net.

"The aim of the Cambridge Modern French series is to offer to teachers French texts, valuable for their subject-matter and attractive in style, and to offer them equipped with exercises such as teachers who follow the direct method have usually been obliged to compile for themselves."

L'apparat scolaire de ces volumes comporte des questions posées en français sur le texte, les mots et la grammaire ; des morceaux choisis à traduire ou à reproduire ; un lexique français-anglais. Ainsi équipés, le professeur et ses élèves peuvent tirer le plus grand profit d'une étude, si elle est menée à fond, de textes qui offrent déjà en eux-mêmes de la valeur.

C'est une très heureuse idée que d'avoir compris dans cette série l'ouvrage déjà bien connu du fin lettré qu'est l'ambassadeur de France à Washington ; il peut être aussi utile aux lecteurs de notre pays qu'à ceux de la Grande-Bretagne.

Ajouterons-nous que le volume est édité avec un soin auquel la "Cambridge University Press" nous a habitués, mais que nous ne continuons pas moins à lui envier ?

Dans la même collection (Middle group) paraît le *Colonel Chabert*, d'Honoré de Balzac, édité par Sidney H. Moore, M. A., avec introduction en français, avec notes, exercices et lexique. Cette petite œuvre du grand réaliste, à la fois amusante et pathétique, est de celles qui doivent avoir du succès auprès des élèves, d'âge et de force moyennes, auxquels elle est destinée.

A signaler les trois ouvrages suivants :

La pensée de J. H. Newman, par Fl. Delattre, maître de conférences à la Faculté des lettres de Lille.

Walter Rathenau, ses idées et ses projets d'organisation économique, par Gaston Raphael.

1914-1918. *Deutschland im Weltkriege*, eine Sammlung von deutschen Zeugnissen herausgegeben von Gaston Varenne, professeur au lycée Condorcet. Paris, Vuibert, 1919.

CHRONIQUE UNIVERSITAIRE

Session spéciale de Certificats Secondaires en 1920.

Le Ministre de l'Instruction publique a pris l'arrêté suivant, en date du 18 juin 1919 :

Article 1er. — Il sera ouvert, en avril 1920, une session spéciale de la 2e partie du certificat d'aptitude à l'enseignement dans les lycées et collèges de jeunes filles (lettres et sciences).

Article 2. — Sont autorisées à prendre part à cette session, sans avoir à justifier de la possession de la 1re partie du certificat :

1° Les candidates retenues en régions envahies qui, postérieurement au 1er octobre 1914 et antérieurement au 1er octobre 1919, ont subi avec succès devant les facultés des lettres ou des sciences de Lille les épreuves de la licence ;

2° Les candidates originaires d'Alsace et de Lorraine pourvues, antérieurement au 1er octobre 1919, soit d'une licence délivrée par l'université de Strasbourg, soit du staat-examen ;

3° Les candidates pourvues d'une licence ès lettres ou ès sciences, qui ont été déléguées, postérieurement au 1er octobre 1914, dans un lycée ou collège de garçons pour une durée d'une année au moins, ou qui exercent en qualité de chargées de cours dans un lycée ou collège de jeunes filles.

Article 3. — *Il sera ouvert, à la même époque, une session spéciale du certificat d'aptitude à l'enseignement des langues vivantes dans les lycées et collèges.*

Sont autorisées à prendre part à cette session les candidates justifiant des conditions spécifiées à l'article 2 du présent arrêté.

Article 4. — Les examens seront subis dans les conditions fixées par les articles 22, 23, 24, 25, 26, 27 et 28 du décret du 3 août 1911, et par l'article 1er de l'arrêté du 14 août 1903.

Toutefois, pour les candidates à la 2e partie du certificat d'aptitude à l'enseignement secondaire des jeunes filles (ordre des lettres), l'épreuve orale de langues vivantes pourra être remplacée par une épreuve de latin.

Le cas des anciens admissibles à l'agrégation. — M. Pouzet, député, a posé plusieurs questions au Ministre de l'Instruction publique ; les voici avec leurs réponses, insérées au *Journal Officiel* du 28 mai :

On demande si un candidat à une agrégation à effectif extrêmement réduit (allemand : 5 places au lieu de 12) justifiant d'une admissibilité aux concours antérieurs à 1914, et autorisé par l'arrêté du 23 avril 1919 à conserver le bénéfice de l'admissibilité aux épreuves orales de 1919 ou de 1920, peut se réserver le bénéfice de cette admissibilité pour 1920 et se présenter au concours ordinaire de 1919.

Réponse. — Les anciens admissibles à l'agrégation qui renonceraient

au bénéfice de leur admissibilité au premier concours auquel ils se présenteront ne pourraient s'en prévaloir ultérieurement.

On demande si les candidats anciens admissibles qui se présenteront aux concours oraux de 1919, 1920 ou 1921 auront un classement spécial, c'est-à-dire pourront, lorsqu'ils satisfont aux épreuves orales, être déclarés agrégés en dehors de la liste ordinaire ou s'ils devront disputer aux candidats non admissibles antérieurement les places mises au concours.

Réponse. — Ces candidats seront l'objet d'un classement spécial.

On demande au Ministre, dans le cas où des candidats anciens admissibles à l'agrégation se présenteraient à l'oral au même titre que les nouveaux admissibles, s'il estime que les jurys auraient un terme de comparaison suffisamment rigoureux avec les épreuves écrites des candidats ordinaires déclarés admissibles.

Réponse. — Le concours pour les anciens admissibles à l'agrégation est réduit à un oral. Ils seront classés d'après les notes obtenues pour ces épreuves.

Les souvenirs de M. Beltette. — Sur la demande de la Fédération des Professeurs de lycée, notre collègue et ami M. Beltette a écrit pour son *Bulletin* (Mai-Juin 1919) des souvenirs trop modestement intitulés *Mes années scolaires de guerre*, et qui ne comprennent pas seulement le récit de son activité scolaire et municipale à Tourcoing pendant l'invasion et l'occupation allemandes, mais aussi le rappel des mois de captivité et d'emprisonnement qu'il a dû subir. La lecture de ces pages, si simplement écrites, est profondément émouvante ; et par une réserve bien naturelle, l'auteur ne dit pas ce qu'il a été pour tous ses compagnons d'infortune : un modèle de vaillante bonne humeur et de dévouement civique. Beltette est si connu et si estimé du personnel secondaire qu'il appartient à tous en quelque sorte ; mais ici il nous est doublement cher, puisqu'il est professeur d'anglais.

Chaires d'espagnol. — Au cours de la discussion du budget de l'instruction publique (*Journal Officiel* du 1er Juillet), M. Lafferre a fait un certain nombre d'intéressantes déclarations, et annoncé qu'il venait de créer une chaire d'espagnol à la Sorbonne. On se propose d'en créer également à Toulouse et à Bordeaux. Le ministre a ajouté : « Ce qui importe surtout à l'Espagne, c'est que nous développions nos instituts à Madrid et dans d'autres villes espagnoles, c'est que nous créions un lycée [français] à Madrid ».

Assistants et assistantes en Grande-Bretagne. — L'attribution de postes offerts dans les écoles anglaises et écossaises a continué pendant la guerre en ce qui concerne les jeunes filles ; le placement n'avait été interrompu que pour les hommes. Aujourd'hui aspirants et aspirantes peuvent également solliciter des postes ; le nombre des demandes est même, dit-on, supérieur à celui des offres.

On ne sait rien officiellement d'un changement apporté aux conditions, dont un journal quotidien avait parlé. Ce qui est exact, c'est qu'en Ecosse certaines des écoles qui donnent une indemnité de résidence ont spon-

tanément porté le chiffre de £ 60 à £ 75 et dans quelques cas £ 80, en tenant compte dans une certaine mesure de l'augmentation de la vie. En Angleterre, où en règle générale les postes sont « au pair », aucune modification n'est signalée.

Nominations. — *Université de Paris.* — M. Legouis, professeur de langue et littérature anglaises à la Faculté des lettres de l'Université de Paris (fondation de l'Université), est nommé professeur de langue et littérature anglaises à ladite Faculté (chaire d'Etat); M. Verrier, docteur ès lettres, chargé de cours à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris, est nommé professeur de langue et littérature scandinaves à ladite Faculté (fondation de l'Université); M. Haumant, docteur ès lettres, maître de conférences à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris, est nommé professeur de langue et littérature russes à ladite Faculté (fondation de l'Université).

Université de Lille. — M. Delattre, docteur ès lettres, maître de conférences de langue et littérature anglaises à la Faculté des Lettres de l'Université de Lille, est nommé professeur adjoint à ladite Faculté.

Université de Toulouse. — M. Loiseau, professeur adjoint à la Faculté des Lettres de l'Université de Toulouse, est nommé professeur de langue et littérature allemandes à ladite Faculté (chaire transformée).

Université de Bordeaux. — M. Armstrong, professeur à l'Université de Princeton (Etats-Unis), délégué de « l'Army educational commission » auprès des étudiants américains de l'Université de Bordeaux, est chargé, du 1er mai à la fin de l'année scolaire 1918-1919, de conférences d'anglais à la Faculté des lettres de cette ville.

Lycées et Collèges. — M. Adam, angl., dél. Bourges ; M. d'Ollières, all., dél. de Bastia à Clermont (Oise) ; Mlle Nimsgern, all., de Châteauroux à Avignon ; M. Thierry, all., à Montauban ; M. Husson, all., à Avignon ; M. Rivière, angl., dél. d'Angers à Laval ; M. Jalabert, all., dél. de Bagnères-de-Bigorre à Toulouse ; Mlle Gauvin, all., dél. Janson-de-Sailly à Charleville ; Mlle Cambefort, angl., de Figeac à Dreux ; Mlle Prévot, angl., à Tourcoing ; M. Hélias, angl., principal du Collège de Coulommiers, à Marseille (Lycée Saint-Charles) ; M. Chrétien, angl., dél. d'Alençon à Beauvais ; Mlle Nimsgern Marie, all., à Charleville ; Mlle Gau, all., de Wassy à Douai.

Congés. — M. Gourio, angl., lycée Montaigne, 1er avril-30 sept. ; M. Saillens, angl., lycée Pasteur, 5 avril-30 sept. ; M. Trevet, all., Le Havre, 6 avril-5 juillet ; M. Montangerand, all., Gap, 24 mai-30 sept. ; M. Verdier, all., Bône, 1er avril-30 juin ; M. Breuil, all., St-Jean-d'Angély, 1er avril-30 sept. ; M. Sampic, angl., Joigny, 13 avril-29 juin ; M. Yvon, angl., Caen, 1er mai-13 juillet ; M. Anglade, all., Montauban, 20 fév.-19 juillet ; M. François, angl., Alençon, 1er avril-30 juin ; M. Quesnel, angl., Cherbourg, 1er avril-30 juin ; M. Touzot, all., lycée du Parc, Lyon, 1er mai-30 sept. ; M. Guadelli, angl., Mâcon, 1er avril-30 juin ; M. Wirth, angl., Niort, 1er avril-30 juin ; M. Larsonneur, all., Valence, 15 mai-13 juillet ; M. Alran, all., lycée Montaigne, 10 mai-13 juillet.

Revue des Cours et Conférences

CAEN (Anglais).

VERSIONS. — 1. Dickens : *The Uncommercial Traveller*, XIX, depuis : "An Immortal Somebody...", jusqu'à : "Yet after all these preparations...".

2. Tennyson : *The Lotos Eaters*, 3 premières strophes.

THÈMES. — 1. Courier : *Lettres*, mai 1904 : « Nous venons de faire un empereur... », jusqu'à : « Marie me disait... ».

2. Hugo : *Préface de Cromwell*, « Le drame et la poésie complète (... le paragraphe).

DISSERTATION FRANÇAISE. — 1. D'après les textes que vous avez à étudier, essayez de définir les principaux traits de la poésie de Walt Whitman.

2. Exposer et apprécier les idées de Richard Remington sur l'éducation dans *The New Machiavelli*.

DISSERTATION ANGLAISE. — 1. What strikes you as distinctly American in Walt Whitman's poetry ?

2. Animal Psychology in the *Call of the Wild*.

(Certificat primaire, M. Yvon) :

DISSERTATION ANGLAISE. — Shelley's Poetry as exemplified in the pieces selected from Palgrave's Treasury.

COMPOSITION PÉDAGOGIQUE. — Comment la connaissance du pays étranger peut-elle permettre au professeur de donner plus d'intérêt à l'enseignement de la langue parlée dans ce pays ?

PARIS (Allemand).

I. *Sujets sur Hebbel :*

Das bürgerliche Drama bei Hebbel. — Monolog und Beiseitesprechen bei Hebbel. — Hebbels dramatische Sprache. — Hebbels Begriff des Tragischen. — Goethes Gretchen-Tragödie und Hebbels Magdalena-Tragödie. — Hebbels Auffassung der griechischen, der asiatischen Kultur. — Hebbels Stellung zum Christentum. — Hebbel als Dichter der historischen Schule. — Das Individuum als Pionier der Zukunft bei Hebbel. — Die Auffassung des Heroischen bei Hebbel. — Die Ethik der Frau bei Hebbel. — Hebbels Beeinflussung durch Hegel und seine Stellung zu ihm. — Hebbels Stellung zu Schiller, zu Shakespeare. — Hebbels Begriff der tragischen Versöhnung. — Optimismus und Pessimismus bei Hebbel. — Das Problem des Leidens bei Hebbel. — Das Verhältnis der Tragödie zur historischen Wirklichkeit bei Hebbel.

II. *Sujets sur Otto Ludwig :*

Was lernte O. Ludwig bei Shakespeare ? — Die Entwickelung der Fabel bei O. L. — Die dramatischen Stoffe bei O. L. — Die dramatische Steigerung bei O. L. — Verschuldung und Katastrophe bei O. L. — Verbindung des Komischen und Tragischen bei O. L. — Stilisirtes und natürliches Weltlaufen bei O. L. — Ludwigs Polemik gegen Schiller. — Ludwigs Anschauung von Goethes Tragödien. — Ludwigs Schilderung

der Lessingschen Dramen. — Naïvetat und Sentimentalität bei O. L. — Hebbels M. Magdalena und O. Ludwigs Pfarrer. — Das Bernauer Drama bei Törring, Hebbel und Otto Ludwig. — Goethes Egmont und O. Ludwigs Rechte des Herzens. — Der Begriff des Judentems bei Hebbel und Otto Ludwig. — Die Auffassung des historischen Dramas bei O. L.

LYON (Anglais).

Thèmes. — A. Daudet : *Contes du Lundi*, Le Bac, jusqu'à : « Ce matin là, j'étais arrivé... »

V. Hugo : *Les Rayons et les Ombres*, Tristesse d'Olympio, de : « O douleur ! j'ai voulu », à « sans pouvoir le finir ».

Alf. de Vigny : *Servitude et Grandeur militaires*, livre III, chap. V, de : « Nous étions à Fontainebleau », à « l'arrivée subite de l'Empereur ».

Versions. — Wordsworth : *Prelude*, Book XI, l. 106-46, de : " Oh pleasant exercise ", à " why should I not confess... ".

Mrs. Browning : *Aurora Leigh*, Book I, l. 661-709, de : " Then something moved me " a " I read much ".

Shelley : *Prometheus Unbound*, ac. III, sc. IV, de : " As I have said, I floated ", à " of the nepenthe Love ".

Dissertations anglaises. — Wordsworth's education. How did it affect his conception of poetry ?

The French Revolution as it affected English literature and especially the Lake School of poetry.

What does Shakespeare's dramatic art owe to the earlier English theatre ?

Dissertations françaises. — 1. Qu'y a-t-il de foncièrement américain dans l'œuvre de Walt Whitman ?

2. Apprécie ce jugement sur le Roi Lear : « Ici la tragédie a le souffle puissant de l'épopée : elle met aux prises des personnages malheureux et derrière eux des nations... en réunissant toutes les parties d'un sujet épique, elle étend les limites de l'action dramatique. »

3. Expliquez ce qu'est l'humour. Quels sont les caractères spéciaux de l'humour américain ?

LILLE (Anglais).

Agrégation (*M. Delattre*) 3e trimestre :

Explications. — Wordsworth, *The Prelude*, livres I et II.

Leçons. — Wordsworth's life and time ; His outlook on Nature ; The man Wordsworth in the Prelude ; Wordsworth's views on mankind, as exemplified in the Prelude ; Wordsworth and the French Revolution ; Wordsworth's theory of poetic language.

Certificat secondaire et Licence (*M. Delattre*) :

Thème. — En attendant les Américains.

Version. — W. Whitman, *O Star of France*, 1870-71.

Commentaire grammatical. — Texte de la Version.

Dissertation. — Walt Whitman as a lyrical poet.

Cours. — *Le roman de H. G. Wells :* I. Les tendances générales de la littérature contemporaine en Angleterre ; II. H. G. Wells, personalia ; III. Les romans d'aventures scientifiques ; IV. Les romans psychologiques ; V. Les essais sociologiques ; VI. Les grands romans sociaux ; VII. *The New Machiavelli ;* VIII. *Joan and Peter ;* IX. L'esprit et l'art de H. G. Wells.

Concours et Examens de 1919

ÉPREUVES ÉCRITES

AGRÉGATION D'ALLEMAND

THÈME

La Littérature Française et la Littérature Allemande au temps de Mme de Staël.

Les mauvais plaisants disent : « Le fond de l'art des Français consiste à avoir la vue très claire et en éprouver une très grande satisfaction. Le fond de l'art allemand consiste à avoir la vue trouble et à en éprouver une éternelle mélancolie, mêlée d'une certaine fierté. » Il y a du vrai dans cette boutade. Élevés, vers 1550, par des hommes qui mettaient une admirable perfection de forme dans l'expression de sentiments simples ; appliqués tout d'abord à imiter surtout la forme de ces maîtres antiques ; dans ce moule, toujours respecté, versant ensuite des sentiments plus complexes, mais simples encore, et simplifiés par notre goût de l'analyse ; rêvant, tout comme d'autres, mais de nos rêves n'aimant à donner au public que le résultat, la formule réfléchie, l'idée où ils aboutissent, et qui, en tant qu'idée, leur ôte leur caractère, les trahit en les traduisant, et, tout en les exprimant, se moque un peu d'eux ; nous avions créé une littérature d'idées générales très nettes, de sentiments puissants très clairs, de peintures de l'homme très profondes et nullement abstraites, quoi qu'on en ait dit, mais assez peu individuelles pour pouvoir être comprises du premier coup par toute l'Europe. En un mot, nous étions classiques, autrement que les anciens et moins qu'eux, mais classiques encore, c'est-à-dire universels...

Les Allemands du temps de Mme de Staël et du temps un peu antérieur ne devaient ou ne voulaient rien devoir à l'antiquité. Ils étaient même en réaction contre leurs classiques, ceux d'entre eux qui avaient dit du bien de l'antiquité, les Lessing et les Winckelmann. Ils étaient d'ordinaire purement subjectifs, point orateurs, point conteurs, peu dramatiques, aimant à suivre, sans grande méthode, dans le charme qu'on éprouve à s'écouter, le déroulement lent, indéfini, plein de détours et de retours, de leur rêve tendre et sentimental. Le fond de leur art était élégie et lyrisme, et lyrisme moderne, qui n'a absolument rien de commun avec le lyrisme antique, qui est épanchement personnel, et dont Shakespeare (ils le savaient bien) était réellement le seul à avoir donné l'exemple.

Et, de plus, ils étaient philosophes. Ils mêlaient toujours une théorie métaphysique à leur rêverie littéraire. Ce n'est point à dire qu'ils ne fussent point spontanés et naturels ; c'était leur manière d'être spontanés et naturels. La philosophie est si bien chez elle en Allemagne qu'elle se confond d'elle-même avec les émotions des poètes. C'est une de ces pen-

sées si familières qu'elles en deviennent un sentiment. Les Allemands l'ont dans le cœur autant que dans la tête. La rêverie personnelle aboutit à une méditation sur la destinée humaine, et cette méditation prolonge, soutient et enrichit la confession que le poète fait de son âme. Ces poètes rattachaient leurs contemplations à une théorie ; ils écoutaient comme un maître l'ami de Mme de Staël, Schlegel, et rêvaient en lisant religieusement l'*Atheneum*.

ÉMILE FAGUET.

VERSION

An eine tote.

Heut' traf ich einen, den auch du gekannt.
In einem Zug ums Auge, sagten sie,
sei er dir ähnlich, ich — ich fand es nie.
Doch wie ich heut' ihn sah und unverwandt
das Bürschlein mir nun sorgsam scharf beschaue —
da seh' auch ich's : Dort zwischen Aug und Braue
die Linie ist der deinen ähnlich — ja !
Und lange stand ich wie verloren da.

Zwei Monde sind seit deinem Tod vorbei,
zwei Monde Schlafs und dumpfer Träumerei —
jetzt muss mich eine Zufallsposse wecken,
ein Zug von dir — im Antlitz eines Gecken.

Jetzt äfft mich ein Gespenst mit deinen Zügen,
zwingt mich, statt weg mich in den Traum zu lügen,
hier auf der Welt mit ihrer Nichtigkeit
zu bleiben und zu sehn, wie endlos weit
von allem, was da lebt, zu dir die Kluft —
so wach' ich denn. Am Sarg. In einer Gruft...

Von deinem Grab am Meere zu den Stätten
des Alpenlands, die dich und mich gekannt,
jagt es mich hin und her — 's ist alles tot
und trauert so in Eis und Schnee mit mir.
Doch furchtbar wird die Zeit, die kommen soll,
ach, furchtbar ist der Frühling — wenn die Welt
aufsteht und jubelt, und du bist nicht da :
Ich kann's nicht denken, Gott...

Im Tannenwalde droben, unsers ersten Glücks
Vertrauten, tote Liebe, such' ich dich.
Wehmütig in den Wipfeln zittert aus
das letzte Abendrot, und weiches Dunkel
versenkt das Irdische. Dann, tote Liebe,
mit leisem Grusse her zu mir trittst du,
dann gehen wir mitsammen. Und der Wind
erwacht hoch droben, und wir lauschen ihm
wie ehedem. Der Wind rauscht in den Buchen
und singt zu uns und rauscht und singt uns zu
von Kommendem.

Siehst du das kleine Haus, das er umsingt ?
Von Kinderstimmen mischt sich's in sein Lied,
und durch die Fenster leuchtet goldig her,
mein Weib, das Glück, das reiche, stolze, strahlende,
das grosse Glück. Die Zukunft, Gertrud, grüsst,
die Zukunft grüsst !...

Der Bergwald rauscht, der Bergwald singt und rauscht,
am Arme dich schreit' ich halboff'nen Aug's
den Hang hinab. Was er uns zugesungen,
mit Fäden Lichtes spinnt es in uns fort,
zu deiner alten Wohnung kommen wir.
Ein Kuss, ein Händedruck, im Weggehn schon
nochmals ein Gutenacht...
Und erst, wenn ich daheim, erfasst es mich,
und wie ein Geier krallt in mich der Schmerz.

(FERDINAND AVENARIUS. *Lebe !)*

DISSERTATION FRANÇAISE

Schiller fait dire à son Buttler, parlant de Wallenstein :

Es denkt der Mensch die freie Tat zu tun ;
Umsonst ! Er ist das Spielwerk nur der blinden
Gewalt, die aus der eignen Wahl ihm schnell
Die furchtbare Notwendigkeit erschafft.

Commenter cette pensée, et indiquer dans quelle mesure elle se vérifie dans le *Wallenstein* de Schiller.

DISSERTATION ALLEMANDE

Lessings Ansichten über die Rolle des Gefühls und der Vernunft in der Religion.

AGRÉGATION D'ANGLAIS

THÈME

Coucher du soleil à Constantinople.

Un parfum d'aromates montait de ce grand bois funéraire, si tranquille devant mes fenêtres — parfum de la vieille terre turque immuable, parfum de l'herbe rase et des très petites plantes qui s'étaient chauffées depuis le matin au soleil d'avril. Les verdures noires des arbres, détachées sur le couchant qui prenait feu, étaient comme percées de part en part, comme criblées par la lumière et les rayons. Des dorures anciennes brillaient çà et là, aux couronnements de ces bornes tombales, que l'on avait plantées au hasard dans beaucoup d'espace, que l'on avait clairse-

mées sous les cyprès. (En Turquie l'on n'a pas l'effroi des morts, on ne s'en isole point ; au cœur même des villes, partout, on les laisse dormir.) A travers ces choses mélancoliques des premiers plans, entre ces gerbes de feuillage sombre qui se tenaient droites comme des tours, dans les intervalles de tout cela, les lointains apparaissaient, le grand décor incomparable : tout Stamboul et son golfe, dans leur plein embrasement des soirs purs. En bas, tout à fait en bas, l'eau de la Corne d'Or, vers quoi dévalaient ces proches cimetières, était rouge, incandescente comme le ciel ; des centaines de caïques la sillonnaient — va-et-vient séculaire à la fermeture des bazars, — mais, de si haut, on n'entendait ni le bruissement de leur sillage, ni l'effort de leurs rameurs ; ils semblaient de longs insectes, défilant sur un miroir. Et la rive d'en face, cette rive de Stamboul, changeait à vue d'œil ; toutes les maisons avoisinant la mer, tous les étages inférieurs du prodigieux amas, venaient de s'estomper et comme de fuir, sous cette perpétuelle brume violette du soir, qui est de la buée d'eau et de la fumée ; Stamboul changeait comme un mirage : rien ne s'y détaillait plus : ni le délabrement, ni la misère, ni la hideur de quelques modernes bâtisses ; ce n'était maintenant qu'une silhouette, d'un violet profond liseré d'or, une colossale découpure de ville toute de flèches et dômes, posée debout, en écran, pour masquer un incendie du ciel. Et les mêmes voix qu'à midi, les voix claires, les voix célestes se reprenaient à chanter dans l'air, appelant les Osmanlis fidèles au quatrième office du jour...

Mais ce fut de courte durée, et quand tous les muezzins eurent lancé, aux quatre vents chacun, la phrase religieuse de tradition immémoriale, un grand silence tout à coup y succéda. Stamboul maintenant, dans les intervalles des cyprès tout noirs et tout proches, se découpait en bleuâtre sur le ciel imprégné d'une vague lumière de lune, un Stamboul vaporeux, agrandi encore, un Stamboul aux coupoles tout à fait géantes, et sa silhouette séculaire, inchangeable, était ponctuée de feux sans nombre qui se reflétaient dans l'eau du golfe... Le silence, l'absolu silence enveloppait par degrés le vieux quartier de Khassim-Pacha. Tout se figeait autour de moi. Dans ce calme oriental, que ne connaissent point nos villes, un seul bruit de temps en temps s'élevait, bruit caractéristique des nuits de Constantinople, bruit qui ne ressemble à aucun autre, et que les Turcs des siècles antérieurs ont dû connaître tout pareil : tac ! tac ! tac ! tac ! sur les vieux pavés ; un tac ! tac ! amplifié par la sonorité funèbre des rues où ne passait plus personne. C'était le veilleur du quartier qui, au cours de sa lente promenade en babouches, frappait les pierres avec son lourd bâton ferré. Et, dans le lointain, d'autres veilleurs répondaient en faisant de même ; cela se répercutait de proche en proche par toute la ville immense comme pour dire aux habitants : « Dormez, dormez, nous sommes là, l'œil au guet jusqu'au matin, épiant les voleurs ou l'incendie ».

(Pierre Loti. *Les Désenchantés.*)

VERSION

One view called me to another, one hill top to its fellow, half across the county, and since I could answer at no more trouble than the snapping forward of a lever, I let the county flow under my wheels. The

orchid-studded flats of the East gave way to the thyme, ilex and grey grass of the Downs ; these again to the rich cornland and fig-trees of the lower coast, where you carry the beat of the tide on your left hand for fifteen level miles; and when, at last, I turned inland through a huddle of rounded hills and woods I had run myself clean out of my known marks. Beyond that precise hamlet which stands godmother to the capital of the United States, I found hidden villages where bees, the only things awake, boomed in eighty-foot lindens that overhung grey Norman churches ; miraculous brooks diving under stone bridges built for heavier traffic than would ever vex them again ; tithe barns larger than their churches, and an old smithy that cried out aloud how it had once been a hall of the knights of the Temple. Gipsies I met on a common where the gorse, brackens and heath fought it out together up a mile of Roman road; and a little farther on I disturbed a red fox rolling dog-fashion in the naked sunlight,

As the wooded hills closed about me I stood up in the car to take the bearings of that great Down whose ringed head is a landmark for fifty miles across the low countries. I judged that the lie of the country would bring me across some westward-running road that went to his feet, but I did not allow for the confusing veils of the woods. A quick turn plunged me first into a green cutting brim-full of liquid sunshine ; next into a gloomy tunnel where last year's dead leaves whispered and scuffled about my tyres. The strong hazel stuff meeting overhead had not been cut for a couple of generations at least, nor had any axe helped the moss-cankered oak and beech to spring above them. Here the road changed frankly into a carpeted ride on whose brown velvet spent primrose clumps showed like jade, and a few sickly, white-stalked bluebells nodded together. As the slope favoured I shut off the power and slid over the whirled leaves, expecting every moment to meet a keeper ; but I only heard a jay, far off, arguing against the silence under the twilight of the trees.

Still the track descended. I was on the point of reversing and working my way back as best I could ere I ended in some swamp, when I saw sunshine through the tangle ahead and lifted the brake.

It was down again at once. As the light beat across my face my four wheels took the turf of a smooth still lawn from which sprang horsemen ten feet high with levelled lances, monstrous peacocks, and sleek round-headed maids of honour — blue, black and glistening — all of clipped yew. Across the lawn — the marshalled woods besieged it on three sides — stood an ancient house of lichened and weather-worn stone, with mullioned windows and roofs of rose-red tile. It was flanked by semicircular walls, also rose-red, that closed the lawn to the fourth side, and at their feet a box-hedge grew man-high. There were doves on the roof about the slim brick chimneys, and I caught a glimpse of an octogonal dove-house behind the screening wall.

Here then, I stayed ; a horseman's green spear laid at my breast ; held by the exceeding beauty of that jewel in that setting.

" If I am not packed off for a trespasser, or if this knight does not ride a wallop at me" thought I "Shakespeare and Queen Elisabeth will come out of that half-open garden door, and ask me to tea. "

(RUDYARD KIPLING. *They.*)

DISSERTATION FRANÇAISE

La substance et la forme dans la poésie de Walt Whitman.

DISSERTATION ANGLAISE

How far was Wordsworth's education exceptional? How far is it largely human and representative?

AGRÉGATION D'ESPAGNOL

THÈME

Dangers de la Richesse.

N'avoir besoin de personne, premier effet de l'opulence, et disposition prochaine et infaillible à mépriser tout le monde Dans l'indépendance où se trouve le riche mondain, et dans l'état où le met sa fortune, de se pouvoir passer du secours d'autrui, de l'amitié d'autrui, des grâces d'autrui, il ne considère plus que lui-même, et il ne vit plus que pour lui-même. Affabilité, douceur, patience, déférence, ce sont des noms qu'il ne connaît point, parce qu'ils expriment des vertus dont il ne fait aucun usage, et sans lesquelles il a de quoi se soutenir. « Qu'ai-je à faire de celui-ci, et que me reviendra-t-il d'avoir des égards pour celui-là ? » Enflé qu'il est de ce sentiment, il ne sait ce que c'est que de céder, que de s'abaisser, que de plier, dans des occasions néanmoins où la charité et la raison le demandent. Et comme l'amour-propre est le seul ressort qui le fait agir, n'étant jamais humble par indigence et par nécessité, il ne l'est jamais par devoir et par pitié.

Voir tout le monde dans sa dépendance, c'est-à-dire se voir recherché de tout le monde, redouté de tout le monde, obéi de tout le monde, autre effet de la richesse ; et qu'y a-t-il de plus propre à entretenir la présomption d'une âme superbe ? On sait bien que l'humiliation d'un riche, s'il voulait se rendre justice, serait de penser quels sont ces serviteurs et ces amis prétendus dont il se glorifie ; amis, serviteurs, que le seul intérêt conduit, et qui, s'attachant à sa fortune, n'ont souvent qu'un fonds de mépris et qu'une secrète haine pour sa personne. Mais l'orgueil, ingénieux à se trômper, ne laisse pas de profiter de cela même, se faisant, sinon une douceur, au moins une gloire, d'avoir sous ce nom d'amis beaucoup de mercenaires et beaucoup d'esclaves. S'il n'a pas de quoi se faire aimer, il a de quoi se faire craindre, et, soit qu'on l'aime ou qu'on le haïsse, c'est toujours un sujet de complaisance pour lui de voir qu'on est intéressé à le ménager. De là vient, dit le plus sage des hommes, Salomon (morale admirable et dont nous faisons à toute heure l'épreuve sensible), de là vient que le riche, par là même qu'il est riche, prétend avoir un titre pour devenir fâcheux, de difficile abord, d'humeur inégale, chagrin quand il lui plaît, impatient, colère ; un titre pour rebuter les uns, pour choquer les autres, pour être à tous insupportable. S'il était pauvre, il n'aurait dans la bouche que des supplications et des prières, ce sont les termes de l'Écriture ; mais parce qu'il est à son aise, et qu'il a du bien, il ne parle qu'avec hauteur, et il ne répond qu'avec dureté...

VERSION

Vuela, pensamiento, y diles
A los ojos que te envío,
Que eres mío.

Celosa el alma te envía
Por diligente ministro,
Con poderes de registro
Y con malicias de espía ;
Trata los aires de día,
Pisa de noche las salas
Con tan invisibles alas
Cuanto con pasos sutiles.

Vuela, etc.

Tu vuelo con diligencia
Y silencio se concluya
Antes que venzan la suya
Las condiciones de ausencia,
Que no hay fiar resistencia
De una fe de vidrio tal
Tras un muro de cristal,
Combatido de esmeriles.

Vuela, etc.

Mira que tu casa escombres
De unos soldados fiambres,
Que perdonando sus hambres,
Amenazan a los hombres ;
De los tales no te asombres,
Porque, aunque tuercen los tales
Mostachazos criminales,
Ciñen espadas civiles.

Vuela, etc.

Por tu honra y por la mía
Desta gente te descartes
Que te serán estos Martes
Más aciagos que el día ;
Que la lanza de Argalía,
Es ya cosa averiguada
Que pudo más por dorada
Que por fuerte la de Aquiles.

Vuela, etc.

Si a músicos entrar dejas,
Ciertos serán mis enojos,
Porque aseguran los ojos
Y saltean las orejas ;
Cuando ellos ajenas quejas
Canten, ronda, pensamiento,
Y la voz, no el instrumento,
Les quiten tus alguaciles.

Vuela, pensamiento, y diles
A los ojos que te envío,
Que eres mío.

DISSERTATION FRANÇAISE

Comment se mêlent dans les romances de la frontière les sentiments des Mores et des chrétiens, et quelles sont les idées et les formes nouvelles qui, grâce à cette rencontre, s'introduisent dans la littérature espagnole ?

DISSERTATION EN LANGUE ESPAGNOLE

Aclarar y discutir este pensamiento : « La diversidad originaria de los elementos integrantes de la patria española, bastó para requerir que se adoptara, en las relaciones interiores, un idioma común ; y no fueron, ciertamente, la intriga, ni la fuerza, quienes impusieron el castellano. »

[Del discurso pronunciado el 3 de Noviembre de 1918 por el Director de la Real Acamedia Española en el acto de la recepción pública de un académico de número.]

CERTIFICAT D'APTITUDE A L'ENSEIGNEMENT DE LA LANGUE ANGLAISE DANS LES LYCÉES ET COLLÈGES

THÈME

L'attaque de Bazeilles.

L'attaque s'annonçait terrible. Du côté des prairies, la fusillade avait cessé. Maîtres d'un ruisseau étroit, bordé de peupliers et de saules, les Bavarois s'apprêtaient à donner l'assaut aux maisons qui défendaient la place de l'Église, et leurs tirailleurs s'étaient prudemment repliés ; le soleil seul dormait en nappe d'or sur le déroulement immense des herbes, que tachaient quelques masses noires, les corps des soldats tués. Aussi le lieutenant venait-il de quitter la cour de la teinturerie, en y laissant une sentinelle, comprenant que, désormais, le danger allait être du côté de la rue. Vivement, il rangea ses hommes le long du trottoir, avec l'ordre, si l'ennemi s'emparait de la place, de se barricader au premier étage du bâtiment, et de s'y défendre, jusqu'à la dernière cartouche. Couchés par terre, abrités derrière les bornes, profitant des moindres saillies, les hommes tiraient à volonté ; et c'était, le long de cette large voie, ensoleillée et déserte, un ouragan de plomb, des rayures de fumée, comme une averse de grêle chassée par un grand vent. On vit une jeune fille traverser la chaussée d'une course éperdue, sans être atteinte. Puis un vieillard, un paysan vêtu d'une blouse, qui s'obstinait à faire rentrer son cheval à l'écurie, reçut une balle en plein front, et d'un tel choc, qu'il en fut projeté au milieu de la route. La toiture de l'église venait d'être défoncée par la chute d'un obus. Deux autres avaient incendié des maisons, qui flambaient dans la lumière vive, avec des craquements de charpente. Et cette misérable Françoise broyée près de son enfant malade, ce paysan avec une balle dans le crâne, ces démolitions et ces incendies achevaient d'exaspérer les habitants qui avaient mieux aimé mourir là que de se sauver en Belgique. Des bourgeois, des ouvriers, tiraient rageusement par les fenêtres.

— Ah ! les bandits ! cria Weiss, ils ont fait le tour... Je les voyais bien qui filaient le long du chemin de fer... Tenez, les entendez-vous, là-bas, à gauche ?

— Prenez donc garde, maladroit ! cria le lieutenant, en forçant Weiss à se coller contre le mur, vous allez être coupé en deux !

Ce gros homme, si brave, avec ses lunettes, avait fini par l'intéresser, tout en le faisant sourire ; et comme il entendait venir un obus, il l'avait fraternellement écarté. Le projectile tomba à une dizaine de pas, éclata en les couvrant tous deux de mitraille. Le bourgeois restait debout, sans une égratignure, tandis que le lieutenant avait eu les deux jambes broyées.

— Allons, bon ! murmura-t-il, c'est moi qui ai mon compte.

Renversé sur le trottoir, il se fit adosser contre la porte, près de la femme qui gisait déjà en travers du seuil. Et sa jeune figure gardait son air énergique et têtu.

— Ça ne fait rien, mes enfants, écoutez-moi bien... Tirez à votre aise, ne vous pressez pas. Je vous le dirai, quand il faudra tomber sur eux à la baïonnette.

Et il continua de les commander, la tête droite, surveillant au loin l'ennemi. (ÉMILE ZOLA. *La Débâcle.*)

VERSION

A Canadian Patriarch.

We followed our swirling, airy guides down through a trail to another clearing planted with potatoes. On the farther side of this the two girls stopped, hand in hand, at the woods' fringe, and awaited us in a startingly sudden repose.

" V'la le gran'père, " said they in unison.

At the words a huge, gaunt man clad in shirt and jeans arose and confronted us. Our first impression was of a vast framework stiffened and shrunken into the peculiar petrifaction of age; our second, of a Jovelike wealth of iron-gray beard and hair ; our third, of eyes wide, clear, and tired with looking on a century of the world's time. His movements, as he laid one side his axe and passed a great, gnarled hand across his forehead, were angular and slow. We knew instinctively the quality of his work — a deliberate pause, a mighty blow, another pause, a painful recovery — labour compounded of infinite slow patience, but wonderfully effective in the week's result. It would go on without haste, without pause, inevitable as the years slowly closing about the toiler. His mental processes would be of the same fibre. The apparent hesitation might seem to waste the precious hours remaining, but in the end, when the engine started, it would move surely and unswervingly along the appointed grooves. In his wealth of hair; in his wide eyes, like the mysterious blanks of a marble statue; in his huge frame, gnarled and wasted to the strange, impressive, powerful age-quality of Phidias's old men, he seemed to us to deserve a wreath and a marble seat with strange inscriptions and the graceful half-draperies of another time and a group of old Greeks like himself with whom to exchange slow sentences on the body politic. Indeed, the fact that his seat was of fallen pine, and his draperies of butternut brown, and his audience two half-breed children, an artist, and a writer, and his body politic two hundred acres in the wilderness, did not filch from him the impressiveness of his estate. He was a Patriarch. It did not need the park of birch trees, the grass beneath them sloping down to the water, the wooded knoll fairly insisting on a spacious mansion, to substantiate Dick's fancy that he had discovered an ancestor.

Neat piles of brush, equally neat piles of cord-wood, knee-high stumps as cleanly cut as by a saw, attested the old man's efficiency. We conversed. (EDWARD STEWART WHITE. *The Forest.*)

COMPOSITION FRANÇAISE

SUR UNE QUESTION GÉNÉRALE DE MORALE OU DE LITTÉRATURE

Essayez de dégager sommairement, de la tragédie du *Roi Lear*, les traits caractéristiques du drame shakespearien.

COMPOSITION EN LANGUE ANGLAISE

How can you, in spite of its " hundred faults ", account for the long world popularity of the *Vicar of Wakefield* ?

Bulletin de la GUILDE INTERNATIONALE

PRÉPARATION AUX EXAMENS D'ANGLAIS

Outre-Manche

CERTIFICAT PRIMAIRE

Cours de Vacances (Août-Septembre)

8 Août. — THÈME N° 1. VERSION N° 1.
15 » COMPOSITION ANGLAISE N° 1. VERSION N° 2.
22 » THÈME N° 2. COMPOSITION FRANÇAISE N° 1.
29 » COMPOSITION ANGLAISE N° 2. VERSION N° 3.
5 Septembre. — THÈME N° 3. COMPOSITION FRANÇAISE N° 2.
12 » THÈME N° 4. VERSION N° 4.

N.-B. — Les devoirs devant être expédiés par la Guilde aux correcteurs qui se trouveront en Angleterre, ceux qui ne parviendraient pas aux dates indiquées ne pourraient être corrigés. Ils seraient retournés accompagnés du corrigé ou du plan.

Les *textes* seront envoyés aux candidats dès le reçu de leur inscription.

Pour les conditions, s'adresser au Secrétariat ou consulter la *Revue* du mois de juin.

CERTIFICAT SECONDAIRE

(*Session spéciale d'octobre réservée aux candidats qui ont été démobilisés après l'armistice.*)

Sur la demande d'un certain nombre de candidats, la Guilde a organisé des cours de vacances par correspondance en vue de la préparation au Certificat secondaire (Session spéciale d'octobre).

Ces cours commenceront le 12 juillet et finiront le 13 septembre. On fera deux devoirs par semaine (8 thèmes, 8 versions, 4 compositions françaises et anglaises portant sur les auteurs du programme).

Conditions

50 fr. pour la série de 20 devoirs.

Les cours sont payables d'avance. Les textes des devoirs seront envoyés directement aux candidats dès le reçu de leur inscription.

VICTOR HUGO

Bibliographie :

Spécialement pour la Légende des Siècles :

G. Berret. — 1° Le Moyen-Age dans la Légende des Siècles, 1911 ;
2° Philosophie de Victor Hugo et Mythes de la Légende des Siècles.

Revue d'Histoire littéraire, 1900. — E. Rigal : Comment ont été composés Aymerillot et le Mariage de Roland.

Revue des Langues romanes, 1901. — J. Vianey : Victor Hugo et ses sources (Aymerillot, Mariage de Roland, Pauvres gens.)

Bible. — (Booz) Ruth.

Evangile. — (Christ) Jean, XI.

C. Grillet. — La Bible dans Victor Hugo. 1910.

Revue des Cours et Conférences, 1901. — Larroumet : Victor Hugo, poète épique.

E. Rigal. — Victor Hugo, poète épique, 1900.

Préface de la Légende des Siècles.

Drames et leurs préfaces. (Ruy Blas, Burgraves.)

Reliquat des Burgraves. (Œuvres complètes de Victor Hugo.)

Généralités :

E. Dupuy. — Victor Hugo. L'homme, le poète. 1887.

Ch. Renouvier. — Victor Hugo. Le poète. 1893.
Victor Hugo. Le philosophe. 1900.

M. Souriau. — Les idées morales de Victor Hugo.

H. Peltier. — La philosophie de Victor Hugo. 1908.

L. Mabilleau. — Victor Hugo. 1893. (Etude intéressante et utile de son imagination.)

E. Huguet. — Le sens de la forme dans les métaphores de Victor Hugo. 1904 ;
La couleur, la lumière et l'ombre dans les métaphores de Victor Hugo. 1905.

L. Luchetti. — Les images dans les œuvres de Victor Hugo. 1907.

Questions :

1° Une autre poésie que celle de la Bible se dégage de Booz endormi.

2° Etudier la « traduction » de l'Evangile (Jean, XI) dans la Première rencontre du Christ avec le tombeau.

3° Le mariage de Roland « jaillit-il directement des livres de geste de la chevalerie » et les transformations personnelles de Victor Hugo lui gardent-ils ce caractère « d'histoire écoutée aux portes de la légende » ?

4° Discuter les prétentions épiques du mariage de Roland et de la Paternité.

5° Montrer que les idées contenues dans la Paternité ont une place importante dans la philosophie morale de Victor Hugo et prennent le pas dans le poème sur la couleur historique.

6° Etudier les diverses formes et degrés de l'imagination chez Victor Hugo. Vision concrète ; Métaphore ; Grandissement outré, antithèse ; Accumulation verbale. — En dégager les caractères originaux de Victor Hugo.

7° Richesse et variété du rythme.

8° Rapports entre le drame de Victor Hugo et sa Légende des Siècles : sujets, procédés.

9° Par quels divers aspects la Légende des Siècles est-elle romantique ?

Song of the Broad-axe. (W. Whitman.)[1]

A symbolic poem. The axe is not only the weapon used by warriors in times past — but also that of the modern pioneer struggling against the elements, conquering the desert and forest — of man trying to make room for himself. The spirit of the pioneer is pluck, energy, daring, perseverance in struggle. So this becomes the song of labour. The beauty and dignity of labour is one of the great themes of Whitman's poetry. Himself a working man, he is full of the sense of the greatness of the man who works with his hands. At about the same time Carlyle also sung labour. It was a new theme — now more frequently celebrated by writers and artists.

In the description of the ideal city the part played by the workman is emphasized and exaggerated — that is because it was not fully recognized, and Whitman wrote this at a moment when he was trying to bring about a social revolution.

Whitman insists on the necessity of disciplined individualism — supreme dignity of the individual — It will be a city of super men and women, who will all be inspired by the Poet (*i. e.* Whitman himself) the Bard being the most able to express the feeling of the mass. Whitman then reverts to the initial theme — the broad-axe as symbol of strenuousness. Steel is the instrument of the strong — he then enumerates all the uses of steel and comes back to the idea that the *moral* qualities of men served by *physical* tools have achieved civilization — all that has been done by steel achieves what was begun in the past by the martyrs of Liberty. The ideal has never been cut off.

Whitman then expresses his love and admiration for his own country. He nobly states that the American democracy has a mission to fulfil. She must help the rest of the world.

N° II then refers to the outcast woman. He extends sympathy to her. For Whitman stood for the legitimacy of instincts and impulses — believed in the natural law. How can this be reconciled with his idealism ? He takes within his ken the whole of Nature. So not necessarily low and devoid of aspirations. In Man's nature we find the noblest aspirations with the grossest instincts. If they exist side by side it is the will of Nature and they both have their part to play. The characteristic of Nature is exuberance. Life has its own law and aims at good ; it may proceed by a roundabout way with evil intermixed, but in the long run and in the mass it goes steadily towards good. So Whitman sticks to the law of Nature as being that which has great tendencies towards good.

Appetites have their part in the scheme of nature and even in the social scheme. There are noble starts to them (benevolence, fortitude). The part of the poet is to sieve the gross instincts and see those which are to be kept. So in the qualities of the fallen woman here enumerated there are some that might bring good results.

Many of Whitman's gifts as a poet are to be perceived in this — Powerful breath — Great vitality — Dignity — Extremely free verse — Beauty in the rhythm — Highly lyrical passages (N° 1.) Picturesque descriptions, the poet of Nature appears in some touches (N° 3).

1. Notes prises à la Sorbonne.

TEXTES DES ÉPREUVES DU CERTIFICAT D'ÉTUDES FRANÇAISES DE LA SORBONNE (Mai 1919).

Thème pour les Etrangers.

Beside him, Presley made the sharpest of contrasts. Presley seemed to have come of a mixed origin — appeared to have a nature more composite, a temperament more complex, Unlike Harran Derrick, he seemed more of a character than a type. The sun had browned his face till it was almost swarthy. His eyes were a dark brown, and his forehead was the forehead of the intellectual, wide and high, with a certain unmistakable lift about it that argued education, not only of himself, but of his people before him. The impression conveyed by his mouth and chin was that of a delicate and highly sensitive nature, the lips thin and loosely shut together, the chin small and rather receding. One guessed that Presley's refinement had been gained only by a certain loss of strength. One expected to find him nervous, introspective, to discover that his mental life was not at all the result of impressions and sensations that came to him from without, but rather of thoughts and reflections germinating from within. Though morbidly sensitive to changes in his physical surroundings, he would be slow to act upon such sensations, would not prove impulsive, not because he was sluggish, but because he was merely irresolute. It could be foreseen that morally he was of that sort who avoid evil through good taste, lack of decision, and want of opportunity. His temperament was that of the poet; when he told himself he had been thinking, he deceived himself. He had, on such occasions, been only brooding.

(Frank Norris. *The Octopus.*)

Composition française. — Les candidats ont à choisir entre les deux sujets suivants :

1° Croyez-vous que les chefs-d'œuvre de Corneille puissent intéresser un spectateur contemporain autant qu'un spectateur du 17me siècle ?

2° Musset s'est séparé assez tôt des poètes romantiques. N'y a-t-il pas cependant dans son œuvre des caractères romantiques ?

AGRÉGATION [1]

Version. — The Revisitation.

As I lay awake at night-time
In an ancient country barrack known to ancient cannoneers,
And recalled the hopes that heralded each seeming brave and bright
Of my primal purple years, [time

Much it haunted me that, nigh there,
I had borne my bitterest loss — when One who went came not again;
In a joyless hour of discord, in a joyless-hued July there —
A July just such as then.

And as thus I brooded longer,
With my faint eyes on the feeble square of wan-lit window-frame,
A quick conviction sprung within me, grew and grew stronger,
That the month-night was the same,

1. Texte proposé aux cours de la Guilde.

Too, as that which saw her leave me
On the rugged ridge of Waterstone, the peewits plaining round;
And a lapsing twenty years had ruled that — as it were to grieve me
I should near the once-beloved ground.

Though but now a war-worn stranger
Chance had quartered here, I rose up and descended to the yard.
All was soundless, save the trooper's horses tossing at the manger,
And the sentry keeping guard.

Through the gateway I betook me
Down the High Street and beyond the lamps, across the battered bridge,
Till the country darkness clasped me and the friendly shine forsook me,
And I bore towards the Ridge

With a dim unowned emotion
Saying softly: "Small my reason, now at midnight, to be here.....
Yet a sleepless swain of fifty with a brief romantic notion
May retrace a track so dear."

Thus I walked with thoughts half-uttered
Up the lane I knew so well, the grey, gaunt, lonely Lane of Slyre;
And at whiles behind me, far at sea, a sullen thunder muttered
As I mounted high and higher;

Till, the upper roadway quitting,
I adventured on the open drouthy downland thinly grassed,
While the spry white cuts of conies flashed before me, earthward flit-
And an arid wind went past. [ting,

Round about me bulged the barrows
As before, in antique silence — immemorial funeral piles —
Where the sleek herds trampled daily the remains of flint-tipped arrows
Mid the thyme and chamomiles;

And the Sarsen Stone there, dateless,
On whose breast we had sat and told the zephyrs many a tender vow,
Held the heat of yester sun, as sank thereon one fated mateless
From those far fond hours till now.

May be flustered by my presence
Rose the peewits, just as all those years back, wailing soft and loud,
And revealing their pale pinions like a fitful phosphorescence
Up against the cope of cloud,

Where their dolesome exclamations
Seemed the voicings of the self-same throats I had heard when life was
Though since that day uncounted frail forgotten generations [green,
Of their kind had flecked the scene.

And so, living long and longer
In a past that lived no more, my eyes discerned there, suddenly,
That a figure broke the skyline — first in vague contour, then stronger,
And was crossing near to me.

(Th. Hardy. *Time's Laughing-stocks.*)

Corrigé de la Version. — Pèlerinage.

1. Comme j'étais couché la nuit tout éveillé dans une vieille caserne de province connue des vieux canonniers, et que j'évoquais les espoirs,

avant-coureurs de chaque période en apparence éclatante et joyeuse, des années empourprées de ma prime jeunesse,

2. La pensée me hantait fort, que tout près de là, j'avais subi la perte la plus cruelle — quand un être s'éloigna pour ne revenir jamais, en une heure sans joie de discorde, en un juillet aux teintes sans joie, juillet tout semblable à celui-ci.

3. Et comme je continuais à ruminer ces souvenirs, mes yeux fatigués sur le faible carré de la croisée blafarde, la conviction jaillit en moi rapide, grandit, grandit encore, que la nuit était la même

4. Aussi que celle où je la vis me quitter sur la crête raboteuse de Winterstone, les vanneaux se lamentant alentour, et qu'un laps de vingt années écoulées avait décrété, comme pour m'affliger, que je me rapprocherais de ce sol jadis aimé.

5. Bien que je fusse à présent un étranger usé par la guerre, que le hasard avait fait cantonner ici, je me levais et descendis dans la cour. Pas un bruit sauf les chevaux de la troupe se secouant à leur mangeoire, et la sentinelle montant la garde.

6. Franchissant la sortie, je descendis la Grand'Rue, et dépassant les réverbères, traversai le pont délabré jusqu'à ce que m'enserrât l'obscurité et que le rayonnement ami m'abandonnât, et je me dirigeai vers la crête

7. Avec une vague émotion inavouée, me disant à voix basse : « Futile est la raison maintenant à minuit, pour être ici... Pourtant un amoureux de cinquante ans dans l'insomnie, avec, un bref instant, des idées romanesques, peut bien parcourir à nouveau chemin si cher. »

8. Ainsi, j'allais, formulant à demi mes pensées, montant le sentier que je connaissais si bien, le sentier gris, décharné, solitaire de Slyre, et par moments, derrière moi, au loin en mer, un tonnerre morose grondait tout bas, à mesure que je m'élevais ;

9. Jusqu'à l'endroit où quittant la route du haut je m'aventurai sur la rase colline desséchée, à l'herbe rare, tandis que devant moi filaient comme l'éclair les prestes petites queues blanches des lapereaux, s'enfuyant légers vers la terre, et qu'un vent aride passait.

10. Tout autour de moi, se renflaient les tumuli comme jadis en antique silence — monuments funéraires immémoriaux — où les gras troupeaux piétinaient chaque jour les restes des flèches à pointe de silex parmi le thym et la camomille.

11. Et la Pierre Sarrasine qui était là, sans date, sur le sein de laquelle nous nous étions assis pour répéter aux zéphyrs maints amoureux serments, conservait la chaleur du soleil de la veille, alors que s'y laissa tomber celui que le destin avait fait sans compagne depuis ces tendres heures lointaines jusqu'à présent.

12. Peut-être effarouchés par ma présence, s'élevaient les vanneaux tout comme en ces années d'antan, poussant de doux et de forts gémissements, leurs pâles ailes comme une phosphorescence capricieuse se détachant là-haut sur la chape de nuages

13. Où leurs dolentes exclamations semblaient sortir des mêmes gosiers que j'avais entendus quand la vie était en sa fleur, bien que depuis ce jour de frêles générations de leur race oubliées et sans nombre eussent moucheté le paysage.

14. Et ainsi, vivant de plus en plus longuement en un passé qui ne vivait plus, mes yeux discernèrent soudain une silhouette qui brisait la ligne d'horizon, d'abord en vague contour, puis plus accusé, et s'avançait tout près de moi.

Préparation par Correspondance

aux Certificats secondaire et primaire et à la Licence d'Allemand, d'Anglais, d'Italien et d'Espagnol.

Sur la demande d'un grand nombre de nos abonnés, nous continuons à préparer aux concours des certificats de l'enseignement secondaire et de l'enseignement primaire. Cette préparation se fait par correspondance ; elle est réservée aux abonnés de la *Revue*.

Les candidats de province ou de l'étranger peuvent envoyer quatre devoirs mensuels, savoir : CERTIFICAT. — Un thème, une version, une composition française, ou un commentaire grammatical, ou une lecture expliquée, une composition en langue étrangère (enseignement secondaire et primaire), à raison de quinze francs payables par mois et d'avance[1] (sauf pour l'Anglais, s'adresser à la GUILDE INTERNATIONALE, 6, rue de la Sorbonne, Paris).

Pour la licence, les candidats feront trois devoirs par mois : un thème, une version, et un commentaire grammatical, ce dernier considéré comme épreuve distincte et corrigée à part. En raison de l'importance de ces épreuves, la rétribution mensuelle sera la même que pour les certificats.

Chaque mois, la *Revue* publiera les devoirs proposés et une partie des corrigés des devoirs précédents.

Toutes les copies, les souscriptions et demandes de renseignements doivent être adressées :

Pour l'Allemand : à M. HENRI BLOCH, professeur agrégé au lycée Hoche, 3, avenue de Picardie, Versailles (Seine-et-Oise).

Pour l'Italien : à M. TEULIER, professeur au Lycée, chargé de conférences à la Faculté des Lettres, Montpellier (Villa Polette, Cité Gelly).

Pour l'Espagnol (Certificat secondaire) : à Mlle AURIAC, agrégée de l'Université, 4, rue d'Alsace, Béziers (Hérault).

Pour l'Espagnol (Licence et Certificat primaire) : à M. GAVEL, professeur agrégé, Chalet du Fronton, place Lamothe, Anglet (Basses-Pyrénées).

1. Nous nous trouvons dans l'obligation, imposée par les circonstances actuelles, de porter de dix à quinze francs la rétribution mensuelle des corrections, et de demander aux candidats cinq francs pour le remboursement des frais de poste et de correspondance, qui sont plus élevés depuis quelque temps déjà.

Ce tarif, qui représente une indemnité globale à peine suffisante pour le temps passé à la correction des copies, ne peut guère subir de réduction, comme nous le demandent quelquefois des candidats qui, pour convenances personnelles, ne désirent pas faire les quatre devoirs mensuels ; ces derniers d'ailleurs ne sont pas équivalents, et la composition en langue étrangère ou le commentaire grammatical, par exemple, occasionnent une plus grande somme de travail, à cause de l'inexpérience des candidats. Des arrangements spéciaux peuvent d'ailleurs être conclus avec les professeurs-correcteurs.

Tous les candidats sont priés de joindre un mandat de cinq francs pour les frais de poste et de correspondance de l'année.

Les candidats habitant l'étranger devront se servir, pour la transcription de leurs devoirs, d'un *papier très léger*, afin d'éviter des frais de port inutiles.

DEVOIRS PROPOSÉS POUR LE 15 AOUT ET LE 15 SEPTEMBRE 1919

ALLEMAND

CERTIFICAT PRIMAIRE. — Thèmes. — 1° *L'Ami Fritz*, p. 227 : Voyons, David, reprit-il, jusqu'à p. 229 : Hé ! s'écria Häan.

2° Outre la physionomie des lieux et des gens, que je ne pourrais décrire dans un travail plus sévère, on trouvera ici des détails permettant de comprendre la difficulté que présente une enquête précise dans ce grand pays du mensonge, la Sibérie ; car il faut le dire bien haut, sinon pour remuer des colères passées, au moins pour établir nettement les positions, en Sibérie, dans certaines classes de la société, on ment, on ment avec délices, le plus souvent sans intérêt, par habitude, par désœuvrement, pour l'amour de l'art. Si je mets à part les amis qui m'ont fidèlement renseigné, je pourrais compter sur les doigts les hommes que je n'ai pas surpris en flagrant délit de tromperie. Ah ! l'offensant et inutile flot de mensonges ! On ment derrière moi sans se douter qu'un miroir trahit l'imposteur ; on ment à côté de moi sans se douter que j'ai l'oreille fine et saisis les apartés ; on ment, en ma présence, sans se douter que j'ai en mains la preuve écrite de la duplicité. Ils mentent avec naïveté, avec raffinement ou avec cynisme, selon les cas ; ils mentent avec une caresse des yeux et de la main. Certains m'enlèvent cette noble confiance qu'un homme de nos pays a dans un homme de son rang, et quand ils me racontent un fait ou bien me citent un chiffre, ils me forcent à me dire : Dans quelle mesure cet homme dénature-t-il la vérité ? On comprendra dès lors la difficulté de toute recherche précise et la prudence que l'on doit montrer ici dans ses jugements et dans ses conclusions.

J. Legras.

Versions. — 1° *Deutsche Worte*, p. 161 : Und noch eins tritt hinzu, jusqu'à p. 102 : Sie werden, hochverehrter.

2° Même ouvrage, p. 127 : das eigentlich Charakteristische, jusqu'à la fin du paragraphe.

Compositions françaises. — 1° Quelles sont les idées de Fénelon sur l'histoire ; Fénelon vous paraît-il un précurseur des historiens modernes ?

2° La comédie, en elle-même, est plus triste au fond que la tragédie. Que pensez-vous de ce mot? Eclairez votre opinion par des exemples empruntés à l'Avare.

Ou bien (Sujets pédagogiques) :

1° Comment la connaissance du pays étranger peut-elle permettre de donner plus d'intérêt à l'enseignement de la langue parlée dans ce pays ?

2° Quel est le rôle du thème ? Quelle part peut-on lui faire à côté de la méthode directe ?

Compositions allemandes. — 1° Wohin möchten sie, falls man Ihnen eine Ferienreise vorschlagen würde ? Welche Gründe würden Ihre Wahl bestimmen ?

2° Was denken sie von dem Ausspruch eines alten Schriftstellers : ubi bene ibi patria : wo es uns wohl ergeht, ist unser Vaterland ?

ITALIEN

LICENCE ET CERTIFICATS. — Thème. — E. About. Le Roi des Montagnes, Une Evasion. — J'ôtai mes souliers, je les liai ensemble et je les pendis aux courroies de ma boîte. Enfin j'allongeai ma jambe par-dessus le parapet, je pris à deux mains un arbuste qui pendait sur l'abîme, et je me mis en voyage à la garde de Dieu.

C'était une rude besogne, plus rude que je ne l'avais supposé de là-haut. J'avais mal jugé des distances, et les points d'appui étaient beaucoup plus rares que je n'espérais. Deux fois je fis fausse route en inclinant sur la gauche. Il fallut revenir à travers des difficultés incroyables. L'espérance m'abandonna souvent, mais non la volonté. Le pied me manqua : je pris une ombre pour une saillie, et je tombai de quinze ou vingt pieds de haut, collant mes mains et tout mon corps au flanc de la montagne sans trouver où me retenir. Une racine de figuier me rattrapa par la manche de mon paletot... Un peu plus loin, un oiseau, blotti dans un trou, s'échappa si brusquement entre mes jambes que la peur me fit presque tomber à la renverse. Je marchais des pieds et des mains, surtout des mains. J'avais les bras rompus, et j'entendais trembler tous les tendons comme les cordes d'une harpe. Mes ongles étaient si cruellement endoloris que je ne les sentais plus. Peut-être aurais-je eu plus de force, si j'avais pu mesurer le chemin qui me restait à faire. Mais quand j'essayais de tourner la tête en arrière, le vertige me prenait et je me sentais aller à l'abandon. Pour soutenir mon courage, je m'exhortais moi-même ; je me parlais tout haut entre mes dents serrées.

Enfin mes pieds se posèrent sur une plate-forme plus large. Je pliai les jarrets, je m'assis je tournai timidement la tête. Je n'étais plus qu'à dix pieds du ruisseau ; j'avais gagné les rochers rouges... Je me tâtai bras et jambes pour voir si j'étais au complet ; dans ces sortes d'expéditions, on sait ce qui part, on ne sait pas ce qui arrive. J'avais eu du bonheur, j'en était quitte pour quelques contusions et deux ou trois écorchures. Le plus malade était mon paletot. Je levai les yeux en l'air, non pas pour remercier le ciel, mais pour m'assurer que rien ne bougeait dans mon ancien domicile. Tout allait bien.

Version. — PARINI, SULLA LIBERTÀ CAMPESTRE.

Perchè turbarmi l'anima
O d'oro o d'onor brame,
Se del mio viver Atropo
Presso è a troncar lo stame,
E già per me si piega
Sul remo il nocchier brun
Colà donde si niega
Che più ritorni alcun ?

Queste che ancor ne avanzano
Ore fugaci e meste
Belle ci renda e amabili
La libertade agreste.
Qui Cerere ne manda
Le biade, e Bacco il vin ;
Qui di fior s'inghirlanda
Bella innocenza il crin

So che felice stimasi
Il possessor d'un arca
Che Pluto abbia propizio
Di gran tesoro carca ;
Ma so ancor che al potente
Palpita oppresso il cor
Sotto la man sovente
Del gelato timor.

Me non nato a percotere
Le dure illustri porte
Nudo accorrà, ma libero,
Il regno della morte.
No, ricchezza nè onore
Con frode o con viltà
Il secol venditore
Mercar non mi vedrà.

Colli beati e placidi
Che il vago Eupili mio
Cingete con dolcissimo
Insensibil pendio,
Dal bel rapir mi sento
Che natura vi diè ;
Ed esule contento
A voi rivolgo il piè.

Già la quiete, a gli uomini
Si sconosciuta, in seno
De le vostre ombre apprestami
Caro albergo sereno :
E le cure e gli affanni
Quindi lunge volar
Scorgo, e gire i tiranni
Superbi ed agitar.

Qual porteranno invidia
A me, che di fior cinto
Tra la famiglia rustica
A nessun giogo avvinto,
Come solea in Anfriso
Febo pastor, vivrò,
E sempre con un viso
La cetra suonerò !

. . . . . .

LICENCE. — Commentaire grammatical du texte de la version.

CERTIFICATS. — Compositions françaises et italiennes. — Traiter les sujets donnés dans les numéros précédents de la *Revue*.

ESPAGNOL

LICENCE. — Version.

Si hebras de oro son vuestros cabellos,
á cuya sombra están los claros ojos,
dos soles, cuyo cielo es vuestra frente,
faltó rubí para hacer la boca,
faltó el cristal para el hermoso cuello,
faltó el diamante para el blanco pecho.
Bien es el corazón cual es el pecho,

pues flecha de metal de los cabellos
jamás os hace que volváis el cuello,
ni que déis contento con los ojos:
pues esperad un sí de aquella boca,
de quien miró jamás con leda frente.
¿ Hay más hermosa y desabrida frente
para tan duro y tan hermoso pecho?
¿ Hay tan divina y tan airada boca?
¿ tan ricos y avarientos hay cabellos?
¿ Quién vió crueles tan serenos ojos,
y tan sin movimiento el dulce cuello?
El crudo amor me tiene el lazo al cuello,
mudada y sin color la triste frente,
muy cerca de cerrarse están mis ojos,
el corazón se mueve acá en el pecho,
medroso y erizado está el cabello,
y nunca oyó palabras desa boca.
¡ Oh más hermosa y más perfecta boca
que yo sabré decir! ¡ Oh liso cuello!
! Oh rayos de aquel sol, que no cabellos!
¡ Oh cristalina cara! ¡ Oh bella frente!
¡ Oh blanco, igual y diamantino pecho!
¿ Cuándo he de ver clemencia en esos ojos?
Ya siento el nó en el volver los ojos,
oíd si afirma pues la dulce boca:
mirad si está en su sér el duro pecho,
y como acá y allá menea el cuello,
sentid el ceño en la hermosa frente;
¿ pues qué podré esperar de los cabellos?
Si saben decir no el cuello y pecho,
si niega ya la frente y los cabellos,
¿ los ojos qué harán y hermosa boca?

VILLEGAS.

Thème. — REPAS DE NOCE NORMANDE. — C'était sous le hangar de la charretterie que la table était dressée. Il y avait dessus quatre aloyaux, six fricassées de poulets, du veau à la casserole, trois gigots, et, au milieu, un joli cochon de lait rôti, flanqué de quatre andouilles à l'oseille.

Aux angles se pressait l'eau-de-vie dans des carafes. Le cidre doux en bouteilles poussait sa mousse épaisse autour des bouchons, et tous les verres, d'avance, avaient été remplis de vin jusqu'au bord. De grands plats de crème jaune, qui flottaient d'eux-mêmes au moindre choc de la table, présentaient, dessinés sur leur surface unie, les chiffres des nouveaux époux en arabesques de nonpareille.

On avait été chercher un pâtissier à Yvetot pour les tourtes et les nougats. Comme il débutait dans le pays, il avait soigné les choses, et il apporta, lui-même, au dessert, une pièce montée qui fit pousser des cris.

A la base, d'abord, c'était un carré de carton bleu figurant un temple, avec des portiques, colonnades et statuettes de stuc tout autour, dans des niches constellées d'étoiles en papier doré; puis se tenait au second étage un donjon en gâteau de Savoie, entouré de menues fortifications

en angélique, amandes, raisins secs, quartiers d'oranges ; et enfin, sur la petite plate-forme supérieure, qui était une prairie verte où il y avait des rochers avec des lacs de confitures et des bateaux en écales de noisettes, on voyait un petit Amour se balançant à une escarpolette de chocolat dont les deux poteaux étaient terminés par deux boutons de rose naturelle, en guise de boule, au sommet.

Jusqu'au soir on mangea. Quand on était trop fatigué d'être assis, on allait se promener dans les cours ou jouer une partie de bouchon dans la grange, puis on revenait à table. Quelques-uns, vers la fin, s'y endormirent et ronflèrent. Mais, au café, tout se ranima.

GUSTAVE FLAUBERT.

CERTIFICAT SECONDAIRE. — Version et Thème. — Voir Licence.

Composition espagnole. — Hasta qué punto, en España, intervinieron en la literatura popular elementos cultos y reaccionó ello a su vez sobre la literatura culta o erudita?

Composition française. — Jusqu'à quel point l'orthographe de Juan Valdés est-elle conforme à la tradition et sur quels points s'en écarte-t-elle ?

CERTIFICAT PRIMAIRE. — Version et Thème. — Voir Licence.

Composition française. — Quelles observations vous suggère le dénouement de *Mithridate*, de Racine, tant au point de vue psychologique qu'au point de vue dramatique ?

Composition espagnole. — Se ha comparado al español Ruiz Aguilera con el francés Béranger : ¿ en qué se parecen y en qué se diferencian ?

Sujets donnés dans les différents Examens

BACCALAURÉAT DE L'ENSEIGNEMENT SECONDAIRE. — Allemand (D). — *Vaterlandsliebe und Weltbürgertum.*

PLAN : Echte Vaterlandsliebe bringt nicht notwendig Hass und Verachtung der andern Völker mit sich.

Johanna d'Arc. Die französischen Revolutionskriege (nicht Unterdrückung, sondern Befreiung der Brudervölker). Deutsche Städte baten um die Ehre, sich an die Republik anschliessen zu dürfen. *(Hermann und Dorothea* u. s. w.)

Das deutsche Nationalgefühl entstand erst als Folge der fremden Unterdrückung. Daher sein kriegerischer Charakter, Lessing, Goethe, Schiller sind Weltbürger. — Künstliche Stimmungsmacherei : der Pangermanismus.

Nach dem Kriege sollten wir uns wie vorher bestreben, den Wert der fremden Völker anzuerkennen, ohne dabei das stolze Bewusstsein unserer nationalen Eigenschaften zu verlieren oder die Lehren des Krieges zu vergessen. *(Caen.)*

Le Gérant : O. RANDOLET.

Revue de l'Enseignement des Langues Vivantes

La Femme Anglaise

AU XIXe SIÈCLE

D'après le Roman anglais contemporain[1]

L'ISOLÉE. — Le rôle de la femme anglaise dans la société avant le XIXe siècle. — L'unique but des ambitions féminines. — La vieille fille dans la famille et le monde. — L'institutrice et la place qu'on lui accorde. — La pécheresse telle que l'Angleterre Victorienne la connaît et la dépeint. — L'évolution de l'opinion à son égard.

L'évolution féminine dont l'Angleterre du XIXe siècle vit les premières manifestations et le magnifique développement offre, dans son ensemble, l'aspect d'une série d'efforts utiles étroitement enchaînés les uns aux autres et qui, en moins de trois générations, donnèrent à la femme anglaise une activité, une indépendance, une valeur sociale auxquelles, en aucun pays, son sexe n'avait jamais atteint. Mais la lutte patiente et obstinée d'où sortirent de tels résultats ne revêtit pas toujours au cours du siècle le même caractère, et la grande vague de l'émancipation féminine ne se déroula pas, d'année en année, d'un mouvement invariable et uniforme. Sa progression inégale mais ininterrompue est d'abord celle d'une adaptation lente et difficile à des changements imposés par les circonstances extérieurs. Puis elle s'accélère à l'époque des premières moissons et des premières victoires, lorsque la femme anglaise ayant accepté les inévitables transformations morales et sociales apportées par l'esprit nouveau, arme son cœur d'endurance et d'audace pour conquérir une indépendance dont elle sait désormais tout le prix.

Au début du XIXe siècle, un lourd héritage de traditions, d'habitudes et de coutumes séculaires entrave les pas de celles qui tentent de s'engager dans des voies encore inexplorées. La situation de la femme anglaise dans la famille et dans la société n'a subi, depuis

1. Ce titre est celui d'un volume qui va paraître à la librairie H. Didier, et dont nous sommes heureux de pouvoir publier quelques bonnes feuilles. Nous reproduisons les premières pages.

des siècles, d'autres modifications que celles apportées par le développement de la civilisation et l'adoucissement graduel des mœurs. Le XVIIIe siècle même, où l'on voit son influence s'exercer d'une façon très sensible dans la vie mondaine, ne lui donne point un prestige et une importance sociale comparables à ceux dont la femme jouit alors en France. Dans toutes les classes et dans toutes les conditions, la femme anglaise ne dépasse jamais à ce moment les bornes de son domaine purement féminin. Elle joue un seul rôle de femme — avec quelle grâce et quelle exquise simplicité, les romanciers et les peintres contemporains nous le disent assez, — mais sans tenter d'en remplir aucun autre. Elle demeure, quelle que soit sa situation, dans un état d'infériorité ou de subordination à l'égard de l'homme que, sans révolte ouverte ni déclaration explicite, la femme française a déjà dépassé. Alors que tout en France favorise la participation de la femme aux aspects les plus divers de la vie sociale, les conditions mêmes de la vie anglaise semblent tracer à son activité d'étroites et infranchissables limites. Dans l'aristocratie et dans les classes élevées, le goût des hommes pour le sport oblige les femmes à passer à la campagne une partie de l'année ; d'ailleurs, la cour et les plaisirs mondains exercent rarement sur elle l'attraction qu'exercent, à la même époque, les fêtes de Versailles et les réunions mondaines de Paris. L'isolement relatif dans lequel vit une grande dame anglaise l'oblige à chercher ses meilleurs divertissements dans le cercle immédiat où elle trouve aussi ses devoirs de famille et ses obligations de maîtresse de maison et de châtelaine. Fut-elle intelligente et curieuse des choses de l'esprit, elle ne pourra faire naître autour d'elle, dans un milieu rebelle à pareille création, l'atmosphère de cette vie de salon qui à Paris permet à tant de femmes de goûter à la fois les douceurs d'une royauté toute féminine et les agréments plus solides de spirituelles causeries ou d'entretiens élevés. Pour une Julie de Lespinasse, pour une Mme du Deffand, une marquise d'Epinay ou une Mme Geoffrin, quels noms peut-on citer dans la société anglaise du XVIIIe siècle ? Ceux de quelques vestales ou de quelques « femmes savantes », pieuses et puériles admiratrices du bonhonne Richardson qui lit, devant leur cercle attentif, telle page de son dernier roman ou tel fragment de son interminable correspondance. Ceux encore, quelque vingt ans plus tard, de ces doctes et pédantes créatures, les Mrs. Montagu, les Mrs. Carter ou les Mrs. Chapone, « bas bleus » au sens moderne comme au sens primitif du terme, évoluant dans l'orbite du docteur Johnson et tirant le meilleur de leur réputation de savoir des louanges données par l'auteur du « Dictionnaire » à leur inattaquable vertu. Trait caractéristique auquel se marque une différence profonde : c'est autour du fauteuil de Mme du Deffand que se réunissent les savants et les hommes les plus distingués ; c'est le charme d'une Julie de Lespinasse qui forme le lien entre les habitués de son modeste salon ; à Londres, au contraire, la maison et le jardin

de Richardson sont, pour un groupe de fidèles amies, une sorte de lieu de pèlerinage et, de même, à l'époque où le docteur Johnson devient le dictateur de la République des Lettres anglaises, Mrs. Montagu et quelques autres dames s'avisent d'inviter à certains jours « le beau sexe à venir goûter la conversation d'écrivains et d'hommes d'esprit[1] ».

Dans les classes moyennes, le départ est plus net encore entre la sphère de la femme et le domaine de l'activité masculine. Alors que, chez nos bourgeois et nos commerçants, il n'est pas rare, au XVIIIe siècle, de voir l'épouse ou la mère de famille tenir auprès de son mari une place qui fait pressentir celle de « l'associée » moderne, la femme anglaise reste le plus souvent étrangère aux entreprises et aux affaires de son époux. A vrai dire, la nature même des affaires d'où la classe commerçante de l'Angleterre tire alors une richesse toujours croissante semble jusqu'à un certain point justifier cette différence. C'est dans les bureaux de la cité et dans les entrepôts du port de Londres que se concluent les marchés, que s'organisent les expéditions de tous les produits manufacturés que la mère patrie envoie à ses colonies pour le plus grand profit de ses marchands. Ces affaires ne sont point de celles dont les femmes peuvent aisément s'occuper et ne se traitent pas dans la maison où habite la famille d'un négociant qui fait « du commerce avec Outre-Mer ». La femme ne s'associe donc à la prospérité des affaires de son mari qu'en dépensant plus d'argent à mesure que celui-ci s'enrichit. Elle porte des robes de soie, voire des diamants et des bijoux, luxe qui semble alors scandaleux ; elle augmente le nombre de ses domestiques, achète un carrosse, fréquente l'Opéra, passe ses après-midi en visite ou devant une table à jeu. Aussi ne peut-on s'étonner de voir sa dépendance morale et matérielle grandir en proportion du bien-être que son mari lui procure. La conviction s'affirme en elle et dans la société du temps que la femme n'a qu'un unique devoir : « plaire à son époux[2] ». Une seule voix s'élève, à la fin du XVIIIe siècle, — une voix féminine — pour protester contre un asservissement inconscient mais réel que favorisent la passivité, la vanité et l'ignorance des femmes. Dans sa « Défense des droits de la femme » Mary Wollstonecraft demande que l'éducation des filles vise désormais à faire d'elles « des êtres humains », des « créatures raisonnables » et non pas uniquement des « bonnes ménagères » pour bien diriger la maison d'un mari ou des « femmes à la mode » pour parer cette maison de leur élégance et de leur grâce. Le public — et surtout le public féminin — ne veut pas entendre la voix de la féministe trop en avance sur son époque pour être écoutée et comprise. Et pendant ce crépuscule attardé du XVIIIe siècle qui se prolonge, au point du vue des

1. Boswell's Life of Johnson, chap. 73.

2. A vindication of the Rights of Woman, by Mary Wollstonecraft, 1792.

mœurs et des coutumes, jusqu'à l'avènement de la Reine Victoria, la femme anglaise, plus isolée que ses sœurs françaises de tout contact avec l'activité masculine, se renferme étroitement dans ce qu'elle croit être « son seul et légitime domaine ». Cependant, le retentissement des événements politiques et des guerres européennes, le développement prodigieux de l'industrie, et les changements apportés à la vie économique et sociale du pays modifient l'équilibre des fortunes. Tandis que la petite aristocratie terrienne s'appauvrit, le début du XIXe siècle voit apparaître une classe d'hommes nouveaux, manufacturiers ou grands chefs d'industrie, et dans les grandes villes, une nouvelle classe ouvrière. L'appel de l'usine se fait entendre au moment même où la crise de la production agricole augmente dans des proportions effrayantes la misère des campagnes. Pour les jeunes paysannes « pâles comme la cendre et la tête ébouriffée comme la crinière d'un poulain[1] » que Cobbett voit faisant la moisson de 1821, l'adaptation à de nouvelles conditions de vie se présente sous sa forme la plus simple et la plus urgente : il leur faut quitter ces champs qui ne les nourrissent plus. L'usine ne manquera pas d'ouvrières.

Pour la femme des classes aisées et moyennes, combien plus complexe est la question ! Le poids énorme de la tradition et de l'éducation, son instinct, son ignorance, sa timidité, son respect de soi-même, ses qualités comme ses défauts, tout lui fait envisager avec répugnance et presque avec terreur l'idée qu'elle devra peut-être quitter les siens et conquérir une indépendance après laquelle elle n'a jamais soupiré. Aussi, quand la force des choses l'oblige à vivre d'une vie nouvelle et redoutée, sera-t-elle le plus souvent désarmée, incapable de lutter d'une façon efficace. Tant qu'elle n'aura pas vaincu son destin en l'affrontant avec courage, elle sera l'esclave d'une nécessité qu'elle n'avait point prévue et que nul n'avait su prévoir pour elle. Si le mariage ne la sauve de la solitude et de la médiocrité, elle sera vouée à une existence étroite, monotone et vide. Isolée dans la vie et dans la société, en marge de la famille, souvent rebut et risée de son milieu, la femme seule ne devra attendre son salut que d'elle même. Mais il lui faudra d'abord se libérer des préjugés de son milieu, lutter contre l'opinion du monde et, par une lente et pénible transformation, faire de la « vieille fille » inutile et dédaignée du début du XIXe siècle, la célibataire énergique, indépendante et forte, « the bachelor woman » de l'Angleterre d'aujourd'hui, où la société contemporaine reconnaît un des types sociaux les plus significatifs et les plus importants créés par l'évolution féminine.

En effet, pour toute jeune fille appartenant, soit à la classe moyenne, soit à un milieu social plus élevé, le mariage — pendant plus de la moitié du XIXe siècle — est la seule condition où elle puisse trouver,

1. Rural Rides, by William Cobbett.

avec des chances de bonheur, la possibilité de consacrer ses forces et son intelligence à une activité utile. Dans le monde où, seuls, les hommes peuvent exercer une profession quelconque, mais où les femmes n'ont d'autres occupations que celles du foyer, le célibat l'écarte du grand courant de la vie contemporaine. Elle reste solitaire sur la rive, spectatrice parfois envieuse et toujours attristée d'une existence aux joies et aux peines de laquelle elle ne participe jamais directement. Mariée, elle serait quelqu'un dans le monde ; elle aurait un rôle à jouer, des devoirs à remplir, elle aurait aussi un rang social bien défini. Célibataire, elle est partout l'être inutile, dont rien ne justifie l'existence. Attardée au foyer d'un père ou d'un frère, elle apparaît insignifiante ou gênante, unité superflue dans le cercle familial aussi bien que dans la hiérarchie sociale. Elle ne trouve même pas le refuge que le couvent offre, en France, aux filles de bonne maison. Sa jeunesse passée, et avec sa jeunesse tout espoir d'établissement, elle végète dans une condition inférieure et dans une dépendance toujours humiliante. Aussi, les mères anglaises, pendant plus de la première moitié du siècle, n'ignorant pas de quelles tristesses et de quelles misères est fait le célibat pour toute femme à qui une grande fortune n'assure pas une situation et une indépendance exceptionnelles, considèrent-elles comme un de leurs plus importants devoirs celui de trouver des maris à leurs filles. Intrigantes, ridicules, parfois odieuses, elles déploient leurs savantes tactiques dans les salons de Londres et dans les châteaux et les presbytères où les premiers romanciers de l'ère victorienne ont étudié la société du temps. Et, malgré ce que leurs manœuvres semblent avoir à nos yeux de risible ou de méprisable, il nous faut y reconnaître, à défaut de quelque beauté, du moins une grande sagesse et un grand sens pratique. Ces femmes — qu'un Thackeray, par exemple, nous montre empressées à jeter leurs filles dans les bras du premier épouseur acceptable — luttent de toutes les forces de leur expérience et de leur amour maternel pour leur assurer la situation en dehors de laquelle la femme de cette époque ne saurait avoir une existence pleinement heureuse et respectée. Mères acharnées à cette tâche, les « match-making mammas », que l'on rencontre si souvent dans le roman aux environs de 1850, nous apportent la preuve la plus irrécusable de la déchéance sociale et de l'involontaire mépris qu'entraîne alors avec soi le célibat. Plus explicite encore sur ce point que la peinture d'aucune angoisse maternelle est ce passage de la « Foire aux Vanités », où Thackeray, par une plaisante ironie, place son héroïne dans la dure nécessité de pourvoir elle-même à son établissement. « Si Miss Sharp avait formé dans le secret de son cœur le dessein de captiver le gros dandy, Joe Sedley, je ne crois pas, Mesdames — dit Thackeray à ses lectrices — que vous ayez pour cela le droit de la blâmer. Car les manœuvres de la chasse aux maris

sont généralement, et avec un sens exquis des convenances, confiées à leur propre mère par toutes les jeunes personnes. Mais rappelez-vous que Miss Sharp n'avait pas de mère qui pût se charger de remplir cette mission de confiance, et que, si elle ne se fut point mise en quête d'un mari, personne au monde ne lui aurait épargné cette peine. »

Quelle est donc cette « vieille fille » dont la ridicule et pitoyable figure sert de vivante leçon, de 1830 à 1850, aux jeunes personnes qui seraient tentées d'être trop exigeantes si quelque épouseur se présente, ou qui négligeraient de seconder les efforts de leur mère pour enchaîner et amener à l'autel le premier admirateur que la Providence met sur leur chemin ? C'est — pour choisir un exemple entre mille — Miss Rachel Wardle, sœur d'un de ces petits propriétaires campagnards, moitié gentilshommes et moitié paysans, dont la classe subsistait encore au début du XIXe siècle. Miss Rachel « est demoiselle, mais il est aisé de voir que ce n'est pas une jeune demoiselle ». Elle vit à Manor-Farm, chez son frère, auprès de sa mère très âgée et de deux jeunes nièces. M. Wardle est un excellent homme qui serait fort étonné si on lui disait quelque jour que Rachel n'est pas heureuse chez lui. Rachel, dirait-il, a le bonheur de vivre, ignorante de tout souci matériel, dans la vieille maison familiale où elle est née ; elle ne manque de rien, sa mère lui donne l'argent nécessaire à sa toilette ; elle accompagne ses nièces aux courses du Comté, aux bals de la petite ville voisine, à tous les dîners qu'échangent les propriétaires du voisinage. Que lui faut-il de plus ? Cependant, la pauvre fille, à quarante ans passés, occupe dans la maison qu'elle n'a jamais quittée à peu près la même place qu'un de ces meubles qu'on garde chez soi parce qu'on l'y a toujours vu. La jeunesse et la fraîcheur de ses nièces, les attentions qu'ont pour elles les jeunes gens qui viennent à Manor-Farm, excitent le dépit et la jalousie de la « vieille fille » devant laquelle Emily et Bella étalent avec insolence leurs succès et leurs triomphes. Vienne un soupirant, fût-il, comme M. Tupman, « un petit homme replet et plutôt vieux que jeune, ou même, comme Jingle, un chevalier d'industrie que pas une femme un peu sensée ne pourrait prendre au sérieux, et voilà toutes les ardeurs inutilisées d'une lointaine jeunesse qui flambent au cœur de la naïve Rachel. Elle consent à l'enlèvement que Jingle lui propose, sachant bien que les siens ne lui permettraient pas d'épouser un aventurier.

Le couple mal assorti part pour Londres en chaise de poste, mais, avant que le mariage ait pu être célébré, M. Wardle rejoint sa sœur et la ramène au logis. La conclusion de cette lamentable histoire est contenue dans la réponse de M. Wardle à M. Tupman qui s'étonne, quelques mois plus tard, de ne plus retrouver à Manor-Farm cette Rachel avec laquelle il avait ébauché une tardive idylle. « Où est-elle ? demanda-t-il d'une voix étouffée, et, détournant la

tête, il se couvrit les yeux de la main. — Elle, dit le vieux Wardle d'un air finaud, vous voulez dire ma sœur, la vieille demoiselle ? Eh bien, elle est partie. Elle est allée habiter chez une de nos parentes. Elle n'a pas pu supporter de revoir mes filles après son aventure, et je ne l'ai pas retenue. Voyons, on sert le dîner, vous devez mourir de faim après votre voyage. Je meurs de faim, moi qui n'ai pas voyagé. Qu'on se mette à table ! » Et ce jour-là comme tous les autres jours, on fit honneur au repas...

C'est ainsi que Dickens, généralement si pitoyable aux faibles, si généreux envers les opprimés et les vaincus, nous initie, dans un épisode des « Aventures de M. Pickwick[1] » à la vie et aux amours de Miss Rachel Wardle. Cette vieille fille minaudière et sotte n'est, au premier coup d'œil, rien de plus qu'une de ces silhouettes amusantes et falotes que Dickens aime à dessiner. Mais à la regarder plus attentivement, la pitié que Dickens n'a pas eue pour elle nous envahit malgré nous. Telle situation, qui nous avait semblé amusante, prend, à la réflexion, une valeur différente. N'est-elle pas moins comique que navrante, cette petite scène qui en dit long sur la tendresse réciproque des dames de Manor-Farm ? M. Tupman, que Rachel a séduit par l'élégante dignité de ses manières, lui adresse quelque banal compliment. « Trouvez-vous mes nièces jolies ? demande Miss Wardle, enchantée du tour que prend la conversation. — Je les trouverais charmantes, si leur tante n'était pas ici. — Oh ! vous êtes sévère, reprend Miss Rachel, mais, voyons, si elles avaient un peu plus de fraîcheur, ne croyez-vous pas qu'elles seraient passables, aux lumières ? » Les jeunes personnes en question devinent qu'on parle d'elles. Il faut infliger à tante Rachel d'immédiates et dures représailles. L'une d'elles se penche : « Tante chérie ? — Quoi donc ? mon enfant. — J'ai grand peur que vous ne preniez froid. Voici un fichu pour vous envelopper la tête. Il faut vous soigner, pensez donc, à votre âge ! »

Si fleureter et minauder ne sont plus de son âge, du moins son désir d'être aimée et surtout de connaître dans un autre milieu une vie plus libre et moins humiliée n'a-t-il rien qui doive surprendre. Elle est — depuis longtemps — prête à écouter le premier qui, dans un jargon plus ou moins sentimental, lui offrira l'occasion d'échapper à la sujétion et à l'effacement auxquels son célibat la condamne. Un mariage, même imprudent ou malheureux, lui semble préférable à l'existence que lui font à Manor-Farm la bonté un peu méprisante de son frère et les railleries de ses nièces. Elle est dupe et dupe par sa faute, et cependant nous voulons l'excuser. Sa conduite la convainc de la plus grotesque aberration, mais l'attitude des siens à son égard ne justifierait-elle pas une pire folie ? Ridicule et sotte comme elle l'est, cette Rachel Wardle, qu'attendent au

1. The Pickwick papers, 1826.

retour de sa lamentable aventure les plaisanteries de son frère et les moqueries de ses nièces, nous offre, malgré le grotesque voulu et presque forcé de ses traits, une image véridique de la condition de la « vieille fille » dans une société qui ne lui attribue aucune tâche et, partant, ne saurait lui donner une place qu'à titre d'aumône.

Résignée ou aigrie, cette femme doit subir une destinée à laquelle, dans le célibat, elle ne peut échapper. Sa situation personnelle, son milieu et son entourage immédiat le lui interdisent. Car la classe moyenne, à ses différents degrés, suit généralement l'exemple de l'aristocratie. Dans les familles nobles, on le sait, l'institution du majorat réunit dans les mains du fils aîné — seul héritier du nom et des titres — tous les domaines et souvent la majeure partie des autres biens de la famille, tandis que les cadets et les filles de la maison ne se voient attribuer qu'une somme comparativement insignifiante. La loi de succession, en dehors de l'aristocratie, avantage également l'homme. Un père ou un frère hérite de toutes les terres que possédait sa fille ou sa sœur célibataire, à moins qu'un testament n'en attribue une partie aux sœurs de la défunte ; une mère ne peut pas hériter de son fils ou de sa fille, la totalité de leurs biens, même si elle a été apportée dans la famille par la mère, revient au père ou à ses collatéraux.

En revanche, l'obligation plutôt morale que matérielle incombe au chef de la famille de faire à son foyer une place aux isolées, tantes ou sœurs célibataires. La dépendance de leur situation a pour corollaire chez celles-ci un grand attachement aux préjugés et aux conventions du monde, préjugés qui, dans la « gentry » ou dans la classe moyenne, s'exercent avec plus de force encore que dans l'aristocratie. La chose, d'ailleurs, se conçoit aisément. Les membres de l'aristoratie possèdent une situation privilégiée due à la naissance et, par conséquent, les infractions qu'ils pourraient commettre à telle convention sociale ne sauraient détruire ni même ébranler leur prestige. Au contraire, entre les différents degrés de la classe moyenne il n'existe aucune ligne de démarcation bien nette, excepté celle d'une éducation plus ou moins soignée et d'un respect plus ou moins grand pour les coutumes et les préjugés mondains. Aussi, une femme de cette classe doit-elle aux siens et à elle-même de ne jamais déroger en renonçant à l'oisiveté qui fait d'elle « a lady », une dame, alors que les créatures d'essence plus vulgaire pourraient exercer un quelconque des métiers de femme. Il est de son devoir d'accepter la situation effacée que lui fait l'hospitalité du chef de famille et si, d'aventure, quelque vicissitude l'oblige à gagner son pain et à renoncer à son rôle de parasite, elle doit encore obéir au préjugé qui considère le travail en dehors du foyer comme dégradant pour une femme et choisir une des occupations auxquelles l'opinion admet qu'une femme bien élevée peut se livrer.

A tous les tournants de sa vie, elle est dépendante, liée de mille liens invisibles et serrés qui l'empêcheraient d'agir librement, si elle en pouvait concevoir l'envie. Aucune de ces vieilles filles ridicules ou touchantes dont le roman anglais nous montre si souvent l'image avant 1850 et même une ou deux décades plus tard, ne révèle mieux que certains personnages de Mrs. Gaskell[1] le pouvoir de cette ambiance à laquelle elles doivent d'être ce qu'elles sont. Cranford est une paisible petite ville dont la population — en ce qui concerne les « gens distingués », s'entend — est presque exclusivement féminine. Réduites par l'exiguité de leurs ressources à l'existence la plus parcimonieuse et la plus uniforme, les dames de la bonne société de Cranford, veuves ou demoiselles, sont hantées par la crainte d'oublier un instant la distinction et l'élégance des manières qui doit invariablement caractériser les femmes nées dans une condition au-dessus du vulgaire. C'est un des articles de leur foi de considérer comme indélicate et grossière toute allusion, soit à des soucis d'argent, soit à la gêne, cependant évidente, qui règne dans leurs petits ménages. C'est en cachette qu'elles se livrent à telles besognes domestiques qui leur semblent entraîner une renonciation à la dignité de leur rang. Toutefois, si la mesquinerie, le vide de leur existence ne les rendaient sottes et routinières, leurs innocentes faiblesses ne seraient pas dangereuses et même pourrait-on voir dans leur désir de paraître toujours au-dessus de grossiers soucis matériels d'argent ou de ménage, l'indice d'une instinctive et foncière délicatesse. Ne pas consentir à avouer sa pauvreté, fût-ce à soi-même, n'est-ce pas se placer implicitement au-dessus de toute contingence et refuser aux circonstances extérieures le pouvoir que tant de gens sont portés à leur attribuer ? Cependant, si l'on peut expliquer et essayer de justifier l'attitude des dames de Cranford, on ne peut faire de même pour certains de leurs préjugés. Leur culte des bienséances et des conventions mondaines, poussé jusqu'à l'absurde, engourdit leur intelligence et leur âme. A leurs yeux, l'univers est borné aux limites de leur classe et de leur milieu : le menu peuple de Cranford, commerçants et artisans, occupe presque une sphère différente et respire un autre air que celui dont elles vivent. Ne jamais se livrer à aucun travail utile leur semble un état de grâce dans lequel une femme bien née doit s'efforcer de persévérer. Et même si la pauvreté réduit l'une d'entre elles à l'existence la plus mesquine, elle demeure persuadée que nul avantage matériel ne pourrait compenser le sacrifice qu'elle ferait en épousant un homme d'un rang inférieur, fût-il son égal et plus, par l'éducation et l'intelligence. Cette conviction est celle de Miss Matty Jenkyns, qui vieillit à Cranford où le ciel lui fit la grâce de naître fille d'un pasteur « apparenté aux Arley, seigneurs de

1. Cranford, by Mrs Gaskell, 1853.

Arley Hall ». Il y a plus de trente ans, alors que Matty était une toute jeune fille, un jeune propriétaire des environs, riche et cultivé, mais de souche paysanne, eut l'insigne audace de s'éprendre d'elle et de le lui dire. Malgré l'amour que lui inspirait le jeune homme, Matty lui répondit en pleurant qu'il ne fallait pas nourrir de telles pensées, car une fille de recteur, et dont la famille touche à l'aristocratie, ne saurait épouser qu'un gentleman. Parfois, aux heures où ceux qui pensent le moins font involontairement un retour sur eux-mêmes, Miss Matty se dit : « J'aurais aimé avoir un mari et des enfants. » Elle ne conçoit pas, néanmoins, qu'elle aurait pu agir autrement à l'heure qui a décidé de toute sa vie. C'eût été de sa part une chose presque monstrueuse que d'accepter l'amour d'un homme dont le père et le grand-père étaient de simples cultivateurs, alors que les ancêtres des Jenkyns habitaient des châteaux et fréquentaient les universités.

Miss Matty a donc observé scrupuleusement et toujours les traditions de son milieu, mais elle est destinée à subir dans son âge mûr une déchéance involontaire. Elle vit, résignée au célibat, heureuse, dans la grisaille de ses placides journées, entourée d'amies dont la pauvreté d'esprit s'accorde bien avec sa puérilité, sa faiblesse de caractère et sa timidité naturelles. Une banqueroute — à cette époque, c'est-à-dire entre 1830 et 1850, les spéculations sur les chemins de fer engloutissaient d'innombrables fortunes — supprime les petites rentes dont vivait Miss Matty, dans cette bienheureuse oisiveté où Cranford voit le signe distinctif d'un rang supérieur. Faire pour de l'argent un travail quelconque ou ouvrir une boutique, voilà les deux alternatives qui s'offrent à Miss Matty. Elles lui sont également haïssables, et pourtant, il faut vivre. Comment accorder, dans cette situation pénible, ces deux nécessités impérieuses : vivre et garder son rang ? La difficulté est d'autant plus grande que, au commencement du XIXe siècle, l'éducation des filles bien nées les prépare uniquement aux devoirs de maîtresse de maison qu'elles auront — on le souhaite — à remplir plus tard chez leur mari. Miss Matty, comme ses contemporaines, possède ou a jadis possédé les talents d'agrément destinés à rehausser, aux yeux des épouseurs, les charmes d'une jeune fille. Elle a su — il y a bien des années — jouer des variations sur l'air de « Ah ! vous dirai-je, Maman ! » et faire des petites corbeilles en entrelaçant des bandes de papier de couleur. A l'heure où elle se trouve sans ressources, il ne lui reste, des talents de jadis, que l'habileté nécessaire à tricoter des bas. Faudra-t-il donc que la pauvre fille meure de faim ? Une amie à l'esprit ingénieux découvre pour Miss Matty une voie de salut. Si on peut l'amener à s'abaisser jusqu'au négoce, elle vendra à ses amies et connaissances du thé de la Compagnie des Indes, occupation qui n'est ni ardue, ni pénible, et suffisamment rémunératrice. Miss Matty, après de

longues hésitations, accepte cet arrangement. Et, pour ménager ses justes susceptibilités, ses amies tiendront à honneur de lui acheter assez de thé pour qu'elle puisse vivre, sans tenir vraiment boutique ouverte et sans perdre dans la société de Cranford la place qu'elle y a jusqu'alors occupée.

Mais Cranford, dont Mrs. Gaskell évoque si joliment l'atmosphère tiède et paisible, devient une exception dans l'Angleterre de 1840. L'immobilité, la lente douceur du cours des années, dans cette petite ville « presque entièrement aux mains des Amazones », c'est-à-dire des célibataires ou des veuves, sont choses qui tendent à disparaître à mesure que l'Angleterre du XIXe siècle, active, bruyante, âpre au gain et à la lutte, efface ou recouvre peu à peu les dernières traces du XVIIIe siècle attardé. Miss Matty et les autres isolées de Cranford représentent, à l'heure où Mrs. Gaskell les peint, un type qui survit à une époque presque disparue et la prolonge pendant quelques années encore dans une Angleterre dont l'aspect et l'âme profonde se sont complètement transformés. A l'écart de tous les grands courants de la vie moderne, dont l'action se fait ailleurs si fortement sentir, une Miss Matty ne connaît pas à Cranford, même dans la ruine, l'amertume que la vie moderne réserve à la vieille fille des classes moyennes, dans un milieu plus actif. Elle ne souffre que de l'isolement matériel et moral du célibat, mais elle ignore ses humiliations les plus cruelles, ses luttes les plus angoissantes. Les pires souffrances de la femme seule, ignorante, désarmée devant la vie, acceptant passivement la pauvreté à laquelle elle est incapable de se soustraire sont épargnées à Miss Matty et, si son image est embrumée de mélancolie, elle garde une sérénité et un charme qu'on ne retrouvera plus sur le visage de l'isolée.

(A suivre.) LÉONIE VILLARD.

NOTES & DOCUMENTS

Conseils aux Candidats

CERTIFICAT D'ALLEMAND DE L'ENSEIGNEMENT SECONDAIRE

[Dans une séance plénière tenue à la fin de la session de juillet dernier, le jury a cru devoir donner aux candidats les conseils suivants, qu'il nous autorise à reproduire. Il est à peine besoin d'ajouter que l'ensemble de nos lecteurs et les candidats aux examens, quels qu'ils soient, trouveront profit à lire les judicieuses remarques qui suivent.]

Thème et Version. — La faiblesse croissante de ces deux épreuves essentielles prouve qu'on les a trop négligées depuis quelques années. Une interprétation erronée de la réforme de 1902 a amené trop de candidats à croire que les exercices de traduction, dont l'usage prématuré avait seul été dénoncé comme funeste, étaient inutiles et même nuisibles, alors qu'ils n'ont jamais cessé d'être indispensables pour quiconque veut arriver à posséder réellement une langue étrangère. Mais il importe aussi de ne pas les pratiquer comme on les pratiquait autrefois, et je ne peux à cet égard mieux faire que de renvoyer les candidats aux conseils que je leur donnai au lendemain de la réforme, prévoyant ce qui allait arriver :

« Ce n'est pas en faisant du *thème pour le thème*, c'est-à-dire en partant exclusivement du français, qu'on apprend à faire un vrai *thème*. Une traduction, qu'il s'agisse de *thème* ou de *version*, ne consiste pas dans la simple substitution de *vocables* à d'autres *vocables* : mais, étant donné une pensée exprimée dans une langue, le problème consiste à la faire passer dans une autre langue. Or cela n'est possible qu'en soumettant cette pensée, pour ainsi dire, à une nouvelle conception ; en d'autres termes, il faut arriver à *repenser* dans une langue ce qui a été exprimé dans l'autre. Il y a donc un moment où il est de toute nécessité d'oublier les *mots* du texte à traduire et de ne retenir que la *chose* (pensée ou fait) qu'ils ont servi à exprimer, pour en trouver en bloc l'expression adéquate dans l'autre langue. Mais comment trouver rapidement et sûrement cette expression, si l'on n'a pas vécu dans le commerce des auteurs assez longtemps pour pouvoir les imiter en quelque sorte instinctivement ? Car ici notre travail se réduit à l'imitation des modèles existants, une langue ne pouvant s'inventer ni se construire *á priori*. On ne saurait donc trop recommander aux candidats, dans leur intérêt même, de s'en rapporter exclusivement à ces guides sûrs et infaillibles qu'ils ont toujours sous la main, et de renoncer à des procédés de travail dont l'impuissance n'est plus à démontrer.

« C'est encore l'insuffisance de la lecture des modèles, jointe au défaut d'attention et de réflexion, qui seule peut expliquer l'inaptitude de la plupart de nos candidats à faire une bonne traduction. Peu de personnes savent lire un texte, même facile, au point de s'assimiler tout ce qui en est utile tant au point de vue de la compréhension que de l'assimilation. C'est tout un art qui ne peut s'acquérir que par un travail lent et assidu, quotidien même. Combien consentent à s'y soumettre ? Le succès n'est pourtant que pour ceux qui sont capables de cet effort de volonté et de persévérance[1] ».

A. Pinloche.

Leoture expliquée. — L'épreuve de lecture expliquée n'a pas seulement pour but de constater si le candidat a une connaissance suffisante de la langue, elle doit permettre en outre de reconnaître ses qualités pédagogiques. Il ne s'agit pas seulement de montrer qu'on a compris un texte, il faut encore montrer comment on l'interpréterait devant des élèves déjà avancés (Première ou Philosophie), comment on ferait passer son contenu dans leur esprit. Toutes les explications données doivent donc être dominées par cette question : comment et dans quelle mesure peuvent-elles contribuer à l'intelligence du texte ?

I. — Il est naturel de commencer par « situer » le passage à expliquer. Les élèves doivent savoir de quel auteur est le texte, dans quel ouvrage il se trouve. Mais il ne s'en suit pas qu'on doive donner une analyse de l'ouvrage entier ou raconter toute la biographie de l'écrivain. Une bonne pédagogie veut qu'on dise tout ce qui est nécessaire, mais rien que ce qui est nécessaire. L'analyse n'est utile que dans la mesure où elle replace un morceau détaché dans l'ensemble dont il fait partie ; les indications biographiques n'interviennent qu'autant qu'elles peuvent faciliter la compréhension du texte.

II. — Pour l'explication du texte lui-même, deux méthodes se présentent. Ou bien commencer par des indications générales sur l'ensemble du morceau, sur les idées, sur leur enchaînement, et approfondir ensuite le détail, ou bien s'élever de l'intelligence du détail à la vue de l'ensemble. Si l'on considère que les élèves se trouvent placés devant un texte qu'ils ne peuvent comprendre à la première lecture, la seconde méthode paraît plus sage ; les considérations les plus intéressantes sur les idées ou sur le style du morceau passeront par-dessus leur tête, s'ils n'ont pas commencé d'abord par le comprendre. C'est encore une règle de saine pédagogie que d'aller du simple au composé, du facile au difficile. Commençons donc par le détail pour nous élever de la compréhension des mots à l'intelligence de la phrase, et de la compréhension des phrases à la vue de l'ensemble.

III. — Dès lors, deux questions se posent : Que faut-il expliquer ? Comment faut-il expliquer ?

Puisqu'il est admis que le candidat s'adresse à des élèves d'une classe supérieure, il est inutile de s'arrêter à des mots supposés connus, comme *töten*, *Gewitter*. Par contre, on ne saurait laisser passer sans une explication des termes d'un usage moins fréquent, comme *scheuen*, *trachten*, *gestellt sein lassen*, qui peuvent embarrasser les élèves. C'est dans ce choix que le professeur fera preuve de discernement.

1. Rapport sur le concours du Certificat de 1903.

Il n'y a pas de procédé passe-partout pour expliquer les mots. C'est l'affaire du professeur de choisir selon les cas, parmi les moyens à sa disposition, ceux qui lui paraissent les plus convenables, et c'est là encore que le candidat fera preuve de ses aptitudes pédagogiques. Mais on peut cependant signaler certains procédés défectueux ou attirer l'attention sur d'autres moyens trop peu employés.

Les candidats ont généralement tendance à se contenter d'équivalents. Ils expliquent par exemple *geschickt* par *gewandt*, *bloßstellen* par *entblößen*, *Vollbringung* par *Vollstreckung*. Ils croient avoir expliqué lorsqu'ils n'ont fait que substituer une difficulté à une autre. Sans compter les cas où les équivalents donnés sont inexacts, comme *Menge* pour *Gedränge* ou *Schriftsteller* pour *Verfasser*. Le procédé en lui-même peut servir, mais à condition qu'il apporte un véritable éclaircissement.

Un autre défaut assez commun est d'accumuler les explications. Comment l'élève pourrait-il se reconnaître dans ce déluge de paroles ? il risque fort de perdre pied et de ne plus rien voir du tout. Parmi les différentes explications qui peuvent se présenter à l'esprit, il faut choisir la plus claire et la plus brève, et s'en tenir à celle-là.

Par contre, les candidats se servent rarement de l'exemple, qui est cependant un des moyens d'explication les plus féconds. Le mot *listig* ne s'éclaire-t-il pas si l'on rappelle comment le renard trompe les animaux par ses ruses ? — L'étymologie peut aussi rendre service dans certains cas, mais, bien entendu, lorsqu'elle est accessible aux élèves, sans étalage de vaine érudition (rapprocher *vorhanden* de *Hand*, *Bezirk* de *Zirkel*, *aufs geratewohl* de *geraten*).

En expliquant le détail de l'expression, il faut enfin se garder de deux erreurs. N'oublions pas que si nous expliquons les mots, ce n'est pas pour eux-mêmes, mais pour atteindre la pensée de l'auteur. Le candidat n'a pas devant lui une liste de vocables détachés, mais un texte. Il ne lui suffit donc pas de faire comprendre les mots isolément ; il lui faut ensuite les relier pour faire comprendre l'idée qu'ils expriment. Mais, d'autre part, le mot enchâssé dans la phrase ne présente qu'une seule de ses facettes, n'est pris que dans une acceptation déterminée : N'expliquer que ce sens, c'est figer le mot dans l'esprit de l'élève en une signification trop restreinte. Il faut donc partir du sens propre pour aboutir à l'explication du mot pris comme élément de la phrase.

Ce qui importe dans l'exercice de lecture expliquée, c'est la méthode et la précision. Sinon, il se réduit à un pur verbiage et à une paraphrase sans profit. Bien conduit, au contraire, c'est un des exercices des plus féconds, car il peut témoigner que l'enseignement des langues vivantes, tout en donnant des connaissances pratiques, peut aussi contribuer à l'éducation générale de l'esprit.

G. Delobel.

Commentaire grammatical. — Le commentaire grammatical est une épreuve plus dangereuse qu'elle ne paraît au premier abord. Il faut, pour y réussir pleinement, du savoir et des qualités diverses. L'une de ces qualités est l'initiative personnelle : aussi n'y a-t-il pas de règle absolue, de plan qui vaille pour tous les cas. Voici cependant quelques conseils qui pourront ne pas être superflus.

Le candidat se trouve en présence d'un texte de vingt à trente lignes,

qu'il a le loisir d'examiner à tête reposée. De ce texte il doit extraire ce qui est de nature à instruire et à intéresser des élèves qui connaissent les éléments de la grammaire. A lui de témoigner de son sens pédagogique en faisant un choix judicieux des faits qui méritent d'être retenus et en les exposant avec méthode, avec clarté, avec goût.

Pour ce qui est de l'ordre à adopter, toute disposition est légitime qui est basée sur un groupement logique. L'essentiel est que les faits de même ordre soient envisagés d'un même coup d'œil. Il est clair que toutes les remarques intéressant la *flexion* doivent être réunies, éclairées les unes par les autres, et non présentées au hasard de la rencontre. La clarté sera atteinte si les explications sont aisément intelligibles, et évitent avec le même soin le fatras et l'excès de concision. Il sera pourvu aux exigences du goût si la préoccupation est constante de présenter les observations de façon à tenir l'attention en éveil. Autre chose est, par exemple, à propos de l'*inflexion*, de passer en revue les divers mots où une voyelle est infléchie, en se bornant à constater la règle grammaticale, ou de montrer dans un même texte l'influence physiologique d'un *i* visible *(Tag : täglich)* et, partant de là, de faire voir que la même cause a produit les mêmes effets dans des cas ou l'*i* ancien, auteur de l'inflexion, a disparu *(lang : länger)*. De même l'esprit de l'élève sera plus satisfait si l'on prend soin de réunir — lorsque l'occasion en est offerte — les formes diverses d'un même vocable fournies par le texte. Ainsi, s'il arrive que dans le texte à commenter se trouvent *ward* et *wurden*, *Mann* et *menschlich*, *rinnen* et *rennen*, ces formes doivent être étudiées et faire le point de départ d'une explication générale. Mais ce qui est contre toute pédagogie et aussi contre la loyauté de l'examen c'est, à propos d'un mot quelconque, d'exposer — ou de réciter — un chapitre de grammaire qu'un esprit de prévoyance aura incité à préparer soigneusement en vue d'une utilisation toujours possible si l'on sait s'y prendre. Présenter la théorie des particules tantôt séparables tantôt inséparables à propos d'un *unter* cueilli dans le texte, c'est faire l'aveu d'un défaut du sens de l'enseignement.

Il est de toute évidence que c'est la grammaire pratique, c'est-à-dire l'ensemble des règles qui enseignent la correction, qui fait le fonds du commentaire grammatical, soit que l'on constate que les lois sont appliquées, soit que l'on remarque — ce qui arrivera dans un passage poétique — qu'elles ne sont pas observées, soit que se présentent des cas douteux, où il faut prendre parti.

Comme appui de la grammaire usuelle peut intervenir la grammaire historique. Il n'est pas contestable que plus un professeur sera documenté sur le passé de la langue qu'il enseigne, mieux cela vaudra. Il sera ainsi mis à l'abri d'affirmations telles que celle-ci : « *ü* et *i* étaient volontiers confondus au temps de Gœthe, et cette confusion persiste dans la langue populaire ». La connaissance de l'évolution de l'allemand permettra à un candidat qui trouve dans son texte *ein eisern Gittertor* de faire une réflexion plus juste et plus instructive que la suivante : « Le poète a supprimé la terminaison de l'adjectif ». Mais c'est une grave erreur de croire que la grammaire historique soit une science à enseigner aux élèves. Son rôle doit se borner à élucider des faits obscurs, à montrer le jeu de lois psychologiques et physiologi-

ques là où un esprit non averti ne voit que le chaos de règles arbitraires, à faire d'instructifs rapprochements entre des langues différentes, bref à agir sur l'intelligence de l'élève et à stimuler sa curiosité intellectuelle. Ce but sera atteint si le professeur sait observer une juste mesure, s'il se garde de toute exposition dogmatique, de toute digression stérile, s'il adapte ses observations sur l'histoire de la langue au degré de culture et à la maturité d'esprit de ses élèves. C'est là question de tact. L'intelligence des candidats leur fixera les limites qu'il est imprudent de dépasser.

F. Piquet.

Les candidats trouveront encore des indications utiles dans les différents rapports du jury parus de 1898 à 1912 et reproduits en partie dans *La Nouvelle Pédagogie des langues vivantes*, 1913, H. Didier, pp. 67-78.

Certificat primaire et mobilisation

Des mesures de réparation ont été prises[1] en faveur des candidats de l'enseignement primaire mobilisés ; on leur a accordé le maintien pour deux sessions, de l'admissibilité acquise à une session précédente. Mais, tandis que les candidats aux professorats lettres et sciences bénéficient de deux sessions spéciales (en janvier et juin 1920), et d'un programme spécial qui sera celui de 1914, allégé, ces mesures de faveur ne sont pas étendues aux candidats aux professorats spéciaux : « Il n'a pas paru nécessaire d'instituer ni des sessions spéciales, ni des programmes réduits pour ces divers examens pour lesquels il n'est, en fait, établi aucun programme annuel. »

Les candidats au Certificat primaire se sont naturellement émus ; voici la partie essentielle d'une lettre que nous avons reçue à ce sujet :

« Je doute que cette solution satisfasse les candidats au professorat des langues vivantes, et la raison invoquée par la circulaire pour motiver cette différence de traitement ne leur semblera guère valable en ce qui les concerne. Vous savez, en effet, M. le Directeur, que nous avons un programme annuel, et un lourd programme où ne figurent que bien peu des auteurs que nous avons préparés pour 1914. Notre préparation a été, plus encore peut-être que celle des candidats aux professorats lettres et sciences, gênée par la guerre ; on peut, à la rigueur, lire et travailler dans les tranchées, on ne s'y entretient pas dans la connaissance d'une langue. Depuis, rares sont les privilégiés qui ont pu travailler utilement. Les classes de la réserve de l'active seront démobilisées en août et septembre ; c'est dire que nous ne pourrons, ni profiter des vacances pour aller en Angleterre nous retremper, regagner un peu du terrain perdu depuis 1914, ni préparer le lourd programme d'auteurs français et étrangers qui nous est imposé.

» C'est avec bien peu de chances de succès que nous allons affronter le concours de septembre ! La circulaire du 5 avril présente certainement une lacune en ce qui nous concerne. N'est-il pas temps encore de

1. Voir la circulaire du 5 avril 1919.

la combler ? Pourquoi n'obtiendrions-nous pas, à notre tour, le bénéfice d'une session et d'un programme spéciaux ? Je vous prie, etc. .. »

Les renseignements que nous avons puisés à bonne source ne permettent malheureusement pas d'espérer une session spéciale, comme le demande notre correspondant. Il n'est pas non plus question, à notre connaissance, de réduire les programmes. On n'est pas d'avis, en haut lieu, de « limiter un programme déjà limité à une liste d'auteurs, et qui ne comporte pas, comme les programmes de lettres et de sciences, d'études générales de littérature, d'histoire, etc. »

Les intéressés pourraient répondre que si en effet le programme de leur examen ne comporte pas « d'études générales », les auteurs français, avec les questions posées à leur sujet, exigent une préparation sérieuse et une culture assez étendue. Les raisons que fait valoir notre correspondant, parlant au nom des mobilisés, semblent garder toute leur force. En attendant, nous ne pouvons qu'exprimer le vœu que le jury leur tienne compte, dans toute la mesure possible, des conditions spéciales dans lesquelles ils affrontent l'examen du Certificat.

Diplôme d'Etudes Supérieures. — Paris (1919).

ALLEMAND

M. Brugeille. — *La Satire de J. Nestroy*, auteur dramatique autrichien (1801-1862).

Mlle Galland. — *Mlle de Klettenberg.*

M. Taillebot. — *La polémique de Hebbel contre Schiller.*

Mlle Valot. — *Lenau : die Albigenseur.*

ITALIEN

M. Arrighi. — *Poetic minori d'Alfieri.*

Mlle Jourdan. — *La Vivante ensevelie* dans la littérature italienne du XIVe au XVIe siècle. Recherches sur la formation et les variations d'une légende.

BIBLIOGRAPHIE

LANGUE ALLEMANDE

GASTON VARENNE.— **Deutschland im Weltkriege, eine Sammlung von deutschen Zeugnissen**, 179. p. — Paris, Vuibert, 1919.

G. Varenne a le mérite d'avoir, le premier, à notre connaissance, réalisé l'idée que beaucoup de pédagogues ont eue au cours de la guerre : mettre entre les mains de notre jeunesse d'aujourd'hui et de demain les pièces ou au moins, quelques-unes des pièces essentielles qui prouvent le « Crime allemand ».

S'il n'est ni dans le rôle ni dans le tempérament de maîtres français de prêcher la haine à leurs élèves, il est strictement de leur devoir d'enseigner à la génération qui monte, et même à un certain nombre de celles qui lui succèderont, la vérité sur les origines du grand drame qui vient de se dérouler et dont elles auront peut-être encore à souffrir comme nous en souffrons nous-mêmes, malgré son heureuse issue à notre profit.

Pour que cette vérité apparaisse indiscutable, G. Varenne a voulu la puiser exclusivement aux sources allemandes. Il a groupé des déclarations typiques de l'empereur, du chancelier, du prince Lichnowsky, qui en 1914 était ambassadeur d'Allemagne en Angleterre, du Dr Muehlon, un des directeurs des usines Krupp, du Dr Nicolaï, célèbre professeur de l'Université de Berlin, de l'auteur du fameux pamphlet « J'accuse », enfin de deux d'entre les principaux représentants de la littérature pangermaniste, Tannenberg, Naumann, et de quelques journalistes.

De l'ensemble de ces documents où, naturellement le « Manifeste des 93 » figure en bonne place, ressortent à l'évidence : la préméditation allemande, les vastes espoirs qui en formaient à la fois la base et l'objectif, l'atrocité et l'hypocrisie des méthodes de guerre conçues et appliquées par les Allemands, la culpabilité du peuple allemand entier, culpabilité intellectuelle et morale non moins que culpabilité de fait, et enfin la grandeur et l'amertume de la désillusion allemande, avec, en dépit des assurances présentes, tout ce qu'elle contient de sourdes menaces pour l'avenir.

Nous avons là, en un éloquent raccourci, un tableau de la mentalité des Allemands avant, pendant et après la guerre, tableau d'autant plus fidèle et d'autant plus parlant qu'ils en ont fourni eux-mêmes les traits et la couleur.

Ces documents sont tous également accusateurs, mais ils le sont diversement : les uns le sont, involontairement, par leur contenu, tels ceux qui émanent de l'empereur, du chancelier, des écrivains pangermanistes ; les autres le sont volontairement, par leur tendance, comme les protestations du Dr Muehlon, du Prof. Nicolaï. Le plan du livre a voulu qu'ils soient enchevêtrés les uns dans les autres ; les élèves, auxquels l'ouvrage

est destiné, le lisant seuls, pourraient en être, parfois, surpris et gênés, il y a là une disposition un peu fâcheuse à notre sens, mais comme il est peu vraisemblable que beaucoup de nos élèves s'aventurent seuls en une telle lecture, le mal n'est pas grand, le commentaire du professeur fera les transitions et donnera les éclaircissements nécessaires.

Au total, le livre de G. Varenne est excellent. A notre avis, il devrait constituer une lecture obligatoire, en Philosophie ou en Mathématiques, non seulement pour les « élèves d'allemand », mais pour tous les élèves quels qu'ils soient ; d'où la nécessité de le traduire pour qu'il soit accessible à tous, et à cette traduction, je souhaiterais la plus large diffusion possible dans toutes les écoles de France, dans les primaires aussi bien que dans les secondaires ; pas un jeune Français ne devrait ignorer son contenu et les leçons et les avertissements qu'il comporte.

H. Loiseau.

Deutscher Staat. Deutsche Kultur. — Hrgg. von der Heeresgruppe Herzog Albrecht 1918. Karl J. Trübner. Strasbourg.

Cet ouvrage se compose d'une série de conférences faites à l'Université de Strasbourg devant un public militaire d'officiers ou soldats d'instruction moyenne. C'est un livre de propagande et de vulgarisation, mais destiné à des auditeurs et des lecteurs de choix. L'inspiration en est, comme on s'y attend, délibérément pangermaniste. Mais les problèmes du passé et du présent allemands sont étudiés avec tout le sérieux et la compétence qu'on pouvait demander aux maîtres appelés. Seulement, toute cette science est allemande ; c'est un panégyrique de l'œuvre allemande.

Education, philosophie, littérature, érudition, art, institutions sociales, commerce et économie, tout ce qui est allemand est digne d'admiration. L'admiration est devoir national. Ce qui est annoncé, ce qui doit venir. L'Allemagne s'élance vers de magnifiques destinées.

Les questions posées par la guerre, ravitaillement, institutions sociales, œuvres de solidarité, d'assurances et de prévoyance, politique financière du présent et de l'avenir, sont examinées avec une certaine diversité de point de vue ; des solutions sont proposées, qui valent d'être étudiées.

Le livre offre un vif intérêt ; nous ne connaissons de l'Allemagne depuis cinq ans que ce qu'on nous en a dit. Le moment est venu d'entendre sa voix. Nous serons stupéfaits de l'immensité de son effort, de son génie pratique, de la puissance de son optimisme et de ses ambitions. Nous admirerons, pourquoi pas ? Admiration ne veut dire ni sympathie, ni pardon.

Ce monstre d'organisation, c'est la France qui l'a vaincu.

J.-J.-A. Bertrand.

Ungarn und Deutschland, von J. Sztirenyi, K. u. K. wirklicher Geheimer Rat, kgl ung. Staatssekretär A. D. Mitglied des ung. Reichstags. 1917, G. Fischer. Iéna.

L'opinion d'Autriche-Hongrie s'attendait à la paix dès fin 1916. Pour être prêts à l'après-guerre, il fallait s'organiser, s'unir. La Hongrie devait entrer délibérément dans cette ligue économique de l'Europe Centrale

destinée à contre-balancer les effets de l'alliance commerciale préparée par l'Entente. Il était urgent de fonder un Zollverein général des puissances alliées autour de l'Allemagne, et l'intérêt immédiat de la Hongrie était d'unir intimement ses destinées à celles du germanisme. C'est la thèse même de l'ouvrage *Ungarn und Deutschland*, recueil d'articles et discours parus dans diverses revues. Toute une littérature a traité de ce problème principalement jusqu'au début de 1917. On trouvera dans cet ouvrage le compendium des différentes raisons invoquées en faveur de cette coalition douanière. Quelques-unes sont périmées. D'autres, le plus grand nombre, sont encore debout, plus instantes que jamais. Les attitudes de politique étrangère de la Hongrie future sont encore mal définies. Il est plus que jamais nécessaire que nous sachions ce qui s'y trame.

J. J. A. B.

ÉTATS-UNIS

Précis de l'Histoire des Etats-Unis d'Amérique, par Henri-Léon Hovelaque, agrégé de l'Université. Paris, Delagrave, 1919, br. 5 fr. (maj. comprise).

« Aider, par un exposé sincère de son passé, de ses mobiles, de son idéal, à dissiper les erreurs ou les préventions qui pourraient subsister encore, plus spécialement en France, à l'égard du peuple américain, montrer le rôle qu'y a joué notre pays dans sa formation, — rôle bien plus important qu'on ne se le figure de prime abord, — tel est le modeste but de ce petit livre. »

On peut dire que l'auteur, qui parle ainsi, a atteint son but. En un volume de 275 pages, il a réussi à condenser l'essentiel, et à tracer à grandes lignes l'histoire des Etats-Unis, depuis les origines, c'est-à-dire les premières tentatives de colonisation française et anglaise, jusqu'aux temps modernes et à la présidence de M. Wilson. L'introduction, courte mais substantielle, est naturellement la partie la plus personnelle de l'ouvrage.

A ceux qui auraient besoin d'acquérir, ou de rafraîchir, la connaissance des événements importants et des idées directrices dans l'histoire des Etats-Unis, nous ne saurions mieux faire que de recommander ce résumé. Nous souhaitons qu'une seconde édition permette bientôt de corriger quelques erreurs typographiques et d'améliorer l'expression de plusieurs passages.

G. C.

CHRONIQUE UNIVERSITAIRE

Agrégation d'Espagnol. — Les épreuves définitives de l'agrégation d'espagnol sont modifiées ainsi qu'il suit, à dater de 1920 :

a) Une leçon en français sur une question se rapportant au programme arrêté chaque année ;

b) Une leçon en langue étrangère sur une question se rapportant au programme arrêté chaque année.

Chacune de ces leçons sera faite après cinq heures de préparation surveillée ; les ouvrages demandés par le candidat seront, autant que possible, mis à sa disposition ;

c) Une explication, après une heure de préparation, de deux textes espagnols, l'un ancien, l'autre moderne. Durée : trois quarts d'heure.

Un dictionnaire en langue étrangère, indiqué par le jury, sera mis à la disposition du candidat ;

d) Un thème oral improvisé ;

e) Explication improvisée d'un passage d'une revue portugaise ou italienne.

Diplôme d'études italiennes. — Il est institué un diplôme élémentaire *d'études italiennes* de l'Université de Lyon.

Les conditions de scolarité et d'obtention du diplôme ont été publiées au *Bulletin* du 9 août dernier.

Certificat des lettres. — Par arrêté du 3 juillet 1919, le Ministre de l'instruction publique a modifié comme suit les épreuves du certificat des lettres (jeunes filles).

Pour la première partie *(ordre des lettres)*, épreuves écrites, à l'article 11, 5° : « soit une composition de langues vivantes comprenant une rédaction et une version allemandes, anglaises, espagnoles, italiennes (durée : quatre heures), soit une version latine (durée : quatre heures).

Epreuves orales :

Article 14. — Langues vivantes. Traduction, suivie d'un commentaire en langue étrangère, d'un texte tiré d'un auteur choisi par l'aspirante sur une liste empruntée aux programmes des lycées.

Lecture à haute voix d'un texte de journal ou de revue que l'aspirante résume aussitôt après en langue étrangère.

Ou langue latine. Traduction d'un texte latin tiré d'un auteur choisi par l'aspirante sur une liste publiée chaque année ; questions relatives à la grammaire et au vocabulaire du texte traduit.

Pour l'*ordre des sciences :*

7° Une interrogation sur les langues vivantes (allemand, anglais, espagnol ou italien), ou traduction orale d'un texte latin facile.

La seconde partie, *ordre des lettres*, est aussi modifiée pour les épreuves orales :

Article 26. — ... 4° explication (traduction suivie d'un commentaire en langue étrangère) d'un texte étranger tiré d'un des auteurs inscrits annuellement au programme (après une demi-heure de préparation surveillée). Durée : vingt minutes.

Ou explication (traduction suivie d'un commentaire en français) d'un texte latin tiré d'un des auteurs inscrits annuellement au programme (après une demi-heure de préparation surveillée). Durée : vingt minutes.

Soutenance de thèses pour le doctorat ès lettres. — Le samedi 14 juin 1919, M. Charbonnel (Marie, Joseph, Paul, Jean, Roger), professeur au lycée de Saint-Etienne, a soutenu, devant la Faculté des lettres de l'Université de Paris, ses thèses pour le doctorat ès lettres, sur les sujets suivants :

Thèse complémemtaire. — *L'Éthique de Giordano Bruno et le deuxième dialogue de Spaccio.*

Thèse principale. — *La pensée italienne au XVIe siècle et le courant libertin.*

M. Charbonnel a été déclaré digne du grade de docteur ès lettres avec la mention : *Honorable.*

Légion d'Honneur. — Ont été nommés dans l'ordre national de la Légion d'honneur, par le Ministère de la Guerre :

M. Adrien Godart, officier-interprète de 1re classe (professeur d'allemand aux lycées Louis-le-Grand, Henri-IV et Condorcet) ;

M. Gaston Varenne, officier-interprète de 1re classe (professeur d'allemand au lycée Condorcet) ;

M. Frétigny, officier-interprète de 2e classe (chargé de cours d'allemand au Prytanée Militaire) ;

Par le Gouvernement d'Alsace et de Lorraine :

M. Schlienger, professeur d'allemand au lycée Janson-de-Sailly, adjoint au Directeur général de l'Instruction publique et des Beaux-Arts en Alsace et Lorraine.

Liste d'aptitude aux fonctions de professeur dans les lycées de Seine et Seine-et-Oise (1919-1920). — *Pour les chaires d'allemand :* MM. Berteaux, Rouen ; Joffroy, Nantes ; Krummholtz, Besançon ; Pitrou, Caen. — *Dames :* Mmes Bianquis, Saint-Quentin ; Carrère, Auxerre ; Davesnes, Havre ; Girard, Lyon ; Guéritot, Nancy.

Pour les chaires d'anglais : MM. Bahans, Bordeaux ; Chaffurin, Lyon ; Chemin, Rouen ; Demolon, Dijon ; Debailleul, Lille ; Dequaire, Lyon ; Duchemin, Marseille ; Fournery, Orléans ; Marlarmey, Poitiers ; Messiaen, Nantes ; Meyer, Amiens ; Orange, Cherbourg ; Rabache, Amiens ; Renard, Marseille ; Corteel, Saint-Quentin ; Rivallan, Agen. — *Dames :* Mmes Bécourt, Dijon, détachée au lycée Condorcet ; Brousse, Caen ; Bussonnet, Clermont-Ferrand ; Castella, Clermont-Ferrand ; Cantecor, Alger ; Dupré, détachée au lycée Henri-IV ; Dupouts, Bordeaux ; Fournery, Brest ; Lalou, Amiens.

Pour les chaires d'espagnol : MM. Amade, Montpellier ; Boussagol, Carcassonne ; Pitolet, Nîmes ; Saroïhandy, Poitiers.

Pour les chaires d'italien : MM. Ronzy, Valence ; Rouede, Nice ; Valentin, Grenoble.

Nominations. — I. Enseignement supérieur. — *Collège de France.* — M. Morel-Fatio, professeur de langues et littératures de l'Europe méridionale au Collège de France, est autorisé à se faire suppléer, pendant l'année scolaire 1919-1920, par M. Saroïhandy, professeur au lycée de Bayonne, chargé de cours aux Facultés des lettres de Poitiers et de Bordeaux.

Sorbonne. — M. Martinenche, professeur adjoint, maître de conférences de langue et littérature espagnoles à la Faculté des lettres de l'Université de Paris, est nommé, à partir du 1er novembre 1919, professeur de langue et littérature espagnoles à ladite Faculté (fondation de l'Université de Paris remplaçant la maîtrise de conférences de langue et littérature espagnoles supprimée).

Université d'Aix-Marseille. — M. Spenlé, professeur à la Faculté des lettres de l'Université d'Aix-Marseille, est chargé en outre, pour l'année scolaire 1919-1920, d'un cours annexe de philosophie à la Faculté des sciences de ladite Université.

II. Enseignement secondaire. — MM. Chaffurin, angl., de Lyon au lycée Buffon ; Messiaen, angl., de Nantes au lycée Charlemagne ; Rabache, angl., d'Amiens au lycée Buffon ; d'Hangest, angl., de Versailles au lycée Condorcet ; Bourgeois, angl., Versailles ; Meyer, angl., d'Amiens au lycée Henri-IV ; Wolff, angl., du collège Rollin au lycée Henri-IV ; Danchin, angl., de Douai au collège Rollin ; Renard, angl., de Marseille au lycée Janson-de-Sailly ; Fournery, angl., d'Orléans au lycée Louis-le-Grand ; Dupré, angl., du lycée Carnot au lycée Montaigne ; Chemin, angl., de Rouen au lycée Carnot ; Chobas, all., du lycée Carnot au lycée Voltaire ; Demolon, angl., de Dijon au lycée Voltaire ; Dequaire, angl., de Lyon au lycée Voltaire ; Duchemin, angl., de Marseille au lycée Voltaire ; Mallarmey, angl., de Poitiers au collège Rollin ; Corteel, angl., de Saint-Quentin au petit lycée Condorcet.

MM. Bongard, angl., de Longwy à Romans ; Fèvre, all.. de Gaillac à Wassy ; Ben Chemoul, arabe, de Mostaganem à Oudjda (Maroc).

MM. Schmitt, all., de Besançon à Alger ; Waldner, all., du Mans à Amiens ; Le Tournau, all., de Lorient au Mans ; Schuffenecker, all., à Lorient ; Michel, all., de Digne à Avignon ; Lebay, all., de Toulon à Digne ; Dontenville, all., de Poitiers à Toulon ; Hirtz, all., de Poitiers à Avignon ; Bourgoin, all., de Limoges à Poitiers ; Geismar, all., de Vesoul à Limoges ; Desanlis, all., de Bastia à Vesoul ; Simondet, all., à Bastia ; Chappey, all., à Chambéry ; Foissy, all., d'Alger à Chaumont ; Hagen, all., de Moulins à Alger ; Favre, all., de Bourg à Moulins ; Husson, all., d'Avignon à Douai ; Malaisie, all., de Reims à Evreux ; Roy, all., à Reims ; Martin, all., à Laon ; Ravizé, all., de Caen à Lyon ; Trevet, all., du Havre à Caen ; Bordier, all., de Guéret à Montauban ; Thierry, all., de Montauban à Montluçon ; Guey, all., de Mende à Montauban ; Deniniolle, all., de Tournon à Nevers ; Maynard, all., du Prytanée à Tournon ; Esswein, all., de Constantine à Oran ; Isselé, all., de Reims à Orléans ; Vaillant, all., à Orléans ; Taillandier, all., à Pau ; Desesbats, all., d'Agen à Périgueux ; Caujolle, all., à Agen ; Straub, all., de Soissons à Roanne ; Foulon, all., de Quimper à Rochefort ; Landre, all., de Sézanne à Quimper ; Laurens, all., de Lyon à Rodez ; Cagniard, all,, du Quesnoy à Saint-Omer ; Loussert, all., d'Aurillac à Tulle ; Vernet, all., à Valence ; Cahen, all., à Valence ; Lecigne, all., de Cambrai à Vendôme ; Lewtow, all., de Bruyères à Vesoul ; Montagné, ital., de Nice à Bastia ; Langlais, ital., de Tournon à Bourg ; Camugli, ital., de Marseille à Tournon ; Garnier, ital., d'Annecy à Clermont ; Guiton, ital., de Gap à Annecy ; Ronzy, ital., de Valence à Lyon ; Crémieux. ital., de Tournon à Valence.

MM. Collin, all., aux écoles J.-B.-Say, Turgot et Arago ; Collet, esp., à l'école J.-B.-Say ; Beslon, angl., de l'école normale de Douai au collège

Chaptal ; Bascan, angl., de Rambouillet à l'école J.-B.-Say ; Duchemin, angl., de l'école Turgot à l'école Colbert.

Agrégation. — Par arrêté du 24 juillet, est nommé agrégé des lycées (ordre des langues vivantes), par application de l'article 1er de l'arrêté du 22 avril 1919 :

M. Garnier (Henri), déclaré admissible aux épreuves orales à un concours antérieur à 1914.

Le présent arrêté aura son effet à dater du 1er octobre 1919.

Anglais. — MM. Bahans, nommé Condorcet, maintenu sur sa demande à Bordeaux ; Danchin, nommé Rollin, maintenu sur sa demande à Douai.

MM. Villeneuve, de Condom à Albi ; Chrétien, de Beauvais à Alençon ; Parmentier, de Saint-Quentin à Amiens ; Prugnard, de Saint-Claude à Annecy ; Gondry, du Quesnoy à Bar-le-Duc ; Rey, de Figeac à Bayonne ; Lalou, d'Oran à Beauvais ; Grept, à Besançon ; Rivoallan, d'Agen à Bordeaux ; Caralp, d'Alais à Agen ; Garrigou, de Saint-Nazaire à Alais : Adam, à Bourges ; Despont, de Bayonne à Cahors ; Salvan, de Saint-Jean-d'Angély à Bayonne ; Gédéon, de Vitry-le-François à Chaumont ; Simon, de Béthune à Cherbourg ; La Cecilia, du lycée Montaigne à Constantine ; Clech, à Dijon ; Tiraud, de Pontivy à Evreux ; Le Pezennec, de Valognes à Pontivy ; Camp, à Gap ; Sallé, à Grenoble ; Pomiès, de Carcassonne à Grenoble ; Rosenstiel, de Constantine à Carcassonne ; Perrin, à La Rochelle ; Rivière, à Laval ; Bertrand, de Toulouse à Limoges ; Rocher, de Saint-Etienne à Lyon ; Dauven, de Charleville au Mans ; Dhaleine, de Laon à Charleville ; Connes, à Marseille ; Combes, de Nogent-le-Rotrou à Montauban ; Cibaud, d'Ambert à Montluçon ; Roger, de Clermont à Montpellier ; Veigneau, à Moulins ; Auvray, de Saint-Brieuc à Nantes ; Fauré, de Cherbourg à Saint-Brieuc ; Berranger, à Nice ; Dufour, à Nimes ; Ménos, de Carcassonne à Nîmes ; Tiburce, de Libourne à Carcassonne ; Orieux, d'Alger à Orléans ; Malrieu, à Alger ; Talbot, à Périgueux ; Renaudeau, d'Armentières à Poitiers ; Sauvage, de Valenciennes à Poitiers ; Porey, à Valenciennes ; Mallet, de Montaigne à Reims ; Paimblant, de Vienne à Roanne ; Reynaud, à Rouen ; Digeon, de Bordeaux à Rouen ; Saurat, à Bordeaux ; Guennebaud, à Saint-Brieuc ; Maillet, d'Ajaccio à Saint-Etienne ; Trapé, à Sens ; Maillan, à Toulon ; Barrat, à Toulon ; Darnaud, à Toulouse ; Génévrier, de Roanne à Tours ; Morfin, de Charolles à Roanne ; Baron, de Brive à Tulle ; Heller, de Privas à Valence ; Simon, de Périgueux à Valence ; Pruvost, à Périgueux ; Le Pézennec, de Pontivy à Cherbourg ; Aviron, de Monaco à Lyon ; Garrigou, d'Alais à Rochefort.

Allemand. — MM. Laval, à Rochefort ; Rigambert, à Tarbes (ch. de c. nommé prof.) ; Berthelot, d'Albi à Alais ; Catala, de Douai à Cherbourg.

Espagnol. — MM. Delcombre, de Beauvais à Brest ; Pons, d'Angoulême à Carcassonne ; Dives, de gram. en esp., à Angoulême ; Barrau, à Foix ; Roustan, à Montpellier ; Denjean, de Cahors à Poitiers ; Thomas, de Mont-de-Marsan à Tarbes ; Rimey, de Foix à Mont-de-Marsan ; Bompierre, à Foix ; Baradat, à Toulouse.

Programme des Concours pour 1920 [1]

AGRÉGATION D'ALLEMAND

I. — Histoire de la civilisation.

1° Les dieux germaniques.
Consulter en particulier : *Die Edda übersetzt und erlautert von Hugo Gering* (Lpz. et Vienne, Bibl. Institut) et W. Golther. *Handbuch der germanischen Mythologie* (Lpz., Hirzel).

2° La pensée religieuse dans le romantisme allemand, de 1796 à 1817. Novalis et Schleiermacher.

Textes :

a) Schleiermacher. — *Uber die Religion, Reden an die Gebildeten unterihren Verachtern*, discours 2 et 5.

b) Novalis. — *Hymnen an die Nacht ; Heinrich von Ofterdingen*, 1re p., ch. VIII et 12e partie.

3° Plans de reconstruction, politique, sociale et morale dans l'Allemagne contemporaine.
Die Arbeiterschaft in neuen Deutschland : hersg. von Fr. Thimme und Carl Legien. (Lpz., Hirzel).

Textes :

a) Dans le dit ouvrage : les articles de Legien, Oncken, Lensch, Schmidt, Troeltsch et Schulz.

b) Walther Rathenau. — *Von Kommenden Dingen.* (Berl., S. Fischer) p. 85 à 151.

II. — Histoire de la littérature.

1° La période du Sturm und Drang, 1770 à 1780. Gœthe, Wagner, Lenz, Klinger.

Textes :

a) Gœthe. — *Goetz von Berlichingen.*

b) Lenz. — *Der Hofmeister.*

c) Klinger. — *Simsone Grisaldo.*

2° Les Idées de Gœthe sur la Nature.

Textes :

a) *Fragment über die Natur. — Der Versuch als Vermittler. — Anschauende Urteilskraft. — Bedenken und Ergebung. — Erfinden und Entdecken. — Erstes Entwurf einer allgemeinen. — Einleitung in die vergleichende Anatomie, ausgehend von der Osteologie. — Geschichte meines botanischer Studiums* (Jubilaümsausgabe, tome 31 ; édit. Hempel, tomes 33 et 34).

1. Nous publions ces programmes à titre de renseignement, tels qu'ils ont été affichés ou communiqués à la suite des épreuves orales, il y a de cela deux mois. Depuis, ni le *Journal Officiel*, ni le *Bulletin de l'Instruction Publique* ne nous ont apporté (1er octobre) de texte officiel en ce qui concerne les examens de juin-juillet 1920.

b) Gedichte. — *Gott und die Welt.*
c) *Faust zweiter Teil : Klassische Walpurgisnacht.*

3° La Poésie Lyrique de 1822 à 1844. HEINE et LENAU.
Textes :
a) HEINE. — *Lyrisches Intermezzo.* — *Die Hein Kehr.* — *Aus der Harzreise.* — *Romanzen.*
b) LENAU. — *Bilder der Sehnsucht.* — *Bilder der Vergangenheit.* — *Frühling.* — *Herbst.* — *Wanderung im Gebirge.* — *Heidebilder.* — *Reiseblätter* I et II. - *Atlantica.* — *Waldbilder.* — *Gestalten.*

L'examen comportera la traduction et le commentaire linguistique d'un texte de moyen haut allemand.

CERTIFICAT SECONDAIRE D'ALLEMAND

I. — AUTEURS.

Gottfried von Strassburg. — *Tristan und Isolde*, neu bearbeitet von W. Hertz, Stuttgart, Cotta. (Die Minnegrotte, die Entdeckung, Scheinen und Meiden).
Gœthe. — *Götz von Berlichingen.*
Schiller. — *Don Carlos.*
Heine. — *Die Harzreise.*
Lenau. — *Lieder der Sehnsucht ; Lieder der Vergangenheit ; Frühling ; Herbst ; Wanderung im Gebirge ; Heidebilder ; Reiseblätter*, I & II ; *Atlantika ; Waldlieder ; Gestalten.*
Walther Rathenau. — *Von Kommenden Dingen*, p. 25 à 251. (Berlin, S. Fischer 1917).

II. — DICTIONNAIRE AUTORISÉ POUR LES ÉPREUVES ORALES.

Duden. — *Orthographisches Wörterbuch der deutschen Sprache.*

III. — OUVRAGES A CONSULTER.

C. Lyon. — *Deutsche Grammatik* (Collection Göschen).
Mehaghel. — *Die deutsche Sprache.*
Friedrich Kluge. — *Unser Deutsch* (Verlag von Quelle und Meyer).
Friedrich Seiler. — *Die Entwicklung der deutschen Kultur im Spiegel des deutschen Lehnworts* (Halle, 1905).
F. Piquet. — *Phonétique allemande.*
H. Paul. — *Deutsches Wörterbuch.*

AGRÉGATION D'ANGLAIS

A. *Les Origines de la prose anglaise.*

1. Sweet's Anglo-Saxon Reader.
   Aelfred. — State of England, p. 4 à 7.
   Aelfric. — Life of King Oswald, p. 80 à 87.
2. Morris and Skeat's specimens of Early English, vol. 1, The Ancien Riwle, p. 115 à 123 ; vol. 2, John Wyclif. Gospel of Mark, p. 215 à 236.
3. English Bible of 1611 (Ed. Camb. Univ. Press).

B. *La Pastorale de la Renaissance anglaise.*

1. Spenser. — Colin Clout's Come Home Again.
2. Sir Philip Sidney. — Arcadia. Bk 1 (Ed. Feuillerat. Cam. English Classics).
3. Shakespeare. — Winter's Tale, Act. IV.
4. Ben Jonson. — The Sad Shepherd.

C. *La Restauration ; la Littérature ; la Vie.*

1. Butler. — Hudibras. Part. I.
2. Pepys's *Diary*. — (Ed. Braybrooke, p. 1, 351).
3. Dryden. — Absolom and Achitophel. Part. 1.
4. Wycherley. — The Gentleman Dancing Master.

D. *La seconde génération romantique.*

1. Byron. — (Childe Harold's Pilgrimage, Cantos 3 et 4.
2. Shelley. — Prometheus Unbound.
3. Keats. — Odes.
4. De Quincey. — Confessions of an Opium-Eater.
5. Hazlitt. — Table-talk (On living to one's self).

On thought and Action ; on Will-Making, on certain inconsistencies in Sir Joshua Reynold's Discourses ; On Paradox and Common-Place ; On Vulgarity and Affectation ; On a landscape of Nicolas Poussin ; On Milton's sonnets ; On going a Journey ; On coffee-house Politicians).

CERTIFICAT SECONDAIRE D'ANGLAIS

1. Shakespeare. — *A Winter's Tale.*
2. Pepys's *Diary*. — (Everyman's) p. 1, 351.
3. Byron. — *Childe Harold*, Cantos 3 et 4.
4. Hazlitt. — *Table Talk* (Everyman's), p. 90-204.
5. Stevenson. — *An Inland Voyage.*
6. T. Hardy. — *The Woodlanders.*

CERTIFICAT SECONDAIRE

(Session spéciale d'avril 1920)

ALLEMAND

1. Lessing. — Extraits des « *Lettres sur la littérature moderne* » et des « *Lettres archéologiques* » (Paris, Hachette).
2. Kleist. — *Michael Kohlhaas.*
3. Goethe. — *Campagne in Frankreich.*
4. Schiller. — *Wallensteins Tod.*
5. Gromaire. — *Deutsche Lyrik*, I. Teil (Paris, A. Colin).

ANGLAIS

1. Shakespeare. — *Winter's Tale.*
2. Byron. — *Childe Harold*, Cant. 3 et 4.
3. Stevenson. — *An Inland Voyage.*
4. Th. Hardy. — *The Woodlanders.*

ESPAGNOL

1. *Romances fronterizos*, nos 1038, 1064, 1102, 1083, 1088, 1085, 1180, du *Romancer general*, de Duran, tome II (B. A. E.).
2. Villegas. — *Historia del Abencerraje y la hermosa Jarifa.*
3. *Don Quijote*, segunda parte, cap. 22-24.
4. Calderon. — *La cena del rey Baltazar.*
5. José Zorilla. — *Don Juan Tenorio.*
6. Juan Valera. — *La Buena fama.*

ITALIEN

1. Dante. — *Purgatorio XXIV.*
2. Petrarque. — *Rime*, nos 125-139 (éd. Carducci).
3. B. Cellini. — *Vita*, éd. O. Bacci ad uso delle scuole, p. 79-110 (Sansoni).
4. V. Alfieri. — *Vita*, época quarta (1775-1790).
5. G. Leopardi. — *All' Italia; le Ricordanze; la Ginestra.*

LICENCE ÈS LETTRES

A l'Université de Paris est maintenue, pour les années 1920 et 1921, la liste des auteurs pour la licence ès lettres, établie par l'arrêté du 6 août 1917, sauf la modification suivante :

Série : Langues et Littératures étrangères vivantes

AUTEURS RUSSES

Alférof et Grousinski. — *La littérature d'avant Pierre-le-Grand.* Moscou, 1909.
Fone-Visine. — *Le Mineur* (Nedorosl). Lettres de France.
Pouchine. — *Poésies lyriques* (1819-1929).
Gogol. — *Le Reviseur.*
Hertzen. — *Mémoires* (Bouiloié i Doumy), 1re et 2me parties.
Ivan Tourguénief. — *Fumée.*
Léon Tolstoï. — *Guerre et Paix*, 4me partie (1812).
Tchékhof. — *La Nuit sainte.*

Dans les universités d'Aix-Marseille, Besançon, Bordeaux, Caen, Clermont, Dijon, Grenoble, Lille, Lyon, Montpellier, Nancy, Poitiers, Rennes et Toulouse sont maintenues, pour les années 1920 et 1921, les listes des auteurs pour la licence ès lettres établie par l'arrêté du 6 août 1917.

Les étudiants qui auront été mobilisés pourront opter pour la liste approuvée par l'arrêté du 30 juin 1913.

CERTIFICAT PRIMAIRE

Enseignement des Langues Vivantes dans les Ecoles Normales et les Ecoles Primaires Supérieures (1920).

I. — AUTEURS FRANÇAIS auxquels seront empruntés les sujets de la Composition Française et le texte de l'explication française :

Corneille. — *Cinna.*
Molière. — *Le Bourgeois Gentilhomme.*

La Bruyère — *Les Caractères* (Chapitre de la Mode).
Buffon. — *Les Epoques de la Nature* : Septième et dernière Epoque. (Ed. Georges Meunier, Delalain, p. 163-188).
Marivaux. — *L'Epreuve.*
Lamartine. — *Jocelyn*, neuvième époque (Episode des Laboureurs).
V. Hugo. — *La Légende des Siècles* (Booz endormi ; Première rencontre du Christ avec le tombeau ; Le Mariage de Roland).
A. Daudet. — *Lettres de mon Moulin* (Le secret de Maître Cornille ; La Chèvre de M. Seguin ; Le Phare des Sanguinaires ; L'Agonie de la Sémillante).

II. — Les épreuves orales de langue étrangère porteront, à la même session, sur les ouvrages suivants :

1° *Traduction d'un passage d'un auteur français.*

Edmond About. — *Le Roi des Montagnes.*

2° *Lecture et traduction d'une page d'un auteur étranger.*

AUTEURS ALLEMANDS.

Lessing. — *Minna von Barnhelm.*
Goethe. — *Campagne in Frankreich.*
Gromaire. — *Deutsche Lyrik.* I Teil (Colin).
Loiseau, Senil et Wolfromm. — *Erzählende Prosa*, p. 1-199 (Didier).

AUTEURS ANGLAIS.

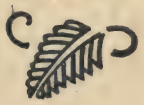
Shakespeare. — *Jules César.*
Tennyson. — *Four Poems* (Ed. Vallod, Hachette).
Kipling. — *The Kipling Reader* (Macmillan).
Thomas Hardy. — *Under the Greenwood Tree.*

AUTEURS ESPAGNOLS.

Tirso de Molina. — *Marta la piadosa.*
Antonio de Villegas. — *Historia del Abencerraje y la hermosa Jarifa.*
Ramon D. Peres. — *Musgo.*
J. M. de Pereda. — *El sabor de la tierruca.*

AUTEURS ITALIENS.

Boccage. — *Novelle scelte* (éd. Fornaciari, Sansoni). Nov. VII, X, XIII.
Le Tasse. — *Jérusalem délivrée*, ch. XIII.
Baretti. — *Scritti scelti* (éd. Menghini, Sansoni), p. 67-106.
Berchet. — *Il Romito del Cenisio.* Giulia (éd. Sansoni ou Sonzogno).



Concours et Examens de 1919

ÉPREUVES ÉCRITES

(Suite)

CERTIFICAT D'APTITUDE A L'ENSEIGNEMENT DE LA LANGUE ALLEMANDE DANS LES LYCÉES ET COLLÈGES

THÈME

Qu'est-ce qu'une Nation ?

Par leurs facultés diverses, souvent opposées, les nations servent à l'œuvre commune de la civilisation ; toutes apportent une note à ce grand concert de l'humanité, qui, en somme, est la plus haute réalité idéale que nous atteignions. Isolées, elles ont leurs parties faibles. Je me dis souvent qu'un individu qui aurait les défauts tenus chez les nations pour des qualités, qui se nourrirait de vaine gloire, qui serait à ce point jaloux, égoïste, querelleur, qui ne pourrait rien supporter sans dégaîner, serait le plus insupportable des hommes. Mais toutes ces dissonances de détail disparaissent dans l'ensemble. Pauvre humanité ! que tu as souffert ! que d'épreuves t'attendent encore ! Puisse l'esprit de sagesse te guider pour te préserver des innombrables dangers dont ta route est semée !

Je me résume. L'homme n'est esclave ni de sa race, ni de sa langue, ni de sa religion, ni du cours des fleuves, ni de la direction des chaînes de montagnes. Une grande agrégation d'hommes, saine d'esprit et chaude de cœur, crée une conscience morale, qui s'appelle une nation. Tant que cette conscience morale prouve sa force par les sacrifices qu'exige l'abdication de l'individu au profit d'une communauté, elle est légitime, elle a le droit d'exister. Si des doutes s'élèvent sur ses frontières, consultez les populations disputées. Elles ont bien le droit d'avoir un avis dans la question. Voilà qui fera sourire les transcendants de la politique, ces infaillibles qui passent leur vie à se tromper et qui, du haut de leurs principes supérieurs, prennent en pitié notre terre à terre. « Consulter les populations, fi donc, quelle naïveté ! Voilà bien ces chétives idées françaises qui prétendent remplacer la diplomatie et la guerre par des moyens d'une simplicité enfantine. » Attendons, laissons passer le règne des transcendants, sachons subir le dédain des forts. Peut-être, après bien des tâtonnements infructueux, reviendra-t-on à nos modestes solutions empiriques. Le moyen d'avoir raison dans l'avenir est, à certaines heures, de savoir se résigner à être démodé. (RENAN.)

N.-B. — Les candidats devront se servir de l'écriture allemande.

VERSION

Der extreme Nationalismus.

Die Ziele, die ein Volk aus seiner Überlieferung mit reifem Sinn entwickelt, müssen irgendwie sittlichen Gehaltes sein. Sie brauchen nicht rein moralischer Art zu sein, aber sie müssen sich moralisch rechtfertigen lassen. Blosse Herrschaftsgedanken, die den Groberergeist nur dürftig verhüllen, der Glaube an eine kulturelle Mission, wenn man den Wert der eigenen Kultur grossprecherisch überschätzt, das Aufstellen einer sittlichen oder humanen Weltmission, wenn man dabei nur auf den eigenen Vorteil aus ist, das Fordern einer grossen Stellung in der Welt, wenn man das eigene Haus kaum zu bestellen imstande ist — das alles sind Ziele ohne echten und sittlichen Gehalt, und ein Volksgeist, der ihnen nachlebt, wird früher oder später einen Zusammenbruch erleben. Aus der Notwendigkeit des Selbstbewusstseins und einer gewissen Überschätzung seiner Kraft gerät fast jedes Volk von Zeit zu Zeit in solche Gefahr, denn ein jedes besitzt unter den Volksgenossen Elemente, die zur blinden Überschätzung antreiben, die nur sich als den Mittelpunkt der Welt betrachten und die Herabsetzung aller Mitbewerber als ihre Aufgabe ansehen. Es ist der extreme Nationalismus oder Chauvinismus, der in solcher Gesinnung und Tätigkeit sich kundgibt und der noch keinem Volke zum Segen gereicht hat, wenn er in ihm zur Vorherrschaft gelangte. Denn indem er von maszloser Überschätzung des eigenen und gehässiger Verkennung fremden Volkstums ausgeht, verwirrt er das Urteil, das die Völker über sich behalten sollen, und steckt er Ziele auf, die das erlaubte Mass im Wettbewerb der Völker überschreiten. Er ist, da er von Überschätzung des eigenen Wertes ausgeht, überall fern von Besonnenheit und Gerechtigkeit... Wo der Geist eines Volkes noch gesund ist, wird er den extremen Nationalismus weder zur Herrschaft noch zu Einfluss kommen lassen.

Professor Dr. WALTER GOETZ [1],
Der Volksgeist (Schützengrabenbücher).

COMPOSITION FRANÇAISE

SUR UNE QUESTION GÉNÉRALE DE MORALE OU DE LITTÉRATURE.

Appréciez ce jugement de Mme de Staël :

« La littérature allemande est peut-être la seule qui ait commencé par la critique ; partout ailleurs la critique est venue après les chefs-d'œuvre, mais en Allemagne, elle les a produits. »

COMPOSITION EN LANGUE ALLEMANDE

Goethe's Gesinnungen über den Krieg überhaupt nach seiner " *Campagne in Frankreich* ". Inwiefern lassen sie sich mit dem deutschen Standpunkt im jüngsten Weltkriege vereinigen ?

1. Major d. R. und Bataillonsführer in der K. bayr. Infanterie.

CERTIFICAT D'APTITUDE A L'ENSEIGNEMENT DE LA LANGUE ESPAGNOLE DANS LES LYCÉES ET COLLÈGES

THÈME

Pour la comédie, qui doit être la représentation de la vie ordinaire, nous l'avons tournée tout à fait sur la galanterie, à l'exemple des Espagnols ; sans considérer que les anciens s'étaient attachés à représenter la vie humaine, selon la diversité des humeurs ; et que les Espagnols, pour suivre leur propre génie, n'avaient dépeint que la seule vie de Madrid, dans leurs intrigues et leurs aventures.

J'avoue que cette sorte d'ouvrage aurait pu avoir dans l'antiquité un air noble et je ne sais quoi de plus galant ; mais c'était plutôt le défaut de ces siècles-là que la faute des auteurs. Aujourd'hui la plupart de nos poètes savent aussi peu ce qui est des mœurs, qu'on savait en ce temps-là ce qui est de la galanterie. Vous diriez qu'il n'y a plus d'avares, de prodigues, d'humeurs douces et accommodées à la société, de naturels chagrins et austères. Comme si la nature était changée, et que les hommes se fussent défaits de ces divers sentiments, on les représente tous sous un même caractère, dont je ne sais point la raison ; si ce n'est que les femmes aient trouvé, dans ce siècle-ci, qu'il ne doit plus y avoir au monde que des galants.

Nous avouerons bien que les esprits de Madrid sont plus fertiles en invention que les nôtres ; et c'est ce qui nous a fait tirer d'eux la plupart de nos sujets, lesquels nous avons remplis de tendresses et de discours amoureux, et où nous avons mis plus de régularité et de vraisemblance. La raison en est qu'en Espagne, où les femmes ne se laissent presque jamais voir, l'imagination du poète se consomme aux moyens ingénieux de faire trouver les amants en même lieu ; et en France, où la liberté du commerce est établie, la grande délicatesse de l'auteur est employée dans la tendre et amoureuse expression des sentiments...

Pour la régularité et la vraisemblance, il ne faut pas s'étonner qu'elles se trouvent moins chez les Espagnols que chez les Français. Comme toute la galanterie des Espagnols est venue des Maures, il y reste je ne sais quel goût d'Afrique, étranger des autres nations et trop extraordinaire pour pouvoir s'accommoder à la justesse des règles. Ajoutez qu'une vieille impression de chevalerie errante, commune à toute l'Espagne, tourne les esprits des cavaliers aux aventures bizarres.

SAINT-ÉVREMOND.

VERSION

Une Conversation de Don Lolo avec sa nièce Pepita.

PERSONAJES.

PEPITA REYES.

DON LOLO, *bastante viejo, pero retocado y con pretensiones. Viste de americana y hongo, y usa piel al cuello y puños de goma.*

DON LOLO. — Hola, pitusa. ¡ Qué día, chica, qué día !... Este otoño de Madrid es una primavera andaluza. Bueno ; hoy se conoce que allá

arriba están de gaudeamus y el sol ha tomado unas copas; sí, porque nunca lo he visto más alegre. [*Quítase el hongo, la piel y los puños de goma...*] ¡ Qué falta me está haciendo un sombrero !... Este pobre ya no puede con más café.

PEPITA. — Anoche viniste cuando clareaba, don Lolo.

DON LOLO. — No tanto, sobrina ; me recogí tarde, pero no tanto. Estuve en el Real, viendo salir al público. Era función de gala, y yo no podía perder eso. ¡ Chica, qué mujeres ! ¡ qué lujo ! Me transporté á mis buenos tiempos. Saludé á la Infanta ; pero me parece que no me vió.

PEPITA. — Don Lolo, tú siempre estás hablando de tus buenos tiempos, y á mí me da el corazón que son las ganas. Mientes lo que puedes.

DON LOLO. — ¿ Por lo de la Infanta lo dices ? Pues no eches en saco roto que me estima y que me ha concedido varias audiencias. Pronto serán sus días, y no seré yo quien deje de firmar en el álbum.

PEPITA. — Sí ; porque si nota la falta se va á picar. ¿ Echaste al correo la carta que te di ?

DON LOLO. — No, chica, no he estado de humor. Y he pasado por veintitrés estancos lo menos. Pero basta que lleven en sí las cosas sombra de obligación, para que mi libre voluntad las rechace. Soy el soberano de mí mismo.

PEPITA. — Lo que eres un soberano vago. En tu vida has hecho más que pasearte, don Lolo... ¿ Adónde has ido esta mañana ?

DON LOLO. — ¡ Uh !... No me he dado punto de reposo. He visto la parada en Palacio, que me gusta mucho ; he oído media misa en San Francisco el Grande y en las Calatravas el resto ; he visto entarugar la calle del Barquillo — ¡ qué mal lo hacen ! — he visto regar la del Saúco, hoy Prim — por cierto que lo encharcan todo y voy á tener que comprarme unos chanclos de goma ; — he mediado en Recoletos en una disputa entre un golfo y un guardia — tenía razón el golfo ; — he visto pasar por el Prado el batallón de Cazadores de Madrid... [*Tararea marchando con cierta marcialidad cualquier paso doble :*] Ta ta chin na, ta ta chin na... Y por último he visto una boda de esas de café popular, en la que la novia era más fea quel el novio ; como siempre... ¡ Con que si te parece que he perdido la mañana !... [*Cantando :*]

! Qué hermosa es la vida
Que el cielo nos dío !...

PEPITA. — Don Lolo, estás más loco que un cohete.

SERAFÍN Y JOAQUÍN ÁLVAREZ QUINTERO.

COMPOSITION FRANÇAISE

Vous connaissez l'Espagne pour y avoir voyagé et pour avoir lu beaucoup d'ouvrages espagnols ou relatifs à l'Espagne. Vous avez noté que la nature et l'histoire y ont marqué des régions bien distinctes (Castille, Manche, Aragon, Catalogne, Andalousie, Galice, Asturies, etc.). Parmi ces régions, quelle est celle que vous préférez ? Indiquez les traits caractéristiques de la région préférée.

COMPOSITION EN LANGUE ESPAGNOLE

Ha llegado a ser opinión clásica, al tratar de España, la de que los Pirineos bastaron a separar a esta nación del movimiento intelectual de

Europa, obedeciendo a este aislamiento algunos de sus caracteres peculiares. Impugnando este parecer tradicional, un erudito contemporáneo sostiene que, así como los Pirineos no fueron nunca una barrera en lo político y en lo lingüístico, — pues en repetidos casos no detuvieron las invasiones, ni se deja de hablar catalán y vascuence en ambas vertientes, y el habla aragonesa se diferenciaba más, en lo antiguo, del castellano que del dialecto gascón o bearnès, — no lo fueron tampoco en lo que atañe a las ideas ni en lo literario. — Discutir estos dos juicios opuestos.

CERTIFICAT D'APTITUDE A L'ENSEIGNEMENT DE LA LANGUE ITALIENNE DANS LES LYCÉES ET COLLÈGES

THÈME

Venise en 1834.

La vie est encore si facile à Venise ! La nature si riche et si exploitable ! La mer et les lagunes regorgent de poissons et de gibier : on pêche en pleine rue assez de coquillages pour nourrir la population. Les jardins sont d'un excellent revenu : il n'est pas un coin de cette grasse argile qui ne produise généreusement en fruits et en légumes plus qu'un champ en terre ferme. De ces milliers d'isolettes dont la lagune est semée, arrivent tous les jours des bateaux remplis de fruits, de fleurs et d'herbages si odorants qu'on en sent la trace parfumée dans la vapeur du matin. La franchise du port apporte à bas prix les denrées étrangères ; les vins les plus exquis de l'Archipel coûtent moins cher à Venise que le plus simple ordinaire à Paris. Les oranges arrivent de Palerme avec une telle profusion que le jour de l'entrée du bateau sicilien dans le port on peut acheter dix des plus belles pour quatre ou cinq sous de notre monnaie.

La vie animale est donc le moindre sujet de dépense à Venise, et le transport des denrées se fait avec une aisance qui entretient l'indolence des habitants. Les provisions arrivent par eau jusqu'à la porte des maisons ; sur les ponts et dans les rues pavées passent les marchands au détail. L'échange de l'argent avec les objets de consommation journalière se fait à l'aide d'un panier et d'une corde. Ainsi toute une famille peut vivre largement sans que personne, pas même le serviteur, sorte de la maison.

Quelle différence entre cette commode existence et le laborieux travail qu'une famille seulement à demi pauvre est obligée d'accomplir chaque jour à Paris pour parvenir à dîner plus mal que le dernier ouvrier de Venise ! Quelle différence aussi entre la physionomie préoccupée et sérieuse de ce peuple qui se heurte et se presse, qui se crotte et se fait jour avec les coudes dans la cohue de Paris, et la démarche nonchalante de ce peuple vénitien qui se traîne en chantant et en se couchant à chaque pas sur les dalles lisses et chaudes des quais !

Georges SAND (*Lettres d'un voyageur*).

VERSION

Morte di Guidubaldo, Duca d'Urbino.

Urbino, a' 10 di giugno, 1508.

A M. Vincenzo Quirino, a Vinegia.

Erasi il povero signore ridotto in ultima magrezza e debollezza; pure perchè di possente complessione il vedevano essere i medici, d'alcuni accidenti avuti poco innanzi, che fecero ognuno dubitare della sua vita, essendosi esso riscosso, non si temea che morisse, ed attendevasi a ristorarlo; quando, sopraggiunto da un grave parosismo che gli indebolì la virtù, in due giorni pervenne a quel passo ad quale ognuno una volta perviene. Avea egli per addietro, dalla strema unzione in fuori, presi divotissimamente tutti quegli ordini che a santo cristiano si convengono. Perchè sentendozi già vicino al morire, chiese di bocca sua ancor quella; ed ebbela. Appresso la quale, avendo egli sempre accanto a sè la signora Duchessa, tra'l signor Prefetto ed i suoi più cari de' quali l'albergo era ripieno, vedendosi e sentendosi raccomandar l'anima da vescovi ed altri sacerdoti, co' lumi accesi e con tutti gli apparecchi che a quella ora ed a quelle cerimonie facean mestiero, la mano sotto la destra gota egli stesso adagiandosi, quasi preparandosi all' eterno sonno, quetissimo e senza alcun segno di morte o pure d'affanno, come gli altri sogliono, agli undici di maggio, alle ore cinque della notte, egli di questa vita passò, lasciando opinione in ciascuno che con miglior disposizione e grandezza d'animo e con maggior tranquillità e più santamente morire non si possa, che morisse egli.

Così ebbe fine la vita del più raro principe, con pace di tutti gli altri, della nostra età. Il quale, come che in molt cose poco avventuroso e poco fortunato fosse, in una si può veramente dire che sia stato fortunatissimo e felicissimo sopra quanti grandi uomini vissero e morîr giammai, e ciò fu in moglie. La quale non men pietosa e valorosa, anzi maravigliosa, a tutto 'l mondo nella morte del marito s'è dimostrata, che in vita si dimostrasse, venti anni continui che ella dimorò seco. Avea la infelice donna, incontanente che fu da' medici la vita del marito sfidata, fatto sì dolorosi pianti senza mai punto nè giorno nè notte riposarsi, che parea che dovesse muovere a piagnere i sassi medesimi della camera, dov'ella piangea. Non potea occhio alcuno mirarla, che asciutto si rimanesse nè orecchio udirla, il cui cuore non si sentisse della pietà acerbissimamente venir meno.

P. Bembo.

COMPOSITION FRANÇAISE

SUR UNE QUESTION GÉNÉRALE DE MORALE OU DE LITTÉRATURE

Si le moi est haïssable, comme l'a dit Pascal, comment s'explique le succès du genre autobiographique ? — Prendre les exemples dans la littérature italienne.

COMPOSITION EN LANGUE ITALIENNE

Come si svolse il pessimismo leopardiano ?

Bulletin de la GUILDE INTERNATIONALE

PRÉPARATION AUX EXAMENS D'ANGLAIS

Outre-Manche

COURS PAR CORRESPONDANCE

ANNÉE 1919/1920. — (1er TRIMESTRE : 10 SEMAINES).

CERTIFICAT PRIMAIRE.	LICENCE.
CERTIFICAT SECONDAIRE.	AGRÉGATION.

EXAMEN DE LA GUILDE.

Les élèves font chaque semaine soit un, soit deux devoirs, d'après l'inscription versée : thème, version, composition française ou anglaise, qui leur sont renvoyés corrigés et annotés, avec un plan ou un corrigé.

Les versions et les compositions françaises sont corrigées par des professeurs dont la langue maternelle est le français. Les thèmes et les compositions anglaises sont corrigés par des professeurs dont la langue maternelle est l'anglais.

CONDITIONS

Chaque trimestre se compose de dix semaines.

L'année scolaire commence, pour les cours par correspondance, le *1er Novembre.*

Certificat primaire :

Un devoir par semaine..... 30 fr. } par trimestre
Deux devoirs par semaine..... 50 fr. }

Certificat secondaire :

Deux devoirs par semaine..... 50 fr. par trimestre

Licence :

La série de 10 devoirs (5 thèmes et 5 versions, ou 10 thèmes, ou 10 versions)..... 30 fr.
Commentaire grammatical, le devoir..... 5 fr.

Agrégation :

La série de 10 devoirs..... 40 fr.
Dissertation, le devoir..... 6 fr.

Examen de la Guilde :

Un devoir par semaine..... 25 fr. par trimestre

De plus : Droits d'inscription (frais d'affranchissement) pour *l'année*

scolaire en cours, y compris un abonnement à la *Revue des Langues Vivantes*..... 20 fr.

Sans abonnement ..... 15 fr.

Pour corrrespondance *internationale*, supplément par trimestre ..... 3 fr.

Chaque trimestre se paie d'avance.

Prière d'effectuer les paiements autant que possible par mandats-cartes adressés à Mlle J.-A. Rigault, secrétaire-comptable de la Guilde, 6, rue de la Sorbonne, Paris (Ve).

Prière de lire très attentivement.

Afin d'éviter toute erreur dans la transmission des devoirs, les candidats sont priés de se conformer exactement aux indications suivantes :

1° Faire les devoirs sur du *papier léger* pour ne pas augmenter inutilement les frais de port. Si le papier est trop transparent, ne pas écrire au verso.

2° Faire les thèmes et les versions sur des feuilles séparées, mais attacher les feuillets d'un même devoir.

3° Faire partir les devoirs de façon qu'ils *arrivent* à la Guilde aux dates indiquées dans la *Revue*.

4° Indiquer en *tête* de chaque devoir : le nom, l'adresse, l'examen préparé, le cours suivi et le numéro du devoir.

5° Lorsqu'on a un renseignement à demander, prière d'envoyer une note adressée à Mlle H. Appert, secrétaire de la Guilde, et de bien vouloir indiquer au bas de la note *l'adresse* et *l'examen préparé*. (Certificat primaire 1 devoir, 2 devoirs, etc.)

CERTIFICAT SECONDAIRE

1er Novembre. — Thème 1. Version 1.
8 » Thème 2. Version 2.
15 » Composition anglaise 1. Version 3.
22 » Thème 3. Version 4.
29 » Thème 4. Composition française 1.
6 Décembre. — Thème 5. Version 5.
13 » Composition anglaise 2. Version 6.
20 » Thème 6. Composition française 2.

(Vacances de Noël).

10 Janvier. — Thème 7. Version 7.
17 » Thème 8. Version 8.

CERTIFICAT PRIMAIRE (2 devoirs par semaine).

1er Novembre. — Thème 1. Version 1.
8 » Thème 2. Version 2.
15 » Composition anglaise 1. Version 3.
22 » Thème 3. Composition française 1.
29 » Thème 4. Version 4.

6 Décembre. —	THÈME 5. VERSION 5.
13 »	COMPOSITION ANGLAISE 2. VERSION 6.
20 »	THÈME 6. VERSION 7.
	(Vacances de Noël).
10 Janvier. —	THÈME 7. COMPOSITION FRANÇAISE 2.
17 »	THÈME 8. VERSION 8.

CERTIFICAT PRIMAIRE (1 devoir par semaine).

1er Novembre. —	VERSION 1.
8 »	THÈME 2.
15 »	VERSION 3.
22 »	COMPOSITION ANGLAISE 1.
29 »	VERSION 4.
6 Décembre. —	THÈME 5.
13 »	COMPOSITION FRANÇAISE 2.
20 »	THÈME 6.
	(Vacances de Noël).
10 Janvier. —	VERSION 7.
17 »	THÈME 8.

CERTIFICAT SECONDAIRE ET CERTIFICAT PRIMAIRE

Version n° 1. — At some distance from the gate appeared the usual notice as to speed-limit. McKeogh, most scrupulous of drivers, obeyed. As there was a knot of idlers underneath and beyond the gate he slowed down to a crawl, sounding a patient and monotonous horn. We advanced; the peasant folk cleared the way sullenly and suspiciously. Then, deliberately, an elderly man started to cross the road, and on the sound of the horn stood stock still, with resentful defiance on his weather-beaten face. McKeogh jammed on the brakes. The car halted. But the infinitesimal fraction of a second before it came to a dead stop the wing over the near front wheel touched the elderly person and down he went on the ground. I leaped from the car, to be instantly surrounded by an infuriated crowd, which seemed to gather from all quarters of the broad, decaying square. The elderly man, helped to his feet by sympathetic hands, shook his knotted fists in my face. He was a dour and ugly peasant of splendid physique, as hard and discoloured as the walls of Aigues-Mortes; his cunning eyes were as clear as a boy's, his lined, clean-shaven face as rigid as a gargoyle; and the back of his neck, above the low collar of his jersey, showed itself seamed into glazed irregular lozenges, like the hide of a crocodile. He cursed me and my kind healthily in very bad French and apostrophized his friends in Provençal, who in Provençal and bad French made responsive clamour.

WILLIAM J. LOCKE.

Version n° 2.— SPLENDOURS OF SUNSET.— Nature has a thousand ways and means of rising above herself, but incomparably the noblest manifestations of her capability of colour are in these sunsets among the high clouds. I speak especially of the moment before the sun sinks,

when his light turns pure rose colour, and when this light falls upon a zenith covered with countless cloud forms of inconceivable delicacy, threads and flakes of vapour, which would in common daylight be pure snow-white, and which give, therefore, fair field to the tone of light. There is, then, no limit to the multitude and no check to the intensity of the hues assumed. The whole sky from the zenith to the horizon becomes one molten mantling sea of colour and fire ; every black bar turns into massy gold, every ripple and wave into unsullied shadowless crimsom, and purple and scarlet, and colours for which there are no words in language and no ideas in the mind, things which can only be conceived while they are visible ; the intense hollow blue of the upper sky melting through it all.

The concurrence of circumstances necessary to produce the sunsets of which I speak does not take place above five or six times in a summer, and then only for a space of from five to ten minutes, just as the sun reaches the horizon. Considering how seldom people think of looking for a sunset at all, and how seldom, if they do, they are in a position from which it can be fully seen, the chances that their attention should be awake, and their position favourable, during these few flying instants of the year, are almost as nothing. RUSKIN.

Version n° 3.— LICKCHEESE (coming between them very humbly, but in mortal anxiety and haste) Look here, gentlemen. (*To* TRENCH) You sir, I address myself to more particular. Will you say a word in my favour to the governor ? He's just given me the sack ; and I have four children looking to me for their bread. A word from you, sir, on this happy day, might get him to take me on again.

TRENCH *(embarrassed)*. — Well, you see, Mr Lickcheese ; I dont see how I can interfere. I'm very sorry, of course.

LICKCHEESE. — Mark my words, gentleman : he 'll find what a man he's lost the very first week's rents the new man'll bring him. Youll find the difference yourself, Dr Trench, if you or your children come into the property. Ive took money there when no other collector alive would have wrung it out. And this is the thanks I get for it ! Why, see here, gentlemen ! Look at that bag of money on the table. Hardly a penny of that but there was a hungry child crying for the bread it would have bought. But I got it for him — screwed and worried and bullied it out of them. I — look here, gentleman : I'm pretty seasoned to the work ; but theres money there that I couldn 't have taken if it hadn 't been for the thought of my own children depending on me for giving him satisfaction. And because I charged him four-and-twenty shillin' to mend a staircase that three women have been hurt on, and that would have got him prosecuted for manslaughter if it had been let go much longer, he gives me the sack. Wouldn 't listen to a word, though I would have offered to make up the money out of my own pocket — aye, and am willing to do it still, if you will only put in a word for me.

BERNARD SHAW.

Version n° 4 — Head and centre of our system was Lady Drew, her « leddy ship », shrivelled, garrulous, with a wonderfuld memory for genealogies and very, very old, and beside her and nearly as old, Miss

Somerville, her cousin and companion. These two old souls lived like dried-up kernels in the great shell of Bladesover House, the shell that had once been gaily full of fops, of fine ladies in powder and patches and courtly gentlemen with swords ; and when there was no company they spent whole days in the corner parlour just over the housekeeper's room, between reading and slumber and caressing their two pet dogs. When I was a boy I used always to think of these two poor old creatures as superior beings living, like God, somewhere through the ceiling. Occasionally they bumped about a bit and one even heard them overhead' which gave them a greater effect of reality without mitigating their vertical predominance. Sometimes too I saw them. Of course if I came upon them in the park or in the shrubbery (where I was a trespasser) I hid or fled in pious horror, but I was upon due occasion taken into the Presence by request. I remember her " leddyship " then as a thing of black silks and a golden chain, a quavering injunction to me to be a good boy, a very shrunken loose-skinned face and neck, and a ropy hand that trembled a halfcrown into mine. Miss Somerville hovered behind, a paler thing of broken lavender and white and black, with screwed up, sandy-lashed eyes. Her hair was yellow and her colour bright, and when we sat in the housekeeper's room of a winter's night warming our toes and sipping elder wine, her maid would tell us the simple secrets of that belated flush.

H.-G. Wells.

CERTIFICAT SECONDAIRE

Thème n° 1. — L'épouvantail. — Le plus grand bonheur de mes frères et leur œuvre capitale était de faire et d'habiller le surveillant du jardin, le menaçant homme de paille qui devait défendre les semences et les fruits. Ma mère en avait livré les principaux matériaux, vieux pantalons, chapeau, blouse. Mon père n'y contredisait pas. Il prohibait la chasse, mais nullement la défense légitime contre les petits maraudeurs. Ils n'avaient crainte ni honte. Ils savaient parfaitement que le gros fusil de mon père reposait dans son alcôve, à demi rouillé, que la maison et l'enclos étaient le pays de la paix. Ils en usaient, abusaient. Les arbres étaient pleins de nids. Donc, on plantait le gardien.

Sur deux bonnes jambes, nourries de grosses pailles, il campait fièrement. De cervelle il n'en avait guère. Le foin de la prairie broyé, assoupli, meublait sa pauvre tête. Pour les bras, je soupçonne fort mes frères d'avoir volé mes petits procédés. On pouvait les mouvoir, les diriger, les ramener sur eux-mêmes, mettre l'homme au repos appuyé sur sa bêche. C'était la pose favorite de Jean, notre jardinier. Le cou maigre, un peu désarticulé, rendait la tête branlante au moindre vent. Selon qu'il portait, elle s'inclinait en avant, saluait, approuvait messieurs les voleurs, ou bien, allant de droite à gauche et de gauche à droite, elle leur déniait le droit de prendre notre grain. Si le vent soufflait au visage, la pose devenait dramatique. La perruque d'étoupe blonde se soulevait toute droite. Elle semblait s'indigner de tant d'audace.

La physionomie était toujours trouble et colère, les yeux démesurément agrandis, pleins de visions ; la bouche ouverte, béante, noire en

dedans, un vrai gouffre. Il n'était pas sûre qu'il n'en sortit parfois de sourds grondements. Pour tout dire, si mes frères n'avaient pas été les créateurs de leur mannequin, le soir surtout, sa rencontre les eût un peu saisis.

Mme J. Michelet.

Thème n° 2. — Dans la Rade. — Dans la rade se pressait une affluence extraordinaire de vaisseaux de toutes nations : anglais, américains, autrichiens, italiens, français, dont les pavillons faisaient briller joyeusement leurs couleurs au soleil, et qui formaient avec leurs mâtures et leurs cordages une forêt sans feuilles, à travers laquelle voltigeaient en guise d'oiseaux des matelots occupés de quelque besogne. Il y avait des navires voiliers et des bateaux à vapeur en plus grand nombre, la poésie et la prose de la marine. Rien de plus gai qu'un pareil spectacle. L'activité humaine y paraît en tout son jour, et à une ville qui n'a pas de port de mer il manque toujours quelque chose. C'est un charmant coup d'œil que tous ces vaisseaux, avec les figures sculptées et dorées de leurs proues, les lignes peintes de leur ceinture, leur bordage de cuivre vert-de-grisé par l'eau de mer lorsqu'ils arrivent de l'Inde ou de la Chine, et n'ont pas encore eu le temps de faire leur toilette ; leurs mâts aussi hauts que des flèches de cathédrales ; leurs huniers semblables à des balcons de minarets ; leurs haubans qui rappellent le balancier des acrobates ; le délicat fouillis de leurs agrès, dont la ténuité semble défier le pinceau ; leurs cheminées zébrées de noir, de blanc ou de jaune ; leurs tambours arrondis en disques ; leurs noms inscrits à l'arrière, sur la planche du couronnement, parfois en arabe, en grec ou en russe ; leurs chaloupes élégamment suspendues et tout cet ensemble de détails, si compliqués et si précis, de choses si fortes et en apparence si légères.

Théophile Gautier.

Thème n° 3. — Le Méridional arrive a Paris.— On vante beaucoup, dans le fond des provinces, les beautés de la capitale, et on soutient qu'on n'a rien vu si on n'a vu Paris. Sous un beau ciel, en présence des sites les plus variés et les plus pittoresques, dans ses villes propres et bien bâties, sur les bords de la plus belle mer du monde, le Méridional dédaigne tout ce qu'il voit et aspire ardemment après le séjour de Paris. Il part enfin, il franchit monts et vallées, il avance plein de curiosité et d'émotion. Cependant, le sol s'abaisse et s'aplanit, le ciel devient terne, le voyageur n'aperçoit plus ces perspectives si étendues et si variées, ces changements d'aspect si continuels dans les pays montagneux ; des plaines interminables se succèdent à ses yeux, et, pour tout horizon, il n'a devant lui qu'une ligne droite, sèche, coupée quelquefois par une flèche gothique. Néanmoins, il se résigne, car on lui a dit que le sol était moins pittoresque, et le ciel moins beau. Il approche, il est près d'arriver sur le grand théâtre de la vie humaine ; la toile va se lever, son cœur bat !...

Bientôt, courant dans les rues, l'impatient étranger ne sait où passer. Il demande sa route, et, tandis qu'on lui répond, une voiture fond sur lui ; il fuit, mais une autre le menace. Enfermé entre deux roues, il se glisse et se sauve par miracle. Impatient de tout voir, et avec la meil-

leure volonté d'admirer, il court çà et là. Chacun le presse, l'excite en lui recommandant un objet ; il voit pêle-mêle, des tableaux noircis, d'autres tout brillants, mais qui offusquent de leur éclat ; des statues antiques, mais dévorées par le temps ; d'autres, conservées et peut-être belles, mais point estimées par un public superstitieux ; des palais immenses mais non achevés ; des tombeaux qu'on dépouille de leur vénérable dépôt, ou dont on efface les inscriptions ; des plantes, des animaux vivants ou empaillés ; des milliers de volumes poudreux, entassés comme le sable ; des tragédiens, des grimaciers, des danseurs.

A. Thiers.

Composition anglaise n° 1.— Analyse carefully the plot construction of The Winter's Tale and give a *short* appreciation of its dramatic qualities.

CERTIFICAT PRIMAIRE

Thème n° 1. — Bonne Perrette. — Elle était rude, bonne Perrette, et maigre, et sèche comme un clou. Elle portait la coiffe à deux ailes tuyautées des paysannes de la Loire. Cela ne rendait pas plus jolis son visage anguleux, son nez pointu, ses lèvres qu'ombrageait une assez forte moustache. Mais qu'importait ? Bonne Perrette n'avait jamais été coquette que pour nous. Nous ne la trouvions pas laide, parce qu'elle nous aimait. Nous la trouvions seulement vieille, et nous supposions même qu'elle l'avait toujours été, car bonne Perrette ne changeait pas. Si loin que remontent mes souvenirs, je la revois au même âge, ou du moins avec les mêmes cheveux gris, les mêmes yeux noirs, un peu ridés aux angles, qui ne pensaient qu'à nous et qui ne pouvaient, je crois, penser à autre chose.

Elle nous avait tous élevés. En récompense, nous la tutoyions. Personne n'a mieux su ranger une armoire, plier un vêtement d'enfant sur une chaise, ou surveiller une partie de loup caché. Sa propreté était minutieuse. Une tache lui faisait horreur, bien plus qu'à nous, hélas ! et j'entends encore les soupirs qu'elle poussait lorsque, ayant glissé sur l'herbe, dans le grand élan du jeu, nous revenions avec des genouillères vertes sur un pantalon gris.

Ma petite Perrette, lui disions-nous, ne le dis pas, tu nous ferais gronder !

Et, tard dans la nuit, pendant que nous dormions, Perrette étudiait les effets du bois de Panama, inventait des lotions, frottait, étendait devant un feu discret, surveillé comme nous, nos culottes compromises. Si nous étions malades, elle veillait jusqu'à l'aube, sans prendre une heure de sommeil, attentive à ramener sur nos bras les couvertures, écoutant le bruit de nos respirations, triste de nous voir souffrir.

René Bazin. *(Contes de Bonne Perrette).*

Thème n° 2. — ... Le détachement s'élance. Il oblique vers le Sud pour rejoindre le fleuve et chercher sa route à travers la prairie marécageuse due aux inondations annuelles ; il s'écarte du désert, laissant à plusieurs kilomètres, dans le Nord, cette mer aux lames de sable, ces dunes tourmentées propices aux embuscades. Vareuses bleues des tirailleurs, vestes rouges des spahis s'éloignent dans la plaine ; sur l'herbe la marche des hommes, le mouvement des chevaux jettent, au hasard des reflets du soleil, l'éclair d'un sabre ou d'une baïonnette.

Les cavaliers qui forment l'avant-garde ont pris le galop pour gagner leur distance. Derrière eux, Tombouctou va disparaître; ses contours dentelés se noient dans un rayonnement d'or, le drapeau français n'est plus qu'un point, la silhouette de la ville s'amincit, s'étire, tout se confond, tout s'efface; partout la prairie s'étend comme une nappe verte coupée d'îlots sablonneux, trouée de larges marais; et dans la fixité radieuse du ciel, cette étendue flambée de clartés, mais immobile et sans ombres, paraît une solitude morne, presque sombre.

Aux côtés du lieutenant de Chevigné qui commande les spahis, marche le lieutenant de Latour, le chef du deuxième peloton.

Le soleil de midi répand une impression d'écrasement; les chevaux ont la tête basse, les cavaliers ferment les yeux, aveuglés par une brume ardente; dans l'universelle torpeur qui saisit la nature, les voix semblent étouffées, le tintement des étriers ou des sabres assourdi; c'est à peine si le cri d'un aigle-pêcheur, au-dessus du Niger, parvient à déchirer l'air de sa note stridente, prolongée, lamentable.

La colonne avance toujours. Bientôt les ombres se dessinent sur le sol, elles s'allongent; le soleil décline; l'herbe prend une teinte plus foncée; le couchant s'irradie de lueurs orangées, il est temps de songer au bivouac. Colonel BARATIER. *(A Travers l'Afrique).*

Thème n° 3. — Tout à coup, un coq lança sa claire fanfare. Une maison était proche. L'homme avait trop faim. Tant pis ! Il irait là pour mendier, pour voler, s'il le fallait. Il fit tournoyer son gourdin, hâta le pas et, au bout du sentier, qui tournait brusquement, se trouva devant une petite métairie. Hardiment, il traversa la cour en effarant la volaille, se dirigea vers la maison, très basse et couverte en chaume, et mit la main au bouton de la porte vitrée, qui résista.

« Holà ! » cria-t-il de toute sa force; et, à quelques secondes d'intervalle, il répéta par trois fois : « Holà ! »

Pas de réponse. Les gens du logis étaient allés sans doute travailler aux champs.

Le vagabond enveloppa sa main droite dans son vieux chapeau de feutre pourri, enfonça un carreau d'un coup de poing, tâta la serrure, qui s'ouvrait en dedans et n'était point fermée à clef, poussa la porte et entra dans la maison. Il se trouvait dans une salle basse, évidemment la seule habitée du logis.

Il y avait là le lit, la cheminée, la huche, le dressoir, la table où traînaient une miche de pain, un couteau de cuisine et un paquet de tabac éventré; enfin la lourde armoire de chêne, celle où le paysan cache son magot, sa poignée de louis ou d'écus dans un sac ou dans un vieux bas.

Pour la première fois de sa vie, l'homme venait de commettre une effraction, de risquer le bagne. Eh bien ! il fallait aller jusqu'au bout.

Il prit vivement le couteau sur la table et s'approcha de l'armoire pour la forcer. Mais tout près du meuble, sur la muraille, un papier, dans un cadre de bois noir, attira son attention. Machinalement, il y jeta les yeux et lut d'abord ces mots imprimés : « 75me régiment d'infanterie ».

Il s'arrêta net. FRANÇOIS COPPÉE. *(Le Numéro du Régiment.)*

Composition anglaise n° 1. — Discuss *shortly* the following quotation :
Sow an act and you reap a habit;
Sow a habit and you reap a character;
Sow a character and you reap a destiny.

Préparation par Correspondance

aux Certificats secondaire et primaire et à la Licence d'Allemand, d'Anglais, d'Italien et d'Espagnol.

Sur la demande d'un grand nombre de nos abonnés, nous continuons à préparer aux concours des certificats de l'enseignement secondaire et de l'enseignement primaire. Cette préparation se fait par correspondance ; elle est réservée aux abonnés de la *Revue*.

Les candidats de province ou de l'étranger peuvent envoyer quatre devoirs mensuels, savoir : CERTIFICAT. — Un thème, une version, une composition française, ou un commentaire grammatical, ou une lecture expliquée, une composition en langue étrangère (enseignement secondaire et primaire), à raison de **quinze francs** payables par mois et d'avance (sauf pour l'Anglais, s'adresser à la Guilde).

Pour la licence, les candidats feront trois devoirs par mois : un thème, une version, et un commentaire grammatical, ce dernier considéré comme épreuve distincte et corrigée à part. En raison de l'importance de ces épreuves, la rétribution mensuelle sera la même que pour les certificats.

Chaque mois, la *Revue* publiera les devoirs proposés et une partie des corrigés des devoirs précédents.

Toutes les copies, les souscriptions et demandes de renseignements doivent être adressées :

Pour l'Allemand : à M. HENRI BLOCH, professeur agrégé au lycée Hoche, 3, avenue de Picardie, Versailles (Seine-et-Oise).

Pour l'Italien : à M. TEULIER, professeur au Lycée, chargé de conférences à la Faculté des Lettres, Montpellier (Villa Polette, Cité Gelly).

Pour l'Espagnol (Certificat secondaire) : à Mlle AURIAC, agrégée de l'Université, 4, rue d'Alsace, Béziers (Hérault).

Pour l'Espagnol (Licence et Certificat primaire) : à M. GAVEL, professeur agrégé, Chalet du Fronton, place Lamothe, Anglet (Basses-Pyrénées).

Pour l'Anglais : s'adresser à la GUILDE INTERNATIONALE, 6, rue de la Sorbonne, Paris. (V. plus haut.)

Tous les candidats sont priés de joindre **un mandat de cinq francs** pour les frais de poste et de correspondance de l'année.

Nous conseillons à ceux qui habitent l'étranger de se servir, pour la transcription de leurs devoirs, d'un *papier très léger*, afin d'éviter des frais de port inutiles.

DEVOIRS PROPOSÉS POUR LE 1er NOVEMBRE

ALLEMAND

CERTIFICAT SECONDAIRE. — Les compositions données au concours de juillet 1919.

CERTIFICAT PRIMAIRE. — **Thème.** — La France. — Ne dites pas, je vous prie, que ce ne soit rien du tout que d'être né dans le pays qu'entourent les Pyrénées, les Alpes, le Rhin, l'Océan. Prenez le plus pauvre homme, mal vêtu et affamé, celui que vous croyez uniquement occupé des besoins matériels. Il vous dira que c'est un patrimoine que de participer à cette gloire immense, à cette légende unique qui fait l'entretien du monde. Il sait bien que s'il allait au dernier désert du globe, sous l'équateur, sous les pôles, il trouverait là Napoléon, nos armées, notre grande histoire, pour le couvrir et le protéger, que les enfants viendraient à lui, que les vieillards se tairaient et le prieraient de parler...

Pour nous, quoiqu'il advienne de nous, pauvre ou riche, heureux, malheureux, vivant, et par delà la mort, nous remercierons toujours Dieu de nous avoir donné cette grande patrie, la France. Et cela, non pas seulement à cause de tant de choses glorieuses qu'elle a faites, mais surtout parce qu'en elle nous trouvons à la fois le représentant des libertés du monde et le pays sympathique entre tous, l'initiation à l'amour universel. Ce dernier trait est si fort en France, que souvent elle s'en est oubliée. Il nous faut aujourd'hui la rappeler à elle-même, la prier d'aimer toutes les nations moins que soi.

(Michelet, *Le Peuple.*)

Version. — Erzählende Prosa, p. 9. Heinrich setzte sich, jusqu'à p. 10 : Ja, Ja sagte Klara.

Composition allemande. — Beschreiben sie das Dorf, das sie am besten kennen (vor, während und nach dem Krieg).

Composition française. — Quel vous semble être le véritable héros de Cinna ?

Candidats ayant suivi la préparation de la *Revue* et admissibles au Certificat Secondaire d'Allemand :

M. Gobin, Mlle Daubié.

Reçue : Mlle Daubié.

ITALIEN

LICENCE ET CERTIFICATS. — **Thème.** — A. Suarès, *Vers Venise.* — Ce pays est plein d'ennui. On ne voit rien, de longtemps. Tout est plat, mais ce n'est pas la vaste plaine. La vue est partout coupée par de petits bois, en forme de haies basses. La maigreur de ces bosquets poudreux ne promet pas beaucoup d'ombre à la canicule. Il y a de l'eau pourtant, dans les bas-fonds. La rizière verdoie, et les mûriers ronds tiennent tête au vent sur leur base trapue.

Plus de chartreux à la Chartreuse. On n'en prend pas son parti. Les cloîtres sont faits pour les moines. La vigne rampait amoureusement sur les arcs, au-devant de chaque cellule. *Pax multa in cella.* La mort n'est point la paix. Portée sur des colonnes, une treille est charmante. Les arcades du petit cloître sont exquises : comme à Milan, la décoration en terre cuite est d'un goût qui console de tout le reste. La Chartreuse de Pavie étale un luxe accablant. Tant d'opulence rebute et déconcerte. L'église elle-même est un musée de la richesse. Le faste continu est misère pour l'esprit. A cette profusion somptueuse, je préfère la mesure ornée des deux cloîtres.

La façade est un prodige de vaine splendeur. Le rythme des lignes, la raison du monument, tout est immolé à la manie du décorateur. L'emphase de la magnificence m'importune entre toutes. L'excès de l'éloquence lasse la conviction et ne persuade plus. L'art du rhéteur tue l'émotion. Telle est l'œuvre de ces sculpteurs incontinents. Rien ne les arrête ; rien ne leur coûte. Ils sculptent pour sculpter, tant qu'ils ont un plan de marbre. Cette immense façade n'est faite que de morceaux : elle ressemble à une espèce d'autel, hors de toute proportion, ou à la cheminée d'un château démesurée, demeure des géants.

Version. — *Annibal Caro*, A.-M. Leonardo Salviati. — Sono andato schermendomi più che ho potuto, di non mettere in carta il giudicio che mi domandate delle vostre composizioni, pensando pur di venire a San Giovanni e d'appressarmivi tanto, che vi potessi vedere, e parlare come desidero, ancora per conoscervi di vista, et per godervi. Ma, poichè per altri accidenti mi convien differir questa gita, e voi per forza d'amiciza cosi efficacemente mi stringete che ve ne scriva ; lo farò con questa, ancorachè mal volentieri, non per altro, che per non confidarmi del mio giudizio ; che per far cosa grata a voi, non è cosa che non facessi di buona voglia. E vi dirò primamente che le vostre cose mi piacciono, e non tanto che io le riprenda, le giudico degne di molta lode, e le celebro con ognuno. E quello che non ci vorrei mi ci piace sommamente, perchè mi dà indizio di molta virtù, e speranza di grau perfezione ; perchè il dir vostro, se pur pecca, pecca per bontà. E l'ho somigliato a un poledro che per troppa gagliardia va continuamente in sulla schiena ; ovvero a un fiume che per molto ingrossare alle volte s'intorbida. L'uno dei quali non può mai divenir rozza ; e dell' altro, rischiarandosi, non è pericolo che si secchi. Al buono si riseca più facilmente il soverchio, che non gli si aggiunge quel che gli manca. La fecondità dell' ingegno vi fa soprabbondare e nelle cose, e nelle parole, e nel metterle insieme, vagar più che a me non par che bisogni. Dico, mi pare, perchè non sono certo che l'opinion mia sia buona. E se non vi avessi per intrinseco amico non vel direi, per non dar nelle scartate. Ma sia che vuole, perchè l'essere avvertito da me non vi può nuocere. E per poco giudizioso ch'io possa essere tenuto da voi, non credo che m'arete per presuntuoso, avendomi voi stesso sforzato a farlo. Io lodo nel vostro dire la dottrina, la grandezza, la copia, la varietà, la lingua, gli ornamenti, il numero, ed in vero quasi ogni cosa, se non il troppo in ciascuna di queste cose ; perchè alle volte mi par che ví sforziate, e che trapassiate coll' artifizio il naturale, di molto più che non bisogna per dire efficacemente e probabilmente. L'arte allora è più bella, e più opera, quando non si conosce.

LICENCE. — Commentaire grammatical du texte de la version.

CERTIFICAT PRIMAIRE. — Compositions françaises :

1. Quelles sont les idées de Fénelon sur l'histoire. Fénelon vous paraît-il un précurseur des historiens modernes ?

2. Comment la connaissance du pays étranger peut-elle permettre de donner plus d'intérêt à l'enseignement de la langue parlée dans ce pays.

Composition italienne. — La morte del vecchio pagliaccio. — Alla cantonata di una strada di Parigi un povero vecchio chiede l'elemosina... Ma nessuno gli bada. Per impietosire i viandanti comincia a fare alcuni esercizi... La gente si raduna... I soldi piovono. Per ringraziare i suoi benefattori, il vecchio pagliaccio annunzia che sta per fare il doppio salto mortale... Prende la rincorsa... salta... ma ricade sulla testa, spaccandosi il cranio... rimane morte sul marciapiede. Riflessioni della gente.

CERTIFICAT SECONDAIRE. — Voir les sujets proposés dans les numéros de la *Revue* de l'année 1919.

ESPAGNOL

CERTIFICAT SECONDAIRE. — Thème, version, compositions française et espagnole proposés au Concours de cette année (v. pages 368 à 370).

LICENCE. — Le thème et la version du Certificat secondaire. — Commentaire grammatical du texte de la version.

CERTIFICAT PRIMAIRE. — Composition française. — Voir les sujets indiqués plus haut dans la partie d'italien pour le Certificat primaire (page 383).

Composition espagnole. — Si Vd pudiera ir á España, ¿ á qué parte se dirigiría con preferencia, y por qué motivos ?

(A rapprocher du sujet de la Composition française proposé cette année au Concours du Certificat secondaire espagnol.)

Sujets donnés dans les différents Examens

BACCALAURÉAT DE L'ENSEIGNEMENT SECONDAIRE. — Allemand (D). — *Der Hase und die Schildkröte.* — Die Schildkröte hat den Hasen zum Wettlauf herausgefordert. Während er spielt und die Zeit vergeudet, hat sie sich unverzüglich auf den Weg gemacht. Plötzlich merkt er, dass sie beinahe am Ziel angelangt ist. Da stürmt er vorwärts, aber er kann sie nicht mehr überholen. Der Preis wird ihr zuerkannt.

Ausdauernder Fleiss siegt oft über die glänzendsten Eigenschaften.

Italien (D). — *La lepre e la tartaruga.* — La tartaruga ha sfidato la lepre alla corsa. Mentre questa giuoca e perde il tempo, quella si mette senza ritardo in istrada. Subito la lepre s'accorge che la tartaruga è giunta vicinissima allo scopo. Allora ella si slancia innanzi, ma non riusci a passar oltre : il premio è aggiudicato alla tartaruga.

Lavoro assiduo prevale spesso sui più noterolli doti.

Espagnol (D). — *La liebre y la tortuga.* — La tortuga había desafiado la liebre á correr. Mientras juega y pierde el tiempo ésta, aquella sigue su carrera sin tardar. Súbito advierte la liebre que ya está la tortuga muy cerca del término y lanzase hacia adelante pero sin poder dejarla atrás y se devuelve á la tortuga el premio.

Muchas veces el trabajo obstinado á las mas brillantes dotes avantaja.

(Clermont-Ferrand.)

Allemand (D). — Auf der Strasse zwischen Lombaertzyde und Saint-Georges, welche Dörfer damals (Januar 1915) noch in belgischen Händen waren, stand eine einsame Herberge, in der zwei belgische Infanterieregimenter abwechselnd einen Vorposten aussetzten.

Eines Abends, als der ablösende Vorposten in die Nähe der Herbergé kam, schallte ihm zu seinem grossen Erstaunen ein wüster Gesang wie von Betrunkenen aus dem Häuschen entgegen. Wäre es möglisch dass belgische Soldaten so sehr aller Mannszucht spotteten ?

Doch nein!... Beim Eintritt welch ein Anblick ! Vierzehn deutsche Infanteristen (ein Leutnant, ein Sergeant und 12 Gemeine) lagen noch zechend in der Stube umher.

Infolge eines Missverständnisses hatte der abzulösende belgische Vorposten die Herberge zu früh verlassen, so dass diese etwa eine halbe Stunde unbewacht blieb.

Es war ein Leichtes sich der deutschen Patrouille zu bemächtigen.

Anglais (D). — On the road between Lombaertzyde and Saint-Georges, both of which villages were then (in January 1915) in Belgian hands, there stood a solitary little inn, where was an outpost alternately supplied by two Belgian infantry regiments.

One night, there was a surprise waiting for the new relief. As it drew near to the lonely inn, its members were astonished to hear a hearty chorus of singing, in accents that were unmistakably those of intoxication. At first the new outpost feared that their comrades had lapsed from their duty, but when they reached the house and went in, their surprise was great at finding the little bar-parlour full of grey-coated Germans (a lieutenant, a sergeant and 12 men) every man of them in the most cheerful condition of intoxication.

It seems that the outpost which was to be relieved, had moved out, through some mistake, before its time, so that the inn was left for half an hour without its guard...

The Boches, incapable of self-defence, were taken like flies in a honey-pot. *(Dijon.)*

Anglais (D). — *A nameless hero.* — As the enemy was hiding the advance of one of its columns behind a row of zouaves who had been captured, thus preventing our troops from firing, one of the zouaves called out : « Why the deuce don't you fire ? » And fire was resumed with renewed energy.

Le Gérant : O. RANDOLET.

Revue de l'Enseignement des Langues Vivantes

Le Méphistophélès de Gœthe

SYMBOLE DE L'INTELLECTUALITÉ ALLEMANDE

Nous l'avons tous vu se pavaner sur nos scènes françaises, le pourpoint écarlate, le petit manteau de soie noire jeté sur l'épaule, la plume de coq au chapeau, l'épée au côté, torse cambré, jarret maigre et tendu, sourcil en accent circonflexe, vrai diable de carnaval avec sa désinvolture clownesque. Il n'est guère de bal masqué où n'ait figuré sa silhouette dégingandée, entre Pierrot, Colombine et Arlequin. Loin de moi la pensée de signifier un congé brutal à ce joyeux drôle : il a reçu droit de cité parmi nous ; il fait partie de notre répertoire national, de nos accessoires de charade ou de cotillon. Nous l'avons adopté. Il nous est venu d'Allemagne, en même temps que certaine mascarade mise en musique par M. Gounod. Et il est très bien là. Il y tient très honorablement le rôle traditionnel de traître de mélodrame. Il vient fort à propos piquer sa sérénade sémillante et drôlatique au milieu de roucoulements et d'effusions qui risqueraient, sans lui, de s'éterniser dans un rêve trop uniformément bleu. Au fond, il ne croit pas à sa propre noirceur et, encore qu'il prenne sa voix la plus narquoise, se contorsionne comme un acrobate de cirque, lance à la rampe les œillades les plus sinistres, il ne ferait pas peur à la plus superstitieuse des petites vieilles. En émigrant en France, il a pris l'air du pays ; il est devenu un bon diable français, avec, dirait-on presque, une petite pointe d'accent marseillais.

Tout de même, il y a autre chose que ce « Méphisto » de carnaval ou d'opéra-comique dans le Méphistophélès allemand, dans le Méphistophélès de Gœthe, ce symbole éternel forgé par un des plus puissants penseurs. Gœthe, disait Emerson, a lancé dans la littérature, avec son Méphistophélès, la première figure organique qui y ait été ajoutée depuis des siècles et qui restera aussi longtemps que le Prométhée grec. Sans doute l'exécution est restée fort en dessous de l'intuition ; elle n'en a pas réalisé tous les aspects, peut-être même

pas les plus essentiels. Moins qu'un personnage nettement circonscrit, Méphistophélès est un de ses vastes thèmes de méditation universelle qui, selon une expression que Gœthe affectionnait, sont vraiment « incommensurables ».

Peut-on du moins essayer de fixer le sens général du symbole ? Cela même est difficile, puisque c'est l'essence même de cet énigmatique personnage de glisser entre les doigts de quiconque voudrait le saisir et l'obliger à se déclarer. Il est par définition « l'Insaisissable », aussi insaisissable que la flamme, son élément favori, doué comme elle d'une sorte d'universalité élémentaire, de prestigieuse ubiquité, aussi divers que les milieux changeants où il surgit à l'improviste, véritable artiste à transformations qui, précisément parce qu'il est pure négation, change continuellement de masque et peut se couler dans n'importe quel moule. Il s'appelle l'Innombrable. Il s'appelle Légion. Il est Personne et Tout le monde.

Cependant, si telle est la signification universelle du symbole, comme elle s'est révélée petit à petit à la pensée mûrissante du poète, il n'en n'est pas moins vrai que par plus d'un détail le Méphistophélès réel donne prise sur lui. Si habile que soit son déguisement, si préoccupé qu'il paraisse de nous dépister, de ne rien laisser transpirer de son état civil, de se retrancher derrière un *incognito* cosmopolite, cependant il se laisse atteindre à travers toute une lignée d'ascendants et de descendants. Il est, de par ses origines, un diable allemand, un produit autochtone de la conscience allemande, une création du germanisme initial de Gœthe et qui porte, irrécusable, la marque : *made in Germany ;* — et en même temps, de par la postérité qu'il a suscitée, il est un des éducateurs du peuple allemand actuel, un des plus authentiques pères spirituels de la nouvelle Allemagne, un symbole national, le représentant de l'Intellectualité allemande d'aujourd'hui.

C'est sous cet aspect et cette qualité que nous voudrions ici le citer à la barre de la critique.

*
* *

Méphistophélès est un produit autochtone de la conscience allemande. Ne croit pas au diable qui veut, et surtout ne *voit* pas le diable qui veut. Il faut des dispositions particulières et un entraînement spécial. La France, par exemple, ne semble pas du tout une terre propice à ce genre de culture diabolique ou méphistophélique. Sans doute elle aussi a traversé la grande inquiétude mystique du moyen âge ; elle a connu ce profond déséquilibre des consciences, ballotées entre les extases célestes et les diaboliques possessions. Mais ce n'est point là le régime où elle s'est arrêtée, la température normale de sa vie. De bonne heure le Français est arrivé à un équilibre normal et stable de la vie intérieure, à un type sain et pondéré que lui ont prêché ses moralistes, ses prédicateurs, ses

écrivains et ses penseurs. L'âme française s'est épanouie dans un climat de sociabilité, d'amitié, et de bonne humeur. Les austérités du calvinisme ou du jansénisme ne sont jamais devenues populaires chez nous. Au pays de Rabelais, de Montaigne, de La Fontaine, de Molière, de Voltaire, l'inquiétude morale ne tient pas une place extraordinaire. Or le diable est essentiellement un produit de l'inquiétude morale, un ricanement pessimiste, un « mauvais œil » jeté sur la vie, une haine de la vie.

L'Allemagne, par contre, offrait un terrain mieux préparé. Terre de séculaire inimitié ; rien que guerre au dehors, guerre au dedans, perpétuelles discordes intérieures, civiles, politiques, religieuses, séditions intestines dans les foyers, séditions intestines dans les consciences, « querelles d'Allemand » partout et toujours, voilà le régime normal. Relisez les vieilles légendes. Quelles haines farouches arment ici les proches contre les proches, les pères contre les fils, les sœurs contre les frères, les femmes contre les maris, et par quelles effroyables tueries tout cela se termine ! Qu'est-ce ensuite que l'histoire de l'Allemagne au moyen âge ? L'histoire de toutes les cupidités déchaînées, cupidités des princes, des empereurs, des évêques, des chevaliers, des villes. C'est le conflit perpétuel entre le spirituel et le temporel, symbolisé par le grand conflit entre la papauté et l'empire. C'est ensuite le schisme religieux, le grand déchirement intérieur de la Réforme. Cette discorde incessante, cette sédition intestine, elle est dans les âmes, comme dans les foyers et les mœurs publiques. De là cette inquiétude morale, cette insociabilité intérieure que les écrivains du moyen âge appelaient *der Zwîfel* avec un penchant marqué à l'hypocondrie, à la torture, à l'obsession diabolique, qui est, semble-t-il, la forme allemande de la conscience. Le diable était pour Luther un visiteur familier, qu'il voyait et apostrophait à tout instint, une vieille connaissance. Et notez que ce diable luthérien est d'une espèce tout particulièrement virulente. Avec le vieux diable catholique du moyen âge il y avait encore quelque espoir de s'arranger. La malice populaire finissait toujours par imagimer quelque stratagème pour l'obliger à lâcher sa proie, — et il faut reconnaître qu'il y mettait de son côté un peu de complaisance. Ou bien l'intervention de la Vierge venait à point sauver de ses griffes l'âme du pauvre pécheur. Mais le diable luthérien, lui, ne lâche plus son homme. Il exige de sa victime un document écrit, revêtu d'un paraphe sanglant. « Eh quoi ! lui dit Faust agacé, il te faut encore un papier, pédant ? » Pédant féroce, en effet, et qui a de qui tenir. C'est, transposées dans le monde de la conscience, toutes les formalités méticuleuses du vieux droit pénal germanique, fondé sur un système atroce de pénalités, d'équivalences et de compensations entre le crime et l'expiation. Quel raffinement dans la torture, quel pédantisme dans la cruauté chez ce peuple, et à quels moyens atroces il lui a fallu recourir pour se faire peu à peu une sociabilité, une religion et une conscience !

Et c'est aussi un peu le souvenir de tout cela que nous trouvons derrière le rire de Méphistophélès. Car ce serait d'une analyse bien superficielle que de dire qu'il représente simplement « le Mal », tel qu'on l'entend communément, c'est-à-dire les passions inférieures, les penchants vils, le côté bestial ou simplement égoïste de la nature humaine. Ce serait laisser échapper ce qu'il a de plus original, cet artiste germanique du Mal. Il n'est pas de plus pur esprit que Méphistophélès, de plus détaché des sollicitations de la nature, du corps, de la chair, de l'instinct. Dans la passion, dans le vice, dans le péché subsiste toujours, malgré tout, un fonds de générosité dévoyée de l'instinct, qu'il ignore complètement. Il est, lui, une forme non de sensibilité, mais d'intellectualité. Il est une méchanceté systématique, une férocité systématique de *l'Idée*.

Que Gœthe, cet homme qu'on représente généralement si sain, si équilibré, si heureux, ait été affligé, surtout dans son enfance et sa jeunesse, d'un pareil penchant à l'obsession diabolique, à la méchanceté et à la torture morale, qu'il ait été doué d'un talent, bien allemand, de se torturer lui-même, et aussi de torturer les autres, tous ceux-là le savent qui ont lu ses Mémoires. Il se trouve là des aveux bien significatifs. Qu'on songe seulement à la froide cruauté toute méphistophélique, avec laquelle le jeune étudiant s'est plu à torturer une de ses premières victimes d'amour, cette pauvre Kætchen Schönkopf, de Leipzig, qui, à grand'peine, au prix d'horribles convulsions, s'échappa à temps de ses griffes. Et Werther ! De quelles ruminations torturantes il est l'exutoire et le produit ! Comment échapper à cet enfer intérieur, à cet envoûtement diabolique, auquel le luthéranisme n'offrait aucune occasion de se libérer par la confession ? On sait le remède gœthéen : en projetant le maléfice au dehors, en exorcisant le démon, en l'extériorisant en un simulacre — et ce fut Méphistophélès.

*
* *

Faust et Méphistophélès ! Duo inséparable, deux aspects solidaires, comme on l'a souvent remarqué, et complémentaires, de la vie de Gœthe ; deux masques géminés aussi de l'âme allemande : l'un, tourné vers le Rêve, vers la vie intérieure, vers l'Idéal ; l'autre vers le Réel, vers la vie extérieure et pratique ; l'éternel Allemand dans son éternelle duplicité. N'est-ce pas Gœthe lui-même qui nous a suggéré cette interprétation qu'il met dans la bouche même de son héros : « Deux âmes, hélas ! dit Faust, habitent dans ma poitrine, dont l'une cherche à se détacher de l'autre. L'une s'accroche à ce monde par les robustes organes de son terrestre amour. L'autre ouvre ses ailes puissantes pour s'envoler loin de la poussière, vers les hautes régions de nobles ancêtres. »

Mais il y a autre chose encore dans cette dualité qu'une simple matière à antithèses philosophiques ou littéraires. Il y a un pacte

précis et aussi, il ne faudrait tout de même pas l'oublier, un pacte *criminel*, qui lie l'un à l'autre les deux inséparables compagnons. Il y a une lutte entre ces deux volontés, dont l'une ne se met au service de l'autre, ne lui révèle un monde d'expériences, et surtout de puissances nouvelles, que pour mieux s'emparer d'elle en excitant ses convoitises, en flattant son orgueil, et pour mieux la dévoyer, la pervertir, l'accorder à un ordre de vie inférieur, matériel, brutal, inhumain. Il y a là toute une expérience, tout une histoire, tout un régime possible de l'âme humaine que Gœthe a pressentis, en évoquant le masque de Méphistophélès, et qui sont devenus de plus en plus l'expérience, l'histoire, le régime intellectuel du peuple allemand d'aujourd'hui.

Voyez déjà dans cette chambre gothique, étroite, aux vitraux sombres, encombrée d'alambics bizarres, de grimoires enfumés, et où plane je ne sais quelle atmosphère de fervente méditation et d'incantation diabolique, voyez cet homme penché sur son pupitre, à la lueur vacillante de la lampe nocturne : c'est Faust. Faust, c'est encore l'âme allemande d'autrefois, scrutée dans ses ultimes replis, le chaos allemand avec ses déchirements internes, ses contradictions formidables, l'Inquiétude encore informe, avec ses aspirations tour à tour brutales et mystiques, ses élancements idéalistes, et puis ses rechutes grossières dans la matière, son pessimisme, ses sarcasmes, ses ricanements. Mais c'est aussi déjà le nouvel « Intellectuel » allemand qui étouffe dans son logis trop resserré, dans son passé trop mesquin, dans son présent trop médiocre, et que travaille un orgueil démesuré, un besoin effréné de domination et d'expansion illimitées. N'allez pas croire que ce Savant qui maudit la Science, soit tenaillé par l'angoisse du doute ou aiguillonné par la curiosité d'une connaissance supérieure. La Science ! la Vérité ! Quel misérable os jeté en pâture à cette fringale de vie ! Un Avenir nouveau s'insurge chez cet homme contre les règles, contre les contraintes, contre les scrupules et les respects qui avaient façonné son Passé. Ce Passé avait accordé l'âme allemande à un certain ordre de vie, à la séculaire misère allemande dont un des plus respectables représentants était précisément ce Faust, jadis modeste, dans son logis étroit, avec l'horizon borné de sa petite ville aux ruelles tortueuses, avec la petite pauvreté studieuse de sa vie de savant. Mais voici : ce monde qui suffisait à ses ancêtres, lui, Faust, l'Allemand nouveau, *n'en veut plus*. Et c'est pour cela qu'il s'est donné d'abord à la Magie, car la Magie est, en même temps qu'une Science, une *Domination* qui met au service de l'Initié des moyens de réalisation cachés, ignorés, criminels. « Ce ne sont, dit-il, *ni les scrupules, ni les doutes qui me tourmentent*. Je ne crains ni Enfer, ni diable. » *Ce qu'il veut ? S'égaler à l'univers*, réaliser cet appétit nouveau d'expansion et de domination universelles, *per fas et ne fas*. Voilà l'instinct faustien qui travaillait déjà cette génération à laquelle

appartenait Gœthe. Et le réalisateur, le voilà : il frappe à la porte, il s'appelle Méphistophélès. Il sera l'instrument diabolique de cet orgueil faustien.

Instrument docile en apparence et, dans ses débuts, combien accommodant, souple, insinuant, obséquieux ! Son éminente qualité : l'*espionnage*. Méphistophélès furète, épie, il est aux écoutes, aux aguets, au courant de toutes les occasions, de toutes les nouvelles. « Tu t'entends, à ce qu'il semble, au rôle d'espion ! » lui dit Faust. — « Heu ! heu ! répond l'autre, je ne sais pas tout, mais je sais bien des choses. » De l'espion il a cette élégance cosmopolite, outrée, toute de surface, d'emprunt, de déguisement, non de race — car le fonds natif est abject. De temps en temps, au cours de mystérieuses escapades, son naturel reprend le dessus et se donne libre carrière dans quelque orgie de brasserie, dans quelque nuit de Walpurgis, où il se retrouve dans « son monde » — avec les trognes avinées de grimauds interlopes, avec les mégères vulgaires de qui les facéties monstrueusement obscènes ou ordurières font s'épanouir le seul instinct de sociabilité et de galanterie dont il soit capable. N'empêche, dans la vie, cet individu est une Force, une force faite de tous les vouloirs complices que son espionnage insinuant et démoralisateur sait dépister et recruter de par le monde. Méphistophélès-espion, méphistophélès admirablement renseigné, particulièrement apte aux besognes de courtier, d'entremetteur, d'agent diplomatique corrupteur, servi par une clientèle dont la propagande et les filets s'étendent de plus en plus à travers le monde entier — que voilà bien un trait fondamental du caractère allemand, remarquablement pressenti et fixé par Gœthe !

Espion admirablement renseigné, disions-nous, et pourtant de qui la clairvoyance, en fin de compte, est prise en défaut : son champ extérieur de vision et d'expérience est infini ; mais il est des bornes intérieures auxquelles obstinément son intuition psychologique et morale se bute. Il ne voit que le Réel dans sa matérialité immédiate, mesurable, chiffrable, utilisable. Ce qu'il y a de plus caché, de plus profond, de plus essentiel chez les autres et qui ne peut être deviné que par l'amour ou la sympathie, en un mot « *l'âme* » lui échappe. Ce Réel-là ne l'intéresse pas. Il le hait et il le nie systématiquement. Et pourtant, il sent confusément qu'il a tort. Il sent qu'il y a dans la vie, prise dans son ensemble, une foi, une espérance, un élan par delà elle-même, une générosité, bref une *Illusion magnanime*, meilleure que son réalisme à lui, et dont lui, le claivoyant, le desséché lucide, le calculateur informé et machiavélique, n'aura pas raison. Toute sa clairvoyance, sa curiosité universelle, son expérience, ses intrigues ne triompheront pas de cette générosité autour de la laquelle il rôde, dénigrant et cynique, épiant chaque défaillance, chaque fissure par où il pourra glisser les plans perfides de son machiavélisme ou le colportage venimeux de sa propagande corruptrice.

Voilà le comparse dont Faust commence par accepter les services. Sans doute il fait le dédaigneux ; il le prend de très haut avec lui ; à tout instant il menace de lui signifier son congé. Mais l'autre sait fort bien que tôt ou tard son heure sonnera de nouveau, que, tout en le maudissant, Faust ne peut plus se séparer de cet auxiliaire indispensable, en apparence son instrument docile, en vérité déjà le maître envahissant dont s'exerce de plus en plus sur lui l'emprise tenace.

*
* *

Étranges anticipations du génie ! Gœthe pressentait-il les destinées de son peuple ? Entre le premier Faust et le second il y a un abîme, il y a tout le drame de la nouvelle Europe issue de la grande crise révolutionnaire et napoléonienne. Faust, lui aussi, a été touché par ces grands événements, et son inséparable *alter ego*, Méphistophélès, le suit dans sa carrière nouvelle. C'est même ici qu'il nous apparaît dans son vrai jour, avec son dernier masque, le plus actuel : il est le démon de l'Allemagne réaliste du XIXe siècle, l'ancêtre authentique et l'instructeur de la *Weltpolitik* allemande. Toutes les convoitises, toutes les ambitions, et aussi toutes les justifications des entreprises les plus criminelles que l'Allemagne mettra en avant, il en est l'inspirateur secret. Et c'est son rire que nous entendons dans la coulisse.

Ah ! la courte vue des historiens qui ne voient que les événements immédiats, matériels, visibles, et non ces événements cachés, plus essentiels, qui se passent dans un plan immatériel et invisible, et qui décident de la conscience de tout un peuple, de sa destinée spirituelle, de son intellectualité future ! Le pacte de Faust et de Méphistophélès a été un de ces événements symboliques et secrets où s'est décidé l'avenir spirituel et moral de tout un peuple. C'est l'*intellectualité allemande* quittant les sommets de l'Idée, reniant la vie spirituelle, pour ne plus s'appliquer qu'à la jouissance, à l'exploitation, à la domination du Réel terreste et matériel.

Et pourquoi ne se serait-elle pas abaissée, un jour, à conquérir la matière, et, une fois maîtresse de la matière, une fois maîtresse de l'organisation matérielle du monde, du Capital, de l'Industrie, du Travail du monde entier, pourquoi n'aurait-elle pas formé le dessein d'annexer à ce plan de domination universelle toutes les intelligences, tous les vouloirs rendus serfs de la matière ? Voilà la *magie nouvelle*, qui ne s'égare plus dans d'alchimiques rêvasseries, mais qui, dans ses manipulations chimiques, dans ses extra-ingénieuses combinaisons financières, commerciales, politiques, prend pour matière l'argent, le fer et le sang même de l'humanité.

Et voilà aussi le rêve qui déjà obsédait Faust, mais que le vieux savant ne formulait que dans le langage d'une intellectualité et d'une sentimentalité surannées. Méphistophélès, lui, prêtera à ce rêve un langage plus moderne, positif, réaliste, scientifique. Il est le Réalisateur intégral. Il représente l'Intellectualité nouvelle, entièrement mise au service de ce plan de domination matérielle.

Voyez-le, en effet, dès le premier acte du second Faust, à la cour de l'Empereur. Il est l'inventeur du papier-monnaie. Aux yeux des dupes ébaudies il fait scintiller le sortilège nouveau, ces richesses imaginaires, fictives, hypothétiques, qui vont enfiévrer la vie de cupidités ignorées, la bouleverser par des crises inattendues, livrant aux hasards de la spéculation jusqu'au champ du paysan, jusqu'au pécule de la veuve et au patrimoine de l'orphelin. N'est-il pas l'Intellectualité fascinante de ce Capitalisme moderne, dont les triomphes enorgueillissent l'Allemagne d'aujourd'hui, de plus en plus entraînée dans cette course vertigineuse à la richesse, pour qui le monde n'est plus qu'une proie offerte à ses convoitises et à ses spéculations ? Quels prodiges d'organisation, de bluff et de réclame dans ce nouveau domaine il saura inventer !

Mais combien plus encore, avec son profond mépris de l'humanité, de tout ce qui est « âme », souvenir, respect du passé, ce froid calculateur représente l'Intelligence de ce réalisme politique allemand qui, dans les peuples, ne voit qu'un instrument, subordonnant à ses desseins toutes les réalités spirituelles et intérieures, les transformant en simples moyens au service d'un succès matériel ! Dans la bouche de Méphistophélès on trouverait déjà, formulées avant la lettre, quelques-unes des maximes favorites de l'école bismarkienne. « Qui a la force, dit-il, a le droit. » Il est le Réalisateur sans scrupules, l'homme dur des réalités. Qu'on se rappelle l'épisode de Philémon et Baucis intercalé dans le dernier acte du drame. Deux bons vieux, auxquels Gœthe a donné les noms de l'illustre couple mythologique, vivent retirés dans leur cabane abritée de quelques tilleuls, sur une éminence près de la mer. Ils ont voué leurs dernières années à un ministère de bienfaisance : ils recueillent les passants égarés et orientent, avec le tintement argentin d'une cloche d'alarme, les navires en détresse. Mais cet idyllique bonheur gêne dans ses projets d'agrandissement le puissant voisin, Faust. Précisément sur cette éminence propice il a rêvé d'établir le somptueux belvédère d'où son regard seigneurial s'étendra sur le vaste empire des mers, sillonné par sa jeune marine. En vain il offre aux deux vieux de leur acheter leur modeste cottage. Ils ne peuvent se résoudre à quitter le foyer où ils ont vieilli et où, ensemble, ils attendront la mort. En une heure de faiblesse, Faust donne carte blanche à son Réalisateur. Méphistophélès use du moyen le plus expéditif : sans autre forme de procès, il met le feu au paisible enclos. Devant l'effroyable ruine, les deux vieillards meurent de saisissement. Et ne dirait-on pas, annoncée prophétiquement, l'histoire de certain petit royaume voisin d'un puissant Empire, se fiant à la parole jurée des traités, et qui a eu l'imprudence ou, comme ils disent là-bas, l'insolence de résister à l'envahisseur violant cette parole ? N'est-ce pas le même massacre des Innocents, après la même mise en demeure criminelle ?

Mais, dira-t-on, c'est là une histoire vieille comme le monde. Qu'y a-t-il là de spécifiquement méphistophélique ? Rappelons à

présent le caractère éminemment « intellectuel » du diable allemand, et que sa méchanceté est avant tout une *férocité sytématique de l'Idée*. Sans doute la violence et le machiavélisme sont de tous les temps, mais il était réservé à l'Allemagne, à la spéculation allemande, de les justifier, de les glorifier, d'y découvrir la marque d'une mission divine, l'œuvre d'une morale transcendante. C'est là le secret le plus méphistophélique de l'âme allemande, que cette confusion systématique des langages et des signes, cette équivoque et cette obnubilation voulue de toutes les notions du Vrai et du Droit.

A vrai dire, Gœthe lui-même avait préparé les voies. « Je suis une partie de cette Force *qui veut sans cesse le Mal et crée toujours le Bien* », avait-il fait dire à son Méphistophélès. Formule dangereuse et grosse de conséquences. Le diable allemand devint ainsi un collaborateur, *inconscient* il est vrai, de l'œuvre divine. Il y a une sorte de machiavélisme transcendant qui se poursuit sur un plan supérieur à l'humanité, qui se sert du Mal pour faire le Bien. Ruse divine de la Raison qui réalise les grands buts de l'Histoire par le moyen des volontés les plus criminelles. Mais qu'un beau jour un philosophe allemand détrône ce Dieu inutile, spectateur impotent, que Gœthe fait encore planer au-dessus du drame terrestre, qu'il rende d'autre part le diable de plus en plus *conscient* de sa collaboration divine, et voici la conception hégélienne de l'Histoire. Elle est toute à la base du machiavélisme méphistophélique. Pour réaliser ses Idées, ses buts transcendants, la Raison déchaîne les guerres, les violences, les passions, et les volontés les plus criminelles sont précisément les instruments d'élection, choisis par l'Histoire. C'est Méphistophélès qui tient et dirige les fils de l'imbroglio ; ses intrigues diaboliques préparent les dénouements divins ; c'est lui qui, dans ce tripot, met l'enjeu, et c'est régulièrement Dieu qui gagne la partie. Ainsi toujours le succès absout et sanctifie les moyens quels qu'ils soient.

Encore un pas, et voici le diable allemand maître du monde, lui que nous avons vu d'abord, dans son rôle subalterne, si docile, si souple, si obséquieux, espion fureteur au service de Faust. Avec quelle assurance sarcastique et tranchante il formule et débite à présent les maximes de son nouvel Evangile diabolique ! Réalisme bismarckien ou matérialisme historique de Karl Marx, impérialisme politique ou socialisme économique allemand, c'est tout un, deux moutures du même sac, la même farine tirée du même moulin dont le meunier s'appelle Méphistophélès. Comme il ricane à tous les sentiments d'humanité, à toutes les espérances magnanimes qui jusqu'à ce jour ont fait battre le cœur de l'humanité ! N'est-il pas, lui, l'agent révolutionnaire du Progrès et l'ouvrier catastrophal de l'Histoire ? Voyez ce socialisme que nous avions connu, en France, humanitaire et généreux, comme il va devenir sec, dur, étroit, en passant sous la férule des nouveaux docteurs d'outre-Rhin ! Ecoutez le plus vénéré et le plus pédant d'entre eux renouveler les

vieilles formules méphistophéliques, dans un jargon scolastique emprunté à Hegel : « Ce qui constitue le mouvement dialectique », écrit Karl Marx, « c'est la coexistence des deux côtés contradictoires, leur lutte et leur fusion en une catégorie nouvelle... *Rien qu'à se poser le problème d'éliminer le mauvais côté, on coupe court au mouvement dialectique. C'est le mauvais côté qui produit le mouvement qui fait l'histoire, en constituant la lutte*[1] ». Essayez de comprendre cette théologie diabolique! Cela signifie à peu près ceci : renforcez le mal dans le monde, cultivez avez amour le « mauvais côté » des choses, faites appel à tous les mauvais instincts, réjouissez-vous si cela va mal, si la machine brise le travailleur, si le capital exproprie l'artisan et affame l'ouvrier, réjouissez-vous de toutes les catastrophes, car c'est l'excès même du mal qui fait naître le bien, et plus cela va mal, plus cela va bien.

Et ne saisissons-nous pas là sur le vif, appliquée aux phénomènes historiques et sociaux, cette *Schadenfreude* (pour l'appeler de son nom allemand intraduisible), ce plaisir diabolique du mal, qui est un atavisme irrécusable de la race, un vieil héritage germanique? Je ne parle pas seulement de ce vandalisme qui, en catastrophes périodiques, au cours des siècles, s'est déchaînée dans l'Histoire. Il s'agit plutôt ici de ce *nihilisme* fondamental que nous trouvons tout au fond des plus grandes créations spéculatives du génie germanique, cette intuition que la discorde, la guerre, le chaos, l'informe, la volonté aveugle, les ténèbres, les instincts démesurés, destructeurs, négateurs, sont les vrais agents, les réalités première et ultimes de la vie. Voilà l'intuition profonde de la race que Gœthe a ramassée, concentrée, fixée dans la figure de Méphistophélès. Et c'est l'intuition qui se trouve aussi *au fond du rire de Méphistophélès*. Car c'est un rire très intellectuel, très philosophique et en même temps très brutal, que le sarcasme méphistophélique. Un rire accusateur, qui sans cesse rappelle à la vie ses sources troubles, ses origines équivoques, un rire méchant aussi, qui hait la vie et se réjouit de tous ses avortements. Très différent, parfois même, semble-t-il, contradictoires, sont les masques de Méphistophélès. Bourreau des corps et des âmes, corrupteur des consciences, spéculateur effréné, démon froidement calculateur de la Politique, ouvrier catastrophal de l'Histoire, espion, diplomate, théologien, financier, homme d'État, sociologue, il se ressemble pourtant, sous tous ces masques, par ce quelque chose d'identique et de profond qu'est son rire, et où se trahit sa plus intime quintessence. Il est *l'émissaire diabolique du Néant et de l'Informe*, qui oppose, comme il dit, « son poing diabolique et glacial » à tout ce qui vit, à tout essor confiant, à toute organisation heureuse, à tout ordre normal de la vie. « Tout ce qui naît — ainsi résume-t-il sa philosophie — mérite

1. Karl Marx, *Misère de la Philosophie, réponse à la Philosophie de la Misère*. Paris, Giard, 1908, p. 160 et p. 173.

le néant, et c'est pourquoi il vaudrait mieux que rien ne naquît. » Ce rire destructeur de l'éternel Méphistophélès allemand, que de fois nous l'avons entendu résonner au cours de cette guerre, à mesure que le lourd marteau de Thor, du brutal dieu teuton, s'abattait sur ces valeurs exquises à la création desquelles des générations entières ont œuvré, sur ces fragiles parures de la civilisation, créées et mises au monde pour augmenter le bonheur ici-bas, sur toutes ces choses de beauté, innocentes et heureuses, et qui, selon le mot du poète, « étaient de la joie pour toujours » !

Méphistophélès est un symbole national. Il est aussi une confession personnelle. Car, qu'il lui ait fallu attacher son sort à celui d'un pareil compagnon, ce fut peut-être une des plus douloureuses et des plus humiliantes expériences allemandes de Gœthe. Mais à ce fond natif de la race, il a su superposer de plus en plus un classicisme lumineux et victorieux. Il a compris que cette domination dont rêvait sa jeunesse, ne s'exerce pas par la matière, mais par l'esprit, que l'universalité ne doit pas être cherchée dans la quantité, mais dans la qualité, que vivre, c'est *se former*, organiser du dedans le chaos informe, surmonter les grossièretés de l'instinct, les étroitesses du moule héréditaire, bref travailler à créer en soi *une forme* d'une essence de plus en plus universelle. *Le respect religieux de ces formes supérieures et universelles*, voilà ce qui fait le « civilisé » par opposition au barbare, voilà le sens libérateur du classicisme éternel. Et n'est-ce point aussi ce qu'exprime symboliquement le mariage de Faust et d'Hélène, dans le second Faust, lorsque le héros, parvenu à maturité, tente l'Inouï, descend jusque dans le monde de l'Incréé, dans l'empire mystérieux des *Mères*, c'est-à-dire des Formes éternelles, Matrices de la vie, et, nouvel Orphée, ramène à la lumière l'image revitalisée de la grecque Hélène — de cette Hélène d'Argos dont il est dit qu'elle avait cette universelle beauté qui faisait que chacun se sentait apparenté à elle ?

Le mariage de Faust et d'Hélène abroge le pacte diabolique de Faust et Méphistophélès. C'est le message rédempteur que Gœthe a voulu laisser à son peuple. Dans cette nouvelle humanité il n'y a plus place pour le diabolique comparse, le démon ricaneur, septentrional et barbare. Si jamais, après tant de criminelles aberrations, après tant d'œuvres méphistophéliques de destruction, le peuple catastrophal, fléau de l'Histoire, sous l'impitoyable fouet de la Némésis, arrivait à dénoncer le pacte diabolique où il s'est engagé, c'est jusqu'à cette pensée qu'il lui faudrait retourner pour se purifier. Gœthe a exploré le chemin de la Rédemption qui pourrait mener l'Allemagne du chaos germanique vers un culte supérieur et apaisé de l'humanité, vers l'universelle beauté d'Hélène.

Et c'est peut-être là l'avenir encore réservé à son œuvre.

JEAN-EDOUARD SPENLÉ.

La Femme Anglaise

AU XIXe SIÈCLE

D'après le Roman anglais contemporain[1]

Au cours du XIXe siècle, la société anglaise devient de plus en plus inhospitalière à la femme seule qui perpétue, dans la pauvreté, l'humilité et la solitude qu'elle subit sans essayer de réagir, des traditions chaque jour plus désuètes. Dans l'Angleterre utilitaire et prospère où le grand courant d'énergie et d'expansion qui transforme la vie nationale commence, dès le milieu du siècle, à préparer l'évolution féminine que ses dernières années verront se dessiner nettement, l'isolée qui, murée dans ses préjugés, paralysée par son ignorance et sa faiblesse, ne peut s'adapter aux conditions nouvelles et surtout à l'esprit nouveau, est d'avance une vaincue. Cependant, elle peut à bon droit s'estimer privilégiée lorsqu'il lui est permis de garder dans sa famille une petite place au foyer. Sa vie est alors incomparablement plus facile, sinon plus heureuse, que ne l'est celle de toute femme de son rang qui gagne sa vie en exerçant la seule profession alors ouverte aux personnes bien nées : la profession d'institutrice. Au XVIIIe siècle, les romans et les mémoires contemporains retentissent des plaintes des chapelains et clergymen, attachés à la maison des grands seigneurs et que leurs nobles maîtres, loin de traiter en égaux, considèrent comme faisant partie de leur domestique. Au début du XIXe siècle, le roman résonne de même des injures souffertes par l'institutrice. Égale et souvent supérieure à ceux chez qui elle vit, mais ouvertement méprisée, elle est placée, de ce fait, dans une situation difficile et blessante à la fois pour son orgueil et pour sa dignité. C'est en vain qu'on essaie de faire briller aux yeux d'une jeune fille en quête d'une situation les avantages dont elle jouira. « Avec vos talents, lui assure-t-on, vous pouvez vivre au milieu de gens de la plus haute distinction. Votre qualité d'excellente musicienne vous autorise, à elle seule, à fixer vous-même le chiffre de vos appointements. Vous pourrez demander qu'on réserve plusieurs pièces pour votre usage exclusif, et ce sera à vous de vous mettre, avec la famille, sur le pied d'intimité que vous aurez choisi. Vous serez installée dans cette maison de la façon la plus charmante, la plus honorable et la

1. Voir notre numéro d'octobre. Nous donnons la suite des bonnes feuilles de l'ouvrage qui va paraître sous peu à la librairie Didier.

plus agréable. » L'institutrice en expectative sait ce qu'il faut penser de telles assurances : « Vous avez bien raison, dit-elle, de mentionner en même temps les charmes, les honneurs et les agréments d'une pareille situation. Je ne doute pas qu'ils se valent[1]. »

Empruntant à son expérience personnelle une figure qui reparaît dans tous les romans, Charlotte Brontë trace de l'institutrice une série de portraits aussi véridiques que douloureux. C'est elle qui, dans « Shirley[2] » donne à une jeune fille, par la bouche d'un de ses personnages, un solennel avertissement : « Les devoirs d'une institutrice sont souvent bien lourds. N'essayez pas d'aller vivre chez des étrangers, et ne croyez pas que vous y seriez heureuse. Ne tentez pas cette épreuve, vous iriez à un échec, car vous n'êtes pas faite pour supporter la vie sans joie que connaît le plus souvent une institutrice, épuisée avant le temps et pliant sous le poids d'un travail que n'allège aucune satisfaction. » Une vie sans joie, un fardeau que rien ne vient alléger, voilà donc, et d'après le plus irréfutable témoignage, ce que le sort réserve à l'institutrice. Puisqu'elle appartient à une bonne famille, elle s'est crue destinée à rester au foyer, et l'obligation de quitter les siens pour gagner sa vie ne peut que lui être une souffrance. Si, comme il peut arriver à des orphelines sans fortune, elle a été dès l'enfance habituée à cette idée qu'il lui faudrait un jour devenir une institutrice, quelques révoltes lui sont épargnées, mais non pas les humiliations et les dégoûts que semble entraîner cette profession.

Dickens et Thackeray apportent aussi quelques traits inoubliables au portrait de l'institutrice et peignent, avec une indignation que tempère souvent l'ironie, les difficultés et les tristesses de sa condition. Aucun changement profond ne s'est produit en ce qui la concerne depuis l'époque où l'on pouvait appeler les bureaux de placement ouverts aux institutrices « de véritables marchés aux esclaves, à la seule différence près que la marchandise en vente est de nature différente, car si le crime des trafiquants n'est pas le même dans les deux cas, le malheur de leurs victimes est égal[3]. » Qui pourrait s'élever contre un tel jugement après avoir, ainsi que l'infortunée Miss Pinch, connu le bonheur de faire l'éducation d'une charmante enfant, unique rejeton d'un des plus grands industriels du royaume ? Comme il est de la plus haute inconvenance qu'une personne, payée pour instruire une fillette et s'occuper d'elle à toute heure, se permette de recevoir des visites, on s'empresse, quand l'occasion s'en présente, de rappeler Miss Pinch à un plus juste sentiment du devoir. Un valet de chambre frappe et vient demander à l'institutrice, de la part de Madame, « quelle leçon Mademoiselle

1. Emma, by Jane Austen, 1816.

2. Shirley, by Charlotte Brontë, 1849.

3. Emma, by Jane Austen, 1816.

donne en ce moment à Mlle Sophie ? » Et Mlle Sophie, une fois les visiteurs partis, de se joindre à Madame sa mère pour reprocher aigrement à Miss Pinch de gaspiller des moments qui devraient être consacrés à ses occupations professionnelles. Traitée avec mépris par ceux qui lui donnent un salaire, elle est encore exposée à l'insolence de leurs domestiques. Quand il annoncera des visiteurs pour Miss Pinch, le valet de chambre saura « trouver le juste milieu entre le respect distant avec lequel il annonce les personnes qui viennent chez ses maîtres et la chaude sympathie avec laquelle il accueille les amis de la cuisinière ». Quelques années d'une si salutaire discipline devraient former le caractère de Miss Pinch. Vain espoir ; la sotte fille ne sait opposer que son silence, et parfois ses larmes, aux critiques les plus acerbes. Aussi la voit-on avec regret « demeurer incapable de s'assurer le respect, la confiance et l'affection d'une enfant qui a grandi presque sous ses yeux ». Quand cette constatation s'impose à l'esprit du riche industriel, il ne lui reste plus qu'à prévenir Miss Pinch « qu'il n'aura désormais plus besoin de ses services ». Miss Pinch quittera donc la maison inhospitalière et l'élève revêche, mais pas avant que son frère ait dit aux maîtres exigeants et durs qui la chassent, ce qu'il pense de leurs procédés : « Personne, Monsieur, s'écrie l'honnête Tom, ne peut s'attendre à voir respecter par ses enfants ce qu'il méprise ouvertement lui-même. L'institutrice, dites-vous, ne sait pas gagner la confiance et l'affection de vos enfants. Commencez par lui témoigner un peu de respect, donnez-lui quelque chose de votre confiance et nous verrons ensuite. Ma sœur est aussi bien faite pour mériter le respect que n'importe lequel de ceux qui ont une institutrice à leurs gages. Elle occupe chez vous une situation moins enviable que celle d'aucune servante, et vous vous étonnez que votre fille soit insolente avec elle ! Si vous vous imaginez que le paiement annuel d'une certaine somme vous donne le droit de lui infliger des humiliations constantes, vous vous faites une idée bien exagérée du pouvoir et de la valeur de l'argent[1]. »

Réquisitoire ardent qui, par delà les griefs trop bien fondés de la pauvre petite Miss Pinch, vise les maux soufferts par toutes ses pareilles. La situation qu'occupe alors l'institutrice ne peut être sauvée que par beaucoup de tact et de bienveillance d'un côté et, de l'autre, par une rare et heureuse rencontre d'une supériorité réelle et du don de l'affirmer sans porter ombrage à personne. Cependant, au fond de la querelle ouverte entre l'institutrice et ceux qui l'emploient, n'existe-t-il point d'autres causes de mutuelle aigreur que le heurt constant d'orgueilleuses prétentions et d'une trop légitime susceptibilité ? L'institutrice ne parle point la même langue que ceux dont elle élève les enfants. Ceux-ci, dans un contrat qui se compose à leurs yeux de conditions purement maté-

1. Martin Chuzzlewitt, by Ch. Dickens, 1843.

rielles, demandent qu'une certaine tâche soit remplie en échange d'un certain salaire. Celle-là — que les préjugés de son milieu poussent à considérer comme secondaire l'aspect économique de la situation — fonde ses réclamations, souvent trop justifiées, sur ce fait qu'elle possède, de par la naissance et l'éducation, une valeur morale dont on doit lui tenir compte. De là le malentendu, qui menace d'être durable. L'institutrice ne saurait alors fournir aucune garantie de sa valeur professionnelle et l'opinion du monde à son égard ne changera qu'au moment où les femmes, admises dans les Universités, pourront apporter, avec leurs diplômes et leurs titres, une preuve tangible de leur aptitude à remplir leur tâche. Jusque-là, aucune amélioration réelle dans la situation de l'institutrice n'est possible. D'ailleurs son savoir la justifierait assez rarement. Il suffit qu'elle puisse enseigner à ses élèves les choses les plus élémentaires, qu'elle leur inculque « de bons principes » et leur apprenne à jouer, bien ou mal, quelque « morceau brillant » pour le piano à deux ou à quatre mains. Qu'importe, si tout en faisant sonner bien haut son mérite et ses talents, elle est capable de croire « que Dante est appelé Alighieri parce qu'il vit le jour à Alger » ? Fût-elle véritablement instruite, le discrédit pèserait sur elle de l'incapacité et de l'ignorance de la plupart de ses sœurs. Eût-elle la vocation de l'enseignement, on croira qu'elle instruit des enfants parce qu'elle est pauvre et trop bien née pour consentir à exercer un de ces métiers manuels qui la ravaleraient au rang d'une ouvrière. Aussi longtemps que sa profession ne lui assure ni la considération du monde, ni les satisfactions que le travail doit procurer, on ne peut s'étonner que tous ses vœux, tous ses désirs tendent à échapper par le mariage à la servitude qu'elle hait. « Dans les châteaux en Espagne bâtis par une jeune institutrice, dit Thackeray dans « La Foire aux Vanités », un mari est toujours le principal habitant. » Son espoir déçu, et condamnée à continuer d'enseigner l'écriture, l'histoire, le calcul et la musique, quelle sera sa vieillesse ? Celle d'une parasite qui, à force de servilité et de flatteries, s'ingéniera à conserver une situation qu'on préfère donner à une femme plus jeune ; ou encore, celle d'une Miss Wirt qui se ménage habilement dans les familles de la bourgeoisie l'accueil le plus empressé. Cette ingénieuse vieille fille sait agrémenter ses leçons de nombreuses anecdotes où sont jetés négligemment les noms les plus aristocratiques et les preuves les plus concluantes de l'estime en laquelle Miss Wirt était tenue « au temps où, chez la duchesse de Dunsinane, elle faisait l'éducation de Lady Jane Mac Beth, aujourd'hui marquise de Castletoddy[1] ».

Si les romanciers de la première moitié du siècle peignent le

1. The Book of Snobs, Thackeray 1847.

personnage de l'institutrice avec tout ce qu'il contient à la fois de navrant et de ridicule, ils ne retracent pas, jusqu'à son étape finale, le calvaire que peut gravir une femme quand un brusque changement de fortune l'oblige à gagner sa vie. Après Dickens et Thackeray, c'est George Gissing qui va nous donner, avec une sincérité et une vérité émouvantes, un dernier portrait de l'institutrice. Cette femme, qui, à la fin du XIXe siècle, ne s'est pas encore adaptée aux conditions nouvelles de la vie, appartient à ce groupe qu'une autre génération verra disparaître et que Gissing nomme « The Odd Women[2] » — les unités superflues — si l'on peut rendre ainsi le sens le plus large d'une expression que notre langue ne peut traduire complètement. Par delà les détails où la vie d'un être revêt un caractère unique, ce roman est l'histoire de toutes celles qui, élévées pour la sécurité et la douce sujétion du foyer, sont contraintes d'affronter les responsabilités et les dangers d'une vie de travail.

Le préjugé d'après lequel une femme bien née — « a lady » — se déclasse en travaillant subsiste encore, au déclin du siècle, chez beaucoup de gens. Il satisfait d'ailleurs à l'orgueil masculin autant qu'à la passivité et à l'ignorance féminines. Il plaît à l'homme de se montrer, dans toute l'acception du mot, le chef de la famille, c'est-à-dire non seulement celui qui la dirige mais celui qui la fait vivre et dont elle dépend complètement. Souvent même — et nous touchons ici à une des différences qu'on remarque, au XIXe siècle, entre les coutumes anglaises et nos habitudes sociales plus pratiques, plus prudentes — un père, soit par imprévoyance, soit parce qu'il lui semble naturel que ses filles restent toujours à son égard dans la plus étroite dépendance, n'envisage pas pour celle-ci la possibilité du célibat et de la solitude. Il les élève pour lui, pour qu'elles ornent son foyer de leur jeunesse aussi longtemps qu'elles ne seront pas mariées et ne s'inquiète pas de leur assurer l'indépendance matérielle qu'un mari, il ne veut pas en douter, leur procurera un jour. Mais que ses filles ne se marient pas ou qu'il meure avant de les avoir établies, il les voue à grossir le nombre de ces « unités superflues » que produisent l'orgueil masculin et les préjugés sociaux, jusqu'au moment où la femme anglaise s'affranchit par un travail volontairement accepté et librement choisi.

Le docteur Madden, veuf depuis de longues années et père de six filles, a des idées très arrêtées sur le rôle de la femme et la sphère de l'action féminine. C'est un sentimental qui voit en la femme un être de grâce et de poésie que l'homme doit protéger de tout contact avec les vulgaires réalités de la vie. Les jeunes filles, à son sens, n'ont besoin de rien entendre aux affaires ni de savoir comment on gagne de l'argent. Ceci regarde les hommes et jamais, dit-il, il n'a

2. The Odd Women. by George Gissing, 1893.

discuté avec sa femme aucune question de ce genre. Il n'a jamais su, en revanche, que sa femme, tout en ignorant la situation exacte de son mari, a connu tout aussi bien et mieux que lui la difficulté de tenir une maison et d'élever des enfants quand on dispose de très modestes ressources. Ses filles, dont l'aînée remplace la mère dans le gouvernement de la maison, ont été « bien élevées » — ce qui veut dire qu'elles savent le peu qu'on juge suffisant, vers 1880, dans les petites écoles privées, pour l'instruction des jeunes filles de la classe moyenne. Il n'a jamais pensé à orienter leurs études vers un but pratique, comptant vivre assez longtemps et amasser une assez belle fortune pour que ses filles puissent vivre sans rien faire. Si quelque malheur imprévu survenait, ne pourraient-elles pas, puisqu'elles sont des jeunes filles « bien élevées », entrer comme institutrices dans des familles riches? Mais cette seule pensée lui fait horreur. Il préfère rêver à l'heureuse vieillesse qui sera la récompense de ses longues années de travail. Alice, sa fille aînée, est laide, mais intelligente et sérieuse : elle restera toujours auprès de son père; quant aux cadettes, fraîches et jolies, elles se marieront, la chose est sûre... Un soir, le docteur Madden part en voiture pour faire une visite à un malade; son cheval s'emporte, la voiture se brise, le pauvre homme est relevé mourant. De la fortune qu'il voulait laisser à ses filles, il ne possède encore que très peu de chose, et ses filles devront au plus tôt aviser à gagner leur vie. Sans argent, sans connaissances utilisables, elles iront se joindre à la lamentable théorie des « decayed gentlewomen » — des femmes « qui ont eu des revers », et sont condamnées à la servitude, déguisée sous un nom avantageux, de l'institutrice privée ou de la dame de compagnie.

Seize ans après la mort de leur père, les deux aînées de la famille, Alice et Virginia, passent ensemble quelques mois à Londres. Elles sont toutes deux en quête de situations nouvelles, car leurs maigres économies ne sauraient suffire à de longues vacances, même après des années d'un travail ininterrompu. Mais quelles situations pourront trouver ces femmes prématurément vieillies, sans talents, sans initiative, sans énergie? Le meilleur de leur jeunesse s'est passé en des occupations fastidieuses et sans aucun profit : faire la lecture à des vieilles dames exigeantes ou surveiller des enfants, c'est-à-dire tenir dans une maison, sous un nom plus flatteur, le rôle d'une domestique mal rétribuée. Ces années de servitude sans issue ont brisé le ressort moral des pauvres filles. A trente-cinq ans, elles n'ont plus ni activité, ni ambition. Leur seul désir est de se libérer, pendant un temps aussi long que possible, d'un travail qui leur est devenu insupportable. Elles s'acharnent à réaliser leur rêve de vivre quelques mois, un an peut-être, sans rien faire, sans dépendre de personne. Mais ce qu'elles nomment indépendance, ce n'est que l'oisiveté achetée par des privations constantes. Elles tendent ce qui leur reste de courage pour supporter la vie la plus étroite et la

plus dure, pourvu que cette vie soit oisive. Leurs maigres ressources doivent être ménagées ; aussi elles s'installent dans une chambre meublée des plus modestes et vivent là sans voir personne, sans presque jamais sortir, dans l'anéantissement bienheureux d'une pensée vide et d'un corps paresseux. Virginia sent plus vivement que sa sœur et la joie d'être enfin libre et l'affreux néant de l'existence à laquelle leur pauvreté les assujettit. La monotonie des journées vides, dans cette pièce mal aérée, ces heures de repos et de silence lui sont à la fois un baume et un insoutenable tourment. Cependant, quand elle se présente dans une famille en quête d'une institutrice, elle redoute d'être agréée, car elle ne voudrait pas retomber à la servitude dont elle a l'écœurement. Mais les mères veulent généralement donner à leur fille une institutrice plus jeune, plus vivante, plus attrayante que cette créature insignifiante et fanée, et Virginia revient avec bonheur à la petite chambre où elle a le droit d'être inoccupée. Un vice la guette, qui procurera quelques instants d'illusion et d'ardeur à son être desséché et flétri. C'est l'alcool qui la tente, et Virginia ne sait pas, ne peut pas résister. Quand Alice devine enfin la cause du changement d'humeur et de santé qu'elle remarquait chez sa sœur, Virginia est une alcoolique invétérée. Elle ne sera sauvée que si, après avoir subi le traitement sans lequel elle ne pourrait se libérer de son vice, elle se reprend à une vie normale, c'est-à-dire à laquelle le travail apporte ses fatigues et ses joies. Trop longtemps, Alice et Virginia ont été dans la société des « unités superflues » et ont ajouté foi au funeste préjugé de la déchéance entraînée par le travail. Le métier qu'elles ont exercé les a diminuées parce qu'il n'exigeait qu'une endurance passive et ne comportait ni effort, ni responsabilité. Parasites, elles étaient amoindries moralement ; elles vont désormais se régénérer dans la lutte. Elles risqueront leur pécule si jalousement épargné dans une entreprise qui leur avait toujours semblé au-dessus de leurs forces. Elles vont fonder une école, et jusque dans les soucis de leur existence nouvelle elles trouveront la plénitude de vie, la saine fatigue, la force et le courage que seuls peuvent donner le travail et la liberté.

Dans ces images successives de la « vieille fille » anglaise au XIXe siècle, on peut saisir l'évolution du type et le changement que subit avec les années l'opinion du monde et de la femme elle-même à l'égard du rôle que, en dehors du mariage, elle peut remplir dans la société. Pour l'isolée, plus encore peut-être que pour toute autre, le XIXe siècle est un creuset où lentement, douloureusement, les traditions de l'âge précédent disparaissent tandis que s'élabore un esprit nouveau revêtant des formes nouvelles. Au début du siècle, l'isolée, la célibataire, qu'on appelle alors invariablement « vieille fille », apparaît dans la société anglaise — et dans le roman qui en fixe les images fugitives et les apparences momentanées — sous un aspect souvent déplaisant, quelquefois pitoyable, presque toujours

ridicule. Avant que le terme fut inventé, l'opinion voit en elle une « ratée », celle qui a manqué sa vie, et dont la jeunesse s'est passée en vain, puisqu'elle n'a su préparer à son âge mûr ni dignité ni stabilité. Le monde et même la famille ne concèdent pas à cette femme, quelle que soit sa valeur individuelle, la place qu'ils accordent à la plus incapable des épouses ou des mères. Si par bonheur elle échappe au ridicule, si dans la situation fausse que lui fait le célibat, elle sait rester bonne, agréable, charmante, ses qualités et son charme resteront enveloppés, discrets et presque ignorés. Dans la société de l'époque, elle est « l'ombre » qui jadis accompagnait les personnages importants. Ce rôle effacé, d'ailleurs, ne lui semble point injuste, car elle ne peut manquer, si elle possède quelque peu de bon sens, de sentir combien elle est loin d'avoir réalisé en elle-même l'idéal de la vie féminine. Tant que les circonstances lui permettent d'occuper dans la famille la place qu'il est d'usage de lui attribuer, elle n'a besoin que de beaucoup de patience, de douceur, d'humilité. Mais s'il arrive un moment où elle se trouve vraiment seule au monde, ses qualités passives ne lui seront d'aucun secours. Aux premières décades du règne de Victoria, le double préjugé de la déchéance sociale qu'apporte le travail de la femme en dehors du foyer et celui de l'incapacité et de la faiblesse féminines est plus vivace que jamais. On dirait que, plus le développement économique et industriel attire les femmes du peuple aux travaux de l'usine, plus la célibataire des classes moyennes s'attache étroitement à une oisiveté où elle voit le signe de la supériorité qu'elle s'attribue. Si elle doit gagner sa vie, elle acceptera, pour être institutrice ou dame de compagnie, une situation mal définie, un salaire dérisoire, elle sera la dupe de ceux qui l'emploient plutôt que d'oser se placer franchement au milieu des travailleuses, et prouver que, là comme ailleurs, elle restera ce que son éducation et ses habitudes font d'elles : « a lady ».

Avant qu'elle ait compris ce que valent les préjugés sociaux dont elle est la victime, et souvent la victime volontaire, il faut dépasser le milieu du XIXe siècle. Car, s'il est difficile de combattre des abus sociaux flagrants et nettement définis, il est plus difficile encore de lutter contre un péché de l'esprit, de secouer un préjugé qui s'impose avec l'autorité de la tradition et du consentement unanime. La lente évolution de la célibataire vers une conception nouvelle de son rôle dans le monde et de l'usage qu'elle peut faire d'une vie qu'elle n'aura point consacrée à un mari et à des enfants est aidée, à partir de 1850, par les circonstances extérieures. La « vieille fille » ne trouve plus désormais invariablement chez un frère ou une sœur la place qu'elle y avait eue jusqu'alors. L'appel des colonies et des pays neufs — de l'Australie d'abord, puis du Canada et de l'Afrique du Sud — éloigne de la mère patrie un nombre toujours croissant de ses fils. Beaucoup de ceux qui, cinquante ans plus tôt, auraient

passé toute leur vie en Angleterre, partent alors pour les pays lointains. La famille prend une orientation et une mobilité nouvelles ; elle se réduit à ses éléments essentiels et n'admet plus, comme jadis, des éléments inutiles, des vies parasites. Aussi, sous la pression combinée des forces extérieures et d'une évolution morale, la femme seule ou même celle pour qui la solitude n'est qu'une possibilité, gagne-t-elle le courage de regarder la vie en face, d'affronter ses responsabilités et de l'enrichir de tout ce qu'un travail utile peut y ajouter d'indépendance, de dignité et de beauté.

Aux dernières années du XIXe siècle, l'évolution est accomplie : la « vieille fille » de l'ère victorienne est un type que l'on trouve encore dans la société anglaise, mais il est une survivance et un témoignage attardé de mœurs que ne connaissent plus les générations nouvelles. L'unité superflue est devenue la travailleuse indépendante, désormais unité importante de la société anglaise, où son utile activité et son intelligence enfin développées, lui assurent un champ d'action toujours plus large.

LÉONIE VILLARD.

NOTES & DOCUMENTS

Les Allemands à l'Etranger

Sous la rubrique : *les Allemands à l'Etranger*, on se propose de publier périodiquement, dans cette *Revue*, toutes nouvelles concernant la reprise des relations économiques et intellectuelles entre l'Allemagne et les nations neutres ou les nations alliées de l'Entente. C'est une des questions urgentes de l'heure présente. La France, plus que toute autre, est intéressée à suivre de près les tentatives allemandes dans le domaine de l'activité internationale. *La Revue des Langues Vivantes* accueillera volontiers tous les renseignements que ses lecteurs voudront bien lui faire parvenir sur ce sujet.

LES ALLEMANDS EN ESPAGNE

Les firmes allemandes sont en émoi. Elles ont, elles, signé la paix et veulent en retirer tout de suite tous les bénéfices. Qu'il y ait encore des obstacles, comment le comprendrait-on dans le pays de la guerre juste et profitable ?

Un certain nombre d'Allemands ont demandé l'autorisation de voyager en Espagne. Voici la réponse de l'ambassade d'Espagne à Berlin :

« Me référant à votre demande relative à l'autorisation de voyager en Espagne, j'ai l'honneur de vous faire connaître que cette autorisation ne peut actuellement être accordée qu'aux personnes résidant en Espagne avant la guerre, qui y possèdent une entreprise, ou dont la famille habite dans ce pays. L'entrée en Espagne n'est donc permise qu'à ceux que la guerre a empêchés d'y retourner. Etant donné que vous ne vous trouvez pas dans ce cas, il m'est impossible d'accorder l'autorisation demandée ».

Les intéressés, qui sont nombreux, demandent l'intervention du Ministère des affaires étrangères de Berlin auprès du Gouvernement espagnol. Les choses en sont là pour l'instant.

J.-J.-A. B.

LES ALLEMANDS EN TERRE BALKANIQUE

Venus dans les Balkans chez les uns comme envahisseurs, le fer et le feu au poing, chez les autres comme amis, alliés et protecteurs, les Allemands y ont régné, partout en maîtres, pendant près de trois ans, et se sont efforcés de faire, au cours de leur occupation, une œuvre décisive et profitable à l'avenir économique de leur patrie. Ils ont consacré à cette conquête morale et commerciale toute l'habileté brutale et systématique de leur génie.

La Serbie submergée frémissait d'impatience. Les Bulgares sont trop fiers dans leurs xénophobie rétive pour accepter d'emblée un joug étranger. Les Allemands appelèrent dans le pays tous ceux qui le connaissaient et pouvaient, au nom de leur expérience ou au titre de

leurs relations personnelles, gagner le mieux la sympathie des populations mal conquises. Il y eut des exécutions ; mais en somme la mainmise sur la Serbie se fit sans férocité. Le pays était pauvre, privé de ses éléments mâles les plus difficiles. Certaines parties de la bourgeoisie avaient été touchées, dès le temps de paix, par des influences austro-hongroises. On organisa dans toutes les terres occupées un réseau serré de surveillance économique, une véritable administration économique. A la tête de ces postes, des spécialistes des questions balkaniques. Le long de la chaîne, comme interprètes, agents, auxiliaires du service de renseignements, tous les éléments germanophiles de la population, embrigadés, soutenus, soldés. Des organismes du même genre avaient essaimé jusqu'en terre d'occupation bulgare et même jusqu'en terre bulgare et turque. Il s'agissait, d'une part, de tirer de ces régions purement agricoles une partie des ressources dont le blocus allié privait l'Allemagne, d'autre part d'obliger tous les pays balkaniques à accepter définitivement l'emprise commerciale de l'Allemangne, d'y établir les institutions et les habitudes qui feraient des Balkans une vraie colonie de peuplement et d'importation ouverte aux ambitions futures des Allemands.

Les Autrichiens furent éclipsés dès l'abord et relégués en Albanie. Les Bulgares, admis de moitié à l'occupation militaire de la Serbie, furent vite immobilisés, annihilés. La politique bulgare eût volontiers consisté à ruiner la Serbie pour jamais, à étouffer d'avance toutes ces possibilités de concurrence agricole, commerciale et industrielle. Les Allemands eurent fort à faire pour réprimer les tentatives brutales et farouches de leurs alliés.

Dès le début de l'occupation fut décrétée l'interdiction du commerce d'exportation. Puis les Allemands créérent, malgré l'hostilité du gouvernement de Ferdinand, un organisme chargé de remettre en train, surveiller et réglementer le commerce extérieur de la Serbie.

Ce fut une institution militaire. Elle prit le nom de : Service allemand de renseignements commerciaux (Deutsche Handels-Auskunftstelle), mais elle était plus qu'un service de renseignements.

Ce « Bureau commercial » mettait en rapport les commerçants serbes avec les producteurs ou acheteurs d'Allemagne. Il centralisait et acheminait les correspondances. Il recevait, il répartissait les commandes. Il organisa une exposition d'échantillons. Les marchandises lui étaient adressées directement, et c'est lui qui se chargeait de les faire parvenir, après contrôle, aux destinataires.

A ce service était adjoint la Rohstoffstelle (service des matières premières), qui achetait soit pour l'armée, soit pour l'industrie allemande, tout ce qui était disponible, et même un peu plus, en fait de matières brutes ou de déchets utilisables.

Les Autrichiens avaient organisé, avec moins d'ampleur, une organisation analogue[1]. Quant aux Bulgares, ils persistèrent jusqu'au bout dans leur attitude hostile et haineuse.

Grâce à l'activité de ses services commerciaux, l'Allemagne put inonder les territoires occupés de ses produits fabriqués.

1. Le gouvernement autrichien a créé, en 1917, une société pour les Balkans et l'Orient, chargée de soutenir les intérêts autrichiens et de développer les relations économiques avec les pays balkaniques. Cette société a organisé des expositions et publié des cahiers.

Les soldats français ont pu, lors de leur avance en Serbie, constater que les magasins étaient abondamment pourvus et que les marchandises, à peu près toutes d'origine allemande, étaient d'un étonnant bon marché. Ces marchandises consistaient surtout en quincaillerie, en verrerie, faïence, porcelaine, bijouterie, couleurs, papiers. Ni denrées, ni tissus.

L'Allemagne sut donc ouvrir, en terre ennemie, des débouchés importants pour les produits de son industrie. Elle réussit, d'autre part, à extraire de la Serbie occupée des quantités considérables de matières premières.

L'exploitation du sol fut poussée très activement. Toutes les mines et carrières étaient entre les mains des Allemands. Ils obtinrent, par réquisition ou achat, la presque totalité des céréales, et les envoyèrent en Allemagne.

Une partie des réquisitions et achats resta impayée, par la faute des agents subalternes. Cependant, on fonda un organisme financier spécial, la Kreditanstalt, rattachée vraisemblablement à la Diskonto-Gesellschaft, pour assurer le service des paiements et drainer les ressources financières du pays.

Enfin, et en vue de préparer l'avenir, il fut institué en Serbie occupée une commission mixte composée d'universitaires (officiers allemands et austro-hongrois), et chargée d'ouvrir une vaste enquête géographique, ethnographique, historique, économique sur les Balkans. Les résultats de cette enquête furent envoyés, au fur et à mesure, en Allemagne.

Le gouvernement bulgare ne sut pas résister aux exigences des Allemands. Il leur accorda le contrôle absolu sur toute la production et le commerce. Non seulement en Bulgarie, mais aussi dans le S.-E. de la Serbie, qui était une zone d'occupation spécialement bulgare. En vertu de conventions régulières passées avec le pouvoir royal, les Allemands obtinrent le droit d'exploiter le sous-sol et de s'approprier l'excédent de la production. Ils intensifièrent l'extraction de la houille des mines de Pernik (S.-O. de Sofia).

En Bulgarie et dans la zone bulgare de Serbie, les réquisitions étaient faites uniquement par les Bulgares ; mais, par voie d'échange, les Allemands reçurent la presque totalité des produits réquisitionnés.

Des Wirtschaftsausschüsse (Commissaires économiques), installés dans les grands centres, et composées de militaires compétents, d'interprètes et de commerçants, s'occupaient précisément de rechercher les ressources disponibles et de les diriger sur les entrepôts allemands.

Leur activité provoqua, à travers toute la Bulgarie, des mécontentements populaires. Les paysans ne se soumirent pas à ces vexations inquisitoriales. En 1917, ces commissions furent supprimées. Mais les Allemands continuèrent, par des moyens moins impressionnants, à drainer les produits de la terre bulgare.

Le résultat est actuellement, que la Bulgarie, pays agricole, manque de tout, même de céréales. Le déficit de sa production agricole est considérable. On constate, en 1918, un manquant de 400,000 tonnes de céréales, de 10,000 tonnes d'huiles minérales, de 2,000 tonnes d'huile d'olive, etc. La Bulgarie, comme la Serbie, ont terriblement souffert. Une rancune passionnée s'est éveillée dans les âmes balkaniques contre les alliés oppresseurs. Et c'est à cette désaffection progressive qu'est

due la défection bulgare. Les Allemands battus à hauteur de Monastir ont été poursuivis jusqu'au delà du Danube autant par la haine des populations paysannes, lasses de cette tyrannie économique, que par les efforts des troupes franco-serbes victorieuses. Mais leurs organisations ne sont supprimées que provisoirement. Ils connaissent à merveille la terre balkanique. Ils sont prêts à reconquérir le marché et pour cette conquête ils ont d'excellentes recommandations.

Un des moyens d'asservissement les plus efficaces fut, aux mains des Allemands, la pression financière. Ils vont en tirer parti.

Le gouvernement bulgare s'est endetté, pendant la guerre, envers l'Allemagne de près de 2 milliards de leva. Que de gages n'a-t-elle pas pris en retour ?

En échange des permis d'importer et d'exporter, les commerçants de la Serbie occupée durent souscrire des parts considérables aux différents emprunts allemands et austro-hongrois. Que voilà de bons atouts pour rentrer en jeu ! Ce ne sera pas une tâche aisée que de libérer les Balkans de l'empire économique de l'ennemi. Il y faudra de l'habileté, de la compétence et la protection de toutes nos autorités diplomatiques et militaires coalisées. Nous avons commis des fautes nombreuses. La France, qui aurait pu être la première, se laisse supplanter. De nombreux amis nous réclament. Saurons-nous entendre, à temps, cet appel ?

J.-J.-A. Bertrand.

Les Premiers Eléments des Langues Vivantes à l'Ecole Primaire

[Sous ce titre, le Maire de Clermont (Oise), qui est un ancien inspecteur primaire et n'a jamais cessé de porter le plus vif intérêt aux études scolaires, nous envoie une circulaire que nous publions ci-dessous. Nous n'aurions aucune objection, bien au contraire, à la voir reproduire par nos confrères. — Nous omettons seulement, par discrétion et suivant notre habitude, les titres d'ouvrages recommandés par l'auteur de cette lettre. Il se fera, sans nul doute, un plaisir de renseigner ceux qui s'adresseraient à lui.]

En attendant que s'opère la réforme demandée par la démocratie, de l'égalité absolue de l'éducation et de l'instruction pour tous les enfants de la France, nous demandons qu'on introduise dans les écoles primaires, pour le cours moyen et pour le cours supérieur, l'enseignement de quelques notions de langues vivantes, anglais, allemand, italien ou espagnol, selon la région.

Est-ce utile ? Qu'on interroge les poilus, nouvellement rentrés dans leurs foyers, et tous répondront affirmativement. Pendant la guerre, ils ont été en relations avec des soldats venus des pays voisins, et ils ont plus d'une fois regretté de ne pas savoir un mot de leur langage. Et aujourd'hui, est-ce qu'au point de vue commercial, industriel, agricole, la connaissance, même superficielle, d'une langue étrangère ne procurerait pas aux jeunes Français de sérieux avantages ? L'école primaire initierait les enfants aux premiers éléments ; les cours d'adolescents,

d'adultes et surtout les lectures personnelles étendraient le cercle des connaissances acquises.

Où trouverons-nous des professeurs ? Faisons tout simplement appel au concours des Instituteurs et Institutrices pourvus du brevet supérieur : les uns et les autres ont, dans les Ecoles normales, étudié une langue vivante ; ils seront heureux de perfectionner, par la pratique de l'enseignement, les connaissances acquises en vue de l'examen.

Vous allez dépasser les programmes, nous dira-t-on. Notre réponse est bien simple. Que le Ministère permette tout simplement aux maîtres des Ecoles primaires de procéder, en 1919, comme on l'a fait à partir de 1871, dans les écoles de l'Est, en ce qui concerne l'allemand. M. Lapie, directeur actuel de l'enseignement primaire, connaît toute la région, et il sait certainement qu'on a obtenu, à ce point de vue, des résultats très appréciables dans les écoles de la Marne et les départements environnants.

Aujourd'hui surtout, la tâche de nos Maîtres est facilitée par la publication d'une quantité considérable d'ouvrages élémentaires spéciaux, admirablement faits. Il est évident que nous ne sommes pas tous aptes — et pour cause — à faire emploi de la méthode directe, réservée à l'enseignement secondaire ; mais nous pouvons toujours employer les anciens procédés, qui avaient bien une certaine valeur.

En ce qui concerne les ouvrages qui peuvent être employés dans les écoles primaires et dans les cours d'adolescents ou d'adultes, nous avons recueilli de précieux renseignements auprès de divers éditeurs parisiens, qui ont bien voulu nous donner des indications très complètes.

Malgré la discrétion que nous jugeons indispensable en pareille matière, nous nous permettrons de donner les titres de quelques ouvrages que nous connaissons tout particulièrement, ce qui n'implique du reste aucune exclusion en ce qui concerne ceux que nous ne désignerons pas.....

.....

A l'aide de l'un ou de l'autre de ces petits ouvrages, les Instituteurs et les Institutrices seront certainement en état de faire débuter leurs élèves dans l'étude des langues vivantes, dont ils leur inspireront le goût, et ils leur rendront ainsi un appréciable service. Ils accompliront également une œuvre utile à l'égard du pays lui-même ; car la France a besoin de toutes ses énergies, et elle ne doit rien laisser perdre de ses ressources.

E. SAINDENIS,
Inspecteur Primaire Honoraire,
Maire de Clermont (Oise).

Ecole Normale Supérieure (Lettres)

Le *Journal Officiel* du 1er novembre publie la liste des Candidats admis, à la suite du Concours spécial de cette année, à l'Ecole Normale Supérieure et aux Bourses de Licence.

C'est une promotion assez forte qui va ainsi entrer à l'Ecole Normale (soixante-dix), recrutée parmi les Candidats qui ont été mobilisés pendant la guerre, durée totale ou partielle. Elle comprend des noms connus dans le monde des langues vivantes : Dhaleine, Loiseau, Maresquelle, Wintzweiller. — La liste est complétée par les noms de soixante-quinze Boursiers de Licence.

CHRONIQUE UNIVERSITAIRE

Conseil Supérieur de l'Instruction Publique. — Par arrêté ministériel, les élections générales pour le renouvellement du Conseil Supérieur de l'instruction publique ont été fixées au vendredi 28 novembre 1919.

Si un deuxième tour de scrutin est nécessaire, il y sera procédé le vendredi 12 décembre.

Pour les langues vivantes, le délégué sortant est M. Schlienger, qui est agrégé d'allemand, et n'est d'ailleurs plus chargé de fonctions d'enseignement. Selon la tradition de « roulement » qui a généralement prévalu jusqu'ici, le corps des agrégés devrait maintenir élire un professeur d'anglais. Le peu de temps qui s'est écoulé depuis la publication de l'arrêté (19 octobre) n'a pas encore permis aux candidatures de se produire.

Certificat Secondaire (aspirantes). — Les sessions spéciales prévues par l'arrêté du 18 juin 1919 pour l'obtention du certificat d'aptitude à l'enseignement secondaire des jeunes filles (2e partie), *et du certificat d'aptitude à l'enseignement des langues vivantes dans les lycées et collèges (aspirantes)*, s'ouvriront le lundi 12 avril 1920.

Les inscriptions des aspirantes seront reçues au secrétariat de chaque académie, du 1er décembre 1919 au 1er février 1920.

Le nombre des candidates à recevoir au concours du certificat d'aptitude à l'enseignement des langues vivantes ne sera pas fixé à l'avance. Il ne pourra toutefois excéder les deux tiers des admissibles aux épreuves orales.

Baccalauréat. — Les candidats au baccalauréat de l'enseignement secondaire (séries latin-langues et sciences-langues) peuvent, aux épreuves orales de langues vivantes, présenter comme langue complémentaire, au lieu d'une des langues vivantes prévues au décret du 22 janvier 1917, portant modification du décret du 31 mai 1902, une des langues suivantes : grec moderne, portugais, roumain, danois, norvégien, suédois, polonais, tchèque, serbo-croate, arménien, persan, chinois, japonais, annamite.

Toutefois, cette substitution n'est autorisée que dans les académies où il sera possible d'adjoindre au jury un examinateur compétent.

Nominations. — *Faculté des lettres de Montpellier.* — M. Fauconnet, docteur ès lettres, est chargé, pour l'année scolaire 1919-1920, d'un cours complémentaire de langue allemande, en remplacement de M. A. Lévy, nommé à Strasbourg.

Agrégation. — Sont nommés agrégés des lycées (langues vivantes), par application de l'article 1er de l'arrêté du 22 avril 1919, les candidats déclarés admissibles aux épreuves orales à un concours antérieur à 1914, dont les noms suivent :

M. Caujolle (Louis-Pierre-Marcel), ancien boursier d'agrégation à la Faculté des lettres de Bordeaux ;

M. Prévost (Edouard), professeur chargé de cours au lycée de Tournon.

Concours et Examens de 1919

ÉPREUVES ÉCRITES

(Suite.)

CERTIFICAT D'APTITUDE A L'ENSEIGNEMENT DES LANGUES VIVANTES DANS LES ÉCOLES NORMALES

THÈME COMMUN AUX LANGUES ANGLAISE, ALLEMANDE, ESPAGNOLE ET ITALIENNE.

Aventure tragique.

Quand mon défunt mari mourut, dit la grande Honorine, je nourrissais Pierre, mon enfant, mon unique, et il n'avait que moi, de même que je n'avais que lui. Ma famille est d'ailleurs. Il me fallut donc bien l'emmener, lorsque je me décidai, pour vivre, à me faire marchande de beurre. Je réservais un coin pour lui dans le fond de ma charrette, sous la bâche. Il était bien à l'abri, je vous assure ; la pluie ne tombait jamais à travers la toile, et quand le vent soufflait, moi, assise sur le devant, je prenais tout le froid. Il avait l'habitude et ne s'éveillait pas. Aux côtes, dans les belles lunes, je le regardais dormir, et l'idée me venait que l'innocent me protégeait, et que plus d'une fois il me serait arrivé malheur si je ne l'avais pas eu avec moi...

Un jour, Monsieur, dans un pays très plein de forêts, qui est entre Mortain et Fougères, je fus prévenue que deux mauvais drôles, comme il n'en a jamais manqué nulle part, avaient causé de moi dans une auberge, et qu'ils m'attendaient pour me voler à deux lieues du bourg.

« N'y allez pas, la grande Honorine, me disait le patron, n'y allez pas, ils vous tueront !

— J'ai ma défense avec moi, que je répondis, et je passerai bien. »

Il ne savait pas de quoi je voulais parler. Moi, je le savais. La nuit était tout à fait sombre, et, à cause de la brume, ma lanterne éclairait mal. En vérité, je n'aurais pas pu dire où j'étais, et je me serais perdue, si mon cheval n'avait pas connu la route. Et c'étaient des forêts toujours, et un silence comme il y en a, Monsieur, dans les fins de saison, quand les feuilles tombent. Je regardais plus souvent mon petit que de coutume; et, pour le voir, il fallait me pencher. A un endroit où le chemin était si étroit que les roues touchaient presque les talus, des deux côtés à la fois, j'entendis les branches qui s'écartaient, des pierres qui roulaient, et mon cheval sauta de peur. Je me détournai, je saisis dans mes bras mon petit, je l'élevai au-dessus de la croupe de mon cheval, et je criai : « Sauve-moi, mon enfant, sauve-moi ! »

Pendant plus d'une lieue je ne ralentis pas le train de la pauvre bête, qui avait pris le galop. Puis je la remis au pas, comme à l'ordinaire. Le lendemain, des gens de là-bas me dirent qu'on avait rencontré, à l'endroit indiqué, deux hommes, un de chaque côté du chemin, et qu'ils dormaient si dur, la face contre terre, qu'il fallut les appeler longtemps avant de leur demander ce qu'ils faisaient là..

(René Bazin, *Contes de Bonne Perrette.*)

VERSION ALLEMANDE

Französische Soldaten in Frankfürt a/M. zur Zeit des siebenjährigen Krieges.

Diese unerwartete, seit vielen Jahren unerhörte Last drückte die behaglichen Bürger gewaltig, und niemanden konnte sie beschwerlicher sein als dem Vater, der in sein kaum vollendetes Haus fremde militärische Bewohner aufnehmen, ihnen seine wohlaufgeputzten und meist verschlossenen Staatszimmern einräumen, und das, was er so genau zu ordnen und zu regieren pflegte, fremder Willkür preisgeben sollte ; er, ohnehin preussisch gesinnt, sollte sich nun von Franzosen in seinen Zimmern belagert sehen : es war das Traurigste, was ihm nach seiner Denkweise begegnen konnte. Wäre es ihm jedoch möglich gewesen, die Sache leichter zu nehmen, da er gut französisch sprach und im Leben sich wohl mit Würde und Anmut betragen konnte, so hätte er sich und uns manche trübe Stunde ersparen mögen ; denn man quartierte bei uns den Königsleutenant, der obgleich Militärperson, doch nur die Civilvorfälle, die Streitigkeiten zwischen Soldaten und Bürgern, Schuldensachen und Händel zu schlichten hatte.

Es war Graf Thorane, eine lange, hagre, ernste Gestalt, das Gesicht durch die Blattern sehr entstellt, mit schwarzen, feurigen Augen, und von einem würdigen zusammengenommenen Betragen. Gleich sein Eintritt war für den Hausbewohner günstig. Man sprach von den verschiedenen Zimmern, welche teils abgegeben werden, teils der Familie verbleiben sollten, und als der Graf ein Gemäldezimmer erwähnen hörte, so erbat er sich gleich, ob es schon Nacht war, mit Kerzen die Bilder wenigstens flüchtig zu besehen. Er hatte au diesen Dingen eine übergrosze Freude, bezeigte sich gegen den ihn begleitenden Vater auf das verbindlichste, und als er vernahm, dasz die meisten Künstler noch lebten, sich in Frankfurt und in der Nachbarschaft aufhielten, so versicherte er, dasz er nichts mehr wünsche, als sie baldigst kennen zu lernen und sie zu beschäftigen.

Graf Thorane betrug sich musterhaft. Nicht einmal seine Landkarten wollte er an die Wände genagelt haben, um die neuen Tapeten nicht zu verderben. Seine Leute waren gewandt, still und ordentlich.

(Goethe, *Wahrheit und Dichtung*.)

VERSION ANGLAISE

We left the flat fields where we had been so busy. — Very slowly we began to climb the hill down which I had come this afternoon. Behind me was a great fan of country, black now under a hidden moon, dead as though our retreat from it, depriving it of the last proofs of life, had flung it back into non-existence. Before us was the dark forest. Not a sound save the roll of our wheels and, sometimes, a cry from one of the wounded soldiers, not a stir of wind...

I looked back. Without an instant's warning that dead world, as a match is set to a waiting bonfire, broke into flame. A thousand rockets rose, soaring, in streams of light into the dark sky ; the fields that had been vapour ran now with light. A huge projector, the eye, as it seemed to me, of that enemy for whom I had all day been searching, slowly

wheeled across the world, cutting a great path across the plain, picking houses and trees and fields out of space, then dropping them back again. The rockets were gold and green, sometimes as it seemed ringed with fire, sometimes cold like dead moons, sometimes sparkling and quivering like great stars. And with this light the whole world crackled into sound as though the sky, a vast china plate, had been smashed by some angry god and been flung, in a million pieces, to earth. The rifle-fire rattled from horizon to horizon like a living thing. Now the shrapnel rose, breaking on the dark sky in flashes of colour. Suddenly some house was burning. The flames climbed in a column, hovering in tongues that advanced and retreated, lifted and fell again. In the farthest distance other houses had caught and their glow trembled in faint yellow light fading into shadow when the projector found them. With a roar at our back our own cannon began; the world bellowed and shook and trembled at our feet.

We reached the top of the hill. I caught one final vision, the picture seeming to sway with all its lights, its shadows, its giant eye that governed it, its colours and its mist, like a tapestry blown by wind...

We were on the hill-top, the cannon, as it seemed, on every side of us. We hung for a moment so, the sky flaming up to our feet. Then we had fallen down between the woods, every step muffling the sounds. Everything was dark as though a curtain had been dropped.

(HUGH WALPOLE, *The dark Forest.*)

VERSION ITALIENNE

Parmi dunque che la regola meno inefficace a discernere il vero originale ne' fatti narrati da' testimonj probabili sia di non mai rigettarli assolutamente per falsi, ma di non mai presumere che la natura conceda ad uomo veruno di essere narratore imparziale ; e quindi esplorare le opinioni predominanti e le tendenze de' narratori. Il negare i fatti ad un tratto non giova alla certezza storica, anzi la spianta dalle radici ; e a guadarli come ci sono mostrati dopo lunghissima età, ingannano l'occhio, simili agli alberi che, per le foglie nate d'innesti, più tardi sembrano di altra specie. I fatti storici, discevrati dalle nostre opinioni, si stanno impassibili. Non hanno importanza se non in quanto importa agli uomini di narrarli o di saperli ; nè sapersi mai possono, nè ridirsi, se non ravvolti nelle opinioni di chi li narra, e disposti in modo, ed espressi a parole che sappiano insinuare le stesse opinioni nell' animo di chi legge. Il primo narratore non è meno pregiudicato de' suoi copiatori ; e se fu testimonio oculare, è quasi sempre più passionato degli altri ; se non che le sue opinioni e passioni sono più schiette, ed è meno difficile l'avvedersene. Ma quanto più lo stesso avvenimento è descritto da molti più tardi, e da narratori predominati d'opinioni contrarie, tanto noi lo vediamo più complicato, e diminuito e magnificato con arte, e sempre arrendevole all' intenzione dello scrittore. Nè per proponimento che l'uomo faccia, nè per cautele e perseveranza ch'esso vi ponga, nè per fiducia che senta e sicura coscienza di dire la verità, potrà mai dividere il fatto dalle sue proprie opinioni.

UGO FOSCOLO.

VERSION ESPAGNOLE

Aquí, cuando se comete un crimen, los autores tarde o nunca caen en manos de los agentes de la ley. Cosa doblemente extraña, puesto que vivimos en chico, todo el mundo conoce a todo el mundo, y se sabe al dedillo, con pelos y señales, la vida, costumbres y porqués de cada quisque, sus inclinaciones y hasta el número de camisas que tiene en la lavandera. Madrid es una casa de vecindad de tabiques delgados e indiscretos y aquí el oficio de policía parece realmente, así al pronto, una prebenda. No se han menester los prodigios de sagacidad de los Macé y los Vidocq. Pero es el caso que sucede un crimen y dijérase que la protectora nube que envolvió los solaces de Juno y Júpiter en el monte sacro, cerca y escuda la persona del criminal. Así notamos que a todo crimen se le llama *misterioso*, confundiendo la noción del *misterio* con la de la impunidad descarada.

Creeríase que rige un *modus vivendi*, que el delito ha llegado a ser profession legal ¿ Y quién se admira ? ¿ No es oficio, y lucrativo y semihonroso la mendicidad ? ¿ No tiene sus fueros, sus pragmáticas, su bastarda poesia y especialmente su pingüe rendimiento ? Pues ahora, robar vuelve a ser ocupación pacífica, como en tiempo de Monipodio. La escala de las profesiones irregulares e ilegales, pero sancionadas por la vista gorda, empieza en el mendigo y acaba en el asesino. No falta quien simultanea, y cuando menos, en esa hampa cuya colección de variados tipos retrata de mano maestra el insigne Salillas, los que no roban encubren o protegen.

COMPOSITION FRANÇAISE.

Quelles sont, à votre avis, les raisons qui rendent si attachante la lecture du récit de Flaubert : « Un cœur simple » ?

COMPOSITION EN LANGUE ÉTRANGÈRE.

Le Secret du Glacier.

Grand émoi au village de Grindelwald, en Suisse : un guide est rentré seul de la montagne, disant que son touriste, un riche banquier, est tombé dans une crevasse du glacier, Fruste et timide, il s'explique maladroitement devant le maire et la corporation des guides. Faute de preuves, il est simplement privé du droit de conduire les étrangers. Retraite dans une cabane, au pied du glacier. Vie solitaire et farouche, passée surtout à surveiller le glacier, qui descend petit à petit et fond devant la cabane...

Bien longtemps après. Le guide est devenu un vieillard. Il voit un jour, apparaître dans la glace, une forme humaine... le corps du banquier. Il descend au village. Personne ne le reconnaît. Il retrouve le vieux maire et l'emmène vers le glacier. Une foule de curieux les suit. Il dégage le cadavre, invite le maire à le fouiller lui-même... l'argent du banquier est encore là.

Imaginez la conclusion.

LISTE DES CANDIDATS ADMISSIBLES AU CERTIFICAT PRIMAIRE

ANGLAIS

MM. Anne
Bréant
Chalivin
Chambouvet
Fabre
Fraiche *
France
Forget
Hardré
Laurent H. E.
Laurent J. H.
Lebel
Lecontour *
Le Roy
Lefebvre
Morisse
Martin E. D. *
Plissard *
Papin
Ragout
Tisseau *
Wilkinson

Mlles Albert Elise
Bellet *
Barrat *
Ausset
Mme Bouault *
Mlles Bonerandi *
Brun S. M. *
Charpentier Yv. *
Clara
Charrièras *
Champagne *
Crépin
Coblentz *
Coyette *
Mme Crousillac *
Mlles Dublauze
Dublan
Dutrait *
Eprinchard
Garola *
Grossot *
Granade *

Mlles Henriet
Hocart *
Jeanneau *
Jourde
Lachenal *
Le Baunier
Laffin *
Le Brigant
Leporq *
Margez *
Moindrot *
Paillard
Petithuguenin *
Pons *
Postel
Queroy
Raoul
Rousseau
Thuillier *
Valette
Villain
Waas *

* Les noms marqués d'un astérisque sont ceux des élèves de la Guilde.

ALLEMAND

MM. Bataille
Bechelen
Lidy
Neveux
Nicolas

M. Perroteau
Mlles Clausse
Fauquenot
Lantz

Mlles Liebenguth
Lischer
Pellot
Schwoerer

ESPAGNOL

MM. Araneder
Labague
Pesch

M. Saint-André
Mlles Barthélemy
Laclaulacrouts

Mlles Raynard
Ticret
Venturini

ITALIEN

MM. Arnaud
Blanc

M. Delfolie
Mlle Amadei

Mlles Giacomoni
Moretton

ÉPREUVES ORALES

AGRÉGATION D'ALLEMAND

LEÇONS EN ALLEMAND

1° Bismarcks Kolonialpolitik.
2° Inwiefern ist Lessings Weltanschauung optimistisch ?
3° Goethes Ansichten über die Erziehung in dem Wilhelm Meister.
4° Der Frauendienst in dem deutschen Minnesang mit besonderer Berücksichtigung der Gedichte Walters von der Vogelweide.

5° Das religiöse Erlebnis im Leben der schönen Seele, wie es Gœthe geschildert hat.

6° Patriotismus und Weltbürgertum bei Lessing.

7° Wie haben Pietismus und Aufklärung das Verhältnis des Individuums zu Staat, Kirche und Gott aufgefaszt.

8° Die Weltanschauung Walthers von der Vogelweide.

LEÇONS FRANÇAISES

1. Que pensez-vous de ce jugement de Gottfried Keller sur Mörike : « Es ist gerade, wie wenn er der Sohn des Horaz und einer feinen Schwäbin wäre. »

2. Le caractère d'Hérode dans le drame *Herodes und Mariamne*, de Hebbel.

3. Caractère et rôle de Max et de Thékla dans le *Wallenstein*, de Schiller.

4. Discuter le jugement d'Otto Ludwig sur Schiller (citation), et dire dans quelle mesure ce jugement peut s'appliquer à la trilogie de *Wallenstein*.

5. Discuter les idées de Hebbel sur la corrélation entre les grandes crises historiques et l'histoire de la tragédie.

6. Le caractère et le rôle du sentiment de la nature dans l'œuvre poétique d'Uhland.

7. Le caractère de Wallenstein dans la trilogie de Schiller.

8. Comment Otto Ludwig individualise-t-il ses personnages ?

Versions Orales.

Gregorius, v. 231-272 ; *ib.*, v. 637-669 ; *Kudrun*, str. 372-376 ; *ib.*, 409-412 ; *ib.*, 1207-1210 ; *Niebelungenlied*, str. 877-880 ; *ib.*, str. 991-994.

Lessing, *Die Erziehung des Menschengeschlechts*, § 84 à 92 inclus.

Gœthe, *Wilhelm Meisters Lehrjahre*, VI : „Ich werde", sagte er darauf... genossen haben."

Bismarck, *Rede* um 6 Febr. 1888 : „Wie sehr unser Vertrag... gewesen ist."

Schiller, *Ueber das Erhabene* : „Die physische Ueberlegenheit... darüber zu fällen." — *Wallensteins Tod*, V, 3 : „Gräfin : Du wirst ihn wiedersehn... Wallenstein : Der's teilend mehrt."

Mörike, *Märchen vom sichern Mann* : „Suckelborst lehnet nummehr... ein lieber Genosse der götter", en sautant : „haut aufbrüllet... die prophetischen Worte" ; *ib. Peregrina*, I, II et V. — Hebbel, *Herodes und Marianne*, I, 3 : „Herodes : Du bist so schön..." jusqu'à la fin de la scène.

Thèmes Oraux.

Balzac, *Pages choisies*. Préface de M. Lanson, p. XIX, depuis : « Il fait collection... », jusqu'à la fin de la préface ; *ib.*, p. 2-3 : « Par une matinée pluvieuse... de consciencieux flâneurs. »

Sainte-Beuve, *Causeries du Lundi*, III, p. 125-126 : « Vauvenargues avait... décèlent leur cœur. » ; *ib.*, III, 344-5 : « L'idée de Turgot... ces sortes de contradictions. »

Taine, *Essais de Critique et d'Histoire*, p. 97-99 : « Kant disait... l'a prouvé. » ; *ib.*, p. 240-241 : « Le génie suffit... un jour impatienté. »

Victor Hugo, *Les Rayons et les Ombres :* Le monde et le siècle, depuis : « Pourquoi sur les hauteurs..., jusqu'à : sans songer à l'épi. » ; *ib.*, p. 131-132 : au statuaire David, depuis : « Que sur ton atelier..., jusqu'à : les carrefours. »

Admissibles : Mlles Lévy et Thomas ; MM. Budelot, Doll, Laval, Marty, Sénéchal, Rigambert.

Admis : Mlle Thomas ; MM. Doll, Laval, Rigambert.

CERTIFICAT SECONDAIRE D'ANGLAIS

Thèmes Oraux.

Ils ont été tirés d'Alexandre Dumas, *Le Comte de Monte-Cristo :*

1. Ch. XXI, du commencement jusqu'à : « ...de toutes les îles. »
2. *Ib.*, de : « A la lueur de cet éclair... à : .. bientôt vers l'Est. »
3. *Ib.*, de : « Aussitôt Dantès... à : ...était évanoui. »

Versions Orales.

Prises dans Ch. Dickens, *Hard Times :*

1. Book II, ch. I, de : " The streets were hot... à : ...So does the eye of Heaven."
2. *Ib.*, ch. XI, de : " An overcast September evening... à : ...He was there secretly."
3. *Ib.*, Book III, ch. VI, du commencement à : " They followed paths..."

Lecture expliquée.

King Lear (5 passages). Acte II, scène 4 : *Regan* : " I pray you, father... " à *Goneril* " Why might you not ". Acte III, sc. 6 : " I'll see their trial first... à Re-enter Gloster ". Acte IV, sc. 6 : Enter Gloster and Edgar, à... Edgar, *aside :* " Why do I trifle thus ? ". Acte IV, sc. 7 : *Lord :* " How does my royal Lord ? "... à Exeunt Lear and Cordelia. Acte V, sc. 3 : *Reg.* " Lady, I am not well... à Exit Regan.

The Vicar of Wakefield (9 passages). Page 9 : Some months had elapsed... à It would be endless. P. 86 : This being resolved upon... à " Sir, replied I ". P. 92 : " My wife and daughters... " à How we all came to disregard... P. 157 : " I approached my little abode... à I now stood a calm spectator... P. 173 : " We set forward... " à Some hours before night. P. 202 : " I had scarce said these words... à... My child, you must not die ". P. 209 : " To us, then, my friend... " to the end. P. 233 : " Yes, my George... à The warmest transports ". P. 238 : Sir William... à Turning to Jenkinson.

The Call of the Wild (6 passages). Page 14 : And Buck was truly a red-eyed devil... à... knocked utterly senseless. P. 69 : But Buck possessed a quality... jusqu'à la fin du chapitre. P. 81 : Sometimes as he crouched there... à... as though he had been asleep. P. 125 : Buck had a trick of love expression... à... to the sound of his master's breathing. P. 146 : " Now, Buck ", he said... à... and halted at command. P. 180 : Hunting their living meat... à... they touched noses.

The Prelude (4 passages). Book I, page 1 : O there... à p. 2, verse. P. 23-24 : Gone was... à... conqueror. P. 25-26 : To more than... à... level sand. P. 31-32 : The season... à... to pursue.

The New Machiavelli (4 passages). Page 14 : I still remember with infinite gratitude... à... That great road is still clear in my memory. P. 119, § 5 : Socialism is an intellectual Proteus... à... I do not know now. P. 281 : The opening of Parliament... à... I made my way out. P. 498, § 2 : I parted from Panmure... à... All through that wandering agony.

WALT WHITMAN : O star of France.

Commentaire Grammatical

King Lear (12 passages). Acte I. scène 1 : Lear " The bow is bent and drawn " à *Kent.* " Fare thee well, King. " Scène 4 : *Lear.* " Follow me ! thou shalt serve me " à " Go you, call hither my fool. " Ibid, *Lear.* " How now, my pretty knave ? " à *Lear.* " Dost thou call me fool, boy ? " Acte II, scène 2 : *Corn.* " What, art thou angry ? " à *Kent.* " Sir, in good sooth... " Ibid. " What was the offence you gave him ? " à " Kent is put in the stocks. " Scène 4 : *Fool.* " Winter's not gone yet... " à Re-enter Lear, with Gloster. Ibid. *Lear.* " These wicked creatures... " à Exeunt Lear. Gloster, etc. Acte III. scène 1 : *Kent.* " Sir, I do know you... " à *Gentleman.* " Give me your hand. " Scène 4 : *Edgar.* " Away !... " à " Take heed of the foul fiend. " Ibid, *Gloster.* " Go in with me... " à *Edgar.* " Child Rowland. " Acte IV, scène 3 : *Kent.* " Why the King of France... " à " You spoke not with her since. " Scène 6 : *Gloster.* " O you mighty gods... " à *Edgar.* " Give me your arm. "

The Vicar of Wa kefield (8 passages) Page 2 : As we lived near the road... à My children, the offspring... P. 4. : While this ballad was reading... à Mr. Burchell returned her. P. 53 : The poor Miss Flamborough... à This curiosity of theirs. P. 95 : The next time, therefore... à " Ah, Mr. Thornhill, you only flatter... " P. 181 : After reading... à When I had thus satisfied... P. 192 : " Never, child, " replied I... à He acquiesced in the justice... P. 219 : " My dear good lady... " à In pursuance of the gaoler's compliance... P. 109 " I find, cried he, you are bent... " à My wife and son...

The Call of the Wild (5 passages). Page 24 : It was the wolf manner of fighting... à ... he was too wise to rebel. P. 34 : Dave was wheeler... à ... With his mates to the sled. P. 60 : Seven days from the time... à ... and tangle the traces. P. 103 : Buck felt vaguely... à ... he had none the less been a faithful worker. P. 136 : They knew... à ... he was able to travel. P. 158 : One night he sprang from sleep... à ... when it took its rise.

The Prelude (2 passages). Book I, page 5 : That hope... à ... steady choice. P. 12 : One summer... à ... serious mood.

The New Machiavelli. Page 64, § 3 : " Look here, " I said... to the end.

Programmes des Concours pour 1920

(Suite.)

AGRÉGATION D'ESPAGNOL[1]

I. — Questions et Auteurs.

1° La Littérature autobiographique en Espagne.
1. Santa Teresa. — *Vida*, les dix premiers chapitres.
*2. Torres Villarroel. — *Vida*, trozos 1, 2, 3 et 4.
*3. Azorín. — *Las confesiónes de un pequeño filosofo. Infancia de Antonio Azorín.*

2° Lope de Vega et son temps.
*1. *La Dorotea*, Acte IV.
*2. *Laurel de Apolo*, dédicace, prologue et les quatre premières Silvas.

3° L'Histoire nationale dans la littérature espagnole de la seconde moitié du XIX° siècle.
*1. B. Pérez Galdos. — *Zaragoza.*
*2. Eduardo Marquina. — *En Flandes se ha puesto el sol.*

II. — Auteurs Supplémentaires.

1° *Antología de prosistas castellanos* de R. Menéndez Pidal. Les extraits de Alfonso el Sabio et de don Juan Manuel.
*2. Garsilaso de la Vega. — *Eglogas, primera y tercera.*
*3. Cervantes. — *El licenciado Vidriera.*

III. — Auteur Latin.

Cicéron. — *Pro Archia.*

CERTIFICAT SECONDAIRE D'ESPAGNOL

Les sept auteurs précédés d'un astérique :
1. Garciloso ; 2. Cervantes ; 3. Lope de Vega, *La Dorotea* ; 4. Torres Villarroel ; 5. Pérez Galdos ; 6. Eduardo Marquina ; 7. Azorín.

AGRÉGATION D'ITALIEN

A. — Histoire de la littérature et de la civilisation.

1re *Question :* L'Enfer de Dante, la matière (éléments traditionnels, historiques, personnels) et la forme (composition, symbolisme, expression).

2e *Question :* La décomposition de la Renaissance italienne, de 1527 à 1600; évolution politique (le régime despotique), religieuse (le Concile de

1. Nous reproduisons ces programmes à titre officieux, et tels qu'ils ont été, en juillet dernier, communiqués à la fin de la dernière session. Pas plus que pour les autres langues, ni le *Journal Officiel*, ni le *Bulletin* n'ont encore publié les programmes qu'attendent pourtant les candidats avec une impatience bien naturelle.

Trente), littéraire (la doctrine classique, le Tasse) et artistique (Michel-Ange, les Vénitiens, les Bolonais).

3e Question : Les influences étrangères en Italie de 1740 à 1789.

B. — TEXTES POUR LES EXPLICATIONS ORALES.

VIRGILE. — *Enéide*, LVI, v. 295-336 et 417-627.
DANTE. — *Inferno*, II, X, XXVI.
MICHEL-ANGE. — *Poesie*, VI, LXXXIII, CIX (25, 36, 37, 49, 77, 82, 97, 191), CX, CXVIII, CXXVI, CLV et CLXIII (d'après les éditions C. Frey, Berlin, 1897, ou G. Amendola, Lanciano, 1911).
LORENZINO DEI MEDICI. — *Apologia ;* P. PARUTA, *Orazione per i nobili Veneziani morti a Lepanto* (dans les *Orazioni scelte del Secolo XVI.* Ed. G. Lisio, Florence, Sansoni ; p. 159-185 et 295-316).
T. TASSO. — *Gerusalemme Liberata*, c. XII et XVI, st. 31-67.
G. BARETTI. — *Prefazione II alle tragedie di Pier Cornelio* (dans Baretti, *Prefazioni e polemiche*, Bari, 1911, p. 45-55).
METASTASIO. — *La Clemenza di Tito*, atto III.
GOLDONI. — *Pamela Nubile.*
PARINI. — *Il Mattino*, v. 184-628 (éd. G. Mazzoni, Florence, Barbera).
F. DE SANCTIS. — Chap. XVII (Torquato Tasso) de sa *Storia della letteratura italiana.*

CERTIFICAT SECONDAIRE D'ITALIEN

DANTE. — *Inferno*, II et X.
LORENZINO DEI MEDICI. — *Apologia*[1].
TASSO. — *Gerusalemme liberata.*
GOLDONI. — *Pamela nubile.*
PARINI. — *Mattino*, v. 184-628 (éd. G. Mazzoni).
A. FOGAZZARO. — *Il mistero del poeta.*

Professorat des E.N. et des E.P.S. (*Première partie*, section des lettres) et Concours d'admission à Saint-Cloud et Fontenay-aux-Roses.

AUTEURS FRANÇAIS

Corneille. — *Horace* (avec l'examen).
Molière. — *Le Misanthrope.*
Racine. — *Esther* (avec la préface).
La Fontaine. — Fables, livre VII.
La Bruyère. — *De la société et de la conversation.*
Montesquieu. — *Fragments des lettres persanes* (Extraits de Montesquieu, édit. Jullian, pages 255-294).
Voltaire. — *Choix de lettres* (Lettres choisies du XVIIIe siècle, édit. Lanson, pages 82-131).
J.-J. Rousseau. — *Extraits* (édit. Brunel), pages 282-334.
Beaumarchais. — *Le Barbier de Séville.*

1. Dans l'édition indiquée à l'Agrégation, ou bien : L. dei Medici, *Aridosia e Apologia*, éd. Ravello, Turin, Unione tipogr. edit., 1917.

AUTEURS ÉTRANGERS

AUTEURS ALLEMANDS

Heine. — *Extraits* par Sucher, chez Hachette, pages 26 à 92.

Deutschland. — Extraits de romans et de nouvelles en allemand, par L. André, chez Hachette, pages 3 à 35, 195 à 255, 292 à 313.

AUTEURS ANGLAIS

Palgrave. — *The Children's Treasury of Lyrical Poetry :* Poems of Wordsworth, Coleridge and Tennyson.

G. Eliot. — *Silas Marner* (édit. Hachette).

AUTEURS ESPAGNOLS

P. Antonio de Alarcon. — *El sombrero de tres picos.*

Breton de los Herreros. — *Muerete y veras.*

AUTEURS ITALIENS

Foscolo. — *Ultime lettere di Jacopo Ortis.*

Manzoni. — *Adelchi.*

CERTIFICAT PRIMAIRE

Parmi les auteurs français auxquels seront empruntés, en 1920, les sujets de la composition française et le texte de l'explication française, figure l'ouvrage suivant : [1]

LAMARTINE. — *Jocelyn*, neuvième époque : Episode des laboureurs.

Or les éditions de *Jocelyn* (Hachette, Lemerre) sont épuisées. Etant donné que les œuvres de Lamartine doivent prochainement tomber dans le domaine public (ce serait chose faite sans la prolongation votée en raison de la guerre), nous ne pouvons dire si les éditeurs de Lamartine feront procéder à une réimpression. En attendant, les candidats qui ne posséderaient pas le texte de *Jocelyn* feront bien de se procurer un exemplaire dans une bibliothèque, ou au moins de l'y consulter. Le jury d'ailleurs reste maître, devant une impossibilité matérielle de ce genre, de ne pas emprunter de sujets ni de textes à l'auteur en question.

L'édition indiquée pour un auteur anglais (TENNYSON, *Four Poems*, éd. Hachette) est également épuisée. En attendant la réimpression, si elle doit se faire, il est loisible aux candidats de se servir de toute autre édition, car le jury n'a évidemment entendu donner là qu'une indication. Les éditions anglaises ne manquent pas ; Tennyson a fait aussi l'objet d'éditions scolaires en France. La plus récente (avec notes en anglais) est celle qu'a publiée M. Lestang, chez Ferran jeune, Marseille.

Il est bien entendu que c'est sous sa propre responsabilité que la *Revue* donne aux candidats, dans leur intérêt, les avis qu'on vient de lire.

1. Voir le programme publié dans notre numéro d'octobre.

Bulletin de la GUILDE INTERNATIONALE

PRÉPARATION AUX EXAMENS D'ANGLAIS

Outre-Manche

COURS PAR CORRESPONDANCE

CERTIFICAT PRIMAIRE.	LICENCE.
CERTIFICAT SECONDAIRE.	AGRÉGATION.

EXAMEN DE LA GUILDE.

Prière de consulter le numéro de la *Revue de l'Enseignement des Langues Vivantes :* Août-Septembre-Octobre.

LONDON LETTER

London, *October.*

As I write, we are in the middle of the great railway strike; Londoners are taking it in a good-tempered way, partly perhaps because the weather is perfect, sun very bright, with a sharp autumn " nip " in the air, though not in the least cold. There is a general opinion that the railway men have behaved shabbily by striking before there was any question of revising their wages, which could not in any case have been altered before the end of the year. The Government seems to have been prepared, and we are all on rations again ; not because there is no food in the country, but because of the difficulty of getting it in sufficient quantities to the large towns. Hyde Park is closed to the Public and is a wonderful sight, for it has been made the central milk depôt. Thousands of churns of milk are brought daily from the country in military motor-waggons, driven mostly by volunteers.

It was found necessary to establish canteens for these men-and women, some of whom started from the country as early as 4 a. m., and it is a curious sight to see urns of steaming tea, coffee and cocoa at the foot of the famous Achilles statue just inside the park.

As the stations are closed, the streets are often a solid block of people, and all kinds of ancient bycicles and tricycles are being brought out. I hear of a lady in Sussex who rode the fifty miles to London on her tricycle, staying one night en route at a cottage where she obtained an evening meal, a spotlessly clean bedroom, and breakfast all for the modest sum of four shillings! Her landlady apologised for shortcomings by saying she " was not in the habit of letting. " It was evident she had not learned to profiteer.

About four o'clock, those of us who are not too busy saunter to Hyde Park to see char-à-bancs, I had almost written coaches, come in from

Eastbourne, Portsmouth, Bournemouth, Hastings, &c. An American lady who arrived from Bournemouth and had managed to bring an enormous trunk with her, sat on it disconsolately on the pavement, while taxi-men after looking at her and the box, shook their heads and took fares less heavily weighted.

This morning I saw two friends off in a char-à-bancs for Bath that started from Ludgate circus. Most people had to clasp what luggage they took on their knees.

At the hour when shops and businesses close, everything on wheels going out of London is besieged ; some of the Government offices have requisitioned big military motor-waggons to take their employees home, and to-day I saw a party of thirty smartly dressed young ladies all standing tightly wedged together, clinging to one another as their chariot jolted over a bad piece of road.

Everybody is anxious to help ; I hear of two ladies from a smart club who are going to help, to feed and water the three hundred horses of one of the Railway Companies, Many women have also been accepted as motor-drivers. This afternoon I was greeted by the son of a great general who, grimy and happy, was driving a coal cart !

The theatres of course are suffering, for no one is certain how the return journey is to be made. As a matter of fact there is singularly little that is worth seeing at present, for the craze for revues, and old and often vulgar farces still prevails. Cyrano still holds his own, and is even more popular than at the beginning of his run. Robert Lorraine is occupying the fourth theatre to which he has had to move this great play. He is very fine in the title role though it seems to me he at times a little tends to over-do the farce ; still, this is forgotten in the last act. He himself is immensely keen on the part and considers it his best. "Please do not tell me I am not Coquelin," he said one evening when I met him at supper after the performance, "I know it well, and I hope I have the sense not slavishly to imitate such a master." Comparisons are hardly fair in this case, for the play and the temperament are so essentially French that Englishmen can only go so far in interpreting them.

Mr. Somerset Maugham's play, "Caesar's wife" is so well acted that one forgets its trite old plot. The young wife of the middle-aged husband who has a "passionette", (for that is the only word to describe her feeling, for a younger man) has been so often seen or written about that it was difficult produce anything very new. And there is nothing new in the play. Mr. Aubrey Smith makes an ideal husband, and the only wonder is that Miss Fay Compton, — who looks charming, — could have had even a temporory weakness for the other man. Everything ends happily, however, and a suitable young girl is provided for the young man, while the husband and wife retire in a properly devoted attitude. It seems a pity that such good acting should be wasted on so thin and threadbare a subject.

Everyone is crowding to the cinema pictures of General Allenby's campaign in Palestine ; they are truly wonderful, and I have heard of hardened despisers of the ordinary cinema show who have been three and four times. Covent Garden Opera House is an ideal place for such a performance, and Mr. Thomas' humourous and interesting explanations are an added attraction.

At last the stream of war-books seems to be abating, though people are still reading Lord French's "revelations". No one quite understands why he should have attacked Lord Kitchener, for at no time have there been any public reflexions on his (Lord French's) conduct of the initial stages of the campaign. People behind the scenes are aware that he did — rightly or wrongly — suggest a temporary retirement at a critical moment, and that Lord Kitchener was sent over to (as the saying is) "stiffen his back", but until Lord French brought out his book, the general public were quite unaware of this.

Mr. Frank Swinnerton's "Nocturne" is a wonderful piece of psychology, and it is very well written. The whole action of the novel takes place between the hours of six p. m. and midnight ; every character stands out distinctly. The blending of romance and realism, — almost squalor, — is very clever, and the difference in the two sisters' characters is brought out in a masterly way.

" The Young Visiters," (note the spelling,) supposed to be written by a child of nine, Miss Daisy Ashford, is an astonishing performance. We have a facsimile of the first page in childish writing, and Sir J.M. Barrie's assurance in an elaborate preface that it really was written at that tender age. The authoress is now a grown-up young lady, and is going to recite the master-piece at a hall in Bond Street. I cannot say I feel disposed to spend a guinea or even five shillings to see her.

The book, whether written by a child or not, is quite amusing reading, but it is in no sense literature, and I am still a little doubtful as to whether Sir J.M. Barrie may not be laughing at us all the time.

LES DEVOIRS DANS L'ENSEIGNEMENT DES LANGUES VIVANTES

Notes prises au Cours de Pédagogie

« Les enfants gravent à jamais en eux les formules, les vocables avec leur sens synthétique sans s'inquiéter d'analyser et de disséquer », c'est pourquoi l'enseignement oral est nécessaire avec les enfants ; plus tard cet enseignement ne suffit plus. Il faut alors avoir recours aux devoirs.

But des devoirs : fixer les connaissances acquises. Ils font appel à la mémoire visuelle, à la mémoire verbale et à la mémoire logique. La difficulté est de savoir *graduer* les devoirs : les devoirs n'ont qu'un rôle auxiliaire au début, puis, peu à peu, ce rôle devient plus étendu, mais il n'est jamais exclusif, comme il arrive dans les langues mortes.

Nécessaire, au début, de n'avoir que des devoirs qu'on peut préparer en classe : devoirs qui sont les corollaires du travail oral ; ils sont donc l'aboutissant logique du travail scolaire.

Il faut aussi savoir *varier* : beaucoup d'exercices deviennent mécaniques, il faut savoir arrêter l'attention fugitive des enfants.

I. Exercices.

II. Devoirs proprement dits.

I. Exercices.

a) *Copie :* essentielle dans l'enseignement de l'anglais, étant donnée la grande difficulté qu'ont les enfants à copier. Ne faire copier que la leçon qui a été étudiée oralement. La correction se fera en soulignant le mot, en

faisant écrire les mots plusieurs fois. Ecrire certaines phrases au tableau, les faire copier sur le cahier. Reproduction d'un nursery rhyme, d'un petit poème ;

b) *Dictée* : exercice qui ne doit porter que sur les termes connus. Préparer la dictée : faire copier la dictée au tableau. Faire écrire une phrase, la faire corriger par un autre élève, faire préparer la dictée à la maison.

c) *Exercices grammaticaux et oraux :* très différents.

Pour faire comprendre l'emploi de *do* et de *did* : faire décomposer un texte en questions ; aussi on étudie forme négative, affirmative, interrogative ; faire comprendre l'emploi de : n'est-ce pas ; 1° on reprend l'auxiliaire ; 2° quand il y a un verbe, on emploie la forme *do*, en même temps que le verbe.

(Consulter grammaires : Baret, 3e année d'anglais ; Meadmore.)

Cette méthode de questions peut être variée à l'infini.

Faire relever tous les noms qui sont dans les phrases, et faire faire d'autres phrases avec ces mots.

Faire faire des listes de contraires, faire écrire des définitions en petites phrases, puis aborder des exercices de vocabulaire et de grammaire : changer du masculin au féminin, du singulier au pluriel, du présent au passé. Ensuite donner des phrases à compléter (devoir essentiel pour le contrôle).

II. Devoirs proprement dits.

a) *Rédaction* : très modeste au début, qui comprend la reproduction d'une histoire dite en classe, d'une petite anecdote ; donner un petit sommaire pour les guider, préparer soigneusement le questionnaire, pour varier, lire quelque chose et donner à reproduire, éviter la traduction.

Ensuite, donner une page à résumer : excellent, parce qu'il faut que les élèves lisent le texte : au début il faut que la rédaction ait un tour descriptif ou narratif, donc, rédaction qui porte purement sur la forme au début.

Ensuite, description d'images, d'objets, de choses qu'ils ont vues, ainsi la rédaction leur permettra de faire une révision.

Dans cet exercice, il faut leur donner des idées, autrement ils pensent en français ; il faut l'éviter.

Donner un morceau de poésie à raconter en prose ; une biographie, aller peu à peu aux rédactions qui demandent des qualités personnelles. (Se prêter à l'actualité.)

Si l'on étudie une pièce, leur demander d'étudier un caractère, leur appréciation sur un poème, leur demander une histoire comique ou tragique.

Faire le groupement des fautes générales : exiger que les élèves prennent la correction sur leur cahier de grammaire.

Quelquefois, faire corriger les devoirs par de bons élèves ; exercice très fastidieux : l'essentiel est d'avoir de la méthode ; cet exercice donne de la souplesse à la syntaxe ; l'enseignement oral sera une préparation à la rédaction.

WOMAN SUFFRAGE IN THE UNITED STATES

by Alice Riggs Hunt.

The Woman Suffrage movement in the United States began with the first Suffrage Convention in 1848, at which Elizabeth Cady Stanton and Susan B. Anthony drew up a declaration of the rights of women. At that

time women could not own their own property nor could they will that property to anyone else, and women could not even retain the wages which they earned nor were they recognized as the legal parent of their own children. No college was open to women and it was considered "unwomanly" for a woman to speak in public. In spite of these restrictions Mrs Stanton and Miss Anthony worked incessantly with a band of devoted followers to educate the public for the new idea of women's political equality with men. They had the support of many famous and able men, but in 1861 when the civil war broke out, women turned their attention to the abolition of negro slavery and the movement for woman suffrage was interrupted until 1869. The negroes of the South therefore obtained their political freedom by the aid of women, before the white women of the nation had secured any political freedom.

In 1869 the American Woman Suffrage Association was organized and a vigorous policy of propaganda was adopted. Several women in different parts of the country attempted to vote, contending that the Federal Constitution already gave them that power and in the new states in the far west they began to demand political rights. Wyoming, at that time a pioneer Territory, granted full political rights to women in 1869 and thus became the first state where women had absolute political equality with men.

The Suffrage Association decided to work in every way possible to obtain the vote for women. There are now forty-eight states in the United States, each one of which can grant suffrage to its women, through an amendment to its constitution (fundamental law); and in addition the Federal Constitution can be amended, granting at one stroke full suffrage to women in all the states, irrespective of their individual constitutions. There were therefore two ways to work for woman suffrage, first by attempting to change the constitutions of each individual state and second by changing the constitution of the Federal government. Accordingly Susan B. Anthony wrote an amendment to the Federal Constitution, stating in effect that no person should be deprived of the vote on account of sex, which was introduced in the Congress of the United States for the first time in 1869 and reintroduced every year since then. At the same time agitation and propaganda were carried on in those states considered most hopeful for the reform.

The work was difficult however, as in order to amend the constitution of the United States it is necessary to obtain a favorable vote of two-thirds of each of the Houses of Congress, and then a favorable vote of three-fourths of the State Legislatures; and in order to amend the constitution of many of the separate states, it is necessary to obtain a majority vote of each House of the State Legislature, and then a majority vote of the men voters in that state. Nowhere in the world is it so difficult to change the fundamental law of a country as in the United States, and nowhere in the world have women had to work so hard and waste so much time gaining this simple justice. In addition to this difficulty, the women had to steer between the two rival political Parties, one advocating State action or state's rights as it is called (allowing each State to decide for itself), and the other with a traditional policy of centralizing government (that is allowing the Federal government to legislate for all the states together). As women must depend upon the

votes of men in both these parties, it was obviously unwise to advocate either of these policies. In addition to these difficulties the women had to put their case before thousands of men who were born in foreign countries where woman's position has always been inferior and therefore the predjudices and training of these men were against any equality of women with men and there were and are many members of our legislatures who were born in other countries.

The policy of the Woman Suffrage Association was always to work for full equal suffrage for women, black as well as white women. In many of the states however, not being able to obtain full suffrage, they gained the entering wedge of partial suffrage, so that to-day there are only a few states where women have no vote at all. In thirteen states women can vote for school trustees and for bond issues (in addition to the fifteen states where they have full suffrage); in several states they have municipal suffrage and in twenty-five states women can vote for the President of the United States. As time went on therefore from 1869 to 1919, woman suffrage became more and more a political issue, as the two political parties realized that the women were a factor in the elections. In 1916 it was the woman suffrage states which decided the close presidential vote and gave President Wilson his majority. The politicians therefore began to be more and more open to conviction on the justice of the claims of women for political freedom, although they were distinctly nervous about this unknown element coming into political life to upset their calculations. The approach of the presidential election of 1920 makes woman suffrage a sort of foot-ball which the politicians kick to obtain the goal of woman's favor when she obtains her vote. Each party wants to be able to say to the women : "My Party gave you the vote".

(A suivre.) ALICE RIGGS HUNT.

BIBLIOGRAPHY

PEPYS

Diary : Globe edition, introduction and notes by Gregory Smith. (Macmillan 3/6).

Everyman's Library, 2 vol.

Criticism and Biography : Samuel Pepys and the World he lived in, by *Wheately*.

Life of Pepys by Lubbock (Hodder).

Life of Pepys by Moorhouse (Chapman).

BYRON

Bibliography and Criticism : Life by Nichol.

Letters and Journal of Lord Byron by Moore (Macmillan).

Essay on Byron and Wordsworth in Swinburne's Miscellanies.

Matthew Arnold's Introduction to his Selections from Byron in Essays in Criticism. (Chatto).

Morley. Miscellanies. Vol. 1.

Macaulay. Essays.

Mazzini. Byron and Goethe.

Préparation par Correspondance

aux Certificats secondaire et primaire et à la Licence d'Allemand, d'Anglais, d'Italien et d'Espagnol.

Sur la demande d'un grand nombre de nos abonnés, nous continuons à préparer aux concours des certificats de l'enseignement secondaire et de l'enseignement primaire. Cette préparation se fait par correspondance; elle est réservée aux abonnés de la *Revue.*

Les candidats de province ou de l'étranger peuvent envoyer quatre devoirs mensuels, savoir : CERTIFICAT. — Un thème, une version, une composition française, ou un commentaire grammatical, ou une lecture expliquée, une composition en langue étrangère (enseignement secondaire et primaire), à raison de **quinze francs** payables par mois et d'avance (sauf pour l'Anglais, s'adresser à la Guilde).

Pour la licence, les candidats feront trois devoirs par mois : un thème, une version, et un commentaire grammatical, ce dernier considéré comme épreuve distincte et corrigée à part. En raison de l'importance de ces épreuves, la rétribution mensuelle sera la même que pour les certificats.

Chaque mois, la *Revue* publiera les devoirs proposés et une partie des corrigés des devoirs précédents.

Toutes les copies, les souscriptions et demandes de renseignements doivent être adressées :

Pour l'Allemand : à M. HENRI BLOCH, professeur agrégé au lycée Hoche, 3, avenue de Picardie, Versailles (Seine-et-Oise).

Pour l'Italien : à M. TEULIER, professeur au Lycée, chargé de conférences à la Faculté des Lettres, Montpellier (Villa Polette, Cité Gelly).

Pour l'Espagnol (Certificat secondaire) : à Mlle AURIAC, agrégée de l'Université, 4, rue d'Alsace, Béziers (Hérault).

Pour l'Espagnol (Licence et Certificat primaire) : à M. GAVEL, professeur agrégé, Chalet du Fronton, place Lamothe, Anglet (Basses-Pyrénées).

Pour l'Anglais : s'adresser à la GUILDE INTERNATIONALE, 6, rue de la Sorbonne, Paris. (V. plus haut.)

Tous les candidats sont priés de joindre **un mandat de cinq francs** pour les frais de poste et de correspondance de l'année.

Nous conseillons à ceux qui habitent l'étranger de se servir, pour la transcription de leurs devoirs, d'un *papier très léger,* afin d'éviter des frais de port inutiles.

DEVOIRS PROPOSÉS POUR LE 1er DÉCEMBRE

ALLEMAND

CERTIFICAT SECONDAIRE. — **Thème.** — *La Guerre de Tranchées. Une Relève.* — Mais voilà que du fond du ravin surgit, dévale vers nous une cohorte de spectres blafards, d'êtres fabuleux, impossibles à définir. A cette distance, je ne puis encore distinguer ce qu'est en réalité cette livide apparition. On dirait une procession de pénitents, de trappistes vêtus de frocs de bure blanchâtre. Cela approche et se précise. Est-ce une équipe de puisatiers qui émergent de ce cratère de fange où se répercutent les détonations étouffées des canons ? Tout à coup je reste muet d'étonnement. Je me sens glacé par une horreur héroïque, car je commence à deviner. Ils avancent en une longue file qui ondule dans les ornières profondes. Ils sont plus de trois mille. La horde roule comme un torrent de limon, agité de remous ; bientôt son flot submerge notre auto, calée par ce flux de boue qui marche. Je suis pris d'une émotion indicible, la plus forte émotion de ma vie. Les voilà ! Les voilà ! C'est la relève des tranchées ! Ce sont les soldats qui reviennent de passer dix jours et dix nuits dans les tranchées de B... Ah ! quel spectacle ! Rien, vous m'entendez bien, rien, ni les dessins, ni les photos, ni les descriptions, ne peut donner une idée de cette terrifiante et sublime réalité. Quelle épopée ! Les sanglots me suffoquent ; je voudrais les acclamer, ces braves gens, mais les mots s'étranglent dans ma gorge.

Comment vous les dépeindre ? Vous vous rappelez les objets recouverts d'une couche pierreuse que nos parents rapportaient autrefois d'une visite aux sources pétrifiantes d'Allyre ? Eh bien ! c'est exactement cela.

Leurs képis sont des mottes de terre, leurs passe-montagnes en tricot des cottes de mailles, leurs fusils des pioches de terrassiers, leurs sacs des blocs de mortier comme en portent sur leurs épaules les maçons. Les couvertures roulées en bandoulière font penser aux vieux pneus terreux abandonnés le long des routes. Toutes les saillies de leur équipement : épaulettes, boutons, ceinturons, bidons, musettes, cartouchières, sont mastiquées de glaise. De leurs barbes, de leurs moustaches pendent des stalactites, et, sous leur cagoule de boue, luisent des regards de loup. Un pieu dans leur main gantée de fange, à la façon des hommes primitifs, ils marchent héroïquement, tout d'une pièce dans leur carapace, faisant jaillir dédaigneusement sur ces civils qui les regardent passer la boue gâchée par leurs pieds lourdement bottés de terre, et des écailles tombent de leurs capotes à chaque enjambée.

(Sem, *Un pékin sur le front.*)

Version. — *Julius Cäsar.* — Er war Monarch aber nie hat er den König gespielt ; Auch als unbeschränkter Herr von Rom blieb er in seinem Auftreten der Parteiführer ; vollkommen biegsam und geschmeidig, bequem und anmutig in der Unterhaltung, zuvorkommend gegen jeden, schien er nichts sein zu wollen ; als der Erste unter seinesgleichen. Er ist vielleicht der einzige unter den Gewaltigen des Herrn, welcher im Groszen wie im Kleinen nie nach Neigung und Laune, sondern ohne Ausnahme nach seiner Regentenpflicht gehandelt hat, und der, wenn er auf sein Leben zurücksah, wohl falsche Berechnungen zu bedauern, aber

keinen Fehltritt der Leidenschaft zu bereuen fand. Er ist endlich vielleicht der einzige unter jenen Gewaltigen, der sich den staatsmännischen Takt für das Mögliche und Unmögliche bis an das Ende seiner Laufbahn bewahrt hat, und nicht gescheitert ist an derjenigen Aufgabe, die für groszartig angelegte Naturen von allen die schwerste ist: an der Aufgabe auf der Zinne des Erfolges, dessen natürliche Schranken zu erkennen. Alexander am Hyphasis, Napoleon in Moskau, kehrten um, weil sie muszten, und zürnten dem Geschick, dasz er auch seinen Lieblingen nur begrenzte Erfolge gönnt. Cäsar ist an der Themse und am Rhein freiwillig zurückgegangen und gedachte auch an der Donau und am Euphrat nicht ungemessene Pläne der Weltüberwindung, sondern blosz wohlerwogene Grenzregulierungen ins Werk zu setzen.

So war dieser einzige Mann, den zu schildern so leicht scheint, und doch so unendlich schwer ist. Von gewaltigster Schöpferkraft und doch von durch dringendstem Verstande; nicht mehr Jüngling und noch nicht Greis; vom höchsten Wollen und vom höchsten Vollbringen; erfüllt von republikanischen Idealen und zugleich geboren zum König. Ein Römer im tiefsten Kern seines Wesens und wieder berufen, die römische und die hellenische Bildung zu versöhnen und zu vermählen, ist Cäsar der ganze und vollständige Mann.

(Th. Mommsen).

Composition française. — Dans quelle mesure Wieland a-t-il pu dire de Götz de Berlichingen : Immerhin ist dieses Schauspiel ein *schönes Ungeheuer*.

Composition allemande. — Götz von Berlichingens Charakter.

Lecture expliquée ou Commentaire grammatical. — Götz de Berlichingen. Acte 1, sc. 3. Weislingen, ligne 592, du siehst die Fürsten an, wieder Wolf... jusqu'à ligne 622, Ihr seht's von Eurer Seite.

CERTIFICAT PRIMAIRE. — Thème. — Le Roi des Montagnes, ch. II. Depuis : Le personnage le plus intéressant de notre colonie, jusqu'à : Un seul trait entre mille.

Version. — Minna de Barnhelm A. V., sc. 5. Depuis : das Fräulein : Dem ohngeachtet — um so viel mehr — jusqu'à la fin de la scène.

Composition allemande. — Welches Werk eines deutschen Schriftstellers gefällt Ihnen am besten, unter denen, die sie gelesen haben? erklärten Sie die Gründe dieser Vorliebe.

Composition française. — Un critique a dit : « Parmi les grands ouvrages de Molière, je n'en connais pas qui soient restés si vrais, si vivants, si actuels, que le *Bourgeois gentilhomme*. » Qu'y a-t-il en effet d'actuel dans le *Bourgeois gentilhomme*?

Ou : Les principales prépositions allemandes ; Rapports exprimés, cas régis.

Dans quel ordre et par quels procédés habituerez-vous les élèves à les employer ?

ESPAGNOL

LICENCE. — Thème et Version. — Voir Certificat Primaire.

Commentaire grammatical. — Texte de la version.

CERTIFICAT SECONDAIRE. — Thème, Version et Composition espagnole. — Voir Certificat Primaire.

Composition française. — Comment la connaissance du pays étranger peut-elle permettre de donner plus d'intérêt à l'enseignement de la langue parlée dans ce pays ?

CERTIFICAT PRIMAIRE. — Thème, Version et Composition espagnole. — Sujets donnés au Concours de Septembre 1919. (Voir plus haut.)

Composition française. — Lors de l'étude méthodique des verbes irréguliers espagnols, dans quel ordre sera-t-il préférable de classer les divers temps simples, tant pour présenter la conjugaison sous un aspect logique que pour en faciliter l'apprentissage aux élèves ?

ITALIEN

LICENCE ET CERTIFICATS. — Thème. — Balzac, Eugénie Grandet. — *Mort d'un Avare.* — Le bonhomme fut enfin, à l'âge de quatre-vingt-deux ans, pris par une paralysie qui fit de rapides progrès. Son avarice le soutenait instinctivement ; aussi sa mort ne contrasta-t-elle pas avec sa vie. Dès le matin il se faisait rouler entre la cheminée de sa chambre et la porte de son cabinet, sans doute plein d'or. Il restait là sans mouvement, mais il regardait tour à tour avec anxiété ceux qui venaient le voir et la porte doublée de fer.

Il se faisait rendre compte des moindres bruits qu'il entendait ; et, au grand étonnement du notaire, il distinguait le baillement de son chien dans la cour. Il se réveillait de sa stupeur apparente au jour et à l'heure où il fallait recevoir des fermages, faire des comptes ou donner des quittances.

Enfin arrivèrent les jours d'agonie, pendant lesquels la forte charpente du vieillard fut aux prises avec la destruction. Il voulut rester au coin de son feu, devant la porte de son cabinet. Il attirait à lui et roulait toutes les couvertures que l'on mettait sur lui, et disait à sa domestique : « Serre, serre ça, pour qu'on ne me vole pas. »

Quand il pouvait ouvrir les yeux où toute sa vie s'était réfugiée, il les tournait aussitôt vers la porte du cabinet où gisaient ses trésors, en disant à sa fille : « Y sont-ils ? y sont-ils ? » d'un son de voix qui dénotait une sorte de peur panique. — « Oui, mon père. — Veille à l'or ! mets de l'or devant moi ! » Elle lui étalait de l'or sur une table, et il demeurait des heures entières, les yeux attachés sur les louis, comme un enfant qui, au moment où il commence à voir, contemple stupidement le même objet, et, comme à un enfant, il lui échappait un sourire pénible : « Ça me réchauffe ! » disait-il quelquefois, en laissant paraître sur sa figure une expression de béatitude.

Lorsque le curé de la paroisse vint l'administrer, ses yeux, morts en apparence depuis quelques heures, se ranimèrent à la vue de la croix,

des chandeliers, du bénitier d'argent qu'il regarda fixement. Quand le prêtre lui approche des lèvres le Crucifix en vermeil pour lui faire baiser l'image du Christ, il fit un épouvantable geste pour le saisir.

Ce dernier effort lui coûta la vie. Il appela sa fille, qu'il ne voyait pas bien qu'elle fut agenouillée devant lui, et qu'elle baignât de ses larmes une main déjà froide : « Mon père, bénissez-moi, demanda-t-elle. — Aie bien soin de tout, tu me rendras compte de ça là-bas », dit-il, et il expira.

Version. — Léonard de Vinci. — *Du Traité de la Peinture.* — Se tu vuoi figurar bene una fortuna, considera e poni bene i suoi effetti, quando il vento soffiando sopra la superficie del mare o della terra rimove e porta seco quelle cose che non sono ferme colla universale massa. E per figurar fortuna, farai prima le nuvole spezzate e rotte drizzarsi per il corso del vento, accompagnate dall'arenose polveri levate dai lidi marini : e rami e foglie levate per la potenza del vento, sparse per l'aria in compagnia di molte altre cose leggiere ; gli alberi ed erbe piegati a terra, quasi mostrar di voler seguire il corso dei venti, con i rami storti fuor del naturale loro stato, con le scompigliate e rovesciate foglie ; e gli uomini che vi si trovano, parte caduti e rivolti per li panni e per la polvere quasi sieno sconosciuti ; e quelli che restano ritti, sieno dopo qualche albero, abbracciati a quello, perchè il vento non gli strascini : altri con le mani agli occhi per la polvere chinati a terra, ed i panni ed i capelli dritti al corso del vento. Il mare turbato e tempestoso sia pieno di ritrosa spuma infra le elevate onde, ed il vento faccia levare infra la combattuta aria della spuma più sottile, a guisa di spessa e avviluppata nebbia. I navigli che dentro vi sono, alcuni se ne faccia con vela rotta, ed i brani d'essa ventilando fra l'aria in compagnia d'alcuna corda rotta : alcuni con alberi rotti caduti col naviglio attraversato e rotto infra le tempestose onde ; ed nomini gridando, abbracciare il rimanente del naviglio. Farai le nuvole cacciate da impetuosi venti, battute nelle alte cime delle montagne, e fra quelle avviluppata e ritorte a guisa o similitudine dell'onde percosse negli scogli : l'aria spaventosa per le scure tenebre fatte dalla polvere, nebbia, e nuvoli folti.

(Du Traité de la Peinture.)

CERTIFICAT SECONDAIRE. — Composition française. — L'imagination de Dante dans l'invention et la description des supplices.

Composition italienne. — Per quali ragioni il nome di Dante è divenuto il simbolo delle rivendicazioni nazionali italiane ?

CERTIFICAT PRIMAIRE. — Composition française. — En quoi le personnage d'Auguste, dans *Cinna*, est-il « cornélien » ?

Composition italienne. — Il leone di Firenze. — Il comune di Firenze soleva mantenere in Palazzo vecchio alcune belve, specialmente leoni. Un giorno una di queste fiere scappò dalla sua gabbia e cominciò a scorazzare nelle strade della città, spargendo dovunque il terrore. In una via, una madre che recava nèlle braccia il suo bambino è sorpresa dal leone che sta per slanciarsele addosso. — La madre cade ingìnocchioni davanti al leone implorandolo perchè risparmi la sua creatura. — Quasi fosse intenerito, il leone torna indietro lasciando illesi la madre e il figliolo.

Le Gérant : O. Randolet.

453

Revue de l'Enseignement des Langues Vivantes

Les Amitiés Franco-Américaines

A quel point en sont-elles ? Qu'elles existassent — et intenses — avant l'entrée en action de l'Amérique à nos côtés sur les champs de bataille de la Grande Guerre, pas n'est besoin de s'attarder, en cette place, à le rappeler. L'intéressant, ce serait plutôt d'étudier comment, les contingents américains revenus, en leur majorité du moins, de l'autre côté de l'Océan, elles s'affirment, et la nature et le degré de l'influence exercée par ce contact de millions de jeunes hommes avec la terre et les gens de France. Problème délicat et dont les éléments de solution autre que fragmentaire semblent échapper à une enquête menée ailleurs que sur place et dans des conditions manifestement défectueuses. Toutefois, il sera permis de soumettre quelques considérants.

Nous avons, à diverses reprises, pu nous entretenir familièrement avec des Américains, hommes de troupe, officiers, des corps les plus divers, des milieux sociaux les plus contradictoires, des points les plus opposés de l'Union. Chez tous, une chose nous a frappé, d'abord et avant tout : l'existence d'une mentalité américaine, de *l'American point of view*, source d'erreurs peut-être, mais commun exposant du facteur psychologique. Et nous nous disions, alors : Pour entrer en contact avec ces gens, le Français de moyenne culture possède-t-il le commutateur spirituel efficace ? En d'autres termes : la base indispensable n'est-elle pas la connaissance de l'Amérique et de l'Américain ? Et cette connaissance, l'avons-nous ? — Certes, il y a la question de langue, qui prime tout. Nous avons passé une partie des dernières grandes vacances en Bourgogne, à peu de distance de la grande base américaine d'Is-sur-Tille. Nous avons, dans les villages circonvoisins : Echevannes, Til-Châtel, Lux (où les Américains avaient construit un immense dépôt hippique), les deux Véronnes, Orville (où des *engineers* furent longtemps stationnés), Selongey, etc., — interrogé les paysans sur leurs impressions de plus de deux années. Elles sont mêlées. A côté de jugements suspects, quantité de déclarations de bon aloi concordent dans une affirmation franchement négative. Certes, aucun ne songe à nier l'aide puissante, la merveilleuse efficience, l'ordre, le système, le caractère grandiose

de l'organisation militaire américaine. La répercussion morale est-elle, cependant, en correspondance avec l'enthousiasme des constats matériels ? Nous ne posons certes pas pour le puritain. Nous connaissons la vie et avons en horreur toute prude affectation d'austérité. Eh bien, nous devons déclarer que le *moral standard* de ces villages a baissé à la suite de l'occupation américaine. Du matérialisme pratique de *Sammy*, l'on n'a retenu que les aspects les plus grossiers et la contamination a fait tache d'huile. En toute impartialité, nous sommes enclin à conclure que l'exemple américain, qui eût pu être si fertile en conséquences, se solde, en ces régions, par un passif[1]..

Et cela vient de ce que l'on n'était pas préparé pour l'adaptation fructueuse. Que si, de cette expérience rurale, nous passons aux sphères plus élevées des intellectuels, y trouverons-nous à enregistrer des résultats plus merveilleux ? Les Américains seraient en droit, peut-être, de se plaindre, à leur tour. Ils ont publié, pendant la guerre, à Paris les *Stars and Stripes*. Qui a pris soin d'en extraire, pour notre public, les proses et les rimes, si pittoresques ? Sans doute, l'on a, de temps à autre, cité le *Chicago Tribune*, comme l'on citait, avant la guerre, le *New York Herald :* parce que leurs éditions parisiennes les imposaient, non certes à l'attention, mais à l'inattention des revuistes de presse. Mais quel journaliste parisien s'est fait un devoir de dépouiller, pour l'édification de son public ignorant, les grands organes de l'opinion yankee : un *Saturday Evening Post*, un *Philadelphia Evening Ledger*, un *Boston Transcript,* un *Springfield Republican*, et nous ne parlons pas, à dessein, des quotidiens new-yorkais, dont les titres apparaissent, de temps à autre, dans les télégrammes d'Havas, qui constituent l'essentiel de l'information étrangère de nos journaux, ni, non plus de cette si intéressante *New Republic*. Or, si l'exacte connaissance de l'opinion publique américaine à notre endroit devrait être un postulat de culture française, où donc surprendre les manifestations de cette opinion mieux que dans le quotidien — ou le périodique —, qui la reflètent sans détour ? Et cette lecture des journaux américains servirait peut-être, pour beaucoup de bonnes âmes, à inaugurer une cure salutaire de cette infirmité nationale qu'est l'aveugle estime de nous-mêmes !

Les boys ne rapportèrent aux *States* qu'une vision peu nuancée de leurs expériences françaises. Ces excellents éphèbes ne péchaient certes pas par excès de culture. Ils ne sont que des garants unilatéraux. Il faut les avoir pratiqués, — comme ce fut notre cas, leur

1. Pour être impartial jusqu'au bout, on nous permettra d'ajouter que ce n'est pas tant comme *Américains* que comme *soldats* qu'il convient de juger ces hommes. Les mêmes constatations auraient pu être faites, — et ont été faites, — après le passage, ou le séjour des troupes britanniques, russes, françaises même.... Ceux à qui leurs fonctions au front ont permis de comparer ne nous démentiront pas. Nous avons soumis cette réserve à notre collaborateur, à qui nous laissons, suivant l'usage, la responsabilité de ses appréciations.— N. D. L. R.

ayant servi, tout un été, de maître gratuit de langue, — pour jauger leur étroitesse critique, d'ailleurs compensée par une ingénuité splendide et, souvent, une bonté d'âme touchante. Mais nous sommes livrés, sans réaction, à cette incompréhension, aussi innocente que terrible.

Les résultats en sont tangibles. M. Octave Uzanne l'a dit dans la *Dépêche* de Toulouse, le 11 août dernier. D'une lettre que lui adressa un ingénieur français, ex-capitaine d'artillerie, qui dirige actuellement à Baltimore une fabrique de produits alimentaires, nous extrayons ce passage : « Nombre d'Américains, retour de Paris et de nos provinces, m'ont exprimé leurs impressions. Il semblerait que l'élite de chez nous, toute l'élite intellectuelle, scientifique, industrielle, se soit tenue à l'écart des Yankees. Il y avait, certes, parmi ceux-ci, des aventuriers et des êtres primitifs et grossiers, mais aussi il s'y rencontrait beaucoup d'êtres distingués, cultivés, très chics et francophiles déterminés. J'ai la sensation qu'ils ont été rançonnés par vos mercantis et qu'ils n'ont pas rencontré les vrais Français qui auraient su leur rendre la France encore plus sympathique qu'ils ne la voyaient avant d'y débarquer. Notre prestige a beaucoup souffert et le résultat est le cours du change que vous savez et le peu de crédit qu'on prête à notre nation, cependant si indigne du jugement porté sur elle... »

M. Octave Uzanne, qui est Français sans préjugés, avoue que cette lettre corrobore « les récits d'épîtres venues d'autres centres des Etats-Unis et non moins affligeantes dans leurs révélations. » Il en rejette, intrépide, la faute sur la « propagande boche effrénée » et la trop grande débilité de la nôtre propre. Pour nous, il y a autre chose encore. Mais, sur cette matière de la propagande, une collaboratrice de l'*Œuvre*, Marguerite Clément, écrivait, dans le numéro du 16 août : « Nous avons usé notre papier à fabriquer de petites brochures qui expliquaient au monde la pureté de notre cœur. Il y en avait de toutes les couleurs. Elles étaient souvent fort bien faites, quelques-unes signées de beaux noms. Elles encombrent à l'heure qu'il est les caves des consulats ou des ambassades, à moins qu'on ait loué, à coup de millions, des locaux qui, apparemment, servent surtout à les recevoir. Car on ne connaît pas d'Américain ayant jamais lu de brochure[1] ; pour sauver leur vie, on ne les y déciderait pas. Ils s'arrangent tous de manière à parcourir leur journal, ce qui est déjà joli[2]. Si nous avons quelque chose à leur communiquer, que

1. Nous n'avons pas à réfuter cette exagération. L'auteur entend sans doute l'Américain du commun. Sur les « brochures » que lurent les Américains en France, voir, d'ailleurs, notre travail : *La mentalité de " Sammy " d'après les tracts de la Y. M. C. A.*, dans les *Langues Modernes* d'octobre-novembre 1919.

2. « Joli », est un terme, en effet, charmant, si l'on songe au format *actuel* des journaux anglais et américains par comparaison avec nos feuilles rachitiques. Le *Temps*, le plus riche de tous nos journaux, ne dépasse pas les 6 pages. Le *Times* en a couramment 20 !

ne passons-nous par cet intermédiaire logique et accueillant? Beaucoup plus accueillant même qu'on ne le suppose, puisque son goût de l'information est tel que, si nous l'eussions compris, nous tenions par là toute l'Amérique en notre pouvoir. Il suffisait d'écrire à jet continu et en bon américain une série illimitée de petits articles curieux, anecdotiques et substantiels. Nous y aurions décrit nos provinces, commenté nos habitudes, raconté des histoires sur nos grands hommes [1]. Ceci fait, nous pouvions les illustrer avec abondance, les polycopier à huit cents et quelques exemplaires et les expédier individuellement ou par quelque agence à tous les journaux des Etats-Unis, y compris la gazette d'Oshkosh, ou le grand quotidien d'Omaha. La France était d'actualité ; une centaine sur les huit cents, toujours à court de bonne copie, eussent reproduit la nôtre, pour notre plus grand bénéfice et celui de leurs lecteurs. Car c'est là une méthode américaine. On prépare, là-bas, l'opinion, ou on la retourne, en la saturant d'information, d'ailleurs bien présentée, qui n'a jamais le caractère d'une réclame, car elle est offerte et reçue pour rien, mais qui en fait admirablement l'office. Inutile d'ajouter que l'Allemagne avait tout de suite compris et que l'Angleterre s'est vite engagée, avec succès, dans les mêmes voies... »

La Nouvelle France, magasine bilingue, est tout ce que nous avons su faire : si, sur 100.000.000 d'Américains, il en est 5.000 à la lire, jugera-t-on que le jeu en vaille la chandelle? Mais, me glisse quelqu'un à l'oreille, il est un facteur de propagande que vous oubliez : ce sont les milliers de Françaises mariées à des Américains, qui, elles, vont prêcher d'exemple et gagner à la France, par leurs accortes vertus sociales, l'immense troupeau des plèbes enfantines d'Amérique. Souhaitons-le. Nous ne disposons, là dessus, d'autres éléments d'appréciation que l'article de Blanche Vogt, dans l'*Œuvre* du 15 août dernier : *Mariages franco-américains*. Et ce n'est pas, précisément, encourageant...

CAMILLE PITOLLET.

1. C'est ce que les Américains se sont chargés de faire : voir, par exemple, la collection de leur journal : *The Soldier-Student*, à Montpellier, cette année.

Etudes Grammaticales

L'infinitif passé après I had Like

Quelques observations sur la locution *I had like*, suivie d'un infinitif passé, termineront les Etudes relatives à cette forme du verbe.

I had like est une locution familière, empruntée aux dialectes provinciaux[1], qui emploient incorrectement "*have*", en lui donnant le sens de "*be*", et l'adjectif "*like*" avec le sens de *likely*. *I had like* signifie donc "*I was likely*, I was on the point of... I nearly missed to..." La phrase s'applique d'ordinaire à un malheur, ou à un accident, parfois aussi à un simple incident ; et l'infinitif passé qui lui est subordonné définit un fait qui a *failli* arriver, mais qui ne s'est pas produit.

Exemples :

The young lady was amorous, and had like to have run away with her father's coachman (R. Steele, Spectator, nº 78) ;

The menace *had like to have produced* fatal consequences (Smollett, Roderick Random) ;

An accident which *had like to have proved* fatal to him (Fielding, Tom Jones) ;

Bless me ! *I had like to have forgot* that ! (ibid) ;

The dwarf *had like to have been* killed many a time (Goldsmith, the Giant and the Dwarf, a fable).

L'emploi de cette locution bizarre et obscure, a été très fréquent chez les auteurs du XVIIIe siècle ; mais il importe de noter que les écrivains de cette période ont eu très souvent recours, pour rendre les mêmes idées, à d'autres tournures moins lourdes, plus claires et plus correctes.

Exemples :

Poor Strap *had well-nigh given up* the ghost (Smollett, Roderick Random) ;

I received a blow on the eye, which *had well-nigh deprived me* of the use of that organ (Smollett) ;

She had well-nigh fainted (Fielding) ;

His gratitude *had almost got* the better of discretion (Fielding, Tom Jones).

Au siècle dernier, l'usage de ces tournures est resté fréquent, tandis que celui de la phrase *I had like* devenait plus rare, notamment sous la plume de Thackeray.

1. Voir le Dict. de Murray, au mot *like*.

C'est ainsi que dans le long roman de Pendennis, elle ne figure qu'une seule fois :

The affair had like to have cost you so much ! (Pendennis, chap. 86) ; l'auteur la met dans la bouche du Major, personnage d'une familiarité un peu commune.

« Vanity Fair » et « Barry Lyndon » n'en offrent aucun exemple ; l'auteur lui préférait évidemment les locutions équivalentes.

Exemples :

She gave a shriek and pretty near fainted (Pendennis) ;

A chapter which *had very nearly been* the last of the story (ibid.) ;

I once very nearly killed her, as you shall hear (Barry Lyndon) ;

He had a fit, in which *I very nigh lost him* (ibid.) ;

He protested *he had nigh killed himself* with grief, when I went away (ibid.) ;

Last week the keepers *almost killed* a bailiff, who came down from London to arrest the captain (Vanity fair) ;

I told him *how near I had been winning* the greatest fortune in Germany (Barry Lyndon).

Il y a quarante ans, le professeur, grammairien et lexicographe Elwall écrivait que « l'expression *to have like to have* commençait à vieillir ». Il recommandait à sa place la forme *to have nearly* avec le participe passé, si souvent employée par Thackeray, et citait encore, comme étant d'un usage courant, *to be near* avec le participe *présent*[1], dont Thackeray s'était également servi, comme on vient de le voir.

Plus récemment, Mrs. Henry Wood, dans les cinq cents pages de son roman d'East Lynne, a soigneusement évité l'emploi de l'expression « vieillie », et l'a remplacée, en toute occasion, par *to have nearly* ou *well nigh*.

Exemples :

The very uncertainty *has nearly killed* my mother (East Lynne) ;

She *has* already *well nigh broken* my spirit (ibid.)

En résumé, il semble qu'aujourd'hui la locution *I had like* soit bannie de la langue littéraire, et admise seulement dans le langage familier.

M...,
Professeur honoraire.

1. He was near dying with fear. Grammaire Siret Elwall, édition de 1877, p. 185.

A propos de Latin

Les lignes qui suivent ont été écrites pour mes filles, qui sont âgées respectivement de 13 et de 17 ans. Je leur ai fait étudier le latin à l'une et à l'autre, et comme elles ne voyaient pas bien l'utilité de connaître la langue des vieux Romains, « considérant que nul ne la parle plus », j'ai jeté sur le papier pour les amener à mon point de vue les arguments que l'on va lire. A un moment où l'on parle de modifications nouvelles dans notre enseignement, ces lignes feront peut-être surgir quelque discussion utile à tous : leur publication n'a pas d'autre but.

Vous entendez certaines gens dire autour de vous, mes chères enfants, que le latin ne sert à rien ; ne le croyez pas. Quand vous serez mères de famille, faites faire des études classiques à vos enfants, et maintenant que vous êtes vous-mêmes des enfants, étudiez le latin pour votre compte avec énergie. Voici quelques arguments que je vous prie d'écouter avec patience et attention, et que vous pouvez toujours relire avec fruit quand vous vous sentirez portées à médire des études classiques.

Les enfants de nos classes de langues vivantes — c'est un professeur d'anglais qui vous fait part de vingt années d'expérience — n'étudient jamais les idiomes étrangers dans un but désintéressé : or, il n'y a pas de culture vraiment digne de ce nom quand on poursuit un but pratique. Pendant les premières années de leurs études, c'est-à-dire à l'époque de la vie où l'esprit subit les impressions dont dépend toute l'existence intellectuelle et morale des individus, on ne peut mettre entre les mains de ces enfants que des livres très indifférents, desquels ils ne tirent aucun profit supérieur. On leur fait bien apprendre quelques poésies lyriques, mais c'est de tous les genres de poésie le plus dangereux pour de jeunes esprits parce qu'il est essentiellement une expression d'états d'âme subjectifs et qu'il n'ouvre pas les yeux sur ce que vous, les enfants, vous avez pardessus tout besoin d'apprendre à connaître, à savoir : ce qui n'est pas le monde du sentiment. Très peu d'élèves, les futurs professeurs, abordent les ouvrages malaisés où sont exposés les grands problèmes de la pensée universelle, les seuls qui comptent au fond pour le progrès, mais c'est quand ils ont quitté le lycée. En somme l'anglais, langue essentiellement analytique, ne comporte pour vous, enfants, d'autre gymnastique intellectuelle que l'acquisition du vocabulaire dont une partie est si purement latine ; quant à l'allemand, avec la discipline rigide de ses inversions et la construction de ses propositions subordonnées, il est l'expression la plus parfaite de l'automatisme, au moins pour de jeunes intelligences.

Comme les choses sont différentes quand il s'agit du latin ! D'abord, qui connaît le vocabulaire latin a la clef de la plus grande partie des mots français. Combien de nos vocables s'éclairent d'une lumière éblouissante lorsqu'on a rôdé pendant six ou sept années au long du jardin des racines latines ! Plus besoin alors de faire l'acrobate pour arriver au sens intégral des mots et des phrases de nos grands auteurs, en partant des plus récents, des plus révolutionnaires pour remonter jusqu'aux plus anciens. L'étudiant de la langue de Chaucer, de Bacon, de Shakespeare, s'il sait le latin, il voit à travers les œuvres de ces écrivains avec une autre limpidité que celui pour lequel les mots employés par ces grands hommes n'ont que la signification du dictionnaire. Mais ce sont là des avantages d'arrière-plan, si j'ose dire, des profits additionnels et de peu de prix à côté de ceux qui découlent du fait que le latin n'est plus une langue parlée. La première de ces conséquences, c'est que cette admirable langue a conservé — pour votre tourment, c'est entendu, mais aussi pour votre plus grand bénéfice — ce fouillis de déclinaisons, de conjugaisons, cette frondaison de propositions enchevêtrées les unes dans les autres avec une variété, une richesse, une diversité que ne connaît nulle langue vivante. Car est-il possible de trouver des points de comparaison entre cette étonnante liberté des propositions latines et cette atroce discipline des propositions dans le parler germanique ? Que signifie cela, dites-vous, pour l'entraînement intellectuel des jeunes gens et des jeunes filles ? Cela signifie qu'il faut pour lire les auteurs latins un esprit d'initiative, d'invention, que n'exigent ni l'anglais, ni l'allemand, ni aucun des parlers modernes. Que de dangers, que de précipices menacent le lecteur étourdi ! Que de chutes, que d'erreurs si l'on n'a constamment l'œil ouvert ! Comme la routine ici n'a rien à faire ! Pas de phrases apprises avec la gouvernante par le pur psittacisme ! Il faut montrer ses qualités naturelles et, là où elles sont moins apparentes, les entraîner à se développer ; il faut s'habituer à peser le pour et le contre, à chercher, à trouver, bref employer toutes les ressources de l'intelligence pour découvrir le sens des textes par des moyens logiques. Ainsi l'esprit tout entier se concentre sur l'effort qui lui est demandé et s'accoutume à des façons de penser, d'examiner les mots, les phrases, les idées qu'il ne perdra jamais et qui le mèneront plus tard aux fortes déductions, aux grandes découvertes, aux inventions. Telle est la première conséquence du fait que le latin n'est plus une langue parlée. Voyons la seconde, la plus importante des deux.

En latin, pas de ces innombrables histoires, pas de ces contes, pas de ces nouvelles, de ces romans qui, dans les classes de langues vivantes, forment la plus grande partie des lectures de nos élèves pendant, au bas mot, quatre années sur six de leur vie scolaire. Je ne nie pas la valeur artistique de ces œuvres, mais, d'une part, les

jeunes élèves sont incapables de se rendre compte de cette valeur artistique et, de l'autre, chez les enfants de dix, de quinze ans, ce n'est pas le sens artistique qu'il importe de développer pour le bien futur de la société, pour la solidité de la nation, c'est le sens moral, le sens des devoirs que l'on a vis-à-vis de soi-même et vis-à-vis des autres, vis-à-vis de sa patrie, vis-à-vis de l'humanité. Et, précisément à ce point de vue, l'enfant qui entreprend l'étude de la langue latine se trouve du coup jeté dans la lecture, profitable par l'extrême lenteur même avec laquelle elle se fait, d'œuvres maîtresses, d'œuvres qui ont été rarement égalées depuis et certes jamais dépassées dans leur genre. L'élève, dès qu'il commence l'étude de ce merveilleux idiome, se frotte à toutes les idées générales sur lesquelles l'esprit humain construit depuis trois mille ans ; il se familiarise avec ces principes pour lesquels on boit la cigüe, pour lesquels on se fait honnir par les hommes, qui sont aujourd'hui, autant qu'aux pires époques, menacés par l'ignorance, par l'égoïsme, par l'orgueil, par la vilenie générale, et qui pourtant sont les phares de l'humanité. Les mots magiques de devoir, de force morale, de sacrifice, de liberté, s'inscrivent dans son âme en lettres indélébiles au contact de ces grands penseurs, et, s'il a quelque droiture d'esprit, la bonne graine ne manquera point d'y germer et d'y produire de nobles fruits. Alors les noms de Rabelais, de Montaigne, de La Fontaine, de Voltaire sonneront à ses oreilles avec harmonie ; il entendra totalement leurs paroles ; il plongera jusqu'au fond de leur cœur ; bref, il deviendra sensible à tout ce qui forme le substratum de la conscience nationale et il saura enfin pourquoi le clair génie français a mené le monde pendant tant de décades.

Voilà la deuxième conséquence du fait que le latin est une langue morte et tel est l'avantage qu'il procure à ceux qui l'étudient. Si être intelligent veut dire comprendre, — et de cela je ne doute point, — apprendre le latin signifie augmenter son intelligence, ouvrir son esprit davantage à la connaissance, devenir plus apte à voir le monde sous les multiples points de vue auxquels des yeux humains le peuvent contempler ; c'est en outre acquérir des habitudes d'esprit, des méthodes d'examen scientifiques qui ont fait leur preuve, puisque tous les grands hommes des dix-huit derniers siècles l'ont pratiqué ; c'est enfin pénétrer jusqu'aux racines même de notre civilisation et en considérer non point seulement l'efflorescence, que certains pensent s'être produite spontanément et tout particulièrement dans ces dernières années, mais la sûre croissance depuis les temps où la formidable souche romaine jetait ses énormes racines dans le sol du Latium jusqu'aux jours d'aujourd'hui. C'est la vraie culture pour un Français, la seule en vérité qui mène au plein épanouissement des facultés.

N'allez pas déduire pourtant de ce qui précède que je sois l'ennemi des langues vivantes ; ce serait commettre une grave erreur. Je veux

seulement établir qu'il n'y a pas de culture complète sans une forte connaissance du latin, quels que soient les diplômes dont on soit muni, les titres que l'on puisse aligner à la suite de son nom patrimonial. On n'étudiera jamais assez chez nous les idiomes modernes et particulièrement l'anglais et l'allemand ; on ne préparera jamais trop les jeunes Français à la lutte que se livreront les diverses nations sur le terrain économique dans les années prochaines ; mais, avant cela, au-dessus de cela, pour la formation d'une élite intellectuelle nombreuse et capable d'élargir toujours les horizons humains, mes chères enfants, plaçons le latin. Je dirai plus ; je considère que nul des hommes qui sont destinés à jouer le rôle d'éducateurs en France ne devrait l'ignorer, et personne, si l'on voulait m'en croire, ne pourrait se livrer à une étude approfondie de la forte, de la puissante littérature allemande, s'il n'était pénétré de cette pensée latine qui est bien l'antidote le plus parfait de la pensée germanique dans ce qu'elle a de mauvais, j'entends de celle qui a donné aux Allemands cet esprit de lucre, de domination et d'orgueil d'où est née la guerre. Apprenez donc le latin, et, quand vous aurez des enfants, à votre tour mettez-les, quand le temps en sera venu et quelle que soit la carrière à laquelle vous les destiniez, à l'étude de la langue de Cicéron : C'est la fontaine de Jouvence de notre vieille race gauloise.

L. Duchemin
Professeur d'anglais à l'Ecole Colbert.

NOTES & DOCUMENTS

Nécrologie : Lucien DARRIULAT

C'est subitement que la Mort l'a pris, comme si elle eût craint, par une attaque trop ouverte, de ne pouvoir triompher de sa résistance. Sa suprême adresse fut de nous le ravir au moment où nous pouvions à peine soupçonner qu'elle était auprès de lui, de le prendre pour elle seule sans qu'il s'en doutât pour ainsi dire lui-même...

Une quinzaine de jours auparavant, j'avais eu occasion de le rencontrer en Sorbonne, où il était venu comme examinateur. Plein d'entrain et d'enjouement comme toujours, alerte et presque gai, c'est tout juste si, en passant, il se plaignait d'avoir un peu de fièvre. Nous étions, ses amis et moi, loin de penser que le 16 novembre il s'endormirait pour toujours, que nous ne le reverrions plus.

***

Non, nous ne toucherons plus cette main si chaude, nous ne verrons plus cette figure si vivante, si résolue, si nette ; nous n'entendrons plus cette voix cordiale et ferme ; mais ce que la mort ne saura nous dérober, c'est son exemple, c'est le précieux souvenir qu'il nous laisse de lui-même. — C'est à Lyon que nous l'avons connu, — à Lyon où, dans un groupe d'étudiants d'anglais, il avait tout naturellement pris la place centrale, — la place du cœur. Elle lui était acquise encore par son activité intellectuelle. Il y avait de la générosité jusque dans ses idées, en même temps que de la largeur dans sa culture. Personnellement, je garderai toujours le souvenir de cette première leçon qu'il fit sur Carlyle, un jour que notre salle de conférences était visitée par un professeur étranger. Il y eût des aperçus si neufs, si justes dans la conférence de notre ami, que notre invité, qui avait, nous dit-il, été longtemps un fervent adepte de Carlyle et avait fort pratiqué son œuvre, fut saisi par la pénétration du jeune étudiant et exprima tout haut son désir d'emmener dans son Université le jeune conférencier d'élite.

Les nécessités professionnelles nous éloignèrent l'un de l'autre, mais, pendant la Grande Guerre, j'appris avec joie que sa compétence avait été reconnue. Il put y jouer un rôle important, grâce à ses dons d'organisation et la sûreté de son jugement. Chargé d'un service qui mettait sous ses ordres quinze ou dix-huit cents interprètes attachés à l'armée américaine, il avait à les recruter et à les placer, et cette direction considérable lui était échue, bien qu'il ne fût que simple adjudant quand elle lui fut confiée.

Le 25 septembre, la citation suivante lui valait la croix de guerre :

« Sous-officier de premier ordre et d'un dévouement absolu. A rempli, dans des conditions difficiles, des missions délicates avec un sang-froid et une intelligence dignes de tous éloges. »

Il fut finalement nommé officier interprète.

Son retour au lycée allait être pour lui une nouvelle joie, une nouvelle occasion de déployer son inlassable énergie. Retrouver enfin les siens, retrouver ses amis, jouir doublement du bonheur familial parce qu'il en avait été si longtemps sevré, faire comprendre aux jeunes générations tout ce que sa vie ardente et active au front lui avait appris pour le bonheur de la France : travailler, collaborer à l'œuvre de reconstruction de notre âme nationale — tel était son rêve, son ambition.

Nous comptions beaucoup sur lui.

Nous avions compté sans la Mort. HENRI HOVELAQUE.

Questions hongroises

La Ligue pour l'intégrité territoriale de la Hongrie a publié, en 1919, en anglais et en français, un certain nombre d'opuscules destinés à éclairer le public de l'Entente sur les questions hongroises. Citons :

The case of Hungary in the light of statements of British and American statesmen and authors, by E. Pivany ;

Hungary before, during and after the world-war, by J. Altenburger ;

The territorial integrity of Hungary and the people's league, by Baron J. Wlassics ;

Waterways, Hydraulic Powers and Territorial Integrity of Hungary, by Ed. Vicziáu ;

The question of the territorial integrity of Hungary from the stand point of Commercial Policy, by baron William Lers ;

The American Peace and Hungary, by Cte Albert Apponyi ;

A Plea in Support of Hungary's Territorial Integrity, by Consul General E. Ludwig ;

La vérité sur la Hongrie et sur la politique magyar, par M. Pröhle, professeur de l'Université de Debreczen ;

L'intégrité territoriale de la Hongrie au point de vue des chemins de fer, par Cornel de Tolnay, ancien Secrétaire d'Etat et Directeur général des chemins de fer de l'Etat hongrois.

La tendance de toutes ces productions est la même : prouver que le territoire hongrois est l'œuvre du temps et de la logique économique et politique, et que toute atteinte à l'intégrité du pays serait dangereuse pour l'équilibre futur de l'Europe et pour la prospérité des entreprises françaises et anglaises engagées en Hongrie. Il y a du vrai dans ces déclarations polémiques et peut-être n'en a-t-on pas assez tenu compte.

J.-J.-A. BERTRAND.

LA HONGRIE GÉOGRAPHIQUE, ÉCONOMIQUE ET SOCIALE, par Louis Lóczy, en collaboration avec plusieurs confrères. — Publication de la Société Hongroise de Géographie. Imprimerie Patria, Budapest, 1919.

C'est un abrégé. L'ouvrage prévu : Description géographique, économique et sociale des pays de la couronne de Saint-Pierre, eût, plus amplement, fait connaître non seulement la Hongrie, mais encore la Croatie-Dalmatie et la Bosnie-Herzégovine. On en a extrait, à l'usage de l'opinion publique d'Europe, un sommaire rédigé en français. Les auteurs sont : Jules Arató, Etienne Bernát, Eugène Gaal, Jean Landgraf, Louis Lócoy, Ch. Sajo, Jules Sebestyen, tous gens de renom. Panégyrique des vertus et de la puissance de l'ancienne Hongrie, ce livre expose méthodiquement et sans modestie, l'histoire de la Hongrie et de son ethnographie, son organisation universitaire, financière, agricole, industrielle, commerciale, ferroviaire. Des planches illustrent les questions de la répartition des races. Une carte des chemins de fer termine l'ouvrage.

La conclusion qu'on retire de cette lecture est que tout est pour le mieux dans la meilleure des Hongries, que la Hongrie forme une vraie nation moderne, cimentée par le travail immense du passé, par la communauté des souvenirs et des idées, par les nécessités du développement économique de l'avenir. Les dissensions des nationalités sont fugitives et factices. Nul pays n'est mieux outillé pour le bonheur des siens. A condition que rien ne soit changé à sa constitution territoriale.

C'est donc, en fin de compte, un livre de propagande ; il fait partie de la collection farouchement nationaliste « Patria ». Il a cependant une valeur documentaire et mérite d'être lu. Le français en est généralement correct et ferme. On gagnerait, la paix signée, à connaître cette race de riche culture. La nouvelle Hongrie, guérie de sa folie, viendra-t-elle à nous ? Se rejettera-t-elle dans l'alliance allemande ? La France se doit de suivre de près la prochaine évolution de cette nation fière et courageuse, dont la cause était mauvaise, mais qui ne semble pas décidée à mourir. J.-J.-A. B.

LES HONGROIS EN ORIENT

Das junge Europa (Kelet Nepe, 1917, fasc. 3) signale avec satisfaction les succès importants remportés en Orient par le Musée Commercial hongrois, la Banque hongroise, la Société Commerciale par actions, la Banque Commerciale hongroise de Pest, avec leurs agences existantes ou en voie de création à Belgrade, Bucarest et Sofia, ainsi que par la Banque Générale de Crédit hongrois. « C'est cette dernière banque qui a créé en 1908 le premier noyau du trust d'électricité de Constantinople, qui a participé aux opérations de la Banque Balkanique de Sofia, des Raffineries de sucre de Sofia et Philippopoli, de la Société minière nationale de Bulgarie, de la Société Balkanique des charbons de Budapest. Elle s'est jointe au groupe de la Deutsche Orientbank de Constantinople et a, enfin, de concert avec la Kreditanstalt, le Wiener Bankverein, la Pester Ungarische Commercialbank, participé à la constitution de l'Osterreichisch-Ungarische Orientgruppe, dont le rôle avoué est de développer l'action économique austro-hongroise et de créer, avec des capitaux autrichiens et hongrois, des entreprises utiles et fructueuses en Orient. »

Ce groupe fit, dès le début, montre d'une activité fébrile. Il faisait, dès 1917, une avance de 240 millions de couronnes au gouvernement turc, avance qui devait être employée à payer les achats turcs en Autriche-Hongrie et être ultérieurement transformée en emprunt à longue échéance.

Le travail de pénétration économique s'est prolongé, quoi que moins intense, jusqu'à la fin de la guerre et la débâcle turque. Le chiffre des affaires austro-hongroises engagées en Orient est considérable. C'est un gage pour les vainqueurs. Va-t-on le laisser échapper? Les banques ottomanes ont été placées sous le contrôle de l'Entente. Nous avons en mains toutes les pièces du procès. Laisserons-nous l'adversaire gagner la partie? J.-J.-A. B.

La Renaissance française d'Alsace et de Lorraine

L'œuvre de *la Renaissance française en Alsace et en Lorraine*, qui s'est fondée en 1915, a pour but de resserrer, par les enfants, les liens qui rattachent l'Alsace et la Lorraine à leur mère-patrie retrouvée, la France.

A cet effet, elle recrute parmi les écoliers de toutes nos provinces des adhérents qui, sous la dénomination de *parrains* et de *marraines* de la R. F. A. L., se mettent individuellement en relation de correspondance avec des écoliers d'Alsace ou de Lorraine, qui deviennent leurs filleuls.

Les demandes de filleuls sont adressées à la R. F. A. L. par les instituteurs d'Alsace ou de Lorraine qui y sont invités officiellement par MM. les Commissaires de la République.

La R. F. A. L. a jusqu'à présent mis en relation près de six mille écoliers alsaciens-lorrains avec des écoliers des autres provinces de France, mais le nombre de demandes venant d'Alsace-Lorraine devient chaque jour plus considérable.

En recrutant des parrains et des marraines pour la R. F. A. L. parmi leurs élèves, les membres de l'enseignement à tous les degrés assureront en même temps à leurs collègues d'Alsace et de Lorraine des auxiliaires dont ils apprécieront les services à leur valeur.

Ces échanges de lettres constituent en effet une aide ayant une portée d'ordre pédagogique qui ne peut échapper à des éducateurs.

Ils favorisent les progrès des écoliers alsaciens-lorrains en langue française, en même temps qu'ils exercent la plus heureuse influence pour que leur cœur et leur esprit se modèlent selon les formules de la culture française.

ÉLECTIONS

AU

CONSEIL SUPÉRIEUR DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

DU 28 NOVEMBRE 1919

Réunion du Jeudi 20 Novembre.

Le Bureau de la Société des professeurs de langues vivantes avait pris l'initiative de convoquer tous les agrégés de l'Académie de Paris à une réunion qui devait faciliter un échange de vues à propos des élections du Conseil Supérieur.

Cette réunion a été tenue dans une salle du lycée Louis-le-Grand, le jeudi 20 novembre, à 2 h. 30. Un certain nombre de collègues — nombre qu'on aurait souhaité voir plus élevé — avaient répondu à l'appel. Sur la proposition de M. L. W. Cart (Carnot), qui a d'abord exprimé les regrets de M. Pinloche, malheureusement empêché de venir, M. Camerlynck (Saint-Louis) a été désigné pour présider la séance, assisté de M. Henri Bloch (Versailles).

Le Président a consulté l'assemblée pour savoir si elle désirait proposer ou discuter des candidatures, ou bien examiner au préalable quelques questions de principe. C'est par ces dernières qu'il a paru préférable de commencer.

La première question qui s'est posée est celle du « roulement », qui attribuait cette fois à un professeur d'anglais la représentation de tous les agrégés. C'est une tradition tacitement établie entre nous, mais qui a souffert et pourrait encore souffrir des exceptions. Devant la phase critique que traverse, par suite de la guerre, l'enseignement de l'allemand, ne convenait-il pas de porter un spécialiste de cette dernière langue au Conseil supérieur ? Aucune objection de principe n'a été soulevée contre cette suggestion, et tous les assistants sont tombés d'accord sur la nécessité de maintenir un enseignement normal de l'allemand — mais en fait il ne s'est trouvé aucun professeur d'allemand pour poser sa candidature ou pour accepter qu'on la propose aux suffrages. M. Camerlynck a fait remarquer à cet égard que les intérêts de l'allemand seraient peut-être plus facilement défendus par un professeur d'anglais, dans l'impartialité et le libéralisme de qui on pourrait avoir pleine confiance, et qui serait bien placé pour faire valoir les hautes raisons d'ordre national et patriotique qui dominent cette question. Un spécialiste d'allemand pourrait se sentir gêné.

M. Varenne (Condorcet) a alors proposé la candidature de M. Rancès, qui a déjà été à deux reprises notre représentant au C. S... M. Varenne a exposé qu'au lycée Condorcet, ses collègues et lui-même s'étaient préoccupés, comme on avait pu le faire ailleurs au même moment, de la situation actuelle. Après avoir constaté, en toute franchise, que les professeurs d'allemand ne revendiquaient pas, par la candidature de l'un des leurs, le siège du C. S., ils en étaient arrivés à la conclusion que vu

l'urgence et la très grande importance des questions à résoudre dans la prochaine session, la meilleure solution était de faire appel à M. Rancès, qui avait déjà donné tant de preuves de son dévouement à la cause commune.

M. Marchand (Arago) a demandé à M. Varenne de se porter candidat ; ce dernier n'a pas cru pouvoir accepter, et a insisté sur sa proposition. Sur le désir unanime de l'assemblée, et aucune autre candidature n'étant opposée, M. Rancès a pris la parole pour remercier ses collègues de la confiance qu'ils lui témoignaient ; il a ensuite exposé les idées qu'il défendrait s'il était élu. On les trouvera ci-dessous, sous la forme même que leur a donnée M. Rancès, dans la circulaire qu'il adresse à ses électeurs.

Plusieurs assistants ont pris la parole, soit pour poser des questions et demander des éclaircissements, soit pour en apporter. En ce qui concerne le recrutement des classes d'allemand, M. Rancès juge utile et nécessaire d'entreprendre une propagande énergique auprès des pères de famille et des associations d'anciens élèves ; il est convaincu que l'on peut combattre avec succès ce « sentimentalisme irréfléchi » qui pousse les parents à détourner leurs enfants de l'étude de l'allemand ; il ne sera peut-être pas besoin de recourir à des coefficients différents, comme cela a été suggéré. La vraie solution de la question, pour les grandes écoles, consisterait peut-être à exiger des futurs ingénieurs la connaissance des deux langues, allemand et anglais. On y a sérieusement songé.

Il y a d'ailleurs des symptômes significatifs d'amélioration dans certains lycées (M. Bloch). En Angleterre, des efforts énergiques sont faits pour constituer des sections « modernes » avec le français et l'allemand (M. Desclos).

M. Godart (Louis-le-Grand) apporte des précisions sur les circonstances qui ont fait en 1915 mettre l'anglais et l'allemand sur le même pied pour l'admission à l'École Polytechnique. La question est sensiblement la même pour Saint-Cyr.

M. Guillotel (Charlemagne) soulève la question des classes nombreuses, classes géminées, retour au système condamné des « cours » ; tout le monde est d'accord pour penser que la situation actuelle ne saurait se prolonger sans danger pour la valeur de l'enseignement et les forces du personnel.

Plus grave encore est la question des examens de licence, de réforme du baccalauréat (suppression éventuelle de la section B), l'attaque que subit l'enseignement secondaire, menacé de décapitation par le supérieur, et d'amputation par le primaire. Le débat s'élargit alors et menace de s'étendre à toute la réforme de l'enseignement public, en s'engageant sur le terrain des « Compagnons ». Après un échange d'idées entre MM. Becker (Saint-Louis), Varenne, Desclos (Condorcet), Hantz (Charlemagne), Marchand, etc., il est décidé que la question sera portée à l'ordre du jour d'une réunion convoquée spécialement à cet effet.

Suivant les précédents qui ont été rappelés, il n'y avait pas lieu de procéder à un vote ni à aucun scrutin ; mais les assistants se sont engagés entre eux à recommander à leurs collègues de voter pour M. Rancès.

Circulaire de M. Rancès.

Mes chers Collègues,

Les Elections au Conseil Supérieur nous prennent au dépourvu. Avant que les cadres aient pu être entièrement reconstitués ; avant que le contact soit intimement repris entre les mobilisés et ceux que leur âge a maintenus au Lycée ; avant que nos Sociétés de spécialistes aient pu délibérer sur les graves questions qui viendront bientôt à l'ordre du jour des Assemblées Universitaires, nous sommes appelés à élire nos délégués. La période électorale elle-même qui eût, en l'occurence, gagné à se prolonger quelque peu, se trouve écourtée plus que de raison.

Dans ces conditions, un certain nombre de professeurs de Paris et de province ont jugé indispensable que les intérêts de notre discipline fussent défendus par un représentant déjà au courant des travaux du Conseil. Mais notre délégué actuel, M. P. Schlienger, appelé à de hautes fonctions administratives en Alsace-Lorraine, a cessé de pouvoir nous consacrer son activité et son dévouement ; et, d'ailleurs, en vertu de la tradition fidèlement observée dans les élections antérieures, c'est à un professeur d'anglais que revient l'honneur de vous représenter. Un grand nombre de collègues m'ont ainsi engagé à poser ma candidature, et malgré mon ardent désir de rester désormais dans le rang, je n'ai pas cru devoir me dérober à leurs pressantes instances. Je suis prêt, si vous le jugez bon, à consacrer à l'œuvre commune tout le zèle et l'énergie dont je demeure capable.

En venant solliciter vos suffrages, je vous dois de m'expliquer en toute franchise sur mes idées et mes intentions.

Fédération Nationale et Groupements Corporatifs.

Sur toutes les questions intéressant l'ensemble des professeurs de l'Enseignement secondaire et exigeant l'effort collectif du personnel enseignant, je m'engage à prêter mon concours à la Fédération Nationale pour faire aboutir les vœux émis par les Congrès. Mon indépendance m'est trop chère pour que j'accepte un mandat impératif ; mais la collaboration à laquelle la Fédération convie les élus au Conseil Supérieur, me paraît pouvoir s'exercer utilement sans qu'il soit indispensable d'abdiquer aux mains de qui que ce soit les pouvoirs que je tiendrais de mes seuls électeurs.

En ce qui concerne les questions intéressant plus spécialement les professeurs de Langues modernes, notre Association professionnelle, que j'ai présidée par deux fois, sait qu'elle peut compter sur mon concours le plus dévoué : ses discussions et ses décisions inspireraient mes initiatives, guideraient et soutiendraient mon effort.

Enfin, la Société des Langues méridionales ne saurait ignorer mes sympathies maintes fois déclarées pour l'enseignement qu'elle représente. En toutes circonstances, je me suis efforcé d'aider à son libre développement, en dehors même des régions où il était jadis confiné.

Réforme des Programmes de 1902.

Bien que le Parlement n'ait pas délibéré sur cette question capitale, et que l'Administration n'ait pas fait connaître ses vues, il paraît évident que la réforme des Programmes de 1902 est à l'étude. Coïncidera-t-elle

avec la refonte totale et infiniment désirable de tout notre système éducatif, dans un sens plus large et plus résolument démocratique ? Restera-t-elle confinée à un essai de réfection de notre Enseignement secondaire ? Nul ne le sait avec certitude. Mais la presse politique s'est déjà emparée de la question, dont nous ne saurions nous désintéresser. Les Langues vivantes ont gagné leur procès devant l'opinion publique, qui ne les laisserait volontiers ni sacrifier ni entamer. Mais il est des moyens détournés de les battre en brèche : un grand quotidien ne proposait-il pas, entre autres solutions radicales, la suppression de la Section B du 2e Cycle, et le transfert de la Section D à l'Enseignement primaire supérieur ? Sans doute cette dernière saurait-elle, le cas échéant, se défendre d'elle-même, par la seule puissance de ses contingents. Mais la Section B qui, beaucoup par notre faute, grâce à l'indulgence coupable dont nous faisons preuve au Baccalauréat, est devenue le refuge de tant de médiocres et de partisans du moindre effort, aura plus de peine à garder la place à laquelle les initiateurs des réformes de 1902 l'avaient destinée, et qu'elle eût conservée si nous y avions tenu la main avec plus d'autorité.

Quoi qu'il en soit, à propos de cette question comme de tant d'autres qui pourront éventuellement se présenter, la vigilance de votre délégué devra être incessante et son effort s'exercer sans défaillance.

Réformes des Examens et Concours.

Un projet de réorganisation de la Licence est à l'étude. Il est question, notamment, d'en permettre l'accès aux candidats non pourvus du Baccalauréat : je suis l'adversaire déterminé d'une pareille mesure. Je m'opposerais également à l'année de propédeutique que l'on tenterait de faire revivre. J'estime, d'ailleurs, que les fonctions d'enseignement dans les Lycées et Collèges ne devraient être confiées qu'aux candidats ayant subi avec succès les épreuves d'un concours d'Etat, dont les modalités demeurent à déterminer. Moins que jamais la Licence, simple examen d'Enseignement supérieur, ne permet de vérifier les qualités pédagogiques indispensables au professeur.

En ce qui concerne le Baccalauréat, nos collègues n'ont cessé de réclamer la modification de l'épreuve actuelle de langues vivantes. Un referendum a été établi par notre Association et une Commission d'études nommée par le Ministère. Je suis prêt à défendre le point de vue de la majorité de nos collègues, encore que la question me paraisse d'un intérêt très relatif ; l'épreuve de langues, quelle qu'elle soit, n'est que l'armature autour de laquelle nous cristallisons notre enseignement dans le 2e Cycle : toutes ont leurs avantages et leurs défauts ; aucune ne donnera de résultats probants que si nous nous montrons maîtres exigeants et examinateurs impitoyables.

Organisation des Services.

Intérêts Matériels et Professionnels.

A côté de ces questions capitales, l'intérêt de toutes les autres apparaît singulièrement restreint. Il en est cependant que nous n'avons pas le droit de négliger, car c'est l'intérêt de notre discipline, plus encore que e nôtre propre, qui est en jeu. L'organisation de nos services paraît

plus défectueuse que jamais : divisions trop nombreuses, réunions arbitraires de classes, horaires réglementaires non respectés. De partout arrivent les plaintes d'un personnel désolé de voir ses efforts voués par avance à l'insuccès. Vous pourrez compter sur moi pour faire entendre, sur ce point, vos légitimes doléances.

Réclamons également la pratique rigoureuse des examens de passage ; insistons pour que partout une part normale soit faite aux notes de Langues vivantes. Ne perdons pas de vue la question des Bourses de voyage. Une circulaire d'avril 1907 spécifie qu'elles peuvent être accordées aux professeurs en exercice au même titre qu'aux étudiants. Mais les crédits sont demeurés insuffisants pour satisfaire à toutes les demandes : ils ne seront augmentés que si nous y employons notre effort entêté.

Tels sont, mes chers Collègues, les points essentiels sur lesquels il m'a paru opportun d'attirer votre attention.

Je n'insisterai point sur une question qui, après des années de batailles stériles, a cessé de figurer au premier plan : partisan déterminé de la Méthode directe, avec ses tempéraments et ses correctifs, indispensables surtout dans le 2e Cycle, mes efforts ont toujours tendu à ce qu'elle soit appliquée avec un libéralisme tel que tous les esprits sincères ne puissent se sentir atteints dans leur légitime besoin d'indépendance.

Faut-il ajouter que, si vous m'accordez vos suffrages, je me considérerai comme le représentant du personnel tout entier des Langues vivantes, et non pas seulement des Agrégés ? Que le sentimentalisme irréfléchi qui porte aujourd'hui les familles à détourner leurs enfants de l'enseignement de l'allemand, n'aura pas d'adversaire plus acharné que moi ?

Ceux d'entre vous qui m'ont jadis vu à l'œuvre savent que je n'ai jamais fait une promesse que je n'aie tout au moins essayé de tenir. Ils n'ont pas oublié ce que j'ai obtenu pour notre Enseignement en cinq années d'efforts souvent fructueux. Ils connaissent surtout ma ténacité, mon indépendance de pensée et de langage, mon ardent dévouement à notre cause. Je leur demande, en toute loyauté, d'être mes garants auprès de nos collègues plus jeunes.

A tous je fais un appel pressant pour assurer, dans l'union et l'harmonie, le triomphe de notre cause.

MAURICE RANCÈS,
Professeur d'anglais au Lycée Condorcet.
Ancien délégué au Conseil Supérieur (1907-1912).

BIBLIOGRAPHIE

LANGUE ALLEMANDE

G. Raphaël. — **Walther Rathenau.** — Bibliothèque politique et économique. — Payot, Paris, 1919.

W. Rathenau est une des personnalités les plus considérables de l'Allemagne actuelle. Président de la colossale « Société générale d'électricité » créée par son père, il a joué pendant la guerre un rôle de premier plan. Ayant conçu le plan d'une organisation qui garantirait le ravitaillement de l'Allemagne en matières premières, malgré le blocus terrestre et maritime, il obtint du ministère de la guerre prussien d'en tenter la réalisation. Le succès fut complet ; le pillage méthodique des ressources industrielles de la Belgique et du Nord de la France, et qu'on l'accuse d'avoir dirigé, fut implacable et impeccable. S'il ne conserva pas longtemps la direction officielle du « Département des matières premières, son esprit continua d'animer l'œuvre formidable qu il avait imaginée et lui-même travailla activement et utilement à Berne à essayer de capter sournoisement, pour le plus grand profit de l'Allemagne, l'énergie industrielle de la Suisse. Il n'est pas bien sûr qu'après avoir été un des agents les plus vigoureux de la résistance allemande pendant la guerre, il ne soit, après, par son activité ou, au moins, par son esprit, un des ferments les plus efficaces de sa renaissance économique. W. Rathenau n'est pas, en effet, seulement un homme d'action, c'est un penseur. Il n'a pas attendu les bouleversements actuels pour réfléchir sur les problèmes de l'économie politique ; il a, bien avant la crise présente, médité sur les questions sociales et il a dit son avis en une assez longue série d'ouvrages écrits pour la plupart avant 1914 et dont le nombre d'éditions (Von kommenden Dingen : 65 éditions) dit éloquemment le succès.

M. Raphaël a donc fait œuvre tout à fait opportune en publiant sur ce personnage considérable, et à peu près inconnu chez nous, une étude solide et intéressante. Tous les aspects de Rathenau nous sont successivement présentés ; ils sont très divers et paraissent même contradictoires. Apre réalisme et idéalisme attendri ou même mysticisme exalté voisinent en lui de singulière façon, mais, par là même, il est un très spécifique représentant de cette race, si déconcertante et qu'il nous importe plus que jamais de chercher à connaître non seulement en surface mais en profondeur.

C'est pourquoi je ne saurais trop louer M. Raphaël pour nous avoir donné le livre que je présente ici, et trop engager les lecteurs de cette *Revue* à la lire et à la méditer. — Pour les candidats à l'Agrégation et au Certificat secondaire, c'est d'ailleurs, cette année, plus qu'une lecture utile, c'est une lecture nécessaire.

H. Loiseau.

J.-E. Spenlé. — L'Allemagne des Hohenzollern, 1415-1918. Berger-Levrault, 1919.

Le livre n'est pas gros — 181 pages — mais il est étonnamment riche de faits et d'idées. Il n'a pas, comme le dit son auteur dans son avant-propos, la prétention de retracer l'histoire, même abrégée, de la Prusse et de l'Allemagne sous la domination des Hohenzollern. Il donne plus et mieux : il ne retient que les faits les plus typiques, les dates essentielles, les figures les plus saillantes, les doctrines dominantes de cette histoire, mais il les présente avec une telle vigueur et une telle richesse de coloris, que, tout en n'ayant vu défiler sous ses yeux qu'une série de tableaux isolés, le lecteur a l'impression d'un ensemble dont toutes les parties s'enchaînent rigoureusement. Le premier chapitre, avec son titre expressif : *Du rocher à la mer*, nous dit la lente formation de l'Etat brandebourgeois, par la ruse plus encore que par la force, la genèse de l'esprit administratif et militaire de la Prusse ; le second nous montre l'apogée du régime avec Frédéric II, le plus génial et le plus criminel de tous les Hohenzollern, le vrai père de la politique et de la conscience prussiennes modernes ; puis c'est Iéna qui parachève l'œuvre de Frédéric II, au moment même où elle paraît la détruire, en faisant surgir des ruines de l'état prussien la doctrine fichtéenne de la grandeur morale et de la mission divine de l'Allemagne ; dans le chapitre IV, qu'il consacre à l'œuvre de Bismarck, M. Spenlé fait voir avec un rare bonheur d'exposition et d'expression, en un magistral raccourci, comment le Chancelier de Fer couronne l'édifice si lentement, si patiemment dressé, et fait l'Empire, mais comment aussi, pour avoir insolemment méconnu la valeur des forces morales qui régissent le monde, Bismarck n'a réussi à créer qu'une œuvre chancelante, vouée à la ruine. Dans un dernier développement consacré à la sozial-démokratie, M. Spenlé démontre enfin comment, infecté par le virus morbide que les Frédéric II et les Bismarck ont inoculé á l'Allemagne entière, le socialisme allemand lui-même, le maître apparent de l'heure, n'a pas et ne peut avoir en lui la vertu qui lui serait nécessaire pour assainir l'Allemagne et en faire une nation honnête, qui cesserait d'être un danger pour la paix du monde, qui ne serait plus l'Allemagne des Hohenzollern.

Paraissant à l'heure où, par un aveuglement funeste, tant de gens en France prétendent avoir le droit et même le devoir de se désintéresser des choses d'Allemagne, le livre de Spenlé, en montrant que l'Allemagne d'hier survit à sa défaite, constitue un avertissement salutaire. Puisse-t-il être entendu ! Nous ne saurions trop recommander à nos collègues de le lire et d'essayer de le faire lire par leurs grands élèves et leurs familles ; ils serviront ainsi utilement notre cause nationale.

H. Loiseau.

LANGUE ANGLAISE

Essays in Romantic Literature, by George Wyndham. — Edited with an Introduction, by Charles Whibley. (Macmillan.)

M. Charles Whibley, critique bien connu dans le monde des lettres, de ce côté-ci aussi bien que de l'autre côté de la Manche, a écrit, pour mettre en tête du volume d'Essais posthumes de George Wyndham, une notice

d'une grande tenue littéraire, toute vibrante de sincérité et aussi d'admiration et même d'émotion contenue. Certes quelques-uns des sujets traités par G. Wyndham devaient avoir un puissant intérêt pour l'auteur du chapitre de la *Cambridge History of Literature* qui traite des Burlesques et des Traducteurs au XVIIe siècle. Mais on sent aussi qu'une amicale sympathie a contribué à tracer le portrait de G. Wyndham. Il revit tout entier dans la Notice, et c'est une figure très attachante que celle de cet écrivain. Homme politique, soldat, sportsman, dans le sens restreint et étendu du terme, savant, homme de société, c'était un homme très brillant, et qui, semblable aux Elizabethains qu'il nous dépeint lui-même dans ses Essais, voulait vivre de la vie intense, parce qu'il aimait la vie d'une manière intense. Cette joie de vivre, on la remarque dans son ouvrage. C'est elle qui fait une partie de sa valeur. Celui d'entre ses Essais (car il n'y en a guère qu'un seul dans ce cas) qu'il a écrit sans grande passion et sans feu manque de l'éclat qui contribue tant au charme des autres. C'était, croyons-nous, un travail de conscience qui lui aurait été imposé par W. H. Henley. Cette dissertation sur les Poèmes de Shakespeare qui est en cause n'en a pas moins sa valeur ; elle est remplie de détails intéressants, et d'une érudition qu'on a tout lieu de croire solide. Cette dissertation montrerait dans tous les cas que G. Wyndham était autre chose qu'un amateur. Les longs morceaux qui composent l'ouvrage devaient, dans l'idée de l'auteur, mort prématurément, fournir des matériaux pour un vaste édifice consacré à la gloire du Romantisme en littérature. L'essai sur North, Amyot et Plutarque, l'essai sur Ronsard et la Pléiade sont probablement ceux qui séduiront le plus. L'étude sur les « Sources » de la « Romance » en Europe paraîtra peut-être contenir des vues un peu trop personnelles et un peu trop hasardeuses, mais elles n'en sont pas moins suggestives et méritent comme telles qu'on y prête attention. Plan logique, développement bien conduit, style entraînant, en voilà plus qu'il en faut pour assurer le succès du livre. Notons que l'essai qui termine l'ouvrage, quoique ce soit un éloge en quelque sorte académique, n'en est pas moins intéressant. Quelle est la valeur de W. Scott comme artiste ? Voilà la question que l'auteur aborde dans son « Address ». Il y répond avec finesse et pénétration, et même, après ce qu'ont écrit Leslie Stephen, Saintsbury et Verrall sur ce sujet, on peut lire avec fruit les pages sorties de la plume de G. Wyndham.

P. Y.

Notre collègue, M. Georges Jamin, « ex-infirmier bénévole à l'hôpital militaire Buffon », publie sous le titre de *Sonnets et Sornettes*, un recueil de poésies, impressions d'hôpital et tableaux de la vie de Paris pendant la guerre. Préface du professeur Maurice Letulle. Le volume est vendu (5 fr.) au profit de l'Œuvre des Enfants tuberculeux d'Ormesson. Chez l'auteur, rue des Saints-Pères, 76 *bis*, Paris, VIIe.

CHRONIQUE UNIVERSITAIRE

Assemblée générale de l'Association des Professeurs de Langues Vivantes de l'Enseignement Public, le jeudi 18 décembre, à 2 h. 3/4 précises, au Lycée Louis-le-Grand.

Cette assemblée sera sans doute suivie d'un diner, dont la tradition a été forcément interrompue pendant la guerre.

Conférences. — L'Ecole des Hautes Etudes Sociales organise plusieurs séries de conférences, dont une sera consacrée aux questions d'enseignement et d'organisation universitaire. La première, qui sert d'introduction générale, *les Problèmes de l'Université nouvelle*, est confiée à M. L. Cazamian, maître de conférences à la Sorbonne (jeudi 27 novembre, 4 h. 1/2). Elle doit être suivie d'une discussion le jeudi suivant.

L'Espagnol en Sorbonne. — Le vendredi 21 novembre, au restaurant Ledoyen, un dîner a été donné pour célébrer la création d'une chaire d'espagnol en Sorbonne et fêter son premier titulaire, M. Martinenche. Il a réuni tout ce que Paris compte de personnalités hispano-américaines, dans le domaine de la diplomatie, des lettres, de la politique, et tous les amis français et étrangers du professeur de langue et littérature espagnoles. Des toasts ont été portés par des représentants de l'Espagne (en espagnol), du Portugal, de l'Argentine, etc.

La coïncidence des fêtes d'inauguration de l'Université de Strasbourg a empêché de venir beaucoup de collègues de M. Martinenche, qui se sont excusés. Le président, M. Guernier, député d'Ille-et-Vilaine, et universitaire lui-même, a pris la parole pour rendre hommage à l'œuvre de M. Martinenche.

Nos Etablissements d'Enseignement à Londres. — Grâce aux crédits votés par le Parlement pour le développement des écoles et des instituts français à l'étranger, l'Institut français du Royaume-Uni, qui se rattache à l'Université de Lille, va reprendre à Londres son activité.

Nous apprenons en effet que le lycée de garçons et le lycée de jeunes filles, fondés pendant la guerre au prix des plus grandes difficultés, vont être organisés de façon définitive et ouvriront probablement leurs portes en janvier prochain. Ces établissements, qui répondent à un réel besoin, et sont depuis longtemps réclamés par la colonie française de Londres, sont assurés de remporter le plus grand succès.

Postes vacants. — Un emploi de professeur de mathématiques (traitement 10.800 francs pour 22 heures par semaine) et un emploi de professeur de langues vivantes, anglais, allemand (12.000 francs pour 27 heures), sont vacants à l'école française de Bruxelles.

Les candidats, qui devront être pourvus de la licence, pourront s'adresser à M. le Secrétaire général de l'Ecole, 67, boulevard d'Anderlecht, à Bruxelles.

(Publié dans le *Bulletin de l'I. P.*, en date du 1er novembre, reçu le 24.)

Nominations. — ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR. — *Université de Toulouse.* — M. Henri Mérimée, chargé d'un cours de langue et littérature espagnoles à la Faculté des lettres de Toulouse, est nommé professeur de langue et littérature espagnoles à la même Faculté, en remplacement de M. Ernest Mérimée, admis à faire valoir ses droits à la retraite.

Université de Rennes. — Faculté des lettres. — M. Guyot, docteur ès-lettres, professeur au Collège Rollin, est chargé, pendant l'année scolaire 1919-1920, d'un cours de littérature anglaise (chaire de M. Feuillerat).

ENSEIGNEMENT SECONDAIRE. — MM. Camp, angl., de Gap à Alais ; Beilvert, angl., de Marmande à Laon ; Touzain, angl., du lycée Ampère au lycée du Parc, Lyon ; Rocher, au lycée Ampère, Lyon ; Cibaud, angl., à Roanne ; Pallier, angl., à Montluçon ; Simon, all., de Dunkerque à Vendôme ; Michel, all., nommé Avignon, maintenu Digne ; Lebay, all., nommé Digne, maintenu Toulon ; Pruvost, angl., nommé Périgueux, maintenu Clermont ; Simon, angl., nommé Vendôme, maintenu Périgueux ; Renaudeau, angl., de Poitiers à Amiens ; Euvrard, all., du Prytanée milit. de La Flèche à Périgueux ; Briquelot, angl., dél. lycée Voltaire à Bar-le-Duc ; Doll, all., à Belfort ; Capmartin, esp., d'Oloron à Cahors ; Desanlis, all., de Vesoul à Chaumont ; Chabot, all., de Cusset à Guéret ; Le Tournau, all., nommé au Mans, maintenu à Lorient ; Schuffenecker, all., de Lorient au Mans ; Hirtz, all., nommé Avignon, maintenu à Poitiers ; Cagniard, all., de St-Omer à Tourcoing ; Baron, angl., de Tulle à Aurillac ; Bruneau, angl., dél. Brest ; Catala, all., maintenu à Douai ; Gérardin, lettres et all., d'Amiens à Abbeville ; Delmas, all., à Auxerre ; Bloch, all., à Avranches ; Brunschwig, lettres et all., de Pontoise à Briançon ; Léonetti, lettres et all., de St-Amand-les-Eaux à Calais ; Herman, lettres et all., au Château ; Ventard, lettres et all., d'Auxonne à Dôle ; Lyotard, lettres et all., de Civray à Auxonne ; Dubreuil, lettres et all., à Cholet ; H. d'Ollières, lettres et all., à Clermont (Oise) ; Gobert, all., de Douai à Mirecourt ; Aulagnon, lang. viv., de Valence à Nyons ; Neyton, lettres et all., d'Embrun à Luxeuil ; Cornu, lettres et all., à Embrun ; Saint-James, lettres et all., à Pont-l'Evêque ; Fourrier, all., de Louhans à St-Dié ; Tourneur, lettres et all., de Privas à St-Marcellin ; Jobart, lettres et all., de Bonneville à Vitry-le-François ; Perruchot, lettres et angl., d'Issoire à Autun ; Mairot, lettres et angl., à Ajaccio ; Pigeon, lettres et angl., de Perpignan à Issoire ; Giot, lettres et angl., à Auxerre ; Donnaret, lettres et angl., de Saint-Lô à Blaye ; Mollon, lettres et angl., à Charolles ; Bailly, angl., de Pont-à-Mousson à Commercy ; Lacroix, angl., à Condom ; Macary, lettres et angl., à Falaise ; Léopold, lettres et angl., de Treignac à Figeac ; Gaudin lettres et angl., Libourne ; De Montaigu, lettres et angl., à Luçon ; Gervais, lettres et angl., à Manosque ; Constans, angl., à Meaux ; Payen, lettres et angl., à Montargis ; Lecornu, lettres et angl., d'Aubusson à Morlaix ; Cauvin, lettres et angl., à Mortain ; Balteau, angl., de Sedan à Nogent-le-Rotrou ; Perrin, lettres et angl., de Longwy à Perpignan ; Payelle, lettres et angl., au Quesnoy ; Jousseaume, lettres et angl., à Saint-Jean-d'Angely ; Trobas, angl., à Saint-Nazaire ; Urgel, lettres et angl., de Châteaudun à Saintes ; François, angl., de Lunel à Châteaudun ; Cornilleau, lettres et angl., de Saint-Pol à Sedan ; Blanquet, lettres et angl., à Thiers ; Chapiet, lettres et angl., de Fougères à Valogne ; Bongard, lettres et angl., de Romans à Vienne ; Le Rol, angl., d'Ajaccio à Romans ; Pouget, lettres et angl., de Tarascon à

Villefranche-de-Rouergue ; Ricaud, lettres et angl., d'Oran à Tarascon ; Bonnefous, lettres et esp., de Perpignan à Lunel ; Barthélemy, all., de Verdun à Lunéville ; Legrand, lettres et angl., de Saint-Flour à Béthune ; Pégou, lettres et all., à Loudun ; Fournel, lettres et all., à Mauriac ; Budelot, lettres et all., à Saint-Pol ; Horlaville, angl., à Auxerre ; Mairot, angl., d'Ajaccio à Lunel ; Lechevalier, angl., de Corte à Ajaccio ; Lamar, angl., à Salins ; Babel, lettres et all., à Bayeux ; Bosc, all., à Sétif ; Delevallée, all., de Saint-Omer à Douai ; Husson, all., de Douai à Saint-Omer ; Duméril, all., de Poitiers à Nantes ; Horlaville, angl., du Havre à Belfort ; Salin, angl., nommé prof. à Aix ; Granier, angl., nommé prof. à Aix ; Talbot, angl., nommé prof. à Périgueux.

Enseignement de Jeunes Filles. — *Allemand.* — Mlles Cabet, de Vesoul à Belfort ; Weiller, du lycée Jules-Ferry à l'école normale supérieure de Sèvres ; Mme Henry, des lycées Lamartine et Versailles-Saint-Cloud au lycée Jules-Ferry ; Mme Carrère, d'Auxerre aux lycées Lamartine et Versailles-Saint-Cloud ; Mlle Bigoudot, au lycée Victor-Hugo ; Mme Valdy, de Versailles aux lycées Fénelon et Victor-Hugo ; Mlle Davesne, du Havre à Versailles ; Mme Clauzel, à Besançon, mise à la disposition des cours de Neuilly-sur-Seine ; Mme Bordier, de Guéret à Montauban ; Mlle Behr, de Montauban à Guéret ; Mlle Huguenin, de Grenoble au Havre ; Mlle Gauvin, à Auxerre ; Mlle Guyon, à Besançon ; Mlle Bianquis, de Saint-Quentin à Reims ; Mme Ancelet-Hustache, de Toul à Saint-Quentin ; Mme Leroy-Salzard, de Clermont-Ferrand à Toul ; Mlle Ehrhard, de Montluçon à Clermont-Ferrand ; Mlle Klein, de Tulle à Epernay ; Mlle Bianconi, de Vesoul à Nancy ; Mlle Huin, de Guéret à Auxerre ; Mlle Cauvin, mise à la disposition de M. le Commissaire de la République à Mayence ; Mlle Collette, à Reims ; Mlle Klein, d'Epernay à Valenciennes ; Mlle Roux, de Chaumont à Epernay.

Anglais. — Mlle Verdoncini, de Niort en Indo-Chine ; Mlle Bécourt, de Condorcet au lycée Molière ; Mme Dupré, d'Henri IV au lycée Victor-Duruy ; Mlle Bronne, de Caen à Rouen ; Mlle Latappy, du lycée Victor-Hugo au lycée Fénelon ; Mme Lalou, d'Amiens au lycée Victor-Hugo ; Mlle Cantecor, d'Alger au lycée Jules-Ferry ; Mlle Cambillard, du Havre au lycée Jules-Ferry ; Mlle Nazon, de Clermont-Ferrand à Caen ; Mme Michel-Pellissier, de Montluçon à Périgueux ; Mlle Macé, d'Alençon à Charleville ; Mme Bertrand, à Aix-en-Provence ; Mlle Mantoy, à Alger ; Mlle Popelin, à Oran ; Mlle Borry, de Vitry à Lille ; Mlle Treille, de Roanne à Moulins ; Mme Parmentier, de Saint-Quentin à Saint-Etienne ; Mlle Janin, à Alger ; Mlle Valerio, de Dijon à Niort ; Mlle Brehier, de Brest à Nantes ; Mlle Wheatcroff, de Saint-Etienne à Brest ; Mme Capioux-Buvat, d'Epinal à Vitry ; Mlle Bertrand, de Millau à Tonnerre ; Mlle Combe, de Cahors à Millau ; Mlle Thieulin, d'Amiens à Dinan ; Mlle Régis, de Villeneuve-sur-Lot à Douai ; Mlle Fournie, de Villeneuve-sur-Lot à Marseille ; Mlle Goisey, de Sées à Périgueux ; Mlle Combefort, de Dreux à Châteaudun ; Mme Gozzi, de Péronne à Dreux ; Mlle Déjardin, à Cambrai ; Mlle Morel, de Tonnerre à Dieppe ; Mlle Legrisse, de Figeac à Pamiers ; Mlle Breitling, de Joigny à Châlons-sur-Marne ; Mlle Monteil, du lycée Condorcet à Lille ; Mlle Mieille, de Villefranche-de-Rouergue à Millau ; Mlle Duncan, à Grenoble ; Mme Treil, à Belfort ; Mlle Gerniche, d'Agen à Epinal ; Mlle Vandercolm, de Saint-Omer à Arras ; Mlle Hippert, de Saumur à Vitry ; Mlle Balency, de Fécamp à Saumur ; Mme Arlès-

Dufour, de Saint-Etienne à Alger ; Mlle Wheatcroff, de Brest à Saint-Etienne ; Mlle Le Cossec, de Lorient à Brest ; Mlle Leyrisse, à Lorient ; Mme Ranquet, à Digne ; Mlle Goisey, de Rodez à Dreux ; Mlle Berlandina, de Nice à Marseille ; Mlle Gelaix, à Digne.

Espagnol. — Mlle Auriac, de Béziers à Montpellier ; Mlle Dejeanne, à Béziers ; Mlle Labarthe, à Pau ; Mlle Lavertujon, suppl. à Bordeaux ; Mlle Llouch, à Cette.

Italien. — Mlle Meyer, à Annecy (ital. et angl.) ; Mlle Quézel, à Lyon ; Mlle Lafond, à Bourg ; Mlle Coste, de Grenoble à Marseille ; Mlle Bertrand, de Valence à Dijon , Mlle Chevrant, de La Mure à Clermont-Ferrand.

— Mlle Roch, lettres et all., Grenoble, est mise pour 5 ans à la disposition de l'Office des Universités, pour occuper un poste de professeur aux Etats-Unis.

Congés. — M. Ritz, angl., lycée du Parc, Lyon, du 1er sept. 1919 au 29 fév. 1920 ; M. Coullet, angl., Chartres, du 1er oct. au 31 déc. 1919 ; Mlle Cru, angl., Marseille, 1919-1920 ; Mlle Dubuc, esp., Bordeaux, 1919-1920 ; M. Lemoine, angl., Guéret, 1er oct. 19-31 mars 1920 ; M. Juge, esp., Cahors, 1er mars-31 déc. 1919 ; Mlle Capiaux, angl., Vitry, 1919-1920 ; Mlle Guéritot, all., Nancy, année 1919-1920 ; M. Henry, all., Reims, 1er oct. 1919-31 mars 1920 ; M. Medrzecki, all., Aurillac, 1er oct.-31 déc. ; M. Vallod, angl., Nancy, 3 oct.-31 déc.

Tableau d'avancement sur Paris. — Par arrêté du ministre, M. Digeon, professeur agrégé au lycée de Rouen, est inscrit sur le tableau d'aptitudes pour les nominations à Paris ou Versailles.

Brevets simple et supérieur. — Une session spéciale d'examens pour l'obtention des brevets de capacité de l'enseignement primaire s'ouvrira à Paris et dans tous les départements, y compris l'Algérie, le lundi 29 mars 1920.

Elle sera exclusivement réservée aux candidats démobilisés.

Programmes des Concours pour 1920

(Suite)

SESSION SPÉCIALE DE JUILLET 1920.

Art. 1er. — Indépendamment de la session normale, une session spéciale s'ouvrira en 1920 pour les agrégations de l'enseignement secondaire, le certificat d'aptitude au professorat des classes élémentaires et le certificat d'aptitude à l'enseignement des langues vivantes.

Les épreuves écrites de ces différents concours (session normale et session spéciale) commenceront :

1° Pour l'agrégation des langues vivantes, les certificats d'aptitude à l'enseignement des langues vivantes et au professorat des classes élémentaires, le **lundi 28 juin 1920** ;

2° Pour les agrégations de l'ordre des lettres et de l'ordre des sciences, le lundi 5 juillet 1920.

Art. 2. — Le nombre des candidats à recevoir à ces concours ne sera pas fixé à l'avance ; il ne pourra toutefois dépasser les deux tiers des admissibles aux épreuves orales.

Art. 3. — Seront seuls admis à se présenter à la session spéciale :

1° Les candidats qui ont échoué aux épreuves écrites ou orales à la session spéciale d'octobre 1919 ;

2° Les candidats mutilés ou réformés de guerre, quelle que soit la date à laquelle ils ont été rendus à la vie civile, à titre temporaire ou définitif ;

3° Les candidats qui comptaient deux ans au moins de présence sous les drapeaux au moment de la signature de l'armistice.

Art. 4. — La dispense du diplôme d'études supérieures prévue par l'arrêté du 15 mars 1919 sera maintenue aux candidats qui prendront part au concours spécial de juillet 1920 et leur demeura acquise pour les concours ultérieurs.

Art. 5. — Dans chaque concours spécial les candidats mutilés ou réformés seront l'objet d'un classement à part pour l'admissibilité aux épreuves orales et seront présentés hors rang pour l'admission définitive.

Art. 6. — Les candidats déclarés admissibles aux concours d'agrégation à la session spéciale d'octobre 1919 conserveront le bénéfice de cette admissibilité, ou, s'il s'agit de l'agrégation d'histoire et géographie, de la sous-admissibilité, à la session spéciale de juillet 1920.

Art. 7. — Les inscriptions des candidats seront reçues au secrétariat de chaque académie et au secrétariat de la direction générale de l'enseignement public en Tunisie, **du 1er mars au 17 avril 1920.**

Paris, le 22 novembre 1919.

*[Nos lecteurs, et surtout nos lectrices, feront bien de ne pas confondre les programmes, en ce qui concerne les certificats secondaires, avec ceux de la session spéciale d'*avril, *à laquelle sont admises les candidates*

provenant des régions libérées. (Voir nos numéros d'octobre, p. 363, et novembre, p. 419.)]

Les programmes de juillet sont des programmes *réduits*, empruntés à ceux de la sesion normale, que nous avons déjà publiés (mêmes numéros, pp. 361 et 410). Nous nous bornons donc à indiquer ci-dessous les suppressions ou modifications apportées aux programmes complets.

AGRÉGATION D'ALLEMAND

Supprimer, dans l'Histoire de la Civilisation, le premier alinéa (les dieux germaniques), et dans l'Histoire de la Littérature, supprimer, dans le premier alinéa, la *littera* b), Lenz, *der Hofmeister ;* et, dans le troisième alinéa, *littera* b), supprimer *Bilder der Sehnsucht.*

Erratum. — Novalis, *Heinrich von Ofterdingen*, lire, *2e partie*, au lieu de 12e ;

Walter Rathenau, *Von kommenden Dingen*, pages 25 à 151, au lieu de 85 à 151 ;

Gœthe, Jubilaümausgabe, tome 39, au lieu de tome 31.

AGRÉGATION D'ANGLAIS

Supprimer le premier alinéa en entier : A. Les origines de la prose anglaise.

AGRÉGATION D'ESPAGNOL

Supprimer (numéro de novembre) le premier alinéa entier : La littérature autobiographique en Espagne (Santa Teresa, Torres Villanoel, Azorín.)

AGRÉGATION D'ITALIEN

Les suppressions portent sur les textes indiqués pour les explications orales, à savoir :

Enéide, liv. VI, supprimer les vers 295 à 336 ;

Paruta, pages 295 à 316 ;

G. Baretti et F. de Sanctis, en entier.

CERTIFICAT SECONDAIRE D'ALLEMAND

Supprimer Walther Rathenau, *Von kommenden Dingen.*

CERTIFICAT SECONDAIRE D'ANGLAIS

Supprimer Pepys's *Diary*, et *Stevenson, An Inland Voyage.* Sont donc maintenus les textes de Shakespeare, Byron, Hazlitt et Th. Hardy.

A la session d'avril, les quatre auteurs sont Shakespeare, Byron, Stevenson et Th. Hardy.

CERTIFICAT SECONDAIRE D'ESPAGNOL

Supprimer Azorín.

CERTIFICAT SECONDAIRE D'ITALIEN

Supprimer Fogazzaro.

BREVET SUPÉRIEUR

Auteurs Etrangers communs à toutes les Académies

(Liste fixée pour une période de quatre ans, à partir de 1920, par arrêté ministériel du 25 octobre 1919).

LANGUE ALLEMANDE

W. Heinrich Riehl. — *Burg Neideck.*

Goethe. — *Gefunden. Mignon. Der Sänger. Schäfers Klagelied.*

Schiller. — *Das Mädchen aus der Fremde. Die Teilung der Erde. Der Handschuh.*

Heine. — *Die Grenadiere. Die Lorelei.*

Chamisso. — *Das Schloss Boncourt. Die alte Waschfrau.*

LANGUE ANGLAISE

Washington Irving. — *Rip van Winkle.*

Longfellow. — *The Rainy day. The Curfew. Daybreak. The Arrow and the song. The Windmill. The Lighthouse. The Village Blacksmith. A Psalm of life.*

Wordsworth. — *The Rainbow. The Daffodils. To the Cuckoo. The Solitary reaper.*

Campbell. — *The Soldier's dream. Hohenlinden. Ye mariners of England.*

Tennyson. — *The Sailor boy. The Charge of the light Brigade.*

LANGUE ESPAGNOLE

Choix de fables de Samaniego et de Iriarte (collection Mérimée) : de la page 119 à la fin.

Lecturas españolas modernas :

Espronceda : *La pata de palo ;*

Duque de Rivas : *El ventero ;*

Fernan Caballero : *La suegra del diablo ;*

Antonio de Trueba : *La buenaventura ;*

Antonio de Alarcon : *La buenaventura ;*

Carlos Frontaura : *Rabiando ;*

Juan Valera : *Joselito el seco ;*

Emilia Pardo Bazan : *Nieto del Cid ;*

José Echegaray : *Cuando nino. Recuerdos.*

LANGUE ITALIENNE

Clasio. — *Favole* (éd. Sonzogno). Fav. I, XVIII, XXXVII, LXI, XCIV.

Silvio Pellico. — *Le mie Prigioni :* Ch. 2, 23, 53, 57, 87.

Manzoni. — *Il conte di Carmagnola* ; acte V.

Concours et Examens de 1919

ÉPREUVES ÉCRITES ET ORALES

CERTIFICAT SECONDAIRE D'ALLEMAND

(Session de Juillet — Oral.)

Version n° 1. — Die politische Zerspaltung Deutschlands ist keineswegs ausschlieszlich durch geschichtliche, sondern wesentlich auch durch geographische Verhältnisse, durch Lage und Landesnatur begründet worden. Uns fehlt eine leicht zu verteidigende und zu einem staatlichen Mittelpunkte vorteilhaft gelegene Zentralhochfläche, wie etwa Spanien sie hat, oder ein überwiegend grosses Mittelbecken an einem ganz deutschen Hauptflusse wie etwa das der Seine oder Themse. Ausserdem waren der Mangel an Natureinheit eines geographisch abgeschlossenen Ganzen, und die nach mehreren Seiten offene Lage durchaus nicht geeignet, das Streben nach Verdichtung der Staatsgewalt und die Ausbildung einer das ganze einige Deutschland beherrschenden Hauptstadt zu unterstützen : da, wo keine trennenden Gebirge hinderlich waren, geschah viel leichter und schneller eine staatliche Einigung als in dem zersplitterten Mitteldeutschland. Die ungemeine Mannigfaltigkeit der Bodengestaltung, die in der Bodenform sich aussprechende vielfältige Sonderung des Landes hat eine ähnliche Verschiedenheit der Bevölkerung, ihrer Sitten, Gewohnheiten und Erwerbszweige, eine vielfältige geistige Durchbildung hervorrufen und entwickeln helfen. Um so leichter konnte bei dem uralten Zuge des deutschen Volkes nach Selbständigkeit und Sonderung der Stämme und bei der dadurch geförderten politischen Werdelust einzelner Zeiten eine ähnliche Mannigfaltigkeit der Staaten und staatlichen Einrichtungen entstehen.

Version n° 2. — In allen Sprachen findet ein beständiges Absterben und Erneuern Statt ; an Lebende gebunden zeigt die Sprache auch alle Erscheinungen des Lebens. Auf diese Weise ist immer die Möglichkeit gegeben, dasz sich aus einer Sprache heraus ganz selbständig neue Dialekte bilden, die wieder ihre eigene Entwicklung nehmen und zuletzt einander sehr unähnlich werden können, wie die Tochtersprachen des Lateinischen. Selbst einzelne Berufe oder bestimmte Volksgruppen schaffen sich durch Anwendung von Fachausdrücken besondere Idiome, die Auszenstehenden nicht ohne weiteres verständlich sind, z. B. die Jägersprache, das Rotwelsch der Gauner, das Pariser Argot, Aber auch aus der Mischung verschiedener Sprachen kann unter dem Einflusz politischer Einheit eine neue Sprache hervorgehen, wie das Englische besonders deutlich zeigt ; der Grundcharakter der Sprache ist germanisch aber eine grosze Zahl lateinischer und französischer Wörter hat den ursprünglichen niederdeutschen Wortschatz durchsetzt. Wo starke Kultureinflüsse wirken, kann eine Sprache auch ohne eigentliche Völkermischung durch übermäszige Aufnahme von Fremwörtern ihr Wesen ändern ; das Deutsche hat mehrmals vor dieser Gefahr gestanden,

Sehr merkwürdig ist das Entsehen von Verkehrssprachen, die sich meist dort bilden, wo zahlreiche verschiedensprachige Menschen in beständige Berührung treten.

Thème n° 1. — Le nombre de conseils qui nous ont été donnés depuis trois ans et demi est véritablement prodigieux. Les avis bénévoles ont été aussi foisonnants que les décrets comminatoires dont on nous a accablés sans mesure. Nous passons perpétuellement de l'ordre à l'exhortation et de l'injonction à la suggestion. Après l'impératif, c'est l'optatif qui a joué dans la littérature de guerre le rôle le plus important.

Et nos arrières neveux ne pourront s'empêcher de prendre en pitié notre touchante inexpérience. Vraiment, les Français de 1918 ne savaient pas faire grand'chose ! Il fallait tout leur apprendre. Ils ignoraient les notions les plus élémentaires de la vie courante. La guerre, les avait-elle donc troublés au point de leur faire perdre la mémoire et de les ramener à l'état d'enfance ?

On a été obligé de nous apprendre que la chute d'une bombe sur un promeneur peut présenter pour ce dernier de sérieux inconvénients ; on nous a donc conseillé de ne pas stationner dans les rues pendant les raids et de mettre, entre le bolide et notre crâne, le bouclier protecteur de quelques plafonds. On ne nous a pas caché que deux épaisseurs valent mieux qu'une, trois valent mieux que deux, et que le caveau voûté offre un abri plus résistant que le simple toit de verre.

Thème n° 2. — *Un mort.* — Comment un habillement aussi incommode, aussi fragile, aussi encombrant, aussi coûteux. parvient-il à réunir l'unanimité des suffrages, tout comme s'il eût été pratique ? Il y a certainement de la magie dans cet invraisemblable succès. Le fait est que, durant un siècle, le haut de forme fut, en quelque sorte, l'objet d'un culte superstitieux ; il y a quelque vingt ans encore, un homme, à quelque classe qu'il appartînt, quelles que fussent ses aptitudes, ne pouvait espérer la réussite, qu'en s'affublant, tout d'abord, de cet appendice saugrenu. Le préjugé était si impérieux que je sais des gens qui aimaient mieux aller à pied que de monter dans un fiacre dont le cocher eut été coiffé non d'un couvre-chef traditionnel, mais d'une casquette ou d'un béret — cas, d'ailleurs, extrêmement rare. Bien plus, les statisticiens ont établi que, lorsqu'un désespéré enjambait le parapet d'un pont pour se jeter à l'eau, il était sans exemple qu'il ne déposât point soigneusement, avant d'en finir avec la vie, son haut de forme sur le trottoir, comme s'il se fût fait scrupule d'associer à son suicide ce redoutable talisman. Oui, oui, il y avait du sortilège en cette affaire, et c'est bien là qu'il faut chercher l'origine de la décadence présente.

CERTIFICAT D'APTITUDE A L'ENSEIGNEMENT SECONDAIRE DES JEUNES FILLES (1re PARTIE) ET CONCOURS D'ENTRÉE A L'ÉCOLE NORMALE SUPÉRIEURE DE SÈVRES (1919)

VERSION ANGLAISE

Leisure is gone — gone where the spinning-wheels are gone, and the pack-horses, and the slow waggons, and the pedlars who brought bargains to the door on sunny afternoons. Ingenious philosophers

tell you, perhaps that the great work of the steam-engine is to create leisure for mankind. Do not believe them : it only creates a vacuum for eager thought to rush in. Even idleness is eager for amusement : prone to excursion trains, art-museums, periodical literature, and exciting novels : prone even to scientific theorising, and cursory peeps through microscopes. Old Leisure was quite a different personage : he only read one newspaper, innocent of leaders, and was free from that periodicity of sensations which we call post-time. He was a contemplative, rather stout gentleman, of excellent digestion, — of quiet perceptions. undiseased by hypothesis : happy in his inability to know the causes of things, preferring the things themselves. He lived chiefly in the country, among pleasant seats and homesteads, and was fond of sauntering by the fruit-tree wall, and scenting the apricots when they were warmed by the morning sunshine, or of sheltering himself under the orchard boughs at noon, when the summer pears were falling... Life was not a task to him, but a sinecure...

Fine old Leisure ! Do not be severe upon him, and judge him by our modern standard. (George Eliot, *Adam Bede.)*

VERSION ALLEMANDE

In meiner Vaterstadt war man in hohem Grade patriotisch und hatte den lebhaftesten Anteil genommen an dem Aufrufe zum Kampfe gegen Napoleon. Die Stadt hatte zwei Reiter ausgerüstet, grüne Husaren, zwei Bürgerssöhne, und von der Treppe des Rathauses hatte der Bürgermeister ihnen eine feurige Abschiedsrede gehalten ; Kopf an Kopf war die ganze Bevölkerung versammelt gewesen, um die zu Pferde sitzenden beiden jungen Männer zu sehen, deren Namen und Physiognomie ich noch heute weisz. Jede Begeisterung ist zuversichtlich. Niemand zweifelte daran, dass unsere gute Sache und unser Mut siegen würden, siegen müszten. Die erste grosze Kriegsnachricht, die unklare Erzählung der Schlacht bei Lützen, hatte niemanden irregemacht. Niemand sagte, dasz die Schlacht verloren gegangen ; man sprach nur von unserer heldenmütigen Tapferkeit und dasz wir uns blosz deshalb zurückgezogen hätten, un eine bessere Position für eine neue Schlacht zu wählen.

(Heinrich Laube, *Erinnerungen.)*

RÉDACTION EN LANGUE ALLEMANDE ET EN LANGUE ANGLAISE

La Chanson des Cloches.

« La chanson des cloches n'est pas triste. Des hauteurs du ciel où elle résonne elle s'épand largement sur la terre et sur les hommes. Les Allemands dans leurs tranchées l'entendent comme nous l'entendons. Mais elle ne dit pas à eux les mêmes choses qu'elle dit à nous.

« A nous elle dit : Espérez, fils de la France. Je suis, tout près de vous, la voix de tous les foyers que vous avez quittés. A chacun de vous j'apporte l'image du coin du sol où votre cœur est resté. Je suis, contre votre cœur, le cœur du pays qui bat. Confiance à jamais en vous, fils de la France, confiance et force à jamais. Je rythme la vie immortelle de la Patrie.

« A eux elle dit : Insensés qui croyiez que la France pouvait mourir, écoutez-moi : Sur la petite église dont les vitraux en miettes jonchent

les dalles, le clocher est resté debout. C'est lui qui m'envoie vers vous, allègre et moqueuse. Par moi, c'est le village qui vous nargue. Je vis... Je vis... Quoi que vous ayez fait, je vis : quoi que vous fassiez, je vivrai ! Je n'ai pas peur de vous. Car je sais qu'un jour viendra où le coq du clocher qui sans fin scrute l'horizon verra votre fuite éperdue et les corps innombrables de vos morts pourrissant par nos campagnes. »

Vous venez de lire ou de relire cette page prophétique du beau livre de Maurice Genevoix, *Sous Verdun*, publié en 1916. Dites ce qu'elle vous suggère.

RÉSULTATS DES CONCOURS DE 1919

(Session spéciale d'octobre.)

Ont été admis et proposés au Ministre pour le titre d'agrégé :

AGRÉGATION D'ALLEMAND

MM. 1. *ex æquo* { Doyen (Ecole norm.) / Grivet
3. Belime (Ecole normale)
4. Ténière id.
5. Fouret id.
6. Vieux id.
7. Audoin

MM. 8. Colle
9. Terrasse (Ecole normale)
10. Preiss
11. Boyer
12. *ex æquo* { Buisson / Pradère

Anciens admissibles :

MM. 1. Delmas
2. Loup

MM. 3. *ex æquo* { Béziers / Gasc

AGRÉGATION D'ANGLAIS

1re LISTE

MM. 1. Martin
2. Legouis
3. Mossé
4. Proux
5. Broche
6. { Cambillard / Merle
8. Mairot
9. Psalmon
10. Perat
11. Fallier
12. Veltier
13. Matruchot
14. Laisney
15. Picavet
16. Rohet
17. Vannier
18. Jousseaume
19. Rassat
20. Desseignet

2e LISTE

(Réformés et mutilés)

1. Ferlin.
2. Cam
3. Gondry
4. Sayn
5. Rovion
6. Nemo

3e LISTE

(Anciens admissibles)

1. Forné
2. Génevrier
3. Gorez
4. Maillet
5. Beslon

Jamais on n'avait vu de promotion aussi nombreuse ...ni d'épreuves orales durant si longtemps. Les résultats de l'agrégation d'anglais ont été connus le jeudi 20 novembre.

Nous publierons ultérieurement, aussitôt que la place nous le permettra, les textes et sujets des épreuves écrites et orales des différents concours.

Bulletin de la GUILDE INTERNATIONALE

PRÉPARATION AUX EXAMENS D'ANGLAIS

Outre-Manche

LONDON LETTER

London, *November.*

Now that Parliament has met, there seem more people than ever in the streets, and as for trains and omnibuses, we are lucky if able to secure part of a strap by which to hang as the vehicle sways along. I was in the House of Commons when the Government was "defeated" on the Amendment to the Aliens Bill. For a moment when we heard the figures we were too surprised to do more than look at one another, and then everybody talked and shouted, and it was no use the attendants in the Strangers' Gallery telling us to "hush". Of course there was absolutely no feeling against France in the matter; to the "man in the street" — and to many unthinking Members of Parliament, — the word "alien" has come to mean German, whereas it includes everyone not born British. Naturally, when it was explained that the amendment, if carried as worded, would mean the exclusion of *French* pilots from our boats, the matter was rectified. The only thing everyone wanted was "never again", (in Sir Edward Carson's words) would *enemy* alien pilots be able to guide enemy submarines into our ports. On every side when I chatted with members in the Lobby, I heard the same expression of strong feeling that this exclusion should not apply to France. One indignant member exclaimed "Of course the French are not aliens!"

The Borough Council elections took place in London on November 1st, and have resulted in an increase in Labour Membership of the Councils. A great many women voted, and I had an amusing experience with my charwoman. She and some of her friends were anxious to exercise the franchise, but seemed afraid that the performance of such a duty would be quite beyond their capacities!' They were, in fact, "shy". We had a miniature voting practice in my kitchen, which I made as much like a polling booth as possible. Eleven ladies came and carefully marked ballot papers which I had prepared, and then solemnly put them in the ballot box — a big cardboard hat box with a slit in the top! They were all much interested and assured me on Monday that they had followed instructions, and that really it was "quite simple".

Those of us who can squeeze into the room at the House of Lords where the enquiry regarding the dismissal from the Air Force of Miss Violet Douglas-Pennant is taking place, have had an interesting, but it must be confessed, not very edifying time. Miss Pennant strikes an observer as a strong and in some ways attractive personality, but I am

afraid that in her excess of zeal she forgot to exercise tact. Certainly she seems to have — as the saying is — trodden on the toes of those of her own and the opposite sex. The case is still going on as I write, so that no final opinion can be formed. Those who wish to see women employed in high and responsible posts, regret for many reasons that such a case should have been brought.

The Society of Women Journalists gave an interesting dinner the other night, when Lady Northcliffe was elected President; some of the speeches were excellent, and as for the frocks, I have rarely seen such a display. No doubt the ladies who write the fashion articles in the newspapers, felt they must live up to their reputations. So I am sure did the complexion and hair specialists, one or two were truly wonderful, and knowing they were contemporaries of my own — I gazed in awe at the dazzling cream and roses of their complexions and the gold, chestnut or "raven's wing" of their hair!

The German submarine "Deutschland" is lying in the Thames and it is "the thing" to go and see over it. At the private view with journalists and members of Parliament, I happened to be the only woman present and had an entertaining time. It is fortunate that my proportions are not large or I do not know how I should have got up and down those ladders and through the various holes! I fear that on coming up after looking through the periscope, I cannot have made a very dignified appearance, for I was pulled upon deck through a small round hole like a sack of meal — a kindly sailor taking one hand and an anxious member of Parliament the other! However all ended well, and the experience is one I should not like to have missed.

Most French readers are familiar with the writings of Miss Bethem Edwards, and her "Mid-Victorian Memories" will delight all who care for pleasant chat about well-known people. Madame Sarah Grand writes an introduction and gives some information as to the author's methods of work, etc. Like Scott and Trollope, she wrote so many hours a day according to rule. I suppose some people can call up inspiration at will, and even if the butcher has not called, or the kitchen chimney smokes they are able to continue their literary production. I am afraid Miss Edwards is a little lacking in humour, for she describes quite seriously, how at one of George Eliot's famous receptions when the novelist sat in the centre of the room as if enthroned, amid a crowd of worshippers, Sir Frederick Leyton, after gazing at her in silent admiration, murmured in an impassioned whisper: "How beautiful she is!" referring no doubt to her spiritual beauty.

Admiral Fisher and Sir Percy Scott have both given us thrilling volumes. "Jack" Fisher as his friends call him, does not mind what he says, and is lavish in his praise and blame. His remarks must have added to the grey hairs of many Admiralty big-wigs! His description of interviews with the late King Edward (if true, one is compelled to add) show, if that were necessary, what a great statesman and diplomatist that monarch was. Sir Percy Scott's account of how, in spite of difficulties put in his way by sleepy officials, he was able to borrow guns from France with which to protect London against Zeppelins, is more exciting than any novel.

In the theatres there has been nothing of a startling nature. Mr. Louis

Parker's "Summertime" at the Royalty, is a pretty, but rather far-fetched Comedy. The idea of a charming young lady descending upon a house full of rough and uncouth bachelors and taming them all, is not new. The scene is a pretty country cottage in Devonshire, and both Mr. Aubrey Smith and Miss Fay Compton score fresh successes by looking and acting charmingly. The dresses are lovely — particularly those of the three land girls. Of course there is a general pairing off at the end and each bachelor is provided with a suitable wife.

COURS PAR CORRESPONDANCE

CERTIFICAT PRIMAIRE.	LICENCE.
CERTIFICAT SECONDAIRE.	AGRÉGATION.

EXAMEN DE LA GUILDE.

Prière de consulter le numéro de la *Revue de l'Enseignement des Langues Vivantes :* Août-Septembre-Octobre, page 372.

ANNÉE 1919/1920. — (2me TRIMESTRE : 10 SEMAINES).

CERTIFICAT SECONDAIRE (2 devoirs).

24 Janvier. — THÈME 1. VERSION 1.
31 » THÈME 2. VERSION 2.
7 Février. — COMPOSITION ANGLAISE 1. VERSION 3.
14 » THÈME 3. VERSION 4.
21 » THÈME 4. COMPOSITION FRANÇAISE 1.
28 » THÈME 5. VERSION 5.
6 Mars. — COMPOSITION ANGLAISE 2. VERSION 6.
13 » THÈME 6. COMPOSITION FRANÇAISE 2.
20 » THÈME 7. VERSION 7.
27 » THÈME 8. VERSION 8.

CERTIFICAT PRIMAIRE (2 devoirs par semaine).

24 Janvier. — THÈME 1. VERSION 1.
31 » THÈME 2. VERSION 2.
7 Février. — COMPOSITION ANGLAISE 1. VERSION 3.
14 » THÈME 3. COMPOSITION FRANÇAISE 1.
21 » THÈME 4. VERSION 4.
28 » THÈME 5. VERSION 5.
6 Mars. — COMPOSITION ANGLAISE 2. VERSION 6.
13 » THÈME 6. VERSION 7.
20 » THÈME 7. COMPOSITION FRANÇAISE 2.
27 » THÈME 8. VERSION 8.

CERTIFICAT PRIMAIRE (1 devoir par semaine).

24 Janvier. — VERSION 1.
31 » THÈME 2.
7 Février. — VERSION 3.
14 » COMPOSITION ANGLAISE 1.
21 » VERSION 4.
28 » THÈME 5.

6 Mars. — COMPOSITION FRANÇAISE 2.
13 » THÈME 6.
20 » VERSION 7.
27 » THÈME 8.

Les textes à traduire et les sujets de composition seront envoyés directement aux candidats inscrits.

THÈME POUR L'AGRÉGATION

31 Octobre 1852 (Lancy). — Promenade d'une demi-heure au jardin par une fine pluie. Paysage d'automne. Ciel tendu de gris et plissé de diverses nuances, brouillards traînant sur les montagnes de l'horizon ; nature mélancolique. Les feuilles tombaient de tous côtés comme les dernières illusions de la jeunesse sous les larmes de chagrins incurables. Nichée d'oiseaux babillards s'effarouchant dans les bosquets et s'ébattant sous les branchages comme des écoliers entassés et cachés dans quelque pavillon. Le sol jonché de feuilles brunes, jaunes et rougeâtres ; les arbres à demi dépouillés, les uns plus, les autres moins, frippés de roux, de citron, d'amarante ; les massifs et les buissons rougissants ; quelques fleurs encore : roses, capucines, dahlias, égouttant leurs pétales ; les champs nus, les haies appauvries ; le sapin, seul vigoureux, vert, stoïque, éternelle jeunesse bravant le déclin ; — tous ces innombrables et merveilleux symboles, que les formes, les couleurs, les végétaux, les êtres vivants, la terre et le ciel fournissent à toute heure à l'œil qui sait les voir, m'apparaissaient charmants et saisissants. Je tenais la baguette poétique et n'avais qu'à toucher un phénomène pour qu'il me racontât sa signification morale. Un paysage quelconque est un état de l'âme, et qui lit dans tous deux est émerveillé de retrouver la similitude dans chaque détail. La vraie poésie est plus vraie que la science, parce qu'elle est synthétique et saisit dès l'abord ce que la combinaison de toutes les sciences pourra tout au plus atteindre une fois comme résultat. L'âme de la nature est devinée par le poète, le savant ne sert qu'à accumuler les matériaux pour sa démonstration.

8 Novembre 1852. — La responsabilité est mon cauchemar invisible. Souffrir par sa faute est un tourment de damné, car le ridicule y envenime la douleur et le pire des ridicules, celui d'avoir honte de soi à ses propres yeux. Je n'ai de force et d'énergie que contre les maux venus du dehors, mais un mal irréparable fait par moi, une résiliation pour la vie, de mon repos, de ma liberté, cette seule pensée rend déjà fou. — J'expie mon privilège. Mon privilège, c'est d'assister au drame de ma vie, d'avoir conscience de la tragi-comédie de ma propre destinée, et plus que cela d'avoir le secret du tragi-comique lui-même, c'est-à-dire de ne pouvoir prendre mes illusions au sérieux, de me voir pour ainsi dire de la salle sur la scène, d'outre-tombe dans l'existence, et de devoir feindre un intérêt particulier pour mon rôle individuel, tandis que je vis dans la confidence du poète qui se joue de tous ses agents si importants, et qui sait tout ce qu'ils ne savent pas. C'est une position bizarre, et qui devient cruelle quand la douleur m'oblige à rentrer dans mon petit rôle, auquel elle me lie anthentiquement, et m'avertit que je m'émancipe trop en me croyant, après mes causeries avec le poète, dispensé de reprendre mon modeste emploi de valet dans la pièce. — Shakespeare a dû éprouver souvent ce sentiment, et Hamlet, je crois, doit l'exprimer quelque part.

(HENRI-FRÉDÉRIC AMIEL, *Fragment d'un Journal intime.*)

CORRIGÉ DU THÈME

Oct. 31st 1852 (Lancy). — Half-an-hour's stroll in the garden in a drizzling rain ; an autumn landscape. A grey-covered sky frounced with various hues ; mists trailing over the mountains on the horizon ; a melancholy nature. Leaves falling on everyside like the last illusions of youth beneath the tear of hopeless grief. A nest of chattering birds startled and scared into the shrubberies disporting themselves in the branches like a pack of schoolboys hiding in a snmmerhouse. The ground strewn with leaves, russet and yellow and red-brown, the trees shedding their leaves, some more, some less ; dappled (blighted) with lemon and madder and amaranth clump and bush turning red. Still a few flowers, nasturtiums, dahlias, with dropping petals, the fields bare the hedges stripped ; the fir-tree alone sturdy, stoical, and green, eternal youth defying decay. All the countless, marvellous sights that form and colour, plant life and living beings, earth and sky at every moment afford the seeing eye, I beheld charming, fascinating, arrestiug. I held the portic wand. I had but to touch a phenomenon for it to disclose its moral significance. A landscape of any kind is a state of mind, and he who reads in both is amazed at the similarity of every detail.

True poetry is truer than science, because it is synthetical and at the very outset grasps what the combination of all the sciences can at most attain but once as a result.

The soul of nations is divined by the poet, the scholar can only heap up proofs to demonstrate it.

November. 6. 1852. — Responsibility is my invisible nightmare. To suffer through one's fault is excruciating agony —, for the suffering is poisoned with ridicule and the worst kind of ridicule, to appear a fool in one's own eyes.

I have neither strength nor energy save to oppose external ills, but an irretrievable wrong committed by myself ; a renunciation (cancelling) for life of my calm and liberty — the thought alone drives me mad. I atone for my privilege which is to witness the drama of my own life, to be aware of the tragi-comedy of my own existence, that is to say to be unable to be in earnest over my own illusions, to watch myself as it were, from the pit on the stage, from beyond the grave this side of it ; and be forced to feign a special interest in my particular part, whilst I live in the confidence of the poet who mocks at all these pigmy performers ; who knows all they do not know. It is a strange situation. and one which becomes pitilessly cruel, when suffering forces me to take up my part again, to which it binds me so infallibly and warns me that I took too great a liberty in thinking, after my chat with the poet, that I am exempt from acting my modest part of valet in the play. Shakespeare must surely have experienced the same feeling, and Hamlet methinks, must voice it somewhere.

VERSION POUR L'AGRÉGATION (Corrigé) [1].

Le second fruit d'Amitié est salutaire et souverain pour l'Entendement comme le premier pour les Affections. Car, de vrai, l'Amitié fait d'orage et tempêtes une belle journée pour les Affections ; mais elle fait sortir des ténèbres et confusion de pensées le jour pour l'Entendement.

Ni ceci ne peut être entendu seulement du fidèle conseil qu'un homme

reçoit de son ami, mais devant qu'en arriver là, il est certain que quiconque a l'esprit chargé de multiples pensées, son intelligence et son entendement se clarifient et éclaircissent par communication et discours avec autrui ; il tourne et retourne ses pensées plus aisément ; les met en arroi avec plus d'ordre ; voit quel visage elles ont quand translatées en mots ; enfin, il se dépasse lui-même en sagesse et ce, plus par une heure de discours que par un jour de méditation. Si disait bien Thémistocle, au roi de Perse : que la parole était comme tapisserie d'Arras déployée et étalée à la vue, par quoi les images apparaissaient en leur figure, tandis que les pensées, elles demeurent quasi comme en paquets.

Ni ce second fruit d'Amitié, de déployer l'Entendement n'est restreint seulement à tels amis qui sont capables de vous donner conseils. (Ceux-là de vrai sont les meilleurs.) Mais même, hors cela, on s'instruit soi-même et porte au jour ses propres pensées, et aiguise son intelligence comme sur une pierre, laquelle ne coupe pas elle-même. Bref, il serait mieux de se raconter à tue ou tableau plutôt que de souffrir ses pensées passer en suffocation. Ajoutez-y pour faire ce second fruit d'Amitié plus complet, cet autre point lequel est plus à découvert et tombe sous l'observation vulgaire, à savoir le fidèle conseil d'un ami. Héraclite dit fort justement en une de ses énigmes que la lumière crue est toujours la meilleure ; et certes la lumière qu'on reçoit par le conseil d'autrui est plus crue et plus pure que celle qui vient de son propre entendement et jugement ; laquelle est toujours imbue et imprégnée de ses propres affections et accoutumances ; en sorte qu'il y a même différence du conseil que donne un ami, à celui qu'on se donne soi-même que du conseil d'un ami à celui d'un flatteur. Car il n'est pareil flatteur comme soi-même et il n'est pareil remède contre la flatterie de soi-même comme la liberté d'un ami.

Il est deux sortes de conseils dont l'un regarde les mœurs, l'autre regarde les affaires. Pour le premier, le meilleur préservatif afin de conserver la santé de l'esprit est fidèle avertissement d'ami. S'appeler en jugement pour rendre strict compte de soi-même est médecine quelquefois trop virulente et corrosive. Lire de bons livres de morale est chose un peu insipide et (monotone). Observer nos fautes en autrui ne sied pas toujours à notre cas. Mais la meilleure recette, la meilleure, ce dis-je, à employer, et la meilleure à prendre, est avertissement d'ami. (Pour rendre strict compte). C'est chose étrange de contempler quelles erreurs grossières et absurdités excessives beaucoup et surtout des plus grands commettent manque d'ami pour les leur faire connaître, au grand dommage de leur renom et fortune ; car dit Saint-Jacques : ils sont comme gens qui se regardent parfois en un miroir et oublient incontinent leur figure et physionomie.

Quant aux affaires, il est loisible de penser que deux yeux ne voient non plus qu'un seul, ou qu'un joueur voit toujours mieux qu'un spectateur, ou qu'un homme en colère est sage comme celui qui a récité les 24 lettres, ou qu'un mousqueton se peut tirer tout ainsi sur le bras que sur une fourchette, et semblables imaginations folles et superbes pour se croire tout au monde. Mais somme toute, c'est l'aide de bon conseil qui met les affaires en leur droit chemin.

(*Of Friendship*, Bacon.)

1. [Le texte est pris dans " Bacon's Essays ". Of Friendship, depuis " The second fruit of friendship is healthful, etc..]

WOMAN SUFFRAGE IN THE UNITED STATES

by Alice Riggs Hunt.

(Suite.)

In 1909 Mrs Carrie Chapman Catt, the President of the National American Woman Suffrage Association and of the International Woman Suffrage Alliance, decided to organize the suffragists in New-York State exactly as the Political Parties were organized. Each election district in the state, whether in the country or in the large cities, was to have its political captain, each assembly district (the unit for electing a representative to the state legislature) was to have its leader, each county was to have its chairman. Mrs Catt divided the state into twelve campaign districts with a chairman for each district and then she organized central state committees of propaganda, education, publicity, organization, etc., each with its chairman who had sub-chairmen in each county, assembly district and election district. After four years of hard work and magnificent leadership by Mrs Catt, a Constitutional amendment was passed twice by both Houses of the State legislature and submitted to the voters of New-York State in 1915. The politicians smiled derisively and paid little attention, knowing that there were two million voters (men) to convince and that many thousands could not read or write any language or speak English, as New-York is the Mecca for many of the poorer immigrants from Europe. They also know that New-York State outside of New-York City was as different from New-York City as night is from day, and they calculated that no woman could direct a political campaign intelligently enough to reach a substantial number of the voters.

Two years of hard work proceeded the first New-York referendum. Literature for rural districts where farmers voted, for clergymen for politicians, for secret societies etc. was written in twenty-six different languages in an effort to reach all the foreigners. Speakers held meetings in moving-picture theatres, political clubs, fraternal organizations, private parlors, schools, colleges, and everywhere where they could get an audience. Automobile tours with "star" speakers, who sometimes made as many as eight or ten speeches a day on the busiest street corners en route, were arranged throughout the state ; suffrage stories and propaganda were written for local newspapers and best of all publicity "stunts' were thought out and executed, all with the purpose of driving the idea of women's right to vote into the heads of the two million men who could say "yes" or "no" to the proposition.

Perhaps the best "stunt" was that arranged for the Fourth of July (our Independence day) when it was decided to declare a Woman's Declaration of Independence and to carry this declaration to the foot of the Statue of Liberty in New-York Harbor. As Liberty is a lady given to America by France to commemorate American freedom the inference was obvious that American women should be included in this liberty. Mrs Catt wrote a very beautiful Woman's Declaration of Independence and with an escort of several excursion boats filled with thousands of suffragists, she stood at the feet of Miss Liberty and delivered her appeal

for the freedom of American women. Every paper in the State had a long article about this interesting performance.

Another "stunt" was the decision to call a one day strike of all women. The constant objection which suffragists always had to meet from ignorant people was that "women's place was in the home". The Suffragists therefore thought it would be a good idea for every woman to stay in her home for one whole day in order to show the world what would happen. Of course there would be no telephone girls, no office stenographers, no women in the large stores to sell the merchandise and no women to buy, no women in any of the factories working on men's clothes, etc., for they would all be within the four walls of their homes waiting for the men to support them. The most conservative papers in the state came out with panicky editorials asking who would do the laundry work, etc., and although for years these same papers had been stating that women's place was in the home, they called this idea that women should stay there for one day nothing short of treason. There was in fact such a frightened protest from all these reactionary papers fearing that women would stay in their homes that the suffragists found it unnecessary to actually call the strike as the lesson was taught and the objection was dead and buried.

The suffragists did not win the vote in New-York State in 1915 but they obtained four hundred thousand votes in favor and shocked the politicians into active opposition. So surprising was the result that when the women went to Albany to get another bill passed submitting another referendum in 1917, they found a solid wall of opposition from all political leaders. A three months' struggle between the women and the men in the legislature resulted however in the passage of the woman's bill. The suffragists were so well organised that when a man refused to listen or opposed, he heard from his home district by means of letters, telegrams, newspaper editorials, and his own political club sometimes warning him not to jeopardise the chances of his party by too much opposition. After the bill was passed, the second time the next year the politicians sat back in their chairs and smiled uncertainly, while they tried to calculate which way the wind was blowing, so that if it was favorable, their party would not be " in wrong ". Up-state where one party was strong, the opposing party was a " friend " to the suffragists, and in New-York City where the " friendly " party up-state was strong, the other party was a " friend " to suffrage.

With the experience of six years of constant campaigning behind them the Woman Suffragists entered the second campaign with definite plans and rigorous work. Every class of woman from the little shop and factory girl to the wealthy society woman volunteered her services. It was estimated that at least four thousand women gave all their spare time to the campaign and more than four hundred thousand dollars were raised to pay for literature and necessary expenses. Local headquarters were opened in every district, more speakers and literature in all the twenty-six languages were set to work, and house-to-house canvassing was begun.

This house-to-house canvassing was perhaps the biggest factor in winning the second campaign, as it took suffragists and their convictions into the very homes of the people. Many suffragists walked miles

in the country or up six flights of stairs in the city tenements in order to see one voter and so popular did the suffragists become that many a time I have been stopped while canvassing a district and told by a little girl that I hadn't " been to see her papa yet and he said if I didn't come he would not vote for it ". Towards the end it was really funny how slighted the voters felt if no suffragist had visited them. It was very strenuous, hard, exacting physical and mental work presenting the arguments in the way best suited to the individual to be convinced, and hundreds of women became experts. May be in the course of two hours' work in New York City, you would interview a Japanese butler, a German bar-tender, an Italian laborer, a Bohemian clergyman, an Irish priest, an American millionaire, a Polish jew, etc., all of whom had that precious vote to make or mar your victory.

The result of the 1917 campaign in New York was another dreadful shock to the politicians, for it was a complete victory. New York City gave a majority of over one hundred thousand votes in favor, which was enough to overcome the adverse majority outside of the city. This was due largely to the able leadership of the City Chairman, Miss Mary Garrett Hay, who carried out a strict policy of neutrality between the rival political parties, thus obtaining the votes of men in both. It gave women equal full political suffrage in the largest, most conservative, and wealthiest state in the Union and the state which generally " swung " presidential elections, and best of all gave women tremendous power in the presidential elections, as New York State has more presidential electors than any other state.

Since the Woman Suffrage victory in New York State in 1917 the Federal suffrage amendment has passed the House of Representatives but has three times been defeated in the Senate where it lacked one vote of the necessary two-thirds to win. The newly elected Congress however is Republican and it is probable that this party will seek to curry favor with the several million women voters throughout the country by passing the amendment. There is no hope however of the women all over the United States obtaining their vote before the presidential election of 1920 because, remember, it is still necessary to have the amendment ratified by three-quarters or *thirty-six* of the State Legislatures and infortunately only six of there legislatures meet in 1920.

To sum up, Women have full political suffrage in sixteen states, a vote for President in twenty-six states, and school and municipal suffrage in twenty-eight states. There are more than two million women members of the National American Woman Suffrage Association, who have recently organized a National Woman Voter's League for the purpose of using their votes wisely and of pushing woman suffrage to final victory, and the propaganda and political work of the women is being carried on in north, south, east and west. Under the great leadership of Mrs Carrie Chapman Catt, who has devoted thirty years to the work for woman suffrage and to whom the victory in New York was largely due, there is no doubt whatever that within the next two years women in every state will have full equal suffrage with men.

ALICE RIGGS HUNT.

Préparation par Correspondance

aux Certificats secondaire et primaire et à la Licence d'Allemand, d'Anglais, d'Italien et d'Espagnol.

Sur la demande d'un grand nombre de nos abonnés, nous continuons à préparer aux concours des certificats de l'enseignement secondaire et de l'enseignement primaire. Cette préparation se fait par correspondance; elle est réservée aux abonnés de la *Revue*.

Les candidats de province ou de l'étranger peuvent envoyer quatre devoirs mensuels, savoir : CERTIFICAT. — Un thème, une version, une composition française, ou un commentaire grammatical, ou une lecture expliquée, une composition en langue étrangère (enseignement secondaire et primaire), à raison de **quinze francs** payables par mois et d'avance (sauf pour l'Anglais, s'adresser à la Guilde).

Pour la licence, les candidats feront trois devoirs par mois : un thème, une version, et un commentaire grammatical, ce dernier considéré comme épreuve distincte et corrigée à part. En raison de l'importance de ces épreuves, la rétribution mensuelle sera la même que pour les certificats.

Chaque mois, la *Revue* publiera les devoirs proposés et une partie des corrigés des devoirs précédents.

Toutes les copies, les souscriptions et demandes de renseignements doivent être adressées :

Pour l'Allemand : à M. HENRI BLOCH, professeur agrégé au lycée Hoche, 3, avenue de Picardie, Versailles (Seine-et-Oise).

Pour l'Italien : à M. TEULIER, professeur au Lycée, chargé de conférences à la Faculté des Lettres, Montpellier (Villa Polette, Cité Gelly).

Pour l'Espagnol (Certificat secondaire) : à Mlle AURIAC, agrégée de l'Université, 4, rue d'Alsace, Béziers (Hérault).

Pour l'Espagnol (Licence et Certificat primaire) : à M. GAVEL, professeur agrégé, Chalet du Fronton, place Lamothe, Anglet (Basses-Pyrénées).

Pour l'Anglais : s'adresser à la GUILDE INTERNATIONALE, 6, rue de la Sorbonne, Paris. (V. plus haut.)

Tous les candidats sont priés de joindre **un mandat de cinq francs** pour les frais de poste et de correspondance de l'année.

Nous conseillons à ceux qui habitent l'étranger de se servir, pour la transcription de leurs devoirs, d'un *papier très léger*, afin d'éviter des frais de port inutiles.

DEVOIRS PROPOSÉS POUR LE 1er JANVIER

ALLEMAND

CERTIFICAT SECONDAIRE. — Version. — LENAU : *Der Lenz et der Herbst.*

Thème. — *La Guerre de 1914.* — Cette guerre, tout d'abord, nous avertit de ne jamais nous endormir dans une paresseuse sécurité. En vain nos intentions seraient-elles irréprochables ; en vain les peuples se seraient-ils efforcés d'établir une justice internationale ; il y a des États qui n'admettent d'autre droit que celui du plus fort, et qui dirigent toute leur activité vers l'acquisition d'une force supérieure à celle du reste du monde ; pour ces Etats, une convention qu'ils ont eux-mêmes signée devient nulle, s'ils se sentent la force de la violer impunément. Il y a des États qui ne voient dans la paix que la facilité d'organiser la guerre future sur le territoire même de ceux qu'ils se proposent de dépouiller. Il y a des nations qui, au nom de leur culture, qu'elles déclarent supérieure à celle de toutes les autres nations, s'arrogent le droit d'organiser le monde selon leur bon plaisir, c'est-à-dire de l'asservir et de l'exploiter à leur profit. Puisque de telles maximes ont pu être professées et pratiquées au milieu du plus large épanouissement de la science et de la civilisation, il est impossible de se reposer, dans la politique internationale, sur son bon droit, sur le droit des gens et sur les conventions. Le génie de la force et de la domination s'applique à convertir tous les éléments de la vie en engins de guerre : il faut que le droit, lui aussi, puisse se défendre. (EMILE BOUTROUX.)

Composition française. — Quels sont, d'après vous, les caractères genéraux du Volksepos allemand (les Nibelungen).

Composition en allemand. — Wie erklärt sich die immerwährende Beliebtheit von Heines Harzreise ?

Lecture expliquée. — Götz von B. Act. II., sc. 3. Adelheid : Wie gefällt er dir ? jusqu'à la fin de la scène.

Commentaire grammatical. — Act. I., sc. 3, ligne 449, Götz, jusqu'à la ligne 470.

CERTIFICAT PRIMAIRE. — Version. — Minna von Barnhelm, Act. III., sc. 2. Just : O Wilhelm wird sich alle Ehre.. jusqu'à la fin de la scène.

Thème. — Le Roi des Montagnes II. Depuis : « L'amour paternel donna un nouveau ressort » jusqu'à : « il entreprit de lui lier les mains ».

Composition allemande. — Inwiefern ist das Sprichwort wahr : Kein Prophet gilt im eignen Lande.

Composition française. — Il serait possible d'appliquer aux caractères de La Bruyère, le mot employé pour désigner les fables de La Fontaine et de dire que « c'est une comédie à cent actes divers ». Montrez-le par quelques exemples tirés du chapitre de la Mode : *Ou bien.*

La leçon de choses dans une classe de langue vivante a-t-elle le même but que dans l'enseignement donné en langue maternelle ; quels en sont les avantages spéciaux ; quels peuvent en être les inconvénients et comment peut-on y remédier ?

ESPAGNOL

LICENCE. — Version. — *La cajiga* (roble). — La cajiga aquella era un soberbio ejemplar de su especie : grueso, duro y sano como una peña el tronco, de retorcida veta, como la filástica de un cable ; las ramas horizontales, rígidas y potentes, con abundantes y entretejidos ramos ; bien picadas y casi negras las espesas hojas ; luego otras ramas, y más arriba otras, y cuanto más altas más cortas, hasta concluir en débil horquilla, que era la clave de aquella rumorosa y oscilante bóveda.

Ordinariamente, la cajiga (roble) es el *personage* bravío de la selva montañesa, indómito y desaliñado. Nace donde menos se le espera : entre zarzales, en la grieta de un peñasco, a la orilla del río, en la sierra calva, en la loma del cerro, en el fondo de la cañada... en cualquiera parte.

Crece con mucha lentitud ; y como si la inacción le aburriera, estira y retuerce los brazos, bosteza y se esparranca, y llega a viejo dislocado, y con jorobas ; y entonces se echa el ropaje a un lado y deja el otro medio desnudo. Jamás se acicala ni se peina ; y sólo se muda el vestido viejo, cuando la primavera se le arranca en harapos para adornarle con el nuevo ; le nacen zarzas en los pies, supuraciones corrosivas en el tronco, musgo y yesca en los brazos ; y se deja invadir por la yedra, que le oprime y le chupa la savia. Esta incuria le cuesta la enfermedad de algún miembro, que, al fin, se le cae seco a pedazos, o se le amputa con el hacha el leñador ; y en las cicatrices, donde la madera se convierte en húmedo polvo, queda un seno profundo, y allí crecen el muérdago y el helecho, si no le eligen las abejas por morada para elaborar ricos panales de miel que nadie saborea. Es, en suma, la cajiga, un verdadero salvaje entre el haya ostentosa, el argentino abedul, atildado y geométrico, y el rozagante aliso, con su cohorte de rizados acebos, finas y olorosas retamas, y espléndidos algortos.

(Pereda, *El sabor de la tierruca.)*

Commentaire grammatical. — Texte de la version.

Thème. — Polichinelle. — Voilà, voilà Polichinelle, le grand, le vrai, l'unique Polichinelle ! Il ne paraît pas encore, et vous le voyez déjà ! Vous le reconnaissez à son rire éclatant, prolongé. Il ne paraît pas encore, mais il siffle, il bourdonne, il babille, il crie, il parle de cette voix qui n'est pas une voix d'homme, mais qui annonce quelque chose de supérieur à l'homme, Polichinelle, par exemple.

Il s'élance en riant, il tombe, il se relève, il se promène, il gambade, il saute, il se débat, il gesticule et retombe démantibulé sur les tréteaux qui résonnent de sa chute. Ce n'est rien, c'est tout, c'est Polichinelle ! Et tout le monde pousse un cri : C'est lui ! c'est lui ! c'est Polichinelle !

Alors les petits enfants, qui se tenaient immobiles entre les bras de leurs bonnes, regardant le théâtre vide, s'émeuvent et s'agitent tout à coup, agrandissent leurs yeux pour mieux voir, s'approchent, se retirent, se rapprochent, se disputent la première place...

On se perd quand on veut chercher l'année de naissance de Polichinelle : Polichinelle ne vieillit pas.

Les dynasties passent, les royaumes tombent, les nations s'effacent de la terre ; pourtant Polichinelle ne ferme point boutique.

Polichinelle corrige encore le même enfant, Polichinelle bat toujours la même femme, Polichinelle assommera demain soir le commissaire qu'il assommait ce matin, sans qu'on puisse le dire cruel, car tous les acteurs du théâtre de Polichinelle sont en bois. Il n'y a que Polichinelle qui soit vivant.

Polichinelle est invulnérable : ce que tout le monde peut vérifier quand il voudra. Roué de coups par les gendarmes, assassiné par des coquins, pendu par le bourreau, il reparaît infailliblement un quart d'heure après dans sa cage, aussi gai, aussi vif que jamais. *Polichinelle est mort, vive Polichinelle !*

(CHARLES NODIER.)

CERTIFICAT SECONDAIRE. — Version et Thème. — Voir Licence.

Composition française. — Si le moi est haïssable, comme l'a dit Pascal, comment s'explique le succès du genre auto-biographique et des « *Confessions* » ? — Emprunter les exemples à la littérature espagnole.

Composition espagnole. — Principales fuentes de interés de *La Dorotea*, de Lope de Vega.

CERTIFICAT PRIMAIRE. — Version et Thème. — Voir Licence.

Composition espagnole. — Principales fuentes de interés de la *Historia del Abencerraje y la hermosa Jarifa.*

Composition française. — Victor Hugo, dans la *Légende des siècles*, a-t-il réussi à donner un tableau des sentiments ou des idées de l'humanité aux principales époques de son histoire, ou bien les pièces de ce poème ne sont-elles, comme on l'a dit, qu'une simple fantaisie pseudo-historique, n'offrant rien de commun avec la réalité ? Emprunter surtout les exemples aux morceaux qui figurent au programme du Certificat Primaire.

ITALIEN

LICENCE ET CERTIFICATS. — Thème. — *Lettre de Voltaire à M. de Bastide.* — Il est un peu fâcheux pour la nature humaine, j'en conviens avec vous, que l'or fasse tout et le mérite presque rien ; que les vrais travailleurs, derrière la scène, aient à peine une subsistance honnête, tandis que des personnages en titre fleurissent sur le théâtre ; que les sots soient aux nues, et les génies dans la fange ; qu'un père déshérite six enfants vertueux, pour combler de biens un premier-né qui souvent le déshonore ; qu'un malheureux qui fait naufrage ou qui périt de quelque autre façon dans une terre étrangère, laisse au fisc de cet Etat la fortune de ses héritiers. On a quelque peine à voir, je l'avoue encore, ceux qui labourent dans la disette ; ceux qui ne produisent rien dans le luxe ; de grands propriétaires qui s'approprient jusqu'à l'oiseau qui vole et au poisson qui nage ; des vasseaux tremblants qui n'osent délivrer leurs maisons du sanglier qui les dévore ; des fanatiques qui voudraient brûler tous ceux qui ne prient pas Dieu comme eux ; des violences dans le pouvoir qui enfantent d'autres violences dans le peuple ; le droit du plus fort faisant la loi, non seulement de peuple à peuple, mais encore de citoyen à citoyen. Cette scène du monde, presque

de tous les temps et de tous les lieux, vous voudriez la changer! Voilà votre folie à vous autres, moralistes. Montez en chaire avec Bourdaloue, ou prenez la plume avec La Bruyère, temps perdu : le monde ira toujours comme il va. Un gouvernement qui pourrait pourvoir à tout, en ferait plus en un an que tout l'ordre des frères prêcheurs n'en a fait depuis son institution. Lycurgue, en fort peu de temps, éleva les Spartiates au-dessus de l'humanité. Les ressorts de sagesse que Confucius imagina, il y a plus de mille ans, ont encore leur effet à la Chine.

Version. — *T. Tasso si duole della sua fortuna.*

Oimè dal dì che pria
Trassi l'aure vitali, e i lumi apersi
In questa luce a me non mai serena
Fui dell' ingiusta e ria
Trastullo e segno ; e di sua man soffersi
Piaghe che lunga età risana appena
Me dal sen della madre empia fortuna
Pargoletto divelse : ah ! di quei baci,
Ch' ella bagnò di lagrime dolenti,
Con sospir mi rimembra, e degli ardenti
Preghi, che sen portâr l'aure fugaci,
Ch' io giunger non dovea più volto a volto
Fra quelle braccia accolto
Con nodi così stretti e sì tenaci.
Lasso ! e seguì con mal sicure piante,
Qual Ascanio o Camilla, il padre errante.
In aspro esiglio e in dura
Povertà crebbi in quei sì mesti errori ;
Intempestivo senso ebbi agli affanni ;
Ch' anzi stagion matura
L' acerbità dei casi e dei dolori
In me rendè l' acerbità degli anni.
L' egra spogliata sua vecchiezza, e i danni
Narrerò tutti, or che non sono io tanto
Ricco dei propri guai, che basti solo
Per materia di duolo ?
Dunque altri, ch' io, da me deve esser pianto ?
Già scarsi al mio voler sono i sospiri,
E' queste due d'umor sí larghe vene
Non agguaglian le lagrime alle pene.
Padre, o buon padre, che dal ciel rimiri,
Egro e morto ti piansi, e ben tu il sai,
E gemendo scaldài
La tomba e il letto ; or che negli alti giri
Tu godi, a te si deve onor, non lutto.
A me versato il mio dolor sia tutto.

LICENCE. — Commentaire grammatical du thème de la version.

CERTIFICAT SECONDAIRE. — **Composition française.** — Caractériser la satire de Parini dans le *Giorno*.

Composition française. — Come il Parini ha contribuito alla rigenerazione dell' Italia.

CERTIFICAT PRIMAIRE. — Composition française. — Les procédés de la comédie (*Bourgeois gentilhomme*) et ceux du portrait (*Caractéres de La Bruyère*) dans la peinture des mœurs.

CERTIFICAT PRIMAIRE. — Composition italienne. — Conoscete l'Italia per avervi viaggiato e per aver lette molte opere italíane o in cui si tratta dell' Italia. Avete osservato che la natura e la storia hanno dato una stampa differente alle diverse regioni della Penisola (Toscana, Piemonte, Lombardia, Veneto, Liguria, etc). Mettete in luce le caratteristiche della regione che preferite.

Sujets donnés au Baccalauréat

Allemand. — Warum soll der Elsass Frankreich gehören :
1° Geschichtliche Gründe ;
2° Feste und beharrliche Treue der Elsässer gegen Frankreich ;
3° Liebe der elsässischen Bevölkerung zur Selbständigkeit.
Schluss : der Elsass fordert es, wieder ein Teil Frankreichs zu werden, es muss ihm von Rechtswegen — den Ansichten des Präsidenten Wilson gemäss — nicht abgeschlagen werden.

Anglais. — One of your English friends has sent you a letters in which the traditional arguments against the Channel Tunnel are stated. In your answer you try to show him how the situation has been altered by the war, and what benefits both countries would economically as well as intellectually derive from that masterpiece of engineering.

Italien.— Le foreste. La loro utilità : principali alberi e animali che vi s'incontrano.

Espagnol. — ¿ Qué obra de las clásicas Castellanas estudiadas por V. le ha gustado más ?
Diga V. las razones.

(Paris, série D., Octobre 1919.)

Le Gérant : O. RANDOLET.

P
Educ
R

Author Revue de l'université d'ottawa

Title langue maternelle Vol 3 6. 1919.

University of Toronto
Library

DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET

Acme Library Card Pocket
Under Pat. "Ref. Index File"
Made by LIBRARY BUREAU